



HAL
open science

Démocratie sexuelle, sexualité et rapports sociaux : les représentations de la sexualité dans la presse

Patricia Legouge

► **To cite this version:**

Patricia Legouge. Démocratie sexuelle, sexualité et rapports sociaux : les représentations de la sexualité dans la presse. Sociologie. Université de Strasbourg, 2013. Français. NNT : 2013STRAG017 . tel-01069680

HAL Id: tel-01069680

<https://theses.hal.science/tel-01069680>

Submitted on 29 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

PERSPECTIVES EUROPEENNES - ED 519

Laboratoire Cultures et Sociétés en Europe – FRE 3578

THÈSE présentée par :

Patricia LEGOUGE

soutenue le : **11 OCTOBRE 2013**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Sociologie

**Démocratie sexuelle, sexualité et
rapports sociaux : les représentations
de la sexualité dans la presse**

THÈSE dirigée par :

PFEFFERKORN Roland

Professeur, Université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

BOZON Michel

Directeur de recherche, INED

FASSIN Eric

Professeur, Université de Paris VIII

AUTRES MEMBRES DU JURY :

DELCROIX Catherine

Professeure, Université de Strasbourg

TISSOT Sylvie

Professeure, Université de Paris VIII

Patricia LEGOUGE

Démocratie sexuelle, sexualité et rapports sociaux : les représentations de la sexualité dans la presse

Résumé

L'analyse des représentations de la sexualité dans la presse magazine française depuis 1968 indique qu'elles sont un enjeu des rapports sociaux de sexe, de classe, de génération, de « race ». Elles légitiment ces catégorisations ou sont au contraire des moyens de subversion. Produits de contextes sociohistoriques spécifiques, ces discours ne sont pas chargés des mêmes enjeux selon les lectorats visés. Ces représentations n'échappent pas à une stratégie de naturalisation différenciée des catégories. La presse magazine discourt régulièrement de pornographie. Cette médiatisation sert des objectifs divers selon les lectorats. Son traitement médiatique et universitaire exacerbe les stratégies de discours et de représentations de la sexualité. L'hypothèse d'un rapport social de sexualité est questionnée, instaurant une hiérarchisation entre *straights* et parias sexuels. Les représentations de la sexualité dans la presse magazine confirment l'hypothèse de la sexualité comme sphère privilégiée de classification et de hiérarchisation. Elle est aussi porteuse d'émancipation.

Mots-clefs : sexualité, rapports sociaux, démocratie sexuelle, représentations, pouvoir

Résumé en anglais

The analysis of the representations of sexuality in French printed press since 1968 shows they are an issue of social relations of sex, class, generation and race. They legitimize these categorizations or are on the contrary means of subversion. These discourses are products of social and historical specific contexts, they are charged with different issues according to the intended readership. These representations participate in a strategy of differentiated naturalization of categories. Printed Press regularly talks about Pornography. This media coverage serves different goals according to the readership. Academic and media handling of Pornography exacerbates the discourses and sexual representation strategies. The hypothesis of a social relation of sexuality is questioned, establishing a hierarchy between “straights” and sexual pariahs. Representations of sexuality in printed Press confirm the hypothesis of sexuality as a privileged sphere of classification and ranking. It is also an emancipation bearer.

Keywords: sexuality, social relations, sexual Democracy, representations, power

Remerciements

Je tiens à remercier en premier lieu mon directeur de thèse, Roland Pfefferkorn. Il m'a accompagnée durant les six dernières années. Il a manifesté à mon égard une grande confiance, beaucoup d'exigence et je l'en remercie. Sa rigueur intellectuelle constitue pour moi une référence. Dès la première année de doctorat, il m'a associée à ses activités universitaires, me permettant ainsi de découvrir avec grand plaisir l'émulation des axes collectifs de recherche. J'ai obtenu mon allocation de recherches et mon monitorat d'enseignement grâce à lui. En me sollicitant pour assurer ses enseignements consacrés aux rapports sociaux de sexe, Roland Pfefferkorn m'a permis de découvrir les nécessités de clarté, les pièges de la communication des travaux consacrés au genre et le grand intérêt des étudiants pour ces thématiques. Il a parfois eu plus confiance en moi (que moi), et n'a jamais cessé de me proposer tout un ensemble d'activités de recherche : un voyage au Japon, la direction d'un numéro spécial de revue, l'organisation d'un séminaire et le choix des intervenants. Enfin, il fut un lecteur rigoureux, précis et curieux. Et au-delà de ses compétences académiques, ce sont aussi ses qualités humaines que je souhaite souligner. La rédaction de thèse fut sous sa direction une belle aventure humaine, placée sous le signe de la rigueur, mais aussi de l'humour, de la convivialité, à laquelle il a associé ses autres doctorants. J'ai souvent eu l'impression d'appartenir à un cercle privilégié avec Stéphane, Frédéric, Hervé et Jean-Noël. C'est avec une réelle émotion et un profond respect que je le remercie pour tout ce temps qu'il m'a accordé.

Je tiens à remercier aussi les membres du jury d'avoir accepté d'évaluer mon travail : Messieurs Michel Bozon et Eric Fassin, Mesdames Catherine Delcroix et Sylvie Tissot. Au cours de cette thèse, l'intérêt qu'ils ont manifesté à propos de ce travail, à travers un article, une communication, fut fondamental.

Cette thèse est aussi une aventure universitaire. Je remercie par conséquent les membres de mon laboratoire, son directeur, Pascal Hintermeyer, et les doctorants. La participation au séminaire de recherches doctorales puis son organisation furent l'occasion de rencontres stimulantes et chaleureuses. Je tiens aussi à remercier Daniel Bertaux pour son regard aiguisé et sa générosité intellectuelle. Ma participation à l'axe de recherches consacré aux rapports sociaux et aux dynamiques conflictuelles est un grand souvenir, grâce à son implication, mais aussi celle de Catherine Delcroix, de Roland Pfefferkorn, de Juan Matas. Je remercie aussi l'UFR de sciences sociales pour la confiance accordée et reconduite depuis 2009, et la bienveillance de Clarisse Maigret. Ayant réintégré depuis octobre 2011 mon

entreprise comme conseillère à l'emploi, je remercie aussi mes collègues et mes responsables, qui ont su comprendre mon implication dans cette recherche, dans mes activités d'enseignement et de communication. Je les remercie pour leur compréhension.

Enfin, cette thèse aurait été impossible sans le soutien infaillible de mes proches et leur intérêt pour cette recherche. Je remercie à ce titre Gilles, rencontré durant cette thèse et qui a parfaitement assuré son rôle de néophyte, voire de candide. Je le remercie aussi pour le respect qu'il a eu pour mon implication, et la confiance qu'il n'a jamais cessé de m'accorder. Son regard fut un puissant moteur de motivation. Son amour et le pari qu'il fait en acceptant de me suivre dans ces nouveaux horizons sont inestimables. Je remercie aussi mes amis pour leur patience et pour l'importance qu'ils ont accordée à cette recherche. Amandine, Jean-Luc, Solène, Charles, Emilie, Corinne, merci pour votre présence et vos attentions. Je remercie infiniment Félicia pour ses relectures et pour nos discussions passionnées. Le projet transdisciplinaire est toujours d'actualité. Enfin, j'ai une pensée émue pour Frédéric, dont je me suis toujours sentie si proche et associée dans sa destinée.

Pour terminer, je tiens à remercier Arnaud et Nathalie pour leur soutien infaillible. Véronique pour sa curiosité. Et bien évidemment mes parents, pour leur liberté et leur tolérance. Je leur dois cette thèse et je leur dédie.

Avertissement

Compte tenu de la profession des interviewés, leurs prénoms ont été modifiés pour assurer leur anonymat. De même, les titres des magazines utilisés dans cette recherche ne sont pas mentionnés et ont aussi été modifiés.

Table des matières

Introduction générale.....	11
Le polygone théorique :.....	14
Les rapports sociaux et le féminisme matérialiste	
Sociologie de la sexualité	
Sociologie de la communication et des médias	
Cultural Studies	
Porn Studies	
Détour réflexif.....	33
Partie I Les représentations de la sexualité, des produits culturels et historiques.....	39
Chapitre 1 La sexualité, une construction sociale et un objet sociologique.....	42
Les premiers rapports : Kinsey, Hite, Simon.....	43
Les scripts sexuels de Gagnon, la désacralisation de la sexualité.....	49
L’historicisation de la sexualité.....	55
André Béjin et la démocratie sexuelle.....	59
L’impact du sida dans le développement des recherches.....	61
Penser la sexualité et les rapports sociaux.....	66
La sexualité, une poupée ventriloque.....	77
Chapitre 2 Les représentations de la sexualité dans la presse.....	79
1- Hypothèses de recherche :.....	79
Les représentations de la sexualité évoluent.....	79
Les représentations de la sexualité comme scénarios culturels.....	80
Les représentations de la sexualité sont des enjeux des rapports sociaux.....	81
Les représentations de la sexualité sont des opérateurs hiérarchiques.....	82
Les représentations de la sexualité sont des leviers de pouvoir.....	83
L’articulation des rapports sociaux dans les représentations de la sexualité : au-delà du sexe (genre) et de l’intersectionnalité.....	85
2- Cadre d’analyse et méthodologie.....	87
Constitution du corpus de presse.....	87
Présentation des titres du corpus.....	90
Deux terrains d’enquête.....	92

Les articles de presse.....	92
L'enquête auprès des rédacteurs.....	93
Présentation des rédacteurs – tableau synthétique.....	98
Chapitre 3 L'importance de l'agenda. L'exemple de la presse féminine.....	99
1- Fin des années 60 et début des années 70: la marche vers une sexualité inféconde.....	100
Le couple comme enjeu d'épanouissement.....	100
La revendication du plaisir sexuel.....	103
Le discours sexologique.....	107
La lutte pour la dépénalisation de l'avortement.....	109
La sexualité comme préoccupation médiatique.....	113
2- Le relais des luttes féministes dans les années 70.....	115
La sexualité comme starter féministe et la politisation de l'intimité.....	115
Le déplacement des préoccupations.....	118
Le recours aux figures féministes.....	119
Le débat souterrain entre essentialisme et matérialisme.....	120
3- Les années 80 et le backlash libéral.....	124
Féminisme médiatique : le chant du cygne.....	124
Magazine féminin et féminisme.....	126
La parade : essentialisme et complémentarité hétérosexuelle.....	128
Chapitre 4 Le sida, une opportunité médiatique.....	134
1- L'apparition du Sida et la diffusion des premiers discours savants.....	135
Scepticisme et minimisation.....	135
Panique et urgence sociale.....	138
Circularité et réciprocity des discours scientifiques et profanes.....	141
2- La crise mobilisatrice.....	143
Relayer le discours de prévention.....	143
La création d'un magazine gai.....	146
Les adolescentes prennent les choses en main.....	150
3- Sa normalisation.....	155
A la recherche du préservatif perdu.....	155
La résistance médiatique gaie : une intégration des catégorisations ?.....	158

Partie II Les stratégies d'écriture des rédacteurs.....	165
Chapitre 5 Une écriture située.....	168
1- Ecrire en position hégémonique.....	169
La promotion du parcours professionnel : dissimuler un discours situé.....	169
Une mise à distance de la ligne éditoriale, l'humour comme contre-offensive.....	173
La promotion de compétences journalistiques, du désengagement.....	177
2- Ecrire en position subordonnée.....	178
L'enjeu de la ligne éditoriale.....	178
Un élément important : la date d'intégration à la rédaction.....	180
Y mettre de soi.....	183
3- Ecrire pour un public plus jeune.....	185
Un féminin adolescent : être prescripteur d'intérêts.....	185
Un positionnement particulier.....	189
Ecrire pour un lectorat transitoire.....	191
 Chapitre 6 Une naturalisation différenciée.....	 196
1- Des biologiquement naturels.....	197
Un corps naturellement problématique.....	197
L'approche gynécologique.....	203
2- Et d'autres biologiquement culturels.....	206
La maison des hommes.....	206
Le rejet de la psychologisation.....	210
3- Frigidité et impuissance : du bon usage de la nature.....	214
Un unique désir : être désirée.....	214
La mise sous silence des manifestations biologiques.....	217
L'épouvantail féministe.....	220
 Chapitre 7 Une logique de psychologisation et d'individualisation.....	 227
1- L'identification.....	228
L'encadrement conjugal.....	228
La conjugalité comme outil.....	232
2- L'introspection.....	236
Le ton de la confiance (ou de l'aveu).....	236

« (Dé)-testez-vous » : de la psychologisation.....	240
3- Les marges de manœuvre et de résistance.....	243
S'autonomiser d'une médiation par les intérêts dominants.....	243
Classe subie, communauté revendiquée ?.....	244
Libre de choisir les moyens de subordination, devenir consommateur.....	247
Libération sexuelle ou libéralisation économico-sexuelle ?.....	248
Partie III La pornographie, un enjeu médiatique et académique.....	257
Chapitre 8 Une pornographisation du discours de presse.....	260
1- La pornographie comme ressource.....	262
Une représentation visible 100% gaie.....	262
Sexualité flamboyante et fierté gaie.....	264
Dés'hétéronormativiser la pornographie lesbienne...et la sexualité lesbienne ?.....	265
2- La pornographie comme script social.....	268
Quand la porn-star devient rédactrice.....	268
Une parole d'experte.....	269
Deux figures féminines.....	273
3- Une pornographie politiquement correcte.....	276
L'anti bareback.....	276
Un aboutissement gai ?.....	277
Une pornographie hétérosexuelle encadrée.....	279
Chapitre 9 La pornographie, un nouvel objet sociologique.....	285
1- La tautologie pornographique.....	287
La pornographie est la sexualité.....	287
Des pornographies multiples.....	290
2- L'hypothèse de l'invasion pornographique.....	291
Le consensus pornographique et ses « effets ».....	291
Les nouvelles salopes : disponibilité et appétence.....	298
Une pornographisation de la culture : la normativité sexuelle menacée.....	301
3- La construction de l'objet sociologique.....	304
Une approche cognitive : la pornographie a-sociale.....	304

Une perspective matérialiste : catégorisation et hiérarchisation du travail pornographique.....	306
Partie IV Articuler les rapports sociaux. La sexualité comme enjeu : une proposition d'analyse.....	312
Chapitre 10 Classe, sexe et race dans les discours sexuels.....	315
1- Les tactiques médiatiques privilégiées.....	319
Naturalisation et essentialisation de la culture française.....	319
Sexualité comme marqueur de modernité.....	321
2- Les représentations médiatiques de la démocratie sexuelle.....	324
Un féminisme délocalisé.....	324
Presse homosexuelle et homonormativité.....	326
3- Essentialisation de la culture.....	328
L'instrumentalisation de la dialectique pudeur/disponibilité sexuelle.....	328
La figure de la victime.....	330
Chapitre 11 L'hypothèse d'un rapport social de sexualité.....	336
1- Les enjeux d'un rapport social de sexualité.....	339
Se les approprier.....	339
La sexualité.....	341
La définition de la famille.....	343
2- Une distinction entre homosexuel.les et hétérosexuel.les ?.....	344
Homosexuel.le ou gai ?.....	344
La sortie du placard, bien habillé.....	349
Quitter la condition de paria. Du blanchiment.....	351
3- Les implications d'une analyse en termes de parias et de <i>straights</i>	354
Dépasser la dichotomie hétérosexuel.les/homosexuel.les.....	354
La résistance à l'institution.....	356
Repenser les pratiques.....	358
Conclusion générale : Démocratie sexuelle et normativités sexuelles.....	363
Bibliographie.....	374
Annexes.....	390

Introduction générale

Une simple curiosité à l'égard des kiosques de presse permet une première observation : la sexualité est une préoccupation médiatique, visible, en gros titres de la presse magazine. Activité humaine à la fois considérée comme naturelle et privée, la presse appelle régulièrement ses lecteurs à « libérer » leur sexualité. Il s'agit là de l'une des caractéristiques contradictoires de l'expérience contemporaine de la sexualité. Une seconde observation surprend à l'ouverture d'un magazine annonçant en couverture un article consacré à la sexualité : dans un contexte de dissociation de la sexualité de la procréation, le lecteur peut s'attendre à un exposé des techniques d'optimisation du plaisir sexuel. Or, ce n'est pas le cas. La presse magazine « parle » peu de gestes sexuels, comment lécher, pénétrer, masturber, sucer, la rapidité, la cadence. Mais de quoi parle-t-elle lorsqu'elle traite de sexualité ?

Pour décrire les sexualités contemporaines, le paradigme discutable d'une « révolution sexuelle » est souvent utilisé. Le poids des foyers traditionnels de gestion de la sexualité a fortement décliné. Les rapports entre les hommes et les femmes se sont transformés. Les enquêtes consacrées aux sexualités contemporaines¹ révèlent que les conduites sexuelles des hommes et des femmes ont tendance à se rapprocher. Pourtant, la sexualité n'échappe pas pour autant à des injonctions. Nous sommes passés de normes extérieures, explicites, monolithiques, édictées par la morale ou la religion à une prolifération de représentations, et par conséquent à une individualisation des conduites, produisant à son tour des injonctions contradictoires². Mais, pour autant, ce que révèlent aussi ces enquêtes, c'est que les places des hommes et des femmes n'ont pas changées radicalement. Des inégalités sexuelles demeurent, à propos des désirs des unes et des autres, de l'encadrement sentimental et conjugal de la sexualité des femmes, de leur autonomie. Ces inégalités traduisent l'antagonisme et la hiérarchisation produits par les rapports sociaux de sexe. La sexualité semble constituer un enjeu et un instrument du genre, permettant la reproduction ou l'ébranlement des catégorisations. Or, les discours tenus depuis une quinzaine d'années en France sur des questions sexuelles ne se limitent pas qu'aux rapports hommes-femmes. La démocratie sexuelle³, réalité en mouvement et idéal instrumentalisé, est une sphère discursive

¹ Bajos Nathalie, Bozon Michel (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008.

² Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection sociologie 128, Paris, 2009 (1^{ère} édition, 2002), p. 37.

³ Fabre C., Fassin E., *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Belfond, Paris, 2003.

et symbolique où s'articulent d'autres catégorisations, il y est aussi question de classes, de générations, de « races », de sexualités⁴.

Produit social, la sexualité est-elle un enjeu des différents rapports sociaux ? Dans ce cadre, quels sont les espaces de pouvoir, de discours sur la sexualité ? Par conséquent, la presse magazine française, qui accorde une place importante à la sexualité dans ses pages, s'érige-t-elle comme un espace de pouvoir sur les sexualités ? Quelles sont ses stratégies et ses tactiques ? La presse magazine en France est extrêmement segmentée par public visé : cette segmentation s'opère par le sexe, la génération, la sexualité (entre autres). Elle reproduit ainsi les catégorisations des différents rapports sociaux. Comme le souligne Caroline Moulin dans son approche de type compréhensive du rôle de la presse adolescente dans la construction d'une « féminité », « La presse magazine comme tout autre média, puise dans la réalité sociale quotidienne, admise, pour proposer des références de consommation, des modèles comportementaux, des discours sur le genre... Cette presse spécialisée n'a jamais eu pour fonction d'innover, de proposer des modèles féminins totalement inédits. Elle les entérine, les banalise en les diffusant, voire les naturalise aux yeux des lectrices plus qu'elle ne les produit. »⁵.

L'objet de cette recherche est donc de débusquer les discours sur la sexualité véhiculés par la presse, de les décrypter et de voir à quels degrés ils participent à la reproduction des rapports sociaux. Je tente de comprendre de quelles manières ces pratiques discursives sont à la fois un enjeu et un instrument des rapports sociaux, et donc un espace-temps de conflit entre les groupes.

⁴ Fassin E., « Questions sexuelles, questions raciales. Parallèles, tensions et articulations » in Fassin D., Fassin E. (sous la dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 2006, pp. 230-248 .

⁵ Moulin C., *Féminités adolescentes. Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*, Presses Universitaires de Rennes, Collection Le sens social, Rennes, 2005, p.18.

Le polygone théorique

Les rapports sociaux et le féminisme matérialiste

Cette recherche a pour cadre théorique fondamental les rapports sociaux et le féminisme matérialiste, l'ambition première étant d'appréhender les représentations de la sexualité et ses discours comme des enjeux des rapports sociaux, qu'ils soient de classe, de sexe, de « race » ou de génération. Avec Marx, la production des moyens d'existence, comme acte fondateur de l'histoire qui distingue l'humanité de la nature, est au cœur de l'analyse⁶. Cette production, organisée matériellement, déterminée par l'accroissement démographique, suppose un « commerce entre individus »⁷, que les agents entrent en relation. Cette production suit une division du travail, et une répartition inégale de ses produits, évolutive au gré de l'histoire, établie sur la division sexuelle du travail au cœur de l'organisation familiale, qui selon Marx, en recèle les germes. Chez Marx, « des individus déterminés dans des conditions de production déterminées qui ont une activité productive déterminée entrent dans des rapports sociaux et politiques déterminés. » (p. 43). Les positions différenciées des agents au sein de cette production organisée ont des impacts matériels et idéels, et notamment sur les représentations des agents. Chez Marx (et Engels) le travail, la production des conditions matérielles d'existence des individus, est l'enjeu et le lieu privilégié d'observation du « commerce des individus », des rapports sociaux, et ici des rapports sociaux de classe.

En reprenant la notion de division du travail qui devient alors centrale dans l'analyse des rapports hommes-femmes, la recherche féministe matérialiste, au tournant des années 1960-1970, va alors mettre à jour la relation de pouvoir entre les sexes, dépassant l'hypothèse de complémentarité. Concevoir le travail comme enjeu central permet alors d'élaborer le concept de rapport social de sexe. Le rapport social de sexe distingue, classe et hiérarchise les groupes en présence, celui des hommes d'un côté, des femmes de l'autre. Au premier échoit la sphère productive, au second la sphère reproductive, ces assignations ne s'expliquant pas par un principe naturaliste mais par une construction sociale. Ce rapport social de sexe, dans ces modalités, a évolué, avec notamment l'arrivée massive des femmes sur le marché du travail, la féminisation du salariat en France étant une des transformations majeures des cinquante dernières années. L'invisibilité du travail des femmes jusqu'aux années 60 était garantie entre autres par l'idée que la différence de fonctions et des tâches effectuées par les hommes et les femmes reposait sur une séparation naturelle. Ainsi, les travaux, entre autres,

⁶ Marx K., Engels F., *L'idéologie allemande (1845-1846). Première partie*, Nathan, collection Les intégrales de Philo, 1998, p. 39.

⁷ Id., p. 39.

de Christine Delphy, Danièle Kergoat, Colette Guillaumin et Nicole-Claude Mathieu furent des fondamentaux.

En travaillant à la fois sur le concept de race et de sexe, Colette Guillaumin⁸ a mis à jour les rapports entre les données matérielles et idéelles des rapports de domination, et notamment ceux de « race » et de sexe. L'idéologisation de ces rapports, que ce soit dans le sens commun ou dans la production scientifique, les exprime et les légitime en même temps. Les groupes dominés, racisés ou le groupe des femmes, voient l'édification de caractéristiques qui leur deviendraient propres, et évidemment, pour renforcer le propos, ces caractéristiques seraient naturelles, donc réifiées, inchangeables, irréductibles. C'est le produit du racisme, et du sexisme, ou sexage. Pour autant, si la notion de race est battue en brèche, celle de sexe ne connaît pas le même destin. Elle reste un point de butée de la pensée, un « roc de la destinée ». En effet, la naturalisation des subordonnés est une des stratégies des groupes dominants. Le sexe, selon Guillaumin, fait l'objet d'un long processus de spécification et de naturalisations sociales, en parallèle avec les relations de domination et de pouvoir, d'appropriation. Cette dernière est une notion-clef de cette conceptualisation : l'appropriation privée des corps des femmes et des femmes elles-mêmes, tant au niveau individuel de par le mariage, que collectif, par l'ensemble du groupe des hommes. Cette appropriation ne se limite pas qu'à la dimension sexuelle. Ainsi, la prise en charge par les femmes de l'entretien physique et moral des hommes, des enfants, des malades, des personnes âgées (le *care*), montrent une appropriation et un usage particulier qui sont faits de leur corps. Les rapports de domination fabriquent les corps humains comme corps sexués. Les caractéristiques physiques comme le poids, la taille, la motricité, la mobilité corporelle, l'agilité musculaire, la libre disposition de son corps, les postures corporelles sont le résultat d'une socialisation différente des sexes.

Au cours des années 1970 en France, l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu s'est intéressée à la catégorisation sociale des sexes, et notamment au traitement asymétrique de ces catégories dans les sciences sociales. Dans un article paru en 1971⁹, elle relève que trois rapports fondamentaux en sciences sociales que sont le sexe, l'âge et la classe sociale, ne bénéficient pas toujours de la même rigueur scientifique. Elle démontre que l'épistémologie et les méthodes des sciences sociales ne font pas référence aux catégories de sexe, sauf à accorder dans la sociologie de la famille ou la sociologie de la sexualité, un statut particulier à

⁸ Guillaumin C., *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris, Côté-femmes, 1992.

⁹ Mathieu N.-C., « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », *Epistémologie sociologique*, 1971, n°11, p.19-39 in Mathieu N.-C., *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Côté-femmes « Recherches », Paris, 1991.

la femme, considérée comme une particularité par rapport au modèle général qu'est l'homme. L'homme, placé au centre de l'édifice social imaginé, est seul du côté de l'universel, du général, du social, et du culturel. La femme est définie par rapport à lui et la différence qu'on est contraint de lui reconnaître ne peut être ni sociale, ni culturelle, elle relève du domaine biologique ; la femme est du côté de la Nature. Pour Mathieu, le sexe biologique doit être intégré dans une réalité sociale, et le rapport de sexe doit être conceptualisé et vu comme un rapport social de domination. Par ailleurs, la division sexuelle du travail n'est pas naturelle et repose sur une construction sociale et différenciée des sexes, lieu d'expression de rapports de pouvoir. Le rapport social de sexe ne repose pas selon Mathieu sur un consentement des femmes, car cette caractéristique impliquerait une conscience préalable des rapports de force existants. En outre, le consentement est impossible du fait de la violence généralisée, physique et surtout sociale faite aux femmes. Elle dissèque aussi et annule les prétendues caractéristiques naturelles de la maternité associées aux femmes.

En analysant la répartition du travail productif et du travail domestique entre hommes et femmes tel un mode de production familial, Delphy démontre que le travail domestique et l'élevage des enfants, dont les femmes sont souvent les dépositaires, instaure la famille comme unité d'exploitation économique.¹⁰ Les femmes ont donc pour fonction, au sein de la famille, d'assurer le travail reproductif (naissance des enfants), et participent de façon caractéristique au travail productif, par le travail ménager et l'élevage des enfants, gratuit (non payé, non rémunéré car effectué pour autrui¹¹). Or, selon Delphy, si cette participation des femmes au travail productif est gratuit, ce n'est pas du fait de la valeur de ce travail (puisque'il existe les professions rémunérées d'agent de ménage ou de garde d'enfants), ni en raison du sexe des personnes qui le fournissent (puisque'une « femme de ménage » est rémunérée dès lors qu'elle exécute le ménage hors de son foyer), mais du fait de la nature même de ces rapports de production : « Ce sont les femmes qui sont exclues du marché (de l'échange) en tant qu'agents économiques, et non leur production. »¹² et en raison de « la nature particulière du contrat qui lie la travailleuse – l'épouse - au ménage, à son « chef » ». ¹³ Dès lors, le patriarcat et ses caractéristiques, c'est-à-dire la participation caractéristique des femmes au travail productif (travail ménager et élevage des enfants) s'explique par le lien particulier entre cette travailleuse non rémunérée et son « chef », c'est-à-dire par le mariage, les liens conjugaux.

¹⁰ Delphy C., *L'ennemi Principal, I/ Economie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998, p. 35.

¹¹ Id, p. 71.

¹² Ibid., p. 35.

¹³ Ibid., p. 69.

Comme le souligne Delphy, l'idéal de la femme au foyer avant les années 1970 est maintenant remplacé par celui de la « femme qui travaille »¹⁴. Se pose alors la question de l'articulation entre vie professionnelle et vie familiale, particulièrement tendue, qui incombe encore le plus souvent aux femmes. Le travail ménager, comme sous-ensemble du travail domestique, est une somme de tâches à effectuer, dans une situation implicite, c'est-à-dire dans un foyer de deux adultes de sexe différent, avec éventuellement des enfants. Cette situation conjugale qui implique une division non égalitaire (en quantité et en qualité) des tâches ménagères provient selon Christine Delphy, du marché du travail¹⁵. Ainsi, le couple demeure la seule forme de vie acceptable, surtout pour les femmes¹⁶. Quand les hommes contribuent à la conjugalité de par leurs avantages tirés du marché du travail (salaire plus élevé), les femmes y apportent leurs désavantages (salaire plus faible et donc contribution moindre aux charges financières du foyer)¹⁷. Ce « partage des tâches » entre ces deux adultes est ainsi le résultat de facteurs objectifs et structurels, les hommes pouvant se décharger de certaines tâches en s'appropriant le travail de leur concubine ou épouse.

Par ailleurs, la charge des enfants, malgré l'existence des « nouveaux pères » qui se réservent les tâches les plus gratifiantes dans le domaine éducatif, incombe toujours aux mères. Être mère est valorisé, mais ce statut se mérite en étant une *bonne mère*. Faire pression sur le conjoint pour équilibrer cette division, serait synonyme de désengagement, de manquement à son rôle de mère, élément déterminant d'un statut respectable pour une femme. Ainsi, les femmes, surexploitées sur le marché du travail (temps partiel subi, salaire moins important, contrats précaires), le sont aussi dans la sphère privée : ces deux systèmes sont imbriqués, adossés l'un à l'autre. Les conjoints ou époux, bénéficiant d'une préférence masculine de la part des employeurs sur le marché de l'emploi, et ainsi travaillant plus souvent, peuvent extorquer gratuitement le travail domestique de leur conjointe ou épouse, et, en même temps, ce travail domestique gratuit toujours extorqué renforce la préférence masculine des employeurs¹⁸.

¹⁴ Delphy C., « Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 22, n° 3, 2003, p. 47-69.

¹⁵ Id.

¹⁶ Freedman J., Valluy J. (sous la direction de), *Persécutions des femmes. Savoirs, mobilisations et protections*, Editions du Croquant, Collection Terra, Bellecombe-en-Bauges, 2007, p. 343.

¹⁷ Delphy C., « Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 22, n° 3, 2003, p. 56.

¹⁸ Ibid., p.58.

Enfin, les travaux plus récents de Christine Delphy¹⁹ ont mis en exergue de quelles manières s'exprime en France un racisme postcolonial et de quelles façons s'articulent alors anti-féminisme et racisme, et par conséquent rapports sociaux de sexe et de « race ». Ses analyses, parmi d'autres²⁰, sont éclairantes à l'heure de débats largement médiatisés autour d'une « identité nationale » ou de l'interdiction d'un voile intégral, ou l'art de rendre acceptable le sexisme ordinaire et quotidien par l'entremise du racisme. Christine Delphy propose une analyse extrêmement stimulante des débats autour de la loi Stasi : certaines féministes qui se sont prononcées en faveur d'une loi interdisant le port du voile à l'école, ont oublié que l'oppression patriarcale ne concernait pas simplement les pays où l'Islam est religion majoritaire, mais aussi, toujours et encore la France²¹.

Cette question de l'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe, d'âge et de « race » fut théorisée de manière tout particulièrement pertinente par Danièle Kergoat. Elle définit un rapport social de la manière suivante : « le rapport social peut être assimilé à une " tension " qui traverse la société ; cette tension se cristallise peu à peu en enjeux autour desquels, pour produire de la société, pour la reproduire ou "pour inventer de nouvelles façons de penser et d'agir ", les êtres humains sont en confrontation permanente. Ce sont des enjeux qui sont constitutifs des groupes sociaux. Ceux-ci ne sont pas donnés au départ, ils se créent autour de ces enjeux par la dynamique des rapports sociaux. Enfin, les rapports sociaux sont multiples et aucun d'entre eux ne détermine la totalité du champ qu'il structure. C'est ensemble qu'ils tissent la trame de la société et impulsent sa dynamique : ils sont *consubstantiels*. »²² Kergoat avait investi cette consubstantialité des rapports sociaux dans des travaux précédents, en articulant rapport social de classe et rapport social de sexe²³, ou concernant l'articulation entre rapport social de classe et rapport social de « race »²⁴. Que signifie de manière triviale cette consubstantialité des rapports sociaux ? Si on tente d'en isoler un afin de l'analyser, de façon obligatoire, les autres rapports sociaux, car imbriqués, co-substantiels, ne peuvent être laissés de côté, ils « viennent avec ». En participant à la théorisation de la division sexuelle du travail où le travail est un enjeu du rapport social de

¹⁹ Delphy C., *Classer, dominer. Qui sont les autres ?*, La Fabrique, Paris, 2008 ; Delphy C., *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Syllepse, Collection Nouvelles questions féministes, Paris, 2010.

²⁰ Macé E., Guénif-Souilamas N., *Les féministes et le garçon arabe*, Editions de l'Aube, La tour d'Aigues, 2004

²¹ Delphy C., « Antisexisme ou Antiracisme ? Un faux dilemme », *Nouvelles Questions Féministes*, Volume 25, n°1, 2006.

²² Kergoat D., « Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion », *Actuel-Marx*, n°30, PUF, 2001, p. 87.

²³ Kergoat D., Imbert F., Le Doare H., Senotier D., *Les infirmières et leur coordination. 1988-1989*, Lamarre, Paris, 1992.

²⁴ Kergoat D., *Bulldoz ou l'histoire d'une mobilisation ouvrière*, Seuil, collection Esprit, Paris, 1973.

sexe, Danièle Kergoat rappelle ces deux principes organisateurs : le principe de séparation et de hiérarchisation.²⁵ En effet, de manière extensive, les rapports sociaux distinguent, classent et hiérarchisent les groupes en présence autour d'enjeux sans lesquels ces groupes, ces classes n'existent pas.

L'organisation des rapports sociaux, et leur contradiction, définit la réalité sociale. En effet, le paradigme de rapport social doit s'entendre avec ses dimensions de cohésion et de conflit. Les rapports sociaux relient les agents entre eux, tout en les opposant. En effet, du fait de leurs enjeux différents, ils sont aussi source de conflits et de tensions. Envisager la réalité sociale comme étant le résultat de l'articulation, du jeu des rapports sociaux permet de la comprendre sans opposer d'un côté une approche individualiste et d'un autre une analyse holiste. Cette perspective permet de penser aussi les rapports sociaux dans leur réalité matérielle concrète et dans leur dimension idéale. En clair, les agents, les acteurs subissent les rapports sociaux tout autant qu'ils y résistent et les modifient. Cette dynamique des rapports sociaux propose de comprendre la réalité sociale non pas comme une entité réifiée, mais comme une réalité mouvante, en constante évolution. Pensés dans leur articulation, les rapports sociaux constituent des structures en tension permanente. Ces rapports sociaux impliquent certes de la domination, du pouvoir, mais aussi des marges de manœuvre, des résistances, qui permettent de penser les dynamiques conflictuelles. Ainsi, Philippe Zarifian souligne que : « Le rapport social est une confrontation socialisatrice. Les individus se socialisent en se confrontant à des enjeux qui structurent leur vivre et en s'affrontant à d'autres individus autour de ces enjeux. La socialisation est toujours à double face : elle est à la fois production d'appartenance (à une famille, à un groupe social, à une nationalité, à l'humanité) et engendrement de séparations. »²⁶ Cette double dynamique de la socialisation dans le conflit est aussi avancée par Danielle Juteau, lorsqu'elle traite du rapport social d'ethnicité, en évoquant la face externe et la face interne de ce rapport social²⁷ : la face interne englobe l'histoire et les origines communes du groupe ethnicisé, la face externe, la relation à autrui.

²⁵ Kergoat D., « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe » in Hirata H., Laborie F., Le Doaré H., Sénotier D., *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2004, p. 36.

²⁶ Zarifian P., *Eloge de la civilité. Critique du citoyen moderne*, L'Harmattan, Paris, 1997, p. 44.

²⁷ Juteau D., *L'ethnicité et ses frontières*, Presses de l'université de Montréal, 1999, p. 226.

Sociologie de la sexualité

Cette recherche étant consacrée aux représentations de la sexualité dans la presse française, les apports en matière de sociologie de la sexualité furent de fait incontournables. Je propose dans un premier temps, un inventaire critique des outils théoriques mobilisés en cette matière, puisque j'exposerai dans la première partie de cette thèse de quelle manière, la sexualité fut élaborée comme objet sociologique en dévoilant ainsi sa construction sociale, au-delà de tout présumé naturaliste. En effet, dans le sens commun, la sexualité est un objet essentialisé par excellence. Les conduites sexuelles sont envisagées comme des pulsions, des réminiscences animales, naturelles, anhistoriques.

Or, les sexualités contemporaines sont caractéristiques car déliées de contraintes procréatives, cette dissociation avec la reproduction étant assurée en France, par un cadre législatif avec l'autorisation de la contraception (1967) et la dépénalisation de l'avortement (1975), grâce à la mobilisation des mouvements féministes. Ainsi, la sexualité et les définitions de ce qui est acceptable ou non, licite ou non, ont évolué et échappé à des circonscriptions univoques, édictées par l'Etat, l'Eglise ou la famille. Ses discours, ses représentations ne sont plus univoques ni intemporelles, mais au contraire construits socialement et historiquement, avec une multiplication et une diversification des foyers discursifs. Michel Bozon le souligne : « Sexualité est un nom donné à des constructions sociales, désignant des constellations très diverses de pratiques, d'interactions, d'émotions et de représentations, qui délimitent des territoires de relations d'ampleur plus ou moins grande et donnent lieu à des processus de constructions de soi très variés. »²⁸ Cette diversification de normes, de régulations, de discours, de représentations a produit une individualisation des conduites, produisant à son tour des injonctions contradictoires caractéristiques de l'expérience contemporaine de la sexualité comme l'exigence de « spontanéité programmée » et « d'altruisme égoïste ».²⁹ L'individu se retrouve face à ses propres choix, se doit d'opérer un « tri sélectif » parmi ces multiples sollicitations, ce que Michel Bozon appelle « les orientations intimes ». Or, ce tri sélectif se fait a posteriori, au gré des expériences individuelles pour leur donner sens³⁰. Renouvelant la typologie de Simon des attitudes à

²⁸ Bozon M., « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés Contemporaines*, n°41-42, 2001, p. 15.

²⁹ Bozon M. « La nouvelle normativité des conduites sexuelles ou la difficulté de mettre en cohérence les expériences intimes » in Marquet Jacques (Dir.), *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Louvain-La-Neuve, Bruylant Academia, 2004, p 31.

³⁰ Bozon M. « Orientations en matière de sexualité et cours de la vie. Diversification et recomposition » in Bajos Nathalie, Bozon Michel (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 530.

l'égard de la sexualité³¹, Michel Bozon, Nathalie Bajos et leur équipe ont ainsi pu déterminer six groupes selon leurs orientations intimes : les « indifférents à la sexualité et au couple », « les enthousiastes du sexe, réservés à l'égard du couple », « les adeptes du couple, peu intéressés par la sexualité », « les romantiques, ouverts à la sexualité », « les adeptes convaincus du couple, à la sexualité strictement retenue » et enfin « les enthousiastes du couple, intéressés par la sexualité »³². Dans le cadre de ma recherche, j'ai tenté de déceler parmi les représentations de la sexualité dans la presse contemporaine, quels modèles d'orientations intimes sont mobilisés et valorisés, ou au contraire dépréciés.

Un des termes de l'intitulé de cette thèse est « Démocratie sexuelle ». Ce choix renvoie à plusieurs références. Tout d'abord à l'ouvrage d'André Béjin, *Le nouveau tempérament sexuel. Essai sur la rationalisation et la démocratisation de la sexualité*³³ qui élabore le paradigme de démocratisation des conduites sexuelles. Selon l'auteur, à la seule satisfaction des hommes lors des relations hétérosexuelles, s'est substitué « le principe égalitaire du troc des orgasmes ». Ce principe du troc des orgasmes se concrétiserait par la caractérisation orgasmocentrique de la sexualité, où l'orgasme devient valeur-étalon pour mesurer un acte sexuel, par l'homogénéisation des plaisirs masculins et féminins, et par la comptabilité des orgasmes. L'évolution du rapport social de sexe et la libéralisation de la sexualité auraient permis l'émergence d'une démocratie sexuelle³⁴. Selon André Béjin³⁵, la sexologie détient un pouvoir du fait qu'elle a pu imposer sa définition de l'objectif commun de différentes pratiques sexuelles : l'orgasme, en érigeant des moyens légitimes. Ce qui est anormal, en sexologie, c'est l'ensemble des actes sexuels qui ne conduisent pas à l'orgasme, et si possible simultanément, dans le cadre de ce que Béjin appelle « la démocratisation de la sexualité ». Par cette notion, il entend :

- « l'empire de la raison », les relations sexuelles doivent être calculées selon leurs bénéfices et leurs coûts

³¹ Simon P., Gondonneau J., Mironer L., et Dourlen-Roullier A.-M., *Rapport sur le comportement sexuel des français*, Julliard et Charon, Paris, 1972, p. 452-460.

³² Bozon M. « Orientations en matière de sexualité et cours de la vie. Diversification et recomposition » in Bajos Nathalie, Bozon Michel (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 536-537.

³³ Béjin A., *Le nouveau tempérament sexuel. Essai sur la rationalisation et la démocratisation de la sexualité*, Kimé, Paris, 1990.

³⁴ Id., p. 32-34.

³⁵ Béjin André, *Le nouveau tempérament sexuel. Essai sur la rationalisation et la démocratisation de la sexualité*, Paris, Kimé, 1990, p. 114.

- « la soumission de la vie intime au contrôle de l'opinion publique », aux possibilités retirées de contrôles des proches (parents, amis notamment) se sont substitués ceux d'experts
- « l'égalité des droits » des partenaires
- « la plus grande liberté possible d'expression » en matière de sexualité
- « la plus grande liberté possible » pour ce qui concerne les comportements sexuels
- « la tolérance »³⁶

Dès lors, l'auteur s'interroge. Pour quelles raisons une société soumise à un tel système a-t-elle besoin de sexologues ? En fait, « loin que les progrès de la démocratie sexuelle représentent une menace pour le pouvoir sexologique, ils en favorisent l'émergence et le renforcement. La " technocratie sexologique ", comme les autres formes de technocraties, ne se développe pas malgré la démocratie, mais grâce à elle.»³⁷ Cette démocratisation de la sexualité et cette technocratie sexologique sont mobilisées dans cette recherche pour interroger les utilisations du discours sexologique dans la presse française, et notamment dans la presse hétérosexuelle, masculine et féminine. Cette thématique de la démocratisation de la sexualité (ou de la « sexualité consentie ») fut aussi développée par Jacques Marquet³⁸ comme une des caractéristiques de la sexualité contemporaine, cette démocratisation étant soutenue par le dispositif législatif. En effet, une histoire de la législation en matière de sexualité démontre une déliaison comme je l'ai dit précédemment entre sexualité et procréation, mais aussi la volonté d'affirmer une sexualité sans âge avec l'instauration d'une éducation sexuelle pour les jeunes (1973) et l'abaissement de la majorité à 18 ans (1974). Par ailleurs, le renforcement de la législation en matière de viol (1979), la pénalisation du harcèlement sexuel (1991) et l'allongement de la durée de saisine d'un tribunal en matière d'inceste (1989) promeuvent une sexualité sans violence. Enfin, l'abandon de l'homosexualité comme circonstance aggravante en cas de viol (1982), l'abandon de la discrimination homosexuelle dans la fonction publique (1983), l'extension de certaines lois anti-racistes aux discriminations fondées sur les mœurs (1985), la création du PACS (Pacte Civil de Solidarité, 1999) et l'ouverture du droit au mariage pour les couples de même sexe « déshétérosexualisent »³⁹ la sexualité.

³⁶ Ibid., p. 116.

³⁷ Ibid., p. 117.

³⁸ Marquet J. « Sexualité consentie, fidélité et performance » in Marquet Jacques (dir.) *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Louvain-La-Neuve, Bruylant Academia, 2004, p 55.

³⁹ Vocabulaire emprunté à Natacha Chetcuti, Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Payot, Paris, 2010.

Plus encore, l'utilisation des termes de « démocratie sexuelle » renvoient aux développements d'Eric Fassin⁴⁰. En effet, interroger les représentations de la sexualité, et ici précisément dans la presse magazine française comme des enjeux des rapports sociaux, c'est tenter de déceler en quoi ces représentations sont donc des enjeux mais aussi des instruments pour affirmer ou au contraire ébranler les catégorisations, qu'elles soient de classe, de sexe, de génération ou de « race ». Or, comme le souligne l'auteur, la sexualité, s'est constituée en un champ politique, car la définition du genre et de la sexualité engage des choix et puisqu' on y parle de liberté et d'égalité.⁴¹ En effet, les débats notamment autour du PACS, de la parité, se sont inscrits dans une volonté d'annuler des discriminations liées au genre ou à la sexualité. La remise en cause des normes qui pesaient auparavant sur les conduites sexuelles s'est faite au nom de la liberté. En détournant la devise républicaine française, Eric Fassin indique bien que les visées démocratiques se jouent aussi dans le cadre de la sexualité, car ce qui est en jeu, ce sont la liberté et l'égalité des acteurs, hommes et femmes, hétérosexuels ou homosexuels.

Sociologie de la communication et des médias

Cette recherche étant axée sur la presse magazine française, le champ de la sociologie de la communication et des médias fut nécessairement mobilisé. La communication inclut deux dimensions, la production d'un message et la réception de celui-ci. Mais réduire la communication et notamment les mass-médias à cette seule définition serait bien trop simpliste. Les effets de ce message peuvent aussi être soumis à l'analyse, et notamment dans leurs implications néfastes sur le récepteur (ce paradigme des « effets » étant une des manifestations des paniques morales des sphères de monopole culturel)⁴². Pour autant, il est bien difficile de lier directement représentation symbolique délivrée par les médias et mise en pratique chez les récepteurs (lien établi dans le sens commun entre violence dans les médias et violence sociale, et à titre d'exemple et de façon plus précise, entre pornographie accessible et violences sexuelles). Comme le souligne judicieusement Eric Maigret (dont l'introduction critique aux différentes théories de la communication constitua une entrée en matière fondamentale⁴³), il serait plus stimulant de s'interroger non pas sur les effets des médias, mais

⁴⁰ Fassin E., Fabre C., *Liberté, Egalité, Sexualité*, Paris, éditions Belfond- Le Monde, 2003.

⁴¹ Id., p. 8.

⁴² Macé E., Maigret E., *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Armand Colin, collection Médiacultures, Paris, 2005, p. 11.

⁴³ Maigret E., *Sociologie de la communication et des médias*, Armand Colin, Paris, 2003.

pour quelles raisons leur accorde-t-on une telle prédominance⁴⁴. Dans le cadre de cette recherche, en effet, il aurait été envisageable de s'intéresser aux effets de la presse magazine lorsqu'elle traite de sexualité sur son lectorat. Or, cette option fut assez rapidement rejetée. Tout d'abord, car cette démarche (dans une acceptation plus large, celle des modèles de féminités diffusés) fut récemment entreprise, certes pour une presse sectorisée et par conséquent un lectorat réduit⁴⁵. Par ailleurs, il me semble que s'intéresser aux impacts des représentations de la sexualité sur le lectorat constituait une impasse, la presse s'intégrant au sein d'une matrice plus complexe d'imaginaires sociaux sexuels. Enfin, car cette recherche a pour cœur les représentations de la sexualité pensées comme enjeux potentiels des rapports sociaux, qu'ils soient de classe, de sexe, de génération ou de « race ». Or, ces discours ont bien des producteurs, des journalistes. Ces derniers sont enserrés dans une réalité sociale comme tout acteur. La présence dans le corpus de magazines de médias à destination de publics subordonnés me permet d'analyser les stratégies de résistance mais aussi les concessions, conscientisées ou non, aux catégorisations induites par les rapports sociaux. Ainsi, le challenge de cette thèse est de penser les rapports de pouvoir, de domination, d'hégémonie et les tactiques de subordination, tout en en décelant les marges de résistance et leurs stratégies. En effet, si en reprenant le présupposé selon lequel le sexuel est politique, et non pas seulement anecdotique, ces discours sont chargés de visées politiques.

En reprenant une distinction tripartite de la communication, Eric Maigret propose trois niveaux de définition de la communication. Le premier, fonctionnel ou naturel, conçoit les échanges d'information régis par des lois et des relations de cause à effet et se concentre sur la technique, le procédé. Le second niveau, social ou culturel, inclut la notion de dialogue, de tension entre des individus ou des groupes différenciés, et donc de pouvoir. Le dernier niveau, celui de la créativité, permet d'intégrer l'idée du nombre, de la multitude, et de la représentation de cette diversité, qui s'inscrirait dans un cadre politique et juridique élargi. Ainsi, ce niveau de la créativité permet de percevoir la communication avec ses dimensions normatives, éthiques et politiques, et la manière dont elle articule pouvoir, culture et choix démocratique⁴⁶. Cette tripartition pourrait se résumer ainsi : nature/culture/politique (même si la création d'outils techniques médiatiques les modèlent d'emblée comme des éléments culturels). S'il est possible d'autonomiser ces trois niveaux dans l'analyse, ces derniers sont pour autant sans cesse liés. En considérant les représentations de la sexualité dans la presse

⁴⁴ Id., p. 58.

⁴⁵ Moulin C., *Féminités adolescentes. Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*, Presses universitaires de Rennes, Le sens social, Rennes, 2005, p.66.

⁴⁶ Maigret E., *Sociologie de la communication et des médias*, Armand Colin, Paris, 2003, p. 11.

comme des enjeux des rapports sociaux, mon analyse se concentre d'emblée sur ce troisième niveau de la communication, celui de la créativité. Pour autant, ma réflexion tente d'articuler ces trois mondes communicationnels. Ainsi, concernant le premier niveau, la presse magazine n'est ni la télévision, ni le cinéma, et les messages transmis par ces trois canaux n'ont pas les mêmes délimitations. Par ailleurs, il s'agit de prendre en compte la multiplication de foyers de discours sur la sexualité (second niveau). Enfin, en troisième niveau, je m'attèle à cerner les stratégies mises en place par ces différents médias, mais aussi par ces différents acteurs pour légitimer ou contester ces discours sexuels, et par ricochet, leurs implications catégorielles. Mais ces trois niveaux s'articulent, se chevauchent, se répondent.

Comme je l'ai mentionné rapidement auparavant, le terrain de cette recherche ne fut pas celui des lecteurs, mais celui des rédacteurs des magazines. Par conséquent, la convocation de la sociologie des professions de la communication fut bénéfique. En rupture avec une définition fonctionnaliste du journaliste, celui-ci n'est pas seulement un professionnel aux compétences techniques, qui délivre une information tout en occupant une place de représentant de l'intérêt public, d'un contre-pouvoir⁴⁷. Celui-ci, au sein d'une rédaction avec à sa tête un dirigeant, ne peut toujours abandonner sa subjectivité, il en est de même concernant ce rédacteur en chef. De quelle manière cette subjectivité intervient dans le choix des articles à propos de sexualité, et dans l'écriture de ces articles ? Un journaliste est enserré dans divers cercles, diverses matrices, son discours est donc modelé par son milieu professionnel, lui-même plus ou moins soumis à des contraintes économiques⁴⁸, mais aussi par son milieu socio-culturel. Je réfute par ailleurs l'hypothèse que les rédacteurs ne seraient *que* de simples « marionnettes de la nécessité »⁴⁹.

Les propositions de Schlesinger furent également d'un apport conséquent⁵⁰. Dans son article « Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du média-centrisme », celui-ci analyse de quelles manières considérer les relations entre les médias et leur source d'informations. Or, les journalistes rencontrés au cours de l'enquête, rédacteurs d'articles à propos de la sexualité, procèdent à une sélection d'informations et une mise en forme singulière de ces informations concernant la sexualité. Ainsi, Schlesinger soulève la question des sources légitimes, dominantes, d'information, et

⁴⁷ Maigret E., *Sociologie de la communication et des médias*, Armand Colin, Paris, 2003, p. 163.

⁴⁸ Le Floch P., Sonnac N., *Économie de la presse*, La Découverte, Paris, 2005 ; Toussaint-Desmoulins N. (2009), *Économie des médias*, Que Sais-je ?, PUF, Paris, 2009 ; *Cahiers du journalisme*, n°20 « L'économie du journalisme », automne 2009.

⁴⁹ Bourdieu P., *Sur la télévision* suivi de *L'emprise du journalisme*, Liber-Raisons d'agir, Paris, 1996.

⁵⁰ Schlesinger (traduction P., Zeitlin E., Rizzi S.), « Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du média-centrisme », *Réseaux*, volume 10, n°51, année 1992, pp. 75-98.

leur accès aux médias. En questionnant les travaux de Stuart Hall et de ses collaborateurs, il interroge la prépondérance des « premiers définisseurs »⁵¹ des thèmes d'une question à l'agenda médiatique, les premiers définisseurs bénéficiant de légitimité et de pouvoir qui leur permettraient d'accéder en premiers aux médias et de définir, pour le reste du débat, la circonscription de celui-ci. Or, Schlesinger souligne les apories de cette perception atemporelle et simplifiée des premiers définisseurs. Certes, il est nécessaire « d'envisager les sources comme étant des éléments occupant des domaines où s'exerce une compétition pour l'accès aux médias mais dans lesquels les avantages matériels et symboliques sont inégalement distribués »⁵² mais cette « accréditation » est pour autant ébranlable, elle est peut-être concurrencée. Les relations presse-sources ne sont pas seulement unilatérales, descendantes. Il revient aussi aux groupes qui souhaitent promouvoir leur idéologie de devenir visibles médiatiquement, d'être sélectionnés par les médias comme sources d'informations. Ainsi, concernant les représentations de la sexualité dans la presse, la presse étant ici un relais parmi d'autres de la prolifération des normes sexuelles, j'interroge aussi ce champ des relations entre sources d'information, dominantes ou subordonnées, accréditées ou illégitimes, et la presse magazine. En effet, comme je le présente notamment dans le troisième chapitre, les « premiers définisseurs » que pouvaient être l'Etat, l'Eglise, des thèmes de l'agenda sexuel furent concurrencés et supplantés par d'autres groupes, accrédités pour un temps, au tournant des années 60-70. Par ailleurs, j'aborderai les modalités d'accréditation de sources en cours de légitimation par les médias. En outre, Schlesinger insiste sur la nécessité d'analyser le champ des contre-définitions⁵³ et par conséquent, les dynamiques de contestation des sources dominantes. Je mobilise cette proposition notamment dans l'analyse des discours de presse en matière de sexualité dans des magazines au lectorat cible subordonné.

Enfin, au-delà du champ des sciences de la communication et des médias, cette recherche s'inscrit aussi dans l'univers théorique des médiacultures. Cette proposition théorique, récente en France, permet de décloisonner études sur les médias, sur les cultures et sur les politiques de représentations, permettant ainsi d'articuler les questions de conflit, de pouvoir et différenciation par les pratiques culturelles⁵⁴, et de ne plus concevoir les médias

⁵¹ Hall S., Critcher C., Jefferson T., Clarke J. et Roberts B., *Policing the Crisis : Mugging, the state and Law and Order*, Macmillan, London, 1978 (cité dans l'article).

⁵² Schlesinger (traduction P., Zeitlin E., Rizzi S.), « Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du média-centrisme », *Réseaux*, volume 10, n°51, année 1992, p. 91.

⁵³Id., p. 83.

⁵⁴ Macé E., Maigret E., *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Armand Colin, collection Médiacultures, Paris, 2005, p. 10.

comme des sphères de simple reproduction des pouvoirs dominants. Je la mobilise dans cette recherche pour comprendre de quelle manière un titre de presse demeure une production culturelle, chargée de sens, de symbolique, de pouvoir, de contestation. Et par conséquent, comment une rédaction peut se vouloir (sans forcément y parvenir) une « contre-culture » à destination d'un « contre-public subalterne ». Ce monde conceptuel des médiacultures est un héritage des *Cultural Studies*, univers que je mobilise aussi. Pour plus de clarté, j'ai préféré présenter ces deux ressources conceptuelles de manière distincte, distinction que j'admets volontiers artificielle. Les rapports sociaux et leur dynamique conflictuelle sont une des dimensions fondamentales de la réalité sociale, et non une simple domination écrasante et unifiée, si celle-ci est certes vécue, elle est aussi contestée. Par conséquent, au-delà de toute pensée légitimiste culturelle, la sphère publique est un lieu de conflictualité entre groupes culturels hégémoniques et d'autres contre-hégémoniques, les médiacultures en étant l'expression, par la médiation des entreprises culturelles⁵⁵. Je propose l'idée que les discours sur la sexualité, comme enjeux des rapports sociaux, médiatisés par les médias (je reprends la tautologie éclairante de *médiation médiatique* des auteurs), sont des sphères de légitimation et de contestation, donc de pouvoir.

Cultural Studies

Pour être tout à fait honnête, l'univers théorique des *Cultural Studies* a surgi tardivement dans cette recherche. A vrai dire, il s'est même imposé à celle-ci, c'est en explorant quelque peu cette piste citée en référence au cours d'une lecture que j'ai découvert la proximité de mon travail avec les *Cultural Studies*, et notamment avec l'apport du matérialisme culturel, combinant approches textuelles et matérielles. De manière simplifiée, les *Cultural Studies* ont pour objet l'analyse des rapports de pouvoir dans la culture. Par rapports de pouvoir, il faut y entendre rapports sociaux, de classe, de sexe, de « race », de génération. Les médias, et ici précisément la presse magazine, constituent une des formes culturelles contemporaines, et les *Cultural Studies* ont permis justement l'entrée des médias dans la sphère culturelle, dépassant tout élitisme, que ce soit dans ses formes légitimistes ou misérabilistes. Or, ces médias sont la sphère privilégiée d'analyse des luttes hégémoniques ou

⁵⁵ Id, p. 42.

contre-hégémoniques, ce concept d'hégémonie gramscien ayant été favorisé dépassant celui marxiste d'idéologie.⁵⁶

Ainsi, dans son article « La culture, les médias et l' "effet idéologique" »⁵⁷, Stuart Hall, qui a réellement permis le développement théorique des Cultural Studies, dans le sillage de leur fondateur Richard Hoggart⁵⁸, explicite les apports de Gramsci. Ce concept d'hégémonie chez Gramsci permet de penser les modalités d'exercice de domination par une classe dominante sur une classe subordonnée. La première ne domine pas simplement, mais se dote d'une organisation pour diriger et obtenir le consentement de la seconde. Le concept d'hégémonie permet de penser la puissance et le consentement. Ce consentement s'obtient au-delà de l'espace productif et économique, grâce à des institutions (des « superstructures », comme la famille, l'école, l'église, les médias, etc...) qui sont le terrain où se réalise l'hégémonie, par le biais de l'idéologie, c'est-à-dire les définitions de la réalité favorables aux fractions de la classe dominante. Ce consentement s'obtient par les effets de dissimulation, de fragmentation et d'unification (effets soulignés par Poulantzas et Althusser). Ainsi, l'hégémonie idéologique fonctionne car elle dissimule les fondements contradictoires et antagoniques d'un système (dans le cas du capitalisme, la domination, l'exploitation d'une classe par son expropriation). Par ailleurs, la fragmentation se manifeste par la mise en concurrence de différents intérêts individuels. Enfin, l'unification apparaît grâce à l'élaboration de cohérences imaginaires entre individus pour les constituer en groupes, en communautés ainsi désignés (et les réduire à ces traits d'union). De même, les fractions de la classe dominante parviennent à réduire les définitions concurrentes de cette réalité sociale dans leurs limites idéologiques, limites dans lesquelles évoluent les classes subordonnées, qui elles-mêmes donnent ainsi sens à ces limites et à leur subordination. Cette hégémonie idéologique n'est ni stable, ni garantie, et évolue selon les contextes historiques. Si elle n'est pas garantie, c'est qu'elle est potentiellement l'objet de menaces, et par conséquent, elle n'est donc jamais intégralement absorbée, incorporée par les subordonnés. Selon Hall, les médias modernes ont pour fonction de faciliter le processus d'unification, une des modalités

⁵⁶ Glevarec H., Macé E., Maigret E., *Cultural Studies. Anthologie*, Armand Colin, collection Médiacultures, Paris, 2008, p. 6.

⁵⁷ Hall S., « La culture, les médias et l'"effet idéologique" » reproduit dans Glevarec H., Macé E., Maigret E., *Cultural Studies. Anthologie*, Armand Colin, collection Médiacultures, Paris, 2008, p. 41-60.

⁵⁸ Hoggart R., *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Minuit, Paris, 1970 (traduction de *The Uses of Literacy*, Harmondsworth, Penguin, 1957).

permettant d'obtenir le consentement à l'hégémonie.⁵⁹ C'est-à-dire de donner une « image » des pratiques et des représentations des groupes les uns par rapport aux autres.

Dans une perspective *Cultural Studies*, les biens culturels sont symboliques avant tout car ils génèrent du sens, ils constituent des « textes », chargés d'idéologie⁶⁰. Il est possible de distinguer trois vagues successives des *Cultural Studies*. La première (de la création du centre de Birmingham, en 1964 au milieu des années 1980), que l'on pourrait appeler le « tournant culturel », désigne le choix d'objets d'études, jusque-là délaissés, et l'analyse de leur réception (« le tournant de la réception »). Par réception, il faut entendre l'interprétation faite par les consommateurs de ces objets, culturels, symboliques. Cette interprétation étant polysémique, le sens n'est donc jamais prédéterminé. La seconde vague (du milieu des années 1980 à la fin des années 1990) des *Cultural Studies* insistera sur l'importance de la « résistance » à l'hégémonie culturelle de la part de subordonnés, et donc de la « créativité » potentielle des consommateurs en terme d'interprétations de « textes » idéologiquement hégémoniques. Enfin, la troisième vague, des années 2000, permet de penser les relations entre sphère publique et conflits culturels dans un contexte globalisé et transnational⁶¹.

Dans un autre article de 1973 « Codage/décodage »⁶², Hall souligne la nécessité d'appréhender le processus de communication comme une structure de relations qui articule les moments de la production du message, de sa circulation, de sa distribution, de sa réception et enfin de sa reproduction (il y analyse plus précisément le procédé télévisuel). La transmission d'un message nécessite en amont, pour sa production, des outils et des moyens, cette production étant organisée selon des rapports sociaux de production spécifiques, au sein des industries médiatiques. Ce message peut circuler grâce à l'émergence au moment de cette production d'une forme discursive, nécessairement symbolique, chargée de sens. Lors de sa réception, ce message se voit retraduit en quelque sorte puisqu'il a pour effet d'engendrer des pratiques sociales. La production du message est le moment du codage de celui-ci, sa réception, sa consommation, son décodage. Ainsi, lorsqu'un événement est relaté par les médias, il n'apparaît pas sous la simple forme d'une dépêche d'une agence de presse (qui comporte déjà un aspect discursif), il est mis en forme par le langage, médiatisé, diffusé. Reprenant Marx, Hall considère ce processus communicationnel, de sa production à sa

⁵⁹ Hall S., « La culture, les médias et l'"effet idéologique" » reproduit dans Glevarec H., Macé E., Maigret E., *Cultural Studies. Anthologie*, Armand Colin, collection Médiacultures, Paris, 2008, p. 52.

⁶⁰ Id., p. 12.

⁶¹ Ibid., p.5-14.

⁶² Hall S., « Encoding and decoding in Television Discourse », CCCS, polycopié n°7, traduit par Albaret M. et Gamberini M.-C. (*Réseaux*, 68, 1994) et reproduit dans Glevarec H., Macé E., Maigret E., *Cultural Studies. Anthologie*, Armand Colin, collection Médiacultures, Paris, 2008, p. 25-40.

réception, sa consommation, comme un « procès de production » avec ses rapports sociaux, la réception du message ayant des effets (« des feedbacks ») sur ce procès en lui-même, la production et la réception sont certes liées mais nécessairement à différencier. Lors de son codage et de son décodage, un message est chargé de sens, il est significatif, afin qu'il ait un quelconque effet. Or, selon Hall, le sens du moment du codage et le sens du moment du décodage ne sont pas nécessairement identiques. Cette dissymétrie s'explique par les différences de positions des encodeurs et des décodeurs (les diffuseurs et les publics), et par leurs différences de codes pour rendre significatif un message. Le langage est toujours une transformation particulière d'une réalité signifiée grâce à ces codes, et même si ces derniers peuvent sembler partagés par le plus grand nombre à tel point qu'ils en deviendraient « naturels », ils sont en fait naturalisés. Cette prétendue « naturalité » masque en fait les pratiques de codage. On oublie qu'ils sont instillés, que le codage est toujours là. Et le décodage aussi. Ainsi, le décodage optimal, c'est-à-dire qui restituerait le message tel qu'il a été codé au moment de la production (et donc ses effets prédéterminés) n'est jamais garanti. Une distorsion potentielle existe toujours, tout comme le lien entre le codage et le décodage. Si le message est bien reçu, si le décodage correspond à ce qui était attendu, c'est que la correspondance entre le codage et le décodage a fonctionné. Or, cette correspondance n'est pas acquise, ni naturelle. Elle est le fruit d'une élaboration basée sur l'articulation particulière entre ces deux moments du codage et de l'encodage. Ces deux moments vont alors se combiner, mais ne seront pas identiques. Or, selon Hall, ces correspondances « ne sont pas nécessaires »⁶³, car interviennent les notions d'hégémonie et de négociation. Ainsi, le décodage d'un message en fonction du code initial de référence mobilise le code dominant. Certes, il y a l'intervention des professionnels des médias au moment de la mise en forme de l'information, faisant intervenir le code professionnel, mais ce codage professionnel suit le code dominant, mais de manière à masquer ce codage initial dominant, par le biais de performances techniques. Bien évidemment, les professionnels des médias ne sont pas de simples marionnettes d'une prétendue domination unilatérale, mais pour autant, sans parfois eux-mêmes le mettre en question, ils utilisent dans leurs pratiques professionnelles le cadre dominant, le code dominant : « la reproduction idéologique s'installe donc par inadvertance, inconsciemment, « derrière le dos des uns et des autres » ». Dans le cadre de cette recherche, je me suis interrogée sur ce cadre dominant en matière de sexualité et les manières dont il

⁶³ Hall S., « Encoding and decoding in Television Discourse », CCCS, polycopié n°7, traduit par Albaret M. et Gamberini M.-C. (*Réseaux*, 68, 1994) et reproduit dans Glevarec H., Macé E., Maigret E., *Cultural Studies. Anthologie*, Armand Colin, collection Médiacultures, Paris, 2008, p. 37.

opère sur les rédacteurs de presse lorsqu'ils parlent de sexualité. Hall, comme je le mentionnais, précise que la correspondance entre codage et décodage n'est pas garantie car le code « négocié » existe. Le décodage négocié reconnaît comme légitime une définition hégémonique mais en même temps institue des règles propres à son niveau, situé, des logiques situées. Ce décodage négocié peut donc être parfois contradictoire dans ses significations. Ainsi, des rédacteurs de presse, aux situations contre-hégémoniques, peuvent lors du codage de leur discours sur la sexualité opérer des décodages négociés avec des discours hégémoniques.

Si les travaux de Stuart Hall dans le domaine des *Cultural Studies* sont fondamentaux, d'autres sont aussi à mentionner comme des apports à cette recherche. Notamment l'enquête de Janice Radway sur les lectrices des romans à « l'eau de rose » de la collection Harlequin. En s'intéressant à la réception qu'en font ces lectrices et donc du décodage à l'œuvre, elle montre la complexité de celui-ci. Au-delà d'une analyse initiale selon laquelle Radway interprétait ces textes comme une promotion d'un système patriarcal, son enquête auprès de lectrices lui indique une autre interprétation, plus nuancée, un décodage négocié, puisque les enquêtées mettent en avant la quête d'autonomie des héroïnes. Ce décodage négocié, s'il peut être interprété comme une stratégie idéologique de l'encodant initial, pour autant, permet à Radway de souligner les réceptions d'objets médiatiques comme étant à la fois conservatrices et progressistes⁶⁴. Sans pour autant verser dans un romantisme de la résistance des publics, ce type d'analyse permet une mise à distance critique d'une interprétation « experte », sûre de révéler le « sens caché » des choses, et qui omet parfois les capacités de détournement des codes lors de la réception, et le mobile des publics dans leur consommation de biens médiatiques.

Porn Studies

Je n'ai pas choisi de travailler sur la pornographie, elle s'est imposée dans cette recherche. En effet, elle a surgi au cours de l'enquête, en étant mobilisée sous certaines formes dans les articles de magazines lorsqu'ils abordent la sexualité, sans être pour autant des magazines pornographiques. Or, les travaux sur la pornographie en sciences sociales et

⁶⁴ Radway J., « Lectures à "l'eau de rose". Femmes, patriarcat et littérature populaire », *Reading the Romance. Women, Patriarchy and Popular Literature*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1984 ; traduction partielle, *Politix*, 51, 2000, reproduit dans Glevarec H., Macé E., Maigret E., *Cultural Studies. Anthologie*, Armand Colin, collection Médiacultures, Paris, 2008, p. 176-190.

humaines⁶⁵ ne me satisfaisaient pas en matière d'outils proposés pour analyser les « textes » pornographiques (pour reprendre un langage *Cultural Studies*) et appréhender les univers pornographiques. Pour plusieurs raisons : tout d'abord, car ils abordent *la* pornographie, et non les pornographies. En clair, les critiques qui pourraient être adressées à certains produits pornographiques le sont à tout un monde médiatique. Or, tout comme d'autres sphères médiatiques, la pornographie n'est pas univoque, il existe des pornographies, qui se différencient par leurs mobiles, leurs professionnels, leurs publics, leurs moyens, leurs discours. Condamner sans appel tout le pan pornographique, c'est condamner toutes les représentations de rapports sexuels réels destinés à exciter leurs consommateurs⁶⁶, quelles qu'elles soient. Bien sûr, c'est simplifier les choses que de les annoncer ainsi, mais cette simplification permet aussi de souligner l'*a priori* moral, éthique qui anime cette condamnation. *La* pornographie (hétérosexuelle, quid des autres) ne se limiterait qu'à l'expression d'une domination des hommes sur les femmes, réduites à des objets⁶⁷. Apprécier le matériel pornographique serait collaborer à cette domination. Par ailleurs, lorsqu'il s'agit de s'interroger aux effets d'un produit pornographique sur le consommateur, les procédés d'enquête et les conclusions tirées sont largement discutables⁶⁸. Comme je l'exposerai au cours du neuvième chapitre de cette thèse, la pornographie fut jusqu'à récemment en France un impensé sociologique, alors qu'elle était l'objet de débats médiatiques sur ses « effets », laissant ainsi le champ libre à de nouvelles paniques morales⁶⁹. Appréhender un objet, quel qu'il soit, comme un objet sociologique, c'est nécessairement se délester de tout a priori moral, éthique. L'univers des *Porn Studies*, un des avatars le plus récent des *Cultural Studies*, fut par conséquent un apport stimulant dans cette recherche. En effet, les *Porn Studies* ont permis à la pornographie de devenir un objet sociologique, c'est-à-dire quelles sont ses utilisations par les acteurs sociaux, ses significations, ses justifications.

Ce champ d'études fut impulsé par Linda Williams avec la publication en 1989 de son ouvrage *Hard Core. Power, Pleasure, and the "Frenzy of the Visible"*⁷⁰, pour l'instant non traduit en français. Comme le mentionne Williams dans sa préface, initialement, elle adhérait

⁶⁵ Poulin R., *Sexualisation précoce et pornographie*, La dispute, Le genre du monde, Paris, 2009, Baudry P., *La pornographie et ses images*, Paris, Armand Colin, 1997, Marzano M., *La pornographie ou l'épuisement du désir*, Hachette Littératures, collection Pluriel, Paris, 2003.

⁶⁶ Ogien R., *Penser la pornographie*, PUF, Questions d'éthique, Paris, 2003, pp. 23-34.

⁶⁷ Dworkin A., *Pornography : men possessing women*, Boston, Plume, 1991 (1981), Dworkin A., *Pouvoir et violence sexiste*, Montréal, Sisyph, 2007.

⁶⁸ Poulin R., *Sexualisation précoce et pornographie*, La dispute, Le genre du monde, Paris, 2009, p. 217-245.

⁶⁹ Voros F., « L'invention de l'addiction à la pornographie », *Sexologies* (2009) 18, p.270-276, Chaumont J.-M., *Le mythe de la traite des blanches : enquête sur la fabrication d'un fléau*, La découverte, Paris, 2009.

⁷⁰ Williams L., *Hard Core. Power, Pleasure, and the "Frenzy of the Visible"*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1989.

à l'idée que *la* pornographie était univoque, et ne consistait qu'en l'expression, la matérialisation iconographique d'une domination masculine par l'objectivation des femmes. C'est en analysant plusieurs films pornographiques qu'elle reconnut leur polysémie, leurs contradictions (et notamment la difficulté à représenter le plaisir sexuel « féminin »). Elle définit la pornographie de la manière suivante : « Représentation visuelle (et parfois auditive) de corps vivants et en mouvement engagés dans des actes sexuels explicites, généralement non simulés, avec comme première intention d'exciter ceux et celles qui la regardent »⁷¹. Mon enquête ne consiste pas en une analyse des références cinématographiques mobilisées dans mon corpus d'articles de presse. Si j'ai recours aux *Porn Studies*, ce n'est pas pour déceler dans ces matériaux pornographiques les utopies mises en scène que distingue Williams⁷². Les matériaux pornographiques (que ce soit par leur promotion, leur critique ou la convocation des acteurs et actrices) ne sont toujours que « rapportés », médiatisés par la presse que j'analyse. Les *Porn Studies* m'ont permis de découvrir à quoi servait cette utilisation de la pornographie dans les magazines lorsqu'ils traitent de sexualité, quelles étaient les symboliques et les visées de cette utilisation, multiples et diverses. Je m'intéresse à la médiatisation des genres pornographiques, selon les contextes (le magazine et son lectorat).

Détour réflexif

Cette thèse est le résultat d'une recherche de six ans, débutée en 2007. Expliciter les raisons du choix d'un sujet de recherche est à la fois stimulant et bouleversant, car cela nécessite de la sincérité et de l'honnêteté. J'ai entrepris cette recherche sur les représentations de la sexualité alors que j'avais stoppé mes études universitaires depuis plus de six ans. Je travaillais alors comme conseillère à l'emploi, je partageais une vie conjugale hétérosexuelle, j'allais avoir trente ans. Entre dix-neuf ans et trente ans, je crois, rétrospectivement, que j'ai fait ce que les rapports sociaux de sexe « attendaient » de moi, ce qu'ils me prescrivaient. Et pour des raisons légitimes. Je suis hétérosexuelle, j'ai toujours éprouvé du désir à l'égard des hommes. Mais avant dix-neuf ans, je n'avais pas à ma disposition l'arsenal de séduction pour assouvir ces désirs. Et du fait de cette absence d'outils (mais pas seulement), mon adolescence ne fut pas placée sous le signe des « flirts » avec les garçons de mon âge, mais plus sous le

⁷¹ Id., p. 29-30.

⁷² Ibid., « Hard core Utopias », p. 153-183.

signe de l'irrévérence puisque cette sphère ne m'acceptait pas. Je me sentais plus proche des gays⁷³ du lycée, stigmatisés et pourtant fiers, qui sont devenus mes amis. J'aimais raconter que j'étais lesbienne, pour sembler résister plus qu'être soumise à l'hétéronormativité qui m'excluait. Pour un faisceau de raisons diverses, j'ai finalement fait ce qu'il fallait pour plaire. Et j'ai obtenu ce que je désirais. J'ai rencontré un homme dont je suis tombée amoureuse, et sans me poser plus de questions, à vingt ans, j'ai embrassé un modèle tout prêt, et qui m'accordait certainement tout un ensemble de bénéfices. Les années passant, une vie plus confortable, la rencontre avec un gay qui est devenu depuis un ami, ce parcours m'apparaissait « extérieur », révélant sa fabrication sociale.

Mon parcours universitaire ne fut pas linéaire. J'ai réalisé la première partie de mes études à l'Université de Paris 8, je suis titulaire d'un DEUG de science politique (et de certaines unités de licence), les enseignements de Madame Eléni Varikas, en 1997-1998, au moment des débats sur la parité politique sont un souvenir stimulant. Par la suite, j'ai obtenu une licence et une maîtrise de sociologie à l'Université de Strasbourg. J'ai ensuite débuté un DEA, avec le projet de travailler sur la démocratie participative. En parallèle, j'avais un « job étudiant », je travaillais dans un vidéo-club, « un film porno gratuit le jeudi pour tout film loué ». Les clients du magasin, leur consommation, le fait qu'il ne s'agisse que d'hommes, leur discours (j'étais une vendeuse curieuse), tout ceci m'interpellait. Ces représentations de la sexualité m'intéressaient, mais en toute sincérité, à vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il y a dix ans, je n'assumais pas, et je n'imaginai même pas qu'il pouvait s'agir d'un sujet légitime de recherche. Pour un ensemble de raisons, je n'ai pas achevé ce DEA. Pourtant, la recherche universitaire constituait un projet, presque un rêve, depuis mes premières années à Paris 8. Issue des classes populaires, mes parents ne détenant que le « certifié », fatiguée de travailler en parallèle de mes études depuis le lycée, j'ai abandonné.

En 2007, je suis loin de la recherche et de la vie académique. Je n'ai pas ouvert un ouvrage ou une revue de sciences sociales depuis très longtemps. Mais ces modèles conjugaux, les représentations de la sexualité, les standards sexuels promus, mes pratiques, mon inscription hétérocentrée, les héritages féministes et ce que ma génération en faisait, tout ceci me questionnait, me submergeait. Je voulais inscrire ces interrogations dans un cadre de réflexion, avec une volonté de conceptualisation. J'étais conseillère à l'emploi depuis trois ans, profession stable, et durable, moi qui fut précaire pendant des années, aux emplois peu

⁷³ J'utiliserai l'orthographe « gay/gays » pour le substantif, et « gai-e/gai-e-s » pour l'adjectif. Fabre C., Fassin E., *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Belfond, Paris, 2003, p. 25. Cette règle ne concerne pas les citations et les extraits d'articles, dans lesquels le choix de l'auteur sera respecté.

adaptés (femme de ménage, animatrice, vendeuse). J'ai sollicité un congé individuel de formation, et je me suis inscrite en septembre 2007 en deuxième année de Master de sociologie à Strasbourg, avec ce projet de recherche. Deux professeurs étaient intéressés par ma recherche, et pour des raisons conceptuelles, j'ai choisi de travailler sous la direction de Monsieur Roland Pfefferkorn. Cette année de master fut décisive pour moi. J'assumais mes choix de recherche, la maturité était là, la compréhension des enjeux aussi. J'ai eu la chance d'obtenir une allocation de recherche de trois ans pour débiter une thèse.

Je me suis inscrite en doctorat en octobre 2008, j'ai obtenu une mise en disponibilité de mon employeur. Je suis devenue la doctorante « qui travaille sur la sexualité » dans mon laboratoire. Inconnue de mes collègues universitaires (puisque j'avais été absente six ans), mon sujet et mon statut d'allocataire furent aussi l'occasion de blagues grivoises (le premier expliquant le second). Jouant des normes de genre, ma sexualité était aussi l'objet de questions. Je ne rentrais pas dans les catégories, on s'attendait à ce que je sois lesbienne pour être féministe matérialiste pro-sexe. Et je comprends ces questionnements. Rétrospectivement, je m'en suis parfois voulu d'être hétérosexuelle. Car je me suis toujours sentie privilégiée et surtout en position confortable. Je crois que j'ai culpabilisé de ne pas avoir été contrainte à la réflexivité et d'avoir pu me glisser facilement dans des modèles prêts. Par ailleurs, je devais aussi résoudre cette contradiction entre la conscience des rapports de pouvoir et mon appétence sexuelle, la crainte de la collaboration était présente. C'est certainement là qu'intervient la transmission des injonctions de genre, et les dilemmes auxquels j'ai dû faire face. Et c'est maintenant que je dois parler de mes parents, et plus précisément de ma mère. Mes parents sont tous les deux issus d'un milieu populaire rural, de familles aux nombreux enfants. Ma mère était féministe de manière pragmatique, sans le revendiquer, ni le formuler ainsi. Elle a 25 ans en 1968. Sans diplôme, elle fut ouvrière dans plusieurs entreprises. Aux tout débuts des années 1970, elle a décidé d'ouvrir seule un bar, sans mon père, ayant déjà deux enfants. Je comprends à présent différemment ses discours : « je ne vais pas aux réunions parents professeurs, car moi contrairement aux autres femmes, je travaille ». Elle vient d'un milieu populaire, elle fut soumise au travail de *care* pour ses frères aînés et ses sœurs plus jeunes. Le travail productif représente pour elle l'émancipation. Je me rends compte que je la stigmatisais en reprenant des catégories comme allant de soi, car elle ne correspondait pas aux modèles de « la femme » et de « la mère » traditionnels (et toujours pas). J'analyse autrement à présent ses discours sur certaines femmes, ce qu'elle m'a transmis avec ses mots à elle. Et bien évidemment, la participation de mon père à cette éducation. Ils ont tenu à mes frères et moi des discours pro sexe, pragmatiques : leurs trois enfants ont eu

leurs premières expériences sexuelles entre le milieu des années 1980 et le milieu des années 1990 (où l'infection VIH constituait une réelle menace). Enfin, je mesure à présent la puissance transgressive du discours de ma mère, qu'elle aimait à répéter : « je m'en fous de ce que pensent les autres, moi j'aime m'amuser et jouir ». J'évoquais les dilemmes auxquels je fus confrontée, car ce modèle maternel ne m'a pas facilité la tâche dans mes tentatives d'approche des hommes. En conformité avec mon éducation, et certainement d'autres éléments, je fus confrontée à de violentes réactions suscitées par mes postures au regard de la sexualité. Ma mère n'a cessé de me répéter à l'adolescence que mon corps m'appartenait, que la sexualité, c'était avant tout du plaisir. Avoir répondu par l'affirmative à la question de camarades de classe « Tu te masturbes toi ? » a déclenché un tollé. Les garçons de ma classe pouvaient se masturber, y compris ensemble (parfois même dans la salle de classe), s'en vanter. Pour les filles, il en était hors de question. A l'adolescence, au moment où mon désir pour les hommes se formule, je suis confrontée à tout un ensemble de rappels à l'ordre sexué : des moqueries, la menace de la mauvaise réputation. En somme, je me suis toujours sentie comme un gay enfermé dans un corps et dans un statut social de « femme » : mes désirs devaient être tus, et révéler mes objets de désir était un risque de stigmatisation (fille facile). J'avais quinze ans au moment du pic de mobilisation contre le sida, si je me sentais très proche des homosexuels, je crois aussi que je suis redevable de leur mobilisation.

Au cours de ces cinq années de doctorat, j'ai aussi dû me confronter à mes normes, mes contradictions et à mes craintes. La crainte de ne pas être légitime en termes académiques. La crainte de ne pas être bien orientée sexuellement. Et la crainte de ne pas être une bonne féministe. J'ai dû assumer mon non-dégoût pour la pornographie. Je devrais même dire mon goût pour le porno, et pas nécessairement le porno *Queer*. Mon rapport au porno a évolué, du fait de ma confrontation au terrain. Initialement, le porno constituait nécessairement un outil de domination, comme pour d'autres féministes. Il a aussi fallu se confronter à mon expérience personnelle, le porno me faisait quelque chose. Est-ce que cela voulait dire que je n'étais pas féministe ou une mauvaise féministe, ou que les choses n'étaient pas si simples que cela ? Il a fallu assumer que le porno pouvait m'exciter. Cette prise de conscience fut salutaire, elle constitua une étape, il s'agissait ensuite d'interroger cette pornophobie.

Cette thèse constitue une confrontation à mes propres normes sexuelles, incorporées, à leur construction et à leur processus de contestation. Là surgit la thématique peu interrogée de l'objectivation sexuelle, et des bénéfices sexuels dissimulés. Le clivage objet sexuel/sujet sexuel doit être questionné. Mon partenaire fut d'une grande collaboration dans la

problématisation de ces normes. Rencontré durant cette recherche, j'ai voulu mettre en pratique mes analyses. Non académique, curieux, il a interrogé certains cadres d'analyses, me permettant de les travailler, de me les approprier, d'en réfuter d'autres. Se vouloir apprentie sociologue de la sexualité, c'est interroger l'intégration de ces normes. C'est aussi être consciente de la production de son discours et des visées de ce discours⁷⁴. La crainte de produire de nouvelles injonctions fut toujours présente⁷⁵. Car si ces années de recherche constituent aussi une mise en cohérence entre mes sphères professionnelles et personnelles (une séparation, un refus de la cohabitation conjugale, une reformulation des significations sentimentales et sexuelles), elles ne doivent pas permettre de nouveaux discours normatifs. J'ai tenté tout au long de cette recherche de maintenir un axe de travail : l'interrogation des normativités sexuelles, et leur participation aux autres processus de dominations.

⁷⁴ « La recherche sur la sexualité invente donc des faits sociaux tout autant qu'elle contribue à les divulguer. » Gagnon J., « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », in Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008, p. 75.

⁷⁵ Je fus régulièrement interrogée au cours de communications, notamment non-académiques, par le public pour savoir ce que je « faisais » de cette recherche, à titre personnel : j'ai pris l'habitude de ne pas répondre, de recentrer mon discours, qui consiste en une analyse des normativités sexuelles et leurs relais médiatiques.

Cette thèse est structurée en quatre parties. Dans une première partie consacrée à la production sociale de la sexualité et de ses représentations, le développement de la sociologie de la sexualité sera analysé. Les deux terrains d'enquête de cette recherche seront exposés. J'expliquerai les choix qui ont présidé à la constitution du corpus de magazines, sa dimension diachronique. Deux moments décisifs dans les représentations médiatiques de la sexualité seront analysés : les relations entre presse féminine et les avancées féministes des années 1970, le traitement médiatique de l'infection VIH. Les stratégies d'écriture, les processus de production seront investis au cours de la seconde partie. Les productions discursives à propos de sexualité sont situées, elles ne sont pas chargées des mêmes objectifs par les rédacteurs et rédactrices rencontrés. Le genre est un processus de segmentation de la presse, en conformité avec les rapports sociaux de sexe. Les magazines se destinent à des lectorats « féminins » ou « masculins ». Cette différenciation se matérialise et se renforce dans les articles consacrés à la sexualité, grâce à une logique, différenciée, de naturalisation. Cette logique de catégorisation est cimentée par des discours d'individualisation et de psychologisation des groupes subalternes. Le traitement médiatique de la pornographie sera l'objet de la troisième partie. De manière transversale au corpus, les discours consacrés à la sexualité ont recours à l'objet Pornographie. Cette utilisation est néanmoins différente selon les lectorats ciblés. Les discours politiques et les analyses académiques, y compris les plus récentes, seront aussi examinés. Enfin, la quatrième et dernière partie de cette thèse sera consacrée aux représentations médiatiques de la sexualité au cœur de l'articulation des rapports sociaux, comme un enjeu central. Dans une perspective matérialiste, j'analyserai l'enchevêtrement de rationalités de classe, de sexe et de « race » dans les discours sexuels. L'hypothèse de rapports sociaux de sexualité, induisant des catégorisations et des hiérarchisations selon des critères sexuels sera discutée en dernier lieu.

Partie I

Les représentations de la sexualité : **des produits culturels et historiques**

Cette première partie sera consacrée au caractère fondamentalement social de la sexualité, à l'importance des contextes culturels et historiques dans la production des représentations de la sexualité humaine.

Dans un premier chapitre, la construction de l'objet de recherche Sexualité sera retracée. Aborder la question des comportements sexuels, des désirs des individus, sous un angle sociologique, c'est nécessairement débusquer le social dans la sexualité humaine. Or, la sociologie de la sexualité n'est pas accueillie avec le plus grand enthousiasme. La sexualité humaine demeure essentialisée, comme étant dictée par la nature dans nombre de discours. La survie de l'espèce humaine, une pulsion à présent, seraient les principaux mobiles des actes sexuels. Bien au contraire, la sociologie de la sexualité vient démontrer la subtilité des comportements sexuels, de ce qui les régit. En une cinquantaine d'années, ce champ de recherches a instauré une rupture avec le naturalisme, pour affirmer le caractère fondamentalement social de la sexualité, en s'autonomisant d'approches biologiques, psychanalytiques, philosophiques.

Le terrain de recherche de cette thèse fera l'objet du second chapitre. Elle est consacrée aux représentations de la sexualité dans la presse magazine française sur cinquante ans. Le premier article du corpus consacré à cette thématique est publié en novembre 1968 dans le magazine féminin, quelques mois après l'adoption de la loi autorisant la fabrication, l'importation, la mise en vente de contraceptifs, sur prescription médicale (dite loi Neuwirth). La sexualité devient l'objet de discours médiatiques au moment où le processus séculaire de maîtrise de la procréation se parachève avec l'adoption de cette loi. Faire de la sexualité un objet de discours consacre à la fois la singularité, le caractère insulaire de la sexualité¹ et sa dimension subjective, participant à la construction du sujet. Quels traitements médiatiques la sexualité, dissociée de la procréation, subit-elle ? La presse axe-t-elle ses discours essentiellement sur l'optimisation du plaisir et ses techniques associées ? Une première observation fut à l'origine de ce terrain : les discours médiatiques s'articulent peu autour des aspects pragmatiques du plaisir. D'autres dimensions sont abordées dans ces discours, diverses selon les lectorats ciblés. Cette seconde observation a guidé l'exploration du second terrain : la production de ces discours. Une enquête, difficile, fut réalisée auprès de rédacteurs et rédactrices de la presse magazine.

¹ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection sociologie 128, Paris, 2009 (1^{ère} édition, 2002), p. 28.

Dans les deux derniers chapitres, je montrerai l'importance de l'agenda social, politique sur les représentations de la sexualité. Le chapitre trois sera consacré à la presse féminine de la fin des années 1960 aux débuts des années 1980. Le magazine « féminin » du corpus est le plus lu de sa catégorie, comme les autres magazines retenus. Il aborde pour la première fois en 1968 la thématique sexuelle, soit trente ans après sa création. Ce magazine s'adressant à un lectorat féminin, il ne sera pas hermétique aux combats féministes et aux modifications des rapports entre hommes et femmes. Les discours sur la maîtrise de la procréation, la dépénalisation de l'avortement vont induire de nouvelles représentations de la sexualité. Le magazine participera à la promotion de la sexologie, et notamment des travaux de Master et Johnson. La sexualité devient un objet de discours médiatique. Les processus d'accréditation seront explorés, et notamment la manière dont les rédacteurs de ces discours se sont octroyés leur légitimité.

Le traitement médiatique de l'infection VIH sera analysé dans le quatrième chapitre. Trois moments médiatiques se dessinent. Après l'apparition des premiers cas chez des sujets homosexuels, la presse magazine relaie les catégorisations des groupes considérés comme étant « à risque » : les hétérosexuels seraient peu concernés. Les contaminations chez les hétérosexuels et l'augmentation importante du nombre de séropositifs vont instaurer un climat de panique et d'urgence sociale, qui se traduit dans la presse magazine de l'époque. La prévention, tardive, contre le VIH devient une préoccupation politique et sociale à la fin des années 1980. La mobilisation médiatique sera importante dans la première moitié des années 1990, réservant une place importante à la promotion du préservatif. De la même manière que le relais des luttes féministes dans les années 1970, les discours de prévention auront une influence sur les représentations de la sexualité dans la presse magazine. Avec l'arrivée des nouveaux traitements au milieu des années 1990, le sida redeviendra une thématique limitée à la presse gaie.

CHAPITRE 1 : LA SEXUALITE, UNE CONSTRUCTION SOCIALE ET UN OBJET SOCIOLOGIQUE

Dans l'histoire de la sociologie, la sexualité n'a pas acquis son statut d'objet de recherches ni ses assises théoriques de manière linéaire et achevée d'un seul tenant. Les tâtonnements conceptuels des premières décennies s'expliquent alors par une place particulière accordée à la sexualité parmi les autres activités humaines, la sexualité demeurait singularisée. En effet, dans les premiers rapports, anglo-saxons ou français, quels que soient leurs objectifs respectifs de recherches et de résultats, la sexualité humaine demeure une expérience particulière de l'existence humaine, chargée de mysticisme, de cosmogonie, résidu ultime du rattachement de l'humanité à la nature, au « grand tout ». La sexualité comme champ sociologique avait alors les fesses entre deux chaises : celle de la pulsion causale, de la nature d'un côté, et de l'autre, les pratiques sociales de la sexualité, traduction de la « magie sexuelle ».

Le bond conceptuel se fera avec la proposition théorique de Gagnon et Simon des scripts sexuels. La sexualité humaine, déliée de la reproduction, est une construction sociale. La sociologie de la sexualité est légitime car la sexualité humaine ne peut s'interpréter selon des explications naturalisantes. La sociologie de la sexualité est embarrassante car elle désenchant la sexualité. Elle démontre que cette activité est un objet historique, culturel, et un lieu d'accroche et d'expression du pouvoir sur les corps. Une dizaine d'années après l'avancée de Gagnon et Simon, l'épidémie de Sida va alors constituer un terrain d'enquêtes où la sociologie démontrera toute son indispensabilité dans les enquêtes institutionnelles, nécessaires aux campagnes de prévention et de promotion de comportements sexuels « sans risques ». Les mobilisations nécessaires des groupes homosexuels leur conférant une plus grande visibilité sur la scène publique, ont alors fait émerger les revendications égalitaristes entre les sexualités, et ont par conséquent repolitiser les questions sexuelles, vingt ans après les avancées féministes en matière de contraception. Celles-ci sont alors investies dans des travaux plus récents comme étant un des enjeux des rapports sociaux, et donc un des instruments des processus de catégorisations.

Les premiers rapports : Kinsey, Simon, Hite

Bien que la sexualité comme champ d'analyse proto-sociologique avait déjà été investigué (Kinsey par exemple énumère 19 enquêtes « taxonomiques »² dans l'introduction de son rapport, la première d'Achilles et datant de 1923), je présenterai les trois enquêtes de Kinsey, de Hite et de Simon.

Zoologue de formation, l'américain Alfred Kinsey publie en 1948 *Sexual Behavior in the Human Male*, traduit dans son édition française par *Le comportement sexuel de l'homme*³. Menée auprès d'un échantillon de 12 000 individus de la population américaine durant neuf ans (de 1938 à 1947), cette enquête a pour ambition, au-delà de l'intérêt pour les déviances jusque là investiguées par Krafft-Ebing ou Ellis (travestisme, sado-masochisme, fétichisme), de cerner la globalité du comportement sexuel humain, en mobilisant des statistiques et en incluant des déterminants sociaux du comportement sexuel. Ainsi, l'objectif affirmé était de « découvrir quelle est l'activité sexuelle des individus, et quels facteurs peuvent expliquer les différences de comportement sexuel d'un individu à l'autre, ou d'une couche de la population à l'autre. »⁴ Première tentative sociologique (puisque que Kinsey se réclame de cette discipline dans ses remerciements) pour appréhender le champ sexuel, l'analyse de Kinsey et de ses collaborateurs se veut détachée de considérations morales et de tout jugement a priori, et donc affirme une neutralité axiologique. Le rapport d'enquête de Kinsey et son équipe, au-delà de son intérêt historique, propose aussi une explicitation des méthodes d'enquêtes dans le champ sexuel. Ainsi, le second chapitre est consacré à « L'interview », trente-cinq pages au cours desquelles les auteurs exposent les difficultés rencontrées et les moyens nécessaires pour convaincre leurs interviewés, les techniques d'entretiens.

Pour autant, et ce dès les premières pages de l'introduction de son ouvrage, Kinsey et ses cinq collaborateurs sont alors pétris de mysticisme en matière de sexualité. Cette activité est particularisée au regard des autres activités humaines : « les réactions sexuelles entraînent des transformations émotives plus intenses qu'aucune autre sorte d'activité physiologique », permettant à l'auteur d'en déduire : « Il est probable qu'à l'origine, l'étroite association des

² C'est-à-dire « scientifiques; fondées sur les biographies individuelles ; sur des séries d'une certaine ampleur ; menés de façon systématique, étudiant approximativement les mêmes points sur chaque sujet ; traités de façon statistique. » in Kinsey A., Pomeroy W., Martin C., *Le comportement sexuel de l'homme*. Editions du Pavois, Paris, 1948, p. 46.

³ Kinsey A., Pomeroy W., Martin C., *Le comportement sexuel de l'homme*. Editions du Pavois, Paris, 1948.

⁴ Id., p. 19.

problèmes sexuels, des valeurs religieuses, des rites et des traditions, dans la plupart des civilisations du monde, découle du contenu émotif du comportement sexuel. »⁵

L'équipe de recherches procédera par le recueil de biographies sexuelles, grâce à un guide d'entretiens au tronc commun de 300 questions, pour obtenir le maximum d'éléments factuels concernant la sexualité des interviewés. Ces questions étaient abordées au cours de neuf points : les données économiques et sociales, l'histoire de la vie conjugale (pour chaque mariage), l'éducation sexuelle, les données physiques et physiologiques, les rêves sexuels, la masturbation, l'histoire hétérosexuelle, l'histoire homosexuelle, et enfin les contacts avec les animaux. (p. 100-110). Les interviewés étaient « des hommes, des femmes ; des blancs, des nègres, autres races ; des célibataires, mariés, veufs ou divorcés ; [âgés] de trois à quatre-vingt-dix ans ; adolescents de différents âges ; divers niveaux d'instruction ; divers groupes professionnels ; divers niveaux sociaux [allant des « bons à rien » aux « voleurs et gangsters » en passant par la « Haute société (Bottin Mondain) »]; milieux urbains ruraux mêlés ; divers groupements religieux ; divers degrés d'attachement à des groupements religieux, ou sans religion ; diverses origines géographiques. »

Les résultats d'enquête permettent aux auteurs de reconnaître certains éléments comme étant des facteurs déterminants de l'activité sexuelle : la précocité de la sexualité, l'âge, le mariage, le niveau social, le « type » sexuel, le milieu rural ou urbain, et enfin la croyance ou la pratique religieuse. Ainsi, avec le rapport Kinsey, il y a là une tentative de « dénaturiser » la sexualité humaine en distinguant des déterminants sociaux.

Ce sont les actes sexuels qui importent pour l'équipe de Kinsey, pour définir le comportement sexuel, et non les dispositions mentales. Ce qui est central et exclusif dans cette enquête pour définir le comportement sexuel, c'est l'existence comme résultat sexuel, d'un orgasme. Ainsi, selon l'auteur « L'activité sexuelle d'un individu peut embrasser une assez grande variété d'expériences, dont un certain nombre peuvent trouver leur point culminant dans le phénomène connu sous le nom d'orgasme ou de paroxysme sexuel. » (p. 218). L'équipe dénombre six sources principales d'orgasme : la masturbation, les pollutions nocturnes, les caresses hétérosexuelles, les rapports hétérosexuels, les rapports homosexuels, et ceux avec les animaux. En effet, chez Kinsey « L'orgasme est le but, la preuve et la réalité profonde de la sexualité : c'est également l'unité de compte de l'activité sexuelle, même s'il ne revêt pas la même signification pour les femmes. »⁶ (Kinsey publiera en 1953 un ouvrage

⁵ Ibid., p. 20.

⁶ Bozon M., « Les significations sociales des actes sexuels. » in *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 128, juin 1999. Sur la Sexualité. p. 12.

consacré à la sexualité des femmes⁷). Ainsi, « l'activité sexuelle totale » d'un individu est le résultat de l'ensemble des orgasmes provenant des six sources précédemment citées⁸. Une volonté d'objectivité sous-tend cette restriction à l'orgasme, les comportements conduisant à l'orgasme étant selon l'enquête plus simple à évaluer et comparer (ainsi, l'adolescence est circonscrite comme débutant par l'âge à la première éjaculation). L'enquête exposera par conséquent les activités sexuelles des interviewés les ayant conduit à l'orgasme. Cette comptabilité de l'orgasme exclut toute approche compréhensive de la sexualité. A titre d'exemple, cette statistique orgasmique conduit à affirmer que « Les rapports conjugaux sont l'activité la moins influencée par les facteurs sociaux quels qu'ils soient, à l'exception de l'état conjugal lui-même »⁹, le mariage étant perçu comme facteur explicatif absolu de l'activité sexuelle : « Parmi les facteurs sociaux qui influent sur l'activité sexuelle, l'état matrimonial est celui qui semble avoir l'action la plus sensible sur la fréquence aussi bien que sur les sources de plaisir de l'individu. » (p. 354). Dans le rapport Kinsey, les sources de plaisir sont asociales, puisqu'il s'agit des pratiques conduisant à l'orgasme, sans investir les pistes socio-culturelles du désir. Autre exemple, si la masturbation est certes largement investiguée (notamment dans le chapitre IX « L'adolescence et l'activité sexuelle »), les fantasmes, les supports masturbatoires, en clair les éléments qui provoquent le désir de se masturber ne sont que très peu abordés (une demi-page dans le chapitre XIV « La masturbation », comptant au total vingt-cinq pages). Les résultats de l'enquête dessinent des hommes au pénis masturbé ou pénétrant, d'autres hommes, des femmes, voire des animaux, sans aucune connexion cérébrale.

En définitive, s'il y a une ambition de dégager des déterminants sociaux dans le champ de la sexualité, ils ne sont mobilisés que croisés avec une des six sources conduisant à l'orgasme. En clair, si le rapport Kinsey permet d'affirmer (à titre d'exemple) que « La fréquence la plus élevée de la masturbation chez les célibataires à toutes les périodes de leur existence, se trouve chez ceux qui ont suivi les cours d'une université » (p. 444), les auteurs reconnaissent plus loin « Nous ne sommes pas actuellement en mesure de donner une explication de cette situation étonnante. » (p. 447)

⁷ Kinsey A., Pomeroy W., Martin C., Gebhard P., *Le comportement sexuel de la femme*, Amiot-Dumont, Paris, 1953 (pour la traduction française).

⁸ Kinsey A., Pomeroy W., Martin C., *Le comportement sexuel de l'homme*, éditions du Pavois, Paris, 1948, p. 265.

⁹ Id., p. 341.

En 1972 est publié en France ce qui est communément appelé *Le rapport Simon*¹⁰, coordonné notamment par Pierre Simon, médecin, et Jean Gondonneau, sociologue. Ce rapport comme le mentionne d'emblée l'ouvrage, fut « le premier ouvrage de ce genre à y voir le jour », et expose les résultats d'une enquête menée auprès d'un échantillon représentatif de plus de 2500 individus, âgés de vingt ans et plus. L'ambition était d'approcher la sexualité dans la France post-1968, dans sa globalité et avec une méthodologie statistique, le but étant de fournir un « Kinsey à la française. » La présentation des résultats s'articule autour des thématiques suivantes¹¹ : « le premier rapport sexuel », « Expériences acquises », « La formation sexuelle et les croyances », « La contraception », « La fréquence et le déroulement des rapports », « Les attitudes à l'égard de la sexualité ». La diffusion et la réception des méthodes contraceptives tiennent par conséquent une place importante dans cette enquête, la législation autorisant la pilule contraceptive, avec ses balbutiements, datant alors de quelques années (1967). Ainsi, un des tournants historiques en matière de sexualité consiste en la dissociation (en matière de politiques publiques, puisque les méthodes alternatives contraceptives étaient connues) entre sexualité et procréation.

Ce qui est frappant à la lecture, et ce dès les premières pages du rapport, c'est l'assimilation par leurs auteurs du champ de l'enquête à celui de la sexologie. Il est nécessaire de souligner que de manière concomitante, cette discipline est alors en plein essor médiatique, avec notamment la traduction des ouvrages des sexologues américains Masters et Johnson et la diffusion, y compris dans la presse grand public (par exemple féminine) de leurs résultats. Il en est de même dans le rapport Simon : les résultats des sexologues américains sont à de nombreuses reprises mentionnés, en les présentant comme des avancées, et plus particulièrement dans la troisième partie, « La formation sexuelle et les croyances », assurant parfois même la promotion de leurs thérapies.

Ainsi, en s'inscrivant dans une démarche de diffusion progressiste, l'objectif de l'enquête de Simon et ses collaborateurs était d' « aider la société française à mieux prendre conscience d'elle-même pour mieux évoluer et se transformer. »¹² Se transformer notamment dans son rapport aux pratiques contraceptives, pour « franchir l'étape des idées reçues au choix délibéré » et « contribuer ainsi à définir les problèmes moraux liés à la défense et à la promotion de la vie. », pour mettre à jour « les problèmes de la liberté individuelle, de la

¹⁰ Simon P., Gondonneau J., Mironer L., Dourlen-Rollier A.-M., *Rapport Simon sur le comportement sexuel des français*, Charon et Julliard, Paris, 1972.

¹¹ Dans l'édition que j'ai pu me procurer, dite édition « abrégée ».

¹² Simon P., Gondonneau J., Mironer L., Dourlen-Rollier A.-M., *Rapport Simon sur le comportement sexuel des français*, Charon et Julliard, Paris, 1972, p. 17.

planification des naissances et de l'avortement thérapeutique et "criminel" qui mettent en cause les droits imprescriptibles de la mère ». ¹³ Simon, médecin, gynécologue obstétricien, un des fondateurs du Mouvement du Planning Familial, inscrit ses travaux comme une contribution de légitimation des pratiques contraceptives, mais aussi comme un plaidoyer en faveur de l'éducation sexuelle (qui sera instaurée en 1973) ¹⁴. Par conséquent, le dernier chapitre de l'ouvrage, intitulé « Sexualité, législation, éducation », réitère ces revendications en matière d'éducation sexuelle, de contraception, en appelant à une application de la loi de 1967 concernant la pilule et à une évolution de la législation de l'avortement (qui sera finalement autorisé en 1975).

L'enquête, du fait de son intérêt accordé aux pratiques contraceptives s'inscrit par conséquent dans un cadre hétérosexuel et se centre notamment sur la pénétration vaginale. En effet, d'autres pratiques, et notamment la sodomie, sont certes investiguées mais aussi déconsidérées : ainsi, pour expliquer le recours à la pénétration anale, les auteurs considèrent que « la copulation anale toutefois donne le droit de suspecter, chez l'homme, une propension plus ou moins inconsciente à une homosexualité contenue ou à une bisexualité avérée » ¹⁵. Comme le soulignera quelques années plus tard Foucault ¹⁶, il y eut historiquement, la personnification singulière d'une pratique sexuelle : « « L'homosexualité est apparue comme une des figures de la sexualité lorsqu'elle a été rabattue de la pratique de la sodomie sur une sorte d'androgynie intérieure, un hermaphrodisme de l'âme. Le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce » ¹⁷. Quant à la pratique anale pour les sujets femmes, elle est expliquée dans le rapport Simon « comme un trait de masochisme parfois, ou encore une fixation infantile au stade anal. » ¹⁸ Le plaisir anal est donc suspecté d'enracinements psychanalytiques, au contraire du coït vaginal, légitimé. Le rapport Simon participe donc à la normalisation des pratiques. En outre, même si l'ouvrage adopte une attitude non-discriminante et progressiste à l'égard des sujets homosexuels (en soulignant le rôle des résultats de Kinsey), pour autant, l'analyse des pratiques homosexuelles occupe une place très réduite. L'homosexualité est abordée parmi les « Autres expériences de la vie sexuelle »,

¹³ Id., p. 18-19.

¹⁴ Mossuz-Lavau Janine, *Les lois de l'amour, les politiques de la sexualité en France (1950-2002)*, Editions Payot, Paris, 2002.

¹⁵ Simon P., Gondonneau J., Mironer L., Dourlen-Rollier A.-M., *Rapport Simon sur le comportement sexuel des français*, Charon et Julliard, Paris, 1972, p. 93.

¹⁶ Foucault M., *Histoire de la sexualité Tome 1. La volonté de savoir*, Gallimard, collection Bibliothèque des histoires, Paris, 1976.

¹⁷ Id., p. 59.

¹⁸ Simon P., Gondonneau J., Mironer L., Dourlen-Rollier A.-M., *Rapport Simon sur le comportement sexuel des français*, Charon et Julliard, Paris, 1972, p. 93.

après la masturbation et les pollutions nocturnes, et suivie des maladies vénériennes. Clairement, ce qui préoccupe l'équipe de Simon, ce sont les pratiques sexuelles et contraceptives des hétérosexuels de leur époque. (dans le cadre d'une sexualité de couple !)

Shere Hite publie en 1976 son rapport sur la sexualité « féminine »¹⁹, traduit l'année suivante en français, et sous-titrée pour cette édition : « L'enquête la plus intime menée à ce jour aux États-Unis. Avec une franchise totale, 3000 femmes livrent ici tous les secrets de leur vie sexuelle », dédicacée par l'auteure à « toutes les femmes, [...] ce livre qui est un acte de foi et d'espérance et une célébration ! ». Docteure en histoire des idées, Shere Hite est alors féministe, membre de la section New-yorkaise de la National Organization for Women américaine, et en témoignent la présentation de son rapport, situe son enquête dans une démarche militante. Elle articule son travail comme une tentative pour autonomiser la sexualité « féminine » d'une logique androcentrique et ainsi en révéler « la nature propre ». Elle adopte ainsi clairement une position essentialiste féministe. Pour obtenir ses résultats, Shere Hite a procédé à la distribution de 100 000 questionnaires par la presse magazine et les associations féminines, 3000 questionnaires remplis ont été recueillis. Constitués d'une cinquantaine de questions, ils abordent l'orgasme, les pratiques sexuelles, les relations de couple.

La masturbation occupe une place prioritaire dans le rapport Hite, 82% des répondantes déclarant se masturber, et 95% de cette catégorie déclarant atteindre l'orgasme ainsi. En fait, en introduisant son rapport par cette pratique, l'auteure entend démontrer que la sexualité « féminine » est aussi par nature orgasmique, mais que le coït hétérosexuel, et par extension l'androcentrisme sexuel, dissimulent cette donnée. Ainsi, selon Hite « Ce n'est pas la sexualité féminine qui est un problème (un « dysfonctionnement ») : le vrai problème est du côté de la sexualité, de la définition qu'elle a donné du sexe et du rôle subordonné que cette définition accorde à la femme. »²⁰ L'exposition des réponses concernant la masturbation est précise : les répondantes sont classées selon leur pratique masturbatoire : excitation manuelle de la zone vulvo-clitoridienne, ou du clitoris exclusivement et directement, frottements, contractions répétées des cuisses, massages d'eau, pénétrations vaginales. Pour chaque variante, de nombreux témoignages précis servent d'illustrations. Il en est de même concernant l'orgasme : les extraits de réponses sont présentés selon les différentes thématiques (modalités d'orgasmes, sensations, attitudes après l'orgasme), mais le tout sans

¹⁹ Hite S., *Le rapport Hite*, Robert Laffont, Paris, 1977.

²⁰ Id., p. 54.

analyse. L'auteure en profite même pour prodiguer quelques conseils, concernant par exemple l'irritabilité du clitoris après avoir été manipulé par la masturbation : « Il est très important, de temps en temps, de ramener en arrière la peau du capuchon (ou prépuce) pour dégager le clitoris et d'enlever du bout du doigt ou de l'ongle ce dépôt blanc (inoffensif) qui s'accumule à cet endroit et qui diminue la souplesse du clitoris. De toute façon, cette sécrétion ne doit pas vous empêcher de prendre plaisir à de nouvelles caresses, à moins que vous n'excitez votre clitoris plus directement que ne le font les femmes en général. » Cet extrait, représentatif, illustre la posture de l'auteure : son entreprise est à la fois une première enquête, de grande ampleur (ce qui justifie sa critique) mais sans discussions des méthodes employées et notamment de la constitution du corpus des réponses, mais aussi un exposé (avec le recours à des schémas) à destination d'un lectorat *féminin*, qu'elle encourage de façon détournée, à adopter les pratiques valorisées au gré des témoignages. L'objectif de Hite est politique : mobiliser les lectrices pour les libérer de « l'esclavage sexuel » : « Les femmes sont des esclaves sexuelles dans la mesure où (à bon droit) elles ont peur d'exprimer leur propre sexualité et où elles sont obligées de satisfaire le besoin des autres en ignorant le leur. »²¹

Les scripts sexuels de Gagnon, la désacralisation de la sexualité

Les travaux de Gagnon (et Simon) ont fondamentalement contribué à faire de la sexualité un objet sociologique. Selon ces auteurs, les faits sexuels, que ce soient les actes, les relations, les significations, doivent être considérés comme des faits sociaux. Ainsi, ils élaboreront leur concept central de « script sexuel » qu'ils exposeront pour la première fois en 1973 dans leur ouvrage *Sexual Conduct. The Social Sources of Human Sexuality*²². Ce concept fut retravaillé au fil d'élaborations successives, conjointes, et distinctes, à partir de la fin des années 1980, puisque Gagnon se concentrera sur les scripts interpersonnels, et Simon sur les scripts intrapsychiques et les scénarios culturels.²³ Selon ces deux auteurs, une sociologie de la sexualité se doit de révéler ce qui produit du sexuel (y compris de l'excitation, du désir, du plaisir), en terme de situations sociales, d'espaces, de relations, de conduites. Ils ont pour ambition de mettre à jour les origines de cet objet sexuel, et ces procès,

²¹ Ibid., p. 378.

²² Gagnon J., Simon W., *Sexual Conduct. The social Sources of Human Sexuality*, Adline, Chicago, 1973.

²³ Bozon M., Giami A., « Présentation de l'article de John Gagnon », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, juin 1999, Sur la Sexualité, pp. 68-72.

dans une perspective théorique de l'action et de l'interaction, afin d'arracher la sexualité à tout mysticisme. Il s'agit dans cette optique de recherche de mettre à jour les ponts entre ce qui ne semble pas a priori du domaine du sexuel et ce qui est identifié comme tel, et notamment les enjeux cachés du sexuel. En clair, qu'exprime la sexualité au-delà des actes et quelles sont les fins non sexuelles qu'elle sert. La sociologie de la sexualité n'est envisageable que dans cette perspective, débusquer du social dans un domaine qui résiste tant dans le sens commun à toute dénaturalisation, à tout désenchantement. Gagnon résume ainsi le caractère définitivement social de la sexualité humaine : « la sexualité est plus qu'un comportement individuel et que, dans toute société, ce qui se passe dans le domaine sexuel est une conséquence de la culture et de la structure des possibilités sexuelles et non sexuelles qui existent indépendamment de tout individu »²⁴. Gagnon et Simon soulignent la nécessaire rupture avec le présupposé qui expliquerait la sexualité humaine en terme de pulsions, que viendrait canaliser la société. Quelques années avant que Foucault ne remette en cause « l'hypothèse répressive »²⁵ selon laquelle en matière sexuelle, la société ne serait qu'un principe de contrainte, Gagnon et Simon avaient souligné le rôle fondamental et indispensable en matière de production du sexuel de la société.

Qu'on me permette un petit détour : j'ai découvert cette entreprise de recherche en termes de scripts sexuels au cours de mon mémoire de master 2, dans l'introduction de Michel Bozon à la sociologie de la sexualité²⁶, puis par une version traduite d'un article de Gagnon²⁷ dans un numéro des *Actes de la recherche en sciences sociales*²⁸. Formuler les mobiles des comportements sexuels en terme de scripts fut une réelle stimulation théorique : le script, le scénario (en l'occurrence ici le scénario culturel), renvoie à l'idée d'une trame, matérialisation de l'influence sociale sur un comportement sexuel d'un *agent* social, mais ce script renferme aussi en plus de cette influence normative, une marge de manœuvre pour l'*acteur* lorsque celui-ci interprète ce script (au niveau intrapsychique et au niveau interpersonnel). La traduction récente de travaux de Gagnon par Alain Giami et Marie-Hélène Bourcier permet une plus grande accessibilité en France de ce paradigme²⁹.

²⁴ Gagnon J., « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », in Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008, p. 131.

²⁵ Foucault M., *Histoire de la sexualité. Tome 1. La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976.

²⁶ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection 128, Paris, 2005, p. 103-106.

²⁷ Gagnon J., « The implicit and Explicit Use of the Scripting Perspective in Sex Research », *Annual Review of Sex Research*, 1, p.1-43.

²⁸ Gagnon J., « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 28, juin 1999, p. 73-79.

²⁹ Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008.

Le programme de recherches dans lequel Gagnon et Simon ont inscrit leurs démarches s'articule autour de cinq propositions fondamentales³⁰. Tout d'abord, une sociologie de la sexualité implique nécessairement de se défaire d'une conception de la sexualité humaine qui ne serait qu'une réponse à un besoin sexuel naturel, intemporel que la société viendrait encadrée. Ils affirment au contraire que la sexualité, comme toute activité sociale, s'inscrit dans des contextes socio-culturels et temporels, et par conséquent, l'activité sexuelle dans sa globalité varie selon ces circonstances. Par ailleurs, même si l'éventail des actes possibles sexuels n'est pas extensif, les significations que leur confèrent les acteurs sont elles extrêmement variables selon les contextes, spécifiques. En outre, les disciplines traitant de sexualité sont elles aussi des produits culturels et historiques. « La recherche sur la sexualité invente donc des faits sociaux tout autant qu'elle contribue à les divulguer. »³¹. Quatrième idée forte ayant permis l'élaboration de la théorie des scripts, la sexualité dans sa globalité résulte d'apprentissages spécifiques localisés dans une société spécifique. Selon sa taille et son degré d'homogénéité culturelle, le répertoire disponible des conduites sexuelles sera plus ou moins étendu. Enfin, le genre et la sexualité sont le résultat d'un apprentissage et d'une socialisation, et leurs liens dépendent du contexte historico-culturel. La confusion intellectuelle entre conduites reproductives, conduites de genre et conduites sexuelles, pérennisant le triptyque sexe/genre/sexualité est une production culturelle, variable elle aussi selon les contextes, et par conséquent la retranscription de ce triptyque dans les conduites constitue un des scripts sexuels.

Gagnon et Simon, au cours de leur collaboration, vont procéder à une rupture avec le naturalisme régnant jusqu'alors lorsqu'il s'agissait d'analyser la sexualité humaine. Cette rupture va s'opérer par la remise en cause des influences de Freud et de Kinsey. Si avec Freud, la sexualité avait pris une place centrale de l'expérience humaine, Gagnon et Simon vont analyser la pensée freudienne de la sexualité d'un point de vue culturel et social. En effet, ils vont souligner comment cette pensée fut intégrée à la modernité en transformant la manière de penser la sexualité. Selon ces auteurs, la psychanalyse a « fait » la sexualité moderne en fournissant au plus grand nombre par le biais de sa reprise (y compris médiatique) une grille de pensée et de discours sur la sexualité, articulée par le triptyque de dimensions auparavant « refoulées » : la sexualité infantile, le poids des fantasmes et la pulsion morbide. Grâce à sa diffusion, la théorie freudienne a en quelques sortes banalisé les multiples formes

³⁰ Gagnon J., « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », in Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008, p. 73-76.

³¹ Id., p. 75.

de la sexualité et l'a remis au centre de l'existence humaine³², et ce dès l'enfance. Ce que rejettent Gagnon et Simon, c'est l'hypothèse freudienne que la pulsion sexuelle serait nécessairement naturelle : « L'excitation sexuelle vient de la nature ; le monde social répond à cette excitation et la met en forme, mais il n'en est jamais l'initiateur. »³³. Ils reprochent à la tradition psychanalytique une vision universelle des *modalités* du développement psychosexuel, dans une perspective anhistorique.³⁴ La même essentialisation d'une pulsion sexuelle initiale à canaliser socialement prédomine encore chez Kinsey, mais à l'inverse de Freud, il n'y a plus de psyché, avec Kinsey « On observe des femmes et des hommes sexués dépourvus de cortex cérébral. Les corps s'organisent d'eux-mêmes, les orgasmes se produisent, on les dénombre et on les organise sous forme de données quantifiées où leur normalité est fonction de leur emplacement dans des distributions statistiques. »³⁵

Gagnon et Simon ont pour ambition de recherches de défaire la sexualité de conceptions transhistoriques, universelles et statiques. Ils ont aussi remis en cause la reprise du modèle pulsionnel de la sexualité par la discipline sexologique, qui serait encadré par des limitations culturelles et sociales, pulsion sexuelle naturelle qui ne demanderait qu'à s'exprimer³⁶. Les auteurs soulignent que ce même modèle pulsionnel fut repris en sociologie : chez Durkheim³⁷, les individus sont mus par la satisfaction de leurs besoins sexuels, cette force sexuelle est une constante dans toute société qui doit alors fournir des canalisateurs sans lesquels la société en question serait en proie à l'anomie. En effet, Durkheim exposera la nécessité d'une éducation sexuelle « socialisante » au cours d'un débat à ce propos, qui aura en charge de préserver le « caractère obscur et mystérieux » de la sexualité : « En premier lieu, il y aurait lieu d'expliquer les raisons d'être du mariage, de montrer comment il est lié à toute notre morale domestique, comment par suite, le commerce sexuel, en dehors de l'état de mariage, est perturbateur de notre organisation familiale : ce qui est une première façon d'en établir l'immoralité. Mais elle n'apparaît ainsi que d'une manière indirecte et médiante. Aussi je crois que le meilleur moyen de frapper l'esprit du jeune homme est de lui faire comprendre les

³² Ibid. p. 20 (préface d'Alain Giami).

³³ Gagnon J., Simon W. « Les origines sociales du développement sexuel » in Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008, p. 42, traduit de « The Social Origins of Sexual Development » in *Sexual Conduct. The Social Sources of Human Sexuality*, Aldine, Chicago, 1973.

³⁴ Ibid., p. 57.

³⁵ Ibid., p. 43.

³⁶ Ibid., p. 50.

³⁷ Durkheim E., *Le suicide*, PUF, collection Quadrige, Paris, 1999 (1897).

raisons de ce caractère singulier, troublant, de l'acte sexuel dont je parlais tout à l'heure ; car c'est à cette condition qu'il ne s'y livrera pas à la légère. »³⁸

Gagnon et Simon, face à ces disciplines qui ont proposé des schèmes d'analyse de la sexualité non satisfaisants car biologisants, proposent par conséquent l'hypothèse du « script » pour expliquer les comportements sexuels humains. Par script il faut entendre l'ensemble des éléments (situations, acteurs, comportement) qui induisent et *rendent possible* une activité sexuelle. Le comportement requis prescrit par le script est fondamental pour qu'une activité sexuelle se réalise. Les scripts englobent les apprentissages sociaux en matière de sexualité, les symboliques associées, le déroulement des relations sexuelles, mais aussi le décryptage de situations nouvelles, et notamment la possibilité de mettre en relation « des significations d'aspects non sexuels de la vie avec des expériences sexuelles spécifiques ». Dans ce cadre, avec Gagnon et Simon, l'apprentissage sexuel ne dépend pas seulement d'éléments liés aux comportements sexuels, mais aussi « des sources de significations » et des manières de penser le sexuel³⁹.

Le paradigme du script sexuel renvoie à trois niveaux. Le premier niveau est interpersonnel, externe et concerne les normes partagées par les acteurs qui trament la potentialité d'une activité sexuelle. Il s'agit des gestes, du langage, les stratégies mobilisées dans une optique sexuelle. Ces « routines extérieures » font l'objet d'une socialisation par le biais d'un apprentissage. Le second niveau des scripts sexuel est intrapsychique, interne et concerne les motivations qui provoquent l'excitation ou a minima la moindre implication dans l'activité sexuelle. Le troisième niveau est culturel, le scénario culturel englobe des éléments normatifs formulés au niveau culturel (le premier matériel utilisé pour formuler ce troisième niveau fut la pornographie)⁴⁰. Ainsi, les institutions comme l'Etat, l'Eglise, l'Ecole, mais aussi les médias, les productions culturelles (cinéma, musique, littérature) sont prescripteurs de scénarios culturels en matière de sexualité, qui ne sont jamais univoques, monolithiques mais au contraire contradictoires : « On observe plutôt une lutte permanente entre les groupes et les individus pour faire valoir leurs propres scénarios. »⁴¹ Les scripts intrapsychiques sont

³⁸ Durkheim E., « Débat sur l'éducation sexuelle », *Textes. 2. Religion, morale, anomie*, Editions de Minuit, Le sens commun, Paris, 1975, p. 241-251.

³⁹ Gagnon J., Simon W. « Les origines sociales du développement sexuel » in Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008, p. 42, traduit de « The Social Origins of Sexual Development » in *Sexual Conduct. The Social Sources of Human Sexuality*, Aldine, Chicago, 1973, p. 59-60.

⁴⁰ Gagnon J., « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », in Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008, p. 81.

⁴¹ Id., p. 83.

en partie le résultat du contenu des scénarios culturels et des scripts interpersonnels, en partie seulement. En effet, les scénarios culturels peuvent être *réécrits* par les acteurs selon les circonstances d'une activité sexuelle. Quand celle-ci se concrétise, les scripts intrapsychiques se simplifient pour se confondre avec des plans (pas nécessairement conscientisés). Dès lors, « l'individu est un dramaturge qui écrit son comportement pour faire face à la nature problématique des interactions »⁴². Ces trois niveaux de scripts sont toujours en interaction. Au moment de la collision entre script intrapsychique et scénario culturel, l'individu est à la fois le public, le critique et le correcteur de ses scripts. Entre le niveau interpersonnel et intrapsychique, il est un acteur, un critique et un dramaturge. Enfin, au stade intrapsychique, quand se rencontrent le script interpersonnel et le scénario culturel, il est à la fois un fabuliste, un mémorialiste et un utopiste, créateur et inventeur de modalités sexuelles. Les interactions entre ces trois niveaux structurent la sexualité, mais les modalités de cette structuration varient selon les contextes historiques et culturels. Avec la modernité et son corollaire d'individualisation, la dimension intrapsychique est plus prépondérante⁴³.

Comme le souligne Gagnon dans son article, les chercheurs dans le domaine de la sexualité sont influencés dans leur démarche de façon implicite par les scripts sexuels. En effet, les questionnaires soumis aux acteurs peuvent être déjà scriptés. Par ailleurs, la sexologie et ses dimensions thérapeutiques sont fortement induites par certains scripts, de fait valorisés. Ainsi, une relation hétérosexuelle est reconnue comme optimale lorsque la pénétration vaginale par le pénis en érection permet aux deux partenaires d'atteindre l'orgasme. En outre, selon l'auteur, écrire sur la sexualité demeure toujours une tentative de modification des scénarios culturels⁴⁴.

Enfin, penser la sexualité humaine sur le registre des scripts introduit la dimension de procès, de successions de séquences, d'étapes. Ces étapes ne se limitent pas qu'à des éléments stricto sensu sexuels, mais aussi à tout ce qui conditionne la relation (sorties au restaurant ou/et en discothèque, à quel moment de la journée, etc.). Ces étapes sont ordonnées et cet ordre est significatif et non pas anecdotique. Ainsi, le script dominant des relations hétérosexuelles fait du partenaire masculin la force de proposition, sa partenaire donnant ou non son accord. Mais l'ordre de ces étapes, leur durée respective, sont aussi soumis à un contexte socio-historique (en témoigne l'allongement du flirt à l'adolescence : une des caractéristiques majeures de la sexualité contemporaine réside dans sa forme propédeutique,

⁴² Ibid., p. 85.

⁴³ Bozon M., Giami A., « Présentation de l'article de John Gagnon », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, juin 1999, Sur la Sexualité, p. 71.

⁴⁴ Id., p. 131.

elle ne survient plus d'un coup avec le mariage ou une prostituée⁴⁵). La spontanéité programmée, une des injonctions contradictoires caractéristiques des sexualités contemporaines⁴⁶, n'échappe pas à un script, qui vient en préciser les données spatio-temporelles, ainsi que les partenaires.

L'historicisation de la sexualité

En 1976, Michel Foucault publie le tome 1 de son *Histoire de la sexualité*⁴⁷, un an et demi après la publication de *Surveiller et punir*⁴⁸, ces deux entreprises de recherche étant guidées par la même ambition, celle de mettre à jour les modalités d'exercices du pouvoir. Ainsi, si dans l'ouvrage consacré à l'institution pénitentiaire, il a démontré que ce pouvoir traverse l'ensemble du corps social par des mesures disciplinaires qui agissent sur les corps, dans le second susmentionné, il s'interroge sur les dispositifs qui lient la sexualité au pouvoir, à ses mécanismes et à ses réseaux. Son intérêt pour cette recherche remonte aux débuts des années 1960, intérêt réactivé après mai 1968 et la reprise des thèses psychanalytiques en matière de sexualité : si certes la parole sur la sexualité s'est libérée, ce n'est que pour la formuler en termes de répression (par la morale bourgeoise ou le modèle conjugo-familial), de refoulement⁴⁹. Avec la publication de ce premier tome, Michel Foucault s'attaque à cette hypothèse répressive, et la fait voler en éclat. Il démontre l'injonction à parler le sexe, et les modalités de ces discours. Ce qui intéresse Foucault, c'est de mettre à jour « le fait discursif global, la mise en discours du sexe ». Et de quelle manière le pouvoir atteint-il le désir et le plaisir ? Il est selon l'auteur, nécessaire de mettre à jour « la volonté de savoir » du pouvoir concernant le sexe. Il reconnaît certes que l'interdit concernant la sexualité puisse exister, mais il rejette la centralité de cet interdit dans une histoire de la sexualité⁵⁰.

En effet, Foucault souligne que depuis le 16^{ème} siècle, les modalités de la mise en discours du sexe ne s'articulent pas autour de la restriction, mais bien au contraire sur l'axe de

⁴⁵ Lagrange H., Lhomond B. (dir.), *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, La découverte, Paris, 1997, p. 124.

⁴⁶ Bozon M. « La nouvelle normativité des conduites sexuelles ou la difficulté de mettre en cohérence les expériences intimes », in Marquet J. (Dir.) *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Bruylant Academia, Louvain-La-Neuve, 2004, p. 31.

⁴⁷ Foucault M., *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976.

⁴⁸ Foucault M., *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, Paris, 1975.

⁴⁹ Eribon D., *Michel Foucault*, Flammarion, Paris, 1991 (1^{ère} édition, 1989), p. 286.

⁵⁰ Foucault M., *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976, p. 20.

l'incitation. Ainsi, s'est peu à peu élaboré un discours de rationalité, relayé par la médecine, une « science de la sexualité », sous le coup de comptabilité, de classification, de spécification. La mise en discours du sexe, au-delà de sa condamnation, permet avant tout une gestion du sexe. Selon lui, « Entre l'Etat et l'individu, le sexe est devenu un enjeu, et un enjeu public : toute une trame de discours, de savoirs, d'analyses et d'injonctions l'ont investi. »⁵¹ Le sexe est débusqué et contraint à être mis en discours. Cette croissance discursive a généré des tensions, des conflits, a nécessité des efforts d'ajustements. Cette extension n'est donc pas continue, puisque Foucault souligne judicieusement qu'en raison de ces conflits, les foyers de discours sur le sexe se sont dispersés, impliquent une diversification des formes de discours, et le tissage d'une toile complexe entre ces différents foyers de discours.

La modernité a produit ce fait discursif global autour du sexe tout en le désignant comme étant le *secret*. En s'autonomisant au 18^{ème} siècle des trois précédentes instances régulatrices (le droit canon, la pastorale chrétienne et la loi civile, se focalisant sur les relations matrimoniales, p. 51), la sexualité, face à l'explosion discursive qui ne fera que s'intensifier au siècle suivant, va alors connaître deux modifications majeures : un resserrement, un recentrage hétérosexuel qui fait de la monogamie hétérosexuelle une norme (par conséquent plus silencieuse et donc plus rigoureuse et efficace) ; et donc la suspicion pour les pratiques hors de cette norme (celles des enfants, des fous, des criminels, des homosexuels)⁵². Le régime de pouvoir qui s'exerce sur ces sexualités périphériques les révèlent, les mettent à jour en les spécifiant. Ainsi, le sodomite est spécifié, réduit à sa sexualité, on lui associe une nature singulière, on fait de lui un homosexuel : « Le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce » (p. 59). Cette régulation des sexualités, ce pouvoir s'exerçant sur celles-ci nécessite selon l'auteur l'existence de relais, comme notamment la médecine. Ces espaces de régulation, ces mécanismes de pouvoir sont sous-tendus par une double dynamique : plaisir et pouvoir, plaisir d'exercer un pouvoir, et plaisir d'y échapper, d'y résister, de le provoquer. Les sexualités modernes sont investies par ces « spirales perpétuelles du pouvoir et du plaisir ».

Selon Foucault, face à l'inexistence jusqu'alors de procédures d'exposition du sexe, au contraire des contextes asiatiques, l'Occident, aux tournants des 18^{ème} et 19^{ème} siècles, s'est doté d'une « Scientia sexualis ». Or, à l'opposé des *ars erotica* de Chine ou d'Inde selon lesquels la vérité découle du plaisir, la production de la vérité, qui ne serait jamais

⁵¹ Id., p. 37.

⁵² Ibid., p. 53.

naturellement libre, est traversée par des rapports de pouvoir, il faut avouer cette vérité, l'aveu est central dans le dispositif de sexualité.

En l'instituant comme objet, les relations de pouvoir ont fait de la sexualité un domaine à connaître⁵³. Dans une optique foucauldienne, le pouvoir ne doit pas s'entendre comme un système généralisé de domination d'un groupe sur un autre et qui « capillariserait » le corps social dans sa totalité. Chez Foucault, le pouvoir désigne la multitude des rapports de force. Ces rapports de force, sous le joug des luttes, des conflits, sont susceptibles de renforcement, de transformation, d'ébranlement, de renversement. Les relations de pouvoir ne sont pas selon l'auteur des formes données de répartition mais des matrices de transformation. Les frictions des rapports de force induisent donc des schémas de modification.

En définitive, selon Michel Foucault : « Aux discours sur le sexe, il n'y a pas à demander avant tout de quelle théorie implicite ils dérivent, ou quels partages moraux ils reconduisent, ou quelle idéologie –dominante ou dominée- ils représentent ; mais il faut les interroger aux deux niveaux de leur productivité tactique (quels effets réciproques de pouvoir et de savoir ils assurent) et de leur intégration stratégique (quelle conjoncture et quel rapport de force rend leur utilisation nécessaire en tel ou en tel épisode des affrontements divers qui se produisent). » (p. 135)

En conclusion, dans l'optique foucauldienne, la sexualité constituerait un « ensemble des effets produits dans les corps, les comportements, les rapports sociaux par un certain dispositif relevant d'une technologie politique complexe »⁵⁴.

Les deux autres tomes de l'*Histoire de la sexualité* de Foucault paraîtront en 1984 (*L'usage des plaisirs* et *Le souci de soi*⁵⁵, le quatrième et dernier tome prévu, *Les aveux de la chair*, ne paraîtra pas, Foucault décède en juin 1984), et l'entreprise a dévié de son objectif initial, réélaboré au fil de ses enseignements au Collège de France⁵⁶. De son but premier, élaborer une « archéologie de la psychanalyse », en analysant les dispositifs de parole, déceler le lieu de naissance du fait discursif de la sexualité dans le christianisme (et la technique de l'aveu), par les aléas de la recherche et de la découverte, il fait de son *Histoire de la sexualité*, une histoire des techniques de soi, une généalogie du sujet et de ses modalités de constitution. Il articulera ces techniques du soi, avec les choix et les pratiques sexuelles. Il s'intéressera alors aux interactions entre les disciplines exercées par le pouvoir et les manœuvres

⁵³ Ibid., p. 130.

⁵⁴ Ibid., p. 168.

⁵⁵ Foucault M., *Histoire de la sexualité. 2. L'usage des plaisirs et Histoire de la sexualité. 3. Le souci de soi*, Gallimard, Paris, 1984.

⁵⁶ Eribon D., *Michel Foucault*, Flammarion, Paris, 1991 (1^{ère} édition, 1989), p. 339.

individuelles. Ces manœuvres individuelles, il les définit comme « des techniques : celles qui permettent à des individus d'effectuer, par eux-mêmes, un certain nombre d'opérations sur leurs corps, sur leur âme, leurs pensées, leurs conduites, et ce de manière à produire en eux une transformation, une modification [...] »⁵⁷

La présentation de Foucault dans une perspective philosophico-historique de l'émergence de sexualité a eu un impact durable sur le monde de la recherche, en matière de sexualité et de genre. En effet, avec ceux de Gagnon et Simon (à partir de la fin des années 1960⁵⁸), les travaux de Foucault ont ouvert la voie d'une approche sociologique de la sexualité. La pensée de Foucault qui réinstalle une centralité du sexuel (en amplifiant la pensée de Freud) dans la recherche de la vérité du sujet, aura aussi une influence considérable sur des mouvements sociaux luttant pour la reconnaissance de la sexualité comme fondement des identités⁵⁹. Malgré leurs concordances temporelles et thématiques, Foucault semble ignorer les travaux de ses collègues américains. Pourtant, dès 1968, Gagnon et Simon remettaient en cause la thèse de l'hypothèse répressive : « si la sexualité joue un rôle important dans la conduite des affaires humaines, c'est bien parce que les sociétés ont créé et inventé son importance et non pas parce qu'elle résulte d'une pulsion urgente et irrésistible ancrée dans un substrat biologique. En d'autres termes, il est possible que la plupart des sociétés humaines aient interdit la plupart des formes d'expression sexuelle, non pas pour contenir des formes d'expression sexuelle, non pas pour contenir des forces antisociales, mais pour assigner à la sexualité une importance qu'elle n'aurait pas eu autrement. »⁶⁰

Les théories foucauldienne seront reprises par les *Queer Theories*, et notamment Butler et Rubin⁶¹. Ainsi, dans son introduction à la réédition de 1999 de *Trouble dans le genre*, Butler souligne l'enracinement de sa pensée dans la *French Theory*, « une drôle de construction américaine » selon l'auteure, qui réunit à la fois Lévi-Strauss, Lacan, Kristeva, Wittig et donc Foucault⁶². De Foucault, Butler retient notamment que le pouvoir constitue les individus en tant que sujets, certes d'un pouvoir, mais comme des sujets. Le pouvoir fait exister ses sujets en les désignant en tant que tels. L'assignation a ses corollaires de capacité,

⁵⁷ Foucault M, « Sexualité et solitude » in *Dits et écrits. Tome IV*, Gallimard, Paris, 1994, p. 171.

⁵⁸ Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, préface de Giami A., Payot, Paris, 2008, p. 23.

⁵⁹ Probyn E., « Les usages de la sexualité chez Foucault », *Sociologie et sociétés*, vol. XXIX, n°1, printemps 1997, p. 21-30 (traduit par Dassas V.).

⁶⁰ Simon W., Gagnon J., « Sex talk – public and private », *Etc. A Review of General Semantics*, 25, 1968, p. 173-191. Cité par Giami A., in Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, préface de Giami A., Payot, Paris, 2008, p. 25.

⁶¹ Rubin G., Butler J., *Marché au sexe*, Epel, Paris, 2001.

⁶² Butler J., *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte-Poche, Paris, 2006 (pour la traduction française), p. 29.

de résistance : « la sexualité qui émerge dans le cadre de la matrice des rapports de pouvoir n'est pas une simple reproduction ni une copie de la loi elle-même, une répétition à l'identique de l'économie masculiniste de l'identité. Les production [du pouvoir] se détournent de leurs buts premiers et portent en elles, malgré elles, des possibilités de « sujets » qui ne font pas que dépasser les limites de l'intelligibilité culturelle, mais ouvrent aussi les frontières de ce qui est, de fait, culturellement intelligible. »⁶³

Foucault aura donc une forte influence sur la pensée nord-américaine dans le champ des recherches consacrées au genre. Si ses premiers séjours aux États-Unis datent du début des années 1970, ils seront de plus en plus fréquents, permettant à l'audience anglo-saxonne d'entendre Michel Foucault lors de conférences. Ainsi, au printemps 1975, il est invité à Berkeley pour présenter les grands axes de son premier tome, *La volonté de savoir*. Il reviendra notamment à Berkeley en 1980 en tant que « visiting professor », ses conférences auront alors un grand succès (la police devant intervenir pour fermer les portes des amphithéâtres). La même année, il interviendra à New York devant 700 personnes. Pour autant, son succès outre-Atlantique est vu avec défiance (le *Time Magazine* consacra deux pages au culte rendu à Foucault sur les campus, mais aussi à « ses théories opaques ») par le monde académique qui tente de contenir ce succès. Celui-ci sera colossal au printemps 1983, lors d'une conférence encore à Berkeley, devant 2000 personnes venues l'écouter. Son dernier voyage aux États-Unis aura d'ailleurs pour destination Berkeley en 1983, un an avant sa mort, où il mettra en place un groupe de recherches, qui lui survivra. Son influence aux États-Unis fut considérable et le demeure encore⁶⁴.

André Béjin et la démocratie sexuelle

En 1990, André Béjin publie *Le nouveau tempérament sexuel*⁶⁵. Cet essai rassemble plusieurs articles publiés entre 1977 et 1982 et réélaborés. L'auteur présente les grands traits d'une idéologie hégémonique en matière de sexualité. Ainsi, la démocratisation de la sexualité serait un des axes majeurs de cette idéologie, cette démocratisation s'étant accompagnée d'une rationalisation de la sexualité, avec notamment la comptabilité des orgasmes, et la prépondérance, selon Béjin, des théories et thérapies sexologiques. Cette

⁶³ Id., p. 103-104.

⁶⁴ Eribon D., *Michel Foucault*, Flammarion, Paris, 1991 (1^{ère} édition, 1989), p. 329-338.

⁶⁵ Béjin A., *Le nouveau tempérament sexuel*, Kimé, Paris, 1990.

comptabilité des orgasmes instaurerait l'orgasme comme une valeur-étalon de la relation sexuelle, les individus ayant, toujours selon l'auteur, un devoir d'orgasmes, et de façon optimale, simultané, érigé comme norme sexuelle par la sexologie.

Les analyses de Béjin sont pertinentes car elles interrogent la prégnance des thérapies comportementales sexologiques et les enjeux de la diffusion de ces pratiques comme nouvelles normalisations de la sexualité. Néanmoins, il me semble que l'auteur, au fil de son développement, adresse ses critiques à la fois aux moyens de cette démocratisation de la sexualité (la sexologie), aux conséquences (la rationalisation de la sexualité), mais aussi aux transformations sociales qui rendent possibles cette réceptivité de la sexologie. En effet, en discutant le développement des unions libres, l'accès pour les femmes à une sexualité déliée de la procréation, et par conséquent une plus grande égalité face au plaisir, à l'orgasme, le texte, pourtant paru en 1990, apparaît comme rétrograde pour ne pas dire réactionnaire (quand il parle de « vanité » d'appartenir à une minorité sexuelle, p. 108), avec des accents essentialistes. Ainsi, il apparente les « unions libres » en France comme un signe certes d'une plus grande égalité entre hommes et femmes, mais aussi d'une plus grande homogénéisation⁶⁶. Ne retrouve-t-on pas là un argument habituel différentialiste qui induit une confusion entre égalité et similarité ? Les arguments dans ce sens sont encore plus clairs plus tard dans le texte : « Tout se passe comme si ces adolescents prolongés [les adultes en union libre] qui aspirent à une relation "égalitaire" avec leurs partenaires du sexe opposé, voulaient, en même temps, trouver l'autre et se retrouver dans l'autre. [...] pour constituer la figure parfaite, autarcique, stable, libérée du besoin de se perpétuer, de l'androgynie. » (p. 54-55).

Par ailleurs, en tant que recherche sociologique dans le domaine de la sexualité, il me semble que Béjin s'inscrit dans une définition de la sexualité a-sociologique, naturalisante. Selon l'auteur, « le processus de rationalisation tend à substituer, dans la sexualité, le technique à l'instinctif, le conscient à l'inconscient [...] »⁶⁷. Il semble même regretter un certain désenchantement ou une démystification de la sexualité, déliée de l'*Amour* : la rationalisation de la sexualité induirait une « décantation » des mentalités rendant « légitimes la recherche et la définition du plaisir sexuel indépendamment des sentiments (par exemple, l'amour) »⁶⁸. De même, concernant ce danger sexologique d'imposition de l'orgasme simultané obligatoire, cette recherche est-elle selon Béjin « un progrès de la générosité

⁶⁶ Id, p. 28.

⁶⁷ Ibid., p. 32.

⁶⁸ Ibidem, p. 28.

amoureuse ? Ou ne serait-elle pas plutôt la résultante de calculs mesquins ? » (p. 34). Ainsi, la lecture du travail de Béjin sème le doute : l'auteur, en dramatisant les effets de la rationalisation sexologique de la sexualité (et il semble qu'il s'est trompé dans ses prospectives), semble circonspect face à une démocratisation de la sexualité. Celle-ci pourrait s'entendre en termes de plus de liberté et d'égalité entre les individus, même si elle ne demeure qu'un objectif toujours à réaliser. Mais pour Béjin, elle semble déjà là. Car il n'entend par sexualité (humaine) que l'acte sexuel. Or, la sexualité doit s'entendre dans ses dimensions certes concrètes, mais aussi idéelles, symboliques, c'est-à-dire avec l'inclusion des scripts sociaux et des répertoires mobilisables. Et ces scripts sociaux sont intrinsèquement des produits des rapports sociaux inégalitaires, notamment ceux de sexe. André Béjin participera à l'enquête ACSF lancée par l'ANRS.

L'impact du sida dans le développement des recherches

L'épidémie de sida qui a surgi en 1981 a contribué grandement au développement des recherches sur la sexualité. En effet, du fait d'une de ses modalités de transmission, par voie sexuelle, pour des raisons sanitaires, les pouvoirs publics ont dû communiquer sur ce mode de transmission et par conséquent sur les modes de prévention. Du fait de l'absence de vaccin, et pendant longtemps (et encore maintenant pour une majorité des pays en développement), de traitements disponibles, la prévention a constitué pendant une dizaine d'années la seule stratégie indispensable de lutte contre le Sida⁶⁹. Ainsi, de grandes campagnes en France furent lancées pour promouvoir le port du préservatif. La première campagne en France, « Le Sida ne passera pas par moi » date de 1986, suivie par d'autres campagnes, qui ne mentionneront pas à chaque fois le virus, le but étant de banaliser et de valoriser le port du préservatif, sans pour autant évoquer la maladie et la mort⁷⁰.

En parallèle, des enquêtes qualitatives et quantitatives seront initiées sur les pratiques sexuelles, en interrogeant les enquêtés sur les types de pratiques, le nombre de partenaires, ceci dans une perspective « épidémiologique » de la sexualité⁷¹. Ainsi, en 1988, Claude Got remet au Ministère de la Santé son *Rapport sur le Sida*, soit près de vingt ans après la dernière

⁶⁹ Spira A., Bajos N., « L'enquête ACSF : élaboration d'un projet multi-disciplinaire sur la sexualité », *Population*, 48e année, n°5, 1993 pp. 1209-1227.

⁷⁰ Id., p. 1210.

⁷¹ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection sociologie 128, Paris, 2002, p. 120.

grande enquête en France sur la sexualité⁷². Les pratiques sexuelles, et notamment celles considérées comme étant à risques étaient donc inconnues en termes de volume. En France, en 1988, est créée l'ANRS, Agence Nationale de Recherche sur le Sida. Très rapidement, en 1989, cette nouvelle agence souhaite lancer une enquête en matière de comportements, et seront désignés Alfred Spira (comme directeur de l'enquête) et Nathalie Bajos (comme coordinatrice) pour assurer une synergie entre les différents projets de recherche soumis au comité scientifique « Santé publique et sciences humaines » de l'agence⁷³. Cette enquête de l'ANRS se donnera pour objectif de décrire et de comprendre « les comportements sexuels des individus et la manière dont ils gèrent le risque d'exposition à des facteurs de risque de transmission du VIH »⁷⁴.

Afin d'englober les approches différentes de la sexualité (sociologiques, démographiques, psychosociologiques, psychologiques, psychanalytiques, épidémiologiques), une équipe multidisciplinaire fut alors constituée. La participation de sociologues à cette enquête a permis de sortir l'orientation de recherche d'un présupposé rationaliste en matière sanitaire: les précautions prises par les individus ne résultent pas seulement et automatiquement d'une connaissance accrue des risques et des pratiques considérées comme étant risquées. Le milieu social, la teneur de la relation dans laquelle intervient une relation sexuelle, les scénarios sexuels mobilisés sont en jeu lorsque des individus adoptent, ou non, des pratiques de prévention du VIH. L'équipe de recherches élaborera une définition partagée du comportement sexuel : celui-ci est entendu comme désignant « pour chaque individu, une configuration qui comprend un répertoire de pratiques sexuelles, un répertoire de scénarios et un répertoire de significations »⁷⁵.

Pourtant, si cette définition peut sembler évidente en matière de sociologie de la sexualité, ce concept de « comportement sexuel », dans cette acceptation, est le résultat d'un cheminement scientifique. En effet, comme le souligne Alain Giami⁷⁶, ce concept fut l'objet de nombreux débats théoriques et épistémologiques. Chez Kinsey⁷⁷, le comportement sexuel regroupe les différents types d'activité sexuelle, en considérant que Kinsey ne définit par

⁷² Simon P., Gondonneau J., Mironer L., Dourlen-Rollier A.-M., *Rapport sur le comportement sexuel des français*, Julliard et Charon, Paris, 1972.

⁷³ Spira A., Bajos N., « L'enquête ACSF : élaboration d'un projet multi-disciplinaire sur la sexualité », *Population*, 48e année, n°5, 1993, p. 1211.

⁷⁴ Id., p.1211.

⁷⁵ Spira A., Bajos N., et le groupe ACSF, *Les comportements sexuels en France*, La documentation Française, Paris, 1993, p. 34.

⁷⁶ Giami A., « De Kinsey au sida : l'évolution de la construction du comportement sexuel dans les enquêtes qualitatives », *Sciences sociales et santé*, vol. IX, n°4, 1991, p. 23-56.

⁷⁷ Kinsey A., Pomeroy W., Martin C., *Le comportement sexuel de l'homme*. Éditions du Pavois, Paris, 1948 (pour la traduction française).

activité sexuelle que les actes ayant conduit à l'orgasme⁷⁸. En conséquence, un comportement sexuel au sens de Kinsey est un des moyens de parvenir à l'orgasme. Cette centralisation sur l'orgasme et les actes permettant d'y accéder exclut chez Kinsey les dimensions socio-culturelles et les aspects non sexuels de la sexualité. Cette comptabilité des orgasmes ne restreint le sexuel qu'au sexuel.

L'ouvrage sous la direction de Simon publié en 1972⁷⁹ retient quant à lui une définition du comportement sexuel fortement ancré dans un cadre conjugal et affectif hétérosexuel, incluant les conduites contraceptives. Cette enquête, dépassant les travaux de Kinsey, a alors pour ambition d'embrasser aussi les attitudes, les opinions, l'information disponible pour les enquêtés, et les normes en matière de sexualité⁸⁰. Le comportement sexuel est le résultat de ces différentes données. Pourtant, le rapport Simon, en se focalisant sur les dimensions contraceptives, restreint le comportement sexuel dans sa « mise en acte » à la pénétration hétérosexuelle. Les autres actes sexuels (masturbation, éjaculation nocturne, rapports homosexuels) ne sont que très peu investigués. Il me semble que le rapport Simon s'inscrit dans une mouvance typique des années 1970, au regard du développement de la sexologie (notamment de la diffusion des travaux de Masters et Johnson). En effet, le travail de Simon et son équipe promeut la pratique d'une sexualité « harmonieuse », grâce à la contraception (qui évacuerait toute angoisse et culpabilité). Cette pratique en harmonie préserverait alors la santé mentale des individus. « Une sexualité bien entendue, un équilibre psycho et socio-affectif demeurent dans une civilisation technicienne, le seul bouclier préservant des troubles psychiques et de l'insécurité morale »⁸¹. Nous sommes là face à une optique utopique de la sexualité, libératrice et en même temps, une orientation traditionnelle (dans son encadrement conjugo-affectif hétérosexuel).

Giami précise que les recherches développées sur la sexualité à partir de la fin des années 1980 face à l'épidémie de Sida ont intégré au concept de comportement sexuel, une nouvelle donnée : celle du risque (de contamination par le VIH). De nouvelles catégories apparaissent alors : des pratiques à risque, des partenaires à risque, des sujets à risque, des groupes à risque, et donc des conduites face à ces risques. Cette inclusion du risque est aussi celle-ci qui a impulsé l'enquête ACSF (comme je l'ai mentionné auparavant). Cette nouvelle

⁷⁸ Id., p. 160.

⁷⁹ Simon P., Gondonneau J., Mironer L., Dourlen-Rollier A.-M., *Rapport sur le comportement sexuel des français*, Julliard et Charon, Paris, 1972.

⁸⁰ Giami A., « De Kinsey au sida : l'évolution de la construction du comportement sexuel dans les enquêtes qualitatives », *Sciences sociales et santé*, vol. IX, n°4, 1991, p. 23-56.

⁸¹ Simon P., Gondonneau J., Mironer L., Dourlen-Rollier A.-M., *Rapport sur le comportement sexuel des français*, Julliard et Charon, Paris, 1972, p. 23.

donnée n'était pas sans enjeu. Elle introduisait des notions de responsabilité individuelle (en témoignent les campagnes de promotion du « Safe sex »), et par conséquent une invalidation sociale potentielle de pratiques « à risque ».

Les préparatifs de l'enquête ACSF (menée sur le « terrain » entre septembre 1991 et février 1992) ont fait évoluer les catégories retenues du risque. Comme le soulignent Bajos et Giami, l'axe principal de travail initial qui était l'analyse des « groupes à risque » devint au fil de reconfigurations, l'analyse de situations à risque (permettant d'intégrer de manière dynamique l'étude des données spécifiques d'une relation, ses acteurs, et le niveau objectif de risque encouru spécifique)⁸². Ceci induit par conséquent l'analyse des processus psychologiques, sociologiques qui « produisent » une situation relationnelle mobilisant un type de répertoires de pratiques sexuelles, certaines s'avérant à risque.

Nous le voyons, la définition du comportement sexuel, retenue par l'équipe pluridisciplinaire de l'ACSF, bénéficie largement des recherches sociologiques, dans une orientation compréhensive, avec notamment les apports de John Gagnon et William Simon (la prégnance des scénarios sexuels comme scripts dans une conduite sexuelle). En effet, il me semble que l'épidémie de Sida et les recherches qui furent impulsées face à celle-ci ont constitué un tournant dans la recherche sur la sexualité, dans le champ des sciences sociales, en répondant à une demande institutionnelle et sociale. Le Sida a eu un impact dans le développement des recherches sur la sexualité, mais aussi sur ce que cet objet sociologique revêt. Ainsi, cette épidémie, de par son ampleur, ses conséquences, ont révélé la nécessité d'embrasser tous les déterminants sociaux de la sexualité. Dès lors, en considérant la place importante accordée aux apports théoriques et épistémologiques de la sociologie de la sexualité (avec la participation à l'équipe de recherches de représentants de cette discipline, et la nomination comme coordinatrice de Nathalie Bajos, socio-démographe) pour cette enquête de l'ACSF, l'épidémie de Sida a constitué un terrain de recherches fondamental, conférant, enfin, à cet objet sociologique toute sa pertinence, dépassant son présumé négligeable, secondaire (voire anecdotique) et lui rendant sa portée sociale et politique. L'ACSF a donné lieu à de multiples publications : un premier rapport en 1993 présentant les premiers résultats⁸³, un numéro spécial de la revue *Population*⁸⁴, un ouvrage de synthèse en 1998⁸⁵.

⁸² Spira A., Bajos N., « L'enquête ACSF : élaboration d'un projet multi-disciplinaire sur la sexualité », *Population*, 48e année, n°5, 1993, p. 1224.

⁸³ Spira A., Bajos N., et le groupe ACSF, *Les comportements sexuels en France*, La documentation Française, Paris, 1993.

⁸⁴ *Population*, 48e année, n°5, 1993.

L'ANRS soutiendra aussi une enquête auprès de la population jeune⁸⁶. Elle initiera plus récemment la publication de l'ouvrage collectif *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*⁸⁷, résultat d'une enquête sur les comportements sexuels, le VIH, les hépatites virales et l'infection à *Chlamydia trachomatis*. Comme l'indique le titre de l'ouvrage, les perspectives de genre furent intégrées dans la conduite de l'enquête (mais j'y reviendrai plus loin). La réception médiatique de cette enquête fut ambivalente et révélatrice des résistances intellectuelles et du sens commun aux apports des recherches sur la sexualité et les rapports sociaux de sexe⁸⁸.

Depuis 1985, des enquêtes quantitatives « Presse Gay » sont réalisées périodiquement⁸⁹, soutenues par l'ANRS après sa création. La plus récente date de 2004. Ces enquêtes se donnent pour objectif la description des modes de vie, les comportements sexuels, les attitudes et les pratiques en matière de prévention du VIH des hommes gais et bisexuels vivant en France. Elles visent aussi, par leur succession répétée dans le temps, à connaître les évolutions et orientations des stratégies de prévention à destination d'une population particulièrement exposée au VIH. L'enquête procède par questionnaires insérés dans la presse homosexuelle masculine. Il s'agit là d'un biais de sélection : tous les homosexuels français ne lisent pas la presse gaie, tous les lecteurs de celle-ci ne répondent pas aux questionnaires, et enfin, il s'avère que les répondants par voie de presse sont en général plus affirmés quant à leurs motivations et intérêts en matière de prévention du VIH⁹⁰. Celle menée en 2000 montre pour la première fois un relâchement des comportements de prévention chez les homosexuels répondants, notamment entre partenaires occasionnels⁹¹. Cette évolution des comportements est encore plus marquée chez les plus jeunes, les multipartenaires, et davantage encore chez les séropositifs. Face à ces résultats préoccupants, une dernière enquête a donc été lancée en 2004 par l'Institut de Veille Sanitaire avec le soutien de l'ANRS⁹², avec l'insertion des

⁸⁵ Bajos N., Bozon M., Ferrand A., Giami A., Spira A., *La sexualité aux temps du Sida*, PUF, Paris, 1998.

⁸⁶ Lagrange H., Lhomond B. (dir.), *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du Sida*, La Découverte, Paris, 1997.

⁸⁷ Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008.

⁸⁸ Bozon M., "Le filtre des médias, ou la réception d'une enquête sur la sexualité", 4810, Cultures et sociétés en Rhône-Alpes, Numéro spécial "Sexes", n°5, 2009, p.28-35, consultable à :

<http://csf.kb.inserm.fr/csf/Publications-CSF-Autres-articles-noData.html> (consultée le 03/12/2011).

⁸⁹ ANRS, *Rapport d'activités 2000-2002*, p.142, consultable à :

http://crips.centredoc.fr/docs/PDF_GED/S44330.pdf, consultée le 10/12/2011.

⁹⁰ InVS, ANRS, *Rapport Enquête Presse Gay 2004*, p. 7, consultable à :

http://opac.invs.sante.fr/doc_num.php?explnum_id=3648, consultée le 10/12/2011.

⁹¹ ANRS, *Rapport d'activités 2000-2002*, p.143, consultable à :

http://crips.centredoc.fr/docs/PDF_GED/S44330.pdf, consultée le 10/12/2011.

⁹² InVS, ANRS, *Rapport Enquête Presse Gay 2004*, consultable à :

http://opac.invs.sante.fr/doc_num.php?explnum_id=3648, consultée le 10/12/2011.

questionnaires dans seize revues (papier et en ligne), permettant le recueil de plus de 6000 questionnaires validés. Cette dernière enquête a confirmé les tendances observées en matière de relâchement des pratiques de prévention.

Au-delà du champ des recherches soutenues au niveau institutionnel, l'épidémie de Sida a (ré)-instauré la sexualité comme préoccupation sociologique. En témoignent (entre autres) l'ouvrage de Lagrange en 1999 *Les adolescents, le sexe, l'amour. Itinéraires contrastés*⁹³, celui de Mossuz-Lavau *La vie sexuelle en France*⁹⁴. Dans les circonstances dramatiques liées au Sida, la sociologie de la sexualité est donc devenue un champ pleinement investie, aux nombreux travaux et publications⁹⁵. En outre, face à l'épidémie, la nécessaire et exemplaire mobilisation des milieux homosexuels a en quelque sorte permis une plus grande visibilité des gays. N'ayant pas eu le choix que celui de l'activisme face à l'épidémie et le peu d'égard des pouvoirs publics pour les premiers touchés par l'infection, des homosexuels ont dû s'organiser. Par conséquent, l'épidémie de sida, à mon sens, n'est pas étrangère au développement des recherches sur les sexualités homosexuelles. Ainsi, je mentionnerai notamment les travaux de Frédéric Martel⁹⁶, de Daniel Welzer-Lang, Jean-Yves Le Talec et Sylvie Tomolillo⁹⁷, de Michaël Pollack⁹⁸, et plus récemment l'ouvrage de Natacha Chetcuti *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*⁹⁹.

Penser la sexualité et les rapports sociaux

La sexualité comme produit social donc comme véritable objet sociologique fut analysée au fil du développement des recherches à l'aune des rapports sociaux, notamment ceux de sexe. Ainsi, il s'agissait de déceler si la sexualité ne constituait pas un enjeu des

⁹³ Lagrange Hugues, *Les adolescents, le sexe, l'amour. Itinéraires contrastés*, Syros, Paris, 1999.

⁹⁴ Mossuz-Lavau J., *La vie sexuelle en France*, La Martinière, Paris, 2002.

⁹⁵ Marquet J. (Dir.), *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Bruylant Academia, Louvain-La-Neuve, 2004 ; Mossuz-Lavau J., *Les lois de l'amour, les politiques de la sexualité en France (1950-2002)*, Editions Payot, Paris, 2002 ; Ignasse G., Welzer-Lang D. (dir.), *Genre et sexualités*, L'Harmattan, Cahiers du REGENSE, Paris, 2003 (entre autres).

⁹⁶ Martel F., *Le rose et le noir. Les homosexuels en France depuis 1968*, Seuil, Paris, 1996.

⁹⁷ Welzer-Lang D., Le Talec J.-Y., Tomolillo S., *Un mouvement gai dans la lutte contre le Sida. Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, L'Harmattan, Logiques sociales, Paris, 2000.

⁹⁸ Pollack M., *Les Homosexuels et le sida (Sociologie d'une épidémie)*, A. M. Métailié « leçons de choses », Paris, 1988 ; avec Schiltz M.-A., *Six années d'enquête sur les homo- et bisexuels masculins face au sida*, Livre des données/ANRS, Paris, 1991.

⁹⁹ Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité et représentation de soi*, Payot & Rivages, Paris, 2010.

rappports sociaux de sexe, et si elle ne demeurait pas un instrument, un levier de pouvoir entre hommes et femmes, voire le bras armé de la domination des premiers sur les secondes.

Dans son article de 1978 « Pratique du pouvoir et idée de Nature »¹⁰⁰, Colette Guillaumin, dans une perspective matérialiste, soulève les multiples implications de l'appropriation des femmes, fait matériel du rapport de pouvoir entre la classe des hommes et la classe des femmes et effet idéologique (ce qu'elle désigne comme « forme mentale » de ce rapport). Selon Guillaumin, cette appropriation de la classe des femmes par celle des hommes se concrétise, entre autres, par l'obligation sexuelle¹⁰¹ (des premières). Cet *usage physique* particulier du corps des femmes existe sous deux formes : la prostitution (circonscrite dans le temps et dans les pratiques par la relation contractuelle rémunérée) et le mariage. Dans une perspective matérialiste radicale, Guillaumin voit dans le mariage un usage indéterminé dans le temps et dans la fréquence du corps des femmes, l'obligation sexuelle étant, encore, à l'époque où l'auteure écrit, une cause d'annulation de l'union en cas de non-exercice (elle soulève aussi la non-réciprocité entre les époux du divorce pour adultère). Poussant plus loin son analyse, Guillaumin, soulignera avec pertinence, à quelle point la menace d'une contrainte sexuelle potentielle demeure un moyen d'appropriation de la classe des femmes dans le sexage (comme le marché du travail ou les démonstrations de force physique).

Plus récemment, Marylène Lieber démontrera dans son ouvrage de 2008¹⁰² à quel point la crainte de violences à caractère sexuel (de la simple « drague » à l'agression physique) constitue un risque incorporé par les femmes et que les sifflements, insultes, agressions verbales ou physiques dont les femmes peuvent être l'objet dans les espaces publics constituent de puissants « rappels à l'ordre » sexué. La disponibilité sexuelle des femmes que Colette Guillaumin avait révélée avec acuité comme effet idéologique de leur appropriation demeure d'actualité comme le confirmera l'enquête de Lieber, trente ans après.

Avec ses analyses suivant son concept d'échanges économique-sexuels entre hommes et femmes, l'italienne Paola Tabet a initié un champ d'études de la sexualité extrêmement riche (qu'elle avait investi auparavant en interrogeant la place de la reproduction¹⁰³ comme outil de domination). Elle entend par échange économique-sexuel un phénomène bien plus large que le travail sexuel, et qui regroupe l'ensemble des relations sexuelles entre hommes et

¹⁰⁰ Guillaumin C., « Pratique du pouvoir et idée de nature », *Questions féministes n°2 et 3*, février et mai 1978, repris dans Guillaumin C., *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris, Côté-femmes, 1992.

¹⁰¹ Guillaumin C., *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris, Côté-femmes, 1992, p. 23.

¹⁰² Lieber M., *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Presses de Sciences Po, coll. Fait Politique, Paris, 2008.

¹⁰³ Tabet P., *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, 1998.

femmes et qui impliquent une transaction économique. Les échanges économico-sexuels sont des rapports de pouvoir entre hommes et femmes, conséquents des rapports sociaux de sexe. Les services sexuels fournis par les femmes s'entendent notamment en termes d'accessibilité, de disponibilité sexuelle. La gratification économique prodiguée par les hommes s'envisage non pas seulement, comme dans un cadre prostitutionnel par un échange monétaire, mais aussi en termes de statut social, de prestige, de cadeaux, dans un cadre conjugal hétérosexuel. Elle propose ainsi un continuum de ces échanges économico-sexuels des rapports sociaux de sexe, dépassant dès lors toute opposition binaire entre prostitution d'un côté et mariage ou conjugalité de l'autre. Ce continuum revêt par conséquent différentes modalités d'échanges économico-sexuels, selon le type de relations entre les acteurs, les termes contractuels, les statuts des acteurs, la durée des relations et les services rendus¹⁰⁴. Ce que démontre aussi Tabet, et là constitue réellement la luminosité de ses analyses, s'il y a bien un continuum des échanges économico-sexuels allant de la prostitution aux relations légitimes, le cheminement, le passage entre différents stades de ce continuum est possible au cours d'une même existence, pour une femme. Dans le cadre d'une relation légitime naissante, les cadeaux, les invitations dont elle peut être destinataire concourent à ce continuum économico-sexuel. Ce qui permet la distinction entre unions légitimes, échanges économico-sexuels légitimes et les autres relations (comme le travail sexuel), c'est la disponibilité sexuelle de la classe des femmes (les épouses ou celles en couple ne sont plus disponibles aux autres hommes ; les prostituées le sont pour tous) rendue possible par l'appropriation, matérielle et idéologique, des femmes par le rapport social de sexe. Les travaux de Tabet s'inscrivent dans la continuité de ceux de Guillaumin.

Ainsi, la sexualité des femmes, au-delà d'une perception occidentale ethnocentrée constitue pour cette classe un capital à « miser », à mettre en jeu dans les rapports sociaux de sexe, que l'éducation, la socialisation concourent pleinement à ériger en tant que tel. La distinction entre relations légitimes et illégitimes, et entre épouse/concubine et prostituée ne s'effectue pas sur des traits homogènes communs aux multiples cultures, que ce soit en matière de rémunération effective ou non, ou de promiscuité entre homme et femme. Pour autant, sous cette incohérence apparente, se dissimule une cohérence effective. Ainsi, l'ethnologue souligne le lien entre les différentes figures de la prostituée (ou de la mauvaise femme, ou putain...): ce lien réside dans « l'usage de la sexualité des femmes hors et à

¹⁰⁴Trachman M., « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société* [En ligne], n°2 | Automne 2009, mis en ligne le 14 décembre 2009, Consulté le 30 décembre 2011. URL : <http://gss.revues.org/index1227.html>.

l'encounter des structures de l'échange des femmes »¹⁰⁵. En effet, à partir du moment où une femme fait un usage incorrect, voire abusif des règles d'échanges économico-sexuels, qui même si elle ne s'appartient pas, se pose sujet en disposant d'elle-même comme le souligne l'auteure, cette femme intègre la catégorie de prostituée (et suscite le scandale, ceci expliquant les volontés abolitionnistes). Par ailleurs, si l'usage des règles de l'échange est incorrect non pas du fait de la femme en question, mais contre sa volonté (par le fait de l'esclavage, de la prostitution contrainte), elle bascule aussi dans la même catégorie, car intervient là aussi une « rupture du circuit » de l'échange des femmes, du système de parenté. Dans les deux cas, la femme est soustraite du système de réciprocité entre les hommes. Tabet en conclut que la catégorie « prostituée » est avant tout définie par une relation et non par des traits particuliers : elle est « une fonction des règles de propriété sur la personne des femmes dans les différentes sociétés. Et, plus précisément, la transgression, la rupture de ces règles. »¹⁰⁶

L'analyse de Tabet souligne toute la portée politique consubstantielle à la sexualité des femmes comme marque des enjeux de pouvoir des rapports sociaux de sexe, qui sont selon elle *avant tout* des rapports de classes. Ces rapports de classes entre hommes et femmes¹⁰⁷, se jouent notamment avec la division et la hiérarchisation du travail des deux classes, la première extorquant le travail (domestique, mais pas seulement) de la seconde¹⁰⁸, mais ce rapport de classe est aussi particularisé par les relations individuelles nouées dans des contextes précis (comme le mariage). L'organisation sociale de la sexualité en terme d'échanges économico-sexuels est sous-tendue et soutenue par une perception persistante et différentialiste de la sexualité des hommes et des femmes : les hommes ont des besoins sexuels, naturels, qu'ils doivent satisfaire, grâce notamment à la disponibilité sexuelle de la classe des femmes, rendue accessible par le continuum des échanges économico-sexuels. La domination, sexuelle, est légitimée par l'alibi naturaliste.

La prise en compte des rapports sociaux de sexe dans une analyse sociologique de la sexualité fut plus récemment consacrée par la dernière enquête impulsée par l'ANRS, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*.¹⁰⁹ Ainsi, la question du genre occupe

¹⁰⁵ Tabet P., *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économico-sexuel*, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, Paris, 2004, p. 31-32.

¹⁰⁶ Id., p. 32.

¹⁰⁷ Trachman M., « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société* [En ligne], n°2 | Automne 2009, mis en ligne le 14 décembre 2009, Consulté le 30 décembre 2011. URL : <http://gss.revues.org/index1227.html>.

¹⁰⁸ Delphy C., *L'ennemi Principal, I/ Economie politique du patriarcat*, Syllepse, Paris, 1998.

¹⁰⁹ Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008.

une place importante dans l'ouvrage de synthèse de l'enquête (une des six parties lui est consacrée). Ainsi, s'il est vrai qu'avec les changements impulsés par les luttes féministes (en matière d'emploi, d'égalité salariale, de parité politique, de maîtrise de la fécondité) dans la condition des femmes, les expériences en matière de sexualité des hommes et des femmes, en France, tendent à se rapprocher, pour autant, une différenciation demeure dans les représentations des rôles des unes et des autres. Comme le soulignent Ferrand, Bajos et Andro¹¹⁰, une double asymétrie persiste encore dans « la manière de percevoir la vie sexuelle et affective, où semblent toujours s'opposer un désir et des besoins "quasi physiologiques" masculins et des aspirations affectives et une disponibilité féminines », consacrant par conséquent, entre autres, les travaux de Guillaumin et Tabet. A titre d'exemple, parmi les enquêtées, les femmes sont quatre fois plus nombreuses que les hommes à affirmer avoir déjà eu des rapports sexuels pour faire plaisir à leur partenaire, sans en avoir véritablement envie. Les résultats sur cette variation du désir évoluent, avec notamment la montée d'un idéal de réciprocité, mais le primat du désir sexuel en termes de besoins sexuels pour les hommes demeure malgré tout.

La durée d'une relation entre homme et femme, l'arrivée des enfants et son corollaire en matière d'accentuation de la répartition inégalitaire des tâches domestiques (et une plus forte polarisation des rôles traditionnels masculins et féminins) a une incidence sur l'exercice de la sexualité¹¹¹. Ainsi, les enquêtées à qui incombent le plus de tâches domestiques (ménage, cuisine, garde des enfants le mercredi) vont déclarer une fréquence de rapports sexuels plus faibles et une baisse de désir. Elles semblent moins investir la sexualité en tant que sujets, renvoyées à des rôles féminins traditionnels. L'enquête révèle aussi que la perte du statut de pourvoyeur de ressources financières, de « chef de famille » en cas de chômage a un impact sur le désir sexuel des hommes interrogés. Les auteurs soulignent que les conditions de vie n'ont pas la même résonance pour les hommes et les femmes dans le domaine de la sexualité, au regard de la représentation qu'ils ont de leurs rôles professionnels, sociaux ou familiaux.

En matière de contraception et de prévention du VIH et des infections sexuellement transmissibles, ces paramètres d'un rapport sexuel sont des enjeux de négociation et donc de

¹¹⁰ Ferrand M., Bajos N., Andro A., « Accords et désaccords : variations autour du désir » in Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008, p. 359-380.

¹¹¹ Beltzer N., Bajos N., Laporte A. « Sexualité, genre et conditions de vie » in Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008, p. 417- 436.

pouvoir entre hommes et femmes, comme le rappelle l'enquête¹¹². La contraception semble demeurer « une affaire » de femmes. Par ailleurs, même si les risques des IST semblent mesurés par les deux partenaires et que l'écart entre les sexes sont là moins marqués, pour autant les femmes sont plus impliquées dans la prévention, qu'elles se perçoivent et sont perçues comme « les gardiennes du temple de la santé sexuelle et reproductive »¹¹³. La plus forte médicalisation dont les femmes sont objet concoure à ce qu'elles endossent plus souvent cette responsabilité, et je montrerai plus loin que la sexualité des femmes, dans les représentations de la presse, s'articulent autour de cette responsabilisation et d'enjeux identitaires solennels, sentencieux. Si le préservatif est très souvent utilisé lors du premier rapport sexuel et a donc intégré le script de cette étape (signe de l'efficacité des campagnes), pour autant, il est important de souligner que les personnes ayant débuté leur sexualité au moment des grandes campagnes de prévention, continuent à l'utiliser plus souvent, selon les circonstances relationnelles, que leurs aînées (il y a donc un effet d'« apprentissage »). Les circonstances de négociation du port d'un préservatif lors du premier rapport sexuel, traduisent aussi des disparités entre hommes et femmes. Les auteures mentionnent une plus grande vulnérabilité des femmes en matière de prévention, marque des rapports sociaux de sexe, puisque lorsque ce premier rapport n'était pas désiré par les femmes, elles ont moins utilisé le préservatif. En outre, il est en de même si leur partenaire était âgé de plus de deux ans qu'elles (et l'inverse ne se vérifie pas). Cette vulnérabilité des femmes en matière de prévention des IST se traduit aussi par une plus grande difficulté à le porter (dans les déclarations, et donc à l'avoir soit proposé, soit accepté) pour les femmes ayant eu plusieurs partenaires en un an (contrairement aux hommes). Ainsi, cette différenciation s'explique par l'écart entre le modèle socialement valorisé des femmes monogames et celles ayant recours au multipartenariat, même s'il n'est pas simultané mais successif¹¹⁴.

L'établissement d'une classification des attitudes à l'égard du couple et de la sexualité dans l'enquête CSF laisse aussi transparaître des clivages entre hommes et femmes¹¹⁵. Cette classification retient six groupes : les indifférents à la sexualité et au couple, les enthousiastes du sexe, réservés à l'égard du couple, les adeptes du couple peu intéressés par la sexualité, les romantiques ouverts à la sexualité, les adeptes convaincus du couple à la sexualité strictement

¹¹² Beltzer N., Bajos N., « De la contraception à la prévention : les enjeux de la négociation aux différentes étapes des trajectoires affectives et sexuelles » in Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008, p. 437- 460.

¹¹³ Id., p. 442.

¹¹⁴ Ibid., p. 451.

¹¹⁵ Bozon M., Le Van C., « Orientations en matière de sexualité et cours de la vie. Diversification et recomposition » in Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008, p. 529-543.

retenue, et enfin, les enthousiastes du couple intéressés par la sexualité. Ainsi, il semble que l'idéal conjugal est une forte orientation des jeunes femmes (de 18 à 24 ans), puisque les romantiques ouvertes à la sexualité, les enthousiastes du couple et les adeptes du couple dominant, représentant 62% de l'échantillon. Pour les hommes du même âge, si les enthousiastes du couple certes l'emportent (21,6%), mais les enthousiastes du sexe réservés à l'égard du couple, représentent 18,7% (contre 12,4 chez les jeunes femmes). En reprenant les trois mêmes groupes dominant chez les femmes du même âge, ce sur-groupe représente 54,6%. Plus encore, les jeunes hommes classifiés comme indifférents à la sexualité *et* au couple représentent près d'un cinquième de cette classe d'âge (contre 12,9% pour les jeunes femmes). Je montrerai de quelle manière la presse magazine participe, pour les jeunes femmes, à forger cet idéal conjugal, où la sexualité occupe une place particulière, par l'intermédiation des représentations de la sexualité. Chez les classes d'âge plus âgées (25 à 49 ans), les écarts se creusent entre hommes et femmes concernant les enthousiastes du sexe. Si chez les plus jeunes, un écart de six points existait entre hommes et femmes de ce groupe, au sein de cette classe d'âge, l'écart est de dix points (un homme sur cinq de cette classe d'âge est classé dans ce groupe). Cette accentuation de l'écart entre hommes et femmes peut s'expliquer par un plus fort repli chez les femmes sur leur identité conjugale et maternelle. En outre, dans toutes les classes d'âge, les hommes sont toujours plus nombreux à être classés parmi les enthousiastes du sexe, réservés à l'égard du couple.

Comme le soulignent les auteurs, une comparaison, certes quelques peu délicate, avec les typologies du rapport Simon¹¹⁶ (du fait des objectifs initiaux des deux enquêtes, des contextes historiques, post-1968 pour le rapport Simon qui révéla un fort clivage entre les générations face à la sexualité) permet de mesurer les évolutions d'orientations intimes entre hommes et femmes. Ainsi, si le rapport Simon classait un cinquième des femmes parmi les « sensuelles », comme enthousiastes face au sexe, elles ne représentent plus que 12% de la totalité des femmes de l'enquête CSF. Les trente-cinq ans qui séparent les deux enquêtes ont donc favorisé un repli des femmes dans la sphère conjugale, certes orientée vers la sexualité, et j'exposerai, plus loin dans cette première partie, comment la remise en cause puis la revalorisation du couple fut une des orientations de la presse magazine féminine durant la même période.

Dès lors, la sexualité semble demeurer subordonnée aux rapports sociaux de sexe. Ma recherche tente de démontrer que ses représentations sont un enjeu des rapports sociaux, de

¹¹⁶ Simon P., Gondonneau J., Mironer L. et Dourlen-Roullier A.-M., *Rapport sur le comportement sexuel des français*, Julliard et Charon, Paris, 1972.

sexe, mais aussi de classe, de « race », d'âge, rapports qu'il est nécessaire d'envisager dans leur articulation, du fait de leur consubstantialité¹¹⁷. Notamment, Cervulle et Rees-Roberts, dans leur ouvrage de 2010¹¹⁸, démontrent de quelles manières sexualité et rapports sociaux de « race » peuvent s'articuler. Empruntant une orientation *Cultural Studies*, les auteurs réaffirment en suivant judicieusement Stuart Hall, que les représentations (ici filmiques, et précisément pornographiques), ont un rôle constitutif, performatif, que les politiques de représentations traversent la culture et produisent activement les identités et les réalités qu'elles figurent (p. 108). En effet, grâce à l'analyse de la production pornographique gaie des trente dernières années, ils mettent à jour les mécanismes d'érotisation de la figure du « beur », qui réactivent l'exotisme de l'ailleurs des anciennes colonies du Maghreb dans l'ici des banlieues, faisant de celles-ci et de ses habitants de nouveaux indigènes hypersexualisés. Cette figure est nécessairement sexuellement « actif », aux accessoires « bling bling », empruntés à l'iconographie rap, à la masculinité exacerbée. La pornographie gaie ne s'émancipe pas d'une structuration par des enjeux sociaux et économiques, les rapports sociaux et « raciaux » ont une place centrale dans la fabrique des fantasmes¹¹⁹. Comme le soulignent les auteurs, les consommateurs de ce type de pornographie (produites notamment par les studios Cité Beur) n'échappent pas à ces rapports sociaux de sexe, car, en creux, ils sont érigés comme des sujets blancs, gais, « outés », économiquement favorisés, en fait, blanchis par l'homonormativité à l'œuvre. Cette homonormativité se déploie par une visée d'assimilation républicaine et son lot d'exclusions, avec des politiques sexuelles reconnaissant les droits des homosexuel.les (Pacs et depuis 2013, le mariage) d'un côté, et des orientations en matière d'immigration (prônant une assimilation). Cette homonormativité occulterait les inégalités sociales et l'accès à la représentation. Elle baliserait la « sortie du placard », des banlieues mystifiées, lieu privilégié d'expression de l'homophobie, au marais parisien, eldorado libérateur¹²⁰. « La pornographie postcoloniale contredit la pensée universaliste française, qui tend au retrait de l'expression des différences de la sphère publique et à leur confinement dans la sphère privée. Employant des catégories vernaculaires de racialisation, déplaçant et retravaillant la mémoire coloniale et les tensions sociales actuelles, ces films qui ont rencontré un succès conséquent durant les trente dernières années semblent exprimer les contestations autour du modèle universaliste. En aplanissant les différences, l'universalisme

¹¹⁷ Kergoat D., « Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion », *Actuel-Marx*, n°30, PUF, 2001, p. 87.

¹¹⁸ Cervulle M., Rees-Roberts N., *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*, Armand Colin, Paris, 2010.

¹¹⁹ Id., p. 17.

¹²⁰ Ibid., p. 39.

républicain tend également à porter hors de vue – et de lutte – les discriminations qui leurs sont parfois liés. En mettant en scène un désir pour la différence ethnoraciale, la pornographie postcoloniale tend pourtant à exposer combien la société française est profondément traversée par la racialisation. » (p. 80) Selon Cervulle, cette érotisation et cette exotisation de la figure du « beur » révèle le caractère ethnique de « l'identité » française, et se double d'une érotisation des classes laborieuses, avec le fantasme dans le porno gai du livreur de pizza notamment, ou le développement du sous-genre « gay for pay » : la supériorité économique deviendrait alors le fantasme d'une forme de revanche minoritaire homosexuelle des classes moyennes et supérieures, réduisant le sujet gay à des caractéristiques socio-économiques exclusives.

Enfin, si la sexualité est un enjeu des rapports sociaux, de classe, de « race », de sexe, et d'âge comme la littérature mentionnée le démontre, je postule qu'existe un rapport social de sexualité (entre parias sexuels et *straight*). Dès lors, les définitions de la sexualité sont au cœur des rapports sociaux de sexualité, puisque deux classes sont socialement érigées, mais elle n'en est pas le seul enjeu. Les résultats de l'enquête de Natacha Chetcuti publiés récemment¹²¹ dévoilent quelles pourraient être ces tensions cristallisées qui catégorisent et confrontent les individus en classes (qui ne sauraient préexister au rapport), celle des hétérosexuels ou celle des homosexuels (de prime abord, car d'autres catégorisations sexuelles sont envisageables). Dans le cadre précis de sa recherche, celui d'une approche historique et biographique des lesbiennes, Chetcuti souligne de quelles manières ses enquêtées doivent s'autonomiser de la norme hétérosexuelle, en redéfinissant ce que seraient la conjugalité, la féminité (ou de manière neutralisée les représentations de soi) et la sexualité. La socialisation première de ses enquêtées se faisant nécessairement dans la « matrice hétérosexuelle »¹²², en se reconnaissant comme lesbiennes, elles adoptent cette identité marginalisée et dévalorisée, au cours de parcours individuels pluriels. L'auteure en distingue trois types : les parcours exclusifs, uniquement homosexuels, minoritaires, ceux simultanés avec une vie sexuelle qui débute à la fois avec un homme et une femme, et enfin, les parcours progressifs, majoritaires chez les enquêtées de Chetcuti. Le processus d'autonomisation de soi, comme « manières de se dire », est un processus délicat, passant par une nécessaire « déshétéronormalisation », concept innovant et éclairant que développe Chetcuti. L'enquête souligne une nécessaire confrontation à la norme, jusque là intériorisée. S'auto-définir comme

¹²¹ Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Payot, Paris, 2010.

¹²² Butler J., *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, collection Poche, 2006.

lesbienne impose une remise en cause de la culture hétérosexuelle genrée. Mais cette autonomation de soi en tant que lesbienne ne sera achevée que lors de la rencontre avec une autre lesbienne, qui se définit en tant que telle. Ainsi, si en début de parcours identitaire, l'homosexualité est vécue par les enquêtées elles-mêmes comme déviante, elle peut devenir une forme possible de libération de soi (p.67), une échappatoire au système hétérosexuel sexe/genre, une rupture avec une féminité assignée, car « dans un contexte masculino-centré, le conditionnement des femmes s'exprime par un souci de plaire aux hommes, par la recherche du regard masculin qui donne sens à leur existence. S'affranchir de ce regard tiers permet d'acquérir le sentiment de soi, d'exister, d'avoir un corps habité. » (p. 73). En définitive, cette autonomation de soi, concrétisation de l'autonomisation par rapport à l'hétéronormativité, permet une (re)-subjectivation, une « résurrection de soi » (p.91). L'androgynie comme représentation de soi, permettant la neutralisation de l'apparence, est alors perçue telle un rempart à une position trop hétérosexualisée, une stratégie de l'entre-deux, entre un trop féminin collaborant avec l'hétéronormativité et un trop masculin, viril et symbole de la domination masculine.

L'enquête de Chetcuti, de par son (ses) sujet(s) d'étude, les lesbiennes, subalternes parmi les subalternes, montre à quel point la sexualité, dans ses discours, ses représentations, est à la fois un enjeu et un instrument des rapports sociaux dans leur multiplicité, car elle les incorpore au sens littéral et en même temps, peut venir les déstabiliser. En effet, l'auteure ne fait pas l'impasse sur les pratiques sexuelles de ses enquêtées et leurs charges symboliques et donc sociales. Leurs pratiques sont un marqueur de leur réflexivité et de leur remise en cause de l'hétéronormativité. Pour autant, demeurant des femmes socialisées dans un contexte hétérosexué, les liens entre affectivité, conjugalité et érotique restent encore fondamentaux dans leurs pratiques sexuelles.

Pour les lesbiennes s'inscrivant dans un parcours progressif, elles se doivent de réaménager les scénarios sexuels et notamment de repenser la symbolique de la pénétration. En effet, pour certaines, elle est le signe d'une domination masculine, elles doivent donc se distancier par rapport à leurs expériences hétérosexuelles pour se la réapproprier comme pratique érotique. (p. 178). Une contre-culture lesbienne liée à la sexualité est plus visible depuis une dizaine d'années, avec le développement de la pornographie et du commerce des *sex toys*. Elle s'est détachée de la critique de la domination masculine et a mis l'accent sur la pluralité des pratiques, déliant la pénétration des conditions de pouvoir entre les partenaires. La tendance à l'androgynie s'exprime aussi dans la sphère sexuelle, avec la mise en place d'un « concert androgynie normatif » (p.216), où un « genre en mouvement » s'exprime dans

les pratiques, avec une diversification des rôles et des positions, et donc une dissolution de la référence hétérosexuelle du genre. Cette dissolution s'exprime notamment dans la maîtrise du scénario sexuel. Ainsi, au contraire des femmes hétérosexuelles pour qui avoir cette maîtrise signifie critiquer et étendre le registre des pratiques jugé trop limité des partenaires masculins, et notamment en terme de découvertes corporelles ; pour les lesbiennes interrogées, la maîtrise de ce scénario passe par procurer du plaisir à sa partenaire. Le modèle du don de soi, du faire plaisir à l'autre se maintient par conséquent chez les lesbiennes, mais sans l'idée de concession et de sentiment de dégoût telle qu'elle peut être exprimée par les femmes hétérosexuelles. (p. 218) De manière plus précise, être une *butch* au lit signifie une certaine maîtrise du scénario, avoir comme priorité première de donner du plaisir à l'autre. Pour les hétérosexuelles, maîtriser le scénario sexuel veut dire échapper au fait d'être prise pour un objet. Ainsi, la revendication des *butchs* à ce contrôle constitue une transgression de genre liée à une conscience aiguë de la place des femmes au sein de la relation hétérosexuelle. (p. 228). En définitive, en s'autonomisant de l'hétéronormativité, les enquêtées participent à une nécessaire dénaturalisation du genre et de la sexualité. Chetcuti souligne que l'hétérosexualisation est donc bien un processus où s'articulent genre et rapport à la norme au plan matériel, idéal et individuel. En suivant Chetcuti, l'« orientation sexuelle » est un parcours de socialisation, dans la norme ou en marge, où se confrontent les définitions de la sexualité, mais aussi du couple, de la filiation, de la représentation de soi, enjeux des rapports sociaux de sexualité qu'il est nécessaire de mettre à jour.

La sexualité, une poupée ventriloque

Le développement de la sociologie de la sexualité ne fut pas linéaire. Il lui fallut s'autonomiser d'autres disciplines pour affirmer son apport théorique novateur. Ainsi, si les prémisses d'une sociologie de la sexualité se sont dessinées grâce à des enquêtes de grande ampleur, démontrant l'intérêt social suscité par cet objet, leurs apports respectifs n'en demeurent qu'historiques. En effet, si les travaux de Kinsey, Simon et Hite restent des tournants dans la constitution d'une sociologie de la sexualité, du fait des échantillons constitués notamment, ces trois rapports présentent pour autant des faiblesses théoriques. La sexualité devient un objet sociologique, et il ne pouvait en être autrement tant qu'elle n'était pas débarrassée de mysticisme, qu'à partir du moment où elle sort de la naturalisation. Avec Kinsey, on ne recense que la partie émergée de l'iceberg sexuel : les actes conduisant à l'orgasme. Avec Simon et Gondonneau, leur entreprise, motivée nécessairement par les aspirations de leur époque, est centrée sur la sphère conjugale hétérosexuelle. Hite, pétrie d'essentialisme, voit dans l'affirmation d'une sexualité féminine particularisée un levier de changement social et de pouvoir. Dans les trois cas, on n'a à faire qu'à du sexo-sexuel stricto sensu, perçu comme pulsionnel et canalisé par le social. Et à cette sexualité humaine est conférée une essence particulière, sacrée : en conclusion du Rapport Simon, une sexualité harmonieuse constitue un « hymne à l'architecture de l'univers ». Le grand saut théorique se fait donc avec les analyses de Gagnon et Simon. Leurs travaux, contemporains du *Rapport Simon* et de *l'Histoire de la sexualité* de Foucault, délimitent les contours d'une sociologie de la sexualité. Celle-ci, au-delà d'un intérêt statistique, se dote alors d'une épistémologie, s'autonomisant de considérations biologiques, psychanalytiques, philosophiques. La sociologie de la sexualité révèle la construction socio-culturelle et historique à l'œuvre dans l'élaboration de la sexualité humaine. C'est ce processus de production sociale qu'il s'agit de révéler, et non pas simplement le résultat de ce processus (l'acte sexuel). De quelles manières les désirs protéiformes sont-ils façonnés ? Comment sont réactualisés les scripts sexuels ? Que font les agents de certaines représentations sexuelles ? Quelles sont les procès de production de ces représentations ? Avec Foucault, les discours sur la sexualité sont investis et révèlent leur portée politique. Le fait discursif, les représentations, les savoirs autour de la sexualité participent à l'élaboration des scénarios sexuels.

En conclusion de ce premier chapitre, je me permettrai de reprendre la métaphore de Godelier, la sexualité est une poupée ventriloque. Dans une perspective d'analyse des rapports

sociaux de sexe, selon Maurice Godelier, « les différences anatomiques et physiologiques qui existent entre les individus du fait de leur sexe se mettent à témoigner des droits et des devoirs qu'ils ont les uns vis-à-vis des autres, de l'ordre qui doit régner dans la société et qu'ils doivent contribuer chacun, par ses actions, par sa conduite, à reproduire. Le fait de posséder ou non un pénis, un clitoris, un vagin, des seins ou d'émettre des substances distinctes comme le sperme, le sang menstruel, le lait, toutes ces différences qui dépendent du sexe de l'individu sont appelées à témoigner de l'ordre qui règne dans la société et non seulement à témoigner de cet ordre, mais à témoigner pour ou contre lui. »¹²³ La sexualité est de fait subordonnée aux conditions de reproduction d'autres rapports sociaux. Ces autres composantes du social ont besoin de cette subordination de la sexualité pour se reproduire. « Bref, les sexes, les corps fonctionnent toujours et partout comme des poupées ventriloques que l'on ne peut jamais faire taire et qui tiennent, à des interlocuteurs qu'elles ne voient pas, des discours qui ne viennent pas d'elles. Car la sexualité, à proprement parler, n'a rien à dire et ne parle pas. On parle en elle et on parle par elle.[...] Et c'est précisément dans la mesure où la sexualité doit servir à exprimer et à légitimer des réalités qui n'ont rien à voir avec elle qu'elle devient source de fantasme et d'univers imaginaire. »¹²⁴

¹²³ Godelier M., « La sexualité est toujours autre chose qu'elle-même », *Esprit*, mars-avril 2001, p. 100.

¹²⁴ *Ibidem*, p. 101.

CHAPITRE 2 : LES REPRESENTATIONS DE LA SEXUALITE DANS LA PRESSE

Dans ce second chapitre, je présenterai de manière plus précise les contours de ma recherche. Ainsi, celle-ci fut orientée selon six hypothèses que j'exposerai. Le cadre d'analyse et la méthodologie adoptée seront ensuite présentés, pour les deux terrains que sont les articles de presse et l'enquête auprès des rédacteurs.

1- Hypothèses de recherche

Les représentations de la sexualité évoluent

Cette recherche fut initiée selon cette première hypothèse. Les représentations de la sexualité, ce qui en est montré, ce qui en est dit ne sont ni atemporelles, ni anhistoriques. Cette hypothèse avait été éprouvée à titre personnel. J'ai travaillé durant quatre ans dans un vidéo-club au cours de la première partie de mes études. Avant la diffusion d'internet et la gratuité possible de ses contenus, l'accès à la pornographie filmée était plus difficile, par le biais de chaînes télévisées payantes ou par la location de contenus dans un vidéo-club, ce qui constituait une source de chiffres d'affaires importante pour ce type de commerces. J'ai donc vendu, loué, préparé des films pornographiques durant quatre ans (l'entreprise en question proposait tous les jeudis un film porno gratuit pour chaque film loué). Jusqu'alors, j'avais déjà visionné des films pornographiques, plusieurs années auparavant. Or, la pornographie proposée dans ce vidéo-club, qui n'était pas une pornographie de niches ou de sous-genres mais à destination d'un public large, me semblait avoir évolué, notamment avec le centrage sur certaines pratiques (comme la sodomie), certaines esthétiques (pubis épilés, seins siliconés) en comparaison avec ce que je connaissais de la pornographie (des années 1980-1990).

Au-delà de cette expérience, j'avais moi-même été lectrice de la presse adolescente, quand j'étais adolescente, au moment du pic de mobilisation en faveur de la lutte contre le sida (c'est-à-dire, le milieu des années 1990, le premier Sidaction diffusé sur toutes les chaînes de télévision en simultané ayant lieu en 1994). Dans cette presse, mais comme dans d'autres (comme je le montrerai au cours du chapitre 4), au milieu des années 1990, le sida et la lutte contre cette infection constitue un thème majeur, et il en est de même pour le recours à

un de ses moyens de prévention, le préservatif. Cette presse adolescente que je lisais à 15 ans relayait ce discours de prévention, de manière répétée. Au moment où j'ai entrepris cette recherche, 15 ans après, force est de constater que la médiatisation de l'usage du préservatif, et de ses modalités (qui le propose, qui le déroule), n'est plus la même.

Pour collecter les articles de presse, je me suis rendue à la Bibliothèque Nationale de France. Dès la première collecte, pour le magazine féminin adulte de mon corpus, créé en 1937 (existant toujours), cette première hypothèse fut validée. Le premier article dans ce magazine concernant la sexualité apparaît trente ans après sa création, au moment des débats autour de l'autorisation de la contraception. Durant les quarante années qui suivront, les représentations de la sexualité montreront des évolutions, jamais linéaires, diverses selon les publications, les contextes politiques, les préoccupations sociales. Ces représentations évoluant dans le temps sont à rapprocher des modifications des comportements sexuels des individus. Les enquêtes consacrées aux sexualités contemporaines¹ révèlent que les conduites sexuelles des hommes et des femmes ont tendance à se rapprocher, que ce soit l'âge au premier rapport, le nombre de partenaires au cours de la vie, l'allongement de la vie sexuelle dans l'existence.

Les représentations de la sexualité comme scénarios culturels

La sexualité en France n'est plus régie par des normes extérieures, monolithiques, explicites, édictées par la morale ou la religion. Au contraire, elle est aux prises d'une prolifération de normes et de représentations. Cette prolifération a produit une individualisation des conduites, produisant à son tour des injonctions contradictoires caractéristiques de l'expérience contemporaine de la sexualité comme l'exigence de « spontanéité programmée » et « d'altruisme égoïste ».² La sexualité contemporaine serait marquée par l'idée de démocratie sexuelle (soutenue par le dispositif législatif) ou sexualité consentie.³

¹ Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008.

² Bozon M. « La nouvelle normativité des conduites sexuelles ou la difficulté de mettre en cohérence les expériences intimes » in Marquet J. (Dir.), *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Bruylant Academia, Louvain-La-Neuve, 2004, p 31.

³ Marquet J. « Sexualité consentie, fidélité et performance » in Marquet J. (dir.) *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Bruylant Academia, Louvain-La-Neuve, 2004, p 55.

Les scénarios culturels sont un des trois niveaux des scripts sexuels, paradigme proposé par Gagnon et Simon⁴. Selon ces auteurs, comme mentionné auparavant, certaines institutions (l'Etat, l'Eglise), mais aussi les médias sont prescripteurs de scénarios culturels en matière de sexualité, c'est-à-dire des procédés normatifs, multiples, souvent contradictoires. L'objet de ma recherche, je le répète, n'est pas de mesurer chez les lectorats, s'ils sont influencés ou non par les représentations de la sexualité dans la presse, si ces scénarios culturels médiatiques ont une prise sur leurs scripts intrapsychiques. Comme exposé dans l'introduction, je tente d'articuler dans cette recherche les trois niveaux communicationnels : fonctionnel/social/politique. Le troisième niveau, celui de la créativité, permet de saisir les dimensions normatives et politiques de la communication. Le corpus de presse constitué présente une diversité de lectorats ciblés, et en creux, une diversité de professionnels de la communication, en position hégémonique ou subalterne, producteurs de discours sur la sexualité, de scénarios culturels spécifiques. Je postule l'hypothèse que la presse magazine prescrit des scénarios culturels, parmi d'autres fournis par les représentations filmiques, la littérature, la musique pop, etc. Certes, l'individualisation des conduites sexuelles révèlent la prépondérance des scripts intrapsychiques. L'hypothèse des discours de presse comme scénarios culturels, multiformes, induit aussi l'hypothèse de processus divers de production de ces scénarios, de concurrence, de légitimation, de contestation de ces scénarios. Cette hypothèse a orienté notamment l'enquête auprès des rédacteurs de presse.

Les représentations de la sexualité sont des enjeux des rapports sociaux

Le travail préliminaire à cette recherche (un mémoire de Master 2), avec ses limites, a alimenté cette hypothèse. En reprenant la définition de Danièle Kergoat, un rapport social est une tension qui se cristallise en enjeu, qui en opposant les individus, les distingue en groupes, en classes, hiérarchisés⁵. Il en est ainsi du rapport social de sexe : la classe des hommes et la classe des femmes, sont opposées autour d'enjeux, comme le travail (marché de l'emploi et sphère domestique). Cette distinction se double d'une hiérarchisation entre ces deux classes (« travail d'homme » versus « travail de femme », aux valeurs inégales). Or, en analysant les discours de presse contemporains sur la sexualité, précédemment à cette recherche, il s'avérait que ces discours, en légitimant ou au contraire en ébranlant les catégorisations de genre,

⁴ Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008.

⁵ Kergoat D., « Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion », *Actuel-Marx*, n°30, PUF, 2001, p. 87.

constituaient des enjeux des rapports sociaux de sexe. Car la sexualité est un espace hautement chargé de politique : les discriminations fondées sur la sexualité (unions entre personnes du même sexe par exemple, la prostitution) sont l'objet de débats politiques. Néanmoins, cette première recherche présentait une limite : elle ne se focalisait que sur les rapports sociaux de sexe. Or, ces rapports ne sont pas seuls à déterminer le champ qu'ils structurent, en l'occurrence ici, les représentations de la sexualité dans la presse. Il est nécessaire d'articuler les rapports sociaux, car ils s'alimentent et se renforcent réciproquement. Cette hypothèse de recherche induit les trois suivantes.

Les représentations de la sexualité sont des opérateurs hiérarchiques

La notion d'« opérateur hiérarchique » permet de penser celle de tri, de sélection opérée par les discours sexuels entre les groupes hégémoniques et les subalternes. Issue de celle d'actant de la linguistique, il désigne une réalité sociale, humaine ou non, dotée d'une capacité d'action. Il faut par extension l'entendre comme un processus qui participe à la dynamique et à l'organisation d'une action individuelle ou collective, qui opère des actes, en s'insérant dans les rapports sociaux⁶. Ce classement établi se double d'une hiérarchisation entre ces groupes. En étudiant les « cultures urbaines »⁷, Yves Raibaud⁸ montre comment ces cultures urbaines (et leur instrumentalisation) agissent comme des opérateurs hiérarchiques de genre et de « race ». Leur fonction d'opérateur hiérarchique est facilitée par les discours médiatiques et les politiques de la ville, et induisent la distinction entre garçons et filles, mais aussi entre « jeunes » reconnus comme nationaux et ceux ethnicisés. Ces opérateurs ont acquis une légitimité, une autonomie par des « allants de soi » : « il va de soi que les problèmes viennent des garçons, en particulier des jeunes garçons immigrés. Il va de soi (dans un pays démocratique) que la gestion par la culture est préférable à la répression policière. Il va de soi que ces garçons immigrés représentent à la fois un danger et un potentiel qu'il convient de valoriser. Mais aussi : il va de soi que les filles posent moins de problème, sauf lorsqu'elles se mettent en danger en tant que femmes. Il va de soi que l'expression culturelle

⁶ Ayral, S. 2009. *La fabrique des garçons. Sanction et genre au collège*. Thèse de doctorat s.d E. Debarbieux, Université Segalen, Bordeaux, cité in Raibaud Y., « De nouveaux modèles de virilité : musiques actuelles et cultures urbaines » in Welzer-Lang D., Zaouche Gaudron C. (dir.), *Masculinités. Etat des lieux*, Erès, Toulouse, 2011, p. 149-162.

⁷ C'est-à-dire les musiques actuelles/amplifiées, les musiques du monde, la culture hip-hop et les sports urbains, classification reprise dans la programmation des festivals de cultures urbaines, dans les catégories d'intervention des politiques publiques de la culture (nationales ou locales).

⁸ Raibaud Y., « De nouveaux modèles de virilité : musiques actuelles et cultures urbaines » in Welzer-Lang D., Zaouche Gaudron C. (dir.), *Masculinités. Etat des lieux*, Erès, Toulouse, 2011, p. 149-162.

et sportive des filles n'a que peu d'importance. Il va de soi que le potentiel des filles doit être modéré en rapport avec leur possible fonction maternelle... »⁹ Ainsi, un opérateur hiérarchique procède à la distinction et à la hiérarchisation des classes (de sexe, de « race », d'âge). Du fait de sa légitimité et son autonomie que lui confèrent les discours publics et médiatiques, il acquiert une performativité sur les discours et la réalité sociale.

Comme le souligne Raibaud dans son article, cette notion d'opérateur hiérarchique, inverse le sens commun et les tentatives d'explications causales. Je postule l'hypothèse que les discours sur la sexualité (et en l'occurrence, une de ses modalités, les représentations dans la presse) ont valeur d'opérateurs hiérarchiques. Elles permettent la distinction et la hiérarchisation des individus catégorisés par l'effet des rapports sociaux. En suivant Foucault, les institutions, notamment étatiques, incitent à la croissance discursive de la sexualité : « Entre l'Etat et l'individu, le sexe est devenu un enjeu, et un enjeu public : toute une trame de discours, de savoirs, d'analyses et d'injonctions l'ont investi. »¹⁰ Les magazines participent à cette mise en discours du sexe. Sous couvert de parler de sexualité, ces discours participent aux catégorisations de genre, de « race », de classe, d'âge. Ainsi, on ne parle pas de sexualité à destination d'un lectorat « féminin » du fait de la réalité d'une sexualité « féminine ». La sexualité est une thématique importante de la presse féminine (et pas seulement) car la sexualité « féminine » est une construction culturelle qui permet les catégorisations de genre et leurs implications en terme d'inégalités.

Les représentations de la sexualité sont des leviers de pouvoir

Les effets de distinction et de hiérarchisation concomitants aux rapports sociaux révèlent en creux la notion de pouvoir au cœur de ceux-ci. Par pouvoir, en suivant Foucault, je n'entends pas l'anéantissement des marges de manœuvre des individus ou des groupes dominés. Le pouvoir, ce n'est pas un « ensemble d'institutions et d'appareils qui garantissent la sujétion des citoyens dans un état donné », ni un « mode d'assujettissement, qui par opposition à la violence, aurait la forme de la règle », ni un « système général de domination exercé par un élément ou un groupe sur un autre et dont les effets, par dérivations successives, traverseraient le corps social tout en entier. »¹¹ Non, Foucault donne une définition du pouvoir qui me semble vraiment opératoire dans le cadre d'une analyse en termes de rapports

⁹ Id., p. 159.

¹⁰ Id., p. 37.

¹¹ Foucault M., *Histoire de la sexualité Tome 1. La volonté de savoir*, Gallimard, collection Bibliothèque des histoires, Paris, 1976, p. 121.

sociaux : le pouvoir est une « Multiplicité des rapports de force qui sont immanents au domaine où ils s'exercent, et sont constitutifs de leur organisation ; le jeu qui par voie de lutttes et d'affrontements incessants les transforme, les renforce, les inverse, les appuis que ces rapports de force trouvent les uns dans les autres, de manière à former chaîne ou système, ou, au contraire, les décalages, les contradictions qui les isolent les uns des autres ; les stratégies enfin dans lesquelles ils prennent effet, et dont le dessin général ou la cristallisation institutionnelle prennent corps dans les appareils étatiques, dans la formulation de la loi, dans les hégémonies sociales. » (p. 121-122) Il n'y a pas de point central ou de foyer unique du pouvoir. Les rapports de force sont mouvants, et du fait de leur inégalité, de leur asymétrie, induisent des états de pouvoir mais toujours localisés et instables. Le pouvoir est en fait une situation stratégique complexe dans une société donnée. Les rapports de force délimitent des clivages ; hors de ces rapports, le pouvoir n'existe pas. Les relations de pouvoir sont à la fois calculées, et donc intentionnelles mais aussi non subjectives, elles ne résultent pas du choix d'un sujet individuel. Et Foucault précise, là où il y a du pouvoir, il y a de la résistance. Mais ces résistances sont aussi disséminées, mobiles, transitoires. Foucault n'envisage pas le pouvoir comme des formes données de répartition (dominants/dominés pour l'éternité) mais comme des matrices de transformations.

En suivant Judith Butler¹² inspirée par la théorie foucauldienne, le pouvoir assujettit (spécifie, rend sujet), au sens où il constitue les individus comme sujets. Il leur confère un statut. Dès lors, si le pouvoir permet l'exercice d'une domination, cette même domination permet l'existence de ces individus en tant que sujets (par exemple, le sodomite qui devient une espèce, l'homosexuel. Constitué en tant que tel il peut aussi, en même temps qu'être stigmatisé, entrer en résistance contre ce pouvoir du fait même que celui-ci lui a conféré une existence propre). Le pouvoir, par cet assujettissement, engendre l'opposition mais aussi la dépendance. En clair, le pouvoir ne peut pas se réduire uniquement à la répression, il « fait aussi exister ». Il renferme le couple production/interdiction.

Dans son article « Les frontières de la violence sexuelle »¹³, Eric Fassin revient aussi sur la distinction qu'opère Foucault entre pouvoir et violence. Le pouvoir chez Foucault n'est pas l'exercice d'une violence symbolique, ni une action contraignante sur les individus, mais sur les actions de ces individus. Le pouvoir peut donc se considérer comme une action sur des actions, et non la volonté de contrainte totale d'individualités.

¹² Butler J., *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, collection Poche, 2006 (version originale *Gender trouble : Feminism and the subversion of identity*, Routledge, New York, 1990).

¹³ Fassin E., « Les frontières de la violence sexuelle » in Dorlin E. (dir.), *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, collection Actuel Marx Confrontation, PUF, Paris, 2009.

Les représentations de la sexualité dans la presse constituent des leviers de pouvoir en légitimant certaines catégorisations, ou au contraire, en tentant d'ébranler ces catégorisations, notamment lorsque cette production culturelle s'adresse à un lectorat subordonné.

L'articulation des rapports sociaux dans les représentations de la sexualité : au-delà du sexe (genre) et de l'intersectionnalité

Les discours sur la sexualité sont un enjeu et un instrument des différents rapports sociaux. Néanmoins, si ceux-ci ne sont pas saisis dans leur consubstantialité, certains effets de ces discours de presse, si certains titres ou articles semblent en résistance face à une catégorisation (par exemple de genre), peuvent pour autant affirmer d'autres catégorisations (comme celle de « race », de classe ou d'âge). Sans articulation des rapports sociaux, ces effets collatéraux demeureraient des angles morts de l'analyse. Ce fut la limite de ma primo-recherche (en Master 2): en me focalisant sur les rapports sociaux de sexe alimentés par les représentations de la sexualité dans la presse, j'avais adopté une posture complaisante voire angélique à l'égard de la presse homosexuelle, comme foyer de contestation du genre. Or, c'est un écueil. Certains discours de cette presse, comme les autres segments médiatiques (la presse féminine notamment) concourent aux catégorisations des rapports sociaux. Celles-ci s'imbriquent, se coproduisent et se renforcent.

Intersectionnalité et articulation des rapports sociaux se recouvrent-ils ? S'agit-il d'une simple question de vocabulaire ou ces deux approches théoriques sont-elles différentes ? Le concept d'intersectionnalité est en général associé à la tradition américaine des recherches consacrées au genre. Il s'est développé à partir des années 1970, aussi bien au niveau théorique que militant¹⁴. L'intersectionnalité, certes comme l'articulation, permet de comprendre les effets croisés du sexe, de la « race » et de la classe. Cette intersectionnalité a rencontré un écho politique avec les « affirmative actions » (qu'on traduit maladroitement en français par « discriminations positives »). Le *black Feminism* a bien évidemment été une des pierres angulaires du développement du concept d'intersectionnalité. Ainsi, ce courant militant et de recherche a mis à mal le principe de sororité du Women's lib à partir des années 1970. Les féministes afro-américaines n'ont pas manqué de rappeler que les femmes afro-américaines avaient été exclues des premiers débats féministes de la fin du 19^{ème}, notamment

¹⁴ Poiret C., « Articuler les rapports de sexe, de classe et interethniques », *Revue européenne des migrations internationales* [en ligne], vol. 21 – n°1, 2005, mis en ligne le 08/09/2008, <http://remi.revues.org/2359#text>, consultée le 28/01/12.

concernant le droit de vote des femmes. Les deux grandes problématiques de ce mouvement dans les années 70 et 80 sont centrées sur le rapport entre le mouvement noir et le mouvement féministe blanc (et donc la question de la loyauté aux hommes blancs) et la question du mythe du matriarcat noir et les stéréotypes de la « féminité noire indigente »¹⁵.

Un des fondements épistémologiques des études *Black Feminism*, qu'elles soient féministes ou ethniques, est que la connaissance est située, positionnée, et reflète la perspective et les valeurs du producteur de connaissance, du chercheur. Dès lors, la production scientifique dominante était donc le fruit de la vision du monde du groupe dominant. L'objectif était donc la reconnaissance des femmes et des minorités ethniques comme agents historiques, aux points de vue particuliers sur la vie sociale, aux expériences spécifiques de la vie quotidienne. Pour les *Black Feminists*, les perspectives féministes des femmes minoritaires (non blanches, non issues de la bourgeoisie) doivent sortir de leur marginalité et trouver leur place au cœur des recherches et du mouvement féministe. Il faut donner une place plus importante à l'expérience minoritaire, annihiler l'approche essentialiste et mettre l'accent sur la nature combinée des différentes formes d'oppression. Ainsi, les femmes noires ont une position spécifique : elles subissent à la fois l'oppression sexiste, raciste et classiste. De façon épistémique, s'intéresser à ce groupe spécifique permettrait de fournir l'aperçu le plus critique des formes d'oppression. Ainsi, toute identité « raciale » est expérimentée de manière genrée, et inversement, toute identité de genre est expérimentée de manière « racialisée ». La notion d'intersectionnalité (*Intersectionality*), décrit comment chaque individu ou groupe occupe une position sociale à l'intérieur de structures entrecroisées d'oppressions. Cette notion d'intersectionnalité inclut l'idée que les différentes oppressions s'entrecroisent et ceci de façon interactive, dans leurs processus comme dans leurs effets.

Les rapports sociaux sont multiples selon Kergoat (de classe, d'âge, de « race ») et consubstantiels, imbriqués les uns dans les autres. Le concept de rapport social de sexe est intéressant car il rappelle que les groupes, les classes, ne préexistent pas au rapport social, aux tensions. En soi, la classe des femmes ou celle des hommes n'existent pas, mais les relations antagoniques, les rapports de domination entre ces deux groupes les révèlent. De même, pour le groupe des « blancs » ou des « noirs ». Mais, il est fondamental de rappeler que sans ces rapports de domination, ces classes ne sauraient être différenciées. Analyser les rapports sociaux, c'est donc en premier lieu identifier un enjeu qui va venir hiérarchiser des groupes.

¹⁵ Combahee River Collective, Harris L. A., Guy-Sheftall B. (et autres), *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, Paris, 2008, introduction d'Elsa Dorlin.

Dès lors, on peut opérer une première distinction entre intersectionnalité et articulation :

- L'intersectionnalité prend en compte des positions noir/blanc, homme/femme, prolétaires/bourgeois.
- L'articulation prend en considération la consubstantialité de catégorisations nées d'enjeux qui vont alors faire émerger ces groupes antagonistes, qui sont alors distingués, classés, hiérarchisés.

Par conséquent, l'intersectionnalité, même si elle les met en question, part des différentes situations dans l'espace social : homme ou femme, blanc ou noir, bourgeois ou prolétaire, pour comprendre l'oppression et les rapports de pouvoir.

Avec l'articulation, la démarche intellectuelle est inverse. En se penchant sur le cheminement d'un enjeu et ses effets sociaux, et notamment le fait qu'il fasse émerger des groupes asymétriques aux intérêts antagoniques, l'articulation permet de comprendre le processus de catégorisation et de hiérarchisation. En clair, les catégories de sexe, de classe ou de race ne sont plus acceptées en tant que telles mais on s'intéresse à leur genèse et à leur légitimité sociale tirée de l'enjeu en question.

L'analyse en termes de rapports sociaux, qui prendrait nécessairement en compte leur articulation, permet, au contraire d'une analyse catégorielle, d'éviter toute réification ou naturalisation des groupes en présence, de comprendre leurs conditions d'émergence, de reproduction, de contestation et de transformation. L'analyse en termes de rapports sociaux et leur articulation offre aussi le grand avantage de comprendre leur perspective dynamique, car ceux-ci s'actualisent en se combinant.

2- Cadre d'analyse et méthodologie

Constitution du corpus de presse

Cette recherche est axée sur les représentations de la sexualité dans la presse française. Or, la sexualité, depuis une quarantaine d'années, est un sujet d'articles récurrents, que ce soit dans la presse quotidienne, hebdomadaire, mensuelle. Il faut donc déterminer un corpus de presse, délimité selon des critères précis.

Tout d'abord, un des aspects de la segmentation de la presse française est qu'elle reprend les catégorisations à l'œuvre des rapports sociaux. Soit de manière explicite, suivant le genre, ainsi un magazine en s'adressant aux hommes sera dit « masculin », ou s'adressant

aux femmes, « féminin ». De la même façon visible, les magazines se distinguent selon l'âge du lectorat ciblé, soit adulte ou plus jeune, adolescent (et dans le cas français, uniquement adolescente). Ainsi, deux rapports sociaux sont repris clairement par la presse : le genre et le rapport social de génération. Par ailleurs, puisque ma recherche se focalise sur les représentations de la sexualité, l'orientation sexuelle attribuée au lectorat ciblé fut une des clefs d'intégration au corpus : magazine étiqueté hétérosexuel (même si cela n'est jamais explicite) ou magazine homosexuel (où là, le label est explicite, pour la presse gaie et lesbienne).

Des magazines reprenant à leurs comptes les catégorisations de classe et de « race » n'ont pas été intégrés au corpus. Et dans les deux cas, pour des raisons différentes. Concernant le rapport social de classe, ses effets en termes de distinction et de hiérarchisation sont à débusquer par l'analyse de la ligne éditoriale interne d'un magazine, mais aussi en comparaison avec d'autres. Ainsi, lors de ma recherche précédente dans le cadre du master 2, j'avais, concernant les *féminins*, utilisé deux magazines, le féminin mensuel le plus lu (et réutilisé pour cette recherche) et *Isa* (qui a disparu en 2008). Ainsi, le premier était censé être représentatif d'un discours produit par et adressé aux classes supérieures-dominantes-hégémoniques, et le second pour les classes inférieures-dominées-subalternes. Cette distinction fut opérée selon les publicités (marques du luxe, de la haute couture, ou au contraire de la grande distribution). Cette distinction était problématique pour plusieurs raisons : tout d'abord, si je l'applique aux magazines féminins, il faudrait la reprendre pour les masculins, pour les titres adolescents et les titres adultes. Or, de manière explicite un magazine ne s'affiche ni « bourgeois », ni « ouvrier ». Par ailleurs, l'état des promotions de consommation s'est resserré, et il est bien difficile voire artificiel d'estampiller un magazine « élitiste » ou « populaire ». En effet, même dans les magazines reprenant les codes populaires du « tabloïd », sont promus des produits onéreux, peu accessibles pour le lectorat lambda. Pour autant, une de mes ambitions de recherche est d'articuler les rapports sociaux et de déceler leurs effets dans les représentations de la sexualité. Or, un différentiel de discours selon la classe semble exister. Néanmoins, et c'est certainement ce qui est là intéressant, ce discours est à débusquer sous diverses stratégies rédactionnelles (selon les annonceurs, la teneur des articles).

Il s'avère que ce discours classiste se dédouble parfois, s'opacifie et vient cacher un discours raciste. Concernant les rapports sociaux de « race », certes une certaine presse reprend ces catégorisations : j'ai un temps envisagé d'intégrer *Amina* (« le magazine de la femme africaine »). Or, je crois que c'est une erreur. Les discours racistes masqués dans les

représentations de la sexualité sont à révéler et non à contredire par un propos situé. Pour saisir l'articulation des différents rapports sociaux, Danielle Juteau précise que « ce qui doit être articulé, ce sont les rapports sociaux qui produisent la race, le sexe et la classe, non les catégories elles-mêmes. »¹⁶

Un autre critère de constitution du corpus fut celui de la diffusion : selon chaque catégorie, le magazine doit être le plus lu de sa catégorie. Ensuite, le type de publication, mensuelle, ce qui explique l'exclusion de l'hebdomadaire féminin *Femme Actuelle*, pourtant magazine féminin le plus lu en France. Pourquoi ne retenir que des magazines à publication mensuelle ? Car la grande majorité des magazines dits de société, qui ne sont pas d'information (comme peuvent l'être *Le Nouvel Observateur* ou *L'Express*) sont des mensuels. Ainsi, il n'existe pas de magazines masculins hétérosexuels, ni de masculins homosexuels, ni d'adolescents qui soient hebdomadaires. La périodicité mensuelle fut donc retenue. Certes, le magazine lesbien intégré au corpus est un bimestriel, car la presse lesbienne en France est pauvre en titres. Existente *Lesbia Magazine*, rédigé par des auteures bénévoles, et un second titre, retenu dans le corpus, car rédigé par des journalistes. Alors que le premier est difficilement accessible dans les librairies, le second est positionné avec d'autres féminins dans les maisons de la presse. Enfin, le magazine, en plus d'être féminin (ou masculin), doit être généraliste. Ainsi, n'ont pas été retenus des magazines spécialisés, sur un sport (par exemple le football), ou un loisir (comme la décoration ou la musique, ce qui explique l'absence de magazines pour garçons adolescents).

Dès lors, le corpus est constitué de :

- d'un magazine féminin adulte, codé *Féminin*
- d'un masculin adulte, codé *Masculin*
- d'un féminin adolescent, codé *Adolescente*
- d'un homosexuel masculin, codé *Gay*
- d'un homosexuel féminin codé *Lesbienne*

Les titres des magazines ne sont donc pas dévoilés par respect pour les rédacteurs rencontrés au cours de l'enquête, qu'il serait sinon aisé d'identifier. Le respect de leur anonymat est fondamental, certains ayant signé une clause de non-divulgence suite à un licenciement, d'autres travaillant encore au sein de leur rédaction.

¹⁶ Juteau D., « De la fragmentation à l'unité. Vers l'articulation des rapports sociaux. », *L'ethnicité et ses frontières*, Presses de l'Université de Montréal, 1999, p. 123.

Pour chacun de ces titres, tous les articles concernant la sexualité depuis leur création furent réunis et analysés, ce qui constitue mon premier terrain de recherche (au total près de 500 articles).

Présentation des titres du corpus

Le magazine féminin adulte, *Féminin* : Créé en 1937, ce magazine, sur son créneau, magazine « féminin » généraliste, est actuellement le plus lu de sa catégorie. Le premier numéro du magazine, qui est alors un hebdomadaire, est en kiosque le 5 mars 1937. A son lancement, il propose « sous une forme luxueuse et pratique », des rubriques consacrées à la beauté, l'hygiène des femmes, afin de « sauvegarder leur visage et leur corps » ; il aborde les « questions de mode », et accorde quelques pages à des romans-feuilletons et des contes. L'objectif annoncé étant de « connaître la situation de la femme dans la vie moderne. » Le titre du magazine a une signification pour la rédaction : « *Féminin* dans notre esprit, est le type de la jeune fille et de la femme française, à la fois simple et élégante, enthousiaste et mesurée, courageuse, obstinée, sans orgueil à la tâche quotidienne, mais en même temps, gaie, prenant sa part des joies comme des peines que la vie apporte. »

Selon le dernier rapport « Presse payante grand public de l'OJD »¹⁷, il était tiré¹⁸ pour la période 2010-2011 à 685 755 exemplaires, pour une diffusion¹⁹ totale en France et à l'étranger de 481 743 exemplaires. Et pour la clôture de la période que vise cette recherche (c'est-à-dire 2008), les chiffres étaient de 694 644 exemplaires tirés pour 484 858 exemplaires diffusés²⁰. Il se décline en 2012 dans 34 pays.

Les articles du corpus, issus de ce magazine, représentent la part la plus importante du corpus d'analyse. En effet, ce magazine, créé en 1937, publie son premier article sur la sexualité en novembre 1968. Quarante ans d'articles abordant la sexualité furent donc collectés et analysés, soit au total pour ce magazine 203 articles.

Le magazine masculin adulte, *Masculin* : L'édition française de ce magazine fut créée en 1999, et suite à une baisse continue des ventes en 2009 (conséquence du lancement d'un magazine concurrent sur ce segment en 2007), le titre fut arrêté. Racheté par un autre groupe de presse, il fut relancé dès janvier 2010. La période d'analyse pour ce titre s'étend de 1999 à

¹⁷ Téléchargeable à <http://www.ojd.com/books>, consultée le 25/01/2012.

¹⁸ Le nombre d'exemplaires « tirés » indique le nombre d'exemplaires imprimés.

¹⁹ Le nombre d'exemplaires « diffusés » indique le nombre d'exemplaires achetés.

²⁰ J'utilise les chiffres de l'OJD, Association pour le contrôle de la diffusion des médias, dont les « books » sont téléchargeables à <http://www.ojd.com/books>, consultée le 25/01/2012.

2008, 50 articles ont été recueillis. Il était alors tiré à 215 350 exemplaires et diffusé à 137 640 exemplaires en France (son concurrent qui l'a depuis supplanté était tiré en 2008 à 248 656 exemplaires mais diffusé à 104 189 exemplaires). Alors que la presse magazine pour un lectorat féminin est florissante en France, ce n'est pas le cas pour la presse masculine généraliste, dont les titres sont regroupés dans les books de l'OJD sous l'appellation « Masculin / Mode et Charme » en 2008 (9 titres, dont le titre concurrent et le titre homosexuel de notre corpus). En 2011, la classification de l'OJD a changé : la presse masculine est segmentée en « Masculin Charme » (seul représentant, *Masculin*), et en « Presse Masculine *Lifestyle* » (y sont notamment inclus le titre concurrent et le masculin homosexuel). Une précision : même si *Masculin* est catégorisé à présent comme « Masculin Charme », pour autant, dans les maisons de la presse, il est positionné à côté des autres masculins *Lifestyle*, et non accolé à la presse de charme comme *Lui* ou *Playboy*. Même si une jeune femme célèbre est tous les mois en couverture légèrement vêtue, les tétons ou les parties génitales ne sont jamais exposés en photographie.

Le magazine féminin adolescent *Adolescente* : Il fut créé en 1987 avec la volonté selon l'éditeur « d'accompagner chaque génération de jeunes filles à cette étape clé de leur vie. Comme une grande sœur, *Adolescente* initie, conseille, propose des idées, des normes pour se construire et s'intégrer. »²¹ En 2008, ce magazine fut tiré à 282 904 exemplaires et diffusé en France à 157 039 numéros. Sa publication fut stoppée par l'éditeur en janvier 2010, mais durant les 22 années de sa publication, il fut le plus vendu auprès de sa cible, les lectrices de 15 à 24 ans. Ce magazine reprenait tous les codes de la presse féminine adulte, avec la présence de rubriques « mode », « beauté », « sexe », « astro ». 179 articles de ce magazine ont été recueillis pour la période 1987-2008.

Le magazine homosexuel masculin *Gay* : Il fut lancé en juillet 1995, initialement co-dirigé par les fondateurs d'Act Up. Ce magazine fut le premier à destination d'un lectorat homosexuel à obtenir des budgets d'annonceurs généralistes. En kiosque, il est disposé aux côtés des autres titres de la presse masculine *Lifestyle*, et non au rayon presse de charme. Ce titre, comme d'autres magazines de la presse gaie, réalise un cocktail inédit dans la presse française et typique des magazines homosexuels pour hommes : 50% consacrés à la vie culturelle, associative, politique, sociale du lectorat cible, 50% de charme. Une de ses caractéristiques de la ligne éditoriale est d'être à la fois élitiste en évoquant les figures gaies (articles consacrés à Foucault, Gide, Cocteau...) et légère dans la représentation des loisirs du

²¹ Selon le site Internet de l'éditeur, consulté le 24/05/08.

lectorat cible. En 2008, il était tiré à 94 460 exemplaires, et diffusé à 45 674 exemplaires (pour 2010-2011, 88 757 et 38 463). Ce titre est actuellement le dernier magazine gai vendu en kiosque en France, après la disparation en mars 2011, après sept ans d'existence de son concurrent (de nombreux sites d'informations et d'actualité se sont développés sur internet). Si *Gay* subsiste, financièrement, c'est avant tout car il est la propriété d'un mécène, aussi activiste dans la lutte contre le Sida. De nombreux membres de l'équipe de rédaction « historique » ne participent plus à ce magazine, et sa direction a changé à plusieurs reprises ces dernières années, ainsi que sa ligne éditoriale. Une trentaine d'articles consacrés à la sexualité ont été recueillis et analysés.

Le magazine homosexuel féminin *Lesbienne* : Ce titre se veut être « Le mag' des filles qui aiment les filles », comme l'annonce la couverture. Il est édité par les Editions Lydiennes. Il a été créé en Mai 2004, et paraît tous les deux mois. Magazine *Lifestyle*, ces chiffres ne sont pas rendus publics. Pour la période d'analyses (2004-2008), 24 numéros ont été publiés, et 24 articles ont été analysés.

Deux terrains d'enquête

Cette recherche est constituée de deux terrains d'enquête : l'analyse des articles de presse du corpus et une enquête auprès des rédacteurs de presse.

Les articles de presse

Une analyse des contenus des articles du corpus a donc été réalisée, elle fut thématique, lexicale et syntaxique. J'ai testé une approche lexicographique. Cette méthode nécessite un ensemble de manipulations: scanner numériquement l'article, le rectifier. Plus l'article était ancien, plus la rectification était importante. Lancer l'analyse. Finalement, le résultat ne me satisfaisait pas. Ce type d'analyse ne se suffit pas. Un article peut utiliser tant de fois certains termes, pour autant le sens du texte, sa portée ne sont pas saisis. Au final, j'ai choisi de procéder à une analyse thématique, lexicale et syntaxique. Pour chaque article, il s'agissait de faire apparaître les thèmes et les sous-thèmes, de voir le registre de langage utilisé (révélant les effets visés, comme par exemple l'identification, la proximité, l'injonction). Une analyse avec la rédaction d'une fiche (une grande partie sont numériques, d'autres manuelles) fut donc nécessaire pour chaque article. Une fois les analyses effectuées, des thématiques centrales et secondaires sont donc apparues.

Concernant les illustrations des articles, que ce soit des photographies ou des dessins, il fallut aussi en décoder les messages symboliques, leurs connotations²² : le code chromatique (le langage des couleurs), le code gestuel (la position des personnages), le code photographie (angle de prise de vue, contre-plongée ou plongée par exemple), le code morphologique (la construction de l'image en elle-même, avec ses lignes de force).

Chaque communication, y compris de presse, comporte un aspect représentationnel et un aspect instrumental. Le premier renvoie à la personnalité, aux affects et à l'idéologie de son auteur, le second aux moyens pour influencer le récepteur de cette communication. Les deux aspects s'expriment de manière variable, ainsi la publicité a une dimension instrumentale importante. Dans le cas de la presse écrite, les rédacteurs importants, les « plumes » vont laisser transparaître l'aspect représentationnel de leur production. Pourtant, la dimension collective d'une rédaction est à prendre en compte, il s'agira alors plus de l'« esprit » d'un magazine, d'idéologie sous-jacente d'un titre. Répertorier les thématiques du magazine est par exemple un moyen pour définir l'idéologie d'un magazine, au-delà de sa profession de foi. Ainsi si *Masculin*, lors de son lancement en France, reprenait le triptyque originel « Fun, sexy, useful » (drôle, sexy et utile), peut-on pour autant définir ainsi son idéologie ? Car l'idéologie (l'aspect représentationnel), sous-jacente, va définir des stratégies subtiles, masquées (l'aspect instrumental).

Au total, 486 articles (recueillis à la BNF) ont été analysés.

L'enquête auprès des rédacteurs

L'analyse des articles du corpus a constitué la première étape de mon enquête. Très rapidement au cours de celle-ci, j'ai renoncé à mon objectif initial : interviewer des lecteurs. L'analyse avait révélé des stratégies d'écriture si diverses et le plus souvent implicites, que j'ai privilégié une enquête auprès des rédacteurs. Ce n'était pas de savoir ce que pensaient les lecteurs de ces articles, ce qu'ils en faisaient, qui m'intéressait. Ce que je souhaitais mettre à jour c'étaient les enjeux sous-jacents à l'écriture de ces articles. Les discours sur la sexualité dans la presse semblent bien ne pas se réduire qu'à une simple volonté de diffuser des techniques sexuelles, ayant pour unique visée l'optimisation du plaisir sexuel. Ils semblent aussi être à la fois des enjeux et des instruments des rapports sociaux, en distinguant, catégorisant, hiérarchisant les groupes en présence. Les représentations de la sexualité dans la

²² Kientz A., *Pour analyser les médias. L'analyse de contenu*, Mame, Collection Médium, Paris, 1971, pp. 26-27.

presse légitiment ces catégorisations ou sont aussi au contraire des moyens de subversion de ces catégorisations. En effet, sous couvert d'évoquer des pratiques sexuelles, certains titres de presse sont le relais d'injonctions qui réifient des groupes en présence et les assignent à des places inégales et hiérarchisées. La sexualité est un champ de la réalité sociale essentialisé par excellence. Sa définition, ses pratiques (licites, légitimées ou non) sont l'objet de conflits, qui semblent la déborder. Là réside l'ambition de cette recherche. Et si parfois, les articles concernant la sexualité viennent ébranler certaines catégorisations (comme c'est par exemple le cas de la presse gaie, en ébranlant par exemple les normes de genre), c'est aussi pour ériger ou renforcer d'autres de façon plus insidieuse (et notamment des catégorisations d'âge, classistes et/ou racistes).

Ce second volet d'enquête était mu par des interrogations, des hypothèses : qui sont ces rédacteurs ? Quel fut leurs parcours professionnel mais pas seulement ? De quelle manière s'écrit un article sur la sexualité ? Sont-ils des spécialistes de cette question ? Et par conséquent, que signifie être spécialiste du sexe au sein de la rédaction ? Quelle est leur légitimité sur cette thématique ? Quelles compétences professionnelles mobilisent-ils ? Quelles portées accordent-ils à leur production ?

Or, ce second terrain fut bien délicat à appréhender. En effet, il a fallu trouver les coordonnées des rédacteurs les plus fréquents pour chaque magazine, parfois collaborant depuis longtemps. Je les ai contactés par divers moyens. J'ai à chaque fois privilégié en premier et quand c'était possible internet et le courriel. Pour trouver leurs coordonnées mails, j'ai tout simplement entré leurs noms sur un moteur de recherches : certains avaient des blogs, des pages Facebook. Lorsque ces recherches étaient infructueuses, j'ai recherché leurs coordonnées téléphoniques pour les appeler sans y avoir été invitée. Autant l'envoi d'un mail me permettait de respecter leur disponibilité, d'éveiller la curiosité tout en jouant de procédés elliptiques, autant le contact sans aucun préalable par téléphone était ardu. En effet, se posaient les inévitables questions de comment se présenter et présenter sa recherche ? Or, sexualité, sociologie et presse est un cocktail détonnant. Si la sociologie peut éveiller la curiosité et acquérir auprès des médias une valeur d'expertise, lorsqu'il s'agit de sexualité, elle active soit une curiosité bienveillante, à la limite de l'anecdotique (« la sexualité, ce n'est pas bien important »), soit de la méfiance (« la sexualité est *naturelle*, que vient faire là la sociologie »). Cette ambivalence de la presse à l'égard de la sociologie de la sexualité s'est révélée criante lors de la publication de la dernière enquête CSF²³. Si les chiffres de cette

²³ Bozon M., "Le filtre des médias, ou la réception d'une enquête sur la sexualité", 4810, Cultures et sociétés en Rhône-Alpes, Numéro spécial "Sexes", n°5, 2009, p.28-35, consultable à :

enquête furent souvent repris par la presse, les interprétations, pourtant présentes dans l'ouvrage ou dans les interviews des auteurs ont été délaissées au profit de celles des psychologues (qui pourraient révéler l' « inconscient » et les « mystères » de la sexualité) ou des sexologues.

J'ai éprouvé la même ambivalence auprès de mes enquêtés. J'ai par conséquent souvent neutralisé mon sujet de recherches. Je me présentais comme travaillant sur la presse, et notamment sur la sexualité, et je contactais le/la rédacteur/trice pour discuter avec lui/elle de son expérience. J'ai essuyé un seul refus catégorique, au téléphone, auprès d'une ancienne journaliste d'*Adolescente*, Florence. La discussion a duré. En résumé, voici les motifs de son refus : *Adolescente*, c'est une page qu'elle a tourné, c'était alimentaire, une commande. Elle rédigeait en en riant. Que de toutes façons, la ligne n'a pas cessé de changer : « moi je n'avais aucune compétence pour parler de sexualité aux adolescentes », « j'étais comme une actrice qui fait un film pour finir sa maison », « je n'ai pas le temps de vous rencontrer », « je suis passée à autre chose ». J'ai aussi essuyé des rendez-vous manqués ou oubliés. Pour certains, il a fallu les recontacter à plusieurs reprises. Pour d'autres, ils arrivaient en retard à l'entretien, me déclaraient être débordés (mais finalement l'entretien durait le temps envisagé).

Au final, j'ai parfois senti presque de la concurrence établie par certains rédacteurs. L'entretien avec Jacqueline, retraitée, ancienne rédactrice de *Féminin* est à cet égard probant. Jacqueline ne voulait pas initialement que j'enregistre l'entretien. Non pas car cela la gênait mais car elle trouvait cela inutile. En tant que journaliste, elle considère que c'est une plaie du métier. Selon elle, un de ses grands amis, Edgar Morin n'en a jamais utilisé. Finalement, elle a quand même accepté l'enregistrement. Pour autant, je n'ai pas pu imposer nos positions pour un enregistrement adéquat. Elle m'a reçu chez elle, dans son appartement, dans son salon, avec son employé de maison qui était dans la cuisine à côté (faisant du bruit). Cet entretien fut délicat mais pas désagréable pour autant. Son âge, son expérience, son parcours personnel et politique (à l'initiative du « manifeste des 343 salopes ») ont certainement instauré un déséquilibre que je devais rectifier tout au long de l'entretien, de manière subtile, pour qu'elle continue à me parler. A la fin de cette entretien, elle m'a offert un de ses ouvrages, m'a invité à dîner chez elle car deux de ses amis sociologues venaient dîner le lendemain. Un train à prendre et un sentiment d'illégitimité ont fait que j'ai décliné cette invitation.

J'ai tenté aussi de neutraliser mon apparence auprès de certains (notamment le rédacteur de *Masculin*), que mon irrévérence et ma dérision à l'égard des normes de genre ne

soient pas flagrantes (et ne pas débiter l'entretien avec l'*a priori* – qui en est un dans le sens commun- pour mon entretenu d'avoir à faire à une féministe, ce que je suis pourtant). Parfois, au contraire, j'ai peut-être joué de ces tactiques auprès de rédacteurs de la presse homosexuelle. Ils étaient en général les plus ouverts à un entretien, ils y voyaient peut-être une tribune. Julie, ancienne rédactrice de *Gay*, m'a proposé par exemple le tutoiement dès le début de l'entretien. Elle a aussi accepté de transmettre des mails à d'autres rédacteurs, j'ai pu rencontrer Frédéric et Stéphanie grâce à elle.

Face au nombre potentiellement restreint de rédacteurs accessibles, j'ai privilégié l'enquête par entretiens, semi-directifs et non par questionnaires. Par ailleurs, ce public ne me paraissait pas prompt à répondre à une enquête par questionnaires. Enfin, je voulais recueillir leur parole, l'entretien me semblait donc plus approprié. Pour les mêmes raisons que pour l'observation préalable ou les entretiens exploratoires, les questionnaires auraient aussi soufflé ce terrain. Ma démarche était plus orientée vers la compréhension de leur écriture, de leur posture professionnelle que vers la quantification. Je voulais saisir leur regard, leur interprétation de leur expérience professionnelle, de leur production de discours sur la sexualité. Je souhaitais donc aborder avec eux certaines thématiques (leur carrière, le magazine, leur place dans la rédaction...) Je souhaitais aussi une certaine souplesse dans le déroulement de l'entretien, je voulais que ces rédacteurs puissent librement me livrer leur interprétation, leur expérience.

Au cours de cette enquête, il n'y avait pas la crainte du déséquilibre, de l'ascendance de l'enquêteur, de l'expert, sur l'enquêté. Un autre déséquilibre était possible, la rivalité. J'ai voulu adopter une posture non pas d'équivalence mais au contraire de distanciation avec leur monde de compétences. Leur communiquer mon envie d'être à l'écoute de leur parole et de leur expertise, la nécessité de leur expérience, son respect. Au contraire, ce qui a surgi parfois, dans les entretiens, dans les prises de contact, dans les premières minutes, c'est une concurrence, une vérification de ma posture par les enquêtés. La difficulté résidait vraiment dans la prise de contact. Cette impression de concurrence s'est évanouie pour ceux qui ont accepté de collaborer, d'être rencontré, au fur et à mesure de l'entretien. Ils ont même manifesté à l'égard de l'enquête de l'intérêt (par l'envoi de mails après l'entretien ou la transmission de coordonnées de collègues). Mon intérêt manifesté, ma posture « d'apprentissage » se sont parfois redoublés par l'écart d'âge. Ces éléments ont eu un impact sur mes enquêtés et notamment avec les rédactrices de la presse féminine. J'ai senti ou j'ai entendu clairement de leur part une bienveillance à l'égard d'une recherche sur la sexualité menée par une femme plus jeune qu'elles. Cette bienveillance témoigne des enjeux qu'elles

placent dans cette thématique (développée dans cette thèse). J'ai procédé à une analyse thématique des entretiens, pour révéler les thèmes et les sous-thèmes abordés par les enquêtés et ainsi de "découper" les entretiens. Cette définition des thématiques est nécessairement liée au choix de l'enquête par entretiens semi-directifs, mais aussi de certains thèmes abordés spontanément par mes enquêtés.

J'ai pu réaliser au total neuf entretiens semi-directifs (et plusieurs conversations téléphoniques), ce qui est certainement peu, comparé à d'autres enquêtes avec d'autres terrains, mais vues les difficultés rencontrées, ne serait-ce que pour assurer mes entretenus de leur anonymat (huit exercent encore la profession de journalistes), je pense que ce terrain constitue un apport. Je n'ai donc pas procédé à des observations, afin de ne pas « souffler » l'ambition de ma recherche, ni à des entretiens exploratoires. En effet, j'ai obtenu certains contacts par le biais d'autres, des entretiens exploratoires auraient dérobé ce terrain, localisé géographiquement (à Paris), et professionnellement (j'ai parfois eu des rendez-vous dans les mêmes immeubles, certains titres appartenant au même groupe de presse). Ces entretiens représentent 185 pages de retranscriptions et plus de treize heures d'entretiens.

Cette thèse repose sur ces deux terrains d'enquête, les articles de presse et les entretiens avec des rédacteurs.

Présentation des rédacteurs – Tableau synthétique

<u>Rédacteur.trices</u>	<u>Magazine</u>	<u>Age (en 2011)</u>	<u>Articles du corpus (consacrés à la sexualité)</u>	<u>Encore en exercice ?</u>	<u>Au sein de la rédaction ?</u>
Nathalie	<i>Féminin</i>	42 ans	4 (de 2002 à 2009)	Oui	Oui
Monique	<i>Féminin</i>	59 ans	13 (de 1980 à 2007)	Oui	Oui
Jacqueline	<i>Féminin</i>	68 ans	17 (de 1979 à 1994)	Non	Non
Olivier	<i>Masculin</i>	37 ans	15 (de 1999 à 2001)	Oui	Non
Pascale	<i>Adolescente</i>	50 ans	25 (de 1991 à 1996)	Oui	Non
Annick	<i>Adolescente</i>	47 ans	27 (de 1995 à 2004)	Oui	Non
Frédéric	<i>Gay</i>	46 ans	20 (de 1999 à 2008)	Oui	Oui
Julie	<i>Gay</i>	34 ans	Coordinatrice des pages « Gay.e. » de 2000 à 2005	Oui	Non
Stéphanie	<i>Gay</i>	40 ans	Coordinatrice des pages « Gay.e. » de 2006 à 2008	Oui	Non
Sabrina ²⁴	<i>Adolescente</i>	38 ans	Rédactrice en chef adjointe de 2004 à 2009	Oui	non
Florence ²⁵	<i>Adolescente</i>	Inconnu	36 (de 1993 à 2007)	-	-

²⁴ Plusieurs entretiens téléphoniques, échanges de mails, elle a finalement annulé son rendez-vous au dernier moment et n'a plus souhaité me rencontrer.

²⁵ Conversation téléphonique de 15 minutes

CHAPITRE 3 : L'IMPORTANCE DE L'AGENDA. L'EXEMPLE DE LA PRESSE FEMININE

Lors de son lancement en 1937, *Féminin*, magazine féminin du corpus de cette recherche, propose des rubriques qui demeureront des incontournables dans la presse féminine : la beauté, la mode. Des conseils beauté, d'hygiène corporelle sont prodigués, des articles du premier numéro sont consacrés au « modelage du visage », à la « souplesse » du corps, au « secret du sourire ». Néanmoins, dès ce numéro, dans le cadre des pages « Variétés », le magazine souhaite informer ses lectrices de leur condition sociale. La rubrique « La loi, mesdames » est créée dès le début, avec l'objectif de présenter toutes les semaines « les conseils utiles pour mieux connaître leurs droits », rubrique rédigée par une avocate, Yvonne Netter. Pour ce premier numéro, la loi de 1907 est rappelée, qui permettait aux femmes ayant un emploi d'économiser un capital, « produit de leurs salaires », sous formes de « biens réservés », leur « appartenant en toute propriété », sans aucune autorisation du mari : « Voilà qui change les conditions ordinaires de la vie des femmes mariées, toujours soumises à l'autorité de leur époux ».

Le magazine, avec ses différentes rubriques, est un véritable mode d'emploi pratique, puisqu'il propose aussi des patrons de couture, de tricot, des idées de bricolage, des recettes de cuisine. Il est représentatif de son époque et de la condition sociale de ses lectrices potentielles, qu'il semble vouloir accompagner pour être des épouses, mères et maîtresses de maison irréprochables. En témoigne l'article d'une page « La parfaite secrétaire », qui présente à la fois l'orientation professionnelle de cet emploi, les moyens d'y accéder, mais aussi les méthodes pour être une « parfaite secrétaire », y compris à domicile, puisque : « un des métiers les plus agréables pour une femme, c'est d'être secrétaire de son mari », et « la méthode peut servir aussi à la femme qui administre sa maison et ses affaires ».

Il s'agit de délimiter les contours d'une « féminité » respectable : dans la rubrique « Les petits secrets de *Féminin* » (second numéro), est précisée la bonne longueur de la jupe : entre « 25 et 27 centimètres du sol ». Par ailleurs, un article, rédigé par Marcelle Auclair, est consacré à la séduction, avec exemples photographiques à l'appui : « Les hommes aiment les femmes gaies ». Il semble que la préoccupation de la rédaction est de donner à ses lectrices toutes les clefs pour séduire, des articles proposent des exercices de gymnastique, regroupés

sous le chapeau « Madame, il faut corriger votre silhouette ». Les numéros suivants proposeront chaque semaine des conseils de séduction à ses lectrices. Ainsi, si la sexualité n'est, elle, pas abordée dans le *Féminin* des débuts, la séduction et le couple sont des sujets récurrents.

Pendant une trentaine d'années, le magazine va rester fidèle à sa profession de foi originelle et son crédo initial, en prodiguant de façon récurrente des conseils pour parvenir à être une épouse et une mère parfaite, tout en s'adaptant aux situations historiques successives (à titre d'exemple, durant la seconde guerre mondiale, des conseils seront donnés pour une alimentation à bas coût, réaliser des vêtements, « tenir la maison » en l'absence de l'époux au front ou prisonnier de guerre...). Dans les années 1960, d'importants changements interviennent dans la condition sociale, professionnelle et privée des femmes françaises. *Féminin* ne sera pas étanche à ces mutations sociales importantes, qui concernent son lectorat cible. Et ces diverses questions, mises à l'agenda politique, vont être relayées durant cette décennie (de 1967 à la fin des années 1970 grosso modo) par le magazine. Dès lors, l'agenda politique, la seconde vague du féminisme et son reflux, auront une influence sur la teneur des articles consacrés à la sexualité dans *Féminin*.

1- Fin des années 60 et début des années 70: la marche vers une sexualité inféconde

Le couple comme enjeu d'épanouissement

En 1967, en France, la loi Neuwirth¹ est votée autorisant la fabrication, l'importation, la mise en vente de contraceptifs, sur prescription médicale (après des débats publics et parlementaires houleux). Onze ans après la création en France du Mouvement pour le planning familial, bien tardivement et après d'autres pays (les centres de *Birth Control* existaient alors en Hollande depuis 1882, depuis 1905 au Danemark, 1916 aux Etats-Unis, 1921 en Angleterre), cette loi est une réaction des parlementaires qui entendent et répondent aux revendications de femmes, portées notamment par le planning familial, et donc à plus de dix ans d'activisme de ce mouvement. Lancé initialement sous le nom de *La maternité heureuse* (jusqu'en 1961) par la gynécologue Weill-Hallé, ce mouvement assurait la

¹ Mossuz-Lavau J., *Les lois de l'amour, les politiques de la sexualité en France (1950-2002)*, Editions Payot, Paris, 2002 ; Riot-Sarcey Michèle, *Histoire du Féminisme*, La Découverte, Paris, 2002.

promotion de moyens de contraception pour éviter les avortements clandestins mal pratiqués, promotion alors interdite par la loi. Sa fondation en 1956 avait constitué un tournant en matière de prophylaxie anticonceptionnelle. En effet, dès 1920 des Françaises et des Français avaient participé au mouvement de réforme sexuelle : Berty Albrecht, après avoir vécu à Londres dans les années 1920, contribua à la Ligue mondiale pour la réforme sexuelle (fondée par Magnus Hirschfeld, Havelock Ellis et Auguste Forel), à l'Association d'études sexologiques. Elle créa la revue *Le problème sexuel*. En 1935, Jean Dalsace ouvrit à Suresnes la première consultation de contraception.

La création de la Maternité Heureuse fut pourtant accueillie avec suspicion par les premières suffragettes (au nombre desquelles compte Yvonne Netter, l'avocate conseil mentionnée auparavant de *Féminin*) qui demeuraient attachées à une défense de la moralisation sexuelle². Son objectif était de remuer l'opinion publique et de susciter un débat pour réviser la loi de 1920. Cette législation interdisait jusqu'alors toute propagande anticonceptionnelle, et rendait passible de la Cour d'Assises le crime d'avortement. Elle fut renforcée en 1923 par l'interdiction d'importations d'articles anticonceptionnels. A partir de 1961, dans ces centres, les femmes peuvent obtenir des diaphragmes, des stérilets en provenance d'Angleterre. La classe politique va se saisir de ces questions la même année. En 1962, le Conseil de l'Ordre des Médecins s'oppose de façon publique aux objectifs du Planning Familial.

La contraception devient une question centrale en 1965 lors de l'élection présidentielle. A l'époque, 57 % des français interrogés (sondage IFOP) se déclarent pour la mise en vente de contraceptifs. C'est le candidat François Mitterrand qui se prononce le premier pour la légalisation de la contraception. C'est à partir de 1966, avec Lucien Neuwirth (UNR, parti gaulliste) que les choses se précisent. Plusieurs propositions de loi se heurteront à la plupart des forces de droite de l'époque, dont l'hostilité se cristallise autour d'explications démographiques, médicales et morales. Une des craintes, notamment des hommes, qui jusque là devaient « faire attention » (en pratiquant le coït interrompu) pour ne pas « mettre enceinte » leurs épouses, c'est que la pilule va favoriser l'infidélité de leurs épouses.

Cette législation Neuwirth constitue une avancée fondamentale car elle permet la reconnaissance par la loi du droit des femmes à disposer de leur corps. Depuis 1965, la

² Chaperon S., « Contester normes et savoirs sur la sexualité (France-Angleterre, 1880-1980) » in Gubin E., Jacques C., Rochefort F., Studer B., Thébaud F., Zancarini-Fournel M. (dir.) *Le siècle des féministes*, Les éditions de l'atelier/les éditions ouvrières, Paris, 2004, p. 333-346.

législation autorise les femmes à ouvrir un compte bancaire et à travailler sans l'autorisation de leurs époux.

Ces avancées législatives vont alors redéfinir le cadre matrimonial. Le mariage tend à devenir un contrat entre deux personnes aux prérogatives plus égalitaires : les femmes ont gagné en autonomie financière et professionnelle, s'émancipant progressivement de la tutelle de leurs époux. Même si se marier et avoir des enfants demeurent des étapes clefs de leur existence, elles ne constituent plus le seul objectif légitime pour les jeunes femmes. Par ailleurs, l'autorisation de la contraception (même si la loi mettra plus de cinq ans à entrer en application) reconnaît publiquement l'autonomisation de la sexualité au regard de la procréation. Or, cette reconnaissance implique d'autres dimensions de la sexualité, au-delà de sa fonction reproductive, et notamment celles de plaisir. Le couple, plus égalitaire, a de nouvelles visées d'épanouissement individuel.

Face à cette redéfinition du couple, son épanouissement, son harmonie, deviennent prépondérants dans le magazine *Féminin*. Pour le numéro de juin 1968, une nouvelle rubrique est créée: « Le magazine du couple », composée de sept articles, la page introductive de la rubrique indiquant l'objectif de celle-ci : accompagner les lectrices dans « Les joies, les problèmes, les péripéties de la vie à deux ». Dans ce numéro de juin 1968, parmi les sept articles, sont abordés les sujets suivants :

- « Ce qui arrive aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui raconté par eux-mêmes : jamais le couple ne s'est élancé vers une existence plus riche, plus variée, plus fascinante. Jamais il n'a été aussi menacé. »
- « Ce que la psychologie révèle sur le mariage, ses réussites et ses échecs. Jamais on n'a accumulé tant de savoir sur les remous profonds de la vie conjugale. Pourquoi tous les couples n'en profiteraient-ils pas ? »
- « Ce que les enquêtes des spécialistes du monde entier dévoilent sur la crise de la famille. Jamais la société et les mœurs n'ont changé à une allure aussi vertigineuse. Nul ne peut réussir en bonheur s'il ferme les yeux sur ce qui se passe autour de lui. »

A l'occasion du numéro suivant (double, de juillet-août 1968), « Le magazine du couple » devient la première rubrique annoncée dans le sommaire. Enfin, en septembre 1968, alors que depuis sa création trente ans auparavant, la couverture de *Féminin* est illustrée par la photographie d'une femme, un couple hétérosexuel est en couverture, et le nom du magazine change pour devenir : *Féminin, Le magazine du couple*. Un autre numéro du magazine est aussi important, celui de novembre 1968, avec encore un couple en couverture. En effet, ce

numéro propose la traduction d'un article du magazine américain *Life* consacré à l'ethnologue Margaret Mead, intitulé « La vieille dame et l'amour d'aujourd'hui », sous-titré « Une fantastique révolution des mœurs ». La rédaction prend des précautions : « Les propos de Margaret Mead sont originaux et non conformistes au point de faire crier parfois à la provocation. Nous lui laissons la responsabilité de ses opinions. Mais ce sont des opinions qu'on ne peut ignorer. C'est pourquoi le magazine américain *Life* a déjà choisi, de son côté, de les répercuter à six millions d'exemplaires. » Un encart présente Margaret Mead, son parcours et son œuvre et conclut : « Ce livre a contribué à démontrer que le statut du « second sexe » attribué à la femme était le produit de facteurs historiques et culturels et non d'une quelconque infériorité de nature. » Cet article, de trois pages complètes, est donc un texte traduit de l'auteure où elle aborde les changements sociaux de l'époque, et notamment en matière de sexualité, de contraception, de structures conjugales.

Féminin promeut l'idée qu'il n'est plus acceptable pour une femme française à la fin des années 1960 de « subir » son mariage. Celui-ci devient un enjeu d'épanouissement personnel, et cet épanouissement passera notamment, en cohérence avec la légalisation de la contraception, par une nouvelle définition de la sexualité pour les femmes.

La revendication du plaisir sexuel

Les prémisses de ces revendications émergent au cours des années 1920 avec les premiers mouvements en faveur de l'éducation sexuelle à l'école. Un comité d'éducation sexuelle féminin sera créé en 1925. Au sein de ces clubs de réflexion, le plaisir féminin devient une revendication légitime, même si les discours restent très elliptiques, et dénués de conseils pratiques³. La publication du *Deuxième sexe*⁴ par Simone de Beauvoir constitue une révolution puisque l'auteur, en abordant les théories sexologiques et psychanalytiques, permet une diffusion plus large d'une nouvelle perception de la sexualité des femmes. Certes, elle demeure influencée par un certain naturalisme, car même si elle envisage le lesbianisme comme une modalité sexuelle égalitariste, l'hétérosexualité reste la norme, vouant les femmes à leur destin anatomique de pénétrées passives. Le discours sexologique, avec son héritage freudien (en matière de centralité de la sexualité dans l'existence humaine) connaît une large

³ Chaperon S., « Contester normes et savoirs sur la sexualité (France-Angleterre, 1880-1980) » in Gubin E., Jacques C., Rochefort F., Studer B., Thébaud F., Zancarini-Fournel M. (dir.) *Le siècle des féministes*, Les éditions de l'atelier/les éditions ouvrières, Paris, 2004, p. 333-346.

⁴ Beauvoir (de) S., *Le deuxième sexe*, Tomes I et II, Paris, Gallimard, 1949 (édition de 2007).

diffusion à la fin des années 1960 et au début des années 1970. C'est dans ce contexte, aux lendemains de mai 1968, que *Féminin* aborde directement et pour la première fois la sexualité, en janvier 1969, dans le numéro 197. Rédigé par Ménie Grégoire, alors chroniqueuse à la radio RTL, il a pour titre : « Un homme, une femme et le problème dont on ne parle pas. » et s'étale sur quatre pages ; (non en fin de magazine, mais dans le premier dixième). Le chapeau de l'article est le suivant: « Que peut une femme quand rien ne va dans la vie la plus secrète du couple ? Elle peut beaucoup. Cette lettre le prouve. Il faut la lire. »

La rédactrice évoque les nombreuses lettres reçues à ce sujet. Le titre et son chapeau ont un ton solennel, mais la thématique n'est pas précisée. La lettre d'une lectrice est retranscrite, évoquant ses incompatibilités sexuelles avec son époux et la façon dont ils sont parvenus à les résoudre. Ménie Grégoire débute son article de la manière suivante : « Je sais que cette lettre peut choquer. [...] Alors, voulez-vous qu'on en parle vraiment, de ces corps féminins longtemps maudits ? Voulez-vous que je commente ces mots si beaux, si vrais, ces mots d'une femme d'aujourd'hui ? ». Un paragraphe est titré : « Plaisir, le mot rayé du dictionnaire intérieur ». Ce n'est qu'au second tiers du texte de l'article que la rédactrice évoque clairement son sujet : « Le plaisir physique, puisqu'il faut enfin l'appeler par son nom ».

La rédactrice prend de multiples précautions, pour « moraliser » ses propos. Elle utilise un champ lexical religieux, et concernant le plaisir sexuel, elle indique qu'« une certaine morale en a fait un diable cornu » et qu'il devrait au contraire représenter un « ange adulte : "l'ange du foyer" ». Elle mobilise les vocables suivants : âme, corps, ange, diable, bête, vertu.

Au cours des premiers articles du magazine consacrés à la sexualité (de novembre 1968 jusqu'en février 1970), la rédaction semble hésitante, et inscrit son discours non pas dans une optique révolutionnaire, mais bien dans une démarche de moralisation sexuelle, héritage des années 1920, l'asservissement des femmes aux pulsions masculines constituant la crainte centrale face aux nouvelles revendications en matière de maîtrise de la procréation⁵. En avril 1969, une autre lettre d'une lectrice est mise en avant par Ménie Grégoire: « Les jeunes filles et la virginité ». Une lectrice célibataire évoque les difficultés qu'elle rencontre avec sa mère lorsqu'elles discutent du mariage. Elle revendique ne pas vouloir se marier vierge et reproche à sa mère de certes souhaiter « l'égalité homme-femme dans le travail », mais de s'offusquer en matière d' « égalité sexuelle ». La réponse de la rédactrice, une fois

⁵ Id.

des jalons historiques posés, va osciller entre la reconnaissance de changements quant à cette question de la virginité des femmes et en même temps, Ménie Grégoire emprunte parfois le ton du sermon en réponse à la jeune lectrice concernant la plus grande information en matière de procréation:

« Vous n'aurez plus le droit, par exemple, de faire des expériences par pure curiosité. On ne vous cache rien ! » « Vous n'aurez plus d'excuses à vos échecs. » « Vous aurez le devoir, vous les filles, de vous conduire en responsables, comme on l'exigeait des hommes. » « Bref, si entre seize et vingt ans, vous prenez des libertés de femme, il va vous falloir n'être plus des enfants. » « Mais je ne suis pas sûre, pas sûre du tout, qu'à seize ans, vous soyez mûres »⁶

L'infidélité des femmes mariées favorisée par la légalisation de la pilule est alors une crainte. Elle fait l'objet d'un article de février 1970, et constitue une occasion d'affirmer plus clairement pour le magazine une revendication au plaisir sexuel pour les femmes. Dans cet article de six pages intitulé « Le dossier de l'infidélité féminine », sont interviewés des médecins, psychiatres, magistrats et prêtres, désignés par la rédaction comme étant « ceux à qui elles se confient sous le sceau du secret et qui les connaissent bien. ». Selon la rédactrice :

« On a beaucoup dit que les moyens contraceptifs dont disposent les femmes aujourd'hui, particulièrement la pilule, le plus sûr de tous, encourageaient l'infidélité féminine, en supprimant le danger d'une conception adultérine. »

Selon une gynécologue interviewée :

« Prétendre que la pilule encourage l'infidélité est une invention masculine. » « Disons simplement que l'usage d'un moyen contraceptif prouve d'abord qu'une femme a dominé un certain nombre de tabous et qu'elle sait aborder un problème humain avec un esprit logique. C'est cet état d'esprit, et non l'usage d'un contraceptif, qui l'entraînera peut-être à des expériences extra-conjugales, si elle n'estime pas trouver dans son mariage toutes les joies qu'elle espère. »

La contraception est soutenue par cette gynécologue, et donc cautionnée par la rédaction du magazine, comme étant le signe de l'autonomie d'une femme, qui se traduira aussi dans le fait d'accepter de poursuivre ou non, une union non épanouissante. Il n'y a pas de « recadrage », ou d'explications de la rédaction concernant cette position.

La rédactrice est bien plus directe que sa collaboratrice un an auparavant à propos du plaisir :

⁶ Les extraits d'articles, d'entretiens ou les références bibliographiques dépassant quatre lignes seront insérés dans le texte de cette manière.

« On a prétendu, pendant longtemps que seuls les hommes avaient d'impérieux besoins physiques à assouvir. Pour les générations de femmes qui nous ont précédées, l'amour physique et le plaisir étaient donc des sujets défendus et dont on ne parlait pas sans mauvais goût. La science et l'avènement de la psychanalyse ont mis un peu de lumière dans cette obscurité. »

L'affirmation de « l'avènement de la psychanalyse » rejoint un éclairage de Gagnon et Simon : les théories freudiennes de la sexualité ont été intégrées à la modernité et ont transformé la manière de penser la sexualité dans le sens commun, en la replaçant notamment au centre de l'existence humaine⁷.

En abordant cette question du plaisir, l'article mentionne aussi la « frigidité » en relatant les propos d'une autre gynécologue :

« il arrive que telle femme frigide avec un homme ne le soit plus avec un autre. Ce qui détermine l'atteinte du plaisir physique est tellement compliqué et subjectif...La frigidité est liée, comme le plaisir, à tout un contexte mental, psychique, à l'imagination, à la sensibilité. »

Cette question de la « frigidité » fut l'envers de celle du plaisir. Le débat s'articulera pendant longtemps autour de l'existence ou non d'une « frigidité féminine ». En avril 1970, l'article « Le droit au plaisir. Les mythes de la frigidité » semblent indiquer à ce moment là que la rédaction a tranché. L'article est introduit ainsi :

« Le nom de cette maladie, ou plutôt de cette inappétence, n'a jamais été autant prononcé que depuis une trentaine d'années, époque qui coïncide avec une certaine libération des femmes, au niveau du langage et de la confiance, entre autres. Non pas que la frigidité soit une invention de notre époque mais, tout simplement, parce qu'il était malséant pour nos mères et nos grands-mères de " parler de ces choses-là". »

Il est constitué d'extraits d'une interview avec une gynécologue présentée comme connue mais dont le nom est tu, désignée par une initiale. Le sujet semble encore tabou, même pour une professionnelle. L'article est constitué de quatre paragraphes : « Le mythe de l'incapacité physique », « Le mythe de la maladie mentale », « Le mythe de la responsabilité féminine », « Le mythe du plaisir standard ». La gynécologue affirme l'existence du plaisir sexuel et l'inexistence d'une « frigidité féminine »:

« Ce qui est certain, c'est que toutes les femmes sont physiologiquement bâties pour accéder au plaisir. L'idée encore répandue, que certaines seraient

⁷ Gagnon J., « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », in Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008, p. 20 (préface d'Alain Giami).

frigides de par leur nature, leur conformation physique, relève de la fantaisie. » « Le mari qui, dans des cas semblables, accuse sa femme d'être une frigide, une malade mentale (je l'ai déjà entendu), est un âne. »

Le discours sexologique

De manière concomitante, la rupture entre sexualité et procréation, et par conséquent la reconnaissance sociale du droit pour les femmes d'avoir des relations sexuelles sans la crainte d'une grossesse non désirée, va s'accompagner de la revendication à une éducation sexuelle. C'est sur ce terreau favorable et fertile que va pouvoir être diffusé un discours sexologique par la presse de l'époque. *Féminin* accordera pendant plusieurs années une place importante à cette discipline et à ses résultats. Ainsi, si de 1968 à 1970, les « experts » ès sexualité convoqués dans les articles du magazine sont des médecins, des gynécologues, voire même des prêtres, les sexologues vont devenir pendant quelques temps les spécialistes privilégiés par la presse féminine. En mai 1970, un gynécologue, cette fois-ci nommé, est interviewé dans un article de quatre pages intitulé « Les couples heureux et la sexualité ». Les deux groupes nominaux (« Les couples heureux » « la sexualité ») sont accolés : pour la rédaction, la sexualité est devenue une source de bonheur pour les couples. Il est précisé dans le chapeau de l'article que le gynécologue interviewé vient « dresser le bilan d'une expérience d'éducation sexuelle menée dans des écoles de la région parisienne et procède actuellement à une enquête sur les problèmes sexuels du couple. » L'expert convoqué expose deux préoccupations de l'époque : la réflexion concernant les modalités d'une éducation sexuelle auprès des mineurs et les objectifs de la sexologie.

Le relais d'un discours sexologique prendra véritablement son ampleur en Août 1970 avec un article de onze pages sous la forme d'un fascicule détachable (donc comme un manuel, voire des fiches recettes) à l'occasion de la publication de l'ouvrage des sexologues américains Masters et Johnson, *Human Sexual Response*⁸. Les travaux de ce couple de sexologues sont présentés comme les voies d'accès à la réussite conjugale : « La réponse du docteur Masters est simple : le désaccord sexuel, est, derrière les apparences, la véritable cause d'innombrables divorces – 75% aux États-Unis selon une enquête récente. »

Dans une perspective utopiste et libératrice de la sexualité, les thérapies sexuelles permettraient de reconnecter les individus à leur sexualité, brimée par la société. Ruwen

⁸ Masters W., Johnson V., *Human Sexual Response*, Edition Little, Brown and Co, 1966.

Ogien qualifie cette optique émancipatrice de « liberté sexuelle positive »⁹. Une sexualité libérée de la répression sociale garantirait un épanouissement individuel et une conjugalité heureuse. La sexologie des années 1970, et notamment celle relayée par *Féminin* à cette époque, est marquée du sceau de cette « liberté sexuelle positive ». L'hypothèse répressive volera en éclat avec les analyses de Gagnon et Simon¹⁰ dans un premier temps, suivies de Foucault¹¹ (ces développements ont été présentés dans le chapitre 1).

L'auteur de l'article souligne à propos de la sexologie : « Il s'agit tout au contraire d'une rééducation de la sexualité, du rétablissement d'une spontanéité brimée par un apprentissage défectueux. Cette méthode a pour but de faire redécouvrir – ou le plus souvent découvrir – aux conjoints cette forme supérieure de communication humaine qu'est le duo amoureux. »

Le relais des thèses sexologiques dans le magazine constitue une forme d'éducation sexuelle, avec ces spécificités : libératoire et utopiste, à mettre en pratique dans un cadre conjugal, et constituant une voie d'accès à l'épanouissement personnel. Cette médiatisation sera aussi celle d'un champ lexical spécifique, se voulant médical : dysfonctionnements, traitements, thérapies, soigner, « trouble de la fonction orgasmique », voire naturalisant : "réactions sexuelles". Pas moins de trois nouveaux articles en moins d'une année vont être consacrés à Masters et Johnson :

- en mai 1971, « Les questions que les jeunes couples ...posent aux sexologues. Par le Dr William Masters et Virginia Johnson, les deux célèbres américains, qui, les premiers, ont étudié la vie amoureuse en laboratoire. »

- en août 1971, « Questions sur l'amour. Où commence la frigidité ? Masters et Johnson répondent. »

- en septembre 1971, « Questions sur l'amour. « En cas de mésentente sexuelle, qui doit demander aide, et à qui ? Masters et Johnson répondent. »

« Questions sur l'amour » deviendra alors une rubrique récurrente. Il s'agit plus précisément de questions de sexualité. *Amour* et *sexualité* sont assimilés, l'éducation sexuelle transmise aux lectrices ne s'entend clairement et strictement que dans un cadre conjugo-amoureux. Un gynécologue, « Le docteur D. » remplacera les sexologues américains à la rédaction de cette rubrique. Si de 1968 au début des années 1970, les discours sur la sexualité dans un magazine à destination d'un lectorat féminin s'autonomisent des considérations morales, ils passent

⁹ Ogien R., *La liberté d'offenser. Le sexe, l'art et la morale*, La musardine, Paris, 2007.

¹⁰ Gagnon J., Simon W. « Les origines sociales du développement sexuel » in Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008, traduit de « The Social Origins of Sexual Development » in *Sexual Conduct. The Social Sources of Human Sexuality*, Aldine, Chicago, 1973.

¹¹ Foucault M., *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976.

ensuite sous la coupe et la plume, de gynécologues, de sexologues (ces derniers étant souvent initialement de la discipline). Cette orientation sexologique permettra d'aborder à plusieurs reprises la question des « deux plaisirs » (vaginal et clitoridien) et de remettre en cause leur hiérarchisation. Dans un « Questions sur l'amour » de novembre 1971, le magazine, par la plume du Docteur D, affirmera : « Dans l'esprit de beaucoup de femmes et d'hommes, il y a dualité de l'orgasme : on oppose le plaisir dû à l'excitation de la région du clitoris au plaisir produit par la pénétration. » « Le plaisir vaginal, pense-ton, est le « vrai plaisir » ; l'autre, est ersatz frelaté que, souvent, la femme n'ose pas demander à son partenaire. »

Pour autant, ce discours sexologique de l'époque, repris et donc promu par la rédaction, dans la droite ligne de Masters et Johnson, qui en instaurant des dysfonctionnements de *couple* et donc des thérapies de *couple* (et non plus des problèmes individuels), envisage la sexualité, harmonieuse, circonscrite dans le cadre d'un couple hétérosexuel stable (voire marié). En témoigne l'article du mois suivant, en réponse à celui de novembre 1971. Face à un important courrier des lectrices, le Docteur D. a souhaité « éclairer » (éduquer) celles-ci en publiant les extraits d'un ouvrage venant de paraître (un parmi d'autres de l'édition sexologique florissante à cette époque, *La sexualité féminine*, de Sandra Mc Dermott). Est publié l'extrait suivant :

« J'ai remarqué que plus une femme est équilibrée, moins elle semble souffrir de ne pas toujours éprouver d'orgasme. Cette attitude m'est apparue comme un signe de maturité. Il s'agit de femmes qui ont fait l'épreuve de leur capacité de plaisir. Pourvu que celui-ci survienne avec une fréquence raisonnable, elles sont parfaitement satisfaites. »

La sexualité des lectrices est circonscrite dans un cadre conjugo-affectif : « Pour d'autres qui se croyaient insensibles, le plaisir est apparu quand elles ont enfin trouvé l'homme de leur cœur. »

Parallèlement à cette « sexologisation » des discours sur la sexualité dans *Féminin*, l'agenda politique marque de son empreinte ces représentations.

La lutte pour la dépénalisation de l'avortement

Dès les premiers mois de l'existence du Mouvement de Libération des Femmes français (dont la première manifestation publique importante date de mai 1970 avec un meeting de 500 personnes à l'université de Vincennes), sont créés des groupes de réflexion concernant la dépénalisation de l'avortement. En avril 1971 est publié le manifeste de 343

femmes dans *Le Nouvel observateur* reconnaissant avoir déjà avorté. En novembre 1971, a lieu la première manifestation de rue pour la dépénalisation de l'avortement, avec les slogans « Pas de lois sur nos corps », « Abolition des lois contre l'avortement », « Avortement libre et gratuit pour toutes », « Nous aurons les enfants que nous voudrons », 4000 personnes (dont 800 hommes) y participent, et d'autres manifestations ont lieu le même jour en Province¹².

Le procès dit de Bobigny qui s'ouvre en 1973 constitue un tournant dans cette lutte. L'inculpée Marie-Claire Chevalier est défendue par Gisèle Halimi (signataire du manifeste des 343). A la barre, entre autres personnalités, Simone de Beauvoir, l'auteur du *Deuxième Sexe* déclare que la loi de 1920 opprime les femmes en les contraignant à la maternité, « moyen pour les hommes de les garder à la maison et de leur faire assumer toutes les tâches domestiques et éducatives ...si la femme pouvait choisir d'être mère quand elle le veut, elle pourrait devenir la rivale de l'homme dans le domaine professionnel et lui demander de prendre sa part du travail domestique. Cela remettrait en cause toute notre organisation sociale »¹³. Marie-Claire Chevalier, 16 ans au moment d'une grossesse suite à un viol et qui avait avorté, sera relaxée. C'est Simone Veil, ministre de la Santé Publique qui défendra un projet de légalisation de l'avortement. Celui-ci sera adopté le 29/11/1974, après des débats passionnés, grâce au soutien de la gauche. La loi est promulguée le 17/01/1975, mais avec la particularité d'être votée pour 5 ans seulement. Le 31 décembre 1979, la loi sur l'IVG rend définitives les dispositions de loi de 1975. Le projet de loi, qui rencontre une forte opposition au motif que la loi Veil a banalisé l'avortement, est adopté par 271 voix contre 201, seuls 70 députés de la majorité de droite sur 290 ayant voté pour.

Ces débats qui vont traverser la société française durant quatre ans ne vont pas épargner la presse féminine. *Féminin* va relayer ces débats, avec leurs atermoiements. Dès juin 1971 (deux mois après la publication du manifeste des 343 salopes), *Féminin* publie l'article « Comment on vend en France l'avortement à l'anglaise. ». Le titre même indique une prise de distance, voire une opposition à une autorisation de l'avortement sans conditions thérapeutiques ou pénales. Cet article relate les propos de Mme Weill-Hallé, fondatrice du mouvement pour le Planning Familial, qui venait de publier *L'avortement de Papa*. L'article, de deux pages, traduit le malaise de la rédaction. Il prend soin de mentionner dans sa première partie :

¹² Riot-Sarcey M., *Histoire du Féminisme*, La Découverte, Paris, 2002.

¹³ Id., p. 104.

« Même si l'on se place en dehors de toute considération religieuse ou philosophique, cet acte n'est pas aussi simple qu'on voudrait parfois le faire croire. L'avortement artificiel, même pratiqué sous contrôle médical, comporte des dangers qu'on ne peut pas passer sous silence : il engendre le risque de prématurité à l'accouchement suivant, d'avortements spontanés, et de troubles psychologiques. »

Pour la conclure de la manière suivante :

« La question se pose : les couples français sont-ils capables de juger par eux-mêmes de l'opportunité de l'interruption ou de la poursuite d'une grossesse ? Encore faut-il qu'on ait aidé ces couples à prendre conscience de leurs responsabilités dans l'amour. Elles commencent par la contraception et non par l'avortement qui reste, conclut Mme Weill-Hallé, " une misère et un constat d'échec ". »

L'avortement est donc présenté comme une décision conjugale et non un choix individuel des femmes. Sur les trois quarts de la seconde page, sont traduites des « Lettres adressées à des médecins français – par une compagnie de taxis de Londres – par un organisme médical anglais ». Ces lettres sont présentées par la rédaction comme des promotions, voire des publicités à destination de médecins français qui auraient besoin d'adresser des femmes souhaitant recourir à l'avortement. La rédaction ne semble pas en faveur d'une dépénalisation de l'avortement sans conditions. Les derniers mots de l'article en témoignent: « Le mois prochain : Un exemple à méditer, le pays où tout est permis ».

En juillet 1971, le magazine publie un article sur l'avortement en Angleterre. Sont abordées les cas du Japon et de la Russie où l'avortement est autorisé.

« Dans ces deux pays, l'avortement libre a donc abouti à une crise de conscience, aggravée au Japon par une baisse démographique, qui inquiète les économistes et les milieux industriels depuis 1967. »

Le rédacteur anonyme conclut son article de la manière suivante :

« Reste à savoir si l'avortement artificiel effectué officiellement dans de bonnes conditions n'est pas moins dangereux pour la santé des femmes que l'avortement à la sauvette pratiqué souvent par des gens incompétents et dans des circonstances dramatiques. Mais dans l'un et l'autre cas, l'avortement apparaît, à l'ère de la contraception, comme une solution désuète. Pourquoi tant de femmes la choisissent-elles encore, alors qu'elles ont à leur disposition tous les moyens d'éviter les grossesses non désirées ? »

La rédaction de *Féminin* va progressivement se rallier à la lutte pour la dépénalisation et l'autorisation de l'avortement. Elle se prononce en sa faveur, certes de manière discrète, une

première fois en septembre 1971, dans l'article « Les droits que vous avez gagné et ceux qu'ils vous restent à conquérir ». Le chapeau de l'article précise : « Voici les revendications raisonnables des françaises de 1971. Mais tous les droits que les femmes ont déjà arrachés sans scandale, il faut aussi apprendre à les utiliser. » Cette seconde vague féministe se doit donc être *raisonnable* (le discours du magazine se radicalisera dans les années qui suivront). Le premier paragraphe est consacré à la vie sexuelle et à la fécondité. La loi sur l'avortement est présentée comme étant « à réviser » car « beaucoup trop restrictive et de ce fait inefficace. »

Dans le même numéro de septembre 1971 : « Ce qui est juste et ce qui est absurde dans le nouveau féminisme » appelle à la modération des revendications féministes. Concernant l'avortement, la rédactrice (Ménie Grégoire) précise en introduction et en police plus grande : « Ce qu'il nous faut, oui, c'est une nouvelle loi sur l'avortement. Mais pas de lâchage de toute loi. Vouloir bâtir la société sur l'irresponsabilité est enfantin et destructeur. » Pendant plusieurs mois, le magazine ne se prononce pas en faveur de la légalisation de l'avortement, mais relaie l'information en matière de contraception. Il publie en octobre 1971 l'article « Les pilules qui ratent ». Une gynécologue (anonyme) est interviewée sur les raisons des contraceptions infructueuses. Elle précise notamment que : « La culpabilité de la contraception existe encore. » Elle explique les « ratés » de la contraception de la manière suivante : « En outre, et c'est là, à mon avis, un point extrêmement important : la sexualité est un mode d'expression de l'inconscient, de l'irrationnel, tandis que la contraception est une mesure raisonnable et rationnelle. Faire coïncider les deux n'est pas chose facile, loin de là. »

Pendant plus de deux ans (fin 1971-début 1974), *Féminin* abordera très peu la question de la légalisation de l'avortement. Mais le « procès de Bobigny » et sa médiatisation va faire basculer la rédaction (et ce virage se fera concernant d'autres luttes féministes). En janvier 1974, Gisèle Halimi, l'avocate de la jeune femme inculpée, est interviewée dans le magazine dans un article de cinq pages intitulé « L'avocate des femmes témoigne : "Pour les françaises, 1974 c'est encore le moyen-âge" ». Le titre choisi indique le virage progressiste du magazine. L'opposition à l'avortement est en creux présentée comme une opinion réactionnaire. L'interview est conduite par un journaliste, qui se montre parfois déstabilisé par les propos de Gisèle Halimi (ce procédé d'interviews se présentant comme un débat sera utilisé par le magazine à plusieurs reprises). Concernant le procès de la jeune Arlette (qui avait accouché seule, l'enfant est mort lors de cet « accouchement ») défendue par Gisèle Halimi, le rédacteur écrit : « Une hirondelle ne fait pas le printemps. Un fait divers horrible ne fait pas le moyen-âge. » Face aux arguments de l'avocate, il consent alors : « Bon nous sommes au moyen-âge.

Que faire alors selon vous pour en sortir ? » Les propos du journaliste ne sont pas progressistes, mais l'intégralité des propos de Gisèle Halimi, notamment en matière d'émancipation économique des femmes et de légalisation de l'avortement est respectée. Ce choix de la rédaction traduit une volonté de promotion de la lutte pour la dépénalisation de l'avortement. Contrairement aux premiers temps (septembre 1971), il n'y a pas dans cet article de prise de distance de la rédaction par rapport aux propos de l'interviewée.

Le magazine s'est rallié à la légalisation de l'avortement, au nom de la dangerosité des avortements clandestins. La rédaction avait choisi comme cheval de bataille la promotion de la contraception et son accès au plus grand nombre. En témoignent deux articles, de décembre 1974 et d'avril 1975. Le premier, dans la rubrique « Vos questions sur l'amour » explicite cette position :

« Légaliser l'avortement imposera aux pouvoirs publics de répandre plus largement son antidote : la contraception. *Féminin* participera à cette action. Ici, nous avons demandé au Dr D., qui est gynécologue, en même temps que sexologue et psychosomaticien, de dire la vérité sur la pilule. Trop de légendes détournent encore les femmes de recourir à ce moyen sûr de régulation des naissances. »

Le second, intitulé « La contraception en France : sept ans de sabotage » précise : « Notre pays réussit l'exploit de se trouver à l'année zéro de la contraception, alors que la loi qui devait la mettre à la portée de toutes les françaises est votée depuis 1967. »

Cet article, outre un portrait de Lucien Neuwirth, expose les désinformations relayées par la presse (sans préciser les titres) et des groupes de pression (*Laissez les vivre*) concernant la contraception et promeut les actions des plannings familiaux.

La sexualité comme préoccupation médiatique

En quelques années, la sexualité s'est imposée comme un sujet récurrent. Entre novembre 1968 et décembre 1974, *Féminin* y consacra 20 articles, en plus de la rubrique mensuelle « Questions sur l'amour », créée en novembre 1971. Or, ce sujet ne s'est pas imposé comme un produit fini aux enjeux délimités dès 1968. La légalisation de la contraception en 1967 a légitimé *de facto* le plaisir sexuel pour les femmes. Cette problématique a vu son traitement évoluer au fil des articles durant cette période (1968-1974).

En novembre 1970, Ménie Grégoire dénonce l'immobilisme en matière de sexualité (dans un article intitulé « Le lit conjugal ») : « Chez une femme civilisée, la frigidité est sans doute devenue la règle du départ. Toute notre éducation des filles y conduit : une série

d'interdits, de condamnations morales, un mutisme obstiné de tous les éducateurs ont patiemment bloqué les mécanismes spontanés. » Le plaisir sexuel n'est pas présenté comme résultat d'une action duelle, les hommes en seraient seuls responsables, les femmes seraient passives.

« les romanciers et cinéastes qui osent présenter une défloration comme un plaisir partagé m'apparaissent-ils comme de véritables criminels. Qu'ils effraient les filles, ce n'est pas grave, cela se rattrape. Mais qu'ils trompent les garçons, c'est impardonnable, car tout dépend d'eux. Le plaisir d'une femme est aujourd'hui le fruit d'une lente et patiente coopération avec l'homme. »

L'année suivante, ce discours est dépassé. Les lectrices sont encouragées à ne plus demeurer passives et à prendre des initiatives. Dans la rubrique « Questions sur l'amour », en novembre 1971, le Docteur D., souligne qu'une « conception moderne de la sexualité suppose égalité et réciprocité ». Cependant, il s'inscrit dans un cadre conjugal stable comme en témoigne le vocabulaire utilisé : « les conventions voulant que l'épouse attende le « bon plaisir » de son seigneur et maître sont périmées », « Il me paraît donc tout à fait normal, et même souhaitable, que l'épouse puisse prendre l'initiative de l'acte amoureux, sans se laisser brimer par des interdits démodés. »

Les normalisations et les représentations légitimes en matière de sexualité ont, en peu de temps, radicalement changées : la suspicion ne se fait plus à l'encontre des femmes revendiquant le droit au plaisir sexuel (voir précédemment l'article de Ménie Grégoire d'avril 1969). Si en 1969, il faut plusieurs paragraphes avant d'oser écrire le mot « plaisir », moins de trois ans après, on évoque sans ambiguïté le clitoris, le vagin : « je veux redire que le plaisir est UN : que l'orgasme soit provoqué par des caresses clitoridiennes ou qu'il soit provoqué par la pénétration, ou bien que la seule imagination en soit la cause, il s'agit de phénomènes identiques. » « les femmes ne s'y trompent pas, et la masturbation féminine reste presque toujours clitoridienne. » (« Questions sur l'amour », janvier 1972)

Comme le souligne Michel Bozon¹⁴, au tournant des années 1970, la sexualité devient un des éléments constitutifs du couple (hétérosexuel). Cette préoccupation se traduit par la multiplication des articles à ce sujet et la création de la rubrique « Questions sur l'amour ». La poursuite d'une relation sans sexualité devient impensable, son absence devient le signe de « quelque chose qui cloche ». L'aspiration à l'épanouissement par la sexualité devient une

¹⁴ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, collection sociologie 128, Armand Colin, 2002.

marque de modernité, alors qu'avant 1967, cette revendication constituait un témoignage d'immoralité. Les conduites sexuelles devenant de manière caractéristique infécondes, leur transformation sous-tendait d'autres questionnements, d'autres enjeux. Parler de sexualité a alors constitué une remise en cause des rapports sociaux de sexe de l'époque.

2 - Le relais des luttes féministes dans les années 70

La sexualité comme starter féministe et la politisation de l'intimité

Le vote de la loi Neuwirth en 1967 a participé à la réactualisation des aspirations émancipatrices, avec ce qu'on désigne communément comme étant la seconde vague du féminisme français (la première vague désignant les mouvements au tournant du XXème siècle). Pour les femmes, revendiquer le droit à une sexualité inféconde, c'est aspirer, à une sexualité chargée d'autres objectifs. L'accession au plaisir sexuel pour les femmes et la redéfinition du couple (hétérosexuel) sont des enjeux relayés par la presse féminine de l'époque. Ces revendications, portant sur la sphère intime, se sont déplacées. On en parle publiquement. Désormais, « Le privé est politique ». La sphère privée, intime, domestique n'est pas anecdotique, ne relève pas de la responsabilité individuelle. Elle porte l'empreinte de structurations sociales, dont elle permet la pérennité, comme le souligne très justement Christine Delphy¹⁵. Inégalité hommes-femmes et sexualité sont au premier plan de la première publication théorique du MLF dans la revue *Partisans* en 1970¹⁶. Les mythes de l'orgasme vaginal et de la frigidity féminine y sont contestés. Ces préoccupations sont reprises dans *Féminin*, avec un article de novembre 1972 « La femme active en amour. Qui est-elle ? » Le chapeau de l'article précise :

« Hier, féminité avait pour synonyme passivité, soumission, dépendance ? On rencontre de plus en plus de femmes qui ont rejeté cette image. Elles parlent de leur corps avec franchise, abordent l'amour délibérément, vivent le mariage comme une relation d'égalité et ne tolèrent plus d'être brimées. Cette évolution touche-t-elle l'ensemble des femmes ou une minorité ? A quels signes distingue-t-on ces femmes actives des femmes...moins actives ? Le phénomène est-il nouveau ? »

¹⁵ Delphy C., « Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 22, n° 3, 2003, p. 47-69.

¹⁶ « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, n°54-55, Paris, Maspéro, 1970.

Quatre « experts » sont appelés à donner leur point de vue sur cette « femme active en amour » : Evelyne Sullerot, sociologue, deux médecins gynécologues (un homme et une femme, restés anonymes), et l'historien Alain Decaux. Si les considérations sont extrêmement divergentes, la problématique de l'article illustre la position de la rédaction : les discours, les comportements sexuels ont des implications sociales. La sociologue se montre extrêmement critique à l'égard de la figure contemporaine féministe :

« le Blue jean délavé mais collant, les cheveux pendouillants, même sales, mais qui chatouillent et permettent des tas de regards entre mèches et coups de menton, une certaine façon de téléphoner la première, d'affirmer ses convictions féministes et son horreur de l'esclavage du ménage, de laisser entendre non seulement qu'on est plus vierge – ce qui ferait peur- mais que pour la chose on n'a point de tabou et pas mal d'expérience - tout cela fait un style pratiqué tout simplement pour plaire aux gentils dolents chevelus ou aux jeunes révoltés à multiples causes. »

« on peut remarquer que ce n'est pas d'être autonome que de passer d'une tyrannie à une autre tyrannie. »

« Mais leurs attentes, leurs recherches les font plus revendicatrices, et plus anxieuses. Paradoxalement, elles les font aussi largement dépendantes de l'homme dans la mesure où elles se sentent plus malheureuses quand elles n'obtiennent pas ce qu'elles poursuivent, ou ne le conservent pas. Et le grand drame reste toujours de plaire, en amour. »

Le gynécologue présente le même type de discours, faisant de la « femme active en amour » une hystérique nymphomane :

« Mais sur cette femme active en amour, on se fait des idées absurdes. La grande amoureuse, je l'ai remarqué, est souvent un petit bout de femme, très calme, très équilibrée. La grande fille qui avance crinière au vent, la grande cavale, vaut généralement un zéro pointé. Ce n'est pas une règle absolue, mais presque. Celles qui m'ont raconté des exploits ahurissants étaient toujours des femmes qui ne se faisaient pas remarquer, à qui vous auriez donné le Bon Dieu sans confession. Et très calmes. La nerveuse n'est jamais une grande amoureuse parce que, je pense, l'acte amoureux réclame une très grande maîtrise de soi, du calme, du sang-froid. Combien j'ai vu de filles qui faisaient sur les hommes un effet terrible et qui venaient me voir pour frigidité. »

Ces propos peu enthousiastes face aux transformations sociales sont contrebalancés par ceux de la gynécologue, moins péremptoires, plus distancés et plus factuels :

« Aujourd'hui, grâce aux efforts du Planning Familial, il n'existe plus de tabou au sujet de la contraception. Au contraire. Elle sert désormais de

prétexte aux femmes pour aborder les problèmes sexuels ou psychologiques du couple. »

« Les femmes qui en assument librement la responsabilité prennent désormais leur sexualité en charge, au même titre que les hommes. »

« Ainsi, elles ne subissent plus un mari ou un amant. Elles l'agrément ou le refusent. »

« si son mari ne change pas d'attitude, n'a pas plus d'égards pour elle, au lit ou ailleurs, elle est prête à s'en séparer, à le remplacer ou à lui trouver un concurrent. »

En outre, les nombreux articles qui abordent la question des « deux orgasmes » (clitoridien et vaginal) sont l'occasion d'une extension de celle-ci à d'autres enjeux. Dans un « Questions sur l'amour » de décembre 1971, pour répondre à une lectrice sur l'existence de ces deux orgasmes, le docteur D. en profite pour conclure :

« Je ne veux pas terminer sans parler de ce mot « frigidité » : il est bien significatif de la tutelle masculine dans laquelle la sexualité a été tenue jusque là. D'un homme on dit « impuissant » ce qui signifie que, normalement, il détient la « puissance », le « pouvoir ». » « D'une femme, on dit « frigide » : c'est-à-dire froide, froide ou chaude, comme un objet, une cuisinière. La femme est faite objet. Aussi si les couples veulent redonner à leur sexualité une valeur de pleine communication sans privilège masculin, ce qui va dans le sens de l'évolution actuelle, devrait-on supprimer du vocabulaire ce triste mot « frigidité ». »

Dans la même rubrique, en avril 1972, et concernant la même thématique, le Docteur D. élargit son propos, et restitue cette interrogation dans un contexte d'inégalités entre hommes et femmes :

« La culture, la société dans laquelle nous vivons a créé dans le plaisir une hiérarchie : le plaisir vaginal a ainsi été placé au sommet et le plaisir d'origine clitoridienne déprécié. »

« Toutes les conceptions actuelles de notre sexualité ont été élaborées à une époque où l'homme jouait le rôle dominant. »

« C'est l'homme qui a créé le mythe de l'orgasme vaginal comme le seul orgasme féminin valable : c'est en effet provoquer les conditions les plus favorables à son propre plaisir en instaurant la nécessité d'une pénétration vaginale. La répression de la sexualité en général renforçait le mythe : la sexualité n'était tolérée que dans un but de procréation ; ainsi la pénétration devenait évidemment essentielle. Les théories freudiennes affirmant la primauté de l'orgasme vaginal sont critiquables pour la même raison : elles ont été élaborées à une époque de domination masculine et en portent la marque. »

La seconde vague féministe avait accumulé sa puissance en contre-réaction aux mouvements de mai 1968. Au cours de ces manifestations, les femmes étaient présentes, mais la parole ne leur appartenait pas. En se dégageant de la tutelle des porte-paroles, en faisant de la lutte pour la dépénalisation de l'avortement (dès le début des années 1970) un point de ralliement, le féminisme peut alors s'organiser. Le chemin de l'émancipation avait donc les jalons suivants : droit à la contraception – droit à une sexualité inféconde – droit à une sexualité pour le plaisir – redéfinition des normes conjugales (remise en cause du devoir conjugal notamment) – aspiration égalitariste dans le couple – refus des inégalités hors de ce cadre (et donc dans la sphère « publique »). La presse féminine n'a pas pour vocation d'innover en proposant des modèles féminins inédits, elle entérine en les banalisant. Elle n'est pas une photographie fidèle de la réalité sociale, elle la simplifie, notamment pour fidéliser et élargir son lectorat. Ce chemin fut par conséquent retranscrit par la presse féminine.

Le déplacement des préoccupations

Féminin, à l'image de la société française de l'époque, a aussi opposé des résistances dans un premier temps aux revendications féministes (en témoigne l'article publié en septembre 1971 « Ce qui est juste et ce qui est absurde dans le nouveau féminisme. » et l'article explicité précédemment « La femme active en amour. Qui est-elle ? »). Pourtant, à partir de 1974 (avec notamment l'interview de Gisèle Halimi), le magazine se positionne pour sembler vouloir devenir l'antenne relais des luttes féministes, qui se sont déplacées de la sphère intime à des revendications sur le statut social des femmes. Si jusqu'en 1974, féminisme et sexualité allaient de pair, le premier va alors s'autonomiser de la seconde. L'organisation même du magazine va être modifiée. Alors que disparaît en 1976 la rubrique, mensuelle, consacrée à la sexualité « Questions sur l'amour », la même année, une nouvelle rubrique est créée, « Femmes », sous-titrée : « Quand sera brisé l'infini servage de la femme, elle sera poète, elle aussi. (Rimbaud) ». Cette rubrique, d'une douzaine de pages, se veut être « l'actualité de la condition féminine à travers le monde », en évoquant par exemple en Novembre 1976 le mouvement de révoltes de femmes en Irlande du Nord contre les violences de la guerre, ou la disparition en France du secrétariat d'Etat à la condition féminine de Françoise Giroud. Cette rubrique « épingle » tous les mois des hommes célèbres avec l'encart « Le misogyne du mois » et le sexisme ordinaire avec « Le coin des misogynes ». La sexualité n'a donc plus alors une rubrique mensuelle qui lui est consacrée. Le magazine se focalise plus sur l'actualité des luttes féministes (à titre d'exemples):

- En mars 1977, « Les femmes et la bataille des municipales »
- En juillet 1978, publication d'un classement dans la rubrique « Femmes » de onze pays européens selon leur degré d'égalité en matière de droits Hommes/Femmes
- En juin 1979, au moment du débat sur la réouverture des maisons closes, témoignages de deux prostituées
- En septembre 1979, dans la rubrique « Femmes », « La misogynie dans les manuels scolaires »

Au tout début des années 80, les luttes féministes constituent encore un sujet important pour *Féminin*. Dans le numéro de janvier 1980, la rubrique « Femmes » dans le sommaire est décrite de la manière suivante : « Que les mots misogynie, sexisme, phallocratisme disparaissent de la langue française parce qu'ils n'auront plus rien à désigner. » L'article « Redoutable » dénonce le magazine de vente par correspondance la Redoute et notamment la représentation des jouets des garçons et des filles.

Le recours aux figures féministes

Une fois l'avortement légalisé, les revendications féministes vont donc se concentrer sur d'autres fronts. Si au début des années 1950, le viol était reconnu comme un crime par le code pénal, sa définition (« Coït illicite avec une femme qu'on sait n'y point consentir ») permettait la disqualification de la plupart des viols en délits de coups et blessures, ou d'outrages à la pudeur, et entraînait des peines légères, voire la relaxe des accusés. L'attitude de la victime était souvent mise en cause dans les procès, même si elle n'était pas consentante, son attitude laissant penser le contraire. Le mouvement féministe va mener des actions pour sensibiliser l'opinion publique. L'affaire du viol collectif d'Anne Tonglet et Aracelli Castellano (par trois hommes dans une calanque à Marseille), en 1974 va constituer un tournant. Les deux victimes sont défendues par Gisèle Halimi lors du procès devant la cour d'Assises des Bouches du Rhône en mai 1978. L'avocate entend, comme à Bobigny en 1972, faire le procès des violeurs et du Viol. En octobre 1975 est créée SOS Femmes et Alternative, pour lutter contre toutes les violences faites aux femmes. En 1977, est créée SOS Femmes violées. Pour la première fois en octobre 1977, est organisée une émission de débat sur la question du viol à la télévision (« Les dossiers de l'écran ») avec Gisèle Halimi. Les féministes ont réussi, par plusieurs actions, à faire du viol un débat public. La révision de la loi sur le viol qui datait du 19^{ème} siècle débute en 1978. Après plusieurs propositions de loi des deux chambres, une loi est enfin votée le 19/11/1979 (et promulguée le 23/12/1980). Elle

profite d'un large consensus chez les députés et renforce les peines de prison en offrant une définition plus précise du viol.

Ces luttes féministes seront relayées dans *Féminin*. Dès lors, si jusqu'en 1974, les questions sexuelles avaient la primeur de ce magazine, avec notamment la promotion de la sexologie, et donc les interviews récurrentes des représentants de cette nouvelle discipline, ensuite, ce sont des figures féministes qui seront mises en avant. Outre l'interview de Gisèle Halimi en 1974, d'autres figures seront sollicitées. En avril 1975 Simone de Beauvoir sera interviewée sur huit pages. Intitulé « Année de la femme. "Non au sexisme " par Simone de Beauvoir », celui-ci met aussi en avant des « militantes de la ligue du droit des femmes ». En août 1978, la féministe lesbienne Kate Millett est interviewée.

Le débat souterrain entre essentialisme et matérialisme

Cette troisième vague du féminisme français s'est développée autour de deux conceptions théoriques radicalement opposées : un féminisme essentialiste/différentialiste et un féminisme matérialiste/égalitariste. Il s'agit là d'une schématisation de l'opposition des différents courants, qui ont pu s'opposer au cours des années 1970 : je pourrais mentionner de manière plus précise les tendances libertaires, lesbiennes, radicales, libérales¹⁷. Cette opposition s'est manifestée au cours de la décennie 1970 dans les pages de *Féminin*.

En 1968, Antoinette Fouque, Monique Wittig et Josiane Chanel, se réunissent le 13 mai, dans la Sorbonne occupée lors des événements de mai 68, et avec d'autres, créent le comité révolutionnaire d'action culturelle, le CRAC¹⁸. La sexualité, l'articulation entre lutte de classes, lutte anti-colonialiste et lutte des femmes, des relectures critiques de Marx et Engels, de Freud, de Lacan, de Derrida, de Barthes sont dès le début des éléments centraux de réflexion. Pour Fouque, dès le début, l'enjeu est de faire émerger un sujet femme et une autre libido, qu'elle appellera libido 2. Pour Wittig, le lesbianisme libérera la sexualité des femmes. Fouque crée un espace de réflexion « Psychanalyse et politique » (PsychéPo). En mai 70, Christine Delphy rejoint le MLF (elle participait alors à l'association Féminin, Masculin, Avenir, mixte). Pour Delphy, dès cette époque, le groupe des femmes constitue une classe, devant fournir des services domestiques gratuits, et il faut détruire le système patriarcal. Wittig est proche de Delphy. Pour Fouque, les femmes ne constituent pas une classe au sens

¹⁷ Pfefferkorn R., *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*, Paris, La Dispute, 2007, p. 227.

¹⁸ Fouque A., *Génération M.L.F. : 1968-2008*, Editions des Femmes, Paris, 2008.

marxiste du terme. Elle propose de dépasser le féminisme et les revendications égalitaristes pour lever la censure sur le corps des femmes. En 1972, trois tendances au sein du MLF s'affirment et s'affrontent : « Psychanalyse et politique » (« PsychéPo) d'Antoinette Fouque, Féministes révolutionnaires et la Tendance lutte des classes. Cet antagonisme s'aggrave dès l'année suivante, les deux autres courants dénonçant la main mise de la tendance de Fouque. Dès lors, en 1974, les féministes révolutionnaires ne participent plus aux assemblées générales du MLF.

« PsychéPo » relève du courant différentialiste-essentialise. L'essentialisme affirme une différence essentielle, naturelle, entre les hommes et les femmes. Chacun de ses deux groupes auraient des spécificités respectives, et de manière implicite, surtout les femmes, les hommes constituant la généralité. Ce courant essentialiste est issu pour une part de la psychanalyse : la minorisation des femmes tient au fait que leur vraie nature a été déniée. Aucune mesure d'égalité n'absorberait les différences. C'est bien là le problème de l'essentialisme, qui effectue une réduction entre égalité et similarité, alors qu'il s'agit de deux couples d'intellectualisation différents : égalités/inégalités, similarités/différences. Pour Antoinette Fouque, la grossesse et l'expérience qu'elle constitue pour une femme (elle l'écrit même à titre personnel dans son ouvrage *Il y a deux sexes*¹⁹) confirme l'existence de deux sexes. Avec son groupe « Psychologie et politique », elle dégage les concepts de forclusion du corps de la mère par le symbolique, et celui d'envie d'utérus et ses effets chez les hommes.

Le féminisme matérialiste/ égalitariste prend ses racines dans une relecture des travaux de Marx et Engels. Avec le marxisme est reposé le problème du procès de différenciation des sexes en termes historico-politiques, où le politique s'enracine dans l'économique. Le statut de la classe des femmes est le résultat d'un processus de domination, dû à une exploitation, qui peut et doit être surmonté. Lutte des sexes et lutte des classes sont étroitement liées : « La première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe avec l'oppression de sexe. »

Il faut renverser à la fois le pouvoir bourgeois et la famille bourgeoise. Concernant la place des femmes, selon Marx, dans le modèle bourgeois, les femmes ne sont qu'un simple instrument de production. Pour Marx, le mariage bourgeois érige une communauté de femmes mariées, qui sont soumises elles aussi de par leur rôle dans le mariage bourgeois, au système de production bourgeois²⁰. « Etablie sur la division naturelle du travail dans la famille et sur la

¹⁹ Fouque A., *Il y a deux sexes : essais de féminologie*, Gallimard, Paris, 2004 (1995).

²⁰ Marx K., Engels F., *Le Manifeste du parti communiste*, 10/18, Paris, 1980 (1848).

séparation de la société en famille isolées opposées les unes aux autres, la division du travail, avec toutes ses contradictions, implique en même temps la répartition du travail et de ses produits, répartition inégale, tant en quantité qu'en qualité, implique donc la propriété dont le germe, la première forme, se trouve dans la famille où la femme et les enfants sont les esclaves de l'homme. »²¹

Ces dissonances théoriques et militantes, qui lézarderont cette seconde vague féministe, seront aussi relayées, de manière implicite et parfois contradictoire, dans *Féminin*. Les articles du début des années 1970, alors que le mouvement féministe en France s'organise et se dote de nouveaux outils conceptuels, recourent à une vulgate et un champ lexical essentialiste. En témoigne l'article de février 1970 consacré à l'infidélité féminine. Les propos d'un psychanalyste sont utilisés comme expertises :

« Il y a toujours chez la femme [...] un besoin d'élire un homme, de n'en élire qu'un, de l'entourer, de jouer auprès de lui un rôle un peu maternel et à la fois fusionnel qui fait que, moins que l'homme, elle changera. C'est pourquoi, en dehors de toute considération morale, l'infidélité passagère satisfait rarement une femme, le plaisir physique étant lié, pour elle, à l'affectivité. Bref, une femme n'aura pas de véritable plaisir physique avec un homme si elle ne l'aime pas un peu. »

Le singulier généralisant « *la femme* » ainsi que la fonction maternelle naturalisée participe à cette doxa essentialiste. La rédactrice conclut son article sur la même note, l'affectivité impérative pour les femmes étant présentée comme irréductible :

« Si le plaisir est aussi important pour une femme que pour un homme ce n'est pas ce qu'une femme attend d'abord d'un homme. Ou plutôt, ce plaisir sexuel est conditionné pour elle par des facteurs affectifs. Une femme a besoin d'attention et de tendresse. Elle a besoin de se sentir élue, protégée par un homme comme elle l'était avec son père. »

Le même type d'arguments différentialistes est utilisé dans un article de mai 1970 consacré au mythe de la frigidité : « il ne faut pas oublier que la sensualité féminine s'éveille progressivement. Il lui faut, pour s'épanouir, du temps et beaucoup de tendresse. Le garçon, lui, fait souvent ses premières expériences sexuelles en dehors de toute affectivité. » « Les jeunes filles qui veulent " faire comme les garçons " et perdent leur virginité parce que " c'est de leur âge ", ou parce que c'est la mode commettent une grave erreur. »

²¹ Marx K., Engels F., *L'idéologie allemande (1845-1846). Première partie*, Nathan, collection Les intégrales de Philo, 1998, p. 54-55.

Le mois suivant, dans un article « Les couples heureux et la sexualité », la rédactrice réitère des propos différentialistes, l'affectivité et la conjugalité étant érigés comme des incontournables en matière de plaisir sexuel, pour les femmes :

« les femmes les plus satisfaites de leur vie sexuelle sont les femmes mariées depuis plus de dix ans et, en général, avec le même homme. Il semble que la femme mette très longtemps à obtenir une satisfaction et un plaisir comme si elle avait besoin, pour cela, de la cohabitation et des ajustements réciproques que toute une vie sexuelle à deux nécessite. Cela paraît différent pour l'homme qui, lui, au contraire, semble dans bien des cas, se lasser d'une même et unique partenaire. »

Dans *Féminin*, le discours en matière de sexualité, qui se veut émancipateur, féministe, sera, durant quelques années, essentialiste, et ce pour plusieurs raisons : il constitue alors l'héritage des réflexions féministes précédentes, encore pétries de cette orientation, et alors redécouvertes (comme ce fut le cas avec *Le Deuxième sexe*²² de Simone de Beauvoir). Le discours matérialiste n'est pas médiatisé avant le milieu des années 1970. Par ailleurs, cette tendance essentialiste constitue une moindre remise en question de l'organisation sociale que le féminisme matérialiste. Enfin, la reprise dans ses pages des propositions sexologiques alimente ce discours essentialiste (dans une perspective hétérocentrée).

Une fois la rupture consommée entre ces deux orientations conceptuelles (après 1974), l'indépendance intellectuelle acquise de l'approche matérialiste permettra la diffusion et la reprise de ses réflexions. Dans *Féminin*, la création de la rubrique « Femmes » (en 1976), et d'autres éléments, indique un durcissement des positions féministes de la rédaction. Le vocabulaire matérialiste est alors repris, même si cette reprise s'accompagne d'une simplification de cette orientation. L'article de juillet 1980 intitulé « Ce que les hommes jugent érotique chez une femme » précise à propos de l'un des témoignages :

« Laurent m'explique avec force circonlocutions qu'il n'est pas arrivé à se débarrasser complètement des stéréotypes de la société machiste. Il préférera toujours une jolie bourgeoise à une vilaine prolétaire... coincé entre son militantisme et son appartenance de sexe et de classe, Laurent se sent coupable à mort. »

Il y a donc un recours à un champ lexical issu d'un marxisme vulgarisé : « appartenance de classe », tout comme dans un article de novembre 1980 « Les françaises et la pornographie ». Dans ce papier, la réalisatrice Marie-Claude Treilhou est interviewée, à l'occasion de la sortie de son film « Simone Barbès ou la vertu », dont le personnage centrale est une ouvreuse de

²² Beauvoir S. de, *Le deuxième sexe*, Tomes I et II, Paris, Gallimard, 2007 (1949).

cinéma pornographique. Ses propos traduisent l'influence matérialiste : « Une prostituée n'a pas besoin de mentir. Elle est une marchandise. Elle est une marchandise. Elle n'a pas besoin d'ajouter de la psychologie. S'offrir, c'est facile. La femme aussi est en situation de marchandise, mais il faut qu'elle compose. Sa séduction, c'est du théâtre. Il faut mentir, mentir... [...] Sur l'éternité. D'après le contrat, le mariage est éternel. Au porno, dans la passe, il n'y pas d'éternité, il y a le moment. »

Elle reprend l'analyse en termes de réification de la classe des femmes par le biais de la sexualité : « On admet que les hommes trompent leur femme, on considère qu'ils ont des besoins sexuels plus forts. La tradition, c'est que les hommes ont un sexe et que les femmes n'en ont pas. »

Cette parenthèse matérialiste médiatique se refermera rapidement, impliquant de trop fortes contradictions économiques et idéologiques avec la publication d'un magazine féminin.

3 - Les années 80 et le backlash libéral

Féminisme médiatique : le chant du cygne

Le reflux des discours féministes est important au cours de la décennie suivante. Pourtant, cette position féministe, illustré notamment par le recours à un champ lexical spécifique et par les thématiques abordées, est encore de mise au cours des premières années de cette décennie.

Dans un article d'avril 1980 intitulé « USA : elles disent «No» au porno », la mouvance féministe opposée de manière principielle à la pornographie voit ses positions publicisées :

« Il est certain que le développement de la pornographie fait partie de la réaction des hommes contre la libération des femmes. Ce que nous appelons ici le « backlash », le retour du bâton. Si les hommes s'intéressent tellement à la pornographie, c'est qu'ils se sentent profondément menacés. Pour eux, aujourd'hui, la façon la plus facile d'être phalocrates, c'est d'acheter du matériel pornographique, de voir des films. »

« Mais ils vont être confirmés dans leur idéologie sexiste. Par exemple, une grande partie du matériel pornographique montre des femmes professeurs, des femmes infirmières, etc... ce qui signifie, en clair : les femmes, quoiqu'elles fassent, ne seront jamais que des sexes à baiser. »

« Nous n'en sommes pas au point de demander une loi contre la pornographie. »

« Notre but pour le moment est de dire et de faire comprendre que la pornographie n'est rien d'autre qu'une sinistre propagande contre les femmes. »

Le numéro de janvier 1981 propose un livret « 81 : Féminisme, le bilan » avec des interviews de Gisèle Halimi, Antoinette Fouque, Betty Friedan et Annie Sugier. La figure de proue de l'orientation essentialiste/différentialiste en France est invitée dans les pages de *Féminin* pour faire le « bilan » d'une décennie de militantisme. D'autres articles seront consacrés au tout début des années 1980 au féminisme en France, mais il semble qu'il s'agit de souffler sur les braises de ce féminisme médiatique, ce vent essentialiste finissant de les éteindre. En mai 1983, la rubrique « Femmes », l'article annoncé en couverture « Féministe et sexy ? Oui... » propose une série d'interviews d'actrices françaises de l'époque avec l'encart suivant : « Le féminisme 10 ans après : des revendications toujours, le sexy en plus. Des femmes des années 80, Bernadette Lafont en tête, témoignent. Attention les yeux ! ». En juin 1984, l'édito est intitulé : « Misogynie pas morte » et un article dresse le bilan : « Misogynie 84 : les preuves. »

La posture féministe a résisté quelques années dans *Féminin* aux coups de buttoir assénés par l'avènement du néo-libéralisme au tournant des années 1970-1980. Néanmoins, certains articles de cette époque sont de véritables témoignages de l'évincement des revendications féministes. Le féminisme est désigné comme responsable des dysfonctions érectiles dans un article de juin 1981, « Les femmes devant l'impuissance des hommes ». La rédactrice introduit son propos de la manière suivante : « Si les cas d'impuissance sont de plus en plus fréquents, c'est peut-être à cause de l'anxiété soulevée chez les hommes par l'émancipation des femmes. »

Cet article est illustré par les propos d'une gynécologue : « Si les femmes ont fait des progrès pour elles-mêmes, elles devraient maintenant s'occuper des hommes, sous peine de se retrouver sans partenaire. » S'ensuit un dialogue indirect entre cette dernière et la rédactrice, qui récuse cette condamnation de l'émancipation des femmes :

« Il n'est pas question bien entendu, que les femmes rentrent dans leur coquille de passivité pour favoriser la bienheureuse érection des hommes. Il n'est pas question non plus de faire comme si l'érection n'était pas nécessaire. Un discours féministe a prôné la non-pénétration. (Pour refuser l'attitude trop machiste des hommes !) Sans aller jusque là, adopter l'attitude inverse, c'est-à-dire la glorification du phallus triomphant, est d'une égale sottise. »

Magazine féminin et féminisme

Comme l'indique de manière indirecte l'article susmentionné de mai 1983 « Féministe et sexy ? Oui... », la posture de *Féminin* comme magazine féminin *et* féministe ne fut pas tenable longtemps. Et ceci pour un faisceau de raisons. Un magazine est déterminé par ses ventes mais aussi par la publicité, c'est-à-dire les pages réservées aux annonceurs. Or, le lectorat cible de *Féminin*, les femmes, est aussi la cible d'annonceurs spécifiques, du fait même du crédo des magazines féminins. En effet, un magazine féminin s'adresse aux *femmes* en leur attribuant un ensemble de préoccupations, qui sont en priorité, la beauté et la mode. Au contraire d'un magazine dit masculin, le lectorat féminin n'est pas envisagé comme passionné de sport ou d'automobiles. Ces deux sphères de préoccupations des lectorats sont les traductions médiatiques des catégorisations genrées, de ce que les rapports sociaux de sexe produisent en termes de *masculinité* et de *féminité*. Par conséquent, dans un magazine féminin, les recettes publicitaires sont issues en majeure partie d'annonceurs de ces secteurs : la mode, la cosmétique. Or, les préoccupations envisagées comme *féminines* sont androcentrées et hétéronormées : les articles consacrés à la mode, à la beauté, aux techniques de maquillage, aux nouveaux produits cosmétiques, aux régimes aminçissants ont pour objectif de promouvoir des modèles de *féminité* séduisants, acceptables. Une lectrice sera par le biais de cette batterie d'articles encouragée à devenir *féminine* en s'intéressant à la mode, en se maquillant, en s'inquiétant de son poids, en « faisant attention à elle ». Il est par conséquent bien difficile de promouvoir des mouvements et des revendications féministes, parfois radicaux, et en même temps, faire la publicité pour des produits participant à l'hétéronormativité (et ses implications en terme de genre et de sexualité).

Dans le cadre de mon enquête auprès de rédacteurs, j'ai notamment rencontré une journaliste, qui a écrit régulièrement sur des thématiques sexuelles. Lorsque je lui ai demandé comment elle pouvait définir la ligne éditoriale de *Féminin*, ses réponses corroboraient mes observations (mes interventions sont en italiques) :

« *Comment pourriez-vous définir la ligne éditoriale de Féminin ?*

Question compliquée. Cette ligne éditoriale, elle a fluctué, hein, au cours des années. Il y a eu effectivement une époque, au cours des années 70-80, il y avait clairement une ligne éditoriale féministe, soft, féministe soft, mais féministe. Donc qui correspondait historiquement à la montée en puissance des luttes des femmes, concernant l'avortement, le viol, etc etc... *Féminin* a accompagné on va dire ce, ce grand mouvement. Et puis il y a eu toute une période où cet aspect féministe est totalement passé à la trappe. »

A partir de quand ?

Je dirais au milieu des années 80

Et c'est lié à quoi selon vous ?

Alors je pense, ça a été lié à *Féminin* à quelque chose de structurel, je dirais qu'il y a un moment où la pub est montée en puissance, c'est-à-dire que la directrice de la pub est devenue éditrice de *Féminin*, donc à ce moment là on a vu arriver un changement progressif mais profond du contenu du magazine, qui s'est mis à obéir, de manière de plus en plus claire, aux diktats des annonceurs.

Vous êtes en train de me dire qu'afficher une ligne trop féministe, pro-féministe, ça faisait fuir les annonceurs ?

Tout à fait, il y a un moment où on va dire le féminisme était à la mode, on va dire ça comme ça, donc ne fait pas fuir les annonceurs, et puis il y eu une espèce d'évolution, je pense les annonceurs ont directement demandé, un changement dans la structure éditoriale du magazine, c'est-à-dire par exemple, qu'ils ont demandé très très clairement à ce que les articles soient beaucoup plus courts. Si vous voulez dans *Féminin* on avait une, vous avez dû voir ça en feuilletant le journal, à un moment, on avait, il y avait une liberté d'écriture, qu'était très grande, et on faisait des papiers longs, qui étaient entre 12 et 15 feuillets, on va dire. Petit à petit, les papiers ont diminué, diminué, diminué jusqu'à ce que maintenant la longueur standard d'un papier, c'est 6 feuillets. Hein. Ça c'est un changement majeur. Je pense aussi que les annonceurs ont demandé une modification de ce qu'on appelle en langage publicitaire, le climat de lecture. C'est-à-dire la tonalité générale des papiers. Je pense qu'ils ont dû demander à ce qu'ils ne soient pas trop sombres, ni trop « impliquants ». Parce que, si vous voulez pour les annonceurs, le fait que la lectrice soit absorbée par sa lecture peut éventuellement la détourner de la publicité.

Donc être plus léger dans les papiers pour pouvoir s'en détacher plus facilement ?

Tout à fait exactement c'est exactement ça

Et comment vous l'avez vécu ce virage ?

Ecoutez fort mal, fort mal, je veux dire »

Le discours de Monique est corroboré par les propos de Jacqueline, ancienne rédactrice de *Féminin* de 1978 à 2008, retraitée quand je la rencontre.

« [Une rédactrice] faisait son cahier « Femmes » toute seule. Moi je proposais mes sujets au rédac chef très sympathique. On était féministes, mais ce n'était pas théorisé, mis en forme. Hélène faisait son cahier. Moi je faisais mes articles. Et après ça c'est dilué, jusqu'à devenir vraiment... parce que maintenant, c'est navrant. Après, car je suis restée trente ans à

Féminin, il y a eu des notations du service de la pub. Ils ont baissé la garde quoi. Car jusqu'en 90, j'ai fait vraiment ce que j'ai voulu, de tout. Petit à petit, il y a une reprise en mains de la direction, car les tirages baissaient, c'est toujours comme ça, pour être plus prêt du public. Ils sentaient qu'il fallait un peu baisser la gomme sur le combat féministe. »

Féminin, rallié aux thèses essentialistes, trouvera là un ressort éditorial, lui permettant d'afficher une posture dite féministe (ce que cette rédactrice qualifie de « soft ») sans pour autant perdre des annonceurs des secteurs dits *féminins*, c'est-à-dire, par définition, genrés, donc sexistes.

La parade : essentialisme et complémentarité hétérosexuelle

Les mouvements féministes se réclamant d'une théorie de la différence des sexes postulent que les hommes et les femmes sont par essence, de manière ontologique, différents, et que ces différences sont irréductibles. Il s'agit là notamment de la posture sur laquelle s'achève l'essai de Simone de Beauvoir *Le deuxième sexe*²³, même si la pensée de celle-ci ne peut se réduire qu'à cette inclinaison²⁴ : elle appelle à « une égalité dans la différence ». Ce postulat de l'égalité dans la différence va de pair avec la crainte des présumés différentielistes : l'égalité hommes-femmes impliquerait une similarité et un appauvrissement de l'humanité dans sa diversité. Cette crainte repose sur une confusion intellectuelle entre deux dialectiques : similarité et égalité, différence et inégalité. L'égalité hommes-femmes se pense en matière de droits, de possibilités, l'objectif n'étant pas l'avènement de la figure de l'androgynie. Un des arguments essentialistes pour légitimer l'existence de la *différence des sexes* repose sur la maternité comme expérience existentielle pour toute femme. Cette rhétorique, en absolutisant la maternité, confère ainsi une naturalité à l'hétérosexualité, en argumentant sur la complémentarité hommes-femmes : les corps et les caractères des unes et des autres seraient certes différents, mais ils se complètent. Or, penser l'hétérosexualité comme naturelle conduit certaines des représentantes de ce courant à penser l'homosexualité comme un désir égocentrique, puisque les individus, dans une perspective essentialiste, sont *avant tout* définis par le fait d'être un homme ou une femme. Or, l'hétérosexualité présente un

²³ Beauvoir S. de, *Le deuxième sexe*, Tomes I et II, Paris, Gallimard, 1949.

²⁴ Collin F. « Différence des sexes (Théories de la) » in Hirata H., Laborie F., Le Doaré H., Sénotier D., *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2004, p. 26-35.

caractère profondément social²⁵. Dans son article fondamental de 1975, « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre »²⁶, Gayle Rubin définit son paradigme de « système de sexe/genre » comme « l'ensemble des dispositions par lesquelles une société transforme la sexualité biologique en produits de l'activité humaine et dans lesquelles ces besoins sexuels transformés sont satisfaits », l'objectif étant de « produire des concepts permettant de décrire adéquatement l'organisation sociale de la sexualité et la reproduction des conventions de sexe et de genre ». Or, selon Rubin, l'hétérosexualité comme système d'organisation sociale se justifie par la division du travail selon le sexe. Celle-ci « peut donc être vue comme un « tabou » : un tabou contre la similitude des hommes et des femmes, un tabou divisant les sexes en deux catégories mutuellement exclusives, un tabou qui exacerbe les différences biologiques entre les sexes et, par-là, crée le genre. La division du travail peut aussi être vue comme un tabou contre les arrangements sexuels autres que ceux comportant au moins un homme et une femme, prescrivant de ce fait le mariage hétérosexuel ».

Si la tendance essentialiste/différentialiste a rencontré peu d'échos dans les sciences sociales, au contraire, dans les disciplines littéraires, psychologiques, philosophiques, elle bénéficiera d'un accueil favorable. Représentée par la mouvance « PsychéPo » de Fouque, celle-ci procèdera à un véritable « détournement de fond »²⁷, en déposant la marque commerciale MLF pour se l'approprier en 1979. Par ailleurs, le backlash promu par les médias, au titre que les féministes seraient allées « trop loin » voire qu'elles auraient fait *fausse route*²⁸ ira à la rencontre d'une presse féminine, qui se défendra d'une position trop radicale, en adoptant une posture essentialiste. Cette stratégie permettra, en légitimant l'idéologie de la complémentarité hétérosexuelle, de poursuivre et d'intensifier la promotion de produits permettant aux lectrices d'être « séduisantes », c'est-à-dire « féminines » : « Une nouvelle idéologie se met en place, qui tout en culpabilisant le féminisme, renoue dans la construction de l'identité-femme, avec les données de la féminité. »²⁹. Cette stratégie

²⁵ Falquet J. « Rompre le tabou de l'hétérosexualité, en finir avec la différence des sexes : les apports du lesbianisme comme mouvement social et théorie politique », *Genre, sexualité & société* [En ligne], n°1 | Printemps 2009, mis en ligne le 07 juillet 2009, Consulté le 03 mars 2012. URL : <http://gss.revues.org/index705.html> ; DOI : 10.4000/gss.705.

²⁶ Rubin G., « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les cahiers du CEDREF*, 7, 1999 (1975).

²⁷ Delphy C., « Libération des femmes an dix » in *Un universalisme si particulier*, Syllepse, Paris, 2010, p.40.

²⁸ Badinter E., *Fausse route*, Odile Jacob, Paris, 2003.

²⁹ Oprea D.- A. « Du féminisme (de la troisième vague) et du postmoderne », *Recherches féministes*, Volume 21, numéro 2, 2008, p. 5-28.

éditoriale a permis à *Féminin* d'accroître son financement par les annonceurs des secteurs de la « beauté » (cosmétique, coiffure, minceur) et de la mode.

Une focale sur quinze années de publications de *Féminin* témoigne de l'importance de l'agenda politique sur les représentations de la sexualité. En effet, de la fin des années 1960 au milieu des années 1980, les discours sur la sexualité à destination d'un lectorat adulte féminin subissent de profondes mutations, non linéaires. Dans un premier temps, la nouvelle législation autorisant la mise sur le marché de la pilule contraceptive va légitimer de nouvelles conceptions de la sexualité qui devient *aussi* une conduite inféconde, mue par d'autres objectifs, jusque là tus. Le plaisir sexuel et sa revendication pour les femmes sont l'objet de nombreux articles dans *Féminin*. Cette visée hédoniste induit de nouvelles attentes placées dans le projet conjugal. La seconde vague du féminisme français portée par la lutte pour la dépénalisation de l'avortement, dans la continuité de la loi Neuwirth, va déplacer les frontières du public et du privé. La sexualité devient politique, du moins pour quelques années. Car une fois la loi Veil promulguée en 1975, les problématiques liées à la sexualité qui étaient centrales dans les revendications féministes, vont être remplacées par d'autres revendications. Ces questions sexuelles vont se dépolitiser et revenir dans l'ordre de l'intime. Ce renvoi à la sphère privée de la sexualité fut grandement facilité par la reprise médiatique *in fine* des orientations féministes essentialistes, qui permettaient, grâce à leur rhétorique hétérocentrée, une re-naturalisation de la sexualité, forcément hétérosexuelle.

Outre cette reprivatisation/dépolitisation de la sexualité, les procès de production des discours médiatiques autour de la sexualité ont aussi évolué. En effet, en reprenant la proposition de Schlesinger d'analyse des procédures d'accréditation (symbolique) des premiers définisseurs d'une thématique donnée³⁰, je propose de percevoir ce surgissement des questions sexuelles dans l'espace médiatique et leur pérennisation comme un processus, à terme, d'auto-accréditation de la presse féminine. En effet, dans un premier temps, ce furent les médecins, les gynécologues, les sexologues qui furent convoqués par *Féminin* pour « parler » de sexualité, ils constituaient donc ce que Schlesinger qualifie de premiers définisseurs de la sexualité. Or, la saisine de ces questions sexuelles, et leur politisation, par les mouvements féministes va ébranler leur légitimité. En chargeant de pouvoir la sexualité, les revendications féministes ont modifié la définition jusqu'alors valable de la sexualité. Comme je l'ai souligné, en abordant la sexualité avec une tonalité féministe, durant quelques années, *Féminin* en a modifié ses implications. Or, une fois la mobilisation féministe affaiblie, la sexualité dépolitisée, la presse féminine s'est accréditée comme source d'informations sur la sexualité. Et c'est cohérent avec sa posture : la sexualité fut déchargée de toute portée

³⁰ Schlesinger (traduction P., Zeitlin E., Rizzi S.), « Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du média-centrisme », *Réseaux*, volume 10, n°51, année 1992, pp. 75-98.

politique, ré-individualisée dans un cadre strictement hétérosexuel et conjugal, puisqu'il s'agit de presse féminine avec tout ce que cela implique en matière économique, les rédactrices sont des femmes s'adressant aux femmes, elles se légitiment par conséquent comme expertes de la sexualité. Dans *Féminin*, un an après la pérennisation de la loi Veil, réapparaîtra la rubrique « Questions sur la sexualité » (elle sera publiée de 1982 à 1991, mais de manière épisodique dès 1986). Cette rubrique s'articule autour des réponses d'une gynécologue aux questions des lectrices : « Chaque mois, une femme médecin que sa spécialité de gynécologue a familiarisée avec les problèmes du couple, répondra à vos questions sur sexualité, contraception, IVG ». Durant sa période d'existence, 54 articles seront publiés, et 97 questions traitées. Le titre de la rubrique laisse penser qu'il s'agit de sexualité (désir, plaisir, postures, techniques). Sur l'ensemble des questions traitées, 51 sont stricto sensu gynécologiques, c'est-à-dire se déclinant autour des thématiques suivantes : la contraception, le corps féminin et son développement, la ménopause, les pathologies gynécologiques, les MST et IST, les menstruations, la procréation, la grossesse, l'accouchement. Les thématiques sexuelles non gynécologiques (les questions de désir, les techniques d'optimisation du plaisir) seront durant la même période, et au-delà, traitées par des rédactrices, accréditées par leur rédaction comme « spécialistes de la sexualité ». Dans les prochains chapitres, j'exposerai dès lors de quelles manières ces discours sur la sexualité, autonomisés, vont s'articuler.

Cette auto-désignation comme expert de la presse, explique par ailleurs, sa résistance à la sociologie de la sexualité. Comme le souligne Michel Bozon à propos de la réception de la dernière enquête CSF³¹, la sociologie de la sexualité suscite à la fois curiosité et méfiance de la part de la presse, notamment magazine. Si l'hostilité est de principe aux enquêtes sociologiques, certains médias ont attribué des délits de voyeurisme et de naïveté aux membres de l'équipe CSF. La curiosité à l'égard des enquêtes sur la sexualité est suscitée par le besoin de resituer ses propres expériences dans le dispositif moderne de sexualité, dans lequel ces enquêtes ont aussi leur place. Au détriment des analyses sociologiques, les *experts* favoris des médias demeurent les psychanalystes, psychologues, les sexologues et gynécologues. Ils furent souvent convoqués pour commenter les résultats de l'enquête CSF, les rédactions concernées ayant préféré passer à la trappe les conclusions de l'enquête. Lorsque la presse magazine utilise les données des enquêtes sociologiques, ce n'est que pour, le plus souvent, mettre en avant des interprétations essentialistes qui *re-naturalisent* la

³¹ Bozon M., "Le filtre des médias, ou la réception d'une enquête sur la sexualité", 4810, Cultures et sociétés en Rhône-Alpes, Numéro spécial "Sexes", n°5, 2009, p.28-35, consultable à : <http://csf.kb.inserm.fr/csf/Publications-CSF-Autres-articles-noData.html> (consultée le 03/03/2012).

sexualité, les inégalités étant remplacées par des différences naturelles, évacuant ainsi tout rapport de pouvoir.

CHAPITRE 4 : LE SIDA, UNE OPPORTUNITE MEDIATIQUE

L'infection au VIH qui a surgi aux débuts des années 1980 a constitué dans la presse magazine française un moment médiatique particulier, apparaissant comme une occasion dramatique de visibiliser et ébranler les catégorisations à l'œuvre dans les représentations de l'épidémie, et par ricochet, des sexualités. En effet, premiers touchés par la maladie, devant s'organiser face à l'inaction initiale des pouvoirs publics, les gays ont dû inévitablement se mobiliser, brisant leur invisibilité sociale. Les représentations médiatiques du sida connaîtront trois moments. Au début de l'épidémie, les homosexuels sont désignés comme le groupe principalement atteint, aux côtés d'autres groupes de population marginalisée (et notamment les toxicomanes). L'idée d'une « épidémie de l'altérité » et de la marginalité, fonctionne alors comme un « préservatif imaginaire »¹. Cette catégorisation explique les discours empreints de scepticisme lorsque l'infection est abordée dans la presse magazine de l'époque. Cette minimisation des premiers temps sera supplantée quelques années plus tard par un contexte de demande sociale urgente. La presse magazine, en majorité, comme les autres médias, se mettra alors en ordre de marche pour diffuser le discours de prévention, et notamment la promotion du port du préservatif. Face au vide laissé par le magazine homosexuel *Gai-Pied* sera lancé le magazine *Gay*, par un des fondateurs d'Act-Up, traduisant de manière médiatique, la ligne militante de l'association. La presse adolescente ne sera pas en reste, et la promotion du préservatif viendra, un temps, ébranler les catégorisations de genre et permettre, en creux, l'émergence d'un discours sur le désir sexuel des femmes. Cette mobilisation générale correspond à une construction par les acteurs de santé publique, d'une infection virale transmissible par des pratiques à risque, en réponse à ce sentiment d'urgence sociale, qui concerne tout individu sexuellement actif. Cette mobilisation générale ne résistera pas à l'homosexualisation de l'épidémie.

Car ce que nous enseigne la littérature² en ce domaine, riche et stimulante après trente années d'infection, c'est le caractère extraordinaire de la maladie, du fait de « l'expérience

¹Thiaudière C., *Sociologie du sida*, La Découverte, Repères, Paris, 2002, p. 19.

² Notamment Pollack M., *Les homosexuels et le sida. Sociologie d'une épidémie*, Métailié, Paris, 1988 ; Welzer-Lang Daniel, Le Talec Jean-Yves, Tomolillo Sylvie, *Un mouvement gai dans la lutte contre le Sida. Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, Paris, L'Harmattan, Logiques sociales, 2000 ; Broqua C., *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005 ; Girard G., *Risque du sida et structuration des sociabilités homosexuelles. Analyse sociologique des normes de prévention en France, 1989-2009*, Thèse de Sociologie, EHESS, Paris, consultable à <http://tel.archives->

différentielle de l'épidémie et du silence ambigu qui a pesé sur le "sida homosexuel". »³ Comme le souligne Broqua, « en schématisant, on peut dire qu'à une première période de *stigmatisation* des groupes les plus touchés a suivi celle du *déni* de la diffusion sélective de l'épidémie »⁴ impliquant une négligence de la cible homosexuelle, l'objectif des pouvoirs publics étant de limiter l'épidémie chez les gays, sans accentuer la stigmatisation, et d'inciter le reste de la population à se protéger. L'arrivée des nouveaux traitements à partir de 1996 va modifier en profondeur le contexte épidémique et les représentations du sida dans la presse magazine. C'est le moment de sa normalisation et de sa chronicisation, et par conséquent du reflux des discours en la matière dans la presse magazine, à l'exception de la presse gaie, confrontée aux mêmes choix difficiles que le militantisme gai.

1- L'apparition du Sida et la diffusion des premiers discours savants

Scepticisme et minimisation

C'est en juin 1981 que sont identifiés cinq cas graves de pneumonie par l'Agence fédérale des Centers for Disease Control (CDC) aux États-Unis. Les malades, originaires de la côte ouest, présentent d'autres affections, sont âgés de 29 à 35 ans, et sont tous les cinq homosexuels. Un mois plus tard, sont recensés cent cas aux mêmes caractéristiques : des hommes, jeunes, gais, souffrant de multiples affections (pneumonies, candidoses) sans antécédent expliquant cette déficience de leurs défenses immunitaires. Fin 1981, grâce à l'élaboration d'un premier protocole de diagnostic de ce qui est encore désigné comme « les infections opportunistes et sarcomes de Kaposi », sont déjà dénombrés deux cents malades aux États-Unis, et une trentaine de cas en Europe. Début 1983 en France, les médecins volontaires pour participer à l'enquête française, financée par le ministère de la Santé, recensent 59 malades, dont une majorité d'homosexuels. Aux États-Unis, d'autres catégories de malades seront aussi identifiées : toxicomanes, immigrés d'origine haïtienne et hémophiles (le Sida sera désigné dans les premiers temps comme « la maladie des 4H » : homosexuels, héroïnomanes, hémophiles, Haïtiens). Malgré tout, l'épidémie restera associée à

ouvertes.fr/index.php?halsid=1d4ggns6n0phtmqrsmg5sv5k4&view_this_doc=tel-00676665&version=1, consultée le 08/05/2012.

³ Id., p. 19.

⁴ Broqua C., *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 18.

l'homosexualité. En France, des médecins fondent de manière informelle « le Groupe de travail français sur le Sida ». Précurseur dans la lutte contre le sida, ce groupe rencontrera pour autant des difficultés pour asseoir sa légitimité auprès des médecins reconnus. En outre, les premières années, les groupes d'appartenance des premiers malades, marginalisés socialement, désignés comme « groupes à risque », rendent difficile, la mobilisation autour de cette épidémie⁵ et sa médiatisation. Par ailleurs, certaines explications du début de la maladie mettent l'accent sur les modes de vie des malades, de façon stéréotypée : manque d'hygiène, sexualité débridée, brassage social⁶. Elles vont concourir aux représentations d'une épidémie de l'anomie et de la culpabilité. La controverse concernant la paternité de la découverte du virus (VIH) entre les équipes américaines et françaises va bénéficier d'une médiatisation plus importante. Le nombre de cas augmentant, le sida n'est plus un fait divers obscur et aura des échos à partir de 1984 au sein des organes médiatiques non médicaux.

Au sein du corpus de presse de cette recherche, seul le magazine *Féminin* existait au moment de l'apparition du sida. La maladie est évoquée pour la première fois en avril 1984, dans l'article de sept pages « Le plaisir absolu », les deux dernières pages étant consacrées à l'extasy. Il s'agit d'une mention très succincte: « La responsabilité des poppers couramment utilisés par les homosexuels masculins des grandes villes américaines a été mise en cause dans le déclenchement du SIDA. » Cette mention désigne « le » groupe à risques, les lectrices ne sont pas concernées. Il en est fait mention une seconde fois en octobre 1984, de manière encore plus brève (« On n'a donc pas vécu en Suède, l'hystérie herpès ou Sida comme aux Etats-Unis. » dans l'article « Révolution sexuelle : les pionniers sont fatigués ») C'est en décembre 1985 que le magazine abordera plus longuement l'infection VIH. Le sida est alors fortement médiatisé depuis un an déjà, la notion de « groupes à risque » entrant dans l'espace public. En 1985, le lectorat cible de *Féminin* n'appartient pas à ces groupes à risque, même si les premiers cas de sida chez les femmes enceintes apparaissent (et leur nombre ne cessant d'augmenter, ils deviennent préoccupants)⁷. La rubrique « Soyez Mieux » (cinq pages) est alors consacrée aux thématiques « bien-être », axées sur le corps (diététique, sport, médecine...). Le premier article de la rubrique est intitulé « Maladies sexuelles : que risquez-vous ? », son chapeau précise : « Sida, herpès, cancer du col, MST : le sexe est mis en accusation. Faut-il prendre des précautions ? ». L'article, de quatre pages, est segmenté en plusieurs paragraphes. Le premier consacré au sida est intitulé : « Les femmes plus

⁵ Thiaudière C., *Sociologie du sida*, La Découverte, Repères, Paris, 2002.

⁶ Id., p. 15.

⁷ Ibid., p. 25.

résistantes ». Cet intitulé est en caractères gras, et acquiert une valeur d'affirmation et de véracité. Aucun doute n'est laissé dans l'article, qui ensuite précise :

« Le Sida, c'est d'abord des chiffres. 15 000 cas répertoriés dans le monde depuis 1981. 450 cas en France. En 1985, dans notre pays, le Sida aura tué 100 personnes ; la tuberculose : 1200 ; la grippe : 3500 ; le diabète : 8 000. On peut allonger la liste... C'est donc une maladie rare. »

Outre la minimisation de la maladie, l'article ne manque pas de rappeler quels sont les groupes désignés comme étant « à risque » :

« On sait – que ne l'a-t-on assez répété – que la maladie concerne à plus de 70 % des homosexuels, que les autres groupes à risque sont les toxicomanes, les prostituées [ndA : le cinquième « H » : *hooker* signifie prostituée en anglais], les gens transfusés. »

« Les femmes sont peu concernées par le Sida. Sur les 450 cas recensés en France, 10% seulement (une quarantaine) sont des femmes dont la majorité est d'origine africaine et haïtienne »

Les rédacteurs vont aussi dédramatiser la maladie :

« On estime qu'environ 5 à 10 % [des] séropositifs développeront un jour ou l'autre un Sida, les autres restant préservés. Le Sida est donc une complication très rare d'une infection virale, comme la cirrhose ou le cancer du foie sont une complication très peu fréquente d'une infection hépatite B. »

L'article recourt à des chiffres à plusieurs reprises. Ces derniers sont utilisés dans le cadre d'une stratégie d'authentification et de scientificité. Les explications médicales restent générales sans référence à une équipe médicale, ou *a minima* à des sources médicales. L'extrait suivant, concentré de stigmatisations des catégories de malades, illustre ces procédés :

« Les femmes semblent moins réceptives que les hommes au virus du Sida et moins contaminantes quand elles l'hébergent. Des chiffres encore le prouvent : sur 100 homosexuels masculins, 70 à 80% de leurs partenaires sont séropositifs. Alors que chez 100 femmes ayant des partenaires atteints (bisexuels, toxicomanes, transfusés), 40% seulement se retrouvent séropositives. On pense que la muqueuse vaginale serait plus imperméable au virus que la muqueuse rectale et moins exposée aux ulcérations et saignements qui sont une voie de propagation privilégiée. »

La seconde et la troisième des quatre pages de l'article sont consacrées à des illustrations commentées par certaines assertions de l'article. Des arguments sont repris et écrit en haut de

la seconde page en police plus importante renforçant encore le message : « En 1985, le Sida aura tué 100 personnes ; la tuberculose : 1200 ; la grippe : 3500 ; le diabète : 8 000 et l'on peut allonger la liste. »

Ce premier paragraphe consacré au sida présente la même longueur que ceux abordant le cancer du col et les MST. Le traitement médiatique du sida dans *Féminin* est donc à ce moment peu différent d'autres infections sexuelles. Enfin, un des croquis, présentés sous une forme humoristique, illustre le scepticisme ambiant à l'égard du sida : il est intitulé « La parano ambiante » et représente un homme dans un fauteuil fumant une cigarette, devant son écran de télévision qui diffuse une femme la poitrine dénudée. Le commentaire précise : « Sans danger : sans virus, sans rapport, sans partenaire. Bonjour tristesse ! ». Ce dessin suggère que la masturbation est en passe de devenir la seule pratique sexuelle envisageable car sans risque.

Durant l'année 1986, *Féminin* n'abordera jamais la thématique du sida, y compris dans sa rubrique mensuelle « Questions sur la sexualité », tenue par une gynécologue.

Il est nécessaire de replacer cette occultation dans un contexte plus général. Les états occidentaux, et notamment l'Etat français, ont été relativement lents à prendre la mesure de l'épidémie et à instaurer des premiers dispositifs de lutte contre le sida⁸. Cette inaction des pouvoirs publics, couplée à l'impuissance du monde médical à proposer des traitements adaptés face à une infection inconnue ont renforcé le caractère dramatique et exceptionnel de l'épidémie, nécessitant de fait la création d'associations d'aides aux malades. A compter de 1986, les pouvoirs publics vont significativement se saisir de cette problématique.

Panique et urgence sociale

En février 1987, le mot Sida apparaît pour la première fois en couverture de *Féminin* à l'occasion de l'article « SIDA : la vie brisée des femmes à risques », proposant le témoignage d'une femme séropositive (donc « à risque » selon la rédaction) et un point sur « Séropositive : les risques pour l'entourage. Les spécialistes répondent » avec, précisé dans le chapeau, « A redécouvrir donc : le préservatif ». En 1987, le sida fera à quatre reprises la couverture de *Féminin*, l'année suivante, une fois au mois de juin. Depuis 1984, les « groupes à risques » initialement désignés ne sont plus les seuls touchés par le sida.

⁸ Mathieu L., *Prostitution et sida. Sociologie d'une épidémie et de sa prévention*, Paris, L'Harmattan, collection Logiques sociales, 2000, p. 61-62.

Les pouvoirs publics, craignant que l'épidémie prenne des proportions conséquentes en l'absence de traitements, vont favoriser un discours de prévention, puisque les modes de contamination sont alors identifiés (sexuel et sanguin). Par ailleurs, la disparition des premières personnalités vont faire prendre au traitement médiatique du sida un virage important. L'acteur Rock Hudson annoncera être atteint par l'infection fin 1985 lors de son hospitalisation à Paris. En France, la mort suite à cette maladie de Michel Foucault (même si ce ne sera révélé que plusieurs années plus tard) initiera la création en 1984 de l'association AIDES par le sociologue Daniel Defert, proche du philosophe, avec l'aide du journaliste Frédéric Edelmann⁹. Les disparitions d'autres célébrités, d'univers divers, non publiquement morts du sida (mais reconnus sous les effets du stigmatisme de nombreuses années après), concourent à cette prise de conscience médiatique. Il est possible de faire l'hypothèse qu'un cercle de journalistes avait connaissance de la séropositivité de l'humoriste Thierry Le Luron (mort en 1986, officiellement d'un cancer des cordes vocales, l'actrice Line Renaud confirmera en 2010 sa séropositivité).

Un article est publié dans *Féminin* en août 1987, intitulé « Sexualité. Anti-Sida. Le guide sans tabou ». Après la minimisation (1985) et le silence (1986), le ton n'est plus le même en 1987. En effet, la maladie ne se limite plus au primo-groupes à risques, comme le l'article le souligne : « La tendance actuelle dans le dépistage des séropositifs [...] : de plus en plus de toxicomanes et d'hétérosexuels. » Le lectorat cible est aussi à ce moment là concerné par le sida. La rédaction précise même : « Actuellement, selon le Pr Kazatchkine, parmi les séropositifs dépistés, une population augmente : celle des femmes seules entre trente et trente-cinq ans ayant une liaison avec un homme bisexuel ou toxicomane. »

Le chapeau de l'article souligne bien que sa rédactrice est consciente du climat de panique qui se développe :

« La peur n'évite pas le danger, dit le proverbe. La peur nourrit l'angoisse, les fantasmes, les récupérations politiques et laisse courir le virus. Alors qu'une attitude simple de prévention individuelle, sans panique aucune, est à même de stopper radicalement l'extension de la maladie. »

Les premières lignes sont consacrées à préciser les modes de contamination: « Ce qu'on sait avec certitude : les trois voies de transmission du virus du Sida sont la transmission sexuelle, sanguine et placentaire. Aucun autre mode de contamination n'a été mis en évidence. »

⁹ Thiaudière C., *Sociologie du sida*, La Découverte, Repères, Paris, 2002, p. 25.

La rédactrice précisera encore plus loin : « Quant à la salive et aux baisers, répétons que malgré les délires de quelques-uns, aucune étude n'a montré une quelconque contamination par ce mode d'échange. »

L'article, de cinq pages, est illustré en première page de la photographie du générique d'une émission de télévision diffusée sur la BBC, intitulée « Facing up to Aids ». Cette photographie est sous-titrée : « "Faire face au Sida" : une émission produite par la BBC montre en toute franchise comment se protéger vraiment. Regardez page suivante. »

En publiant des photographies en deuxième et troisième page de l'émission représentant une animatrice déroulant un préservatif sur un godemiché, *Féminin* va plus loin alors que les premières campagnes de prévention de l'époque, qui restaient elliptiques. La première campagne en 1986 s'intitulait « Le Sida ne passera pas par moi »¹⁰, sans expliciter l'utilisation adéquate du préservatif. L'organisation de l'article indique les préoccupations de la rédaction, qui prend conscience d'une augmentation prochaine des cas détectés de sida chez les hétérosexuels. Le premier paragraphe est intitulé « Quels risques pour les hétérosexuels ? ».

« Mais si les hétérosexuels sans risque particulier (excluons les couples fidèles) ne se protègent pas dès maintenant, demain, en raison de la diffusion statistique du virus, leurs risques d'être contaminé sera plus grand. »

Contrairement à l'article de décembre 1985, celui d'août 1987 donne des références médicales précises : le « Terence Higgins Trust », première association anglaise de lutte contre le sida créé en 1982, est cité. Les noms de médecin sont mentionnés : le Professeur Kazatchkine¹¹, à l'époque chargé de consultation à l'hôpital Broussais, Jean-Marie Cohen (« qui vient de terminer avec d'autres confrères un guide pratique sur le Sida à l'intention des généralistes français »). Les propos d'un ingénieur au Laboratoire National d'Essai, nommé, viennent étayer des informations concernant les normes en matière de préservatifs. Ces références précises indiquent une volonté de s'inscrire dans une campagne de mobilisation du lectorat cible, à présent concerné par l'épidémie.

C'est dans ce contexte de demande sociale, urgente, que sera créée en France en 1988, l'Agence Nationale de Recherche contre le Sida, qui inaugure rapidement, une réflexion quant à une enquête concernant les comportements face au sida (dès 1989).

¹⁰ Spira A., Bajos N., « L'enquête ACSF : élaboration d'un projet multi-disciplinaire sur la sexualité », *Population*, 48e année, n°5, 1993, p. 1210.

¹¹ Michel Kazatchkine fut un des premiers médecins français à s'engager dans la lutte contre l'épidémie, il deviendra directeur de l'Agence Nationale de Recherche contre le Sida jusqu'en 2005, directeur exécutif du Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme, jusqu'en 2012.

Circularité et réciprocité des discours scientifiques et profanes

Les représentations de la maladie, élaborées à la fois par la sphère médicale et scientifique et par la sphère médiatique, ont initié une coproduction des discours sur le sida. En effet, il fut assez rapidement l'objet de médiatisation. Les « affaires » liées au sida y contribuèrent aussi: la polémique concernant la découverte du virus, le scandale politique du sang contaminé, les célébrités touchées. Par ailleurs, la modalité de transmission sexuelle du virus, mais aussi la manière dont les pouvoirs publics s'en sont emparés (avec notamment l'enquête ACSF) a fait du sida une « maladie sexuelle »¹². Les premières victimes de la maladie ont fait l'objet de classification: homosexuels, toxicomanes, hémophiles. L'accroissement du nombre d'hétérosexuels touchés par le virus a contribué à réélaborer ces catégorisations. Des comportements sexuels à risque furent alors circonscrits et ne se limitaient plus aux rapports anaux entre hommes. Ce schéma des conduites sexuelles à risque fut l'orientation retenue par la première enquête ACSF, dans ses préparatifs (1989-1991) et sa réalisation (1991-1992). L'objectif principal de l'enquête était de « recueillir les informations de base sur les comportements sexuels de la population utiles à une définition plus adéquate des stratégies de prévention du Sida et à l'élaboration des modèles prévisionnels d'évolution de l'épidémie. »¹³ De manière plus précise, il s'agissait alors de « mesurer la prévalence de certaines conduites considérées comme indicateurs de risque » comme « homosexualité, bisexualité, multipartenariat hétérosexuel ». Cette centralité du risque dans les premières recherches concernant le sida a par conséquent dessiné des groupes à risque, chaque individu pouvant alors évaluer son appartenance, réelle ou non, à un groupe « immunisé ». Or, ces comportements désignés à la fin des années 1980 par des chercheurs comme étant à risques l'étaient déjà dans la presse magazine quelques années auparavant.

En effet, *Féminin* publie en juin 1987 l'article « Le sida contre l'infidélité ». Le chapeau de l'article précise :

« Comment la menace du Sida affecte-t-elle le comportement amoureux des couples français ? Ont-ils pris conscience des dangers ? »

Cet article de cinq pages publie les résultats d'un sondage commandité par le magazine auprès de 1000 personnes, réalisé entre le 20 et le 26 mars 1987. Ainsi, une des pratiques consacrées par l'ANRS comme étant à risque est ici clairement désignée : le multipartenariat. En effet, l'introduction précise :

¹² Giami A. « Le questionnaire ACSF: l'influence d'une représentation épidémiologique de la sexualité ». In: *Population*, 48^e année, n°5, 1993, p. 1243.

¹³ Id., p. 1237.

« Pour rencontrer des interlocutrices qui – hormis les toxicomanes – courent plus que la moyenne le risque du Sida, [la rédactrice] s'est adressée à des femmes jeunes, entre vingt et quarante-cinq ans, ayant jusqu'ici changé fréquemment de partenaires ou formant avec un compagnon un couple dit libre. On constate que pour beaucoup, cette menace a été l'occasion d'une prise de conscience : elle a mobilisé une lassitude naissante à l'égard des aventures, et très vite, la conversation a tourné autour de la question essentielle désormais : avec ou sans (préservatifs...). »

Cet extrait souligne le glissement sémantique à l'œuvre dans cet article. Le titre de l'article mentionne l'infidélité. Or, les femmes interrogées ne sont pas infidèles puisqu'elles sont soit dans un multipartenariat successif (« ayant changé fréquemment de partenaires ») ou simultané mais contracté (le « couple dit libre »). Le sida devient alors une occasion de dévalorisation de ce type de comportements sexuels (les « aventures »). En mentionnant « infidélité » dans l'intitulé, la rédaction revalorise l'engagement conjugal.

Giami souligne cette co-production, circulaire et réciproque, du discours de prévention, articulée autour d'une « théorie sexuelle du sida » axée sur le risque¹⁴, entre la sphère médiatique et la sphère scientifique. Selon l'auteur, le sida est venu « s'insérer dans des systèmes de représentation existant préalablement à son apparition, et notamment les représentations de la maladie et de la sexualité, à partir desquelles on attribue des significations à cet événement et à ses différentes composantes »¹⁵. L'épidémie a transformé « certains aspects des représentations scientifiques et profanes de la maladie et de la sexualité. Par ailleurs, les représentations scientifiques et profanes de la sexualité sont très fortement intriquées : les unes influencent les autres et réciproquement ».

Cette coproduction est encore tangible dans l'article d'août 1987 de *Féminin* « Anti-Sida : le guide sans tabou ». Le paragraphe « Après un rapport à risque, combien de temps trembler ? », désigne un rapport extra-conjugal (une des formes du multipartenariat) comme étant à risque : « Prenons un exemple. Monsieur B. est marié et a une aventure d'un soir. Il craint d'être contaminé par le Sida. » Les paragraphes suivants « Quels risques pour les hétérosexuels ? » ; « Y a-t-il des pratiques sexuelles dangereuses ? » illustrent le triptyque sida/sexualité/risques.

¹⁴ Giami A., " Représentations du sida : une théorie sexuelle " in Hefez, S. (dir) *Sida et vie psychique. Approche clinique et prise en charge*. Paris, La Découverte, 1997.

¹⁵ Giami A., *Représentations de la sexualité, du handicap et du sida*, HDR. Université René Descartes - Paris V (10/12/1999), Morin Michel (Pr.), p. 177. Consultable à <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00511002/fr/>, consultée le 19/03/2012.

Ce triptyque constituera, le « noyau fondamental des représentations du Sida »¹⁶ de manière rétrospective, selon Alain Giami: la transmission du VIH est avant tout perçue selon la modalité sexuelle, et selon des pratiques sexuelles fautives ou transgressives. Malgré des changements dans les représentations de la maladie, des frontières selon l'exposition au risque seront érigées: les immunisés et les concernés, selon la « responsabilité » : les victimes et les coupables. Ces catégorisations seront contestées par les stigmatisés, lorsqu'ils vont se mobiliser face à l'inadéquation des premières mesures des pouvoirs publics. Cet ébranlement ne sera que temporaire, en témoigne l'éclipse des discours de prévention dans la presse magazine hétérosexuelle à la fin des années 1990.

2- La crise mobilisatrice

Relayer le discours de prévention

Depuis 1984 (première forte médiatisation du sida), en l'espace de quelques années, la perception de l'épidémie va évoluer, les pouvoirs publics prenant à la fin des années 1980 la pleine mesure du phénomène. Face au nombre de cas recensés qui ne cesse de s'accroître (486 cas de malades hospitalisés sont recensés en 1985, 1080 en 1986, 1911 en 1987 et plus de 5000 en 1988¹⁷), le nouveau gouvernement en 1986 a fait du sida une priorité politique. A partir de 1987, la publicité sur les préservatifs (interdite jusque là depuis 1920) est à nouveau autorisée. A titre expérimental, les seringues sont en vente libre dans les pharmacies. La même année, la lutte contre le sida devient « grande cause nationale ». Une loi confère à l'état la responsabilité de la politique de lutte contre l'épidémie. L'année suivante, les CISIH (Centres d'information et de soins de l'immunodéficience humaine) et les CDAG (Centres de dépistage anonyme et gratuit) sont créés. Le cas français est paradoxal : malgré la co-découverte du virus et le nombre de séropositifs (le plus élevé d'Europe), la prise de conscience sociale et politique fut la plus tardive¹⁸. Cette timidité première des pouvoirs publics concourt à la stigmatisation des premiers malades comme « déviants » et « marginaux ». Pour autant, la France ne fera pas certains choix drastiques et liberticides que feront d'autres gouvernements (comme le dépistage périodique des prostitué.e.s à titre

¹⁶ Giami A., " Représentations du sida : une théorie sexuelle " in Hefez, S. (dir) *Sida et vie psychique. Approche clinique et prise en charge*. Paris, La Découverte, 1997.

¹⁷ Thiaudière C., *Sociologie du sida*, La Découverte, Repères, Paris, 2002, p. 30.

¹⁸ Id., p. 32.

d'exemple)¹⁹. En 1989, sont créées trois agences nationales : l'ANRS (de recherche contre le Sida), l'AFLS (de lutte contre le Sida) et le CNS (conseil national du Sida). Cette reconnaissance institutionnelle du sida comme fléau social permettra la coordination de recherches cliniques et en sciences sociales, et la définition d'une politique de communication et de prévention contre la maladie. Or, la prévention passe notamment par la promotion du port du préservatif, dont la publicité est de nouveau légale. Cette promotion de l'utilisation du préservatif se fera aussi dans les médias, et en particulier dans la presse magazine.

Si dans *Féminin* le port du préservatif est évoqué dès l'article de juin 1987 (« Le Sida contre l'infidélité »), son traitement médiatique va radicalement changer. Dans cet article initial, une illustration en première page laisse sceptique sur son utilisation : un homme et une femme sont allongés dans un lit, l'un à côté de l'autre. Un commentaire précise : « Qu'est-ce qu'on choisit, les préservatifs ou les lits superposés ? », n'est pas vraiment encourageant pour son utilisation. La thématique du préservatif est pourtant centrale dans l'article, mais la rédaction n'en fait pas la promotion. Ainsi, l'article débute avec un témoignage : « "Le préservatif, ça me dégoûte" dit Marina »

L'article expose à la fois les résultats d'un sondage et des extraits de trente témoignages. Il est ambivalent, presque neutre quant à la promotion du préservatif. Les extraits en défaveur de son utilisation ne sont pas recadrés par un message de prévention, ceux en sa faveur ne sont pas survalorisés. Par exemple, le commentaire suivant n'appelle aucune précision de la rédactrice :

« J'ai essayé une fois avec un ami de passage. Qu'est-ce que c'est laid, tout, la couleur, la matière, la pause quand l'homme s'équipe. On ne peut pas dire que cela soit d'une discrétion absolue. Et en plus, cela atténue le plaisir des deux partenaires. »

Un climat de scepticisme domine : « C'est bien simple, les plus réticentes non seulement ne veulent pas entendre parler de capote, mais refusent surtout de croire au Sida. »

Le discours de prévention est à peine relayé, supplanté par l'attente d'un vaccin, en conclusion de l'article:

« Le docteur Robhot, spécialiste des maladies sexuellement transmissibles est plus optimiste : "Le refus de la sexualité n'est qu'une étape. Nous en avons fait l'expérience avec notre clientèle homosexuelle, dont une partie dans les premiers temps, par peur du Sida, a abandonné toute pratique sexuelle. Puis elle y est revenue en utilisant les préservatifs." Ce qui

¹⁹ Ibid. p. 37.

n'empêchera pas toutes les femmes d'espérer au plus tôt la découverte d'un vaccin anti-Sida. »

Dans l'article déjà mentionné d'août 1987 (« Anti-Sida. Le guide sans tabou »), le ton change. La rédaction dénonce la retenue des pouvoirs publics français, dans un encart concernant une publicité censurée pour des préservatifs : « La prévention du Sida est devenue une affaire de santé publique. Vu l'urgence, la gravité de la situation, il faut passer outre les considérations de pudeur. »

Outre le fait de devancer les campagnes de prévention (en montrant de manière explicite la pose d'un préservatif), l'article est transparent concernant les moindres sensations sexuelles. Le dernier paragraphe est consacré à cette question : « Le préservatif réduit-il le plaisir ? Pas de réponse univoque. » L'obstacle au désir que pourrait représenter le préservatif est évoqué : « Difficile de nier que la spontanéité de l'élan amoureux s'accommode mal de ce bricolage dernière minute. »

En mars 1989, un dossier de dix pages consacre le changement de discours concernant la prévention. La première page de ce dossier est une photographie d'un préservatif dans son emballage, dans une boîte à bijou, commentée : « Le nouvel objet de désir ».

Ce dossier est une mise en scène du préservatif destinée à le rendre érotique. La rédaction expose une position militante en chapeau du dossier :

« Prendre la défense de ce mal-aimé, c'est d'abord se battre pour le faire connaître, afin qu'il s'intègre à notre code amoureux. Dix pages optimistes donc, sur un filtre d'amour dans tous ses ébats et plaidoyer pour un nouveau sex symbol. »

Le dossier est constitué de plusieurs reportages : sur la fabrication des préservatifs, les tests de résistance, sur le village de Condom dans le Gers. Des dessins de préservatifs humoristiques concourent à la promotion de ce mode de prévention. Enfin, le sexologue Gérard Leleu fait du préservatif une arme face à l'éjaculation précoce et un accessoire érotique : « Un must peut-être car le préservatif émoussant la sensibilité du pénis pallie le manque de maîtrise de certains... et voilà le capuchon de latex élevé au rang d'accessoire indispensable à un " plaisir au long cours ". »

La rubrique « Soyez mieux » d'août 1989 poursuit la promotion du port du préservatif. Elle rappelle que les hétérosexuels pratiquant le multipartenariat sont aussi exposés au sida : « Sida et amours d'été : n'oubliez pas que... les hétérosexuels n'échappent pas à la contamination (40 % des cas de Sida avéré). Alors risque et prévention vous concernent. »

L'article est illustré d'un dessin représentant un préservatif sautillant avec un sac à dos titré « Sea, sex, sun et caoutchouc ». Le multipartenariat est présenté comme un facteur de risques, sans pour autant être stigmatisé. La rédaction cherche avant tout à relayer le discours de prévention : « Reste que plus on multiplie les partenaires, plus on prend le risque de rencontrer un séropositif. La seule protection très efficace consiste à utiliser systématiquement tout préservatif avec tout nouveau partenaire. »

La création d'un magazine gai

Le magazine homosexuel du corpus de recherche *Gay* fut créé en juillet 1995²⁰, co-dirigé par Pascal Loubet et Didier Lestrade, co-fondateurs d'Act-Up Paris (créée en 1989). Le second fut un des rédacteurs du magazine *Gai-Pied*, qui fut publié de 1979 à 1992. Le principal actionnaire, encore à l'heure actuelle, est Pierre Bergé, qui créera en 1994 l'association Ensemble contre le Sida, qui deviendra le Sidaction. Au moment de l'importation en France d'Act-Up, les tests de dépistage ont rendu plus visibles l'épidémie, qui continue de progresser dans la population homosexuelle. Un des crédos de l'association est la visibilité publique de l'homosexualité et de la maladie²¹, il s'agit de lutter contre le sida tout en revendiquant son ancrage dans « la communauté homosexuelle »²². L'association critiquera radicalement l'institutionnalisation de la lutte contre le Sida, qui instaurerait une « déshomosexualisation » de la maladie et un ostracisme envers la communauté gaie²³. Les manifestations de l'association sont aussi inédites dans leur médiatisation, le but étant de mettre en scène la colère des membres. Sa conception de l'épidémie lui confère un sens politique, le but étant de transformer les représentations dominantes. « Par son action dans l'espace public, l'association a donc contribué à la définition sociale non seulement des personnes touchées par le VIH, mais aussi des homosexuels, dont la condition s'est trouvée profondément modifiée au cours des quinze dernières années, notamment en raison des réactions ou mobilisations suscitées par l'épidémie. »²⁴ Trois ans après la disparition du magazine historique *Gai-Pied*, *Gay* s'inscrit dans la même démarche qu'Act-Up, avec notamment l'existence d'une rubrique mensuelle consacrée au Sida.

²⁰ Après 4 numéros, la publication est stoppée. Il sera relancé quelques mois après, avec l'arrivée de Pierre Bergé comme actionnaire.

²¹ Lestrade D., *Act-Up, Une histoire*, Denoël, Paris, 2000.

²² Broqua C., *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 22.

²³ Thiaudière C., *Sociologie du sida*, La Découverte, Repères, Paris, 2002, p. 40-41.

²⁴ Broqua C., *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 23.

Dans le cadre de cette recherche, j'ai rencontré trois rédacteurs/trices de *Gay*. A la question initiale « Comment êtes-vous devenu journaliste ? », voici la réponse de Frédéric :

« par hasard en fait, j'écoutais beaucoup de musique, j'ai rencontré des gens qui étaient journalistes et qui faisaient de la musique, et voilà, je dépensais beaucoup d'argent en disques, et eux recevaient des disques et y en a un qui s'appelait Pascal Loubet, et qui après était un des fondateurs d'Act Up, qui m'a dit bah t'as qu'à écrire comme ça t'en recevras, lui était directeur artistique d'une revue qui parlait beaucoup d'électro c'était au tout début de l'électro, au début des années 90, voilà j'ai envoyé des chroniques qui ont été prises, alors que j'ai pas du tout une formation littéraire, j'ai plutôt une formation scientifique. Après j'ai été à Act Up, parce que j'avais vu une manifestation d'Act Up quand j'étais à New York, en plus j'étais assez fan des chroniques de *Libération* et dans *Gai-Pied*, donc j'y suis aussi allé pour le rencontrer, car j'étais aussi intéressé par cette nouvelle forme de militantisme que ça impliquait. J'avais vu la manifestation de Wall Street, qui est une grosse manifestation d'Act Up dans l'histoire d'Act Up New York, qui était très impressionnante, avec des gens qui avaient des logos assez minimaux, un truc très fort, il y avait vraiment un truc nouveau par rapport à la manifestation un peu à la CGT française, et puis il y avait aussi un pouvoir d'affirmation gai qui était très différent de ce que je connaissais, voilà. Donc j'ai été à ces réunions, donc au début on était très peu, on devait être une trentaine, j'ai rencontré aussi Didier Lestrade donc j'ai été très proche et qui avait une grande influence sur moi. »

L'affirmation identitaire était fondamentale dans la création de *Gay*. La fierté d'être homosexuel et le fait d'être concerné par le Sida étaient centraux. Il précisera plus loin dans l'entretien :

« Après on avait des problèmes sur le fait que Foucault n'a jamais vraiment dit qu'il était homosexuel, il a jamais vraiment dit qu'il était séropositif, malade du sida, on a jamais vraiment su qu'il était mort de ça, c'était tout à fait des choses qui étaient antinomiques avec la ligne éditoriale d'Act Up. Act Up c'était voilà on peut être séropositif, il y a pas de honte à être malade, il faut [*le dire*] quand quelqu'un meurt, il n'est pas mort d'une longue maladie, des effets secondaires, machins trucs comme ça, il faut qu'on dise il y a pas de honte à mourir du Sida, au contraire. Donc voilà, ça rentrait pas de dedans. Dans la lignée. Après il y a des écoles de Sida, entre Aides et Act-Up, c'est le jour et la nuit, c'est pas la même chose. Donc voilà, je pense aussi que j'étais élevé dans une espèce de, par Loubet, par Lestrade, dans une réflexion qui à la fin des années 80, début 90 était très marginale, très ouais une espèce d'affirmation de son homosexualité qu'était à l'opposé du côté larmoyant, du côté victime pour devenir un peu des terroristes un peu quelque part entre guillemets. Et Act Up il y avait une notion de terrorisme, terrorisme non violent qui après a été repris par le mouvement alter et tout ça. Donc il y avait aussi un peu cette volonté de se débarrasser de cette école qu'avait aussi un peu tendance à psychanalyser les choses, ce qu'on appelait les folles-opéras. Des gens qu'aimaient l'opéra,

les choses classiques, enfin voilà, il y avait une volonté de vivre à son époque, pas d'être dans une espèce de limbe étrange. »

Le premier article de *Gay* consacré à la sexualité date de juin 1996 et aborde les pratiques « bareback ». Ce terme qui pourrait se traduire par « à cru » désigne les pénétrations sexuelles sans préservatif. Intitulé « Zone rouge », il décrit les situations de « relaps » observées. Il fait l'objet d'une suite en septembre 1996. L'article est annoncé en couverture « Relapse. Plongée en eaux troubles », sept pages lui sont consacrées. Le chapeau de l'article évoque un des résultats de l'enquête sur la sexualité en France de 1995²⁵ : « Après quelques années de répit, le taux de contamination du VIH remontait aujourd'hui dans la communauté gaie. » Dès cette introduction, les auteurs annoncent clairement leur réprobation quant à ces pratiques de relapse :

« Lassitude, inconscience, défaitisme ? Ou autre chose ? C'est d'abord une rumeur qui circule : certains refuseraient tout simplement de se protéger. Sciemment. Puis c'est un livre qui raconte le parcours de l'un d'eux.²⁶ Froidement. Avant de faire le voyage, *Gay* ne voulait pas y croire. Bêtement. »

Dans cet article, l'un des deux rédacteurs décrit une de ses soirées dans une backroom parisienne où il propose à plusieurs hommes rencontrés des pratiques de barebacking. Il évoque sans détour les expériences sexuelles à cette occasion :

« Un jeune mec vient sans rien dire et ferme la porte derrière lui. Il s'accroupit et me suce. Sur le point de jouir, j'essaie de le repousser, mais il résiste et enfonce sa bouche de plus belle. »

« J'aperçois deux mecs en cabine. Scène de genre. Celui qui est debout m'invite d'un signe de tête : torse nu, cagoule, très bien foutu, trentaine flamboyante. L'autre est nu, à quatre pattes, immobile, cul offert, âge indéterminable... " Viens te le faire, c'est un super tire-jus". Visiblement, je ne suis pas le premier... »

« Bilan. Sur toutes mes rencontres, quatre m'ont clairement dit non, un a refusé mollement, quatre étaient tout à fait disposés, sans compter le cinquième qui aurait avalé mon sperme à gorge-que-veux-tu si je ne m'étais pas dégagé à temps. »

Les auteurs proposent une explication à ce relâchement des pratiques safe-sex : « Car le sida est subrepticement devenu dans certains esprits non seulement un trip, mais un art de vivre, et sans doute pour certains la seule façon d'être homosexuel à 100%. »

²⁵ Bajos N., Bozon M., Giami A., Doré V., Souteyrand Y. (Eds). *Sexualité et Sida*, ANRS, Paris, 1995.

²⁶ Dustan G., *Dans ma chambre*, P.O.L, Paris, 1996 .

Un encart est consacré à un entretien avec Guillaume Dustan, évoqué dans le chapeau de l'article. Le roman en question est présenté de la manière suivante : « Litanie glaçante d'un homme "qui laisse la mort travailler en lui ", ce " roman " nous est si proche qu'il en est tout simplement insoutenable. »

Un autre article sera consacré aux pratiques bareback en avril 1999. Il s'agit de la traduction d'un texte original de Michael Scarce, activiste de la prévention et séronégatif, de quatre pages et demi de textes. Un encadré explique d'où vient le texte original, du gratuit POZ, journal d'information sur le sida, et le choix de cette publication:

« Alors que Bernard Kouchner n'a pas produit la moindre nouvelle campagne de prévention ciblée en direction des gays depuis son retour à la Santé (cela fait bientôt deux ans), il est sans doute utile d'évoquer un phénomène aussi préoccupant que le bareback. »

L'article s'articule autour des axes de responsabilité et de prévention, et souligne : « le devoir communautaire » du safe-sex.

Cette thématique du bareback fut abordée au cours de l'entretien avec Frédéric :

« Oui, parce qu'on était en plein dedans, personne n'en parlait, et déjà ça faisait longtemps et il fallait que le truc sorte. Ce n'était pas dit et les homos avaient un peu honte, fallait laver le linge sale en public et dire qu'il y avait un truc exemplaire qui s'était mis en place au début du sida un truc fantastique, et tout d'un coup, quelques personnes, ce qui montrait vraiment les limites de la communauté, justement, car certains se disaient je l'ai et que les autres l'attrapent je m'en fous, au contraire tant mieux, on sera plus. Donc ça montrait les limites d'une espèce de communauté idéale à laquelle on avait pensé, c'est-à-dire qu'elle devait être aussi solidaire et aussi solidaire d'autres causes de minorités, et c'est là qu'on est un peu tombé de haut, et qu'on s'est aperçus que bah en fait non. Et à la fois c'était tant mieux. Ça veut dire qu'on était comme tout le monde, comme les hétérosexuels, voilà. Et à la fois un peu décevant, car c'était les premières failles dans une communauté qui avaient été très soudée. »

Il évoque alors un moment délicat pour lui au sein de la rédaction, qui devait apparaître, comme le reste de la « communauté », soudée :

« J'étais beaucoup critiqué parce que j'avais pris position pour Dustan en fait. J'étais un peu ostracisé pendant un moment, je m'étais un peu fâché avec Didier Lestrade pendant un an, j'ai été violemment critiqué par Act-Up, comme quelqu'un faisant l'apologie du bareback. »

La ligne éditoriale de *Gay* suit donc l'axe de prévention contre le sida et de visibilité de l'homosexualité et de la séropositivité. L'existence de la rubrique « Positif » depuis la

création du magazine concourt à cette orientation, l'objet de celle-ci étant l'actualité de la recherche contre le Sida, les traitements et leurs modalités pratiques.

Les adolescentes prennent les choses en main

Le magazine du corpus s'adressant à un lectorat féminin adolescent, *Adolescente*, fut créé en 1987. Si dès le lancement du titre, des articles furent consacrés à la sexualité, la thématique du Sida n'est abordée qu'en janvier 1988, lors du troisième article consacré la sexualité (les deux premiers à « La pilule » et à « La première visite chez le gynécologue »). Dans « L'éducation sexuelle à l'école », l'épidémie est évoquée, mais de façon allusive. L'article est composé de six paragraphes titrés, mais aucun n'est réservé au Sida. Sur la première page, un encart réduit avec une police de huit, est constitué de quatre conseils. Le second précise : « Pas la peine d'avoir sauté d'avion pour vérifier si vous avez un parachute ! Certains pensent que d'avoir un préservatif dans son jean, c'est chercher l'aventure... C'est surtout une protection, pour vous comme les autres. »

Même si c'est succinct, la rédaction encourage ses lectrices à avoir des préservatifs avec elles (et ne pas nécessairement compter sur le partenaire). Le sida est clairement nommé en seconde page, et justifie selon la rédactrice que le magazine aborde la sexualité :

« N'empêche que c'est incontournable : l'école, mais aussi les médias, ont un rôle à jouer dans cette affaire. Depuis que de graves problèmes sont apparus avec le sida, il serait absurde de faire l'autruche ! Dans bon nombre de familles, on en parle... Mais tous les adolescents n'osent pas poser certaines questions à leurs parents ; pourtant, ils se sentent concernés et la demande est importante. A *Adolescente*, on s'en rend compte en dépouillant le courrier des lectrices. »

Dans le cadre de mon enquête auprès de rédacteurs de presse, j'ai rencontré deux anciennes rédactrices d'*Adolescente*, dont une qui a collaboré au magazine très tôt après son lancement : elle confirme avoir intégré la rédaction en 1988 ou 1989. Elle corrobore cette justification d'aborder la thématique sexuelle pour pallier au manque de communication et d'information à destination des adolescentes :

« [*il fallait*] essayer d'apporter à la fois de l'information, parce que c'était assez sidérant de voir, euh, les papiers que je faisais avec [*deux autres rédactrices*], qui pouvaient parfois être assez osés je trouve, et la naïveté du courrier des lectrices. Qui demandaient si on pouvait tomber enceinte en embrassant un garçon, alors qu'on leur parlait de fellation, de choses comme ça. Un décalage qui pouvait parfois être totalement abyssal et peut-être

qu'on voulait, en tout cas pour les papiers sexo socio, d'être un peu ce qui ne se disait pas à la maison, avec les parents, ou avec les copains, mais apporter alors une information un peu près claire, voilà. Mais tout en étant, voilà du divertissement, c'était de la mode, de la musique et des fringues, en étant relativement léger. »

L'article de janvier 1988 va, comme dans *Féminin* en août 1987, dénoncer la retenue du ministère de la Santé :

« il n'y a pas grand-chose pour vous informer dans ce domaine. En fait, il y a surtout et presque uniquement, les Sida-clips de Jean-Jacques Beinex, gracieusement offerts par le ministère de la Santé. »

« [*dans ces clips*] on voit un préservatif voyager de la poche de l'un à la main de l'autre... Mais ce dernier reste irrémédiablement conditionné dans son emballage hermétique d'origine. Alors, en quoi c'est fait ? A quoi ça sert exactement ? Où ça s'achète ? Combien ça coûte ? Mystère et boule de gomme. »

Un autre article traduira cette volonté d'information à propos de l'épidémie, en mars 1988, au cours duquel est interviewé le Professeur Levy (présenté comme « responsable de la question Sida en France au sein de l'INSERM »). Cette interview de deux pages est suivie du papier « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les Durex, Visa, Manix et les autres... ». La rédaction encourage clairement les lectrices à proposer et à poser le préservatif : « Donnez-lui le préservatif et ne le laissez pas dans l'embarras, aidez-le. », « Si le préservatif que vous avez a un réservoir, veillez à mettre le réservoir du bon côté (extérieur). »

Le magazine aborde la thématique du sida dès sa première année d'existence. (Mars, juillet, août 1988 et mars 1989) Pourtant, la rédaction fera aussi preuve de timidité en matière de prévention et de promotion du préservatif. Elle évoque le port du préservatif en mai 1989 dans l'article « Comment lui refuser de faire l'amour sans qu'il vous quitte ? », comme un argument valable (un alibi) pour refuser une relation sexuelle (« J'ai laissé mes préservatifs dans mon autre blouson ») au même titre que : « J'ai oublié de me raser les jambes ».

De mai 1989 à avril 1992, malgré cinq articles consacrés à la sexualité, la rédaction ne communique plus à propos du Sida. Pourtant, les titres de certains articles laissaient penser le contraire. A titre d'exemple, le « Lexique Sexe » en mars 1992 propose 32 entrées, qui vont de « aphrodisiaque » à « zones érogènes », en passant par « levrette » et « sodomie ». Pourtant, aucune entrée n'est réservée pour « préservatif » et « sida ». Certes, le chapeau de l'article mentionne ces deux thématiques, de manière rapide, sans précision concrète (d'utilisation notamment) : « Et puis gardez toujours en mémoire le mot sida, un instant de

plaisir peut vous mener à la mort. Alors où est la honte dans ce cas-là de présenter à Jules un préservatif, il en sera soulagé aussi ! ».

Une entrée du lexique est consacrée aux maladies sexuellement transmissibles, mais après en avoir énumérées plusieurs et les conséquences, l'article rappelle « Au fait, il y a le Sida aussi... ».

Les adolescents ne sont pas alors considérés comme un groupe à risques par la rédaction, ce qui explique sa retenue. Et jusqu'à ce moment, la priorité en matière d'informations sexuelles est donnée à la prévention en matière de grossesse adolescente. Le premier article du corpus fut consacré à la pilule contraceptive (en juin 1987, ainsi qu'en mars 1988). En juin 1991, la rédaction aborde les grossesses adolescentes (« Un bébé au lycée »). Et le chapeau du « Lexique sexe » de mars 1992 précise :

« Dernier point, très important, pour éviter toute angoisse, pensez à la contraception. On radote, d'accord. Mais payer un moment de plaisir par au mieux des semaines de flip, au pire à cause d'une IVG, revient beaucoup trop cher. »

Or, progressivement, le discours concernant le port du préservatif à destination d'un public adolescent va évoluer. En avril 1992, l'article « Vous et Jules au lit : ce qui casse l'ambiance » réserve un paragraphe entier au discours de prévention. Il s'agit du dernier de l'article, intitulé « Le drame des Durex » (une marque de préservatifs), et ce positionnement lui accorde une valeur plus importante. Même si la pose du préservatif sur le phallus est encore présentée comme étant de la responsabilité du partenaire, pour autant, le propos est plus direct : « Les campagnes de prévention sensibilisent un large public, tant mieux. Depuis le temps, on a tous compris qu'il fallait en porter. » Et dans cet article, « ce qui casse l'ambiance », ce n'est pas la présence du préservatif, mais la maladresse à le poser : « Chouchou a pigé qu'il fallait les mettre la zigounette en érection mais pour le réservoir, c'est déjà plus compliqué. En cinq minutes, il vient de gâcher deux Durex. »

Pour la première fois, *Adolescente* indique à quel moment mettre le préservatif, mentionne, certes sans détailler, que le réservoir doit nécessiter une manipulation particulière. « Comment frimer sans se faire piéger. » (décembre 1992) promeut une nouvelle fois le port du préservatif. Un paragraphe est consacré à la prévention « Préservatif : le geste qui sauve... et qui "tue". » et relate sur un ton humoristique deux anecdotes centrées sur le préservatif, attribuées à des adolescents. Comme dans l'article précédemment cité, le préservatif est évoqué au même titre que d'autres aspects de la sexualité, ce qui banalise son utilisation.

L'encart intitulé « Le frimeur sachant frimer doit » valorise l'utilisation du préservatif, ce commentaire est le premier de la liste de conseils: « Posséder la dernière collection de chez Durex et savoir que ça ne sert pas uniquement à faire des ballons. »

En mars 1993, un mode d'emploi illustré indique « Comment le mettre », et dans le même numéro, un article est titré « Préservatifs : prenez les choses en main. ». En août 1993, l'intérêt contraceptif du préservatif est *in fine* mis en avant à l'occasion de l'article : « La contraception sans ordonnance ». Et encore une fois, le dernier paragraphe lui est réservé « Ben oui, c'est aussi un moyen de contraception et surtout la bonne vieille capote demeure actuellement la seule parade contre les MST et surtout le Sida. »

Son utilisation est ici aussi détaillée :

« Nos petits copains doivent se retirer juste après l'éjaculation, car lorsque le sexe redevient raplapla, au secours les fuites. Bien évidemment la zigounette sus-citée aura été en érection lors de la pose, sinon bonjour la galère.»

La dernière phrase de l'article insiste sur ce moyen de prévention contre le sida, et son double intérêt : « N'oubliez jamais de faire mettre à votre copain un préservatif, c'est la seule contraception qui évite d'attraper le Sida donc de mourir. Ne l'oubliez jamais. »

Dans le même numéro, l'article « En vacances, où faire l'amour », utilise le même procédé pour insister sur le port du préservatif. Il se conclut de la manière suivante : « Conseil d'*Adolescente* [en majuscules et police plus grande] : dans tous les cas de figure, n'oubliez pas dans votre sac de plage la fameuse boîte de préservatifs : dites non à l'été meurtrier. »

Si le magazine incite donc les jeunes filles à se doter de préservatifs (et donc à le proposer), il valorise sa pose par les lectrices dans l'article de mars 1994, « Comment ne pas être nulle au lit ? », au cours du paragraphe « Comment participer à toutes les opérations » :

« C'est au moment de la pénétration qu'il faut garder la tête froide. Avant le grand boum : la capote. »

« Une demoiselle doit participer. Serviabile, elle prend part au déroulement des opérations »

Inciter les jeunes filles à proposer et mettre un préservatif, ce n'est pas anecdotique. Car le proposer et le dérouler sur un sexe en érection, c'est aussi signifier un désir de pénétration, et déterminer le moment de celle-ci. Par conséquent, en creux, en encourageant son lectorat à se protéger du sida sur cette modalité, *Adolescente* en a modifié pour quelques années sa posture traditionnelle de simple réceptacle des désirs de leurs partenaires L'empreinte des rapports

sociaux de sexe sur la sexualité instaure des comportements attendus des jeunes femmes et socialement valorisés : elles ont des désirs modérés (contrairement aux désirs masculins nécessairement impétueux), leur fonction conjugale réside dans cette stabilisation et cet endiguement des désirs de leur partenaire. « La valeur des femmes tient à leur parcimonie avec laquelle elle se donnent »²⁷. En publicisant une utilisation *active* du préservatif, *Adolescente* a promu un désir féminin, si souvent largement ignoré au profit d'une survalorisation de l'affectivité des femmes (durant quelques années).

L'année 1994 est une année charnière en termes de discours de prévention, avec la diffusion du Sidaction, sur toutes les chaînes de télévision de l'époque, événement médiatique majeur, constituant un moment de rupture du silence sur l'épidémie. Les représentants des associations les plus importantes en matière de lutte contre le Sida et d'accompagnement des séropositifs sont présents sur le plateau. Cette émission traduit l'évolution des représentations du sida et des séropositifs et renforce dans la population générale un sentiment de proximité à l'épidémie²⁸. A l'été 1993, la campagne de vente « des préservatifs à 1 franc » avait été lancée. Il s'agit donc du pic de mobilisation en matière de lutte contre le sida. Cette mobilisation ne se limite plus à sensibiliser les primo « groupes à risques », notion récusée par les associations qui y voient une stigmatisation. Elle a été remplacée par celles de pratiques à risques, de situations risques. « Ce point de vue a un avantage : celui de constituer le sida en problème universel qui, parce qu'individualisé, peut concerner l'ensemble de la population. »²⁹ La prévention s'adresse à ce moment là, à tout le monde.

Adolescente participe à cette mobilisation. En août 1994, l'article « Sexe, les 10 questions qu'on se pose chaque été » en est encore une illustration. Sur les 10 questions, 4 abordent le préservatif :

« Puis-je faire confiance aux préservatifs étrangers ? »

« Comment une fille peut-elle se familiariser avec le préservatif ? »

« Peut-on faire l'amour dans l'eau avec un préservatif ? »

« Quelle est la meilleure contraception pour les vacances ? »

La réponse à la seconde question incite à tester la pose d'un préservatif sur « tout objet simulant un sexe en érection ». La réponse à la dernière question précise : « Dans le genre

²⁷ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, collection sociologie 128, Armand Colin, 2002, p. 75.

²⁸ Broqua C., *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 274.

²⁹ Thiaudière C., *Sociologie du sida*, La Découverte, Repères, Paris, 2002, p. 52.

deux en un, désolée de radoter, le préservatif est idéal. » La préoccupation initiale de la rédaction de préserver son lectorat de grossesses non désirées est toujours existante, elle est devenue une occasion de répéter le discours de prévention contre le sida.

En définitive, la prévention contre le sida à destination des adolescentes dans ce magazine a constitué l'opportunité d'une nouvelle formulation des rapports entre ce lectorat et ses pairs durant quelques années. L'incitation à proposer et poser le préservatif a ébranlé la posture traditionnelle passive, en réception, allouée aux femmes en matière de sexualité et a promu une attitude de formulation du désir sexuel. Par ailleurs, le préservatif étant valorisé par sa modalité contraceptive, le discours de prévention a fait de l'enjeu contraceptif non plus une préoccupation exclusivement féminine mais duelle. Pour ces deux raisons, la prévention contre le Sida a favorisé un temps une représentation plus égalitaire de la sexualité hétérosexuelle pour un public adolescent.

3- Sa normalisation

A la recherche du préservatif perdu

Cette mobilisation de la rédaction d'*Adolescente* ne durera pas. Les discours autour du préservatif vont se raréfier. Le port du préservatif est encore mentionné et valorisé en septembre 1995, en février 1996, et en mars 1996. Ce numéro propose le dernier article (deux pages) qui abordera franchement la thématique du Sida, « Tout ce qu'il faut savoir sur le Sida ». La première page apporte l'information essentielle sur la maladie et ces modes de prévention. La deuxième précise : « Comment capoter Jules sans tout faire capoter... » Des réponses aux objections potentielles du partenaire au port du préservatif sont proposées. Les cinq étapes pour le mettre de manière optimale sont explicitées. Pourtant, cet article semble constituer un baroud d'honneur du discours de prévention auprès du lectorat adolescent.

L'article d'octobre 1996 est représentatif de cette démobilisation. Intitulé « Sexe : les 60 trucs à apprendre par cœur », seuls trois commentaires concernent le préservatif (et le mot sida n'apparaît à aucun moment dans l'article):

« Certaines filles sont allergiques au latex (la matière des capotes), d'autres au sperme. On espère pour elles que ce ne sont pas les mêmes ! »

« En croyant bien faire, certains mecs mettent deux préservatifs l'un sur l'autre. Résultat : les deux craquent avant même de cracraquer. »

« Les capotes aromatisées sont en hausse. C'est l'occasion d'y goûter... »

De la même manière, le préservatif sera parfois mentionné, au détour d'un article, mais ne sera plus le thème central d'un article, ni l'ultime conseil en conclusion. L'article de décembre 1996 « Sexe : tous les avantages d'avoir notre âge ! » en témoigne. Le préservatif n'est mentionné qu'une seule fois, dans l'encadré « Et dire qu'un jour on regrettera de ne plus pouvoir » : « Faire des bombes à eau avec des préservatifs. Bientôt, on aura les préservatifs mais pas toujours le partenaire idéal pour faire la bombe. »

Par conséquent, la rédaction aborde parfois la thématique du préservatif, mais de façon très succincte, d'une seule phrase, sachant que le terme « sida » n'est lui plus utilisé depuis mars 1996.

A titre d'exemple, l'article de mai 2002 s'intéresse aux « Questions sexo à se poser avant de céder à Jules ». Parmi ces interrogations, il y en a certes à propos des préservatifs : « A-t-il des préservatifs sur lui ? ». La rédactrice justifie cette question. Pourtant, elle n'incite à aucun moment les lectrices à se saisir de cette préoccupation et à se doter de préservatifs.

L'article de juin 2002 (« Coucher le premier soir, ça change quoi », deux pages) recense différentes motivations et objections pour avoir un rapport sexuel lors d'une première rencontre (donc quand le statut sérologique du partenaire n'est pas garanti). Il ne mentionne ni le sida, ni le préservatif comme modalité de prévention.

Pascale, une des rédactrices d'*Adolescente* rencontrées au cours de l'enquête, explique cette ellipse de la thématique sida/préservatif de la manière suivante :

« Parce que comme toute mobilisation, au début c'est massif, et puis après, pfff... comme les accidents de la route, les gens font gaffe, y a des campagnes, et puis après ils se relâchent et il y en a plus. On peut pas être mobilisé tout le temps, c'est pas vrai. Surtout s'il y a plus, on a plus d'images fortes de personnes séropositives ou malades du sida comme dans les années 80, donc il y a plus de projection »

« Avant le sida c'était Rock Hudson ou Klaus Noami, je ne sais pas qui. Maintenant y a qui ? Alors pour les magazines gais je sais pas, mais pour les magazines hétéros c'est quasi impossible. On va parler de sexualité, de plaisir, mais parler de maladie, de mort éventuellement, autant à l'époque de l'épidémie, enfin quand ça a démarré très fort on pouvait associer les deux, faites attention, faites attention, autant maintenant si vous dites mettez un préservatif, ça fait chier. Les chiffres actuellement c'est abstrait. Le Sidaction qui a eu lieu dernièrement je ne sais pas si ça a rapporté grand-chose. »

Le graphique suivant représente l'évolution quantitative dans *Adolescente* des discours de prévention. La totalité des articles consacrés à la sexualité en 1996 et 1997 aborde le VIH et/ou sa prévention. Cette mobilisation est ensuite suivie d'une chute brutale du discours de prévention. Ce déclin de la mobilisation est à resituer dans une « désaffection » plus générale de l'opinion publique et des médias à l'égard du sida. En 1996, le second Sidaction s'est soldé par un échec, deux ans après la première édition, avec un tarissement conséquent des dons³⁰ (64 millions de francs contre 300 millions³¹). A partir de 2003, les discours à propos du préservatif réapparaissent de manière durable. Or, dans les articles, c'est en tant que moyen de prévention des infections et maladies sexuellement transmissibles (de manière générique, le sida n'est pas toujours mentionné). Il est possible de rapprocher cette présence des discours sur les MST et IST et la préoccupation plus globale (notamment au sein du corps médical) pour celles-ci. L'inclusion d'une enquête sur l'infection à *Chlamydia trachomatis* (IST la plus répandue dans les pays industrialisés) dans l'enquête CSF, lancée en 2003 par l'ANRS en témoigne³². D'autres IST connaissent depuis une dizaine d'années une recrudescence, comme la gonococcie et la syphilis, « qui semble bien traduire la persistance voire la reprise de certaines pratiques sexuelles à risque »³³.

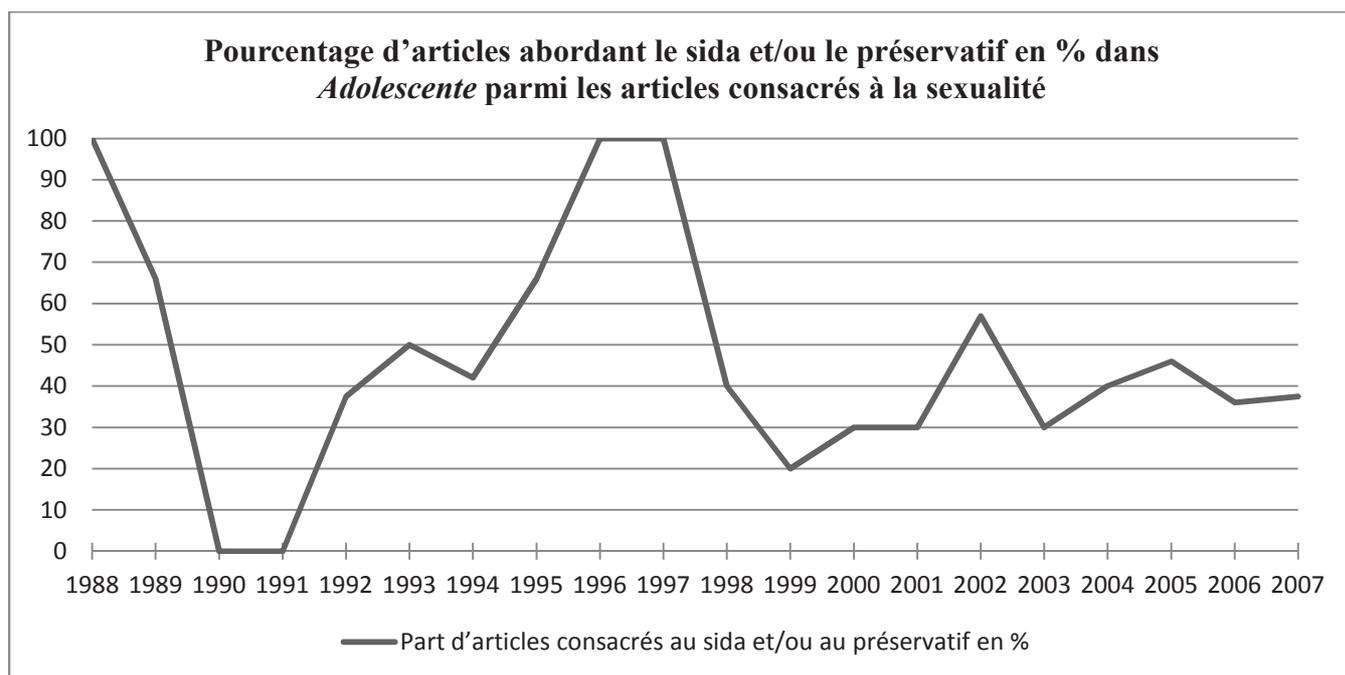
³⁰ Mathieu L., *Prostitution et sida. Sociologie d'une épidémie et de sa prévention*, Paris, L'Harmattan, collection Logiques sociales, 2000, p. 227.

³¹ *Le Monde*, 20 novembre 1996.

³² Bajos Nathalie, Bozon Michel (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 61.

³³ Id., p. 461.

Tableau 1



Source : P. Legouge, mon comptage

La résistance médiatique gaie : une intégration des catégorisations ?

Dans le corpus de presse de cette recherche, seul le magazine *Gay* persiste à mentionner le sida et/ou le préservatif lorsqu'il aborde la thématique sexualité (en plus de la rubrique mensuelle *Positif*³⁴). Lorsque la rédaction promeut des films pornographiques, seuls ceux utilisant des préservatifs sont mentionnés. Toute conduite assimilée au « bareback » (pratiques sexuelles sans préservatif) est dénoncée. Tout d'abord, par les rédacteurs dans les pages consacrées à l'actualité pornographique. Les acteurs pornographiques mis en avant par le magazine assurent aussi la promotion de « safe sex ». L'interview de l'acteur porno Steve Cruz en mars 2008 souligne son engagement :

« Le site Howiroll.com (son site internet) est interactif et il offre de l'information sur la sexualité des gays et des bisexuels. Le premier objectif de « How I roll » est d'arrêter les contaminations par le VIH. Le seul moyen d'influencer la sexualité des gays est de leur donner les faits afin qu'ils décident quelle est la prévention appropriée. Je suis en partenariat avec le projet Stop Aids de San Francisco, une capote Steve Cruz est commercialisée. J'ai aussi réalisé un spot de prévention qui apparaîtra dans les DVD de Raging Stallion (société de production de Films X gais) »

³⁴ Renommée « Gay + ».

Le rédacteur lui demande son point de vue sur le bareback dans le porno, il répond :

« Je trouve que les films bareback sont irresponsables. Tant que nous n'avons pas de vrai traitement ni de vaccin, nous ne devrions pas jouer avec cette idée dans l'art. Si certains font du bareback dans leur vie privée, c'est leur choix. Mais rendre érotique une prise de risque est ridicule et dangereux. Mon but est d'aider les séronégatifs à rester séronégatifs. La prévalence du SIDA augmente dans ma ville, un homo sur quatre porte le virus. Je veux rappeler aux gays, et surtout aux jeunes, que le safe sex est toujours excitant. »

A titre de comparaison, le magazine masculin adulte *Masculin*, à destination d'un lectorat hétérosexuel cette fois-ci, a abordé à plusieurs reprises le cinéma pornographique durant sa période d'existence (1999-2009), que ce soit en évoquant son actualité, en confiant sa rubrique sexualité à une actrice alors en vue (trois se sont succédées à sa rédaction), ou avec la publication du « Journal intime » d'une porn star. Or, les pratiques *Safe sex* ne sont pas promues. Dans le « Journal intime » de février 2008, l'actrice pornographique relate une de ses expériences sexuelles avec son nouveau professeur de sport, qu'elle rencontrait alors pour la première fois (« j'ai baissé son caleçon et j'ai entamé une fellation. Et puis c'est parti en vrille »). En effet, même si elle a utilisé un préservatif, elle ne le mentionne pas.

Cette promotion des pratiques « safe » de la part de *Gay* dans les pages consacrées à la pornographie est cohérente avec l'engagement du magazine, et s'inscrit aussi en droite ligne avec ce que Welzer-Lang, et d'autres, appelle l'homosexualisation du sida³⁵. Cette question de l'homosexualisation de l'épidémie fut critique dès 1990. Comme le souligne l'auteur, c'est Daniel Defert, fondateur de l'association Aides, qui conceptualise cette question dans un article de feu *Gai Pied Hebdo* en novembre 1990. Faisant le constat d'une relâche dans les pratiques de prévention en milieu homosexuel, il identifie trois phases de l'homosexualisation du sida : l'apparition de l'épidémie et sa médiatisation comme étant le « cancer gai », s'ensuit la forte mobilisation de la communauté gaie, puis l'expérience collective de la maladie et des deuils. Il expose alors sa crainte que le safe sex ne devienne une asexualité, et que la séropositivité, en terme de destin collectif, ne soit à terme une identité enviable. La lutte contre le sida peut être « un instrument important de la reconnaissance individuelle et collective du fait homosexuel, je crois que les homosexuels ne peuvent pas réduire tous leurs enjeux à la bonne image de contrôleurs de l'épidémie, car si

³⁵ Welzer-Lang D., Le Talec Jean-Yves, Tomolillo Sylvie, *Un mouvement gai dans la lutte contre le Sida. Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, Paris, L'Harmattan, Logiques sociales, 2000, p. 77.

cette image redevenait un leurre, cela coûterait cher à la fois en vies et en réactions sociales. »³⁶ Alors que, selon Welzer-Lang, il se place là du point de vue du sida, le militant Franck Arnal (fondateur en 1989 avec, entre autres, Jean Le Bitoux et Didier Lestrade de la Maison des Homosexualités, qui deviendra en 1993, le Centre Gai et Lesbien de Paris), lui, apporte un point de vue de la communauté gaie, considérant que l'association Aides « refuse d'être une association homosexuelle comme le Gay Men Health Crisis de New York. Elle a besoin de cette image pour convaincre les institutions médicales et sociales de la pureté de sa démarche [...] Aides reste paralysée par une implicite condamnation du commerce gay[...] On ne dialogue pas avec les gens qu'on méprise [...] Tout se passe comme s'il avait fallu choisir à cette époque [1985] entre la reconnaissance et l'action en milieu gay [...] Aides, toujours dans la perspective d'une négociation possible, ne se positionnera jamais contre le gouvernement. »³⁷ Homosexualité et Sida sont malgré tout liés mais ce lien s'est construit sur ce hiatus, constitutif et irréductible. Dès lors, les mouvements de lutte contre l'épidémie vont-ils devoir choisir, selon Welzer-Lang entre l'option assimilationniste (comme Aides) ou radicale (comme Act Up notamment).

Cette homosexualisation du sida ne fut plus un temps le paradigme majoritaire de lutte contre l'épidémie. En effet, au milieu des années 1990, des actions comme le Sidaction, les préservatifs à un franc, le port du ruban rouge au revers de la veste, ont aussi touché les hétérosexuels. Mais, en même temps que l'arrivée des nouveaux traitements et leurs fortes médiatisations, les hétérosexuels ne se sont plus autant investis dans les campagnes de prévention. Et cette désaffection hétérosexuelle, il faut le souligner, correspond à la réalité. Comme l'exprimera avec vigueur le président d'Act-Up lors du second Sidaction de 1996, Christophe Martet, face à une présentation de l'épidémie qui, pour être mobilisatrice, se veut « déshomosexualisée » : « C'est un peu surréaliste quand même cette émission [...]. Le sida, c'est pas ça : 40% des personnes sidéennes en France sont homosexuelles, 40% des personnes en France sont toxicomanes, il faut parler de ça ! » Il rajoutera « Ok, il y a des enfants touchés par le sida : il y a 600 enfant en France touchés par le sida. Merde ! Il y a 30 000 pédés et toxicos qui sont morts du sida ! »³⁸. Les derniers chiffres de l'Institut de veille sanitaire³⁹ de

³⁶ Defert D. , 1990, cité in Welzer-Lang Daniel, Le Talec Jean-Yves, Tomolillo Sylvie, *Un mouvement gai dans la lutte contre le Sida. Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, Paris, L'Harmattan, Logiques sociales, 2000, p. 78.

³⁷ Arnal F. , 1993, cité in Welzer-Lang Daniel, Le Talec Jean-Yves, Tomolillo Sylvie, *Un mouvement gai dans la lutte contre le Sida. Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, Paris, L'Harmattan, Logiques sociales, 2000, p. 78-79.

³⁸ Cité in Broqua C., *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 278.

2010 confirment ce taux de 40 % d'homosexuels parmi les nouveaux contaminés, parmi les 6000 nouveaux cas détectés. Il s'agit de la seule population dans laquelle le nombre de découvertes augmente depuis 2003. Ces hommes sont le plus souvent diagnostiqués suite à une prise de risque. Ils sont âgés de 37 ans en moyenne, mais la part de ceux de moins de 25 ans a augmenté régulièrement depuis 2003. 57 % des nouveaux cas font suite à des rapports hétérosexuels : 69 % de ces nouvelles contaminations le sont chez des personnes nées à l'étranger, des femmes (60 %) le plus souvent en Afrique sub-saharienne (76 %). Les nouveaux cas en France sont mineurs chez les hétérosexuels nés sur le territoire national.

L'authentique homosexualisation de l'épidémie, moins fédératrice qu'une représentation aseptisée d'une épidémie frappant tous les publics, couplée à l'aspect chronique de la maladie, expose la presse gaie et les associations comme Act-Up au difficile choix entre normalisation et dissidence. En effet, les premières années de *Gay*, dans la droite lignée d'Act-Up, faisait de la figure du gay séropositif un personnage visible, combatif, et responsable des risques de transmission du VIH. Or, dix ans après l'arrivée des trithérapies, faut-il abandonner cette figure de proue et continuer la lutte sur d'autres terrains, et notamment en matière d'égalité des droits, ou au contraire se radicaliser en adoptant une posture *Queer* contestataire du bipartisme sexuel, en grossissant les traits considérés comme abjects ? J'ai interrogé Frédéric, rédacteur de *Gay* à ce sujet :

Quelle place a encore la lutte contre le sida dans Gay ?

(*silence*) pfff, une espèce de truc un peu institutionnel parce que il y a des liens financiers, voilà une espèce de tradition du magazine, et puis il semble que bah un magazine gai aujourd'hui ne peut pas pas parler du sida, après il faut juste que être réaliste, et dire que la situation par rapport au sida est à l'antithèse de ce que c'était il y a 30 ans. Ce n'est pas très grave d'avoir le sida aujourd'hui. Enfin c'est grave pour d'autres choses, parce que les gens qui sont traités depuis longtemps, les premiers touchés, ceux qu'ont survécu, ont peut-être d'autres maladies qui se greffent, qui sont le cholestérol, les problèmes d'accidents cardio-vasculaires, les problèmes neurologiques qui sont dus aux médicaments, le fait qu'on vieillisse et qu'il y a d'autres maladies qui se greffent, ça c'est compliqué. Mais après, moi je ne pense pas que si j'apprenais demain que j'étais séropositif, que j'aurais l'angoisse que j'avais quand j'avais 25 ans, parce que là, c'était vraiment un couperet. Là on sait qu'on ne mourra pas.

³⁹ Institut de Veille Sanitaire, *Bulletin épidémiologique hebdomadaire* « L'infection à VIH-sida en France en 2009-2010 : découvertes de séropositivité, admissions en ALD et pathologies inaugurales de sida », 29/11/2011, n°43-44, consultable à <http://www.invs.sante.fr/fr/Publications-et-outils/BEH-Bulletin-epidemiologique-hebdomadaire/Derniers-numeros-et-archives/Archives/2011/BEH-n-43-44-2011>, consultée le 07/05/2012.

Alors que plus tôt dans l'entretien, lorsque je l'interroge sur l'évolution de la ligne éditoriale du magazine, il me répond :

« Je trouve qu'il y a pas de problématique, je trouve que le sida, la lutte contre le sida et la prévention, qu'a été vraiment le cœur de *Gay*, une volonté est éparpillé, partie réduite et tout ça, parce que ça intéresse pas les gens, que on a viré vers des trucs un peu bêta, après je suis pas contre les trucs bêta, je trouve que ça manque d'humour, la chance de *Gay* c'était peut-être aussi d'avoir une certaine forme d'écriture gaie entre guillemets et ça se perd, peut-être de creuser certains débats qui sont intéressants peut-être aussi de faire son auto-critique »

Tout comme pour Act-Up (qui est au cœur de l'ouvrage de référence de Broqua⁴⁰), il semble bien que *Gay* a aussi fait le choix de la normalisation et de la condamnation sans condition des comportements de *Barebacking* et de *Relapse*, les luttes en matière d'égalité étant relayées par les pages sur l'actualité des mouvements gais à travers le monde ou les interviews de responsables politiques.

En définitive, le choix éditorial de *Gay* de poursuivre la prévention contre le sida et les IST pérennise une homosexualisation du sida. Cette implication, au-delà d'une normalisation des catégorisations initiales de l'épidémie, a aussi permis une normalisation des catégories : la visibilisation des homosexuels a permis une plus grande intégration sociale des gays et lesbiennes. Il faut le rappeler : *Gay* fut le premier magazine à destination des gays « décrochant » des contrats avec des annonceurs généralistes. La reconnaissance des unions homosexuelles avec l'adoption du PACS est une avancée majeure en matière d'égalité des droits entre hétérosexuels et homosexuels, même si d'autres luttes sont encore nécessaires (en matière de reconnaissance légale de l'homoparentalité notamment).

⁴⁰ Broqua C., *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Presses de Sciences Po, Paris, 2005.

Comme le soulignent d'autres auteurs mentionnés, le sida a bien eu un statut d'« exceptionnalité », que ce soit dans sa gestion politique, sociale ou médiatique, durant les quinze premières années. En effet, il a constitué une thématique médiatique particulière. En l'absence de solution thérapeutique efficace, jusqu'en 1996, l'action préventive fut privilégiée. Elle sera largement relayée par la presse magazine, quels que soient les lectorats cibles, dessinant une maladie frappant toutes les catégories, de manière équivalente. Or, mon propos n'a pas pour objectif de statuer sur la pertinence de cette mobilisation quasi générale, mais de rendre compte des effets induits par cette effervescence des discours de prévention. En forçant les rédacteurs à parler du VIH (et à préciser leur propos) face à la panique sociale que suscitait l'infection, cette maladie « sexuelle » a induit des modifications dans les discours sur la sexualité. La sexualité, production sociale, voit ses représentations médiatiques évoluer au gré du contexte sociohistorique. Moment extraordinaire dans l'histoire sociale du fait de la mobilisation associative, au-delà du champ médical, de part la contribution des gays, il constitua aussi un *moment* médiatique. Cette mobilisation d'homosexuels se traduira par le lancement de *Gay*, organe médiatique de leur discours de responsabilisation des individus en matière de gestion des risques. Face aux effets dramatiques de l'épidémie et à l'expérience collective du deuil, aux revendications premières d'alerte sur les conditions de vie des malades se sont ajoutées celles d'accès à une égalité de droits. Le pacte d'union civile est le résultat de combats pour la reconnaissance patrimoniale de partenaires de malades homosexuels décédés. Avec le sida, l'homosexualité et ses modes de vie associés deviennent visibles : « Comme le déclare une personne interviewée dans un film de l'activiste américain Gregg Bordowitz [*Fast Trip, Long Drop*, 1993] : "Avec le sida, l'homosexualité devenait politique" ; ce qui veut dire aussi qu'avec le sida, l'homosexualité devenait publique. »⁴¹

Pour les magazines féminins, adulte ou adolescent, le relais du discours de prévention va induire un discours pragmatique sur la sexualité, hors considérations affectives ou psychologiques, ficelles habituelles de la presse féminine. Il faut inciter les lectrices à se protéger, il faut mentionner le préservatif et ses modalités d'utilisation. Ces discours vont par conséquent plus fortement impliquer les lectrices dans le déroulement du rapport sexuel, et non plus les cantonner à la figure d'endiguement du désir masculin (céder ou non). Elles sont encouragées à se doter de préservatif, à le proposer, à le poser. Cette promotion passera aussi par la valorisation de ce mode de prévention comme moyen contraceptif pour le public adolescent, faisant de la contraception une préoccupation des partenaires sexuels. Ces deux

⁴¹ Broqua C., *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 20.

orientations du discours de prévention permettant durant quelques temps une représentation plus égalitaire de la sexualité entre hommes et femmes.

Mais, le succès thérapeutique des nouveaux traitements apparus au milieu des années 1990 va mettre fin à la priorité donnée à la démarche préventive. Le sida sera alors pris en charge comme une pathologie banalisée. Il tend à devenir une maladie chronique dans le sens commun. Cette normalisation de l'infection aura nécessairement une influence sur son traitement médiatique. Il ne sera plus nécessairement associé à la thématique sexuelle dans les titres de presse hétérosexuels (et lesbiens) et demeurera une préoccupation gaie. La presse communautaire, comme le secteur associatif, mais aussi le discours communautaire sur le web⁴² se verront confronter au choix entre une orientation de normalisation et celle de dissidence. Vidée de sa substance militante initiale, la presse gaie, fondée sur une identité hétéronormée, stigmatisée, devra alors repenser son ancrage médiatique (presse « Life Style ») et ses enjeux sociaux (communautarisme/assimilation). Cette problématique sera abordée, sous différents aspects, dans les chapitres suivants.

⁴² Voir la revue électronique lancée par Didier Lestrade *Minorités.org*.

Partie II

Les stratégies d'écriture **des rédacteurs**

Cette seconde partie sera consacrée aux processus de production des discours sexuels dans la presse magazine. Par « stratégies d'écriture », j'entends un ensemble de manœuvres élaborées et complexes, de méthodes globales destinées à occulter les rapports de pouvoir qui président à ces processus de production. Stratégie ne signifie pas nécessairement une pleine conscience du but poursuivi et des effets de ces stratégies¹. Les normativités, ici sexuelles, sont en cela performatives et efficaces car elles sont dissimulées.

Dans le chapitre 5, les conditions de production des articles consacrés à la sexualité seront investies. L'articulation, le jeu entre situations objectives et représentations, mises en scène de la subjectivité des rédacteurs et des lectorats se déploient dans les discours. Un article est produit à la fois par une catégorisation du lectorat (un rapport social est privilégié) de la part de la rédaction et par la condition du rédacteur, et ce qu'il choisit de mettre en avant². Les discours sexuels des rédacteurs hétérosexuels pour des lecteurs hétérosexuels sont bien différents de ceux des rédactrices lesbiennes pour leurs lectrices. Ces productions ne sont pas chargées des mêmes enjeux.

La segmentation de la presse magazine par le genre (assigné au lectorat ciblé) sera analysée dans le chapitre 6. Cette catégorisation des lectorats envisagés comme « féminin » et « masculin » a largement recours à leur naturalisation. Or, ce processus est différent selon les publics, traduisant une dissymétrie, renforçant la hiérarchisation du groupe des hommes et du groupe des femmes. Les premiers sont envisagés comme dominants la Nature, quand les secondes resteraient soumises à celles-ci. Les représentations de la sexualité révèlent alors leur efficacité pour pérenniser ces catégorisations, la sexualité demeurant envisagée comme l'expression de la Nature. Le corps des femmes est représenté comme un handicap, preuve de leur inadaptation à la sexualité, définie de manière androcentrée. Les dysfonctionnements sexuels, des unes et des autres, sont utilisés dans les discours pour témoigner de cette « différence de nature », irréductible.

Le chapitre sept sera consacré à un des biais de catégorisations les plus efficaces entre les groupes hégémoniques et les groupes subalternes : la psychologisation et l'individualisation des seconds. Les lectorats classés comme « féminin » (adulte ou adolescent) ou « homosexuel.le » sont soumis à des logiques fortes d'identification (avec peu de modèles alternatifs proposés) et d'introspection, ces rationalités ne sont pour autant pas

¹ Je reprends ici la définition de « stratégie » de Patrizia Romito, Romito P., *Un silence de mortes. La violence masculine occultée*, Editions Syllepse, Collection Nouvelles Questions Féministes, Paris, 2006, p. 79-80.

² Kergoat D., « Une sociologie à la croisée de trois mouvements sociaux. Entretien réalisé par Armelle Testenoire » première publication dans *L'homme et la société*, n° 176-177, avril-septembre 2010, repris in Kergoat D., *Se battre, disent-elles...La dispute*, collection Le genre du monde, Paris, 2012.

identiques dans leurs objectifs. La conjugalité en est un bon exemple. Pour les lectorats féminins, la sexualité demeure encadrée dans une relation stable et amoureuse, témoignant de la force des rapports sociaux de sexe (et d'une autonomie des femmes relative). Dans la presse homosexuelle, la conjugalité est un outil de contestation des catégorisations sexuelles, et de légitimation de l'homosexualité. Au contraire de la presse masculine hétérosexuelle qui rejette toute psychologisation de la sexualité, la presse féminine concourt à ce processus. Le recours aux témoignages (sélectionnés) et aux tests de personnalité participe à la représentation d'une sexualité féminine gérée. Cette reprise médiatique par des rédactrices traduit l'intériorisation et la puissance de ces normes sexuelles. Enfin, ces rédactions s'adressant à des lectorats subalternes, tentent de résister aux rapports de pouvoir. Des marges de manœuvre sont explorées. L'hétéronormativité démontre là sa vivacité. Pour la presse gaie, il s'agit de produire des discours autonomes. L'affaiblissement d'un de ses piliers (la lutte contre le sida) fragilise cette autonomie. Pour les magazines à destination de publics féminins (adolescent et adulte), la sexualité et sa dite « libération » sont des instruments pour encourager ces publics à l'autonomie, mais le silence qui pèse sur leurs désirs (et leurs objets) participe à la pérennité de la disponibilité sexuelle des femmes (et non à la valorisation de leur appétence sexuelle).

CHAPITRE 5 : UNE ECRITURE SITUEE

Un long cheminement, au gré de diverses contributions a donc permis de reconnaître la sexualité comme production sociale et comme objet sociologique, affranchie de considérations biologiques, psychanalytiques, philosophiques. La sociologie de la sexualité révèle la construction socio-culturelle et historique à l'œuvre dans l'élaboration de la sexualité humaine. L'analyse des représentations de la sexualité dans la presse féminine au cours des années 1970 témoigne de l'importance de l'agenda politique. Par ailleurs, le traitement médiatique de l'infection VIH a induit des bifurcations dans les manières de parler de sexualité dans la presse magazine, diverses selon les publics visés. Le sida a constitué à la fois une opportunité de recherches en sciences sociales mais aussi une occasion d'ébranler certaines catégorisations. Ces deux moments médiatiques traduisent l'impossibilité de réduire les discours médiatiques sur la sexualité à une simple énonciation de techniques corporelles. « La sexualité est décidément un miroir intéressant et surprenant du social. »³ Que se cache derrière ces représentations sexuelles ? Quels en sont les enjeux sous-jacents ? Qui sont les producteurs de ces discours et quels sont leurs mobiles d'écriture ?

Ces interrogations ont animé les deux enquêtes : la rencontre de rédacteurs et les analyses d'articles. Dans un premier temps, les conditions de production seront présentées. Dans une perspective matérialiste, l'organisation des rapports sociaux, et leur contradiction, définit la réalité sociale. En effet, le paradigme de rapport social doit s'entendre avec ses dimensions de cohésion et de conflit. Les rapports sociaux relient les individus entre eux, tout en les opposant. Envisager la réalité sociale comme étant le résultat de l'articulation, du jeu des rapports sociaux permet de la comprendre sans opposer d'un côté une approche individualiste et d'un autre une analyse holiste. Cette dynamique des rapports sociaux propose de comprendre la réalité sociale non pas comme une entité réifiée, mais comme une réalité mouvante, en constante évolution. Pensés dans leur articulation, les rapports sociaux constituent des *structures en tension permanente*. Ces rapports sociaux impliquent certes de la domination, du pouvoir, mais aussi des marges de manœuvre, des résistances, qui permettent de penser les dynamiques conflictuelles⁴.

Par conséquent, la position d'un producteur de discours sur la sexualité et la position du public auquel il s'adresse sont fondamentales pour saisir les stratégies d'écriture. Ces

³ Welzer-Lang D., *Utopies conjugales*, Payot, Paris, 2007, p. 74.

⁴ Pfefferkorn R., *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*, Paris, La Dispute, 2007.

productions discursives sont situées. Ecrire pour un magazine à destination d'un lectorat masculin hétérosexuel n'a pas les mêmes enjeux que l'écriture pour un public subalterne comme la communauté gaie. Cette diversité d'enjeux implique des postures réflexives différentes quant à ces productions. Elles sont des produits des rapports sociaux (de classe, de sexe, de « race », de génération), mais il est aussi nécessaire d'inscrire ces rapports sociaux articulés dans le temps⁵. La domination n'est pas éternelle et les résistances s'épuisent parfois (en témoigne l'abandon des discours féministes dans la presse féminine). Les contextes politiques, historiques sont à prendre en considération. L'enquête révèle ainsi que les dates d'intégration à des rédactions s'adressant à des publics dominés (par les catégorisations de sexe, de sexualité notamment) sont importantes au regard du degré, changeant, de politisation des magazines. Cette politisation des titres révèle l'articulation, voire la tension, entre les processus de catégorisation. Enfin, l'écriture pour un public féminin adolescent nécessite une posture singulière, entre émancipation et conservatisme.

1- Ecrire en position hégémonique

La promotion du parcours professionnel : dissimuler un discours situé

En reprenant les trois niveaux de définition de la communication de Maigret (fonctionnel-nature/social-culturel/créativité-politique)⁶, l'univers médiatique de la presse magazine, sa segmentation reprenant les catégorisations des rapports sociaux, propose une représentation élargie des positionnements dans la dynamique de ces rapports. Ainsi, les différents titres de presse du corpus, selon leur inscription dans ces processus de catégorisations (de manière directe, féminin/masculin ; hétérosexuel/homosexuel ; adulte/jeune), mettent en place des stratégies différentes de traitement de la sexualité (troisième niveau de définition), selon la place occupée dans ces processus imbriqués de catégorisation, impliquant une multiplication des foyers de discours sur la sexualité (deuxième niveau), confirmant une perspective foucauldienne. Selon Foucault, la sexualité est en proie à un processus historique de croissance discursive, qui implique des tensions, des conflits, des efforts d'ajustements. Il ne s'agit pas d'une extension continue, mais d'une

⁵ Id., p. 388.

⁶ Maigret E., *Sociologie de la communication et des médias*, Armand Colin, Paris, 2003, p. 11.

dispersion des foyers de discours, d'une diversification des formes des discours, et d'un déploiement complexe du réseau qui les relie.⁷

De surcroît, cette recherche a pour ambition de s'inscrire dans une perspective héritée des *Cultural Studies*, celle des *Médiacultures*, selon laquelle les rédacteurs ne demeurent pas les simples marionnettes d'un pouvoir central et unilatéral, mais au contraire de potentiels organes symboliques de contestation des catégorisations. Dans cette optique, l'espace public est un lieu hautement chargé de conflictualité, où se répondent groupes hégémoniques (ici, en matière de discours sexuels) et contre-hégémoniques. La culture, les médias, comme l'ont démontré les *Cultural Studies*, constituent un des espaces culturels contemporains, traversés, comme d'autres champs culturels, par des rapports de pouvoir, des luttes hégémoniques. En reprenant le concept gramscien d'hégémonie, Stuart Hall souligne le rôle des médias modernes dans la stabilisation d'une hégémonie. Car ce concept gramscien d'hégémonie nécessite le consentement de la classe subordonnée, et ce consentement s'obtient grâce à des institutions comme les médias. Ces institutions (la famille, l'école, l'église, les médias, etc...) sont le lieu d'expression et de réalisation de l'hégémonie car elles permettent de relayer une idéologie. Or, comme précisé dans la présentation théorique de cette recherche, Stuart Hall, en reprenant Gramsci, souligne la nécessité d'effets de dissimulation, de fragmentation et d'unification pour obtenir le consentement. Dès lors, les représentations de la sexualité comme enjeux des rapports sociaux permettent de révéler ces processus de dissimulation comme tentative idéologique. Or, ces stratégies, même en position hégémonique, ne sont pas totalement conscientisées dans leurs tenants et leurs aboutissements. Si on reprend une définition classique de l'idéologie, au sens d'Engels, il s'agit d'« un processus qui est bien accompli consciemment par ce qu'on appelle le penseur, mais avec une fausse conscience. Les véritables forces motrices qui le font mouvoir lui restent inconnues, sinon il ne s'agirait pas d'un processus idéologique. »⁸

En clair, les rédacteurs rencontrés sont à la fois des acteurs stratégiques mais aussi des agents, relais d'idéologies. Or, de manière certes abrupte et instrumentale, je les classe selon leur appartenance aux groupes en situation hégémonique ou en situation subalterne, selon les logiques de domination et de hiérarchisation des rapports sociaux. Un rédacteur d'un magazine masculin hétérosexuel adulte est classé dans le groupe des rédacteurs en situation hégémonique. S'il relaie un discours permettant la pérennité sous des formes contemporaines

⁷ Foucault M., *Histoire de la sexualité Tome 1. La volonté de savoir*, Gallimard, collection Bibliothèque des histoires, Paris, 1976, p. 47.

⁸ Marx K., Engels F., *Werke*, Berlin, Dietz, 1955, 39, 97, cité in Losurdo D., *Gramsci. Du libéralisme au « communisme critique »*, Paris, Syllepse, 2006 (pour la traduction française), p. 179.

des effets de classement et de hiérarchie des rapports sociaux de sexe, on ne peut lui imputer d'être la source ou même de diffuser en toute conscience des effets les plus néfastes d'un discours sexiste. Pour autant, si tous les hommes ne sont pas sexistes, ils bénéficient tous pour autant des avantages des rapports sociaux de sexe (« Tous les hommes même non violents profitent des avantages liés aux violences envers les femmes. »⁹). En effet, ces violences à l'égard des femmes demeurent, y compris, dans les sociétés occidentales, l'expression la plus brutale du système patriarcal, quand tous les autres moyens de conditionnement et de coercition se révèlent insuffisants. Cette recherche n'a pas pour objet ces violences à l'égard des femmes, mais ces *autres moyens de conditionnement et de coercition*, que sont notamment les représentations de la sexualité dans la presse, ces instruments s'inscrivant dans un continuum de violences. Bien sûr, le rédacteur de ce magazine masculin hétérosexuel ne s'envisage pas comme un homme sexiste, et là n'est pas la question. La problématique de cette recherche n'est pas celle du niveau des attitudes individuelles, mais celui des pérennisations et ébranlements d'un système sociopolitique complexe, dont les rapports sociaux de sexe (ou le genre) sont un des piliers. Comme le souligne Delphy, les concepts de genre, de rapports sociaux de sexe visent à décrire « un système total qui imprègne et commande l'ensemble des activités humaines, collectives et individuelles. »¹⁰ En somme, de quelle manière, dans son écriture, dans sa posture professionnelle, un rédacteur d'un magazine masculin hétérosexuel participe au relais d'une idéologie hégémonique de genre et au consentement des publics à cette idéologie ?

Dissimuler les fondements contradictoires des rapports sociaux de sexe, c'est-à-dire, la domination de la classe des femmes, dans un cadre hétérosexuel contemporain aux aspirations égalitaristes, est ainsi un des leviers du discours réflexif sur une situation professionnelle. Cette tactique de dissimulation sera mise en œuvre selon diverses modalités, mais qui ont en commun un recentrage professionnel. Olivier, rédacteur de *Masculin* (magazine masculin hétérosexuel du corpus), rédigeait la rubrique consacrée à la sexualité. Il devint ensuite le rédacteur en chef du magazine. Tout au long de l'entretien, il se désengage de son écriture et de sa carrière, pour les recadrer dans un univers discursif strictement professionnel. Contrairement aux autres rédacteurs.trices (dominé.es par les catégorisations de sexe ou de

⁹ Romito P., *Un silence de mort. La violence masculine occultée*, Editions Syllepse, Collection Nouvelles Questions Féministes, Paris, 2006, p. 54.

¹⁰ Delphy C., « Patriarcat (théories du) » in Hirata H., Laborie F., Le Doaré H., Sénotier D., *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2004, p. 159.

sexualité), l'entrée au journal en question ne devient qu'une étape professionnelle, les relations interindividuelles ne sont pas relevées:

« à l'époque j'étais rédacteur en chef adjoint de [...] qui était un magazine je sais pas si ça existe encore d'ailleurs, avec des bandes dessinées et des articles et qui était un masculin déjà et j'ai répondu à une annonce dans *Libé* d'un groupe de presse qui cherchait des gens pour un nouveau magazine, et je suis arrivé plus d'un an avant le lancement pour travailler sur un projet, réfléchir au lancement de *Masculin* en France »

Ce rédacteur a participé activement au lancement de ce magazine dans sa déclinaison française. Et un des choix éditoriaux fondamentaux (mettre un homme ou une femme en couverture chaque mois) est explicité selon des raisons économiques, passant à la trappe des raisonnements idéologiques :

« de toutes façons en France, la presse masculine a été pendant très longtemps associée à la presse de charme donc c'est vrai que quand on s'est lancés, on a réfléchi, est-ce qu'on fait comme dans tous les autres pays, on met une fille en couverture, ou est-ce qu'on rompt avec ça pour justement casser cette image de presse de charme, bon et finalement ça nous a suivis pendant toutes ces années. Essayer de faire un masculin qui ne soit pas un magazine de charme mais avec quand même une fille célébrité sexy en couverture. »

« avec *Masculin*, on avait l'ambition que ce soit un magazine qui soit lu et vendu de façon importante. Or on sait qu'un homme en couverture vend nettement moins qu'une femme »

Le magazine a un objectif de ventes, et il utilise les représentations de femmes pour l'atteindre. En rejoignant Daniel Welzer-Lang, les garçons sont éduqués dans des matrices de virilité où ils ne doivent pas parler d'eux alors ils parlent des filles, moyen pour parler d'eux, « les femmes sont le média des hommes. Discours et représentations sur les femmes sont aussi un moyen pour les hommes d'apprendre que la sexualité (réelle, supposée, fantasmée) constitue une aire de jeux pour confronter leurs qualités " viriles". »¹¹.

¹¹ Welzer-Lang D., *Utopies conjugales*, Payot, Paris, 2007, p. 29.

Une mise à distance de la ligne éditoriale, l'humour comme contre-offensive

Il est possible de distinguer de manière classique au sein d'un organe médiatique, quatre corps fonctionnels de métiers : les professions techniques, administratives, artistiques et enfin journalistiques¹². Le terrain de cette recherche s'est concentré sur cette dernière catégorie. Selon Bourdon, au sein de la catégorie des journalistes, il est possible de distinguer une « élite » et une « base ». Cette élite serait constituée de la presse quotidienne, souvent parisienne, aux idéaux civiques (informer). Les rédacteurs de la presse provinciale et de la presse magazine formeraient cette base méprisée par son élite, ces deux types de médias étant eux animés par le souci du service, ou de l'information spécialisée, loin des grands idéaux politiques¹³. Les deux groupes de journalistes sont donc distingués selon le type de presse (quotidienne ou magazine) mais aussi selon les objectifs poursuivis par le titre : informer le citoyen ou le divertir. Cette distinction induit une hiérarchie de valeur du média. Les rédacteurs et rédactrices rencontrés au cours de l'enquête, ne chargent pas leurs discours sexuels des mêmes enjeux (divertir le lecteur ou le mobiliser). Ils utilisent cette diversité d'enjeux pour se classer dans l'un ou l'autre groupe, même s'ils participent tous à l'activité d'un magazine. Or, malgré les apparences, se classer dans le groupe des journalistes de divertissement, celui de la « base » peut procurer des avantages. Le rédacteur de *Masculin* est lucide sur l'image du magazine, en témoigne l'extrait précédent : « Finalement ça nous a suivi pendant toutes ces années ». En effet, au cours de l'entretien, il se mettra à plusieurs reprises à distance de la ligne éditoriale, qu'il a pourtant conjointement élaborée (il fut recruté un an avant la création du magazine dans son édition française) puis représenté (il fut rédacteur en chef de 2000 à 2009):

« J'ai fait, on a fait un numéro 0, on était quatre ou cinq, mais il y avait que moi en permanence, puis on a travaillé vraiment tous les deux [le rédacteur en chef et Olivier], et puis après l'équipe s'est vraiment constituée autour, autour de nous. C'est pour ça qu'en fait au début, j'étais rédacteur ou chef de rubrique et puis au bout d'un an, j'étais rédacteur en chef, bon lui est passé à autre chose, mais j'étais là vraiment depuis l'origine. J'étais donc celui qui incarnait la ligne éditoriale »

Et pourtant, s'il reconnaît être identifié à cette ligne éditoriale, il recadre son discours pour alléger sa posture professionnelle (alors que les rédacteurs.trices en position subalterne procéderont à la stratégie inverse):

¹² Bourdon J., *Introduction aux médias*, Montchrestien, 2000, Paris, p. 123.

¹³ Id., p. 124.

« c'est comme ça que je vois mon métier, je suis journaliste évidemment mais le magazine c'est quand même quelque chose d'assez léger, c'est plus de la presse de divertissement que de la presse d'actualité surtout dans les masculins ou féminins, on fait un magazine complice, proche du quotidien, mais on fait pas de l'investigation ou très peu, ce qui est important dans la presse magazine, c'est de trouver des angles pour rebondir sur l'actualité et la mettre en scène pour la rendre attractive, intéressante, originale et pertinente et que ça fasse écho avec ce que vivent les lecteurs puisqu'on est des magazines de, de, de, on ne répond pas à un besoin, précis, ou euh... on est plus une lecture plaisir »

Cette prise de distance de la ligne éditoriale se fera donc par ce repositionnement du magazine dans la case « divertissement » :

« Les trois ingrédients qui était la ligne éditoriale du magazine dans tous les pays *Sexy, Funny and Useful*, sexy, drôle et pratique, trois, trois ingrédients. *Qu'est-ce qu'on peut mettre dans les trois en terme de rubriques ?* Euh bah *sexy*, c'est tout ce qui est sexy aux yeux d'un homme, donc d'abord les femmes, les filles, la sexualité, mais aussi les jolies choses qui procurent un peu d'excitation, ça peut être je sais pas un paysage, une jolie voiture mais essentiellement des filles. *Funny*, c'était le ton du magazine donc volontairement un peu potache, parfois un peu régressif, mais toujours second degré et plutôt drôle on l'espérait, et *useful*, c'était le coté tout ce qu'on peut apporter à notre lecteur au quotidien, donc ça peut aller de l'adresse d'un site web à aller voir, le dernier téléphone à avoir, comment s'habiller, sortir, faire la cuisine, tout le côté pratique. »

Cette ligne éditoriale est la traduction des composantes contemporaines d'une identité masculine valorisée, résultat de l'évolution des rapports sociaux de sexe. Ainsi, la mode est devenue une préoccupation des hommes car ils sont plus souvent qu'avant acheteurs de vêtements¹⁴, du fait à la fois d'une réorganisation des attributions domestiques entre hommes et femmes, mais aussi selon l'injonction de séduction qui concerne aujourd'hui aussi les hommes, un des traits de la modification des conduites érotiques masculines, selon Lilian Mathieu¹⁵. Pourtant, comme le souligne Bardelot, l'humour dans *Masculin* est une « arme au service des hommes ». Comme stratégie d'écriture, elle sera souvent mise en avant par Olivier :

« *Donc pour revenir à la question de départ, puisqu'on était presque dans un rapport de promiscuité...*

De vestiaires ! [...] je vous dis ça volontairement parce que c'est souvent la caricature, on essaie d'être plus second degré, plus dans l'ironie que ça, mais c'est vrai que c'est l'image que cela peut donner parfois »

¹⁴ Bardelot E., « La « nouvelle presse masculine » », *Réseaux* 1/2001 (n° 105), p. 161-189.

¹⁵ Mathieu L., 1998, « Le fantasme de la prostituée dans le désir masculin », in Neyrand G., (dir.), *Panoramiques: Le cœur, le sexe et toi et moi*, n°34, Paris, troisième trimestre 1998, p. 72-79.

En somme, ce rédacteur est conscient de l'image du magazine auquel il a collaboré (« comment on nous a qualifiés ? On était un peu les néo-machos on va dire, mais c'est une posture »), il réfute cette représentation en tentant d'euphémiser (« c'était un peu s'arrêter à une façade, un peu potache et macho, donc que c'était plus de la posture que la réalité »). Il justifie son écriture par une envie de divertir le lecteur. Il évoque à plusieurs reprises ce mobile, laissant supposer qu'il souhaite dédouaner son écriture d'effets, de participation à des logiques de domination.

Cette dimension hédoniste est aussi présente dans l'ambition qui sous-tend les articles de *Masculin* consacrés à la sexualité :

« *Qu'est-ce qui selon vous était primordial à mettre en avant dans les articles à propos de la sexualité ?*

A nouveau le côté rassurer, dire y a pas de normes, pas juger, enfin voilà, et essayer, j'allais dire en profiter. Pour reprendre la comparaison avec l'automobile, y a des journaux automobiles où ça va être le plaisir de conduire plus que ce qu'il y a dans le moteur et comment ça marche. Et bah voilà on va essayer d'être plus dans le plaisir de faire que d'être dans pourquoi comment. »

La ligne éditoriale initiale, au-delà du triptyque originel *Sexy, Funny and Useful*, est annoncée dans l'édito du numéro de lancement¹⁶, et dans une version remaniée de « La déclaration des droits de l'Homme »¹⁷. Sur le ton de l'humour, le magazine se positionne donc comme un entraîneur, un coach pour regalaniser le moral des troupes :

« bah là c'est moins le cas, mais il y a encore dix onze ans on entendait des études disant, des livres, des constats, etc, disant que les hommes étaient perdus dans leurs rôles d'hommes face aux femmes, et qu'il y a des problèmes, et puis même en dehors de ça, le principal problème, c'est la communication entre les hommes et les femmes. Et dans les deux sens ! »

« L'idée, c'est, on était en 99, c'était la guerre des sexes, c'est terminé »

« L'idée, enfin oui oui, si on peut c'est de dire les hommes se sentant après c'est peut-être à tort ou à raison, mais se sentant un peu perdus, redonnant leur à ces pauvres choses, ces pauvres petites créatures... »

« c'est très caricatural, mais en fait l'idée c'était aussi de se dire à ce moment-là il y avait toute une vague, dans les pubs, dans la mode, dans un tas de choses, la mode était très à l'unisexe, et c'était de dire aussi ne, euh,

¹⁶ « Nous pensons que les hommes ne valent rien sans les femmes. Et aussi (surtout), que les femmes ne sont rien sans nous... De l'humour... Dans *Masculin*, on essaie de prendre les choses avec un peu de recul. Non que vous en manquiez, au contraire. Mais, apparemment, vous manquez de journaux capables de parler de choses sérieuses sans se prendre au sérieux. », *Masculin*, n°1, Juin 1999.

¹⁷ «le droit de ne pas être un homme», «le droit de rigoler un peu», «le droit de conserver ses mauvaises habitudes», «le droit de dire non aux femmes», «le droit à un repos mérité»...

c'est pas parce que, enfin il faut pas confondre égalité et uniformité ou euh c'est pas parce que hommes et femmes sont égaux que hommes et femmes sont identiques, donc réaffirmons nous aussi nos différences, accentuons les, caricaturons les, et voilà entre nous, et on peut même en rigoler, et se rassurer autour de ça. »

Dans les années 1990, en France, après le backlash du début des années 1980, le féminisme a retrouvé un second souffle¹⁸ (avec entre autres, le constat de la faible représentation des femmes à l'Assemblée Nationale). Ce renouveau féministe, mais aussi les débats concernant les modes de vie homosexuels (comme le PACS), vont alors réactiver au cours des années 1990, la crainte de l'indifférenciation sexuelle. Ces nouvelles avancées seront instrumentalisées pour médiatiser une crise de la virilité, « hantise de l'égalité »¹⁹. Dès lors, la misogynie demeure un ressort humoristique, et « aux féministes alarmées par l'ampleur de ce sexisme ordinaire, on répond généralement qu'il est inoffensif et constitue même un exutoire utile. »²⁰ *Masculin*, sous couvert d'humour, a participé à la constitution de la nouvelle garde-robe de la domination masculine²¹. Or, comme le souligne Brigitte Rollet dans son analyse du film misogyne *Calmos* de Bertrand Blier (et qui dénonçait par conséquent le « manque d'humour » des féministes), « le rire, s'exerçant toujours aux dépens de quelque chose ou de quelqu'un/e, crée un sentiment de supériorité chez les rieurs et les rieuses. »²² L'humour n'est pas anodin et constitue une arme de domination. Ces « habits neufs » sont notamment une dénonciation d'une (trop forte) féminisation ou d'une neutralisation sociale, qui permet le déni des inégalités persistantes entre hommes et femmes, avec une dramatisation des problématiques identitaires (la crise de la « masculinité »). Le recours à l'humour traduit cette supériorité à l'égard de son objet²³, et en l'occurrence l'androcentrisme des discours sur la sexualité.

¹⁸ Bard C., « Les antiféminismes de la deuxième vague » in Bard C. (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 314.

¹⁹ Id., p. 324.

²⁰ Ibid., p. 325.

²¹ Singly (de) F., « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, novembre 1993, pp. 54-64.

²² Rollet B., « Un canular anti-MLF : *Calmos* de Bertrand Blier », Bard C. (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 386.

²³ Pfefferkorn R., « Des femmes chez les sapeurs-pompiers », *Cahiers du Genre* 1/2006 (n° 40), p. 203-230.

La promotion de compétences journalistiques, du désengagement

Le désengagement individuel d'Olivier passera aussi par une mise en avant de ses compétences journalistiques, soulignant une volonté d'affirmer une posture professionnelle, avec ses contraintes, notamment économiques. Son discours traduit une volonté de déresponsabilisation individuelle. En effet, conscient de l'image parfois sexiste du magazine, il a donc insisté sur les aspects divertissants et humoristiques du magazine. Il va aussi valoriser une posture avant tout professionnelle, déchargée d'enjeux existentiels.

Avant de devenir rédacteur en chef de Masculin, Olivier rédigeait conjointement la rubrique consacrée à la sexualité. Il s'agissait de réponses au courrier des lecteurs, et il endossait le rôle de l'expert scientifique :

« j'essayais d'apporter la réponse la plus, parfois un peu décalée, moi mon rôle dans la rubrique était d'apporter la réponse la plus rationnelle, scientifique ou scientifique entre guillemets sur ce sujet, mais la plus crédible possible »

Ainsi, la rédaction de cette rubrique n'est pas investie d'enjeux autres que rédactionnels : « [Des] compétences particulières, bah non, je n'avais pas, c'est un travail journalistique comme un autre, le sexe, hein, c'est une matière journalistique comme une autre on va dire » Et écrire sur la sexualité nécessite selon lui les mêmes compétences que le traitement de l'actualité automobile :

« comme sur n'importe quel autre sujet, on fait une enquête, on recueille des avis, des témoignages, des informations, et après on les met en forme avec le style adapté au support pour lequel on écrit, mais on écrit de la même façon à mon avis sur la sexualité, que sur un autre sujet »

Les représentations de la sexualité hétérosexuelle sont avant tout androcentrées, matérialisant ainsi la domination de la classe des hommes sur celle des femmes. En effet, ces représentations mettent en scène avant tout les désirs envisagés comme « masculins ». Si ces représentations sont chargées d'enjeux y compris d'un foyer de discours hégémonique (un magazine masculin hétérosexuel), pour autant, elles ne sont pas mobilisées pour être iconoclastes mais au contraire pour maintenir un ordre sexué. Ce maintien passe par une vision de l'allant de soi de ces représentations, d'une normativité insoupçonnable. Les représentations de la sexualité produites par un foyer hégémonique ne sont donc pas investies d'enjeux existentiels et subjectifs. Leurs conditions de production sont qualifiées comme avant tout professionnelles, ce professionnalisme affiché permettant la revendication d'une pseudo objectivité.

2- Ecrire en position subordonnée

L'enjeu de la ligne éditoriale

J'entends par position subordonnée la posture professionnelle de rédacteurs.trices dans des titres dont le lectorat est en position subordonnée : il s'agira par conséquent des journalistes de la presse féminine et de la presse homosexuelle. Il semble que contrairement au rédacteur rencontré de *Masculin* qui déchargeait la ligne éditoriale, notamment par l'humour, pour celles et ceux de *Féminin* ou de *Gay*, le magazine doit assumer un rôle de représentation. Les rédacteurs concernés lui attribuent un pouvoir et ne le désignent pas comme un simple divertissement. Concernant *Féminin*, trois rédactrices ont été rencontrées au cours de l'enquête. Voici de quelles manières elles qualifient le magazine :

« *Féminin* a toujours été très avant-gardiste [...] *Féminin* c'est une institution. Euh c'est-à-dire c'est un journal qui fait autorité, il est de puis près de 60 ans aux côtés des femmes, c'est un journal engagé, et en même temps, proche des femmes de tous les jours. Euh, c'est un journal naturellement féministe, même si le mot aujourd'hui est galvaudé, un journal qui est du côté des femmes bien sûr. Et c'est avant tout une institution. [...] Je suis très très fière de travailler pour ce journal, j'aime son titre, j'aime son image, j'aime ce qu'il représente dans l'œil des femmes, j'aime les messages qu'on y fait passer, j'aime l'institution qu'il représente, j'aime les batailles dans lesquelles le magazine s'est impliquées, non j'aime tout de ce journal. » (Nathalie – 42 ans)

« Au cours des années 70-80, il y avait clairement une ligne éditoriale féministe, soft, féministe soft, mais féministe. Donc qui correspondait historiquement à la montée en puissance des luttes des femmes, concernant l'avortement, le viol, etc etc... *Féminin* a accompagné on va dire ce, ce grand mouvement.[...] *Féminin* a été et l'est toujours d'ailleurs, un magazine féminin, qui a toujours eu l'image d'une bonne tenue journalistique, et qui avait l'image du magazine féminin le plus intelligent, enfin le plus sérieux, ou le moins bête, enfin tout dépend... et il y a eu c'est vrai, et je peux en témoigner, et j'en témoigne encore, une très haute tenue journalistique à *Féminin*. Avec des gens qui avaient, des journalistes, une haute conception de leur métier de journaliste. » (Monique – 59 ans)

« Je suis rentrée à *Féminin* en me disant que ce que je pouvais défendre là, c'était les femmes. [...] Ce qui avait changé, c'était les femmes. Et pour moi parler de sexualité c'était traiter un angle politique.» (Jacqueline – 68 ans)²⁴

²⁴ Jacqueline a un regard particulier sur *Féminin*, elle n'a pas trouvé d'emploi dans le journalisme pendant 4 ans, de 1974 à 1978, du fait qu'elle était étiquetée selon elle comme étant une gauchiste. Elle est entrée à *Féminin* pour « manger ». Mais pour autant, trois ans après la dépénalisation de l'avortement, le magazine lui laisse une place pour aborder les thématiques sexuelles avec un objectif d'émancipation.

Il y a certes des nuances dans les discours, et ces nuances sont liées à la date d'embauche (abordées plus loin). Pour autant, il y a des similitudes : les trois rédactrices accordent à ce magazine féminin, qui appartient pourtant à un segment de la presse envisagé habituellement comme léger du fait des rubriques Mode, Beauté, une mission politique auprès de son lectorat. Le magazine continue à bénéficier d'une image féministe, malgré l'abandon de cette posture au cours des années 1980. Sa posture de relais médiatique des luttes féministes des années 1970 (sur les questions de contraception, d'avortement notamment) perdure plus de trente ans après.

Deux rédactrices et un rédacteur de *Gay* ont été rencontrés. Les deux premières comme rédactrices des pages destinées aux lesbiennes, les trois ayant écrit sur la sexualité. Frédéric décrit la ligne éditoriale de *Gay* de la manière suivante :

« La ligne initiale, c'est quand même un magazine qui s'est créé sur deux points, c'est quand même l'amour de la house music et la lutte contre le sida. Voilà. Et en filigrane aussi, d'en découdre avec certains clichés, du Pd mélomane, du pédé un peu folle, du pédé qui écoute Mylène Farmer, donc d'une espèce d'image un peu de victime de la société. Ce qu'on était pas et ce que je refuse de me complaire dans ce climat que je regrette un peu où on voit un peu de l'homophobie un peu partout » (Frédéric – 46 ans)

Cette lutte contre le sida s'affichera d'un point de vue communautaire :

« A cette époque, c'était le magazine de la communauté gaie et lesbienne et il se disait magazine de la communauté lesbienne, c'était encore un titre en couverture du magazine. [...] Au début, ils cherchaient un modèle donc il y avait beaucoup de journalistes lesbiennes, beaucoup de sujets lesbiens tout ça brassé dans une espèce de grande mixité utopique. [...] on est gais on est fiers. » (Julie – 34 ans)

« *Gay* ça a été lancé comme un magazine mixte initialement. » (Stéphanie – 40 ans)

Les six rédacteurs et rédactrices de magazine à destination de lectorats dominés (par des rationalités de sexe ou de sexualité) décrivent la ligne éditoriale de leur rédaction selon des enjeux sociaux : la réduction des inégalités hommes-femmes pour les rédactrices de *Féminin*, la lutte contre le sida et la visibilité homosexuelle dans le cas de *Gay*. Olivier décrit la ligne initiale de *Masculin* en reprenant le crédo de sa création, « *Sexy, funny, useful* ». Le magazine n'est pas chargé explicitement d'objectifs progressistes. Pour autant, la création d'un magazine masculin hétérosexuel identitaire (c'est-à-dire ni de charme, ni sportif, ni pratique) traduit un objectif d'affirmation et de représentation d'une identité masculine hétérosexuelle.

Masculin fut une expérience nouvelle et sa création est une réaction aux avancées en matière d'égalité entre les hommes et les femmes. Comme d'autres sphères profanes, la rédaction perçoit les relations hommes-femmes au mieux comme des relations égalitaires, au pire, sous le joug d'une trop forte avancée féministe au détriment du lectorat, alors que les rapports sociaux de sexe continuent à opérer sous leurs trois modalités (exploitation, domination, oppression) au détriment des femmes.²⁵

Un élément important : la date d'intégration à la rédaction

Si les rédacteurs.trices en position subalterne perçoivent leur magazine comme un relais identitaire, que ce soit un média féminin ou homosexuel, il est nécessaire de distinguer pour chacun.e leur date d'embauche. En effet, pour les rédactrices de *Féminin*, cet élément est important pour comprendre leur perception du magazine. Monique et Jacqueline ont intégré cette rédaction à la fin des années 70, lorsque le titre relayait alors les luttes féministes (voir le chapitre 3) avec notamment l'existence du cahier « Femmes ». Nathalie âgée de 42 ans lors de l'entretien, a intégré la rédaction en 1999, lorsqu'elle avait trente ans. Elle a par conséquent un regard a posteriori sur l'identité « féministe » du magazine. Elle est bien moins critique que les deux autres rédactrices, qui elles ont vécu ce climat social des années 1970. Monique regrette l'abandon de cette posture féministe et décrit la ligne éditoriale de *Féminin*, en 2011, de la manière suivante :

« cette montée en puissance de la pub, ça a provoqué, donc la diminution considérable de la longueur des articles, le fait qu'il y ait une attention beaucoup plus grande des rédactions en chef portée sur la légèreté du contenu, qu'il faut faire quand même très attention à pas trop plomber le climat comme on dit par des papiers qui vont refléter une idée trop sombre. Voilà. Pour les journalistes si vous voulez, moi je suis la plus ancienne, je suis un dinosaure du magazine, hein, donc je suis sûrement la plus consciente de ça, dans la mesure où moi j'ai vécu une évolution, que les autres n'ont pas vécu, et moi si vous voulez c'est juste ma génération on avait une culture différente, politique, machin, qui est très différente de la culture des trentenaires, bon voilà. [...] je trouve qu'actuellement on est dans une régression avec la sanctification de la maternité, les couvertures des magazines, bref, les stars enceintes machin, « son plus beau rôle » « son truc », enfin je trouve ça insupportable quoi, je trouve qu'on est dans une glorification de la maternité qui est, qui est profondément irritante et contre-productive. [...] je trouve que, c'est une démarche profondément

²⁵ Kergoat D., « Comprendre les rapports sociaux » in *Raison Présente*, « Articuler les rapports sociaux : classes, sexes, races », n°178, 2^{ème} trimestre 2011, p. 12-13.

essentialiste. [...]Et je trouve qu'il y a un mouvement, une tendance profonde ces dernières années de survalorisation machin, de la maternité tout le truc, une espèce d'idéalisation des femmes que je trouve profondément débile et dangereuse.»

Alors que Monique dénonce un backlash essentialiste, Nathalie, peut-être moins familiarisée avec les thèses matérialistes, va dénoncer une approche trop radicale du féminisme :

« Je crois qu'on est plus douces que ça, qu'on est moins caricaturales. Qu'il est absolument nécessaire de rappeler des injustices, importantes, mais qu'en revanche, il est important de prôner l'égalité. On peut pas vivre toute seule, on n'est pas des amazones. M'enfin moi je suis mariée, euh, j'ai un mec que j'aime avec qui j'ai une relation qu'on essaie de baser sur l'égalité. »

Elle impute ainsi aux femmes des qualités de « douceur », et prône en filigrane une complémentarité entre hommes et femmes. La peur de l'indifférenciation sociale sous-tend ses propos. Quand Monique ne craint pas de dénoncer l'essentialisme de sa rédaction, le discours de Nathalie est emprunt d'un certain type d'antiféminisme. Comme le souligne Erika Flahault, l'antiféminisme est marqué par « les grands thèmes du discours familialiste : la maternité inéluctable et la différenciation marquée des sexes fixant des types idéaux d'homme puissant, sécurisant et de femme dévouée, aimante [douce], soumise et mère. »²⁶.

Concernant les rédacteurs.trices de *Gay*, leur date d'intégration a aussi son importance (mais pas seulement, s'agissant d'un homme gai et de deux femmes lesbiennes). Ainsi, Frédéric dénigre la ligne actuelle de *Gay*. Embauché en 1996, toujours rédacteur de ce magazine (mais selon lui avec un « forfait de luxe »), il en critique le contenu actuel : « Je trouve que c'est un magazine qui s'est énormément dépolitisé, qu'en 15 ans, tous les choix culturels qu'on avait fait est passé dessus »

On retrouve là les difficultés de la presse gaie évoquées dans le chapitre précédent : la ligne éditoriale de *Gay* fut axée initialement sur la lutte contre le sida, avec notamment le relais de l'actualité de la recherche et de l'accompagnement des séropositifs. Le recours large aux trithérapies a fait de l'infection VIH une pathologie chronique, siphonnant l'objectif initial du magazine. Lorsque j'ai demandé à Frédéric de définir la ligne éditoriale en 2011 de *Gay*, il m'a répondu : « Aujourd'hui inexistante, c'est un magazine qui n'arrive pas à trouver sa place, les choses sont compliquées actuellement pour la presse gaie, moi je pense qu'un

²⁶ Flahault E., « La triste image de la femme seule » in Bard C. (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 396-397.

magazine gai n'a plus sa place aujourd'hui. » Il inscrit alors son discours dans la critique adressée récemment par le co-fondateur de *Gay* (qui ne collabore plus à la rédaction) et d'Act-Up, Didier Lestrade au magazine²⁷ et à la communauté gaie:

« Je crois qu'il y a deux possibilités pour un magazine. Soit un magazine gai engagé et politique, donc qui rejoint d'autres choses, d'autres combats d'autres minorités. [...] Après il se trouve aussi le combat gai aujourd'hui est à 80% gagné, on est très près du truc, le mariage s'est bientôt fait, je suis même étonné que ça soit pas encore fait, [...] Donc il y a soit ça, donc rejoint d'autres minorités mais j'ai l'impression que les gays sont pas aussi et ça rejoint tout à l'heure pourquoi ils cristallisent aussi un truc, des gens très égoïstes, qui pensent surtout à leurs droits et qui ont oublié qu'ils font aussi partie d'une minorité et donc on doit aider aussi d'autres minorités. Enfin, je suis, incroyable le racisme existe aussi chez les gays, flagrant on voit des gays qui sont ouvertement de droite, qui n'en ont plus honte, il y a des gays FN, il y a groupe gai FN sur Facebook ça leur pose aucun problème. [...] Donc il y a un moment être homosexuel veut aussi dire pour moi être préoccupé par ce qui se passe en Palestine. Ça va de paire, ça fait partie du même truc de domination occidentale qui opère machiste etc. [...] Et puis aussi une certaine peur qu'a *Gay* et la rédaction actuelle de dire des choses qui sont pas forcément agréables à entendre et qui font mal c'est tout. Je trouve que ce magazine donne une très mauvaise image des homos, qu'est fausse et qu'est un peu une image idéalisée du gay, on parle pas de sujets qui sont pas vendeurs, on parle pas de comportements irresponsables, c'est une espèce d'image un peu mainstream que les médias veulent, on fait tout un pataquès sur les gays qui veulent avoir des enfants et tout ça, je suis pas sûr que ça concerne la majorité des gays, qu'il y a des problèmes beaucoup plus graves. »

Didier Lestrade, dont ce rédacteur est proche, par leur engagement commun à Act-Up, dénonce la dépolitisation gaie et les manifestations homonationalistes²⁸. Frédéric adopte la même posture critique, dénonçant la dépolitisation de *Gay* depuis son embauche²⁹.

Julie a intégré la rédaction en 2005 et l'a quittée en janvier 2011. Dans ses propos, à l'instar de Nathalie (rédactrice de *Féminin*) engagée bien après l'abandon d'une posture féministe du journal, on décèle la même fierté à participer à une rédaction emblématique. *Gay* pour plusieurs raisons est emblématique (présence d'annonceurs grand public, lutte contre le Sida, célébrités interviewées). Même si sa ligne éditoriale a évolué, le magazine bénéficie d'un crédit d'image (et demeure le dernier titre de la presse gaie). Concernant sa collaboration

²⁷ Lestrade D., *Pourquoi les gays sont-ils passés à droite*, Paris, Seuil, 2012.

²⁸ C'est-à-dire les manifestations « d'une collusion entre homosexualité et nationalisme aussi bien générée par les sujets gays, lesbiens et *queers* eux-mêmes que par la rhétorique de l'inclusion patriotique de la nation » Puar J. K., *Homonationalisme. Politiques Queer après le 11 septembre*, Editions Amsterdam, Paris 2012 (2007 pour l'édition originale, traduction de Maxime Cervulle et Judy Minx), p. 10.

²⁹ Cette question de l'homonormativité sera abordée de manière transversale à partir du chapitre 7.

de 2005 à 2010 (elle a quitté la rédaction suite au changement de l'équipe de rédaction et d'une incompatibilité d'humeur la dernière année), elle déclare : « il y avait une vraie volonté, une volonté joyeuse de brasser les sujets d'actu, qui correspondent à la communauté, qui vont dire quelque chose de cette communauté, voilà. »

Y mettre de soi

Les rédacteurs en position subordonnée, c'est-à-dire collaborant à la presse gaie ou féminine ont donc une posture individuelle, subjective. Leur activité rédactionnelle est chargée d'enjeux politiques. Contrairement au rédacteur de *Masculin* qui revendiquait une posture professionnelle et des pratiques d'investigation concernant la sexualité similaires à d'autres thématiques, les rédacteurs en position subordonnée revendiquent une implication personnelle dans l'écriture de leurs articles sur la sexualité.

« ce papier n'est pas gratuit. Vous voyez le papier, il s'insère toujours, il dit toujours quelque chose de ce qu'on est, et ce qu'on est. [...] Quand on écrit sur la sexualité, on donne un peu de son âme, faut donner. [...] C'est pas anodin voilà. Et puis je crois que quand on a des gens qui vous font des confidences sur ce sujet si intime, non on est pas juste un scribe loin de là. On est des témoins, on est des témoins et parfois on y laisse des plumes. »
(Nathalie - *Féminin*)

« C'est un thème qui me met pas mal à l'aise, donc voilà, si on parle de compétence, elle est liée à l'existence, voilà. A l'expérience on va dire. »
(Monique - *Féminin*)

Outre le fait de déclarer une implication personnelle dans l'écriture, ces deux rédactrices vont aussi charger leurs discours sur la sexualité d'enjeux importants, existentiels (quand le rédacteur de *Masculin* indiquait que le leitmotiv des articles sur la sexualité était le plaisir). Elles parlent de liberté, de respect, de bien-être (même si la seconde, lucide sur le traitement de cette thématique, évoque les « marronniers » et la nécessité de renouveler ses papiers). Leurs discours sont marqués de l'empreinte des rapports sociaux de sexe. Les transformations intervenues dans la condition des femmes à partir de la fin des années 1960 ont profondément transformé les pratiques et les représentations de la sexualité. En effet, comme le souligne Michèle Ferrand, à la fin des années 1960, l'autorisation de la pilule contraceptive (1967) et la dépenalisation de l'avortement (1975) ont sapé le modèle sexuel qui prévalait jusqu'alors, reposant sur quatre piliers : le primat de la finalité reproductive de la sexualité, le primat du mariage comme cadre d'exercice de la sexualité, le primat de l'hétérosexualité, le primat du

masculin sur le féminin³⁰. De nouvelles valeurs liées à la sexualité vont alors émerger : le droit au plaisir, la liberté des minorités sexuelles, l'égalité entre les sexes, qui s'inscrivent dans un contexte global de transformations sociales (féminisation du salariat, scolarisation massive et y compris des femmes, reconnaissance de l'égalité hommes femmes). Pourtant, selon Ferrand, le dernier pilier du dispositif sexuel est plus difficilement ébranlable. La sexualité demeure androcentrée, « le maintien des violences sexuelles en constitue un exemple particulièrement préoccupant. »³¹

Lorsque les rédactrices de *Féminin* évoquent la liberté comme leitmotiv des discours sur la sexualité, en creux, revendiquer cette notion révèle qu'il s'agit d'un acquis fragile pour les femmes en matière de sexualité. Elle s'oppose à celle de disponibilité sexuelle des femmes. Celle-ci a un corollaire : l'obligation sexuelle, que Colette Guillaumin considère comme une « expression concrète de l'appropriation »³² des femmes. Si les violences sexuelles (viol et harcèlement) sont les matérialisations les plus dramatiques dans la pratique de la disponibilité sexuelle des femmes, des discours, des représentations, plus insidieux car ne tombant pas sous le coup de la loi, participent pour autant à cette pérennité dans le sens commun de cette disponibilité sexuelle, de cette expropriation³³ de la sexualité des femmes. Cette expropriation dans la presse féminine passe notamment par de nombreux articles concernant la simulation du plaisir sexuel, soit décrite avec fatalisme comme une pratique faisant partie du registre sexuel des femmes, soit promue³⁴.

Les rédacteurs.trices de la presse gaie rencontrés sont de manière subjective impliqués dans leur écriture sur la sexualité du fait même que leur sexualité, stigmatisée, est une ressource professionnelle.

« *Et comment on passe de Nouvelle Vie Ouvrière à Gay ?*

Et bah en fait je suis lesbienne, donc, et j'ai travaillé beaucoup sur la différence des sexes en philosophie, je me suis dit que j'avais une expertise sur ces sujets, que j'allais proposer des sujets liés au monde lesbien et au monde de l'homosexualité, mais dans son sens large, c'est-à-dire des grands dossiers qui croisent et les garçons et les filles. Et pas forcément que les filles au début, tu vois ? Mais j'ai été recrutée par la femme de la rédaction, en tout cas c'est elle qui a proposé ma candidature. » (Julie)

³⁰ Ferrand M. « L'Etat, les lois du sexe et le genre », in Bard C., Baudelot C., Mossuz-Lavau J. (dir.) *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, Editions de la Martinière, 2004, p. 302.

³¹ Id., p. 308.

³² Guillaumin C., *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris, Côté-femmes, 1992, p. 19.

³³ Tabet, P., « La grande Arnaque, l'expropriation de la sexualité des femmes », *Actuel Marx*, 30, 2001, pp. 131-152.

³⁴ Ferrand A., « La « libération sexuelle » est une guerre économique d'occupation », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 3 | Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010, Consulté le 19 juin 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1402.html> ; DOI : 10.4000/gss.1402.

« Je suis arrivée à *Gay* en tant que pigiste fin 97 [...] par le biais d'un garçon [...] qui avait écrit des livres, qui pigeait pour *Gay*, qui faisait des critiques de livres, mais pas seulement, il y avait eu un changement de rédacteur en chef quand on s'est rencontrés. Parce que *Gay* ça c'est lancé comme un magazine mixte, ça s'est arrêté, et c'est reparti comme un magazine moins mixte, mais pas officiellement, et en gros il m'a dit le nouveau rédacteur en chef a envie d'ouvrir un peu plus sur les filles, si t'as envie d'essayer c'est le moment. J'y suis allée et j'ai commencé à écrire des critiques de livres. [...] Au début j'ai fait des piges sur les livres. Et très vite je me suis rendue compte que ce qui m'intéressait c'était les infos, donc j'ai commencé à proposer des petits papiers là-dessus, il y a dû y avoir une nouvelle formule, je sais plus, [le] rédac chef à l'époque m'a confié les pages infos. Et voilà. Les pages infos je m'en suis occupée jusqu'à mon départ. Et puis d'autres choses. A *Gay*, mais comme ailleurs, quand on crée des rubriques, on nous enlève pas ce qu'on fait d'abord. Quand je suis partie je crois que j'étais responsable de quatre trucs énormes. [...] Pour la culture, le cinéma on se projette dans les personnages, elles peuvent nous plaire donc faut être lesbienne je pense pour les critiques, car dans un magazine qui s'adresse à un lectorat selon son orientation sexuelle il faut aller plus loin, il faut s'adresser à ce qui se passe à l'intérieur, les acteurs et les actrices qui nous touchent. »

Spécifiés, catégorisés, les individus d'une minorité peuvent mobiliser ce stigmat, cette « situation de l'individu que quelque chose disqualifie et empêche pleinement d'être accepté par la société »³⁵ comme marge de manœuvre pour faire communauté. La plus grande visibilité et acceptation de l'homosexualité en France fragilisent la nécessité d'une presse communautaire, soulignée par Frédéric.

3- Ecrire pour un public plus jeune

Un féminin adolescent : être prescripteur d'intérêts

De manière spécifique, la presse adolescente, comme le magazine *Adolescente*, fait « référence à des préoccupations particulières, propre à une période de la vie où l'individu, la personne, se trouve en construction, individuellement et collectivement, dans un cadre particulier, celui de la famille, et un second cadre, collectif, celui de l'école. Ceci identifie des questions communes et des relations spécifiques à l'environnement psychologique, social, intellectuel, culturel, mais aussi matériel et physique. »³⁶ Comme le souligne Jean-Marie

³⁵ Goffman E., *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Editions de Minuit, 1977 (1ère éd. 1963).

³⁶ Charon J. -M., *La presse des jeunes*, La découverte, collection Repères, Paris, 2002, p. 5.

Charon, ce type de presse a pour ambition de faciliter l'inscription de la lectrice dans les différents niveaux de sociabilité où elle s'inscrit. La presse adolescente, à destination des jeunes femmes, aborde les préoccupations supposées des adolescentes, et n'a pas d'équivalent pour les jeunes gens (davantage spécialisée dans un domaine comme la musique ou le sport). Elle « concilie des approches éducatives, distractive, ludique, et axe principalement ses discours sur la question de la socialisation progressive »³⁷ des adolescentes.

La presse adolescente fonctionne comme un prêt-à-penser des manières d'être socialement acceptables pour les jeunes femmes. L'absence de sa traduction masculine révèle l'encadrement jugé socialement nécessaire des adolescentes et la construction sociale de la féminité. La présence dans ce type de presse des rubriques héritées de la presse féminine adulte (beauté, mode, sexo) révèle ce continuum d'injonctions qui pèsent sur les femmes de génération en génération. La presse magazine, du fait de sa périodicité (ici, mensuelle) est spécifique. En effet, elle ne suit pas simplement l'actualité qu'elle relate, ou présente sous un angle particulier. Elle nécessite un cadre créatif, limité au regard de la structure même d'une rédaction (quelques permanents). La rédaction se tourne alors vers son public cible pour mettre en miroir son contenu et les attentes, les goûts de ce lectorat³⁸. La presse adolescente stimule la parole de son lectorat pour l'intégrer à sa démarche rédactionnelle, grâce à des tables rondes, au courrier des lectrices. Pour autant, elle procède avant tout comme un cadre normatif dans lequel tente de s'insérer la lectrice. Elle fonctionne comme un répertoire d'identifications, de besoins, de pratiques, de valeurs. La presse adolescente est en cela spécifique qu'elle articule deux catégorisations de subordination : la classe des femmes et celle de la jeunesse. Les intérêts de ce groupe doublement dominé sont en devenir, en réception. La presse adolescente fonctionne comme un organe prescripteur d'intérêts : la séduction, le souci de son corps, le souci des autres.

Selon les deux rédactrices rencontrées d'*Adolescente*, même si le courrier des lectrices aiguillait des thématiques d'articles, la plupart du temps, les thèmes abordés étaient définies entre la rédactrice en chef (unique permanente de la rédaction) et les rédactrices. En général, la première leur passait commande de plusieurs articles et finalement retenait ceux qu'elle jugeait pertinents. Il s'agissait donc de femmes adultes qui décrétaient ce qui potentiellement intéressaient leur lectorat.

³⁷ Moulin C., *Féminités adolescentes. Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*, Presses Universitaires de Rennes, Collection Le sens social, Rennes, 2005, P. 17.

³⁸ Charon J.-M., « La presse magazine, un média à part entière ? », *Réseaux*, 2001/1, n° 105, p. 61.

« [la ligne éditoriale] c'est les grandes sœurs s'adressent aux petites sœurs, et les guident sur certains chemins de la féminité. Elles leur donnent des conseils de mode de beauté de sexualité, comment se comporter avec les garçons » (Annick – 47 ans)

Le magazine remportait l'adhésion de celui-ci puisque *Adolescente*, tout en étant le premier magazine pour les adolescentes généralistes (créé en 1987), un féminin pour adolescentes en somme, était aussi le plus vendu de sa catégorie. Pascale, qui a intégré la rédaction en 1988, déclare que ce qui l'intéressait, c'était d'écrire pour des magazines féminins. Diplômée d'une licence en psychologie, elle s'est dirigée vers le journalisme, en premier l'actualité équestre (une de ses passions). Or, pour être recrutée à *Adolescente*, pour un public jeune, elle n'avait pas de formation spécifique comme éducatrice. C'est en tant que femme adhérant à l'ancrage idéologique de la presse féminine qu'elle fut recrutée. En effet, *Adolescente* prépare son lectorat cible aux messages de la presse féminine, profondément marquée des catégorisations de genre et d'hétérosexisme. Ce titre de presse, comme ses concurrents qui émergeront suite à sa création, incite les jeunes lectrices à se plier à ces catégorisations, de manière insidieuse en prescrivant des préoccupations présentées comme naturelles, car « féminines ».

Les lectrices vont devoir construire ce corps « féminin ». Cette construction passera par les rubriques mode, les techniques de soin du corps, la gestion du corps sexuel, le souci de minceur³⁹. Cette construction d'un corps normé passe par une contrainte à l'identification pour les jeunes lectrices. Comme nombre d'autres magazines à destination d'un lectorat féminin, adolescent ou adulte, *Adolescente* met en couverture et en illustration des rubriques « Sexe », un modèle féminin. Et il s'agit bien d'un modèle dans les deux sens du terme : un mannequin, mais aussi une référence à laquelle la lectrice doit correspondre, doit s'identifier. Dans ce magazine, les articles consacrés à la sexualité sont le plus souvent illustrés par des dessins ou des photographies représentant essentiellement des femmes. Les modèles masculins ne sont que très rarement convoqués dans ce magazine non pas comme objets de désirs, mais comme illustrations des préoccupations de la rédaction, qui dans ce cadre précis, tourne autour des tactiques de séduction à mettre en œuvre par la lectrice, avec comme terreau, l'androcentrisme et l'hétérosexualité impérative. Mais au-delà de cette construction corporelle, les jeunes lectrices d'*Adolescente* vont se voir apposer les œillères de l'hétérocentrisme. En effet, le monde selon la presse adolescente est hétérosexuel et cet hétérocentrisme s'accompagne d'injonctions de genre. Les adolescentes inscrivent ce contrôle

³⁹ Moulin C., *Féminités adolescentes. Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*, Presses Universitaires de Rennes, Collection Le sens social, Rennes, 2005, p. 60.

corporel dans une séduction androcentrée, elles doivent plaire à leurs pairs, jeunes hommes, qui constituent la référence. Cette construction corporelle ne s'éprouve qu'à leur évaluation.

Elle n'a pas de pendant masculin, l'absence de relais médiatique de construction de normes de masculinité en témoigne (comme pourrait être un magazine généraliste adolescent aux pages mode, musculation, sexualité...). La masculinité, la virilité ne s'éprouve pas dans un contexte de genre, mais au sein même de la classe des hommes. La masculinité *et* la féminité sont des notions androcentrées car/et hétérocentrées. Daniel Welzer-Lang le souligne, la beauté des femmes est censée être une donnée naturelle, consubstantielle à la féminité, « une donnée naturelle entretenue comme autant de signes d'adhésion au pacte social des mœurs actuelles. La beauté est réaffirmation performative de la différence des sexes, le poil en est un bel exemple. »⁴⁰

Les discours de la presse adolescente sur la sexualité s'inscrivent dans un cadre conjugal, préparant les jeunes lectrices à la conjugalité exclusive, au demeurant hétérosexuelle (« je vous disais qu'on était dans une sexualité très mainstream, très officielle, même si on n'est pas chez les catholiques, faut quand même préciser que la première fois se fait forcément avec quelqu'un qu'on aime » Annick). Ce modèle demeure un idéal pour les jeunes, comme en témoigne l'enquête dirigée par Alain Giami et Marie-Ange Schiltz⁴¹, même dans les années 2000 : « la vie de couple, la cohabitation, le mariage et la constitution d'une famille représentent les horizons indépassables de la vie sexuelle, le but à atteindre au terme du développement et de l'accession à la maturité. [...] cet idéal peut tout aussi bien faciliter l'expérience actuelle de la vie sexuelle et affective de ces personnes, en mettant en perspective cette expérience, que constituer un rempart qui la dévalorise. »⁴² Même si ces rédactrices ont un discours encourageant à l'autonomie de leurs lectrices (« Reprenez un peu de pouvoir sur vous-même, arrêtez de vous faire déboulonner par des images fausses, des réflexions sur vous, allez-y quoi » Pascale), il demeure essentialiste :

« et tant mieux, bien sûr ! la différence des sexes dans la mesure où le fonctionnement masculin et le fonctionnement féminin sont radicalement différents, dans la manière d'envisager les choses qui sont peut-être plus globales chez les femmes, plus séquencées chez les hommes, même dans la sexualité, une qui est visible, l'autre qui ne l'est pas, une qui peut avoir qu'un seul orgasme par rapport sexuel, une femme qui peut en avoir plusieurs, pénétré et pénétrant, enfin je pense que ça change quand même beaucoup la manière de voir les choses, et la manière de voir le monde, et la

⁴⁰ Welzer-Lang D., *Utopies conjugales*, Payot, Paris, 2007, p. 55.

⁴¹ Giami A., Schiltz M- A., *L'expérience de la sexualité chez les jeunes adultes. Entre errance et conjugalité*, Paris, Inserm, 2004.

⁴² Id., p. 18.

façon dont les unes et les autres fonctionnent. [...] mais dans la socialité entre un homme et une femme, ce n'est pas pareil, donc oui une différence, importante » Pascale

La presse adolescente prescrit des intérêts car les adolescentes, au regard de ce type de magazines, n'ont pas d'autres choix proposés. Au-delà de certaines variations de mise en forme, de positionnement (populaire ou « tendance »), pour autant, les mêmes rubriques sont présentes traduisant des injonctions de préoccupations. Ce lectorat, mineur, en devenir, face à l'hégémonie hétérosexiste relayée par la presse, a peu de modèles alternatifs proposés incitant à la réflexion et à la mobilisation. Il s'agit d'un lectorat sans levier de manœuvre.

Un positionnement particulier

Les enjeux placés dans l'écriture d'articles sur la sexualité à destination des adolescentes sont ambivalents. Comme le souligne Moulin, les discours sur la sexualité féminine se veulent avant tout préventifs, et pour cela, ils s'organisent selon une fonction de protection (car il s'agit d'un public non adulte) et de moralisation (car il s'agit d'un public féminin). Ces discours sont « tiraillés entre l'idéal d'équité sexuelle, et le poids d'un conservatisme qui ne se défait pas d'une tendance à la moralisation de la sexualité féminine »⁴³. La réputation de « fille facile », de « salope » constitue dans *Adolescente* le danger d'une trop grande autonomie sexuelle revendiquée pour les adolescentes. Disponibilité sexuelle ne signifie pas appétence sexuelle. Si la mise en scène de la première est souvent prônée (les encouragements à la simulation de l'orgasme sont courants dans *Adolescente*, et ces discours s'insèrent dans un usage plus global de la naturalité abordé dans le chapitre suivant), la seconde constitue la limite à ne pas dépasser. Comme le précise Ilana Löwy, « La réputation sexuelle négative des filles " faciles " exprime un point de vue masculin. Une fille expérimentée met les garçons mal à l'aise parce qu'elle peut juger leur performance sexuelle ; celle dont l'expérience est limitée ne perturbe pas l'ordre " naturel " des relations sexuelles, dans lequel le garçon est supposé prendre l'initiative, et la fille, le suivre. Ces réputations sont établies par les garçons, souvent avec la collaboration d'autres filles. En l'absence d'équivalent masculin à la " fille facile ", les filles n'ont pas la possibilité symétrique d'établir la réputation sexuelle négative d'un garçon. Finalement, le groupe des garçons détermine les

⁴³ Moulin C., *Féminités adolescentes. Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*, Presses Universitaires de Rennes, Collection Le sens social, Rennes, 2005, p.23.

réputations sexuelles des individus des deux sexes ; asymétrie qui découle de la domination des représentations masculines de la sexualité. »⁴⁴.

Cette posture tiraillée entre encouragement à l'autonomie sexuelle et conservatisme est évoquée par les rédactrices :

« [Il fallait] essayer d'apporter à la fois de l'information, parce que c'était assez sidérant de voir, euh, les papiers que je faisais avec [deux autres rédactrices], qui pouvaient parfois être assez osés je trouve, et la naïveté du courrier des lectrices. Qui demandaient si on pouvait tomber enceinte en embrassant un garçon, alors qu'on leur parlait de fellation, de choses comme ça. Un décalage qui pouvait parfois être totalement abyssal et peut-être qu'on voulait, en tout cas pour les papiers sexo socio, d'être un peu ce qui ne se disait pas à la maison, avec les parents, ou avec les copains, mais apporter alors une information un peu près claire, voilà. Mais tout en étant, voilà du divertissement, c'était de la mode, de la musique et des fringues, en étant relativement léger. [...] c'est des gamines quand même, donc, c'est peut-être plus fragile ou plus sensible, c'est cette façon de les prendre dans ses bras, de les accompagner, de pas les effaroucher, de les secouer un peu si elles sont gourdes, pourquoi pas, mais de rester, oui j'employais le mot d'empathie, donc on est quand même dans ce registre là. » (Pascale)

La protection de ce lectorat adolescent féminin passe donc par une volonté d'informer concernant les risques liés à la sexualité (grossesse, IST), de se substituer au peu d'éducation sexuelle dans l'institution scolaire ou dans le cercle familial (en se positionnant comme des grandes sœurs). Pour autant, la crainte de l'incitation sexuelle est présente.

« maintenant j'ai une fille, si elle lisait [ce genre de magazine], ça m'embêterait qu'elle le lise, parce que je m'aperçois que je disais finalement des trucs, je dirais pas trash mais hard, je parlais de pipe à des jeunes filles quand même, même si c'est la vraie vie, même si c'est machin, même si c'est ceci, des fois avec le recul, je me dis « waouh » » (Pascale)

L'écriture dans *Adolescente* est donc particulière de par sa situation, car les rédactrices sont plus âgées que leur lectorat (« la lectrice devait penser que ce que je lui disais, je l'avais vécu [...] ce n'est évidemment pas ce que j'avais vécu, parce que ce n'est pas la même génération, j'ai commencé en 94, j'avais 31 ans, j'aurais pu être mère, pas d'une fille de 16 ans mais j'aurais pu être maman » Annick). La référence dans les deux discours à la maternité souligne qu'elle constitue un obstacle aux discours émancipés sur la sexualité à destination des adolescentes. Une mère ne tiendrait pas les mêmes discours à sa fille, et ceci, « pour son

⁴⁴ Löwy I., *L'emprise du genre. Masculinité, Féminité, Inégalité*, Paris, La Dispute, Le genre du monde, 2006, p. 81.

bien » (« La grande sœur, elle disait moi je te conseille parce que je l'ai vécu de telle façon. Alors que les parents diraient non tu faisais les choses comme ça parce que c'est comme ça, moi à ton âge » Annick)

Ecrire pour un lectorat transitoire

« J'ai l'impression d'avoir toujours écrit la même chose. Après, *Adolescente*, c'est un lectorat qui s'en va, les lectrices on les garde 2, 3 ans, 4 maximum, donc si vous voulez tel papier à telle époque, on peut le ressortir différemment parce qu'il y a sa petite sœur qui va s'y mettre à son tour, c'est un lectorat très partagé, le temps de la prime adolescence, donc j'avais l'impression, déjà dans la mise en page, dans la maquette, vous avez dû voir que c'était déjà assez figé, dans les papiers que j'ai fait, j'ai eu l'impression d'écrire toujours la même chose présentée différemment » (Pascale)

En reconnaissant la récurrence de certaines thématiques dans les articles consacrés dans *Adolescente*, cette rédactrice souligne la volatilité du lectorat cible. La presse adolescente, segmentée selon les catégorisations du rapport social de génération, voit nécessairement sa cible lui échapper. Et le but n'est pas de se renouveler pour maintenir ce public captif. En plus de vingt ans d'existence, *Adolescente* n'a pas radicalement changé de discours. Les mêmes lignes de force sont présentes : la sexualité pour les jeunes femmes est nécessairement envisagée dans un cadre amoureux et conjugal, la disponibilité sexuelle ne signifie pas une appétence autonome revendiquée, et la première expérience sexuelle (entendez la première pénétration par un phallus) un acte important. Dès lors, la récurrence de ces thématiques indique la puissance d'un cadre normatif en matière de sexualité à destination des adolescentes. Chaque génération amenée à lire la presse adolescente se verra donc recevoir le même mode d'emploi de la sexualité.

Ces trois piliers du discours sexuel pour les adolescentes ne sont pas anodins. Ils participent à la pérennité des inégalités inhérentes aux rapports sociaux de sexe. La disponibilité sexuelle des femmes tend à décroître. L'enquête sous la direction de Nathalie Bajos et de Michel Bozon le démontre. En effet, si les femmes sont quatre fois plus nombreuses que les hommes à répondre « souvent » à la question « Vous est-il arrivé d'avoir des rapports sexuels pour faire plaisir à votre partenaire sans en avoir vraiment envie ? », ce sont les femmes les plus âgées qui le signalent davantage, alors que les plus jeunes disent en

majorité que cela ne leur arrive que rarement, voire jamais⁴⁵. La disponibilité sexuelle des femmes s'exprime au-delà de l'endiguement du désir de leurs compagnons en disant oui ou non. La disponibilité sexuelle se traduit aussi par la reprise de certains codes, qui sous couvert de libération sexuelle, constitue souvent ses nouveaux habits. La médiatisation de certaines pornographies, en général mainstream et hétérosexuelles, conservatrices dans leurs représentations, permet la promotion de certaines pratiques androcentrées en termes de partage des plaisirs. La promotion de la sodomie (pratiquée « sur » les femmes) sans équivalence est un bon exemple. Cette pratique est normalisée dans les productions pornographiques mais aussi sur les sites gratuits internet. Or, si dans la pensée du consommateur ou de l'acteur la sodomie apportait du plaisir à la partenaire, des pénétrations anales par des sex-toys « sur » ces acteurs seraient bien plus courantes. Dans la pornographie mainstream, elles sont inexistantes (car renvoyant à l'homosexualité et donc ébranlant les catégories de genre). La promotion de la sodomie sans renvoi d'appareil est une réactualisation de la disponibilité sexuelle des femmes.

De même, la promotion sans conditions de la conjugalité permet la pérennisation du patriarcat. Je partage l'analyse de Serge Chaumier⁴⁶. Le modèle de l'amour moderne est une idéologie, hégémonique. « L'une des premières conséquences de la relation de couple exclusive, binaire et hétérosexuelle, modèle dominant occidental, est l'inégalité des sexes et la hiérarchisation du fait de l'idéologie de la différence. »⁴⁷ Le partage illusoire, théorique des tâches permet de pérenniser l'institution conjugale, malgré les avancées féministes. En témoigne l'utilisation de termes iréniques (tels que « conciliation » ou « équilibre ») pour décrire cette inégalité de fait que constitue le partage inégal des tâches domestiques entre hommes et femmes, la tension entre vie professionnelle et vie familiale pour les femmes. Comme le souligne Delphy, cette tension va accentuer la préférence des employeurs à l'embauche d'un homme sur une femme⁴⁸. L'idéal de l'amour romantique a pour fonction d'assurer le maintien du système d'asservissement des femmes, et par conséquent les discours le valorisant sont *en priorité* adressés aux femmes. C'est la fonction même de la presse féminine, avec le développement du complexe de Cendrillon, qui attend son prince charmant, pour construire du couple. L'idéologie de l'amour romantique s'est accentuée avec

⁴⁵ Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 361-362.

⁴⁶ Chaumier S., *La déliaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2004 (1^{ère} édition Armand Colin, 1999).

⁴⁷ Id., p. 217.

⁴⁸ Delphy Ch., « Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 22, n° 3, 2003, p. 47-69.

l'émancipation des femmes, mais on leur fait comprendre qu'elles ne peuvent avoir les deux, toutes en leur restreignant une socialisation valorisant cet amour. « La femme est modelée en creux : depuis sa tendre enfance, elle est socialisée pour attendre, recevoir, se mouler au désir de l'homme, qui doit représenter le sens de sa vie. »⁴⁹

Les relations entre hommes et femmes sont encore inégalitaires malgré les avancées. Les rapports sociaux de sexe sont des rapports de domination. Ils sont euphémisés par l'illusion d'une répartition équitable du travail domestique. Cette idéologie (Colette Guillaumin parle de mystique de l'amour) permet à la fois de maintenir les femmes dans la dépendance et en même temps elle constitue un leurre qui leur fait croire qu'elles peuvent accéder à une position de sujet ou d'acteur. Il ne s'agit pas d'Amour, mais d'une forme précise, historique de rapport amoureux, l'amour romantique conjugal.

⁴⁹ Chaumier S., *La déliaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2004 (1^{ère} édition Armand Colin, 1999), p. 223.

Les foyers de discours sur la sexualité que sont, parmi d'autres, les rédactions de la presse magazine, ont à chaque fois une position singularisée dans l'enchevêtrement des rapports sociaux, qu'ils soient de sexe, de classe, de « race », ou d'âge. Cette position n'est pas sans influence sur la production des articles consacrés à la sexualité. La sexualité est un outil d'expression et de légitimation de réalités qui sont disjointes d'elle, et devient alors source de fantasme⁵⁰. Porte-voix ventriloque du social, ces discours sont chargés d'enjeux conscientisés ou non, revendiqués ou pas. Être un homme adulte hétérosexuel blanc et intégré à la rédaction d'un magazine hétérosexuel masculin n'implique pas les mêmes stratégies d'écriture que d'être une lesbienne dans une rédaction d'un titre gai. Dans le premier cas, le désengagement individuel et la promotion de compétences professionnelles, couplés à la revendication d'un droit à l'humour, permettent la production d'un discours anti-féministe. « Distinct de la misogynie, dont il utilise parfois les ressorts et les représentations, l'antiféminisme, plus raisonné et circonstancié, s'articule au féminisme dont il se voudrait l'antidote et la conjuration. »⁵¹ En effet, si Olivier n'affiche jamais une haine des femmes, il dénonce pourtant la guerre des sexes et revendique la nécessité pour les hommes d'être rassurés. Sous des apparences de neutralité et d'objectivité, avec la mise en avant d'une posture avant tout journalistique, sa pratique professionnelle est consciente et son discours participe aux rapports de pouvoir entre hommes et femmes.

Dès lors, les rédacteurs.trices en position subordonnée, s'adressant à des publics dominés comme peuvent l'être les femmes, les gays et d'autant plus les lesbiennes, subalternes parmi les subalternes, vont charger leur production de logiques d'action et de mobilisation. La sexualité n'est pas seulement une pratique apportant du plaisir (comme Olivier pouvait l'exprimer). Elle devient un ressort de l'action, communautarisée, de manière plus ou moins durable. Stigmatisée, elle est retournée pour devenir une clef d'entrée, tendue et/ou saisie, dans le monde professionnel. Une implication subjective dans l'écriture est revendiquée, car la sexualité est alors chargée d'enjeux politiques, existentiels. Il en va de la liberté et du respect, disent-ils.

Que se passe-t-il lorsque le lectorat est à la fois à accompagner sur les chemins de l'émancipation et à protéger ? Les discours sexuels à destination des jeunes sont chargés de précaution, voire de répression au nom de la protection de la jeunesse. Dans le cas de la presse adolescente, les rédactrices sont chargées de protéger les lectrices des grossesses non désirées, des infections sexuellement transmissibles, mais aussi d'« immoralité ». S'agissant d'adultes

⁵⁰ Godelier M., « La sexualité est toujours autre chose qu'elle-même », *Esprit*, mars-avril 2001, p. 96-104.

⁵¹ Bard C. (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 8.

s'adressant à des mineures, elles transmettent les contours d'une sexualité acceptable, aux désirs normalisés, s'entendant bien évidemment dans un cadre hétérosexuel et conjugal « stable », en l'absence d'une éducation sexuelle prodiguée à destination des jeunes publics. Face à l'absence de discours alternatifs, ceux d'*Adolescente*, pétris d'essentialisme, participent, à un maintien de l'hétérosexisme, c'est-à-dire un système qui utilise la sexualité pour maintenir le patriarcat (sous couvert de romantisme, qui n'est qu'un outil parmi d'autres). Ce système de sexe/genre a pour ressort privilégié une naturalisation différenciée, à l'œuvre dans les discours de presse consacrés à la sexualité.

CHAPITRE 6 : UNE NATURALISATION DIFFÉRENCIÉE

Cette recherche s'inscrit dans une orientation féministe matérialiste. Les travaux de Colette Guillaumin, de Nicole-Claude Mathieu, de Danièle Kergoat et de Christine Delphy, en rupture avec une pensée naturaliste, constituent des fondamentaux. L'héritage de ces auteures nous permet d'envisager le genre comme un processus de séparation, d'opposition et de hiérarchisation entre le groupe des femmes et celui des hommes. Dans cette perspective théorique, les femmes constituent une classe, caractérisée par l'appropriation de leur force de travail, de leur corps, de leur sexualité¹. En plus du processus d'exploitation, le rapport social de sexe s'exprime par un processus de domination, culturelle et psychologique allant jusqu'à l'introjection des valeurs mêmes de la classe dominante. Enfin, il engendre une oppression du groupe des femmes (les violences envers les femmes en sont une des manifestations)². La naturalisation est un puissant moteur de la dynamique de subordination du processus de genre. Elle est érigée comme explication de la différenciation entre les hommes et les femmes. Selon Danièle Kergoat, le naturalisme est l'idéologie de légitimation des rapports sociaux de sexe, et constitue leur base idéale³.

Les rapports sociaux, consubstantiels, doivent être articulés dans l'analyse. Rapports de pouvoir, certains sont spécifiés car considérés comme catégorisations « naturelles » : c'est le cas du genre mais aussi des rapports sociaux de race. Comme le souligne Guillaumin, le naturalisme à l'œuvre dans la pensée et dans la pratique leur confère un caractère immuable et indiscutable. Il s'agit bien là du résultat d'une idéologie, c'est-à-dire une manière d'appréhender la réalité diffuse, qui ne requiert pas nécessairement une conscientisation pour se pérenniser. Les représentations de la sexualité dans la presse magazine n'échappent pas à cette stratégie de naturalisation des catégorisations. Elle est différente selon les groupes auxquels elle s'applique. En effet, les rapports sociaux de sexe ou de « race » ne se réduisent pas à une double dichotomie dominants/Culture versus dominés/Nature. Comme le fait remarquer Guillaumin, le genre est un processus dissymétrique au regard de l'usage de la Nature. Si le naturalisme concerne tous les groupes impliqués dans les rapports sociaux, « il

¹ Guillaumin C., *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Côté-femmes, Collection Recherches, Paris, 1992.

² Kergoat D., « Comprendre les rapports sociaux » in Dunezat X., Pfefferkorn R. (dir.), *Raison Présente*, « Articuler les rapports sociaux : classes, sexes, races », n°178, p.11-21.

³ Kergoat D., « Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion », *Actuel-Marx*, n°30, PUF, 2001, p. 88.

ne les vise pas de la même façon, ni au même niveau. L'imputation d'une nature spécifique joue à plein contre les dominés et particulièrement contre les appropriés. Ces derniers sont censés relever *totalemment et uniquement* d'explications par la Nature, par leur nature ; "totalemment", car rien en eux n'est hors du naturel, rien n'y échappe ; et "uniquement", car aucune autre explication possible de leur place n'est même envisagée. Du point de vue idéologique, ils sont immergés absolument dans le "naturel". »⁴ En revanche, les groupes dominants se distancient de la Nature. Marqué d'androcentrisme, le genre utilise l'idée de Nature et sa potentielle transformation (comme le racisme). Selon Nicole-Claude Mathieu, « Au fond, pourrait-on dire, l'homme est biologiquement culturel...La femme au contraire serait biologiquement naturelle. »⁵ La sexualité, objet naturalisé dans le sens commun et dans des champs scientifiques, devient alors l'argument massue de cette idéologie de naturalisation différentielle. Elle constituerait la preuve absolue de la matérialisation d'essences différentes, distinguées et hiérarchisées.

1- Des biologiquement naturels

Un corps naturellement problématique

Le corps des femmes est dans la pratique et le sens commun, source de difficultés qu'elles ne doivent cesser de surpasser. Dans un cadre hétérosexuel, le corps féminin est séduisant s'il est transformé, canalisé. Si certes les hommes doivent maîtriser leur pilosité, cette maîtrise est circonscrite le plus souvent au visage. Comme le souligne Welzer-Lang⁶, le poil est une des normes esthétiques qui cachent les normes sociales. « Les poils sont des signes de virilité, des incarnations du masculin, ils doivent être éradiqués sur tout le corps féminin. » La décision de s'épiler ailleurs que sur le visage pour un homme est un choix lorsqu'il s'agit d'une injonction de séduction pour une femme. Le corps masculin est séduisant naturellement dans un contexte hétérosexuel et demande peu de travail. Le corps féminin est sans cesse un objet de souci : épilation, minceur, hydratation de la peau, manucure, pédicure, coiffure, voire à présent chirurgie esthétique y compris des lèvres

⁴ Welzer-Lang D., *Utopies conjugales*, Payot, Paris, 2007, p. 70-71.

⁵ Mathieu N.-C., « Homme-culture et femme-nature ? », *L'Homme*, 1973, tome 13 n°3. pp. 101-113. Consultable à http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1973_num_13_3_367364
Consulté le 04 août 2012.

⁶ Id., p. 55.

vaginales, dépigmentation des parties intimes (à l'aide de crèmes blanchissantes ou par interventions chirurgicales). Les normes esthétiques du corps féminin contraignent les femmes à désirer sans cesse la modification de leur aspect corporel. Au contraire, une très faible pression esthétique pèse sur les hommes hétérosexuels. La calvitie est largement tolérée, le manque de tonicité musculaire est pardonnée (« les poignées d'amour »), les soins esthétiques sont au mieux perçus comme un signe de modernité, au pire comme un manque de virilité lorsqu'il s'agit d'une obligation pour les femmes (au risque de passer pour un « garçon manqué »). Cette préoccupation esthétique et cette transformation obligatoire du corps est une thématique centrale de la presse féminine, adulte mais aussi adolescente. Le corps féminin est rejeté tel qu'il est naturellement, quand un trop grand soin accordé au corps masculin est le signe d'un manque de virilité. En définitive, la féminité est une construction perpétuelle, un souci incessant quand la masculinité est naturellement évidente.

Cette asymétrie des normes corporelles entre hommes et femmes est aussi à l'œuvre concernant la sexualité. Le corps des femmes, leurs organes génitaux (souvent confondus ou remplacés par leurs organes reproductifs) sont présentés dans la presse magazine comme naturellement problématiques, inadaptés à la sexualité. La presse féminine, que ce soit *Féminin* ou *Adolescente*, insiste sur cette inadaptation en abordant la masturbation (et de manière plus extensive, le plaisir). Les femmes doivent conditionner leur corps pour se préparer à la pénétration par un phallus. *Adolescente* aborde la pratique masturbatoire que très rarement et comme préparation, entraînement au coït hétérosexuel. Dans *Féminin*, la masturbation est présentée comme une technique sexologique pour perfectionner la pratique duelle⁷. En octobre 1982, la gynécologue qui rédige la rubrique « Questions sur la sexualité » précise : la diversité des comportements passe « par une connaissance de son corps, de ses zones érogènes, et la masturbation est un de ces modes de connaissance qui peut ensuite être transmis à son compagnon. Elle est d'ailleurs utilisée dans ce but au cours des thérapies sexologiques : des femmes frigides, étrangères à leur sexe, en font connaissance, peuvent éprouver ainsi leur premier orgasme. » Elle conclut : « La seule réserve que je ferais, serait de ne pas utiliser ce type de sexualité aux dépens de tout autre, en faire une sexualité refuge, permettant d'éviter la relation sexuelle à deux, dont l'apprentissage est parfois difficile. » En juillet 1983, dans la même rubrique, en réponse aux interrogations d'une jeune femme concernant la frigidity, la gynécologue précise : « En fait, c'est surtout par des caresses avant

⁷ La masturbation ne subit pas le même traitement dans *Lesbienne*. Elle est valorisée en tant que pratiques autonomes du répertoire sexuel, même si la mention conjugale demeure importante (*Lesbienne*, « Sexualité, le plaisir majeur » Juillet-août 2005). Cette différence entre presse hétérosexuelle et lesbienne est une traduction de l'hétéronormativité, et de la distribution des « rôles » dans l'hétérosexualité.

et pendant la pénétration, caresses ou baisers de votre ami guidé par vous, qui vous feront découvrir quelles sont les zones érogènes pour vous, celles qui déclenchent le plaisir. Les principales se situent autour du clitoris mais il en existe d'autres. Vous pouvez aussi, vous-même seule, au calme, faire cette recherche. »

Il s'agit de « découvrir son corps » et non de pratiquer une auto-sexualité. Au contraire, le magazine *Masculin* valorise la masturbation comme un loisir sexuel (lu également par des jeunes hommes, l'équivalent masculin d'*Adolescente* n'existe pas⁸). La masturbation est encouragée par la présence mensuelle d'articles concernant l'actualité pornographique et la tenue d'une rubrique (intitulée successivement « Sex coach » puis « Journal intime » par différentes actrices de cinéma pornographique). La présentation de la masturbation dans la presse féminine est utilitariste. Les lectrices ne sont pas encouragées à se masturber pour avoir un orgasme mais pour être satisfaites sexuellement dans un rapport hétérosexuel. Cette pratique sexuelle n'est légitime que dans ses finalités. Cette asymétrie confirme les résultats de Lhomond et Lagrange : la masturbation chez les garçons et sa fréquence sont fortement enracinées dans l'idée de la pulsion sexuelle. Chez les filles, il existe une synergie entre masturbation et sexualité relationnelle, la masturbation est appelée par la sexualité relationnelle qui semble la stimuler en retour⁹.

En analysant une vingtaine de manuels d'éducation sexuelle, Annie Ferrand montre que la représentation des organes sexuels des femmes se limite au vagin, en occultant le clitoris, les lèvres, l'anus. Et ce vagin est assimilé par les spécialistes à un « trou », à son entrée. « Mais paradoxalement, cet organe voué à la pénétration, n'est pas supposé être pénétré par les filles elles-mêmes. Les rares manuels qui décrivent la masturbation pour les filles évoquent des caresses non pénétratives. Le sexe féminin est donc ouvert non pour soi, mais pour le pénis »¹⁰.

Le plaisir sexuel n'est pas représenté comme évident pour les femmes. Il serait conditionnel. La gynécologue de la rédaction précise en janvier 1985 « les mécanismes qui amènent à la jouissance sont complexes et beaucoup plus psychologiques que physiques. » Les représentations de la sexualité dans la presse magazine ne font pas de cette notion une finalité impérative d'un acte sexuel. A titre d'exemple, dans l'article de mai 1982 de *Féminin*

⁸ Le lectorat initialement ciblé est âgé de 18 à 25 ans selon Olivier (puis de 20 à 30 ans pour des raisons de positionnement).

⁹ Lagrange H., Lhomond B. (dir.), *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La découverte, 1997, p. 77-80.

¹⁰ Ferrand A., « La « libération sexuelle » est une guerre économique d'occupation », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 3 | Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010, Consulté le 04 septembre 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1402.html> ; DOI : 10.4000/gss.1402.

(« Oui, les vieilles dames font encore l'amour »), pour introduire les témoignages de femmes de plus de soixante ans, la rédactrice précise : « La sexualité après soixante ans, elle existe. Qu'il y ait orgasme ou pas, pénétration ou pas, il y a à coup sûr de l'amour. » La thématique de sa simulation est récurrente dans la presse hétérosexuelle (dans les trois titres du corpus *Adolescente, Féminin, Masculin*). Le plaisir sexuel des femmes dans la presse masculine est présenté comme un mystère, un objet de suspicion. Il faut selon Olivier, rédacteur de *Masculin*, aider les lecteurs « à décrypter la sexualité féminine ». Nous verrons plus loin comment la presse omet certaines clefs de lecture du plaisir pour les femmes. Le plaisir pour les femmes est présenté comme difficile d'accès¹¹ et les hommes comme uniques vecteurs et dépositaires techniques du plaisir. Dans un autre article de *Féminin* de septembre 1982 (« L'équilibre sexuel : comment on le trouve »), la rédactrice précise : « L'équilibre de la vie entière en dépend. Or, il varie en fonction de la société dans laquelle on vit autant que du partenaire ou que de tout ce qu'on a plus ou moins consciemment accumulé depuis la première enfance. Mais c'est avant tout un accord avec soi-même qu'on ne trouve que tardivement et au prix de douloureuses décisions. » Et quand le plaisir sexuel est réel, il peut être dévalorisé, du fait même du « nature spécifique » imputée aux femmes. L'article de *Féminin* de novembre 1983 (« Docteur Dolto, l'orgasme féminin, c'est quoi ? ») fait la distinction entre deux sources de plaisir (vaginal et clitoridien) et minore le second, en conformité avec les thèses psychanalytiques classiques : « L'excitation clitoridienne ne peut être supportée seule longtemps et son orgasme, lorsqu'il survient avant le déclenchement des autres jouissances, est décevant, discordant, ambigu, contradictoire au plaisir vulvaire qu'il a cependant déclenché. » « Bref, l'orgasme clitoridien qui survient seul n'apaise pas la tension sexuelle. »

Ilana Löwy souligne, « des interviews d'adultes hétérosexuels mettent en évidence l'existence d'un discours de "don pseudo-réciproque" qui présente l'homme comme le principal responsable du plaisir du couple. Le plaisir féminin est concentré sur une entité, l'orgasme, produit par le savoir-faire masculin. Le plaisir de la femme est construit comme parallèle à celui de l'homme, avec toutefois une différence importante : les hommes utilisent leur savoir technique pour donner du plaisir à leurs compagnes, mais, dans le même temps, ils sont aussi les principaux agents de la naissance de leur propre plaisir, leurs organes sexuels

¹¹ A titre d'exemples : *Féminin*, juillet 1987, « Comment mieux faire l'amour », « « les femmes ont un plaisir plus riche et plus intense, plus complexe et plus difficile » ; *Adolescente*, mars 1989, « Tout ce que vous aimeriez savoir sur... » « je ne ressens rien pendant l'amour, suis-je normale ? Votre cas est on ne peut plus banal ! Rares – voire rarissimes sont les filles qui éprouvent du plaisir dès les premières fois. (Ne croyez surtout pas les frimeuses !) Votre corps doit s'habituer à ce domaine inconnu. »

sont décrits comme ayant une vie et une volonté propres.»¹² Cette vision de l'acte sexuel se caractérise et se concrétise dans la pratique, on ne peut plus courante, de la finalisation de l'acte par l'éjaculation. « Le discours dominant, en mettant l'accent sur l'équivalence présumée des principes masculin et féminin et sur leur complémentarité, masque efficacement le fait que l'hétérosexualité n'est pas le résultat d'une interaction négociée entre deux perceptions symétriques de la sexualité, l'une masculine et l'autre féminine; elle résulte d'une rencontre de la vision masculine de la sexualité et son image miroir, "l'homme dans la tête d'une femme". Cette asymétrie radicale et radicalement invisible, est une des causes majeures de la persistance de l'injustice culturelle faite aux femmes dans les sociétés occidentales.»¹³

Le revers de ce plaisir sexuel présenté comme aléatoire pour les femmes conduit la presse magazine à évoquer régulièrement la potentielle simulation de ce plaisir. Si cette simulation est une crainte dans la presse masculine, elle est parfois légitimée voire encouragée dans la presse féminine, y compris adolescente. En février 1993¹⁴, la rédactrice d'*Adolescente* précise que « simuler l'extase nous sauve parfois de fastidieuses étreintes. »

Le plaisir n'est donc pas une donnée *sine qua non* de la sexualité pour les femmes selon la presse magazine. Le désir subit un traitement comparable. Celui-ci est initialement encadré pour les adolescentes. Les thématiques de la première expérience pénétrative (la première fois) et de la sexualité sans engagement sentimental en témoignent. Je ne reprends pas le concept de sexualité récréative¹⁵. Le mobile d'un rapport sexuel, allant du don à l'échange, en passant par le devoir, le mérite, l'attrait n'est jamais pur, mais panaché par ces multiples logiques. « Dans un rapport sexuel, plusieurs logiques sont à l'œuvre, sans pour autant que les partenaires sexuels soient toujours pleinement conscients de la logique qui préside à leur rapport. »¹⁶ La logique du mérite (le rapport sexuel se réalise car le partenaire est attentionné, ou amoureux, ou participe aux tâches ménagères) est le mobile promu par la presse à destination des femmes (et a remplacé la logique du devoir, le devoir conjugal étant caduque). Dans la logique de l'attrait, la réponse positive à la proposition sexuelle est produite par le désir et par la conscience de l'obtention d'un bénéfice sexuel (l'orgasme). Ce mobile de

¹² Löwy I, *L'emprise du genre. Masculinité, Féminité, Inégalité*, Paris, La Dispute, Le genre du monde, 2006, p. 83.

¹³ Id., p. 86.

¹⁴ « Avec Jules au lit, peut-il savoir si on fait semblant ? ».

¹⁵ Daniel Welzer-Lang définit la sexualité récréative comme étant une sexualité en disjonction avec la sexualité reproductive, la conjugalité, les projets sociaux. Welzer-Lang D. « Commerce du sexe et sexualité récréative » in Marquet Jacques (dir.), *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Louvain-La-Neuve, Bruylant Academia, 2004, p. 129.

¹⁶ Campagna N., « Logiques du rapport sexuel », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 2 | Automne 2009, mis en ligne le 16 janvier 2010, consulté le 02 août 2013. URL : <http://gss.revues.org/1087> ; DOI : 10.4000/gss.1087. Page consultée le 3 août 2013.

l'attrait peut se déployer dans le cadre d'une relation duelle ou multipartenariale occasionnelle, mais aussi dans le cadre d'une relation qui existe. Les partenaires manifestent dans cette logique une appétence sexuelle. Cette logique n'est pas promue en premier lieu par les magazines féminins, mais en lien avec les autres logiques (du mérite notamment).

La « première fois » est une thématique récurrente dans *Adolescente*. Cette simple récurrence démontre la préoccupation qu'elle constitue. Elle est la thématique centrale de neuf articles¹⁷ sur une période de vingt ans d'analyses, et la « première fois avec Jules »¹⁸ est un sujet annuel, voire biannuel. Dans ces articles, les rédactrices insistent de manière plus ou moins directe sur son importance et son empreinte sur le reste de l'existence. Une première fois ratée impliquerait une sexualité chaotique. Par manquée, il faut entendre pas avec « le bon » partenaire. Et celui-ci a pour caractéristique première d'être un partenaire dont la lectrice serait amoureuse. Les articles consacrés à cette thématique n'abordent pas des techniques sexuelles, masturbatoires permettant d'accéder au plaisir. La presse adolescente encadre le désir sexuel des adolescentes et le limite à des préparatifs qui n'ont rien de sexuels. Les « préliminaires » ne sont pas explicités en termes pratiques (comment caresser, lécher, toucher). Ils sont limités à des conditionnements, le plus souvent psychologiques : « Détendez-vous », « Laissez-vous aller ». La presse adolescente reprend cette thématique courante des « préliminaires » : ils précèdent dans le sens commun la sexualité « réelle », la pénétration. Les rédactions ne parlent pas de pratiques non pénétratives. Une relation sexuelle sans pénétration constitue un « flirt », *Adolescente* fait la distinction : en octobre 1992 « Le plaisir sans le sexe », en décembre 1996, « Pourquoi flirter c'est si bon que ça », en juin 2003, « L'amour no-sex, c'est super ! » (un des arguments est « Parce que la première fois est super importante »), en septembre 2004 « Peut-on s'aimer sans faire l'amour ? ».

Le rejet de la sexualité sans engagement sentimental, mais motivée par l'appétence sexuelle est une autre limitation par la presse magazine du désir sexuel pour les femmes¹⁹. Le modèle amoureux conjugal est le principal modèle promu dans lequel doit s'inscrire le désir. Au contraire, la presse masculine encourage ses lecteurs à développer une sexualité motivée par la recherche du plaisir. L'engagement amoureux, le cadre conjugal constituent dans la presse masculine des éléments secondaires.

¹⁷ Mars 88, juillet 88, mai 92, Aout 96, mars 1997, mars 1998, Aout 2001, mars 2002, avril 2008.

¹⁸ C'est-à-dire la première avec un nouveau partenaire.

¹⁹ Thématique abordée dans le chapitre suivant.

L'approche gynécologique

La presse adolescente privilégie comme approche de la sexualité l'angle des risques liés à ces pratiques. Selon Michel Bozon, au même titre que les autres canaux d'éducation à la sexualité que peuvent être l'institution scolaire ou familiale, il s'agit là d'un écueil qui exclut une approche centrée sur l'égalité entre hommes et femmes dans la sexualité. « La présentation exclusive de la sexualité par les risques et les aspects négatifs en oubliant le plaisir et la contribution très positive à la construction de soi, [ce qui] reflète évidemment les préoccupations adultes, mais n'aide pas forcément les femmes et hommes jeunes à réfléchir sur les enjeux de l'égalité et de la sexualité. »²⁰. Par « risques » il faut entendre les risques de transmission du VIH et d'IST, les risques de grossesse non désirées.

Protéger les jeunes lectrices de ces risques est par conséquent un des objectifs de la presse adolescente. Les premiers articles consacrés à la sexualité dans *Adolescente* abordent ces risques : « La pilule, c'est quoi au juste ? » (juin 1987), « Première visite chez le gynécologue » (novembre 1987), « ça veut dire quoi avoir le Sida au juste » (mars 1988). Informer les lectrices des modes de contraception constitue un préalable obligatoire. Or, les femmes sont souvent les publics privilégiés de ce type de message. La contraception est présentée le plus souvent comme une préoccupation de femmes quand la relation est nécessairement duelle. Comme je l'ai montré dans le chapitre 4, l'épidémie de Sida et le relais dans la presse adolescente des campagnes de prévention et la promotion du préservatif ont infléchi cette modalité de discours. Le port d'un préservatif constituant aussi un mode de contraception a institué durant quelques années la contraception comme une préoccupation partagée. Avant la diffusion large de la pilule contraceptive, les risques de grossesse étaient aussi imputés aux jeunes garçons qu'on enjoignait « à faire attention », c'est-à-dire à se retirer avant l'éjaculation. Bon gré, mal gré, ces risques n'étaient pas des préoccupations uniquement féminines. Comme le mentionnait Michel Bozon, insister sur les risques de la sexualité occulte d'autres discours possibles à destination des jeunes, et notamment des jeunes femmes. La sexualité est très rarement présentée comme une pratique apportant du plaisir, valorisante. Les jeunes femmes sont désignées comme responsables de la grossesse. La revendication première des luttes féministes pour la dépénalisation de l'avortement (« Notre corps nous appartient ») semble avoir été détournée. Puisque la grossesse ne concerne que les femmes, il leur revient de gérer la totalité de son champ (procréation et contraception).

²⁰ Bozon M., introduction de la journée « L'éducation à la sexualité, une égalité à construire », Assises 2011 de l'Institut Emile du Chatelet, Paris, 10 octobre 2011. Consultable à <http://www.egalite-infos.fr/2011/10/12/leducation-a-la-sexualite-une-egalite-a-construire/>. Consultée le 05/09/2012.

Cette approche en matière de risques liés à la sexualité, centrée sur les femmes (une approche duelle est envisageable), induit par conséquent une place importante accordée aux questions gynécologiques. Cet axe est convergent avec celle d'une problématisation du corps des femmes. La sexualité constitue avant tout un ensemble de problématiques à résoudre. Dans *Féminin*, cet angle gynécologique est une des modalités de discours privilégiées, mais de manière saillante avec la rubrique mensuelle rédigée par une gynécologue, « Questions sur la sexualité », de 1982 à 1991. Cinquante-et-une questions sont strictement gynécologiques sur les quatre-vingt-dix-sept traitées (chapitre trois). A partir de 1986, la rubrique connaît une fréquence moins régulière. Ses quatre premières années d'existence mensuelles semblent avoir joué un rôle pédagogique. Il fallait diffuser un discours gynécologique, diffuser des connaissances corporelles et médicales, après la légalisation des techniques contraceptives. La grossesse, les infections sexuellement transmissibles constituent des risques sexuels, *Féminin* s'est donc positionné comme manuel pédagogique. L'abandon de cette rubrique au début des années 1990 n'a pas laissé la place à un discours sexuel technique d'accès au plaisir. La vulgarisation psychologique a repris le flambeau (le chapitre suivant sera consacré à cette thématique conséquente).

Au contraire, *Masculin*, durant sa période d'existence (1999-2009), a très peu abordé les questions andrologiques comme l'impuissance, l'éjaculation précoce, les cancers de la prostate ou des testicules. Ces thématiques, comme les infections sexuelles, les cancers de l'utérus et du sein, sont anxiogènes. Or, la presse masculine hétérosexuelle (contrairement à *Gay* qui relaie des thématiques liées au VIH), revendiquant l'humour comme axe discursif (son positionnement était « Sexy, Funny, Useful ») rejette un traitement certes informatif mais grave. Les femmes lectrices de la presse féminine, comme *Féminin* ou même *Adolescente*, sont au contraire les cibles de discours sexuels peu récréatifs mais sérieux. Or, cette gravité du discours concernant la sexualité est établie sur l'utilisation d'arguments médicaux. La physiologie du corps des femmes est spécifiée et dramatisée. Elle est utilisée de manière idéologique pour tenir des discours sexuels aux femmes.

Le corps des femmes est donc à maintes reprises représenté dans la presse féminine lorsqu'elle aborde la sexualité comme un handicap, une inadaptation physiologique. Une partie de la pensée de De Beauvoir est de cette manière, reprise et médiatisée. En effet, la rupture avec le naturalisme chez l'auteur du *Deuxième sexe* n'est pas totale. Dans son article « La différence des sexes chez Adrienne Sahuqué et Simone de Beauvoir : leur lecture des

discours biologiques et médicaux »²¹, Hélène Rouch montre comment l'auteure reste influencée par un discours naturaliste. Si au début du premier tome, elle interroge l'évidence de la bicatégorisation des sexes pour en déduire une équivalence des corps masculins et féminins, elle renverse finalement son propos pour maintenir cette bipartition. Hélène Rouch souligne l'influence de ses lectures, et notamment l'importance du *Que Sais-Je* de 1942 consacré à la sexualité²² (au sens de reproduction sexuée). Elle en retiendra la primauté attribuée au mâle dans le déroulement de la procréation, attachant le corps des femmes à la maternité. « Tout l'organisme de la femelle est adapté à la servitude de la maternité et commandé par elle, tandis que l'initiative sexuelle est l'apanage du mâle. »²³. Selon Beauvoir, pour s'arracher à l'immanence et accéder à la transcendance, les femmes vont devoir dépasser ce corps instable (du fait même de sa nature physiologique), qui a par conséquent une influence sur l'équilibre psychologique. Chez Beauvoir, les femmes doivent « dépasser une nature féminine pour accéder à une culture masculine »²⁴, même si elle s'emploie à démontrer les mécanismes sociaux et culturels induits par les rapports sociaux de sexe. Elle valorise les différences entre hommes et femmes au profit des premiers en feignant de croire à l'accession possible à un unique genre idéal (masculin).

La logique androcentrique adoptée par la presse féminine, avec *Féminin* et *Adolescente*, dans leurs discours sur la sexualité témoigne d'une sélection des apports de De Beauvoir, confortablement politiquement à l'époque contemporaine : prôner « la différence dans l'égalité » pour maintenir un ordre hétérosexuel aux prérogatives sexuelles androcentrées. La « sexualité » des femmes est réifiée, unifiée et doit converger vers la « sexualité » des hommes.

²¹ Rouch H., « La différence des sexes chez Adrienne Sahuqué et Simone de Beauvoir : leur lecture des discours biologiques et médicaux », *Cahiers du Genre* 1/2003 (n° 34), p. 105-125.

²² Galien L., *La sexualité*, Que Sais-Je, PUF, Paris, 1942.

²³ Beauvoir S., *Le deuxième sexe*, Tomes I et II, Paris, Gallimard, 1949 (édition de 2007), p. 56.

²⁴ Rouch H., « La différence des sexes chez Adrienne Sahuqué et Simone de Beauvoir : leur lecture des discours biologiques et médicaux », *Cahiers du Genre* 1/2003 (n° 34), p. 105-125.

2- Et d'autres biologiquement culturels

La maison des hommes

En 1982, l'anthropologue Maurice Godelier publie les résultats de son enquête auprès des Baruya de Nouvelle-Guinée Papouasie²⁵. Dans cette organisation alors sans classe au moment de l'enquête, la subordination des femmes pour assurer la production des grands hommes, passe notamment par la privation de la terre (pour les femmes), par leur exclusion de la fabrication des outils, de la production du sel, du défrichage de la forêt. La domination masculine est inscrite dans la société Baruya par la primauté accordée aux hommes sur la production des enfants, par l'intermédiaire d'un ensemble de pratiques symboliques (et notamment l'ingestion de sperme). Cette primauté « est une réalité qui existe d'abord dans la pensée, une réalité idéale, certes tout aussi réelle socialement que les autres éléments de la domination masculine. »²⁶ L'auteur entend par pratique symbolique « une manière de faire passer les idées du monde de la pensée dans le monde des corps, dans la nature, et en même temps de les transformer en rapports sociaux, en matière sociale : les discours, les gestes symboliques transforment les idées en une réalité matérielle et sociale directement visible. »²⁷ La force des pratiques symboliques chez les Baruya réside dans la croyance que ces rites agissent, transforment la réalité.

Ces pratiques symboliques se tiennent dans un espace identifié, interdit aux femmes, « la maison des hommes ». Ce paradigme explicite un espace de mise en conformité de l'apparence et du genre, espace de production symbolique des hommes, aux valeurs et aux désirs partagés. Ce paradigme est repris en sociologie pour analyser les sociétés occidentales contemporaines. Le sport est ainsi assimilé à une des pièces de la maison des hommes, en diffusant des images et des discours sur le genre, la masculinité et la féminité²⁸. Daniel Welzer-Lang utilise ce paradigme de maison-des-hommes comme espace symbolique aux multiples pièces : « là où les hommes sont socialisés à l'abri du regard des femmes, dans la société marchande où le contenu implicite ou explicite des messages publicitaires révèle assez clairement la position de pouvoir qu'y occupent les hommes, y compris dans tous les

²⁵ Godelier M., *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Champs Flammarion, 1982, Paris (édition de 1996).

²⁶ Id., p. 347.

²⁷ Ibid., p. 347.

²⁸ Mercier-Lefèvre B., « Pratiques sportives et mises en scène du genre : entre conservation, lissage et reformulation. L'exemple de la jupe chez les joueuses de tennis » in Terret T., *Sport et genre (volume 1): La conquête d'une citadelle masculine*, Espace et Temps du sport, L'Harmattan, Paris, 2005, p. 369.

commerces de sexe. »²⁹ Chaque culture ou micro-culture, chaque classe a sa propre maison des hommes. Pour Welzer-Lang, cette maison-des-hommes (il rajoute les tirets pour désigner les lieux de socialisation entre hommes des sociétés occidentales) est fondée sur l'homosocialité³⁰. Les phases d'homosocialité adolescente sont en grande partie consacrées à l'apprentissage et la reproduction des modèles sexuels de séduction et d'expression du désir.³¹ Un lieu, un espace sont affectés à chaque étape de la fabrique du genre, permettant la réalisation de l'homosocialité masculine. L'éducation se fait par mimétisme (entre hommes) et par distinction (des femmes). Devenir un homme, c'est ne pas pouvoir être assimilé à une femme, au risque d'être exclu de la maison-des-hommes. Les jeunes hommes sont initiés par des pairs plus vieux. Ils initieront à leur tour de jeunes pairs. Cet espace concerne aussi la vie adulte avec les cafés, les clubs de sport, le but étant de se retrouver entre hommes et de se prouver entre soi qu'on est légitime parmi les hommes. Autant d'espace où la virilité s'éprouve : dans les cafés, la résistance à l'alcool est une preuve qu'on n'est pas une « femmelette », dans les clubs de sport, l'effort, le courage de tomber, de se salir qu'on n'est pas un « Pédé ».

La sexualité (d'homme hétérosexuel) se fait par initiation. Welzer-Lang mentionne les « compétitions de zizis, les marathons de branlette (masturbation), jouer à qui pisse (urine) le plus loin, excitations sexuelles collectives à partir de photographie feuilletée en groupe ». Selon l'auteur, la pornographie hétérosexuelle³² constitue une autre des pièces. *Masculin* fonctionne comme une maison-des-hommes, proposant un accès à différentes pièces permettant la diffusion des pratiques symboliques de virilité. Les nouveautés technologiques, l'actualité automobile, le sport, et la sexualité sont autant de pièces de cette maison-des-hommes sur papier glacé. Contrairement à la presse féminine où les objets de désir des lectrices hétérosexuelles (donc des hommes) sont quasiment absents, dans *Masculin*, les lecteurs n'ont aucune chance de se tromper : les femmes sont largement représentées. La couverture met toujours en scène une célébrité femme en général peu vêtue et dans des postures de séduction (elle est maquillée, coiffée).

La sexualité dans *Masculin* est abordée tous les mois. Si durant les deux premières années, d'aout 1999 à septembre 2001, de manière humoristique, elle était tenue par un homme et une femme, ce sont des actrices pornographiques qui les ont remplacées. Elles vont

²⁹ Welzer-Lang D. (sous la dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2000, p. 18-19.

³⁰ C'est-à-dire des relations entre personnes du même sexe.

³¹ Welzer-Lang D., « Pour une approche profémministe non homophobe » in Welzer-Lang D. (sous la dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, 2000, Toulouse, p. 115.

³² Je rajouterais mainstream.

alors assurer la promotion d'un certain type de pornographie, hétérosexuelle, mainstream, des studios³³ et ainsi redélimiter une nouvelle pièce de la maison-des-hommes consacrée à la sexualité. *Masculin* avait pour leitmotiv éditorial « Sexy, funny, useful », comme me l'a déclaré Olivier. Le second axe fut donc privilégié durant deux ans pour aborder la sexualité. Olivier et une femme, Isabelle³⁴, se mettaient en scène dans le cadre de la rubrique « Amour ! ». Il s'agissait d'une suite de réponses aux questions des lecteurs. Pour la même question, les deux rédacteurs répondaient. Olivier déclare :

« on cherchait d'autres façons de traiter la sexualité, dans une rubrique récurrente, on s'est rendu compte que les lecteurs avaient beaucoup de questions, et qu'ils trouvaient pas beaucoup de réponses, en tout cas des jeunes hommes, et donc l'idée, c'était de faire un courrier, non pas un courrier du cœur, mais un courrier sexo, avec à la fois, le regard d'un garçon et le regard d'une fille, pour pouvoir leur répondre. L'idée étant d'avoir deux personnages, une fille un peu, très, un peu cash, qui a un peu d'expérience ou un peu vécu, qui dédramatise et qui soit un peu la bonne copine qui parle avec son expérience, et un garçon qui soit lui un peu plus, la voix du livre, qui se passe, ce qu'en disent les professionnels, les sexologues, ce qu'on trouve dans les bouquins sur les sujets. Donc deux regards comme ça et un truc un peu vécu, et un truc un peu plus entre guillemets scientifique. »

Isabelle a pour rôle (puisque'il s'agit de personnages endossés par les deux rédacteurs) d'apporter une réponse de femme, selon Olivier il était nécessaire d'avoir³⁵, « aussi ce côté décryptage, ou explication, regard sur la sexualité féminine, voire apprentissage ».

La portée humoristique se traduit selon divers procédés : les photographies des deux protagonistes tout d'abord. Elles sont toujours cocasses et illustrent une des questions des lecteurs. Dans le premier article, une des questions est surtitrée « Une petite pipe ». Olivier est en caleçon debout, tient une grande pipe dans ses mains devant son sexe. Isabelle est assise devant lui avec un briquet dans la main. Les deux affichent des expressions du visage exagérées : Olivier est outrancièrement heureux, Isabelle outrancièrement aguicheuse (la bouche grande ouverte, les yeux mi-clos, la poitrine en avant). Ces exagérations participent à une mise en scène résolument de second degré. L'humour est aussi introduit dans les réponses

³³ Qui n'est donc ni gay ou bi, ni queer, inscrite dans une perspective de profits, devant toucher le plus grand nombre. Il serait intéressant d'analyser, depuis 2008 – limite du corpus, comment ce type de pornographie est largement concurrencé par la pornographie gratuite, diversifiée, accessible par internet.

³⁴ Olivier m'avait donné quelques informations à son sujet mais n'avait plus de contact avec elle au moment de l'enquête. Actuellement comédienne, malgré des recherches, je n'ai pu trouver un moyen d'entrer en relation avec elle, ce que je sais dommageable. Son expérience de rédactrice femme écrivain sur la sexualité au sein d'une rédaction masculine aurait été fort éclairante.

³⁵ De manière globale, durant toute la période d'existence du magazine, y compris lorsqu'Olivier était rédacteur en chef. Nous verrons comment ce point de vue prétendu « féminin » fut ensuite introduit par une actrice de cinéma pornographique.

d'Isabelle, proches du sketch humoristique : « Moi une fois, je suis tombée sur un éjaculateur précoce de chez précoce : une entrée et hop ! Je lui en voulais carrément, j'étais excitée comme un morpion hystérique et lui me laissait en plan. » Des photographies illustrant les autres questions-réponses complètent cette approche comique, agrémentées de commentaires en bulles. La « position du mois » est imagée par des mannequins de dessins en bois (communément appelés « bonhommes O'Cédar », utilisés dans les publicités d'une marque de dépoussiérant), renforçant la tonalité cocasse, aux commentaires décalés (« Cette position ne vous laissera pas de bois », « Tu la sens mon écharde », « Copains comme copeaux »). Ici, l'humour n'est pas de l'ordre de la moquerie au détriment d'un groupe. Hommes et femmes sont l'objet de dérision. Olivier, censé porter un discours « scientifique » mais permettant aussi l'identification des lecteurs, se met souvent en scène sur le ton de l'auto-dérision. En octobre 2000, il porte un costume de lapin, à quatre pattes, Isabelle le chevauche. Elle n'hésite pas non plus dans ses réponses à se moquer des questions des lecteurs : « Je t'en prie, cesse de dire n'importe quoi ! » (décembre 2001), « Grégory, vraiment, il faut arrêter de dire n'importe quoi ! » (octobre 2000).

Son personnage est aussi là pour pointer les discours androcentriques en matière de sexualité, sans détour. En juillet 2000, un lecteur se plaint de sa partenaire qui lui demande un cunnilingus après avoir éjaculé dans son vagin, le contraignant à être en contact buccal avec son sperme. Isabelle lui répond : « Je te trouve franchement gonflé ! Lorsque c'est ta copine qui s'en prend plein la tronche, ça ne te dérange pas... Si tu n'as pas envie de faire d'effort, enfile une capote au dernier moment, éjacule dedans, et ton problème sera réglé. » Durant ses deux années, cette pièce de la maison-des-hommes était donc une scène de café-théâtre proposant la mise en scène humoristique des difficultés sexuelles entre homme et femme. La présence d'un homme et d'une femme, photographiés dans des situations cocasses, parfois ridicules l'un et l'autre, sans attribut superfétatoire l'un et l'autre de séduction (Isabelle est de taille et de corpulence moyenne, sa poitrine par exemple n'est pas hypertrophiée) instaure une réciprocité entre eux et le lecteur et ses partenaires potentielles, voire une certaine banalité.

Cette pièce consacrée à la sexualité sera réaménagée à compter de novembre 2002 avec l'arrivée d'une actrice de cinéma pornographique à la tête de la rubrique consacrée à la sexualité. En premier ce fut Clara Morgane, alors actrice médiatisée de ce type de production. La dose humoristique est alors réduite. L'actrice est invitée pour « parler des choses de la vie », et elle dira « tout sur la fellation ». Le chapeau de l'article installe l'actrice dans une position d'experte, quand Olivier et Isabelle étaient « une fille formidable, qui appelle un chat un chat. Lui, c'est Olivier. Un garçon curieux qui a lu tous les livres. Chaque mois, ils se

disputent pour vous répondre... » Ils étaient alors présentés sans compétences sexuelles particulières, banalisant ainsi la sexualité qui ne nécessite là qu'un peu de franchise et de curiosité pour en parler. Au contraire, avec l'arrivée de Clara, la sexualité devient dans *Masculin* un champ d'expertise. Mais de quelle expertise s'agit-il ? Elle précise « Je viendrai vous parler de sexe, vous donner quelques conseils et vous faire partager mes expériences. » Quand Olivier et Isabelle donnaient eux aussi des conseils, sans compétences sexuelles particulières, ce choix éditorial rendait la sexualité accessible à tous les lecteurs, qui pouvaient s'identifier aux protagonistes. Clara est seule, l'identification n'est plus de mise. Le champ pornographique³⁶, médiatisé dans le magazine masculin le plus vendu de sa catégorie, devient le foyer de discours privilégié pour parler de sexualité. Les trois actrices successives qui se succéderont à la tête de la rubrique sont photographiées à leur avantage. La rédaction préfère exciter le lecteur que le faire rire et le bousculer lorsqu'elle lui parle de sexualité. Les seins des actrices sont le plus souvent dénudés. Les photographies semblent être des instantanés d'un film pornographique (sortant d'une piscine avec un sein débordant du maillot³⁷, allongée sur un lit avec des bas comme uniques vêtements³⁸). Les actrices ne sourient que très rarement et jamais de manière cocasse. En définitive, l'expertise sexuelle mise en scène dans *Masculin* se déploie dans une logique androcentrique. Même si certaines thématiques (comme le cunnilingus) sont abordées pour favoriser des pratiques égalitaires en matière de plaisir, les postures des actrices, leurs tenues, leurs attitudes, la plus grande part accordée à des préoccupations, prescrites, d'hommes hétérosexuels, légitime un système de référence sexuelle androcentré. Elles ne sont pas là pour bousculer les représentations sexuelles en place, mais bien au contraire, pour les conforter, et conforter dans le même temps, une définition « masculine » de l'hétérosexualité.

Le rejet de la psychologisation

Dans *Masculin*, les discours sur la sexualité ne se tiennent pas sur le registre psychologique. Dans le corpus, le seul test dans un article consacré à la sexualité n'utilise pas le registre psychologique. En avril 2002, le lecteur peut découvrir le pervers qu'il est « pour mettre du piment dans son lit ». Un test inaugure l'article. Mais contrairement à la presse féminine, l'axe n'est pas psychologique. « Que vous rappelle l'odeur du sexe féminin ? Les

³⁶ Qui fera l'objet de la troisième partie.

³⁷ *Masculin*, juillet 2003.

³⁸ *Masculin*, décembre 2003.

fruits de mer, le fromage, le caoutchouc, le sexe masculin.» L'article est avant tout humoristique, le propos n'est pas sérieux. Daniel Welzer-Lang souligne : « le fait d'être un "mec" fait que l'on n'a pas le droit de se plaindre, parce que c'est les *gonzesses* qui pleurent et qu'un "mec" qui pleure va être pris pour une *gonzesse* ou son équivalent symbolique : l'homosexuel (on dit *pédé* dans la phraséologie virile). Bien sûr, le plus grave, ce n'est pas d'être assimilé à une femme ou un homosexuel, mais bien d'être traité comme une *gonzesse*, avec la part de violence qui en découle. Dans la socialisation des garçons, il y a ceux qui arrivent à montrer leur force, à être les premiers, à être les plus forts sans pleurer, et les autres, mais ceux-là ne doivent pas se plaindre non plus. »³⁹ La plainte, l'introspection, l'émotivité ne sont pas des valeurs viriles. Selon Daniel Welzer-Lang et Pascale Molinier, la virilité revêt un double sens : « 1) les attributs sociaux associés aux hommes, et au masculin : la force, le courage, la capacité à se battre, le "droit" à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent pas être, virils : femmes, enfants... 2) la forme érectile et pénétrante de la sexualité masculine. La virilité, dans les deux acceptions du terme, est apprise et imposée aux garçons par le groupe des hommes au cours de leur socialisation pour qu'ils se distinguent hiérarchiquement des femmes. La virilité est l'expression collective et individualisée de la domination masculine »⁴⁰ Toujours selon les auteurs, alors que la socialisation des jeunes filles se fait sur la double modalité du *care* et de la préparation à la maternité (ils utilisent le terme « maternitude »), cette transmission, sous le joug de la violence, de la virilité, est un obstacle à l'égalité entre les hommes et les femmes et empêchent les premiers, puisqu'elle exclue ceux qui échouent, de solliciter des soutiens moraux. « Deux conséquences directes de cette socialisation masculine peuvent être déclinées : la violence que les garçons vont mettre en place contre les filles et contre les femmes plus tard, est d'abord apprise dans les rapports entre hommes. Ce constat est important dans une perspective de prévention. Tant que les garçons n'auront pas le droit de dire qu'ils ont mal, que virilité et masculinité sont définies en oppositions hiérarchiques au féminin, comment imaginer que les rapports soient réellement égalitaires ? Comment imaginer que les hommes, les garçons, puissent "consulter" ou demander de l'aide facilement ? Et encore moins

³⁹ Welzer-Lang D., « L'intervention auprès des hommes... aussi... », *Empan* 1/2007 (n° 65), p. 42-48. Consultable à www.cairn.info/revue-empan-2007-1-page-42.htm, consultée le 20/09/2012.

⁴⁰ Molinier P., Welzer-Lang D., « Féminité, Masculinité, Virilité », *Le dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, p. 77-82.

demander de l'aide à des femmes. Car, il faut le constater, pressions des modèles maternalistes, du care (Bessin, 2005), les services sociaux sont largement féminisés. »⁴¹

Dans *Masculin*, le recours à des discours vulgarisés de la psychanalyse induirait une fragilisation de la définition androcentrée de la sexualité, et une perte de virilité du magazine. Les problématisations outrancières ne sont pas de mises. La sexualité envisagée comme « masculine », dans une perspective hétérocentrique, n'est pas à questionner. Elle n'a pas à s'adapter à une sexualité qu'on envisagerait comme « féminine » (puisque ces catégories sont pertinentes dans le sens commun). Olivier décrit de la manière suivante le leitmotiv à parler de sexualité dans *Masculin* :

« L'éternelle question que se posent les garçons c'est " est-ce que je suis normal ? " Vraiment ce qu'on voyait dans les lettres, le courrier, et est-ce que je suis normal dans l'idée de la comparaison, par rapport aux autres. Et c'est en caricaturant volontairement et presque vulgairement, c'est une question de taille (rires) par rapport au voisin ou... et donc ça tourne beaucoup autour de la ligne éditoriale d'un masculin à mon sens comme on a essayé de le faire, en tout cas au début, c'était beaucoup sur à la fois essayer de rassurer, sur la normalité. Pourquoi est-ce qu'il faudrait qu'il y ait une norme, et s'il y en a une, où est-ce qu'on se situe, quand est-ce qu'il faut s'inquiéter, vraiment l'idée de rassurer, et comparer, et juste de temps en temps, montrer des exemples un peu extrêmes pour se rassurer soi-même en se disant et "voilà, y a pire " ».

En effet, les discours sexuels dans *Masculin* réconfortent le lecteur⁴².

Le traitement de la perte du désir dans la presse (véritable « marronnier » selon Monique de *Féminin*) indique bien ce réconfort apporté au lecteur de *Masculin*⁴³. Ce phénomène de diminution du désir sexuel dans un cadre conjugal est observé régulièrement dans les enquêtes consacrées à la sexualité. Les différents moments de construction de la vie en couple s'organisent selon une certaine régularité. Dans les premières années de l'histoire du couple, la sexualité, plus fréquente, participe à la construction de celui-ci. Cet enthousiasme sexuel n'est pas lié à l'âge des acteurs mais à l'âge du couple. Avec la stabilisation du couple, la pratique sexuelle devient une habitude d'entretien du couple. Elle sert à réaffirmer symboliquement l'existence du lien. L'impératif de fidélité est alors plus relâché. Cette baisse de l'activité sexuelle et du rôle jusqu'alors central de la sexualité est à

⁴¹ Welzer-Lang D., « L'intervention auprès des hommes... aussi... », *Empan* 1/2007 (n° 65), p. 42-48. Consultable à www.cairn.info/revue-empan-2007-1-page-42.htm, consultée le 20/09/2012.

⁴² Lorsque la presse féminine culpabilise et enjoint les lectrices à changer, chapitre suivant.

⁴³ décembre 2007, « Booster. Couple. Pourquoi le désir ne dure-t-il que deux ans ? Et comment jouer les prolongations ! ».

mettre en lien avec l'arrivée des enfants et les impératifs professionnels.⁴⁴ Dans l'article de décembre 2007, trois explications (« c'est chimique... », « C'est orgasmique... », « C'est sociologique... ») et trois parades sont proposées pour remédier à cette diminution du désir sexuel pour la partenaire. Pour étayer le propos, le rédacteur a recouru à un discours sociologique en mentionnant à trois reprises Michel Bozon, et en citant même ses analyses (avec références à l'ouvrage *Sociologie de la sexualité*)⁴⁵.

Utiliser des références sociologiques permet ici de confirmer la réalité et la régularité du phénomène en question. Si le lecteur connaît lui aussi à titre personnel ce « problème », il est rassuré car ce qu'il vit est réinscrit dans un cadre plus général, normalisant sa situation. Le rédacteur a cependant recouru une fois au discours sexologique en citant un médecin mais la citation utilisée de ce dernier n'est pas prescriptive, c'est-à-dire avec une injonction de traitement ou tout du moins de modification de l'état initial, mais descriptive : « l'état d'euphorie amoureuse et sexuelle ne persiste qu'un nombre d'années limité, quels que soient l'ethnie, le niveau culturel ou socio-économique ». Contrairement à la presse féminine qui a plus souvent recours aux discours sexologique, psychologique, qui médicalisent la sexualité pour les femmes, *Masculin* se réfère à des descriptions, qui n'ont pas valeur de normes et qui ne visent pas un objectif de performativité. Ici, le lecteur n'est pas invité à changer son comportement, mais à l'inscrire dans un cadre plus général, qui ne serait pas pathologique. Par ce dispositif rhétorique, on rassure le lecteur, alors qu'en ayant recours au discours sexologique, souvent prescriptif, on s'inscrit davantage dans la perspective de changer le comportement de la lectrice. Par ailleurs, les « solutions » préconisées sont hédonistes : « prenez une maîtresse. » Cette solution proposée est étayée par des données statistiques qui, une fois encore, viennent rassurer le lecteur et le conforter par rapport à la « normalité » d'un tel comportement : « d'ailleurs, alors que seuls 13% des jeunes couples déclarent l'accepter, le petit extra (l'aventure extra conjugale) est toléré par 26% des couples qui ont entre 2 et 5 ans de vie commune ». Autre exemple du dispositif hédoniste utilisé pour remédier à la baisse de désir :

« Pensez à sa sœur... il est temps de se fixer de nouveaux objectifs fantasmatiques, vers lesquels chaque copulation conjugale effectuera un pas. Vous aimeriez couvrir son visage de sperme ? Commencez par ses fesses.

⁴⁴ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin, collection sociologie 128, 2002, p. 54-57.

⁴⁵ « Rituel de confirmation (l'acte sexuel) il ne nécessite plus la même intensité qu'un rituel de fondation », « En raison de la non familiarité des partenaires l'un avec l'autre, le niveau de dysfonctions sexuelles est relativement élevé. », « Dans les couples où ces tâches sont partagées, note Michel Bozon, le niveau de désir est plus élevé que dans ceux où les femmes assument seules. ».

Tenté par une partie à trois avec sa sœur ? Là, vous rêvez. Qu'importe, si ça redresse votre désir... »

La seule parade énoncée qui induit un changement effectif de comportement ne se réfère pas au comportement sexuel du lecteur : « faites la vaisselle. » Là, le rédacteur utilise une fois encore les résultats d'enquêtes sociologiques en citant Michel Bozon : « dans les couples où ces tâches sont partagées, le niveau de désir est plus élevé que dans ceux où les femmes assument seules. » *Masculin*, de manière ironique, encourage une nouvelle répartition des tâches domestiques à des fins sexuelles.

De façon plus générale, le comportement sexuel des hommes est rarement objet de questionnements, les seules interrogations semblent se focaliser sur des aspects techniques, corporels de la sexualité, et non sur les aspects psychologiques, mentaux. Olivier précise que son rôle dans la rubrique consacrée à la sexualité, avant qu'il ne devienne rédacteur en chef, était « d'apporter la réponse la plus, parfois un peu décalée, [...] la réponse la plus rationnelle, scientifique ou scientifique entre guillemets sur ce sujet, mais la plus crédible possible. » Il affirme ce rejet dans l'écriture de la vulgarisation psychologique :

« c'est la grosse différence entre *Masculin*, et même la presse masculine et la presse féminine, c'est que, après il y a pas de jugement ou de position plus que ça, de ce qu'on a pu observer, les études qu'on a pu faire, les discussions qu'on a pu avoir avec les lecteurs, il y a une sorte de rejet de tout ce qui est psycho dans la presse masculine. On a très peu fait de sujet tel qu'on peut les trouver dans la presse féminine, parce que les hommes, en tout cas, nos lecteurs, voulaient, comment je pourrais dire ça, ce n'est pas forcément ce que je pense, mais en tout cas ce que les lecteurs, voilà nous disaient, ils voulaient du concret, du cartésien, des chiffres, euh des choses sur lesquelles se reposer et pas de discours psy. Il y avait un vraiment rejet de ce qui était psy. »

3- Frigidité et impuissance : du bon usage de la nature

Un unique désir : être désirée

Cette naturalisation différenciée se matérialise dans les représentations du désir des hommes et des femmes. Le racisme comme le sexisme présentent une caractéristique commune : la classification de la catégorie « sexe » ou de la catégorie « race » dans l'ordre du « naturel » relève du même processus d'essentialisation, qui a légitimé l'instauration d'un rapport de domination entre les groupes en présence : groupe des hommes/groupes des femmes dans le rapport social de sexe, groupe des dominants culturels et des dominés.

Danielle Juteau définit l'ethnicité de la manière suivante : « L'ethnicité est construite et non naturelle, mais elle est réelle et non imaginaire, elle demeure concrète, car elle est imaginée »⁴⁶. Des « différences naturelles » entre hommes et femmes sont invoquées comme étant irréductibles pour justifier les implications des rapports sociaux de sexe que sont l'oppression dans un but d'exploitation, d'appropriation des biens symboliques. La naturalisation du groupe social est un des processus au fondement de la domination. Les représentations différenciées de la sexualité matérialisent cette naturalisation différenciée. Selon Serge Chaumier, « « Même sans être des reflets exacts des pratiques, les façons dont on rêve, dont on pense, dont on représente et dont on parle ses amours, ont manifestement un effet sur la façon dont on les vit. Les structures sociales de l'imaginaire [...] sont des cadres qui orientent l'action. »⁴⁷

La sociologie de la sexualité, en désenchantant la sexualité, souligne l'inanité d'une pulsion naturelle que la société viendrait canaliser. Or, dans le sens commun, cette croyance forte demeure, et de manière différentielle selon les hommes et les femmes. Des « besoins » impétueux sont attribués aux hommes. *Féminin* a régulièrement recours aux débuts des années 1980 à des travaux de vulgarisation psychologique. Dans un article d'avril 1984 intitulé « Le plaisir absolu », la rédaction distingue les désirs sexuels des hommes et des femmes, inscrivant cette distinction dans l'ordre du « naturel », du biologique : « Les pulsions génitales féminines sont centripètes, séduire en attirant à soi, alors que les pulsions génitales masculines au contraire sont centrifuges, séduire en allant vers l'objet. »

Les travaux de Gagnon et Simon et leurs théories des scripts sexuels soulignent la construction sociale de la sexualité, et notamment des désirs sexuels. Dans le sens commun, on envisage le vacarme d'un désir masculin (à renfort de publicité, de pornographie) comme la preuve de besoins naturels incompressibles. Or, la sociologie de la sexualité permet de souligner la construction sociale des désirs et leur expression et donc l'inversion des choses. Le questionnement doit porter sur cette multiplicité des représentations sexuelles convoquant le désir des hommes construit socialement, et à l'inverse, le vide, l'absence du désir des femmes (et non son inexistence). Il n'existe pas de manière ontologique un désir sexuel qu'une image ferait surgir, mais des signaux, des significations qui sont associés au sexuel. De fait, il n'y a pas de désir masculin et de désir féminin par essence. Daniel Welzer-Lang le souligne, on apprend aux jeunes hommes à être excités par des femmes disponibles

⁴⁶ Juteau D., *L'ethnicité et ses frontières*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, Trajectoires sociales, 1999.

⁴⁷ Chaumier S., *La déliaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2004 (1ère édition Armand Colin, 1999), p.26.

sexuellement, et à l'être dans une posture de clients⁴⁸. Il y a non pas une multiplicité des représentations du « désir masculin » mais une multiplicité des représentations des femmes en posture de disponibilité sexuelle dans un cadre hétérosexuel. Le désir ne se représente pas, les objets du désir oui.

Dans la presse hétérosexuelle, les représentations des objets de désir sexuel des femmes n'existent pas⁴⁹. Au contraire de la presse masculine *Lifestyle* (et non de charme), aucun féminin ne met en couverture un homme célèbre largement dévêtu et correspondant à des critères de séduction contemporains. Les chroniques sexuelles ne sont pas rédigées par un acteur pornographique notable, du fait même du rejet de la pornographie comme loisir sexuel dans la presse féminine. Dans les années 1990, le magazine *Bagatelle* se voulait être l'équivalent à destination des femmes de *Playboy*, en incluant dans son contenu, au-delà des rubriques *habituelles* de la presse féminine, en page centrale, des photographies de modèles masculins nus. La sexualité tenait une place importante dans la ligne éditoriale du magazine. Il s'agit d'une expérience inédite dans la presse française, expérience contradictoire, puisque ce magazine, s'il avait pour objectif de renouveler les scripts sexuels (« l'alcôve »), il proposait d'inscrire ces renouvellements dans le cadre du couple (« la couette »)⁵⁰. *Bagatelle* se positionnait de manière originale, comme un féminin grivois, faisant de la sexualité une activité plaisante et légère. Le discours dominant de *Bagatelle* était de faire l'éloge de l'initiative des femmes en matière d'actes sexuels, faisant des hommes les « proies » de ses lectrices⁵¹.

Dans le corpus de presse féminine, cette absence des objets de désir est supplantée par la représentation d'un autre désir. Les représentations de la sexualité à destination des femmes hétérosexuelles les encouragent à n'éprouver qu'un seul désir : celui d'être désirées. Je partage sur ce point l'analyse d'Annie Ferrand des représentations de l'anatomie et de la sexualité attribuée aux femmes : elles ancrent « dans la biologie l'idée que les femmes ont un corps naturellement à envahir, disponible, ouvert et un désir passif, mystérieux, invisible »⁵². Il y aurait une primauté du désir « masculin » et en réponse, par consentement, un désir

⁴⁸ Welzer-Lang D., *Utopies conjugales*, Payot, Paris, 2007, p. 31.

⁴⁹ En avril 1984, la gynécologue à la tête de la rubrique « Questions sur la sexualité » de *Féminin* s'étonnait de l'absence de lettres concernant les fantasmes féminins. Elle ne mentionne pas pour autant l'absence de représentations d'hommes en posture d'objets de désir. Et son étonnement restera lettre morte.

⁵⁰ Damien-Gaillard B., Soulez G., « L'alcôve et la couette. Presse féminine et sexualité : l'expérience éphémère de *Bagatelle* (1993-1994) », *Réseaux* 2001/1, n°105, p. 101-129.

⁵¹ Dans le corpus de presse féminine, seul l'article d'*Adolescente* de mars 1999 aborde les hommes comme objets de désir. Sur les « 30 trucs qui donnent envie de faire l'amour », 8 sont liés à des corps d'hommes.

⁵² Ferrand A., « La « libération sexuelle » est une guerre économique d'occupation », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 3 | Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010, Consulté le 02 octobre 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1402.html> ; DOI : 10.4000/gss.1402.

féminin, acceptant la pénétration. Cet impensé du désir des femmes en nom propre se traduit dans la presse féminine par un ensemble de discours qui sous couvert d'encourager son lectorat à un surcroît d'appétence sexuelle, promeut au final plus de disponibilité sexuelle. L'absence de désir serait une responsabilité féminine. La presse féminine multiplie les articles consacrés au désir fuyant et à ses remèdes, en s'intéressant peu à l'absence d'objets de désir sexuel. « Retrouver le désir » (*Féminin*, mars 1990) est un leitmotiv pour la rédaction, définissant ainsi les contours d'une nouvelle « féminité » assignée, où l'appétence sexuelle, rendue légitime par la valorisation du plaisir sexuel, est une des composantes, malgré l'absence de sources de désir pour les femmes.

Néanmoins, la sexualité comme ressource de plaisir est légitimée par la presse: à la question-titre d'un article d'avril 1995, « Pourquoi j'adore faire l'amour », la rédactrice répond en première place dans le chapeau « parce que l'orgasme rend belle et qu'il fait disparaître les limites du corps, parce que l'acte sexuel donne de l'énergie, ou simplement parce qu'il rend vivante... autant d'excellentes raisons ». La simple raison « Parce que ça apporte du plaisir » ne semble pas suffire. La rédaction valorise cet enthousiasme sexuel en évoquant de bonnes « Raisons de faire l'amour souvent » (janvier 1997). Dans cet article, il est précisé que « Le plaisir sexuel ne se limite pas à une sensation très agréable. Antalgique, sédatif, anxiolytique, laxatif... il est aussi bon pour la santé. » En l'absence de représentations existantes et disponibles d'objets de désir pour les femmes hétérosexuelles, la presse féminine doit compenser. Le désir se porte sur la modernité identitaire et ses corollaires de bien-être, d'épanouissement, de performance, sans proposer des discours et des mises en scène des hommes, potentiels objets de désir des lectrices. Les lectrices doivent se conditionner à être excitées, en se pliant à une définition androcentrée de la sexualité, c'est-à-dire être excitées à l'idée d'exciter leur partenaire. La reprise des codes pornographiques est le trait saillant de cette confusion.

La mise sous silence des manifestations biologiques

Ce bâillonnement d'un désir sexuel est renforcé par la dissimulation symbolique des signes physiques de désir. Dans la presse, le plaisir sexuel supplante le désir sexuel des femmes, au gré d'une confusion entre les deux processus. La frigidité, absence de sensations charnelles, devient le signe d'une a-sexualité, d'une inappétence sexuelle. A titre d'exemple, l'article d'avril 1983 de *Féminin* « Questions sur la sexualité » est une réponse à la question d'une lectrice : « Est-on frigide même lorsqu'on ressent du plaisir quand on se masturbe ? »

La gynécologue précise que les femmes doivent pallier à cette insatisfaction, par une psychanalyse, « associée ou suivie d'une thérapie de couple si elles sont en couple, ou d'autres méthodes s'adressant plus directement au corps. » « Les entretiens psychothérapeutiques peuvent associés également à une approche physique et peuvent être proposés aux femmes trop rarement ou trop insuffisamment satisfaites : on cherchera à connaître ce qui en elles, peut s'opposer à une plus grande satisfaction, quel est leur mode de relation avec leur partenaire, et à ce qu'elles reconnaissent mieux quelles caresses sur leurs corps sont les plus aptes à les faire jouir. » Dans sa réponse, la gynécologue ne remet pas en cause les pratiques sexuelles entre partenaires, alors que la lectrice indique obtenir du plaisir seule. Dans l'article de janvier 1986 de *Féminin* « Frigidité, quand ça s'arrête », la rédaction instaure une confusion entre frigidité et absence de plaisir lors de la pénétration hétérosexuelle. L'article aborde la frigidité et pourtant dans un des témoignages « j'ai découvert le plaisir vers trente ans, après dix ans de sommeil et de masturbation. » L'interviewée précise plus loin « c'était mon seul moyen de jouir. Seule, j'y parvenais très bien. ». La rédaction n'apporte pas d'explication, d'éclairage à ce témoignage.

Si le plaisir et le désir ne sont pas inextricables, ils sont pour autant liés, ils s'alimentent. Le plaisir tiré d'une pratique sexuelle induit une plus grande implication dans cette pratique. La cyprine est sécrétée par les glandes de Bartholin de chaque côté interne du vagin, en cas d'excitation sexuelle. Cette manifestation physiologique indubitable, visible du désir et du plaisir n'est jamais mentionnée dans la presse hétérosexuelle. Elle pourrait pourtant être évoquée dans les articles de la presse masculine répondant à la question « Comment savoir si ma partenaire est excitée ? » ou « Comment savoir si elle simule ? ».

Cette préoccupation est par exemple l'objet en septembre 2004 d'un article dans *Masculin*, au moment où l'actrice pornographique Mélanie était à la tête de la rubrique sexuelle. Pour répondre à cette question, elle pourrait proposer au lecteur d'évaluer la lubrification du vagin de sa partenaire par la production de cyprine. Elle ne le fait pas et propose la solution suivante :

« Alors que vous sentez votre partenaire proche de la jouissance, arrêtez subitement tout mouvement. Voyez sa réaction : 1) Si elle vous énumère toutes les injures de son répertoire, le mot clef n'est pas simulation mais frustration et vous avez intérêt à vous remettre au travail ! 2) Si, désinvolte, elle vous demande, après quelques secondes : "Mais pourquoi tu t'arrêtes ?" Alors il va falloir passer à autre chose. »

On pourrait objecter que l'évaluation de la production de cyprine n'est pas aussi tangible qu'une éjaculation masculine. Cette manifestation physique n'est pas retenue comme

un signe de désir ou de jouissance. Et la presse n'est pas le seul canal à l'omettre, les manuels d'éducation sexuelle aussi. Pour les femmes, le désir « est davantage décrit en termes psychologiques que biologiques, il est aussi le seul à nécessiter une interprétation, rétive à l'objectivité biologique : "Comment sait-on si une fille a envie de faire l'amour ? Il suffit d'observer son *expression* et ses *réactions*. Si elle *sourit*, *approuve* tous vos gestes, vous *rend* vos caresses, et *même* prend des initiatives, c'est *probablement* qu'elle *est d'accord*. Si en revanche elle repousse vos mains, *murmure* "non, non, pas ça" c'est qu'elle n'y *consent* pas. Les *réactions de son corps* sont également un *bon* indicateur " »⁵³

Les manifestations corporelles des femmes sont des explications secondaires, « naturellement ». Le vocable cyprine n'est pas utilisé. Pourtant, en février 1983, dans *Féminin*, dans la rubrique « Questions sur la sexualité », la gynécologue rédactrice parle d' « émission liquidienne », de « liquide », de « lubrification » pour répondre à une lectrice qui décrit « une espèce d'éjaculation lors de l'orgasme ». Elle ne précise pas que cette production de lubrifiant est le signe d'excitation ou de plaisir, tout au plus n'est-elle pas « sûre non plus que seule la stimulation de cette zone vaginale [le point G] la provoque. » En janvier 1993, dans le même magazine, l'article « Elles simulent, eux aussi » tait de nouveau la production de cyprine comme signe tangible de plaisir, avec la caution d'un sexologue, Gilbert Tordjman⁵⁴ : « il existe bien des preuves physiques de l'orgasme féminin, même si elles ne sont pas aussi incontestables que l'éjaculation masculine. On peut arriver à détecter une certaine modification du vagin, des contractions spécifiques, une tension du gland clitoridien, ou bien des transformations au niveau des seins. » Cette méconnaissance de la cyprine est à resituer dans un contexte plus général, comme en témoigne une des anciennes actrices pornographiques rencontrées par Mathieu Trachman au cours de son enquête⁵⁵. Expliquant qu'en découvrant comment avoir des éjaculations de cyprine, elle déclare s'être abimée une des glandes de Bartholin et les réactions du corps médical : « au lieu d'avoir un jet ça a coulé. Et après pendant quinze jours ça a coulé comme un robinet mal fermé. [...] j'ai été aux urgences [...] puis des gynécos [...] finalement c'est une actrice qui m'a dit ce que j'avais. Les médecins, ils comprenaient pas ce que c'était, ils savaient pas ce que j'avais, ils comprenaient pas qu'une femme puisse éjaculer. Quand je leur expliquais : "ben je me suis

⁵³ Id., citant Vaisman A., *Sexe, amour et sentiment*, La Martinière, Paris, 1997, p. 194.

⁵⁴ Ancien secrétaire général de la Société Française de Sexologie Clinique et ancien rédacteur en chef des *Cahiers de Sexologie Clinique*. Il fut condamné pour viol sur de ses patientes au début des années 2000.

⁵⁵ Trachman M., *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, La découverte, collection Genre & Sexualité, Paris, 2013, p. 179-180.

entraînée au squirt et je me suis blessée", alors il a fallu que je leur épelle le mot, c'est moi qui leur ai appris comment ça fonctionnait, ils étaient même pas au courant du phénomène. »

Dans le dossier « Cahier tabou. Le sexe de la femme dévoilé » de juillet 1998, malgré dix pages consacrées à la vulve et au vagin, et l'interview d'une gynécologue, on parle tout au plus de sécrétions, et d'humidité. En février 1993, le chapeau d'un article d'*Adolescente* consacré à la simulation (« Avec Jules au lit, peut-il savoir si on fait semblant ? ») reprend cette absence de signes certains : « Simuler, soyons honnête, on a déjà donné. Et c'est d'autant plus simple qu'un corps féminin conserve assez bien son mystère. Tandis qu'avec les garçons, pas d'erreur, on a des preuves manifestes, visibles, tangibles, incontournables de leur désir. » La cyprine est passée à la trappe et en parallèle la presse féminine reprend la thématique de la sécheresse vaginale, en rassurant ses lectrices, sur la banalité de cette absence de lubrification. Car comme le souligne encore Annie Ferrand⁵⁶, « D'autres manuels précisent que la sécheresse vaginale ne révèle pas toujours un manque de désir, qu'il s'agit d'un phénomène physique parfois indépendant. La biologie, si fiable d'habitude, serait donc capable de dissimulation pour les femmes. » Cette théorie de la sécheresse vaginale et ce refus de considérer un signe objectif de désir légitiment la disponibilité sexuelle. Le corps des femmes devient mystérieux, y compris pour elles. La presse va par conséquent les encourager à remédier à ce handicap physique supplémentaire, en promouvant notamment l'utilisation de lubrifiants.

L'épouvantail féministe

Alors que l'absence de désir et la frigidité sont considérées comme une responsabilité des femmes, les dysfonctionnements sexuels des hommes (comme le manque d'érection et l'éjaculation précoce) le sont aussi. Ils sont interprétés comme étant le signe d'une trop forte autonomie des femmes, d'un trop plein de féminisme de la société. Cette attention sur « les pannes masculines » témoigne d'une centration sur la pénétration vaginale, dans une logique androcentrique. A propos de l'éjaculation précoce, *Féminin* précise en octobre 1984 dans sa rubrique « Questions sur la sexualité » qu'« il est certain que le contexte social actuel peut favoriser l'éjaculation précoce par l'obligation qu'il fait à l'homme de maintenir une érection assez longue pour faire jouir sa partenaire. ». Trois ans auparavant, le chapeau de l'article

⁵⁶ Ferrand A., « La « libération sexuelle » est une guerre économique d'occupation », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 3 | Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010, Consulté le 02 octobre 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1402.html> ; DOI : 10.4000/gss.1402.

« Les femmes devant l'impuissance des hommes » précise « Si les cas d'impuissance sont de plus en plus fréquents, c'est peut-être à cause de l'angoisse soulevée chez les hommes par l'émancipation des femmes. » Si la rédactrice tient pour responsables les femmes émancipées, elle souligne rapidement l'androcentrisme en matière de sexualité : « Mais parlerait-on encore d'impuissance si le sexe masculin cessait d'être le centre de la sexualité ? » Une gynécologue citée dans l'article s'étonne « La libération des mœurs, l'éducation sexuelle a été, bizarrement, plus profitable aux femmes ». Elle oublie quelle était la condition des femmes en France quinze auparavant, qui inévitablement, s'est améliorée. Elle enjoint les lectrices à remédier à ces dysfonctionnements masculins en modifiant leur comportement, puisqu'elles sont « *devant* l'impuissance des hommes » (on aurait pu imaginer un article intitulé « Les hommes face à leur impuissance ») : « Si les femmes ont fait des progrès pour elles-mêmes, elles devraient maintenant s'occuper des hommes, sous peine de se retrouver sans partenaire. L'attitude revendicatrice des femmes peut se retourner contre le couple si cette émancipation heureuse des femmes se fait sur le dos des hommes. »

Le féminisme devient une revendication corporatiste et un épouvantail du couple, entraînant une crise de la masculinité. Ce discours de crise de la masculinité est récurrent depuis au moins cinq siècles en Occident⁵⁷. Les femmes et les féministes sont désignées comme étant à l'origine de la crise de la masculinité. Dans le cas présent, la stratégie du magazine pour concerner ses lectrices et les responsabiliser est de faire de cette problématique masculine, individuelle, une problématique conjugale, discours pertinent puisque la sexualité hors du couple n'est pas envisagée pour celles-ci. L'article est donc consacré à des témoignages de femmes ayant dû faire face à un manque d'érection, souffrant de « l'impuissance des hommes, comme d'une atteinte à leur féminité et même à leur personnalité toute entière. Quand la seule revalorisation de la femme vient du désir de l'homme, s'il n'a pas de désir, qui est-elle ? Pas même une femme... » La rédactrice contredit son discours initial récusant l'androcentrisme sexuel en présupposant que la subjectivité des femmes n'existe pas. L'interview d'une psychanalyse, intitulée « En finir avec le fétichisme discutable de la puissance masculine » clôt l'article. L'experte convoquée tente de déplacer le discours sur cette centration sur la pénétration, mais les relances de la journaliste recentrent l'impuissance comme une responsabilité féminine. L'extrait suivant est probant :

(rédactrice) « Il y a eu dans le discours une tendance à tenir ces propos. Il était dit que la pénétration était presque un viol, en tout cas un acte

⁵⁷ Dupuis-Déry F., « Le discours de la « crise de la masculinité » comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique antiféministe », *Recherches féministes*, vol. 25, no 1, 2012, pp. 89-109.

machiste. [...] Les hommes n'ont-ils pas de plus en plus peur de se montrer machistes ?

(psychanalyste) « C'est peut-être vrai que le discours féministe, ou une certaine attitude des femmes, donne aux hommes l'impression de ne plus se sentir désirés et les inhibe. »

(Rédactrice) « Les hommes ne savent plus très bien ce que les femmes désirent. [...] »

(Psychanalyste) « Oui, mais cela n'est pas vraiment une cause d'impuissance ou alors très passagère et qui dépend de la circonstance. »

(Rédactrice) « On s'aperçoit que l'autonomie, l'indépendance des femmes fait souvent fuir les hommes. Beaucoup préfèrent encore aujourd'hui les femmes traditionnelles. »

Face à l'*experte*, la rédactrice incarne *la* femme du quotidien, permettant pour la lectrice l'exposition de son point de vue, et son identification. Cet article s'inscrit dans un corpus de publications de *Féminin*, du début des années 1980 selon lequel le féminisme serait allé trop loin, notamment dans sa remise en cause de la conjugalité et de la féminité assignée⁵⁸.

Cette contradiction entre magazine féminin (et disponibilité sexuelle) et féminisme (et l'autonomie du corps) est au cœur de l'article de janvier 1982 « Les femmes libérées qui restent esclaves en amour ». À titre d'exemple, près de vingt-cinq ans plus tard, dans *Adolescente*, ménager son partenaire pour éviter toute dysfonction érectile demeure une responsabilité féminine, les lectrices sont encouragées à taire leur envie de satisfaction sexuelle. Le propos à destination d'un public adolescent est plus elliptique et léger. En mars 2008, l'article « In bed ! Tout ce qu'on ne doit pas dire... » intégré au dossier « Spécial Mecs », indique neuf déclarations que la lectrice doit garder pour elle lors de l'acte sexuel, car selon les rédacteurs, il y aurait des mots « qu'il vaut mieux ne jamais prononcer... sous peine de le voir verdir de rage, de déception ou d'incompréhension. ». Pour chaque déclaration, l'article évoque « Ce qu'il [le partenaire] comprend », « Ce qu'il risque de faire » et la « tactique de rattrapage » que doit adopter la lectrice. Et la troisième déclaration que la lectrice est encouragée à taire est : « là, je sens toujours rien. » La lectrice est décrite comme étant passive au cours de l'acte sexuel, « en position étoile de mer », c'est-à-dire bras et jambes écartées, pas participante mais observante « vous observez votre vaillant copain en train d'essayer de vous faire décoller au moins au-dessus des pâquerettes. » Les rédacteurs, de

⁵⁸ Voir aussi le chapitre 3.

façon implicite, installent les lectrices comme étant des réceptacles de sexualité, mais non des actrices de leur sexualité. En lisant le titre de ce paragraphe « Là, je sens toujours rien », le magazine pourrait inciter son lectorat à certes changer la forme du message émis mais non le fond, et inciter la lectrice à dire son absence de sensations. Or, il n'en est rien. On menace même la lectrice de passer aux yeux de son partenaire pour une femme frigide : « ce qu'il risque de faire : [...] Mettre en doute votre capacité à ressentir du plaisir. » La frigidité est devenue un signe de refus de la sexualité et donc de la modernité. La lectrice doit mettre en place une parade, mentir et non s'investir comme sujet de l'acte sexuel. On lui propose alors de se « rattraper » en déclarant : « j'ai eu une anesthésie pour ma dent de sagesse. Je crois qu'elle fait encore son effet ! ». Elle ne doit remettre aucunement en cause la pratique sexuelle de son partenaire, et surtout, elle n'est pas incitée à prendre des initiatives qui lui permettraient de conjuguer son plaisir et celui de son partenaire. Au contraire, elle est encouragée à faire de fausses déclarations visant à encourager son partenaire : « C'est que tu es si délicat ! ». Et même à simuler son plaisir : « Continue, là, oui, je commence à sentir... » D'autres paragraphes de cet article vont inciter la lectrice à ne pas être en quête de plaisir et à ménager son partenaire, au détriment d'un plaisir réciproque. Ainsi, le magazine la décourage de guider son partenaire puisqu'elle ne doit pas déclarer : « Un peu plus à droite, non, un peu plus à gauche, non plus bas... ». Selon les rédacteurs, il serait indélicat de mentionner ce type de précision, si en plus, la lectrice n'a pas demandé son avis à son partenaire (« Et ça, sans même lui demander son avis. »). On introduit l'idée qu'une jeune femme doit demander l'accord avant l'acte sexuel à son partenaire pour s'investir et ne pas être qu'en réception. On alerte la lectrice sur le fait que son partenaire risque de : « s'énerver par rapport au manque de confiance que vous avez en sa capacité à vous faire craquer. ». Cette responsabilisation des lectrices en matière de performance sexuelle des partenaires, dans la presse adolescente ou adulte, contribue à un endiguement de l'autonomie des femmes et une préservation de l'androcentrisme.

Depuis le XIX^{ème} siècle et les premières analyses prenant en compte l'oppression des femmes, s'inscrivant dans une histoire plus ancienne des luttes féministes⁵⁹, le naturalisme constitue encore une rhétorique privilégiée pour légitimer les inégalités entre hommes et femmes, et contrecarrer les avancées. La rupture nécessaire avec le naturalisme qui a permis l'émergence des concepts de genre ou de rapports sociaux de sexe n'est pas encore à l'œuvre dans les dimensions idéelles ou matérielles. On retient l'ouvrage d'Engels, *L'origine de la famille, de la propriété et de l'état*⁶⁰, comme une des premières remises en cause de la nature comme explication ultime des rapports entre les hommes et les femmes. Ces travaux, avec ceux de Marx⁶¹, seront repris par les théoriciennes dans les années 1970 pour repenser l'articulation entre domination et mode de production. Avec Engels, le concept de division du travail permet d'envisager de manière simultanée l'apparition de la société de classe et le statut de dépendance économique des femmes. Cette division du travail opère une ségrégation entre les forces de travail des femmes et des hommes, les premières étant dévouées à la reproduction, les seconds à la production. Dans l'ouvrage d'Engels, l'accent est mis sur l'égalité comme objectif, en pensant rapport de classe et rapport de sexe dans leur articulation. La seconde rupture avec le naturalisme se fera avec Simone de Beauvoir, avec son *Deuxième sexe*⁶², et sa formule choc « On ne naît pas femme, on le devient ». L'ouvrage de la philosophe est historique car elle aborde des thèmes alors tabous à l'époque comme la sexualité, la contraception, la dichotomie public/privé. Elle souligne le caractère construit de la féminité. Le déterminisme ontologique, naturel est alors pensé comme le produit d'une construction sociale, et les rapports de domination entre femmes et hommes sont historisés. Elle y décrit les différentes caractéristiques de la physiologie féminine, avec ses transformations du corps, renforçant l'idée que ce corps constitue un handicap. Selon Beauvoir, les femmes peuvent s'en dégager pour devenir pleinement humaines. Mais sa rupture n'est pas franche. Chez Beauvoir, les femmes doivent « dépasser une nature féminine pour accéder à une culture masculine. »⁶³, même si elle s'emploie à démontrer les mécanismes sociaux et culturels de la domination masculine.

Les travaux féministes des années 1970 vont retravailler les propositions de Marx et Engels, en matière de rapports sociaux. Le féminisme matérialiste/ égalitariste prend ses

⁵⁹ Olympe de Gouges décapitée à la révolution.

⁶⁰ Engels F., *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'état*, Editions sociales, Paris, 1972.

⁶¹ Marx K., Engels F., *L'idéologie allemande (1845-1846). Première partie*, Nathan, collection Les intégrales de Philo, Paris, 1998.

⁶² Beauvoir S., *Le deuxième sexe*, Tomes I et II, Paris, Gallimard, 1949 (édition de 2007).

⁶³ Rouch H., « La différence des sexes chez Adrienne Sahuqué et Simone de Beauvoir : leur lecture des discours biologiques et médicaux », *Cahiers du Genre* 1/2003 (n° 34), p. 105-125.

racines dans une relecture de leurs travaux. Avec le marxisme était reposé le problème de la différence des sexes en termes historico-politiques, où le politique s'enracine dans l'économique. Le statut de la classe des femmes est le résultat d'un processus de domination, dû à une exploitation, qui peut et doit être surmonté. Lutte des sexes et lutte des classes sont étroitement liées : « La première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe avec l'oppression de sexe. »⁶⁴ Il faut renverser à la fois le pouvoir bourgeois et la famille bourgeoise, où les femmes sont utilisées comme instruments de production. Le mariage bourgeois érige une communauté de femmes mariées, qui sont soumises elles aussi de par leur rôle dans ce mariage bourgeois, au système de production bourgeois. « Etablie sur la division naturelle du travail dans la famille et sur la séparation de la société en famille isolées opposées les unes aux autres, la division du travail, avec toutes ses contradictions, implique en même temps la répartition du travail et de ses produits, répartition inégale, tant en quantité qu'en qualité, implique donc la propriété dont le germe, la première forme, se trouve dans la famille où la femme et les enfants sont les esclaves de l'homme. »⁶⁵

La construction sociale du sexe, le genre, est pensée avec le féminisme matérialiste. Les femmes sont une classe, au même titre que la classe ouvrière. Hors des rapports de domination, la sexualité n'existe pas : la nature a toujours servi de prétextes aux exclusions, « nature-elle-ment » (titre du numéro de la revue *Questions féministes* en 1978). Ces apports de la théorie matérialiste, rupture franche et définitive avec le naturalisme, permettant de penser l'exploitation, la domination des femmes, ne se sont pas diffusés dans le sens commun, dans les pratiques et les discours. L'idéologie de la Nature demeure. Elle est un angle mort de la pensée, un trou noir qui aspire toute réflexion. Cette idéologie est manifeste dans la presse magazine française. Le corps des femmes, et par extension, les femmes, sont présentés comme inadaptés à la sexualité, évacuant la dimension hédoniste de la pratique sexuelle pour ce groupe. La rupture entre plaisir et sexualité est accentuée par une approche anxiogène, par les risques exposés à destination de ce public, et ceci dès l'adolescence. La presse masculine hétérosexuelle a un discours différent concernant la sexualité. Le relais de ce discours, aux formes changeantes, participe aux définitions contemporaines de la virilité, à la maison-des-hommes occidentale, permettant la distinction, hiérarchique, des femmes. L'absence de

⁶⁴ Engels F., *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'état*, Editions sociales, Paris, 1972, p. 65.

⁶⁵ Marx K., Engels F., *L'idéologie allemande (1845-1846). Première partie*, Nathan, collection Les intégrales de Philo, Paris, 1998, p.54-55.

questionnements psychologiques dans la presse masculine conforte l'androcentrisme sexuel et renforce le processus genré de hiérarchisation. Les hommes hétérosexuels ne sont pas représentés en posture de disponibilité sexuelle, témoignant du déni d'un désir reconnu aux femmes. La dénégation des manifestations corporelles féminines de l'appétence sexuelle soutient cette naturalisation différenciée.

CHAPITRE 7 : UNE LOGIQUE DE PSYCHOLOGISATION ET D'INDIVIDUALISATION

Les comportements sexuels et leurs représentations, depuis le desserrement de foyers traditionnels de gestion de la sexualité¹, sont marqués par une individualisation accrue de normes, intériorisées et qu'il s'agit de débusquer. Les discours sexuels destinés aux groupes subalternes la circonscrivent en utilisant comme ressort la psychologisation et l'individualisation des conduites. Leur sexualité, contrairement à celles des groupes en position de domination, est sans cesse à légitimer. Ce discrédit induit une responsabilisation individuelle, permettant une sérialisation des individus. Peu de modèles alternatifs sont proposés laissant apparaître une forte contrainte à l'identification. La presse adolescente prépare ses lectrices aux injonctions sexuelles, sous des modalités conjugales et sentimentales. Il faut préserver le couple, si volatile soit-il. Pour les femmes, la conjugalité demeure un idéal, et a valeur de bornes, la sexualité étant en creux représentée comme dangereuse, y compris pour les adultes. La conjugalité est aussi un modèle largement promu pour les gays et les lesbiennes, devenant un chemin de légitimation des modes de vie et des sexualités. Cette promotion condamne à revers le multipartenariat sexuel et la sexualité motivée en premier lieu par le plaisir sexuel (où l'implication sentimental ne primerait pas).

Cette responsabilisation individuelle qui enjoint de toujours réinterroger ses pratiques utilise la stratégie de l'introspection. Les lectrices doivent questionner leurs désirs et plaisirs par le biais de comparaisons et de tests. La pratique journalistique du témoignage, suivant le triptyque foucauldien savoir/pouvoir/plaisir, potentialise l'identification, et la promotion de modèles hégémoniques. Cette stratégie s'inscrit dans une logique plus globale de psychologisation de la sexualité des subalternes. Le recours à ce type de discours ne valorise pas non plus une pluralité des comportements et des désirs. Les typologies psychologiques de la presse féminine permettent le rappel sentencieux de ce qui est attendu des lectrices.

Des marges de manœuvre sont pourtant explorées dans la presse magazine pour concurrencer la logique hétéronormée, qui affecte les homosexuels mais aussi les femmes hétérosexuelles. *Féminin* a relayé un temps les remises en cause du patriarcat, mais a buté

¹ La religion, l'Etat, la famille. Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection sociologie 128, Paris, 2009 (1^{ère} édition, 2002), p. 37.

contre la conjugalité et son positionnement « magazine féminin ». La presse gaie est en proie au choix difficile entre dissidence et assimilation. La posture communautaire s'oppose à une « normalisation » de l'homosexualité. Enfin, la valorisation dans la presse d'une hypothétique libération sexuelle réactualise la disponibilité sexuelle des femmes, instaurant un déséquilibre dans les termes des échanges économique-sexuels.

1- L'identification

L'encadrement conjugal

Pour les publics féminins, adolescents ou adultes, les orientations intimes proposées sont restreintes. Par orientations intimes, Michel Bozon entend les « configurations distinctes, en nombre limité, qui associent de manière stable des représentations de soi et des exercices de la sexualité. » Il s'agit de « véritables cadres mentaux, qui délimitent l'exercice de la sexualité, en définissent le sens et indiquent le rôle qu'elle joue dans la construction de soi. »² La conjugalité est le cadre privilégié. Les discours font la promotion de l'idéal conjugal, avec comme tendance un enthousiasme pour la sexualité depuis les quarante dernières années. Au contraire, les articles de *Masculin* traduisent un enthousiasme sexuel mais associé à une réserve à l'égard du couple. Selon Isabelle Clair, « La critique féministe à l'égard de la famille et du couple, si elle n'a jamais constitué une voix dominante, était une voix audible il y a une trentaine d'années et qui s'est progressivement assourdie au fil des ans. L'attachement au couple manifesté aujourd'hui par les jeunes est l'expression d'une génération traversée par un reflux des discours prônant des modes de vie alternatifs, mais aussi par la persistance d'une obligation pour les filles de faire l'expérience de la sexualité selon un registre sentimental, quoique leurs pratiques se soient par ailleurs fortement rapprochées des pratiques sexuelles des garçons. Le couple permet aux filles de pratiquer une sexualité active tout en affichant la garantie qu'elle soit sentimentalisee. »³ Le modèle conjugal stable comme lieu d'exercice de la sexualité demeure idéalisé et cette promotion est renouvelée. Il devient la voie d'accès légitime à la sexualité, pérennisant l'objectif de moralisation⁴ de la sexualité des femmes.

² Bozon M., « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés Contemporaines*, n°41-42, 2001, p. 11-40, repris in Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection sociologie 128, Paris, 2002 (2^{ème} édition, 2009).

³ Clair I., « De la rencontre à l'installation : histoires de couples débutants », *Informations sociales*, 2011/2 n° 164, p54-55.

⁴ Moulin C., *Féminités adolescentes. Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*, Presses Universitaires de Rennes, Collection Le sens social, Rennes, 2005.

Leur sexualité particularisée (puisqu'on parle de « sexualité féminine ») n'est pensée que sous cette modalité conjugale et sentimentale. Une des conclusions de l'enquête CSF de 2008 est le maintien voire l'accentuation « des différences d'orientations entre femmes et hommes au fil de la vie. Malgré le déclin des institutions normatives traditionnelles, ce clivage traduit la renaissance incessante d'une dichotomie entre sexualité féminine et sexualité masculine, effet et source d'inégalités entre les femmes et les hommes. Dans ce nouveau fonctionnement normatif, plus individualisé, les orientations agissent comme des filtres dans la perception différentielle qu'ont les individus de ce qu'ils font et peuvent faire sexuellement. »⁵

Dans le magazine *Adolescente*, cet encadrement à des visées conjugales se traduit par la présence fréquente du partenaire potentiel envisagé comme identifié et fixe. Le surnom de « Jules », récurrent tout au long de la période d'analyses, accentue cette configuration. Sur 181 articles d'*Adolescente* analysés, 47 mentionnent dès l'intitulé ce partenaire stable⁶, avec l'utilisation du prénom « Jules » ou des pronoms personnels « lui » ou « il », soit près de 26 % du corpus. La rédaction prodigue de nombreux conseils, voire des injonctions pour préserver ce cadre conjugal, pour l'instant aux seuls engagements symboliques. La sexualité devient un outil de sauvegarde de ce couple. Elle est présentée comme un levier d'action pour les lectrices, illustrant le continuum des échanges économique-sexuels proposé par Paola Tabet⁷. L'auteure entend par ce concept

« L'ensemble des relations sexuelles entre hommes et femmes impliquant une transaction économique. Transaction dans laquelle ce sont les femmes qui fournissent des services (variables mais comprenant une accessibilité sexuelle, un service sexuel) et les hommes qui donnent, de façon plus ou moins explicite, une compensation (dont la qualité et l'importance sont variables, cela va du nom au statut social, ou au prestige, aux cadeaux, à l'argent) en échange de ces services. Nous avons ainsi un ensemble de rapports allant du mariage à la prostitution et qui comprend des formes très différentes entre ces deux extrêmes. »

⁵ Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 542.

⁶ A titre d'exemples : « Comment lui refuser de lui faire l'amour sans qu'il vous quitte » (mai 1989), « Vous et Jules au lit » (avril 1992), « Quand Jules a une panne » (avril 1994), « Les trucs coquins pour triper avec Jules » (mars 2000), « Comment lui faire l'amour comme une pro » (juin 2001), « Comment lui faire aimer le préservatif » (mars 2004), « Sexe : la honte, il raconte tout à ses copains » (avril 2007).

⁷ Trachman M., « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 2 | Automne 2009, mis en ligne le 14 décembre 2009, Consulté le 20 novembre 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1227.html> ; DOI : 10.4000/gss.1227; Tabet P., *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, 1998 ; Tabet P., *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, 2004.

S'agissant d'un public adolescent, les partenaires des lectrices ne leur rendent pas nécessairement en retour des services sexuels des ressources financières. Il s'agit pour l'instant de cadeaux, de sorties. Les lectrices sont préparées à leur rôle assigné à l'âge adulte et à ce qu'elles doivent attendre de leur futur compagnon. Il faut par conséquent pérenniser ces relations adolescentes, les stabiliser. De nombreux articles abordent la question de « céder » ou non aux avances sexuelles du partenaire, et surtout de faire en sorte que le refus de la lectrice n'aboutisse pas à la rupture. Il s'agit de savoir « Comment lui refuser de faire l'amour sans qu'il vous quitte » (mai 1989), de deviner « Quand faut-il lui dire oui ? » (mai 1992)⁸. La lectrice est envisagée comme ne retirant aucun bénéfice à accepter une relation sexuelle. Le plaisir est oblitéré, effacé au profit du maintien du couple. En effet, il s'agit pour la lectrice de deviner la bonne temporalité, pas trop tôt au risque de ne plus être une partenaire respectable, pas trop tard au risque de voir se lasser le partenaire. La rédaction indiquera quelles sont les « 30 façons de lui dire oui sans passer pour une fille facile. » (mars 2001). La norme conjugale est une valeur qui prédomine au détriment du plaisir sexuel. Les adolescentes sont présentées comme étant des réceptacles qui endiguent le désir des hommes. « Il en veut trop, fixez vos limites » (mars 2006). Grâce à la sexualité, les adolescentes peuvent prolonger ces relations : « Comment tenir son mec par le sexe ? » (août 1998)

Dans *Féminin*, la conjugalité est promue en creux. Le multipartenariat sériel est singularisé voire dévalorisé. L'article de juillet 1984 « Des nymphos heureuses » oppose l'appétence sexuelle et l'épanouissement personnel. Parmi les cinq témoignages de femmes désignées comme nymphomanes, deux se déclarent en fait malheureuses de cette situation et quatre ont en commun selon la rédactrice : « un certain mépris des hommes, mépris regrettable si l'on désire profondément rencontrer l'amour et vivre en couple. »

Dans la continuité de la presse adolescente, il s'agit de prodiguer au lectorat des conseils pour « Combattre la routine sexuelle » (Décembre 1988), car « retrouver après des années de vie commune la passion des premiers jours, c'est le rêve (secret) de chacun. ». Ce bouleversement de la routine sexuelle est selon Monique, rédactrice de *Féminin*, « un marronnier dans la presse féminine, mais un marronnier de chez marronnier, qui va être comment faire durer le désir, machin [...] c'est complètement crétin. [...] il ne peut pas y avoir de recettes pour faire durer le désir par définition. » Il est intéressant de souligner que Monique, qui a intégré la rédaction à la fin des années 1970, se dit féministe avec une position

⁸ En mars 1997, l'article « Comment faire un sans-faute au premier rendez-vous » précise « S'il veut coucher tout de suite... Et vous, vous avez envie de quoi ? Si c'est d'une relation sérieuse, mieux vaut vous abstenir : ça pourrait tout gâcher. ».

qu'elle qualifie de culturaliste (et qu'elle oppose à l'essentialisme) : « si vous voulez je pense qu'il peut y avoir beaucoup plus de différences entre deux femmes, en tout cas entre deux femmes, qu'entre un homme et une femme qui ont en tout cas les mêmes positions quoi, donc moi, il y a un moment, je suis, il y a un moment où les spécificités féminines et tout, ça me gonfle ! » Et effectivement, dans ses articles, Monique accorde une place importante au plaisir sexuel. En décembre 1990 (« Quitter un homme pour désaccord sexuel ») elle écrit : « Elles ont tu leurs désirs les plus intimes et assujetti leur sexualité à celle de leur époux. [...] Ce qui rend une relation sexuelle dégoûtante, ça n'est pas l'usage de la perversion ou de la pornographie, c'est la pauvreté de l'amour et de l'imagination », cautionnant ainsi la légitimité des ruptures conjugales qu'elle relate. Elle dénonce en entretien le traditionalisme de ces jeunes collègues : « avec ma chef de service, Bernadette, on est, on a eu toutes les deux des vies amoureuses et machin, assez agitées, alors que c'est vrai par exemple que mes jeunes collègues sont beaucoup plus dans un mode de vie traditionnel, elles sont mariées, elles ont des enfants, machins, et je suis très étonnée de voir comme elles ont des vies très plon-plon. » Monique se singularise au sein de son équipe. Elle se qualifie « comme pas du tout représentative de sa rédaction » lorsque je l'interroge sur la place de la maternité dans un magazine féminin.

Pour son magazine, la conjugalité demeure la modalité première des discours sexuels, y compris dans les publications récentes. Pour la période 2000-2008, sur vingt-et-un articles consacrés à la sexualité (thématique bien moins récurrente que dans les années précédentes), six sont directement consacrés à la sexualité conjugale⁹.

En revanche, le magazine *Masculin* ne renvoie pas à une partenaire stable du lecteur, cette ellipse est renforcée avec le remplacement à la tête de la rubrique consacrée à la sexualité du couple de rédacteurs par une actrice pornographique. Le lectorat est supposé enthousiaste à l'égard des choses du sexe (conforme à l'orientation « Sexy, funny, useful » du magazine) mais l'activité sexuelle n'est pas envisagée dans un cadre conjugal stable. Les articles dans *Masculin* sont centrés sur des pratiques sexuelles (le cunnilingus, la fellation, la pornographie par exemple) et sur leur perfectionnement.

Le pendant n'existe pas dans *Féminin*. Sur la même période d'analyses, les huit dernières années, quand la sexualité n'est pas envisagée dans un cadre conjugal, elle l'est sous trois autres modalités. La première est un intérêt porté sur les pratiques et représentations des

⁹ « Echangisme. Ces couples qui jouent avec le feu » (mai 2001), « Petits jeux entre amants » (aout 2003), « Quand le sexe fouette le couple » (avril 2005), « Etes-vous un couple unisexe ? » (novembre 2007), « Enquête : dans la tête d'un homme amoureux » (février 2008), « Votre couple sait-il parler sexe ? » (mars 2008), « Sexe et religion : des couples pratiquants racontent. » (avril 2008).

partenaires masculins, mais dans une perspective valorisant le couple, avec trois articles¹⁰. La seconde modalité concerne une « exotisation » de la sexualité : il s'agit de la représentation de pratiques désignées comme nouvelles, « tendance » (lesbianisme, strip-tease, chirurgie esthétique). Enfin, la troisième modalité de discours consiste en la dénonciation et le discrédit de certaines sphères sexuelles, au centre de cinq articles (la pornographie, la prostitution désignée comme une « traite des êtres humains », la sexualité sans engagement) et de manière moins frontale d'un sixième à propos de l'échangisme. Pour ce dernier article, deux journalistes, un homme et une femme racontent leur nuit participante dans un établissement libertin. Si le premier conclut « Lorsque ma collègue et moi nous sommes séparés sur le trottoir, vers 4 heures du matin, Molière nous observait du haut de son socle. Et je jurerais que l'auteur du " Tartuffe " nous adressait un clin d'œil. », la seconde précise « Le lendemain matin, je me réveille un peu bluesy. [...] Si l'expérience fut grisante, elle me laisse un goût d'ultra-moderne solitude. » Son témoignage, favorisant l'identification, indique à la lectrice que le plaisir de cette expérience motivée par l'appétence sexuelle, sera minoré par un sentiment amer. Sa solitude, sa situation *a-conjugale* est accentuée, d'autant plus que son collègue masculin relate une expérience uniquement agréable (le clin d'œil soulignant la complicité hédoniste). Aucun article, contrairement à *Masculin* ne traite d'une pratique sexuelle sous ses modalités physiques.

Dans *Féminin*, les deux pôles de discours s'organisent autour d'un idéal (le couple, avec en tout neuf articles) et d'un répulsif (des pratiques jugées illégitimes, avec six articles) au cours des années 2000. En définitive, pour un public féminin, la sexualité est épanouissante dans un cadre conjugal et sentimental, sinon, elle est présentée comme dangereuse pour l'intégrité physique et émotionnelle de la lectrice.

La conjugalité comme outil

Dans la presse homosexuelle, la conjugalité est aussi un modèle promu. Selon Jérôme Courduriès « Les modèles de référence parmi les hommes homosexuels ont changé depuis les années 1980, époque où le sociologue Michael Pollak décrivait le mode de vie en ghetto et le marché des échanges sexuels. Aujourd'hui, la sphère privée et la vie conjugale constituent une

¹⁰ « Sexe : aux hommes de tout nous dire » (aout 2002), « Sexe : quand les hommes réalisent leurs fantasmes » (décembre 2007), « Enquête : dans la tête d'un homme amoureux » (février 2008).

véritable alternative. »¹¹ Chez les lesbiennes, Natacha Chetcuti souligne que le couple est un instrument de visibilité et d'autonomination de soi. La conjugalité banalise, normalise le lesbianisme¹². « Se dire par le biais du couple permet d'abolir la différence que crée le fait de dire : « Je suis lesbienne », grâce au présupposé universel de l'amour et la norme du couple qui en découle, dans lequel s'insère légitimement la sexualité. »¹³ Les lesbiennes, femmes selon les catégorisations de genre, associent sexualité, conjugalité et sentiment¹⁴, contrairement aux gays pour qui la conjugalité est certes un moyen de reconnaissance mais demeure une norme contraignante d'encadrement de la sexualité¹⁵. Eric Fassin précise que la législation reconnaissant les couples homosexuels (Pacs et projet de mariage) « ne représente pas un simple aménagement pratique, mais bien un enjeu symbolique. [On bascule] d'une logique de tolérance à une logique de reconnaissance. On ne se propose plus seulement de tolérer des pratiques individuelles, qui sont de l'ordre de la vie privée, mais de reconnaître des couples, autrement dit, de légitimer l'homosexualité. Il ne s'agit donc pas de la reconnaissance d'une communauté, bien au contraire. On sort de l'alternative de la discrétion et de la fierté, pour penser l'égale légitimité des unions, de même sexe ou de sexe différent. Ce qui est remis en cause n'est pas l'hétérosexualité en elle-même, bien sûr, mais l'hétérosexualité en tant que norme. »¹⁶

Dans *Lesbienne*, la conjugalité est en arrière-plan de la sexualité. Le courrier des lectrices consacré à la sexualité, rubrique mensuelle, publie en grande majorité des situations conjugales, en reflétant certainement la réalité des situations de son lectorat. Pour autant, une sélection s'opère pour publier et rendre publique ces courriers. L'article de mars/avril 2008 « Les sex-toys et vous » n'envisage que deux cadres d'utilisation de ces instruments : « Qu'ils soient utilisés pour pimenter une vie de couple ou pour un plaisir en solitaire ». La rédaction limite la sexualité de ses lectrices à des pratiques individuelles ou conjugales stables. Dans *Gay*, l'article de mai 1999 « La fin du sexe » témoigne de cette attente de reconnaissance sociale :

¹¹ Courdurières J., « Les couples gays et la norme d'égalité conjugale », *Ethnologie française*, 2006/4 Vol. 36, p. 705.

¹² Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Payot, Paris, 2010, p. 99.

¹³ Id., p. 249.

¹⁴ Ibid., p. 154.

¹⁵ Lerch A., « Réécrire le script ? Conjugalité et sexualité dans les couples gays non exclusifs » in Descoutures V., Digoix M., Fassin E., Rault W., (dir.) *Mariage et homosexualités dans le monde. L'arrangement des normes familiales*, Autrement, Paris, 2008, p. 177-188.

¹⁶ Fabre C., Fassin E., *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Paris, Belfond, 2003, p. 50.

« La fin du sexe, ce n'est pas la fin de la sexualité, bien heureusement, c'est réaliser que notre mode de vie n'est pas forcément celui de notre meilleur copain. Ni mieux, ni moins bien. Après avoir réclamé le droit de se faire enculer dans les années 70, les pédés réclament aujourd'hui celui de se marier. [...] Proclamer la fin du sexe comme unique point commun entre les homosexuel(le)s. [...] La fin du sexe, ce n'est pas le début de l'abstinence, c'est surtout la disparition des étiquettes. Bonne bourre. »

Frédéric, l'auteur de cet article, insiste au cours de notre entretien sur la nécessité de déplacer les fronts de revendication :

« c'est le dénominateur commun la sexualité de l'homosexualité. Entre deux homosexuels, la seule chose en commun, on a les mêmes choix sexuels. Après, la bêtise, c'est de penser que c'est un dénominateur commun suffisant, c'est tout. Avec le recul, je pense que je me sens beaucoup plus proche de garçons hétérosexuels des fois que de garçons homosexuels, parce que je recherche dans la vie, mes choix culturels, ma façon de penser tout ça, mais c'est parce que j'ai fait un chemin tout ça, voilà. Je ne sais pas si c'est, si aujourd'hui, mais c'est la problématique de la communauté gaie aussi. Je ne sais pas si je me sens proche de gens parce qu'ils couchent avec des garçons, ou des filles parce qu'elles couchent avec des filles. Je ne pense pas que c'est suffisant. »

La sexualité est un liant identitaire pour *Gay*. Sur la période d'analyses, ses discours sur cette thématique s'organisent sur deux modalités. Evoquer soit les problématiques liées à cette sexualité (l'homosexualité en prison en octobre 2007, la prostitution masculine en septembre 2000, les pratiques bareback), soit utiliser l'actualité pornographique pour représenter une sexualité gaie flamboyante. Or, dans les dernières années du corpus, la conjugalité, en cohérence avec les revendications des groupes homosexuels, devient une modalité de discours. L'article de septembre 2007 confirme cette condamnation de la sexualité sans engagement. Intitulé « Le prince charmant est-il TTBM ? », il oppose la durabilité figurée par le romantisme et la recherche de partenaires sur des critères physiques (l'acronyme TTBM signifie Très Très Bien Monté). Le « besoin impérieux de sexe » est dénoncé comme une « addiction malade », les malades comme des « dépendants affectifs et sexuels anonymes ». Le rédacteur rapporte une réunion à Paris de ces « malades », une citation est mise en exergue : « Je me croyais exceptionnel et supérieur parce que j'avais cette vie sexuelle endiablée. Mais quand je suis venu aux réunions DASA¹⁷, j'ai compris que j'étais juste un mec pathétique parmi tant d'autres. »

¹⁷ Dépendants Affectifs et Sexuels Anonymes.

La rédaction attribue au lectorat une lassitude de la sexualité sans engagement sentimental : l'article d'avril 2008 « Un mec et le bon » est annoncé en couverture par le titre « Sexe et sentiments. Trouver son mec et le bon » et précise : « Marre des plans cul sans lendemain et des soirées en solo ? Pour séduire celui qui vous fait fantasmer mais qui sera aussi un bon mari, encore faut-il maîtriser vos pulsions et ne pas commettre d'impair. » L'utilisation ironique du vocable *mari* insiste sur l'objectif conjugal légalisé. L'ironie est possible, les lecteurs, des hommes, sont évidemment autonomes. Le couple n'est pas pensé comme lieu de dépendance.

En février 2008, le magazine titre en couverture « Saint-Valentin. Le grand retour du romantisme chez les gays » et renvoie à l'article « Le romantisme sort du placard. » Le rédacteur pose la question « Faut-il remplacer la gay pride par la Saint-Valentin ? A en croire certains, le PACS aurait rendu les pédés respectables, et *l'homo sexuel* ce serait dépassé. » La dichotomie sexualité et sentiment est donc une nouvelle problématique et un chemin de légitimité. Le rédacteur souligne un conformisme dans cet idéal romantique hétérocentré :

« les jeunes gays de 2008 [...] sont sommés de choisir entre le camp des bons homosexuels, ceux qui répondent aux critères du bureau de vérification de la publicité et qu'on respecte à condition que les postures ne soient pas hyper sexualisés et les propos choquants pour le grand public, et les autres, les mauvais pédés, ceux qui ne veulent pas rentrer dans le rang du romantisme prêt-à-porter hétéro. »

L'utilisation des termes *homosexuel* et *pédé* renforce l'opposition entre une sphère neutralisée, lissée et un univers politisé retournant le stigmatisme sexuel. Selon le rédacteur, le romantisme en 2008, c'est de « se donner la liberté d'aimer sans avoir à choisir son camp ». Au final, l'article promeut le cadre conjugal et amoureux comme orientation intime, légitimant la sexualité. La présentation du témoignage de Bertrand et Julien en témoigne : « A eux deux, ils forment un véritable gang du sexe. Ils se sont rencontrés et aimés dans leurs parts d'ombre. Aujourd'hui, ils essaient d'avancer vers la lumière. Un peu malgré eux, le romantisme les a rattrapés. ». A lire ce témoignage, la « lumière conjugale », organisation sociale hétéronormée, constitue une révélation.

La conjugalité et l'amour sont devenus dans *Gay* des idéaux, en rupture avec l'orientation hétéronormée multipartenaire. Le magazine publicise ces nouvelles représentations de la sexualité homosexuelle pour accréditer les revendications de son lectorat, notamment en matière de mariage et de parentalité, abandonnant la remise en cause des définitions

hétéocentrées du désir, mais aussi de la conjugalité et de la famille. La conjugalité est un gage de respectabilité sociale et une caution de bonne moralité, quand l'absence de cadre conjugal est l'objet de suspicion.

2- L'introspection

Le ton de la confiance (ou de l'aveu)

Dans la presse magazine, le recours aux témoignages est une des modalités de discours sur la sexualité. Néanmoins, la sélection et la présentation de ces témoignages n'est pas équivalente pour les publics subalternes ou hégémoniques. Dans la presse masculine, que ce soit dans la rubrique tenue par Olivier et Isabelle, ou tenue par une actrice pornographique, les lecteurs sont appelés à « témoigner » en questionnant les rédacteurs à propos de sexualité, sous des aspects physiques, pragmatiques, techniques. Ces séances de questions/réponses mettent en scène des lecteurs candides, cette ingénuité est renforcée par le positionnement des actrices pornographiques comme expertes bienveillantes. La technicité des questions n'invite pas le lectorat à l'introspection. Le registre psychologique n'est pas convoqué¹⁸.

Dans la presse féminine, la parole des lectrices est elle aussi mise en scène, par les réponses d'experts aux questions des lectrices ou par leurs témoignages. Dans *Féminin*, la rubrique « Questions sur la sexualité » a existé de 1982 à 1991, mais les questions traitées étaient en majorité des problématiques d'ordre gynécologique¹⁹. Si le traitement des questions du lectorat traduit l'objectif de création de proximité, l'exposé de témoignages induit une volonté d'identification. Le magazine opère une sélection des témoignages, et leur représentation ne témoigne pas d'une pluralité de modalités d'exercice de la sexualité. Dans ce magazine, l'utilisation de témoignages, le plus souvent de femmes, est une pratique habituelle. Selon Nathalie, ce recours se justifie car :

«On est toujours en train de se demander comment cela se passe chez les autres, est-ce que chez les autres, cela se passe comme chez moi, [...] on se demande toujours comment cela se passe ailleurs, comment je peux faire pour être davantage désirée, comment je peux faire pour mieux l'aimer, qu'est-ce que les autres font que je ne fais pas, enfin, c'est par définition, c'est par essence quelque chose de caché le sexe, la sexualité. Donc il est du

¹⁸ « Quel modèle de vibro peux-tu me conseiller ? », décembre 2002, « Quelles sont les meilleures positions à essayer dans la neige ? », février 2003, « Comment convaincre sa copine de porter des talons aiguilles ? », avril 2003, « Comment finir un rapport après avoir joui ? », juillet 2003.

¹⁹ Voir la conclusion du troisième chapitre.

rôle d'un magazine de presse féminine qui est du côté des femmes de leur donner des clefs en fait, et des informations sur la manière dont cela va se passer ailleurs. [...] la clef absolue aujourd'hui, c'est la liberté, c'est que chacun fait comme il a envie de faire. En revanche, c'est toujours bien d'avoir en clin d'œil des repères, c'est-à-dire, de se dire " moi mon mari veut que je lui fasse ça, mais je n'ai pas envie de lui faire parce que ça me fait pas plaisir. Qu'est-ce qu'elles font les autres femmes ? Elles le font ou elles ne le font pas ? " »

Le discours de Nathalie traduit une projection de son expérience sur les lectrices, une identification déterminée, qui légitime sa posture professionnelle. Elle poursuit :

« C'est d'avoir une espèce de curiosité comme ça qui puisse être un repère, et *Féminin* doit être ce repère pour plein de femmes. Il s'agit pas du tout de leur dire il faut faire comme ci il faut faire comme ça. Je pense par exemple à un papier qu'on avait fait sur la sodomie, qui avait fait débat au sein de la rédaction. La question c'est est-ce que si on fait un papier sur la sodomie en disant que les femmes aiment ça, les femmes les plus faibles, les plus fragiles, vont s'imaginer qu'il faut être sodomisées pour être, pour être une amante experte, pour être une femme épanouie ou une épouse parfaite. Bon c'est quand même surréaliste, c'est quand même enfin, on ne peut pas dire, vous voyez, on ne peut pas dire aux femmes [en riant] il faut se faire en... il faut se faire sodomiser. Euh, voilà, et donc ça avait été l'objet d'un débat, parce qu'il me semble que dans les interviews qu'on avait fait d'hommes, on avait essayé d'avoir des repères comme ça sur les pratiques sexuelles, avec des tables rondes d'hommes pour prendre la température, les hommes aiment sodomiser les femmes. Est-ce que les femmes aiment être sodomisées ? C'était la question à poser. Voilà, donc on avait fait, enfin c'était une journaliste de la rédaction qui avait fait ce papier en posant le pour et le contre. Vous voyez ? Pour ne pas imposer une ligne de conduite aux femmes, encore une fois, la clef, c'est la liberté. »

Le recours aux témoignages permettrait donc aux femmes de se « repérer » parmi les autres femmes au regard de leurs pratiques sexuelles.

Selon Monique, aussi rédactrice de *Féminin*, ce qu'elle décrit comme une « forte tradition du témoignage à *Féminin* » s'explique par :

« une évolution historique, c'est qu'en 1967, on venait justement d'une époque où il y avait pas d'informations, où apporter des informations comme ça avait un véritable rôle social quoi, et que maintenant l'information étant tellement plus présente plus diffusée dans la société, on va être, j'imagine, obligé en tant que journaliste d'un média grand public, de trouver de nouveaux angles. Et à ce moment là, je pense que historiquement, on va plus se rapprocher du vécu, éventuellement on va plus chercher à explorer des pratiques sexuelles, éventuellement, de plus en plus marginales, parce qu'il faut constamment trouver des sujets sexe et puis les renouveler, ou reprendre les mêmes sujets, et les traiter de manière différente. [...] je pense qu'il y a presque aussi une espèce de

fonctionnement circulaire je pense [...] entre l'édition, par exemple y a des maisons d'éditions genre Odile Jacob, quelques autres maisons d'édition, qui vont sortir des bouquins dont on a l'impression qu'ils sont fait pour la presse. [...] j'ai presque l'impression qu'il y a un circuit fermé, ils vont sortir des bouquins, qui vont arriver sur les bureaux des chefs de service, qui vont parler, je vous dis n'importe quoi, des nouveaux, souvent il y a nouveaux dans le titre, ça va être les nouvelles libertines, un truc comme ça. Je caricature, mais il y a sûrement eu un bouquin qui s'appelait les nouvelles libertines, donc voilà, ça va tomber sur les bureaux des directrices, elles vont se dire ah, super, hop on va faire un truc sur les nouvelles libertines...[...] voilà, on va trouver des nouvelles libertines, on va interviewer la personne qui a écrit le bouquin chez Odile Jacob ou Tartempion, sur les nouvelles libertines, et puis hop, ça va créer une espèce de tendance sur les nouvelles libertines [...] et ça va créer une tendance sans qu'on sache si vraiment elle correspond à une réalité réelle. »²⁰

Nathalie et Monique n'ont pas du tout le même point de vue sur leurs pratiques journalistiques. Nathalie a intégré la rédaction en 1999, Monique en 1979. Agée de cinquante-neuf ans au moment de l'entretien, elle est bien plus critique à l'égard de son métier et de l'évolution de sa rédaction. Au contraire, Nathalie promeut l'utilisation du témoignage pour donner des « clefs aux lectrices » tout en se défendant de « ne jamais leur dicter de conduite, voyez de ne pas être, de ne pas se prétendre être un modèle ». Dans *Féminin*, ce sont en écrasante majorité des témoignages de femmes. Dans *Masculin*, la rubrique « Le bar des filles » (« la rubrique la plus lue et appréciée du magazine, c'était la rubrique phare du magazine » selon Olivier) mettait en scène une discussion entre femmes sur un sujet défini par la rédaction. L'objectif selon le rédacteur en chef était de permettre aux lecteurs de « s'améliorer » avec les femmes, pour leur plaire.

Dans *Féminin*, ce sont des femmes qui témoignent. Ces témoignages sont là pour borner leur sexualité : les lectrices sont soit mises en concurrence avec d'autres femmes, présentées comme plus libérées sexuellement, ou soit alertées de certaines pratiques. Cet encadrement est possible grâce à l'identification. Des modèles ou des répulsifs sont institués. Dans la presse masculine, il n'y a pas de modèle univoque, car comme le souligne Olivier, le leitmotiv des discours sur la sexualité est « de rassurer » le lecteur. En novembre 2007, le « bar des filles » est un « Spécial femmes mûres », consacré à la sexualité des femmes de plus de 30 ans. En fait, de nombreuses questions posées par le rédacteur au groupe de femmes convoquées concernent non pas la sexualité des femmes prenant de l'âge, mais en fait celles des hommes :

²⁰ La promotion de nouvelles publications est aussi franche et un support d'articles dans *Féminin* au cours des années 1980 : en mars 1980 (« Enfin une sexologue-femme parle de l'orgasme »), en mai 1980 (« Embellissez votre après-l'amour »), en février 1981 (« Le vrai ou le faux bonheur-sexuel »), en septembre 1981 (« La sexualité des hommes vue par les femmes »), en juillet 1987 (« Comment mieux faire l'amour »).

- « matez-vous les jeunes hommes ? »
- « avez-vous déjà dépucelé un garçon ? »
- « nous améliorons-nous avec l'âge ? »
- « avec l'âge, tenons-nous plus longtemps avant d'éjaculer ? »
- « les jeunes lèchent-ils plus et mieux que les vieux ? »
- « avec l'âge, devenons-nous plus vicieux ou plus plan-plan ? »
- « un pénis de 18 ans est-il plus beau qu'un pénis de 40 ? »

En fait, toutes les questions de cet article abordent peu ou prou la sexualité masculine de façon détournée. En effet, la sexualité de ces femmes considérées comme « mûres » et uniquement leur sexualité n'est aucunement abordée. Aucune question ne se réfère à leurs plaisirs et désirs hors de tout système de référence masculin. L'androcentrisme, production sociale, est significatif.

Daniel Welzer-Lang le définit ainsi : « l'androcentrisme consiste aussi à participer d'une mystification collective visant, pour les hommes, à se centrer sur les activités extérieures, les luttes de pouvoir, la concurrence, les lieux, places et activités où ils sont en interaction (réelle, virtuelle ou imaginaire) avec des femmes en minorant, ou en cachant les *modes de construction du masculin*. [C'est moi qui souligne]»²¹ Dans le « bar des filles » de février 2008, quatre femmes sont interrogées à propos des préliminaires. Les questions concernent leurs préférences. Le lecteur est invité à les prendre en compte pour en tirer un bénéfice, et ici sexuel (et non pas conjugal). En effet, un encadré intitulé « Débriefing » récapitule les éléments clés des réponses des intervenantes et comment en tirer parti : « Quand passer au coït ? Lorsqu'elle vous le fait comprendre ! Vous jouissez trop vite ? Un « tu es si belle » limite en général les dégâts. Et puis, dans une heure, ce sera vous le roi... »

Cette pratique du témoignage dans la presse féminine renforce l'hypothèse foucauldienne d'une double dynamique de pouvoir et de plaisir. Les discours sur le sexe ne sont pas multipliés hors du pouvoir ou contre lui, mais là où il s'exerçait et comme moyen de cet exercice. « On le débusque et on le contraint à une existence discursive. »²² La gestion de la sexualité passe par cette mise en discours à laquelle la presse magazine participe largement. Ces discours sont soutenus par le régime articulatif savoir, pouvoir et plaisir. Ces mécanismes de contrôle fonctionnent comme des mécanismes à double impulsion : plaisir et pouvoir, plaisir d'exercer un pouvoir et plaisir d'y échapper. « Pouvoir qui se laisse envahir par le

²¹ Welzer-Lang D., Le Talec J.-Y., Tomolillo S., *Un mouvement gai dans la lutte contre le Sida. Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, Paris, L'Harmattan, Logiques sociales, 2000, p. 165.

²² Foucault M., *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976, p. 45.

plaisir qu'il pourchasse ; et en face de lui, pouvoir s'affirmant dans le plaisir de se montrer, de scandaliser, ou de résister. [...] Ces appels, ces esquives, ces incitations circulaires ont aménagé autour des sexes et des corps, non pas des frontières à ne pas franchir, mais les spirales perpétuelles du pouvoir et du plaisir. »²³ La presse féminine aborde la sexualité sous couvert d'affranchissement, de modernité sans pour autant sortir des cadres hétéronormatifs des rapports sociaux de sexe. Ce continuum de la confidence à la confession est une gestion de la sexualité à destination des femmes et une traduction de l'intériorisation des normes sexuelles.

« (Dé)-testez-vous » : de la psychologisation

Ce procédé invitant le lectorat féminin à l'introspection est renforcé par l'emploi de techniques d'auto-évaluation du public cible, grâce à des quizz, des tests concernant la thématique sexuelle. Leur utilisation sera récurrente dans *Féminin* à partir de la fin des années 1980, une fois l'« éducation sexuelle » des lectrices faite. L'épanouissement sexuel devient une valeur et un indicateur psychologique. En août 1989, un test permet à la lectrice de « Calcule[z]r [son] âge érotique » et se justifie par un discours psychologisant car : « Un constat s'impose : quel que soit l'âge réel, le comportement amoureux a la particularité de révéler une vérité profonde de la personnalité. » *Féminin* charge la sexualité d'enjeux existentiels pour ses lectrices, elle devient aussi une preuve de valeur identitaire, à l'insu du sujet, il faut suivre dans ce questionnaire « l'inspiration de votre subconscient. Il vous connaît mieux que vous-même. » En août 1991, les lectrices sont invitées à évaluer leur capacité à séduire. Le test « Etes-vous désirable ? Vos atouts » classera les lectrices en six catégories : mystérieuse, ingénue, brillante, sophistiquée, panthère et nature. Cette typologie est dans l'ensemble culpabilisante pour la lectrice qui lira son portrait, car il souligne les difficultés prévisibles. L'irrévérence aux normes sexuelles est présentée comme dangereuse. La sexualité des lectrices doit se conformer aux injonctions de sentimentalité et d'attention à l'autre : « Mais attention, vous pouvez passer pour une insensible au cœur sec, incapable d'élans. Si vous ne donnez jamais, vous risquez de peu recevoir. Les cœurs se lassent des conquêtes impossibles. ». La tempérance sexuelle est promue en creux : « Vous êtes trop docile et ils s'ennuient ». Les portraits valorisés qui ne se concluent pas sur des réprobations permettent le rappel des injonctions de genre : une sexualité de l'ordre du *care* « ils aiment vous sortir et

²³ Id., p. 62.

vous présenter à leurs amis parce que vous les rendez intelligents », androcentrée « votre côté délicieusement pervers met en valeur leur virilité ».

La psychologie est l'axe majeur des conclusions des tests de sexualité, en plus des tests de « personnalité » récurrents dans la presse féminine. Ces conclusions induisent chez le public une comparaison, une évaluation de leur comportement. Dès les années 1970, Robert Castel a souligné cette « psychologisation du social » par la diffusion de ce qu'il nomme « la nouvelle culture psy »²⁴. La presse magazine se fait l'écho de cette vulgarisation psychologique, au détriment d'un exposé à minima des contradictions entre idéal conjugal et émancipation féminine : « Les contraintes liées à la structure sociale globale ne sont pas prises en compte, et le social en est réduit à de la pure sociabilité »²⁵. Cette psychologisation des rapports sociaux affecte de manière visible les mondes du travail, mais aussi d'autres champs de l'activité humaine. La sexualité, essentialisée et perçue comme révélatrice d'un subconscient, est aussi en proie à ce processus de psychologisation, permettant de l'individualiser et de taire les logiques sociales en action. Dans son entretien avec Robert Castel, Eugène Enriquez conclut : « La normalisation de l'être humain est une déviation de la psychologie. La psychologie, la psychosociologie, la psychanalyse sont toutes fondées au contraire sur l'hypothèse de la diversité des êtres humains et des subjectivités, et sur l'idée que l'individu n'est jamais tout à fait achevé. Or, ce qui est prédominant à l'heure actuelle, c'est une psychologie très souvent biologisante, dans laquelle l'homme est quasiment prédéterminé. C'est de mon point de vue une psychologie à rejeter totalement. Je dirais la même chose d'une psychosociologie très adaptative. Ce qui triomphe – heureusement le triomphe n'est pas total ! –, c'est la plus mauvaise psychologie et la plus mauvaise psychosociologie ; comme le dit Vincent de Gaulejac, c'est la victoire de l'esprit gestionnaire dans l'ensemble de la société, qui propose de pouvoir tout mesurer. Et si on mesure, on le fait toujours par rapport à une vision normative de ce que les gens devraient être et du point auquel ils devraient arriver. » Les typologies des tests de la presse féminine viennent souligner la diversité des individus mais leurs injonctions resserrent l'éventail des comportements et pratiques légitimes, et procèdent à la normativité sexuelle. Michel Bozon souligne aussi cette tendance à la psychologisation des rapports sociaux de sexe et de la sexualité « Dans les médias, des disciplines à visée pratique comme la psychologie clinique

²⁴ Castel R. *et al.*, « D'où vient la psychologisation des rapports sociaux ? », *Sociologies pratiques*, 2008/2 n° 17, p. 15-27. DOI : 10.3917/sopr.017.0015.

²⁵ Id., p. 17.

ou la sexologie continuent à distiller des conseils subtilement normatifs pour traiter les problèmes individuels. »²⁶

Dans la presse féminine, les psychologues sont les experts désignés de la sexualité (contrairement à la presse masculine qui rejette leurs discours). *Féminin* les sollicite régulièrement. Ces spécialistes interviennent en général pour décrypter les discours, les recadrer. Dans l'article de mai 1993, « Les plus belles nuits », après les témoignages de quatre femmes, six sexologues donc quatre « psys » (neuropsychiatre, psychiatre, somatothérapeute, psychothérapeute) prodiguent des conseils aux lectrices. Et lorsque des sexologues sont invités, ils ne conseillent pas des pratiques techniques mais fournissent des explications psychologiques. C'est le cas dans l'article d'octobre 1995 « Pendant l'amour... » consacré aux pensées des lectrices durant un rapport sexuel. La sexologue et thérapeute du couple qui conclut l'article, axe son discours sur les mises en conditions pour « bien faire l'amour », comme « se déculpabiliser », « être bien dans sa peau ». En janvier 1999, le sexologue qui clôt l'article « Vierge après dix ans de mariage » aborde ce qu'il nomme « la non-consommation », c'est-à-dire l'absence de pénétration vaginale dans un couple, survalorisée au détriment des pratiques non-pénétratives (le goût pour l'une ou l'autre pratique n'est pas mentionné et ne constitue pas une raison légitime). Cette psychologisation des discours à destination d'un public féminin renforce leur normativité, et la rupture entre sensations et sexualité pour les femmes. L'intervention régulière de thérapeutes renforce la représentation d'une inadaptation physique des femmes à la sexualité.

Dans *Gay*, le discours psychologique est aussi présent, mais de manière moins directe et pour des raisons différentes. En effet, les « psys » ne sont pas convoqués pour recadrer les articles. Néanmoins, de nombreux articles ont abordé des préoccupations psychologiques voire existentielles au cours des premières années de publication (les pratiques bare-back, l'homosexualité en prison, la prostitution homosexuelle, la consommation sexuelle). Ces choix éditoriaux s'expliquent par une volonté d'accompagner les lecteurs confrontés à leur stigmatisation et leur marginalisation. Par ailleurs, ce discours psychologique sera contrebalancé par l'actualité pornographique, rubrique récurrente, à visée hédoniste²⁷.

²⁶ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Collection 128, Armand Colin, 2^{ème} édition, 2009, Paris, p. 7.

²⁷ Cette thématique est abordée dans le chapitre suivant.

3- Les marges de manœuvre et de résistance

S'autonomiser d'une médiation par les intérêts dominants

Dans les représentations de la sexualité dans la presse, l'hétéronormativité implique le déni de certaines dimensions sexuelles pour les groupes subalternes : l'absence de désir et d'objet de désir pour les femmes, adultes et adolescentes, un plaisir conditionnel, l'impensé de la sexualité sans implication sentimentale. Nicole-Claude Mathieu souligne l'importance du versant psychologique de l'expropriation de la classe des femmes et de leur sexualité. Leur conscience est médiatisée par les intérêts des dominants, les hommes²⁸. Cette médiation est pérennisée par le dynamisme de l'hétéronormativité qui implique une distinction des « rôles » des hommes et des femmes, et qui vient limiter la conscience des femmes. Cette limitation se traduit notamment par une restriction de leur sexualité à un cadre conjugal et affectif, dans une perspective androcentrée.

La sexualité pour les femmes hétérosexuelles n'est pas représentée dans la presse de la même manière que celle des hommes, notamment dans sa finalité. Celle des premières n'est pas envisagée « pour elles ». Or, ce cadre se traduit aussi dans la pratique : le primat du couple hétérosexuel, avec sa répartition inégale des tâches domestiques, aux bénéfices des hommes. D'autres cadres d'exercice de la sexualité ne sont pas représentés de manière valorisée par la presse féminine. Les femmes sont encouragées à échanger de la sexualité pour obtenir du couple, sphère où de l'énergie physique et psychologique leur sera extorquée. Mathieu critique de manière radicale l'idée de consentement des femmes : il « suppose déjà la conscience pleine et libre du sujet et au moins la reconnaissance des termes du contrat sinon de toutes les conséquences. »²⁹ Le partage inégal des tâches domestiques et la différence d'énergie dépensée sont deux des conséquences négatives de la mise en couple, y compris à l'époque contemporaine. La cohabitation hétérosexuelle correspond pour les femmes à un surcroît de travail et un allègement de cette charge pour les hommes. S'il faut parler de double journée de travail, il faut aussi parler de double semaine de travail : 83 heures par semaine entre le travail à l'extérieur et le travail domestique pour les femmes qui ont entre un et trois enfants. Cette répartition inégale et genrée des tâches ménagères demeure même dans les jeunes couples puisque selon une enquête récente du CEREQ, parmi les jeunes femmes interrogées vivant en couple, 25 % de celles qui déclarent à la fois gagner au moins autant d'argent, travailler au moins autant de temps et rentrer le soir en même temps ou plus tard que leur conjoint, assurent tout de même l'essentiel des tâches domestiques, mais seuls 8 % des

²⁸ Mathieu N.-C., *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, EHESS, Paris, 1985.

²⁹ Id., p. 236.

jeunes hommes qui sont moins bien rémunérés et ont un temps de travail moins long que leur conjointe disent réaliser l'essentiel de ces tâches.³⁰

Au moment le plus vif des revendications féministes au courant des années 1970, *Féminin* a repris ces discours et appelait à une remise en cause du patriarcat et à s'affranchir de la conjugalité comme unique mode d'existence légitime, ou tout du moins une remise en cause de ses modalités. Cette posture fut abandonnée, du fait d'une ré-essentialisation de la sexualité et de la dépolitisation de ces questions. Une critique radicale de la conjugalité ne fut pas revendiquée dans ce cadre hétérosexuel, par dénonciation de séparatisme, laissé au lesbianisme radical.

Les homosexuels sont spécifiés du fait de leurs pratiques sexuelles. Le cadre de leurs activités sexuelles est aussi marqué d'hétéronormativité : la conjugalité devient une voie de légitimation de leurs comportements. L'existence de titres de presse à destination d'un public homosexuel traduit une volonté d'émancipation à l'égard de l'hétéronormativité. Il s'agit de définir et de revendiquer un mode de vie, des aspirations, des goûts culturels, une *subculture* en somme spécifiquement homosexuelle.

Classe subie, communauté revendiquée ?

Un rapport social classe et hiérarchise les groupes opposés et reliés entre eux autour d'un enjeu. Les individus homosexuels sont initialement stigmatisés et sérialisés au cours de leur existence. Selon Didier Eribon, c'est le « choc de l'injure » qui « produit une prise de conscience de soi-même comme un « autre » que les autres transforment en objet. »³¹ L'injure constitue à la fois un arraisonement et une dépossession de soi. Elle n'informe pas la victime de son homosexualité mais de la prise de pouvoir de l'agresseur, elle est donc un énoncé performatif. Elle institue une rupture entre un soi stigmatisé et les autres, légitimes. Eribon reprend les corollaires de résistance liés à l'assujettissement soulignés par Foucault. « Un sujet est toujours produit dans et par la subordination à un ordre, à des règles, des normes, des lois... »³². L'assujettissement constitue aussi une production de subjectivité. C'est encore plus vrai pour des sujets assignés à des places subalternes comme les gays. Les productions de modes de vie, d'interstices de liberté d'un monde gai sont des signes de résistance. Les homosexuels, une fois le choc de l'injure intégré, peuvent emprunter un chemin de

³⁰ Couppié T. et Epiphane D., « Vivre en couple et être parent : impacts sur les débuts de carrière », *Enquête Génération 98, Regards sur le parcours professionnel et la situation familiale*, CEREQ, Bref n° 241, mai 2007

³¹ Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris, 1999, p. 30.

³² Id., p. 16.

« subjectivation », voire de « resubjectivation ». Ils ont la possibilité de recréer une identité personnelle à partir de l'identité assignée, par conséquent la réinvention de cette identité est toujours liée à l'identité assignée selon Eribon. Il souligne un processus qui mène de l'assujettissement à la réinvention de soi, de la subjectivité subie, assignée par l'ordre social, à la subjectivité choisie. Dans un premier temps, l'individu est assigné à une classe minorée, subalterne, sans marge de manœuvre, au sein de laquelle les individus sont isolés les uns par rapport aux autres. Le « monde gai », matérialisé dans les espaces urbains où il s'intègre, est une réponse à cette stigmatisation et cette marginalisation. L'individu initialement isolé intègre un monde en résistance dans « sa fuite vers la ville ». Cette nouvelle visibilité homosexuelle héritée des années 1980 contrecarre le reproche de communautarisme. Le monde gai, la communauté gaie n'a pas eu recours au séparatisme, à la « ghettoïsation ». Eribon précise que « La mobilisation homosexuelle, la sortie au grand jour et l'intensification de la vie subculturelle représentent assurément (avec le féminisme) une des plus intenses mises en question de l'ordre institué, sexuel et donc social, mais aussi « épistémologique », du monde contemporain. »³³

Le terme de communauté, son utilisation fait débat au sein du monde homosexuel. Gabriel Girard expose dans sa thèse³⁴ trois points de vue qui se sont opposés après l'arrivée des trithérapies. En effet, les homosexuels ont dû se mobiliser entre 1984 et 1996. Se mobiliser, c'est-à-dire passer de conditions individuelles à l'action collective. Les nouveaux traitements, les oppositions au sein du monde gai (relayées pas la presse) concernant la prévention (et les pratiques de barebacking) ont fragilisé cette mobilisation. Les fronts de lutte furent à réinventer. Il fallut redéfinir les fondements d'une communauté gaie, et son ciment. Ou au contraire, souligner son impasse. Ce fut la position de Frédéric Martel. La revendication communautariste serait dangereuse car elle fragiliserait l'ensemble républicain. Elle peut constituer une stratégie momentanée (comme pour la reconnaissance des couples homosexuels) mais non une pratique durable. Elle est selon Martel de fait appelée à disparaître face à une normalisation de l'homosexualité, davantage tolérée. Pour Eribon, la production d'un « monde gai » est une réaction à l'oppression et une sphère de réinvention des subjectivités homosexuelles. La « communauté » est une production de l'homophobie, et en se politisant, elle est un outil de mobilisation. Pour Philippe Mangeot, auteur de l'article

³³ Ibid., p. 49.

³⁴ Girard G., *Risque du sida et structuration des sociabilités homosexuelles. Analyse sociologique des normes de prévention en France, 1989-2009*, p. 203-208, sous la direction de Geneviève Harrou-Paicheler, soutenue le 28/02/2012 devant Barry Adam (rapporteur), Nathalie Bajos, Marc Bessin, Marcel Calvez, consultable à : http://tel.archives-ouvertes.fr/index.php?halsid=kbot08e9ae3mr23u6coilc6l30&view_this_doc=tel-00676665&version=1, page consultée le 07/12/12.

« Communautarisme » du *Dictionnaire contre l'homophobie*, la dénonciation du communautarisme gai est un moteur de mobilisation communautaire. Cette dénonciation se fait au nom d'un idéal républicain qui se veut universel, et par conséquent menacé par les revendications minoritaires. Or, cet universel, comme le souligne pertinemment Mangeot est instauré du fait de sa confusion avec le majoritaire, l'hégémonique. Il est avant tout masculin, « blanc », hétérosexuel. La revendication communautaire gaie est une remise en cause de cet universel genré, racisé et hétérocentré et une précision de ses traits, leur révélation. Elle constitue une résistance, un refus d'une soumission à l'assignation.

La presse gaie matérialise cette résistance. L'hétéronormativité assigne une identité gaie spécifique, stigmatisée. *Gay* revendique une mobilisation communautaire, et les enjeux de cette mobilisation ont évolué. Initialement, cette stratégie était fondée sur la prévention du VIH et la dénonciation des pratiques bareback. Frédéric, rédacteur du magazine, souligne de quelles manières la mention de figures du barebacking, comme Guillaume Dustan, a ébranlé cette communauté idéalisée³⁵. Avec l'arrivée des nouveaux traitements du VIH, *Gay* relaie de nouveaux enjeux communautaires, comme l'ouverture du mariage aux individus de même sexe et l'homoparentalité. Ces questions sont à l'agenda politique avec l'examen de la proposition de loi début 2013 autorisant le mariage entre deux individus de même sexe. L'ouverture du droit à la procréation médicalement assistée pour les couples homosexuels a finalement été repoussée. Cette revendication constituera durant quelques temps encore pour *Gay* un ciment communautaire. Malgré une potentielle égalité en droit, des fronts de lutte demeureront comme la lutte contre l'homophobie. Mais au même titre que le féminisme, les inégalités seront invisibilisées car étant devenues illégales. La presse homosexuelle, relais médiatique d'une communauté réelle car stigmatisée, est alors tentée de (hétéro)-normaliser son lectorat.

³⁵ extrait déjà cité : « parce qu'on était en plein dedans, personne n'en parlait, et déjà ça faisait longtemps et il fallait que le truc sorte. C'était pas dit et les homos avaient un peu honte, fallait laver le linge sale en public et dire qu'il y avait un truc exemplaire qui s'était mis en place au début du sida un truc fantastique, et tout d'un coup, quelques personnes, ce qui montrait vraiment les limites de la communauté, justement, car certains se disaient je l'ai et que les autres l'attrapent je m'en fous, au contraire tant mieux, on sera plus. Donc ça montrait les limites d'une espèce de communauté idéale à laquelle on avait pensé, c'est-à-dire qu'elle devait aussi solidaire et aussi solidaire d'autres causes de minorités, te c'est là qu'on est un peu tombé de haut, et qu'on s'est aperçus que bah en fait non. Et à la fois c'était tant mieux. Ça veut dire qu'on était comme tout le monde, comme les hétérosexuels, voilà. Et à la fois un peu décevant, car c'était les premières failles dans une communauté qui avaient été très soudée. »

Libre de choisir les moyens de subordination, devenir consommateur

Cette tentation d'abandonner des revendications communautaires est évoquée par Frédéric, rédacteur de *Gay*.

« Les choses sont compliquées actuellement pour la presse gaie, moi je pense qu'un magazine gai n'a plus sa place aujourd'hui. [...]Après il y a une autre solution c'est de faire un magazine qui est totalement Life Style sur le modèle des féminins, c'est-à-dire avec un ton gai, qui est drôle, un peu superflu, qui se lit aux chiottes ou dans le train, qui se lit rapido et qui assume à la fois son côté superficiel. Le problème c'est qu'ils veulent faire les deux, et ça ne me semble pas compatible. J'ai un peu de problème à penser qu'on peut faire à la fois un sujet sur l'homophobie à côté des crèmes de beauté à 150 euros avec des perles de caviar. Voilà c'est un choix et j'ai l'impression qu'on n'arrive pas à décider, c'est-à-dire qu'on se dit à la fois je vais passer pour une idiote dépolitisée et moi je vais passer pour un chiant de militant. Et *Gay* reflète tout ça. »

La tentative d'assimilation de *Gay* passe donc par une dépolitisation de son propos. Les discours alternatifs aux schèmes hétérosexuels (comme le mariage) sont peu promus. Le lectorat de *Gay* est envisagé comme un groupe de consommateurs urbains, au pouvoir d'achat important, avides de nouveautés. L'existence des pages Mode, Beauté, Déco, High-Tech³⁶ et la présence de « tunnels » publicitaires généralistes³⁷ témoigne de cette reconnaissance des lecteurs gais comme des consommateurs ordinaires. Cette légitimité est acquise au prix d'un lissage du discours, et d'une déshomosexualisation de *Gay*. De manière anecdotique, cette déshomosexualisation du magazine passe aussi par les annonces publicitaires. Dans le numéro de septembre 2009, plusieurs publicités mettent en scène un homme et une femme, parfois en couple. Pour les vêtements Paul & Joe, le couple hétérosexuel marche en se tenant par la taille. Pour les épilateurs E-One, le couple est en sous-vêtements sur un lit, les deux personnages se caressant réciproquement les cheveux. Il y a une tentative d'ouverture du magazine à un lectorat hétérosexuel. Julie, rédactrice de *Gay*, analyse cette orientation éditoriale comme « un peu placardisante, ou qui replacardiserait les gays, c'est-à-dire qu'on sortirait un peu du paradigme on est gais on est fiers » au bénéfice d'une promotion du néo-libéralisme : « là, c'est la toile de fond libérale donc c'est un retour mais avec une grande toile de fond libéral faut sauver le magazine, ça marche plus. » Julie dénonce la nouvelle orientation du magazine :

³⁶ *Gay*, n°147, septembre 2009.

³⁷ C'est-à-dire une suite d'annonces, et ceci avant même le contenu rédactionnel. Pour le numéro précité : Lacoste, Paul & Joe, Darty, Nokia.

« la ligne éditoriale [est] “soyons *gay friendly*”³⁸, qui est catastrophique. Car l’identité du magazine, le magazine s’est construit sur l’affirmation de l’identité gaie dans un monde hétérosexuel, tu vois. [On] est en train de retourner la logique en expliquant qu’il faut d’abord, enfin, que la cible soit plus hétérosexuelle que tout le monde puisse lire *Gay* et donc que l’identité gaie soit moins agressive tu vois, moins sexualisée, donc on met toujours des cover boys en interne, mais on a plus le poster boy, tu sais avant il y avait un grand poster, les photos doivent beaucoup moins être sexuelles, donc les sexes en érection de toutes façons sinon c’était sous blister et au rayon porno, mais il y avait toujours un peu d’évitement, tu vois, toujours deux ou trois photos qui étaient un peu pornos, ça, [on] les enlève. Enfin [on] essaie de faire un magazine très lisse. »

Julie souligne cette revendication initiale d’une communauté spécifique car spécifiée et l’abandon de cette posture au profit d’une représentation moins gaie. Elle précise en parlant du dernier rédacteur en chef : « il a voulu casser cette communautarisation pour faire un magazine qui pourrait, il l’a dit lui-même, c’est ces termes, concurrencer avec *GQ*. »³⁹

Libération sexuelle ou libéralisation économique-sexuelle ?

Le paradigme de la révolution sexuelle des années 1970 aboutissant à une libération sexuelle des conduites contemporaines est largement médiatisé. Pourtant, il est nécessaire de questionner cette notion. A quelles fins est-elle reprise dans la presse ? Le desserrement de certains foyers de gestion de la sexualité ne s’est pas traduit par une absence de normes sexuelles. Pourtant, les sexualités actuelles sont marquées de cet héritage freudien d’une pulsion sexuelle naturelle que la société viendrait canaliser. Ce que démontre la sociologie de la sexualité, c’est que les pratiques humaines sont des constructions sociales. Le postulat naturaliste est utilisé pour « réenchanter » la sexualité et discréditer des pratiques jugées immorales. Ce fut par exemple le cas avec la remise, en février 2012, à Jeannette Bougrab du rapport « Et si on parlait de sexe à nos ados ? », par deux gynécologues, Israël Nisand et Brigitte Letombe, et une psychanalyste et psychologue, Sophie Marinopoulos. En effet, les auteurs préconisent des mesures contre la pornographie dont l’exposition précoce serait lourde de conséquences : « difficulté à construire une relation amoureuse stable, bouleversement du rapport homme-femme, attentes et perceptions biaisées de l’expérience sexuelle ». La condamnation globale de *la* pornographie traduit le rejet social du fait que des adolescents

³⁸ Littéralement « amical avec les gays », c’est-à-dire tolérant et bienveillant envers les homosexuels, sans y être directement lié, solidaire ou militant.

³⁹ *GQ* est un magazine qui cible les hétérosexuels.

construisent leurs représentations avec des images d'adultes ayant des rapports sexuels. Ce rejet témoigne d'une perception de la sexualité comme une essence immanente, anhistorique, qui surgirait à l'adolescence. L'excitation et la masturbation font appel à des supports : *Playboy* il y a trente ans, la cassette du film pornographique diffusé sur Canal + dans les années 80, le DVD avant l'expansion du web. Les désirs, les relations, les pratiques, les comportements licites sont marqués par des contextes socio-culturels et nécessitent des représentations. Cet effroi que suscite régulièrement la pornographie dessine en creux les résistances à la démythification de la sexualité. La perception libératoire et utopiste de la sexualité héritée des années 1970, garantie d'un couple harmonieux, est encore tenace.

La presse magazine encourage donc régulièrement son lectorat à « se libérer », à « libérer sa sexualité ». Cette injonction renforce la suspicion contemporaine à l'égard du manque d'appétence sexuelle, le plus souvent pour un public féminin. Avant la rupture consommée⁴⁰ à la fin des années 1960 entre sexualité et procréation, être une femme respectable passait par un faible intérêt affiché pour les choses du sexe. La diversification des pratiques sexuelles déclarées entre le rapport *Simon* et la première enquête ACSF⁴¹ ainsi que le fondement sexuel du couple⁴² sont le signe de cet enthousiasme sexuel contemporain. L'absence de sexualité dans un cadre conjugal est à présent le signe que quelque chose ne va plus. « Qu'il y ait ou non des enfants, l'inaction sexuelle met en danger la stabilité de la construction conjugale. »⁴³

Je l'ai mentionné précédemment, la sexualité, notamment pour les adolescentes est représentée dans la presse comme un outil pour pérenniser le couple. La sexualité est une monnaie d'échange⁴⁴, contre de la conjugalité. Cette instrumentalisation à des fins conjugales de la sexualité est le signe que des injonctions nouvelles pèsent sur les conduites des femmes. Le couple, sexualisé tout au long de sa durée d'existence, demeurant un idéal, induit une plus grande disponibilité sexuelle des femmes hétérosexuelles. En effet, les transformations des comportements sexuels des quarante dernières années n'ont pas induit une plus forte représentation d'objets de désirs pour les femmes hétérosexuelles, c'est-à-dire des hommes en

⁴⁰ « ce que les démographes ont appelé la seconde révolution contraceptive n'est en fait que l'aboutissement d'un processus séculaire d'autonomisation de la sexualité vis-à-vis de la procréation » in Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin, collection sociologie 128, 2002, p. 29.

⁴¹ Notamment la fellation, auparavant considérée comme une spécialité de prostituée, Id., p. 37.

⁴² L'expérience sexuelle « est devenue l'expérience fondatrice des relations conjugales et affectives, le langage de base de la relation. » Ibid., p. 34.

⁴³ Ibid., p. 37.

⁴⁴ Ferrand A., « La « libération sexuelle » est une guerre économique d'occupation », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 3 | Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010, Consulté le 19 novembre 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1402.html> ; DOI : 10.4000/gss.1402.

posture de disponibilité sexuelle. Les tentatives se sont soldées soit par des échecs éditoriaux⁴⁵ soit par de vives réactions. En effet, une trop forte connotation homosexuelle est reprochée aux calendriers des « Dieux du stade », une des rares représentations d'objets de désir. Le public est nécessairement envisagé comme masculin, et donc gai. Cette faible représentation des objets de désir potentiels pour les femmes hétérosexuelles induit un silence sur ce désir. La dite-libération sexuelle s'est traduite par une plus forte représentation de la disponibilité sexuelle des femmes, et non pas une revendication de la presse féminine hétérosexuelle à représenter les hommes en objets de désir.

Je reprends ici l'argumentaire d'Annie Ferrand, même si je ne partage pas pour autant l'ensemble de ses positions. Par libération économique-sexuelle, elle entend : « la sexualité libèrerait les femmes et les femmes libérées aimeraient ce que la société nomme sexualité. D'autre part, la consommation serait le moyen et la conséquence d'une liberté économique. Les magazines féminins construisent la figure d'une femme doublement « libérée » : elle veut jouir dans les cadres inchangés de la sexualité sexiste et elle est une consommatrice décomplexée. Ils nous suggèrent des produits et des techniques pour nous *mettre en valeur*, en concurrence entre nous, pour augmenter notre désirabilité aux yeux des hommes. Notre corps devient un ensemble de « capitaux » à gérer (capital jeunesse, énergie, beauté, santé, etc.). Ils nous donnent une « valeur » si nous savons les capitaliser et les mettre en scène. »⁴⁶

Adolescente participe à cette promotion accrue et contemporaine de plus de disponibilité sexuelle sous couvert de libération sexuelle, le but étant de susciter le désir des pairs, et pas nécessairement pour en retirer plus de plaisir sexuel. La travailleuse du sexe, archétype de la disponibilité sexuelle, est une figure régulièrement convoquée. En juin 2001, pour la lectrice adolescente, il s'agit de « Lui faire l'amour comme une pro ». Afin d'afficher une féminité, performance de genre, respectable, elle devra se souvenir qu'« une pro ne montre jamais qu'elle l'est » et « laisse penser [Jules] que c'est lui qui mène la danse. » Et parmi les « six règles d'or pour que rien ne capote », l'article précise de « Ne pas se brusquer s'il parle un peu crûment pendant » et « On s'expliquera après, à froid et sans hystérie ». La lectrice devra donc accepter que son partenaire dépasse ses limites en matière de respect, au moment du rapport, au risque de passer pour une (féministe) hystérique, figure déssexualisée.

Les lectrices sont régulièrement encouragées à maintenir le désir sexuel de leur partenaire : à titre d'exemples, en mai 2004, « Pimentez vos câlins », en avril 2005 « Musique, lingerie, jeux... Faites monter l'excitation », en mars 2006, « L'exciter : révisez

⁴⁵ Voir le chapitre précédent avec l'expérience de *Bagatelle*.

⁴⁶ Ferrand A., article cité.

vos classiques... on vous dit lesquels ». Ces articles conseillent la pratique du « Strip – [tease car] c'est chic ! », de « massage coquin », de « sortir sa panoplie de vamp », de « l'allumer par tchat interposé », de faire « l'amour au téléphone », c'est-à-dire des services sexuels initialement rétribués. Ces services ont pour objectif d'assurer la pérennité de la relation. Les lectrices sont ainsi prédisposées à assurer leur nouveau travail de « care » conjugal : être la garante du couple.

Irène Jonas souligne dans son article les nouvelles attentes à l'égard des femmes « libérées » en matière de travail de pacification des couples en soulignant que « c'est d'abord la vie conjugale des hommes qui doit être harmonieuse. »⁴⁷. Son analyse d'ouvrages de vulgarisation psychologique se référant à la différenciation des sexes, montre qu'il s'agit du tribut à payer pour les femmes en contrepartie des débordements d'un féminisme jugé d'arrière-garde, et ayant déstabilisé les hommes, et la conjugalité. Les femmes se doivent d'être garantes de l'épanouissement conjugal, épanouissement qui passe nécessairement actuellement par une sexualité non routinière. Or, les hommes ne sont pas encouragés par la presse masculine à se renouveler, à se rendre disponibles sexuellement. Cette presse au contraire convoque pour parler de sexualité des travailleuses du sexe, qui plus est *mainstream*, disponibles au bénéfice des hommes. L'inverse dans *Masculin* ne s'est pas produit : Rocco Siffredi n'a pas pris la tête de la rubrique sexuelle pour discourir de l'optimisation du plaisir des partenaires sexuelles des lecteurs, et des postures à adopter pour éveiller leurs désirs.

Féminin fait aussi la promotion de ce discours de libéralisation économico-sexuelle. En 2001, l'article « Déshabillez-vous ! » est un reportage à propos de cours de strip-tease qui « apprennent même aux mères de famille à faire valser leur dessous pour embraser leur couple. » Si la rédactrice précise qu'au moment d'enlever son soutien-gorge lors d'un de ces cours, elle « pense à ceux des féministes jetés dans les manifs de 68. Tant de luttes pour en arriver là... », elle conclut pour autant qu'à son retour chez elle, son ami l'attendait avec « l'œil qui frise », et étant courbaturée, elle s'est couchée de suite, « Sexy comme une bûche ». L'excitation du conjoint par le biais d'artifice de professionnelles du sexe est devenue une valeur qu'il faut atteindre. A la suite de cet article, la rédaction tente un « recadrage » en s'interrogeant sur un retour de la « femme-objet ». Or, en réponse à ce qu'elle désigne comme un phénomène, elle fait appel à des figures de femmes jugées indépendantes pour « contrer la déferlante des femmes-objets, Madonna, priez pour nous ! ».

⁴⁷ Jonas I., « Un nouveau travail de care conjugal : la femme thérapeute du couple », *Recherches familiales*, 2006/1, n°3, pp. 38-46.

Féminin n'inscrit pas cette problématique dans un cadre social mais la limite à une responsabilité des femmes. L'article ne s'interroge pas sur les finalités de cette disponibilité sexuelle qui ne s'échange pas contre plus de plaisir sexuel ou plus (d'objet) de désir. Cette disponibilité renouvelée est associée à des signes d'épanouissement car le désir et ses objets pour les femmes hétérosexuelles demeurant des impensés, le tour de passe-passe libéral fut de promouvoir la libération sexuelle grâce à une réactualisation de la disponibilité sexuelle des femmes. La presse féminine assure la promotion de cette disponibilité, mais dans des cadres conjugaux. En effet, l'utilisation ambivalente des accessoires et techniques de la prostituée est toujours limitée au bénéfice des partenaires, car la menace du stigmate de « salope » demeure. Comme l'explique Paola Tabet :

« Garder les femmes dans la famille, préserver le mariage et la famille, signifie garder la structure fondamentale des rapports sociaux de sexe. Il est bien évident qu'à ces fins toutes les formes de pouvoir, individuelles et collectives, sont mobilisées, depuis les plus coercitives aux formes idéologiques, à la lourde stigmatisation des femmes qui ne sont pas sur le "droit chemin". »⁴⁸

Les femmes manifestant leur appétence sexuelle sont la cible d'une forte stigmatisation car elles sont susceptibles de ne plus limiter leur sexualité à un cadre conjugal et sentimental stable (et par conséquent, de ne plus envisager la conjugalité comme l'unique modèle).

« Ces femmes se trouvent quelque part en situation illégitime par rapport à l'ordre sexuel dominant (bien qu'elles soient à leur tour elles aussi insérées dans les rapports de pouvoir entre hommes et femmes). Le discours de légitimité, la stigmatisation des "putains" est très forte, et tout cela contribue à garder les femmes dans la famille et à maintenir ainsi la structure familiale. »⁴⁹

La presse féminine encourage ses lectrices à *jouer* les « putains » dans un cadre conjugal. Cette promotion est une forme réactualisée de l'appropriation de ce groupe et de leur sexualité et un maintien du continuum des échanges économique-sexuels. Car comme le souligne Tabet, au-delà d'une opposition simpliste entre conjugalité et prostitution, « La catégorie "putain, prostituée, prostitution" en fait ne se distingue pas par des traits spécifiques, ni par un contenu concret ; elle est définie par une relation : *cette catégorie est une fonction*

⁴⁸ Trachman M., « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 2 | Automne 2009, mis en ligne le 14 décembre 2009, Consulté le 20 novembre 2012. URL: <http://gss.revues.org/index1227.html> ; DOI : 10.4000/gss.1227.

⁴⁹ Trachman M., « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 2 | Automne 2009, mis en ligne le 14 décembre 2009, Consulté le 20 novembre 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1227.html> ; DOI : 10.4000/gss.1227.

des règles de propriété sur la personne des femmes dans les différentes sociétés. Et, plus précisément, la transgression, la rupture de ces règles. Si elle apparaît comme un scandale, c'est justement parce qu'elle contrevient aux règles fondamentales sur lesquelles se fondent la famille et la reproduction »⁵⁰. Il faut simuler la disponibilité sexuelle de la travailleuse du sexe mais sans pour autant échapper à la conjugalité, c'est-à-dire sans s'affranchir de ce qui pourrait être échangé contre cette sexualité (du couple) et donc *sans transgresser les règles d'appropriation contemporaine occidentale des femmes*. En conséquence, des articles de la presse adolescente ou adulte féminine insistent sur les « dangers » de la pornographie, de l'échangisme, de la prostitution, c'est-à-dire quand du couple n'est pas échangé contre de la sexualité (« Raffaëla Anderson, Voyage au bout du hard » en juin 2001, « Echangisme ces couples qui jouent avec le feu » mai 2001, « Halte au porno dégradant » juin 2002, « Ces jeunes filles qui sex-ploient » en mai 2004).

L'émancipation des femmes se fait au regard d'une pudibonderie, d'une inappétence sexuelle suspecte à l'époque contemporaine et non à l'égard de la conjugalité. Le couple demeure un horizon et comme le souligne Isabelle Clair⁵¹, celui-ci, dans sa version moderne, recèle une contradiction dans son principe actuel d'éthos égalitaire entre hommes et femmes, en demeurant profondément différentialiste, au gré de la complémentarité entre les sexes. Ses résultats d'enquête auprès de jeunes ruraux et urbains rejoignent ceux d'Irène Jonas concernant le travail de « care » conjugal dévolu aux femmes. Les tensions qui traversent le couple contemporain sont imputées à l'individualisation, et surtout celles des femmes. Si le projet conjugal est partagé par les hommes et les femmes, la fonction de stabilisation du couple revient aux femmes, en endiguant le désir, mais aussi les excès festifs, au risque de prendre les traits de la « mégère », et s'interdisant ces débordements : « Cette fonction n'est pas nouvelle. [...] C'est l'entrée en couple qui change toute [...] parce que l'installation matérielle signifie une prise en charge de la majorité du travail domestique qui accélère et renforce leur prise de fonction. »⁵² La presse magazine rappelle régulièrement à ses lectrices qu'elles doivent *faire* du couple, mais sans mentionner que certains bénéfices leur seront spoliés.

Natacha Chetcuti impute au libéralisme económico-sexuel un effet sur les comportements sexuels lesbiens : « L'influence des discours idéologiques et de l'industrie du sexe sur les scripts des techniques sexuelles apparaît très clairement dans l'évolution de la

⁵⁰ Id.

⁵¹ Clair I., « La découverte de l'ennui conjugal », *Sociétés contemporaines*, 2011/3, n°83, pp. 59-81.

⁵² Id., p. 75.

place des objets sexuels chez les lesbiennes au cours des dix dernières années. En effet, l'époque contemporaine n'est plus à la suggestion, mais à l'exhibition et à l'ordonnance de normes à suivre et les lesbiennes n'échappent pas aux produits vendues par l'industrie du sexe. »⁵³ Cette reprise des codes et accessoires du marché du sexe par *Lesbienne* est, comme je l'ai mentionné auparavant avec l'article à propos des sex-toys, présentée dans un cadre conjugal.

⁵³ Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Payot, Paris, 2010, p. 187.

Les stratégies rédactionnelles des articles consacrés à la sexualité sont donc diverses au gré du jeu des rapports sociaux, et notamment de sexe. L'orientation majoritairement hédoniste de *Masculin* témoigne de la légitimité de la sexualité des hommes hétérosexuels. Ces représentations ne révèlent pas d'enjeux existentiels. La position du lectorat est confortable, la sexualité n'est problématisée que sous ses aspects techniques. Les scripts sexuels, avec leurs injonctions, sont aussi à destination des hétérosexuels, mais le prix à payer est différent pour les femmes. Ils échangent contre de la sexualité du plaisir, et les discours de presse qui leur sont destinés sont là pour optimiser ce plaisir. En revanche, la presse magazine fait de la sexualité pour les femmes une monnaie d'échange contre du couple. En retour de sexualité, le plaisir est supplanté par la conjugalité. Cet encadrement conjugal des femmes, sous couvert de sentimentalisme, est le signe d'une autonomie qui ne leur est pas reconnue. Leur destinée ne peut s'envisager d'une manière totalement indépendante. Le couple les complète, les aboutit, et la sexualité est promue comme un outil de cet aboutissement existentiel. La rhétorique psychologique dans la presse féminine fait de la sexualité une quête pour les femmes, quand elle est une évidence pour les hommes. L'objet de désir dans la presse féminine est la sexualité elle-même, nécessairement moderne. Cette sexualité contemporaine requiert de l'appétence sexuelle, du désir malgré la rareté de représentations d'hommes hétérosexuels en posture de disponibilité sexuelle. La modernité sexuelle constitue le nouvel objet de désir. La presse féminine compense en l'absence d'objets de désir pour ses lectrices. La crainte d'être jugée rétrograde, car non libérée sexuellement (voire féministe) l'encourage à valoriser une disponibilité sexuelle renouvelée, à des fins conjugales.

La conjugalité est aussi un ressort de discours dans la presse gaie au tournant des années 2000. Ce discours conjugal dans la presse gaie est la traduction dans la presse des revendications des groupes homosexuels en matière de mariage et de parentalité. Elle permet aux publications de normaliser leur lectorat en quête de reconnaissance sociale. La neutralisation de la presse gaie se fait au profit d'une posture de consommateur et d'une assimilation aux normes hétérosexuelles. Cette évolution de la ligne éditoriale de *Gay* (et par extension des mobilisations homosexuelles) soulève la pertinence de penser des rapports sociaux de sexualité et leur articulation avec d'autres rapports sociaux, de classe, de « race ». En devenant une cible de discours publicitaires, le lectorat homosexuel est reconnu comme inséré favorablement dans un rapport de classe et pouvant bénéficier d'une distinction et d'une position hiérarchique dont il est victime dans le cadre hétéronormatif. Ces questions des rapports sociaux de sexualité, de l'hétérosexualité et de l'homosexualité comme institutions, sera discutée de manière plus détaillée dans le dernier chapitre. Elle traverse le monde de la

recherche actuellement, réactivée par les débats autour de la légalisation du mariage pour les homosexuels⁵⁴. Cette articulation des rapports sociaux de classe, de sexe, de « race » se matérialise dans la presse magazine par la médiatisation de la pornographie. Cette reprise médiatique, si elle n'est pas univoque, entre diabolisation et promotion, fut une modalité majoritaire. Les mondes pornographiques, au tournant des années 1990-2000, sont devenus des instruments de discours sexuels. Cette utilisation révèle la pérennité de certaines injonctions.

⁵⁴ Voir notamment Rebutini G., « “ Mariage pour tous ” et émancipation sexuelle. Pour une autre stratégie politique », consultable à : <http://www.contretemps.eu/interventions/%C2%AB-mariage-tous-%C2%BB-%C3%A9mancipation-sexuelle-autre-strat%C3%A9gie-politique>, consultée le 02/01/2013.

Partie III

La pornographie, un enjeu médiatique et académique

Cette troisième partie sera consacrée à l'articulation entre les discours médiatiques généralistes, politiques et académiques et la thématique pornographique. En effet, si cette recherche n'est pas initialement consacrée aux productions pornographiques et à leurs usages, ces sujets sont régulièrement abordés dans la presse magazine *Life Style*. Ils constituent aussi un objet de discours dans l'espace politique, en s'appuyant souvent sur des analyses philosophiques, voire sociologiques. La thématique pornographique constitue récemment un nouvel objet de recherches en réaction à ces productions discursives, porteuses de normativité.

Le traitement médiatique de « la » pornographie sera l'objet du chapitre 8. Dans le corpus, il s'agit d'une thématique transversale aux différents magazines, y compris de la presse adolescente. Or, ce recours à la pornographie est différent selon les lectorats ciblés, n'est pas porteur des mêmes enjeux et n'induit pas les mêmes effets. Dans la presse homosexuelle, aborder la pornographie constitue une ressource éditoriale. Elle permet de discourir d'une sphère spécifiquement et explicitement gaie, et ce depuis la création du magazine *Gay*. Elle est valorisée par le magazine et elle constitue une approche hédoniste, positive de la sexualité homosexuelle, en rupture avec une approche en matière d'exposition au risque (à l'infection VIH, mais aussi à la stigmatisation). Pour un lectorat lesbien, les discours sur l'actualité pornographique relèvent d'une tentative d'émancipation de l'hétérocentrisme en matière sexuelle. La représentation d'actes sexuels entre femmes constitue un des piliers de la pornographie hétérosexuelle, une mise en scène de fantasmes considérés comme hétérosexuels. Il s'agit dans la presse lesbienne de promouvoir une pornographie produite par des lesbiennes sans la médiation hétérosexuelle, et donc des représentations lesbiennes « déshétéronomativisées »¹. Dans la presse masculine hétérosexuelle, la pornographie est réellement incarnée, puisque trois *porno-stars* se sont succédées comme rédactrices de la rubrique « Sexualité », à la place d'Olivier. Cette substitution n'est pas anodine et instaure une confusion entre leurs personnages publics et leur intimité, mais aussi entre sexualité et pornographie. Cette focalisation et cette consécration de nouvelles expertes de la sexualité instaurent aussi dans le discours du magazine une différenciation entre deux figures de femmes : la comédienne de films pornographiques et la femme quotidienne, que le magazine confronte à la première. Au final, la « pornographie » constitue dans la presse magazine un instrument pour transmettre d'autres discours. Dans la presse gaie, les discours sur les productions pornographiques (actualités, interviews d'acteurs,

¹ Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Payot, Paris, 2010.

anthologies) sont avant tout l'occasion de renforcer un des piliers éditoriaux : la lutte contre le sida et la dénonciation des pratiques *Bareback*. Ils constituent aussi la valorisation d'une figure gaie aux antipodes de la figure de la « tapette » stigmatisée, produite par l'hétéronormativité : un homo-sexuel actif et puissant. Dans la presse hétérosexuelle, masculine et féminine, la pornographie constitue aussi un rappel des normes sexuelles. Elle n'est pas un outil de transgression.

Dans le chapitre 9, les productions discursives à propos de pornographie dans l'espace politique et académique seront analysées. En effet, le traitement que subit la pornographie est un bon indicateur des normativités sexuelles encore à l'œuvre, y compris quand ces productions se veulent scientifiques. Les thématiques de l'invasion pornographique et de la pornographisation de la culture seront discutées. Certains travaux philosophiques, sociologiques, des rapports commandités sont un révélateur de certains impensés en matière de normativité sexuelle. Au contraire, des enquêtes récentes, s'appuyant sur des terrains pornographiques, ouvrent de nouvelles approches à propos de pornographie.

CHAPITRE 8 : UNE PORNOGRAPHISATION DU DISCOURS DE PRESSE

Le corpus d'analyses des articles traitant de sexualité court de 1967 à 2008. Suite aux choix faits pour sa constitution², la compilation d'articles des différents magazines couvrant la même période n'est que de quatre années, puisque *Lesbienne* fut lancée en mai 2004, la presse lesbienne française étant un segment très réduit. *Gay* et *Masculin* sont créés respectivement en 1995 et 1999, quand *Adolescente* existait depuis 1987 (*Féminin* depuis 1937). A partir du milieu des années 1990, le discours de presse dans l'ensemble du corpus concernant la sexualité se « pornographise ». Cette pornographisation se traduit par une médiatisation du genre pornographique, valorisé ou non et l'emprunt des codes pornographiques. Dans *Masculin*, les photographies des rédactrices de la rubrique consacrée à la sexualité, qui sont aussi des actrices pornographiques, semblent être prises sur le tournage d'un film pornographique (par leurs tenues et leurs postures).

De manière subtile, elle est effective dans les articles d'*Adolescente*. Lors de son lancement, le cœur de cible du magazine était constitué par les jeunes adolescentes (moins de 16 ans, en témoignent les modèles photographiées). Dès le début des années 1990, le lectorat d'origine est vieilli, le champ lexical devient plus familier et moins elliptique³. Dans ce magazine, certains codes pornographiques sont intégrés aux articles sur la sexualité, et ceci même pour un public en initiation sexuelle : à propos de la fellation dans le lexique « Sexe » (mars 1992), « Une fellation aboutie entraîne souvent une éjaculation. Dilemme. Qu'est-ce qu'on fait du sperme ? Soit on recrache, discrètement si possible. Soit on avale. ». Avoir le sperme en bouche est une des performances pornographiques impératives (la sodomie est elle aussi expliquée). L'article « Galipettes. Préservatifs. Mensurations. Comment frimer sans se faire piéger ? » (décembre 1992) mentionne explicitement le matériel pornographique comme ressource possible⁴. « Le dico du sexe torride » du numéro d'août 2001 précise « X comme films X : Envie de nouveautés, de piocher des idées de mise en scène ou de s'encanailler ? Et

² Les magazines les plus lus de leur catégorie en 2008 ont été retenus dans un premier temps. Dans un deuxième temps, pour un chacun, les articles consacrés à la sexualité ont été compilés entre la date de création du magazine et 2008.

³ Extrait de l'article « C'est quoi un bon coup ? » de mars 1992 : « Une super baiseuse n'est pas forcément géniale estime Valentin ».

⁴ « S'acheter l'intégrale de Brigitte Lahaie (ex-actrice de porno) et visionner quinze fois chaque film juste pour comprendre à qui appartient quoi ».

si vous visionniez une cassette X à deux ? ». Pour autant, *Adolescente* met en garde ses lectrices :

« Films X. Le cinéma pornographique, ce n'est pas ce qu'il y a de plus artistique ! Scènes d'étreintes très hot mises bout à bout avec des dialogues hyperlimités, ces films ne collent pas à la réalité. Comme c'est un sujet tabou, certains mecs trouvent ça cool. Pour eux, c'est hyperexcitant. Chez les nanas, ça peut tout simplement bloquer l'envie de passer à l'acte. Il faut prendre du recul, tout ça n'est que de la mise en scène, en général plutôt hard, avec des filles qui ne servent qu'à assouvir les fantasmes des mecs. » (« Le dico chaud sexo », mars 2005).

Cet extrait en témoigne, la pornographisation du discours de presse n'est pas univoque. Elle sert à des stratégies diverses. Elle est plus explicite et courante dans la presse adulte, hétérosexuelle ou homosexuelle, conforme à la « répression morale et légale de la curiosité sexuelle ». Ruwen Ogien le souligne : si la majorité sexuelle est actuellement fixée à 15 ans, l'accès à la pornographie est interdit au moins de 18 ans, au nom de la protection de la jeunesse⁵. Dans la presse gaie, elle est un outil de visibilité de la sexualité et de remises en cause de l'hétéronormativité. Dans la presse masculine hétérosexuelle, elle est progressivement consacrée comme une des modalités de scripts sexuels, matérialisant les hypothèses de recherche de Gagnon et Simon⁶. Elle est un des scénarios culturels à disposition. Cette confirmation passe par l'attribution aux actrices pornographiques d'une expertise de la sexualité, qui reste envisagée dans des cadres hétéronormés. Enfin, quelle que soit l'orientation sexuelle du lectorat, la pornographie mobilisée correspond à une posture éthique de la rédaction. Dans la presse gaie, elle est instrumentalisée comme stratégie de prévention contre le VIH de manière dualiste (pratiques *safe* versus *bare back*). Elle permet aussi la promotion de deux figures gaies : l'*homo-sexuel* puissant⁷ et la lesbienne intellectuelle, au fait du genre. Dans la presse hétérosexuelle, elle permet la reproduction des catégorisations de genre : chaque sexe à sa place, les hommes pénètrent des femmes pornophobes.

⁵ Ogien R., « Répression morale et légale de la curiosité sexuelle », *Raison Présente*, n°183, 3ème trimestre 2012, pp. 98-108.

⁶ Par script il faut entendre l'ensemble des éléments (situations, acteurs, comportement) qui induisent et *rendent possible* une activité sexuelle. En plus des niveaux interpersonnel et intrapsychique, Gagnon et Simon propose un troisième niveau, culturel. Le scénario culturel englobe des éléments normatifs formulés au niveau culturel (le premier matériel utilisé pour formuler ce troisième niveau fut la pornographie). Les institutions, les médias, les biens culturels sont prescripteurs de scénarios culturels en matière de sexualité, qui ne sont jamais univoques, monolithiques mais pluriels et contradictoires. Gagnon J., « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », in Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008, p. 81.

⁷ La scission du mot est délibérée.

1- La pornographie comme ressource

Une représentation visible 100 % gaie

La pornographie est présente dans *Gay* dès la création du magazine à l'été 1995, avec l'existence d'une rubrique consacrée à l'actualité de ce type de productions. La promotion de cette actualité participe selon Julie, rédactrice du magazine de 2005 à 2009, à son succès : « [*Gay* est] vraiment populaire, c'est-à-dire qu'on parle du porno, que les gays consomment énormément. » Elle cite la rubrique pornographie comme premier argument de la popularité du magazine, en réponse aux attentes de son lectorat (« les gays consomment énormément »). Frédéric explique son attribution de la rubrique porno de la manière suivante :

« j'étais consommateur et j'étais un peu fasciné par ce monde parce que c'était pas non plus, c'était pas ce que c'est aujourd'hui déjà, une aussi grosse industrie, c'était un truc qui était fait avec plus de respect et tout ça, et puis c'était quand même la seule représentation positive de la sexualité entre homos à l'époque, faut aussi se remettre dans le contexte, c'est qu'il y avait rien du tout dans les médias, y avait rien à la télé, deux trois films. »

Parler de pornographie gaie dans le magazine est avant tout un moyen de parler d'une sphère totalement homosexuelle (producteurs, acteurs, spectateurs), à l'hyper-visibilité homosexuelle, échappant à l'hétérosexualité⁸. Les codes pornographiques gais sont différents des scripts pornographiques hétérosexuels. La bisexualité gaie, de l'hétérosexualité à l'homosexualité (contrairement à la théâtralisation du lesbianisme, c'est-à-dire des rapports sexuels filmés entre femmes) est extrêmement rare dans les films pornographiques. Il y eut très peu d'acteurs mis en scène dans les deux types de production, à part Titof⁹. Frédéric le souligne, il y a dans la pornographie gaie une hypersaturation homosexuelle. Hors de ce champ pornographique, les personnages gais sont très peu présents dans les productions visuelles. Depuis la création de *Gay* il y a dix-sept ans, des séries télévisées grand public ont mis en scène plus intensément les mondes homosexuels. D'un personnage homosexuel dans

⁸ Didier Lestrade, co-fondateur du magazine déclare en juin 2011 sur son site *Minorités.org* : « Dès la création de *Gay*, en 1995, nous avons parlé du porno parce que nous avons décrété que c'était un sujet important, non seulement au niveau de l'actualité de la production (chroniquer les films qui sortent), du fonctionnement des réalisateurs en les interviewant au même niveau que des stars de la chanson ou du cinéma normal, et en consacrant des dossiers à l'histoire de ce mouvement chez les gays. Il y avait une idée politique dans le fait d'analyser la sexualité sur film en revendiquant que c'est un aspect fondamental de la culture gay, qui a eu l'impact que l'on sait sur tout le reste. La mode de Jean-Paul Gaultier, les shows de Madonna, les dessins de Tom of Finland, la littérature, la photographie de mode, l'art contemporain, le design, la drague sur Internet, tout est influencé par le porno. Il n'y aurait jamais des phénomènes culturels gays comme le cuir, les clones, les bears, les hypsters aujourd'hui sans le porno. Regardez la première vidéo de Frankie Goes To Hollywood, *Relax*, et dites-moi que le porno n'est pas la source principale d'influence. C'est quand même effarant d'avoir à rappeler ça dans une culture homosexuelle où le sexe est absolument central, et pas dans sa version douce de l'érotisme. Non, c'est de la pornographie. », <http://www.minorites.org/index.php/2-la-revue/1105-en-defense-du-porno/imprimer.html>, page consultée le 08/01/2013.

⁹ Il fut reconnu à la fois dans le porno hétérosexuel et gay, en étant notamment primé par des récompenses.

un univers hétérosexuel (*Will & Grace* en 1998, *Six feet under* en 2001, *Clara Sheller* en France en 2005), les chaînes, américaines ou anglaises, ont consacré des productions aux sexualités homosexuelles, avec des personnages principaux gais : *Queer as folk* (dans ses versions britanniques et américaines), *The L word*, *Lip service*, *Noah's Arc* dernièrement. Depuis 2004, la chaîne *Pink TV* émet en France, mais avec une visibilité de plus en plus réduite (de moins en moins de bouquets diffusent ses programmes quotidiens de deux heures en clair).

Pour reprendre les mots d'Eribon, les films pornographiques gais participent à une « production de modes de vie, d'espaces de liberté d'un monde gay, en résistance »¹⁰. Leur promotion dans *Gay* constitue à la fois un soutien et une légitimation de ces modes de vie et de ces désirs. La pornographie constitue, *a minima*, la représentation d'actes ou d'organes sexuels, avec pour intention de l'auteur de stimuler sexuellement le consommateur¹¹. La visibilité du porno gai dans un magazine généraliste homosexuel, financé par des grandes marques, constitue aussi une légitimation de ces désirs.

Parler régulièrement de pornographie dans un magazine qui n'est pas classé comme pornographique est aussi une manière pour *Gay* de se distinguer des sphères hétérosexuelles jugées pudibondes et hypocrites. L'article de juillet-août 2001 « La vie est-elle un film porno ? » raille cette fausse pudeur :

« C'est un peu comme si soudain les hétéros découvraient que le porno n'est pas un genre honteux, à part. [...] Comme si, soudain, les hétéros avaient vent de la terrible hypocrisie qui plane sur la dichotomie érotisme/pornographie. [...] Oui, le sexe se pratique ; oui, le sexe est complexe ; oui, le sexe est violent ; oui, le sexe est tordu, semblent-ils avouer. »

Le rédacteur distingue les gays et les hétérosexuels mais renverse la hiérarchisation : les homosexuels assument leur sexualité, ils sont francs, ils légitiment la sexualité sans engagement impératif que les hétérosexuels leur envient. La pornographie (au sens de représentation de la sexualité sans dimensions relationnelles ou sentimentales) est intégrée à la culture gaie et de manière revendiquée. La chronique mensuelle évalue les nouveautés « en fonction de deux critères principaux : la qualité de la mise en scène et le degré d'excitation atteint. » L'objectif de la pornographie est rappelé et recherché (être excité pour se masturber).

¹⁰ Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris, 1999, p. 18.

¹¹ Ogien R., *Penser la pornographie*, « La science est-elle pornophile ou pornophobe ? », PUF, Questions d'éthique, Paris, 2003, pp. 23-34.

Sexualité flamboyante et fierté gaie

Au-delà d'une visibilité homosexuelle, l'actualité pornographique dans *Gay* permet aussi d'aborder la sexualité du lectorat d'une manière positive, dédramatisant l'homosexualité. Frédéric, chroniqueur de cette rubrique, précise qu'elle permettait de sortir des films :

« Toujours larmoyants, des gens qui sont pas très bien, le syndrome Chéreau¹², ce qui n'empêche que ce soit des jolis films aussi, mais toujours le mec un peu pas bien, qui erre, qu'a une sexualité à la sauvette, dans les pissotières et tout ça, là il y a ce truc de fierté sexuelle, de joie, il y a toute une joie aussi des pornos, des années 80-90 ».

En juillet-août 1997, l'article « X- Files » consacre huit pages à l'industrie pornographique gaie, « le porno gay est l'un des domaines qui a le plus étrangement marqué la culture et, bien sûr, la sexualité des gays. Analyse d'un mouvement flamboyant. » Si les premiers articles consacrés à la sexualité dans *Gay* se veulent sérieux, en abordant à plusieurs reprises les pratiques de barebacking pour les dénoncer, en invoquant des figures intellectuelles de la « communauté » homosexuelle, ce type d'articles faisant de la sexualité homosexuelle un marqueur identitaire, va se faire de plus en plus rare alors qu'à partir de 1999, l'actualité pornographique aura sa chronique mensuelle. Aborder la pornographie pour *Gay* semble être le pendant léger pour parler de sexualité homosexuelle. En effet, en dehors de ces chroniques sur la pornographie, lorsque le magazine parle de sexualité, c'est lorsque celle-ci est porteuse de problématiques sérieuses, de questionnements sociaux et sanitaires : en témoignent les articles « Bareback. La fin du safe sex ? » (avril 1999), « La fin du sexe » (en mai 1999), sur les prostitués (septembre 2000), l'homosexualité en prison (avril 2001). Cette pornographisation des discours sur la sexualité est un outil de légitimation d'une sexualité gaie hédoniste et non plus comme une source de questionnements et de difficultés. Dans l'article « X-Files » de 1997, la rédaction insiste sur la dimension identificatoire de la pornographie : « les acteurs deviennent les symboles d'une culture gay heureuse, où l'on baise sans relâche et sans la moindre gêne. » Le lectorat de *Gay*, premier touché par l'infection VIH, peut avec la pornographie avoir une approche moins anxieuse de la sexualité.

La culture pornographique est mise en valeur dans *Gay* par l'utilisation d'un champ lexical et d'une iconographie spécifiques, valorisants. Elle a ses « classiques » qu'il faut réviser, il faut découvrir ce « monde merveilleux », qui a sa « bible » et ses « légendes » (juillet-août 1997). Les photographies des acteurs utilisées dans le magazine mettent en scène

¹² En référence au réalisateur français Patrice Chéreau et ses films *L'homme blessé* (1983) et *Ceux qui m'aiment prendront le train* (1998).

des hommes musclés, bronzés, souriants (à l'opposé de l'image du personnage gai séropositif du film *Les nuits fauves* de Cyril Collard). Ce genre dispose de « chefs d'œuvre » (janvier 1999), la rédaction les qualifie de « grand art » grâce à ses « divas », plus « beaux qu'avant » (avril 1999). Les rédacteurs proposent une analyse de ces productions, avec ses « grands millésimes » qui « racontent entre deux baisers, l'histoire des gays américains et de leur style, impeccablement sexy. Petit inventaire de l'âge d'or » (janvier 2001).

Déshétéronormativiser la pornographie lesbienne... et la sexualité lesbienne ?

De 2000 à 2008, *Gay* a proposé tous les mois quelques pages destinées au public lesbien, *Gay.e.* Stéphanie¹³ et Julie, rencontrées au cours de l'enquête, ont collaboré à ce cahier mensuel. Stéphanie a intégré la rédaction avant Julie et était à la tête de *Gay.e.* Julie explique son attribution des pages pornographiques dans ce cahier de la manière suivante :

« Mes premières piges c'était sur la pornographie lesbienne¹⁴ et j'avais proposé un sujet à Stéphanie sur le côté un peu dogmatique de l'utilisation des sex-toys, tel qu'il est pensé dans une certaine frange de lesbiennes. C'est-à-dire que si tu n'as pas de sex toys, ce n'est pas branché. Donc je voulais un peu critiquer ça. Mais c'était un peu trop intello pour elle, donc elle m'a dit j'aimerais que tu me chroniques des films. Un peu comme [un des rédacteurs], mais en version filles. [...] Stéphanie a fait tous les sex-shops de Pigalle, pour trouver tout ce qui était lesbien, donc je me suis tapée plein de pornos, ultra clichés, et là j'ai découvert les films de Maria [Beatty], je suis allée totalement vers autre chose. Déjà ce n'est plus de la pornographie au sens mainstream hétérosexuel, c'est plutôt une sorte de fantaisie érotique, enfin c'est de l'ordre du fantasme érotique fétichiste mais on n'est pas dans la pornographie telle qu'on l'entend vulgairement. »

Julie définit la pornographie lesbienne comme une tentative de « reformuler des catégories dans lesquelles on arrive, mais les créer complètement, les recréer, c'est faire de l'art aussi [...] c'est un acte militant, plutôt, activiste où il y a une dimension artistique. C'est toujours de créer pour les femmes et non pour les hommes. Et donc y a une inventivité je pense. »

Julie identifie la cible de la pornographie lesbienne : un public subordonné auquel on ne reconnaît habituellement pas de désir. Ces productions constituent aussi une occasion selon elle de « reformuler des catégories ». L'utilisation de ces termes n'est pas anodine. Julie est familière des théories du genre, ou tout du moins de ce qu'elle nomme « la différence des sexes » :

¹³ Rédactrice à *Gay* de 1997 à 2007.

¹⁴ Par pornographie lesbienne, il faut entendre production par des lesbiennes, et non plus leur simple mise en scène.

« J'ai fait mon mémoire de maîtrise sur la différence des sexes chez Luce Irigaray, une philosophe. [...] Et psychanalyste, et donc j'ai une certaine expertise philosophique sur ce sujet là [...] alors c'est marrant quand on parle de ça en France, j'ai toujours eu ce problème, quand on dit qu'on travaille sur Luce Irigaray, tout de suite on essaie de me catégoriser comme essentialiste ou différentialiste, sans prendre la complexité du concept de la différence des sexes, parce que c'est super, c'est super compliqué. Tu vois quand tu dis que tu bosses sur la différence des sexes, tu te poses d'abord la question sans donner une opinion sur euh je suis essentialiste, tu vois ? Donc je considère que la question est plutôt de l'ordre, comment dire, de l'indécidable, [...] c'est une question qui est à reposer sans cesse, mais de là à dire il y a deux essences totalement figées du masculin et du féminin. [...] je pense que la question de la différence des sexes ne peut pas être réglée telle qu'elle se règle aujourd'hui par les *Queer Theories*, par les départements Genre, je trouve qu'elle est posée de façon biaisée [...] posée d'une façon qui liquide la question du sexe et de la sexualité, uniquement du côté du genre, c'est-à-dire que c'est que du culturel, c'est que du social, c'est que du construit, et je pense que c'est pas que du construit, qu'il ya aussi l'influence de la biologie, l'influence des hormones, tu arrives dans un système de signe et de symbole mais tu as aussi un corps. Ce corps là, on ne peut pas le liquider. [...] on ne peut pas liquider la question de la matérialité du corps. »

Elle mesure les liens entre sexualité et genre, mais inscrit son raisonnement dans une perspective différentialiste. Elle aborde les questions de sexe et de sexualité dans une orientation naturaliste¹⁵.

La promotion de pornographies lesbiennes dans *Gay* mais aussi dans *Lesbienne* est un moyen d'évacuer les médiations habituelles de la catégorie lesbienne doublement subalterne : sans les hommes, et sans les hétérosexuel.les. Il s'agit de productions de lesbiennes pour des lesbiennes. La réalisatrice de films pornographiques Maria Beatty est interviewée dans le numéro de Novembre/Décembre 2007 de *Lesbienne* (« Maria Beatty, a sex filmmaker à Paris »). Le chapeau de l'article dénonce l'image des lesbiennes véhiculée dans les films pornographiques hétérosexuels : « Les films de Maria Beatty sont à 1000 lieux des pornos hétéros qui polluent depuis des années le mot « lesbienne » et la représentation qu'on peut en avoir. Maria Beatty est 100 % lesbienne et ses actrices aussi. » La rédaction inscrit cette pornographie dans un cadre activiste, revendicatif et presque politique. La réalisatrice explique son parcours :

« A la fin des années 80 j'étais responsable d'une galerie associée à un centre culturel à New York. J'ai pu rencontrer les premières performeuses, des vidéastes, des activistes (Act Up, The Gorilla Girls...), et surtout, une des premières artistes à utiliser son corps comme un lieu d'expression. [...] Ces performeuses avaient

¹⁵ Ne voulant pas la mettre mal à l'aise en pointant de possibles incohérences dans son discours (nous étions en début d'entretien, sa collaboration devait être assurée), je ne l'ai pas interrogée sur son analyse de la complémentarité des sexes, *en tant que* lesbienne. Adhérer à la différence des sexes et à l'essentialisme d'un point de vue lesbien, cela revient-il à dire des femmes qu'elles sont naturellement plus enclines au lesbianisme ?

beaucoup de choses à dire socialement et politiquement. [...] J'ai commencé à explorer ce que faisaient ces femmes autour de leur corps, de leur sexualité. »

Lesbienne aurait pu interviewer une réalisatrice (il en existe, comme Ovidie, française) ou tout du moins, faire la promotion d'un film d'une maison de production à forte connotation hétérosexuelle mais ne mettant en scène que des pratiques lesbiennes. Au contraire, le magazine met en avant un film pornographique dont la réalisatrice tient une place importante sur la scène lesbienne¹⁶. Les questions posées à l'actrice réalisatrice et les réponses retranscrites ne la renvoient pas à une posture d'objet de désir sexuel, mais la présentent comme une artiste, une activiste de la sphère lesbienne. Elle n'est pas interviewée pour exciter la lectrice mais pour promouvoir une production présentée comme artistique et politique¹⁷.

Dans *Lesbienne* et *Gay*, la représentation de la pornographie lesbienne semble relever du « Sexorcisme » que développe Marie-Hélène Bourcier. Selon cette dernière, « Un sexorcisme réussi doit donc faire effraction dans ce régime *pornomoderniste*, en repérant les moments où la pornographie entre en phase à la fois réflexive et de resignification : retournement de l'injure, déstabilisation des genres (des formes) et mise en évidence des genres et de la sexualité comme performances. »¹⁸ La pornographie à destination des lesbiennes, dont les professionnelles sont aussi reconnues pour leur engagement militant, est une réappropriation de la sexualité à deux niveaux, puisque les lesbiennes sont soumises à une double exclusion du système de référence hétérocentrique : elles appartiennent au groupe des femmes et sont homosexuelles. Cette promotion de la pornographie lesbienne est une tentative pro-sexe de deshétéronormativiser les représentations de la sexualité lesbienne et les manières de l'envisager.

La tentative est-elle réussie ? L'empreinte hétérocentrique semble encore présente. La promotion de ces représentations sexuelles est chargée d'enjeux politiques, existentiels qui les débordent. Les actrices ne sont pas présentées comme des objets de désir, contrairement aux acteurs de la pornographie gaie. Elles ne sont pas représentées en posture de disponibilité sexuelle à *cause du genre*. Car les rapports sociaux de sexe prescrivent des normes sexuelles : la modération du désir, la retenue constituent des injonctions pour les femmes,

¹⁶ Selon le site de k-films, société qui distribue en France ses films : « La pornographie a été créée pour les hommes, par les hommes. Il y est souvent question de filles mais les films n'étaient pas pour elles. Tout change avec l'arrivée des sex workers performers... et féministes au grand dam des féministes anti-porno. Nous l'accompagnons en France parce qu'elle est une bonne cinéaste sur un terrain qui fait peur et envie avec des thèmes étranges et sensuels. », <http://www.k-films.fr/video/sexualite/beatty.html>, page consultée le 07/01/2013.

¹⁷ L'article de novembre/décembre 2006 de *Lesbienne* est consacré au film porno *queer* d'Emilie Juvet *One night stand*. De la même façon, la réalisatrice revendique à plusieurs reprises une posture « artistique », « militante » et « politique ».

¹⁸ Bourcier M.-H., *Sexpolitiques. Queer Zones 2*, Paris, La Fabrique, 2005, p. 159.

hétérosexuelles ou lesbiennes. La mise en scène de la disponibilité sexuelle renverrait à la fois au stigmatisme de la fille facile et de la femme appétente sexuellement, la *salope* (la porno-star mainstream en constitue l'archétype dans la presse masculine). Les lesbiennes, elles demeurent des femmes. Les « réduire » à cette position d'objet semble, pour les rédactrices, une concession à l'hétéronormativité. Pourtant, il s'agit aussi d'un refus d'activation du désir des lectrices. Les rédactions de *Gay* (pour les pages destinées aux lesbiennes) ou de *Lesbienne* ne convoquent pas le désir de leurs lectrices, mais leur intellect. Les représentations dans la presse ne sont pas la représentation des pratiques du lectorat cible. Natacha Chetcuti souligne que ses enquêtées lesbiennes ont pris leurs distances avec ces présupposés : la pénétration vaginale n'est plus un signe de domination, et le don de soi pour procurer du plaisir est une preuve de maîtrise du scénario sexuel (à l'envers du modèle hétérosexuel)¹⁹.

2- La pornographie comme script social

Quand la porn-star devient rédactrice

A partir de novembre 2002, Clara Morgane, actrice à cette époque de cinéma pornographique, est à la tête de la rubrique « Amour » consacrée à la sexualité dans *Masculin*. Selon Olivier, c'est suite à son départ temporaire de la rédaction (6 mois) qu'il fut remplacé par l'actrice à la tête de cette rubrique. A son retour, ce choix fut maintenu :

« on voulait une fille qu'a tout vu, tout vécu en matière de sexe, et qui soit, et qui puisse avoir aussi l'air d'être la bonne copine et un objet de fantasme pour nos lecteurs.[...] A ce moment là on avait besoin ou envie d'une image et d'une ambassadrice pour le magazine, ces filles étaient jolies, dans l'actu à ce moment là on en parlait beaucoup, on allait pas confier à ce moment-là à Clara Morgane une rubrique cuisine, sa légitimité elle était, on a essayé de lui faire faire autre chose, il y a eu une période où elle était dans le magazine pour parler de tout autre chose que de sexe. Nos lecteurs nous disaient "on s'en fout, ce qu'on veut c'est que elle, elle nous donne son avis sur le sexe, qu'elle réponde à nos questions sur le sexe". On a fait le journal de Clara au monde de l'auto, ça n'intéresse personne. Donc on l'a fait nous à nouveau pour créer de la proximité, de l'image, avec nos lecteurs. Mais c'est vrai que sur le fond de ce qu'elles pouvaient raconter... »

Cette rubrique animée par une actrice pornographique existe jusqu'à la fin de la période étudiée (juin 2008), Clara Morgane, Mélanie Coste et Yasmine s'y sont succédées. Aucune des trois n'exerce aujourd'hui comme actrice pornographique. La première a actuellement plusieurs activités rémunératrices (présentation d'émissions de télévision,

¹⁹ Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Payot, Paris, 2010, p. 218.

calendriers à son effigie, vente de lingerie). En 2009, elle a tourné dans le clip « KanCnonCnon » contre le viol. Mélanie Coste fut comédienne porno de 2002 à 2004, puis rédactrice dans *Masculin*. Elle n'est plus médiatisée depuis. Yasmine fut actrice de 2004 à 2009 et a succédé à Mélanie Coste dans *Masculin*. Elle a dénoncé en 2009 les pratiques contractuelles des studios de production pornographiques (pression importante pour une représentation continue en tant que porno-star, mauvaises conditions de tournage, redistribution inégalitaire des bénéfices entre producteurs et acteurs)²⁰.

Olivier, alors rédacteur en chef, distingue deux périodes pour cette rubrique : lorsqu'elle était rédigée par Clara puis Mélanie d'une part, et d'autre part par Yasmine.

« Quand c'était Mélanie ou Clara, qui n'est pas restée si longtemps que ça, on les a choisies elles car elles avaient, en tant qu'actrices, une image très filles d'à côté, très "girls next door" clairement. Clara, elle n'a pas, elles sont très jolies et tout mais comme Mélanie, elles n'ont pas les attributs classiques de la porno star. [...] Au début [Yasmine] a vraiment repris la rubrique telle que la faisait Mélanie dans un format assez classique [...] puis elle, en fait, c'est tellement pour le coup un personnage, elle était tellement, sa vie était tellement, elle avait elle-même une vie libre et libérée où elle faisait plein de choses qui se mêlaient avec son métier, et on trouvait ça plus intéressant d'avoir là clairement le journal d'une porno star, après ça changeait selon les numéros, mais plus d'avoir son blog presque, que ses réponses aux questions. [...] là c'est plus dans le fantasme de la porno star. Yasmine elle est carrément plus la star du x qui raconte sa vie un peu déjantée.»²¹

Les actrices ont été choisies comme rédactrices en tant que porno-stars car elles étaient, selon Olivier, légitimes pour parler de la sexualité. Puis, la rubrique a évolué, l'intérêt s'est focalisé sur la pornographie, ou tout du moins, sur la vie d'une actrice.

Une parole d'experte

Avant que cette rubrique ne soit attribuée à une actrice pornographique, elle était rédigée par Olivier et Isabelle, choisis pour leurs compétences journalistiques et leur identité ordinaire²². Leurs articles étaient parfois agrémentés de discours experts de médecins, sexologues. Les discours des trois actrices se suffisaient à eux-mêmes. Elles sont convoquées en tant qu'expertes de la sexualité, car selon Olivier, elles auraient « tout vu, tout vécu en matière de sexe ». Néanmoins, un hiatus apparaît dans ce choix éditorial. Selon lui, la grande interrogation des lecteurs est comment apporter du plaisir sexuel à leur partenaire. La rubrique

²⁰<http://www.lesinrocks.com/2011/01/09/actualite/yasmine-ex-egerie-dorcel-maintenant-je-sais-pourquoi-je-suis-devenue-hardeuse-1121463/>, page consultée le 07/01/2013.

²¹ La confusion, attendue par le studio, entre le personnage public de Yasmine et son intimité est aussi à l'œuvre dans le discours d'Olivier.

²² Voir le chapitre 6.

intitulée « Amour » et sous-titrée « Si ça continue, les femmes n'auront plus aucun secret pour vous... » a donc pour objectif annoncé de transmettre aux lecteurs des techniques sexuelles pour en faire, eux aussi, des experts²³. Or, ces actrices revendiquent aussi leur potentiel de comédiennes et leur capacité à simuler. Elles insistent régulièrement sur l'artificialité des productions pornographiques. Olivier est lucide, il s'agit d'une stratégie éditoriale, la rédaction misait sur « l'image » des actrices. Elles ont une image d'expertes et sont convoquées en tant que spécialistes du sexe, même si elles sont avant tout des comédiennes, des performeuses. La pornographie agit comme un « tatouage social » selon Stéphanie Kunert²⁴. La thématique de la sexualité procède par préemption. Selon Mathieu Trachman, « le travail sexuel exige une dissociation entre pratiques professionnelles et pratiques intimes malgré l'association entre sexe et intimité », « sur un tournage pornographique le caractère privé et intime de la sexualité est transgressé »²⁵. « Dès lors, il semble que, puisque cette transgression est le principe même du métier d'actrice ou acteur porno, elle sera réitérée symboliquement chaque fois qu'une actrice ou un acteur s'exposera médiatiquement. »²⁶

Le dispositif de confusion, de préemption entre profession et intimité, est opérant notamment sur Yasmine. L'article de novembre 2007 « Yasmine, sex coach » est sur une double page, la deuxième page étant entièrement consacrée à une photographie de l'actrice, vêtue d'une culotte et de talons hauts, adoptant une pose lascive, et souriant à l'objectif. Une actrice de films pornographiques est donc ici consacrée « sex-coach », donc experte de la sexualité, apportant des réponses et un éclairage à la sexualité des lecteurs. Or, la pornographie n'est pas la réalité, comme le rappelle Patrick Baudry, « le porno n'imité pas la vie sexuelle mais la démontre de façon décalée »²⁷. L'imitant (le film pornographique) n'est pas l'imité (la relation sexuelle). Le film x est dans une immédiateté du sexe, il n'est pas sauvage, car il s'agit d'accouplements professionnels, où l'artificialité prime car ce que font les acteurs, c'est autre chose que de la sexualité. Le film x rend visible ce qui est invisible dans la sexualité : des parties du corps, morcelé, et des phénomènes naturels d'habitude

²³ Cet apprentissage est accentué quand Yasmine prend la direction de la rubrique. Il ne s'agit du « Sexe selon Clara » ou Mélanie, mais de « Yasmine, sex-coach ». Les lecteurs sont entraînés.

²⁴ Kunert S., « Images de soi, discours sur elles. Constructions médiatiques du féminin-sexuel : les actrices de films pornographiques », *Raison Présente*, n°183, 3^{ème} trimestre 2012, p. 89-98.

²⁵ Trachman M., « La mise en images des fantasmes. Ethnographie de la production pornographique », in Lieber M., Dahinden J., Hertz E. (dir.), *Cacher ce travail que je ne saurais voir. Ethnographies du travail du sexe*, Editions Antipodes, Lausanne, 2010, pp. 101-117, cité in Kunert S., « Images de soi, discours sur elles. Constructions médiatiques du féminin-sexuel : les actrices de films pornographiques », *Raison Présente*, n°183, 3^{ème} trimestre 2012, pp. 89-98.

²⁶ Kunert S., « Images de soi, discours sur elles. Constructions médiatiques du féminin-sexuel : les actrices de films pornographiques », *Raison Présente*, n°183, 3^{ème} trimestre 2012, p. 93.

²⁷ Baudry P., *La pornographie et ses images*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 50.

cachés comme l'éjaculation externe. La pornographie n'est pas une monstration, mais une démonstration²⁸. Elle ne fait pas « voir », mais installe l'amateur dans une position où l'on se voit voir²⁹. En clair, le film pornographique, c'est du « cinéma filmé », avec une dimension d'hyper réalité. D'emblée, le lecteur est donc installé dans une posture de spectateur, posture confirmée par les réponses de Yasmine.

Cinq courriers de lecteurs sont donc traités dans cette rubrique, un encart est consacré au pénis et ses critères esthétiques. (le pénis : « vous avez un gros nez et des yeux jaunes ? pas grave, si vous êtes un vrai Apollon en bas ! »). L'experte est ici interpellée sur des questions techniques, pragmatiques : « ...un piercing à la langue. Cela rend-il plus excitant le cunnilingus pour vous, les femmes ? », « j'ai eu envie qu'il éjacule sur mon visage...Pouvez-vous me dire ce qu'une femme ressent quand les hommes font ça ? » L'actrice est donc ici convoquée en temps que figure féminine, mais aussi, en temps que professionnelle du sexe. Elle mélange ces deux figures dans ses réponses, puisqu'elle partage à la fois ses expériences personnelles : « j'ai eu la chance une fois, qu'une fille me lèche avec sa langue piercée. Très plaisant et très excitant. » Et ses expériences professionnelles, concernant l'éjaculation externe : « est-ce pour nous (les femmes) un honneur ou une humiliation ? Pour moi, c'est une pratique professionnelle, et pour mes partenaires masculins, c'est un moment de plaisir et de forte concentration. » Avec cette réponse, elle renvoie à la fois à sa posture de travailleuse du sexe, où son plaisir n'est pas en scène (« c'est une pratique professionnelle ») comme pour ses partenaires de plateau (un moment « de forte concentration »), mais pour eux, il s'agit aussi d' « un moment de plaisir ». Ainsi, l'actrice semble opérer une dichotomie au cœur même de son personnage, elle se sait travailleuse du sexe, donc professionnelle aux actes déliés de son intimité, mais elle se sait aussi vecteur de plaisir de ses partenaires professionnels.

A partir du numéro de décembre 2007, *Masculin* inaugure une nouvelle formule, et donc de nouvelles rubriques. « L'observatoire du sexy », de Yasmine (qui auparavant était la sex-coach, du courrier des lecteurs en matière de sexualité) est présenté comme le journal intime de l'actrice. En fait de journal intime, il s'agit plus de relater des expériences liées à sa profession, et non ses états d'âme. Elle explique dans cet article comment se sont déroulés trois salons érotiques, une remise de récompenses de sa profession, où elle rencontre une

²⁸ Id., p. 61.

²⁹ Ibid., p. 62.

actrice avec qui elle va bientôt tourner, et un tournage de films X³⁰. L'article est agrémenté d'une photographie de l'actrice en guêpière et culotte, guêpière qui laisse entrevoir ses seins. En relatant ces expériences, *Masculin* instille un mélange des genres, puisque le but est de pénétrer la soi-disant intimité d'une star du porno. Pour le numéro de janvier 2008, Yasmine raconte le tournage de son nouveau film. L'actrice répond à la commande éditoriale et montre au lecteur ce qu'il attend d'elle en temps qu'actrice pornographique : ses expériences sexuelles même s'il s'agit d'un cadre professionnel : « voilà pourquoi le film est très chaud ! Est-ce que j'ai décollé ? Ni au propre, ni au figuré. C'était sympa, mais avant tout un travail ». L'actrice dans cette chronique mélange vie professionnelle et vie privée. Dans le numéro de février 2008, elle expose au lecteur sa première expérience sexuelle avec une femme, qui là, était dans un cadre privé : « la première fois, c'était à l'initiative de mon chéri, un soir en sortant du restaurant, à Lyon. » Sa rencontre avec son nouveau professeur de sport : « le coach propose de me masser pour me détendre... il se tenait juste devant moi et il prenait, lui aussi, un évident plaisir à me masser. Bref, sans un mot, j'ai baissé son caleçon et j'ai entamé une fellation. Et puis, c'est parti en vrille... plus ça va, plus j'aime le sport ! ».

Dans le numéro d'avril 2008, elle relate une rencontre avec un jeune fan où se matérialise le procédé de préemption : « les mecs s'imaginent que nous couchons avec tous les inconnus parce que nous avons tout le temps envie de sexe... en fait, c'est à cause de notre métier que nous devons mettre des barrières ! Que faire si vous et moi nous retrouvons dans le train ? Comportez-vous comme un mec courtois assis près d'une jeune femme. N'essayez pas de m'interviewer sur le X parce que je n'ai pas forcément envie d'y répondre là, tout de suite. » Dans le numéro de mars 2008, Yasmine opère encore la même digression lorsqu'elle évoque un tournage de film traditionnel, un film policier (*MR 73*, d'Olivier Marchal). Dans ce film, elle endosse le rôle d'une prostituée et doit jouer une scène sexuelle (simulée) avec un acteur. « Francis Renaud se sentait déstabilisé à l'idée de tourner avec une actrice X. Je crois qu'il avait peur d'avoir une érection ou que je regarde trop son zizi... il a fallu que je le rassure : « Je ne vais pas te sauter dessus, ne t'inquiète pas ! » J'ai donc pris soin de ne pas trop le chauffer. » Yasmine opère une sélection dans les faits qu'elle relate aux lecteurs. Les événements choisis, s'assimilent, même dans sa vie privée, à des scénarii de films pornographiques. Elle répond à la commande de la rédaction, faire fantasmer le lecteur en tant

³⁰ « Je garde un super souvenir du salon Erotica de Nice : une fille du public a accepté de me rejoindre sur scène... avec son accord, je lui ai enlevé son haut et on s'est frotté les seins l'une contre l'autre. Franchement, j'étais excitée ! », « À Barcelone, pour les shows, les mecs ne repartent contents que si les actrices emploient des godes pour le bouquet final. », « J'ai passé tout le séjour avec ma collègue Mélissa Lauren... on va tourner ensemble le mois prochain. Ouh, que j'en ai envie ! », « Bon allez, je vous raconte la scène, puisque *Masculin* m'a demandé de tout vous dire... ».

qu'actrice pornographique. La rubrique qui était initialement constitué de conseils sexuels est devenue une source de fantasmes.

Deux figures féminines

La disparition de la rubrique « Amour » remplacée par « L'observatoire du sexy » visibilise la pornographie et sa consommation. Le magazine masculin généraliste le plus vendu de sa catégorie réserve quelques pages à une star du cinéma pornographique. Olivier mentionne cette évolution de la ligne éditoriale :

« quand c'était Mélanie Coste, c'était pas clairement identifié comme une star du x, c'est le cas avec Yasmine à la fin, Mélanie c'était encore peut-être un problème d'être assimilée, d'avoir une star du x dans le magazine, quand ça a été Yasmine, elle et les autres ont été tellement médiatisées et vues partout ailleurs que c'était plus étonnant d'avoir quelqu'un issu de la pornographie, dans un masculin généraliste et présenté en plus comme tel, ce qui n'était pas le cas avec les deux précédentes chroniqueuses. »

Dans un premier temps, *Masculin* abordait la sexualité avec les textes de deux journalistes, un homme et une femme, puis avec les interventions des actrices pornographiques. En 2008, la pornographie n'a plus besoin d'alibi (prodiguer des conseils sexuels) pour être présente dans la presse généraliste. Le lectorat est considéré comme décomplexé vis-à-vis de ces représentations. Dans sa rubrique, sous le joug du procédé de préemption, Yasmine continue à parler de sexualité. Néanmoins, une distinction est opérée entre deux types de sexualité : la pratique professionnelle de la porno-star et la sexualité quotidienne, abordée avec la rubrique « Le bar des filles ». Plusieurs femmes sont invitées pour donner leur avis sur des pratiques sexuelles, et exposer leurs points de vue en tant que femmes. De manière simultanée avec la disparition de la rubrique de conseils, un « Debriefing » apparaît pour clore « Le bar des filles ». Il s'agit d'un résumé des débats et d'un ultime conseil au lecteur.

Cette rubrique n'est pas étanche à la pornographisation des discours sexuels dans le magazine. Pourtant, cette pornographisation³¹ n'est pas symétrique : elle n'a pas le même impact sur les représentations de la sexualité des hommes ou des femmes dans *Masculin*. Dans « Le bar des filles », l'entretien aborde toujours des pratiques issues de la pornographie mais qui requièrent une performance corporelle des actrices. En février 2007, pour parler de fellation, le journaliste demande « Une position sur l'éjaculation faciale ? ». L'éjaculation faciale est un procédé de la pornographie pour attester de la véracité du plaisir de l'acteur. En décembre 2007, à propos de l'orgasme féminin, le rédacteur demande « Croyez-vous à

³¹ Précise, c'est-à-dire dans *Masculin* de 2002 à 2008.

l'orgasme anal ? » et en mars 2008, concernant « L'amour à plus de deux... », « La multipénétration, par exemple, doit bien vous intriguer ? ». Ces trois types de pratiques (éjaculation faciale, sodomie, multipénétration vaginale ou anale) interrogent la notion de réciprocité du plaisir et sa représentation. Si la sodomie, selon le réalisateur ou l'acteur pornographique, apporte du plaisir à l'actrice, elle n'est jamais pratiquée sur les acteurs à l'aide de godemichés (car renvoyant à des pratiques homosexuelles). Le *cum shot* ne met en scène que la jouissance de l'acteur.

En 2005³², Marie-Hélène Bourcier caractérise la pornographie moderne par « son caractère genré : elle est faite par des hommes, pour des hommes, et elle se focalise sur l'exploration de la " nature sexuelle " des femmes, sur la monstration de l'accessibilité, de la circulation de leurs corps »³³ Dans son exercice de « Pornontologie », elle souligne une caractéristique de la pornographie hétérosexuelle : la nécessité « de plus en plus de preuves ontologiques de la vérité du porno : des preuves que l'on a bien à faire à la vérité du sexe ».³⁴ Au contraire des films pornographiques américains, les films français seraient plus appréciés par les amateurs car les actrices sembleraient moins simuler la jouissance. Par ailleurs, Bourcier, s'inspirant de Linda Williams³⁵ souligne que depuis les années 1970, la « confession dépossédante » (que Bourcier définit ainsi : situation où « le détenteur de la vérité n'est plus le locuteur en passe d'avouer, mais un autre sujet, un expert qui a le pouvoir d'interprétation, de déchiffrement »³⁶) se décline dans la pornographie hétérosexuelle, sous deux modes, genrés, donc différents. Les acteurs se doivent de réaliser le « cum shot », c'est-à-dire l'éjaculation externe, sous diverses modalités, et la plus récurrente actuellement, l'éjaculation faciale. Concernant les actrices, de nombreux films « hardcore » des années 1970-1980 mettaient en scène le viol, avec l'idée que la sexualité est une pulsion incontrôlable. Incontrôlable pour le violeur, et en même temps, pour la violée, car, selon Williams, citée par Bourcier, « parce que sa volonté ne peut rien contre la sexualité féminine, la pulsion. Ces mises en scène tendent à accrédi-ter le triomphe de l'hypothèse répressive (brimées par la société, les pulsions ne demandent qu'à se libérer et se déchaîner) que Foucault a critiqué dans le premier volume de son *Histoire de la sexualité* en montrant qu'il s'agit là d'une forme de censure productive, une manière d'obliger plutôt que d'empêcher de

³² Car la multiplication et la diversification des sites pornographiques modèrent actuellement cette conclusion.

³³ Bourcier M.-H., *Sexpolitiques. Queer Zones 2*, Paris, La Fabrique, 2005, p. 159.

³⁴ Id., p. 169.

³⁵ Williams L., *Hard Core. Power, Pleasure, and the "Frenzy of the Visible"*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1989.

³⁶ Bourcier M.-H., *Sexpolitiques. Queer Zones 2*, Paris, La Fabrique, 2005, p. 167.

faire. »³⁷ Or, comme le souligne Bourcier, avec la médiatisation des « hardeurs », et leur positionnement en termes techniques et professionnels (afin d'attester de leurs capacités de comédiens), ces derniers participent à une « dénaturalisation » du film pornographique, mettant en difficulté ce discours selon lequel la sexualité serait une libération des pulsions.

La « confession dépossédante » est toujours opérante actuellement : le « cum shot » est systématiquement devenu une éjaculation sur l'actrice (son visage, ses seins, ses fesses), et un autre dispositif vient accréditer cette « confession dépossédante » à l'encontre des actrices : l'analité. Selon Bourcier « L'une des raisons d'être de l'analité obligatoire, et notamment de la double pénétration (pour les filles évidemment) dans les films pornos straight depuis les années 1990, correspond à une fabrication de la preuve ontologique par la douleur (supposée inévitable) des pratiques sexuelles anales. Dans les pornos gays, il est clair que l'analité n'a pas du tout ce statut alors que dans le porno straight, c'est à se demander si on n'a pas affaire à un véritable présupposé performatif : enculer ferait obligatoirement mal. Mais c'est peut-être que la douleur se simule moins que la jouissance féminine. Du moins peut-on être plus certain de la provoquer. »³⁸ En clair, n'ayant pas l'assurance de leur procurer de la jouissance, ou tout du moins, la simulation de celle-ci étant plus facile pour l'actrice que la dissimulation de la douleur, le réalisateur de films pornographiques va mettre en scène des pratiques soi-disant plus douloureuses aux yeux des hommes hétérosexuels (car pratiquant peu sur leur propre personne l'analité) permettant de donner l'illusion de forcer les actrices à avouer cette vérité du sexe. Peu importe si elles ne jouissent pas, au moins, ils auront l'assurance qu'elles ont mal.

En 2013, il me semble impossible de réduire la production pornographique à un discours unifié et univoque. On ne peut parler d'une pornographie mais de pornographies multiples, également accessibles, notamment sur Internet³⁹. Cette diversification a induit de nouvelles représentations des plaisirs et de leur réciprocité. Si les sodomies sur des hommes hétérosexuels sont encore rares, des *Cum shots* féminins⁴⁰, simulés ou authentiques, sur des visages masculins sont de plus en plus visibles.

³⁷ Id., p. 170.

³⁸ Ibid., p. 171.

³⁹ Cette question sera développée dans le chapitre suivant.

⁴⁰ C'est-à-dire des éjaculations de cyprine.

3- Une pornographie politiquement correcte

L'anti bareback

Les chroniques de l'actualité pornographique dans *Gay* promeuvent uniquement des productions utilisant des préservatifs. Il s'agit selon Frédéric, d'une « règle d'emblée », d'un préalable, indiscutable. Néanmoins, il poursuit lors de notre entretien à propos des films *bareback* :

« Ce ne serait pas chroniqué, et pas forcément pour les bonnes raisons, et ce ne serait pas chroniqué car ça donne une mauvaise image qu'on ne veut pas voir [...] mais ça, ça m'énerve parce que c'est une énorme hypocrisie, c'est une image qu'on veut faire croire alors qu'on sait que dans la vraie vie... [...] je pense que le bareback est vachement passé dans les mœurs et ça choque plus personne. Moi je trouve ça assez choquant surtout des gens jeunes, je trouve ça surtout choquant, les gens se mentent à eux-mêmes, c'est-à-dire il y a des gens qui vous proposent ouvertement des plans sans capote».

Dans *Gay*, la valorisation exclusive du porno *Safe* est une exposition de ce qui doit être un modèle. Ce type de productions a valeur d'exemples pour les lecteurs. Pourtant, le magazine opère une sélection parmi l'actualité pornographique⁴¹. Cette sélection semble être un dernier acte de résistance, par fidélité à la ligne éditoriale initiale de *Gay*.

Pérenniser un discours de prévention par l'actualité pornographique avec des pratiques totalement *safe*⁴² est une radicalisation du discours. Distinguer de manière manichéenne le porno avec préservatif et le porno *bareback* permet d'afficher pour *Gay* une position claire, au risque de s'éloigner de son lectorat avec une position moraliste. Didier Lestrade, co-fondateur du magazine⁴³, lors d'un entretien en décembre 2012⁴⁴, soulève ces problématiques :

« Le sida n'est pas une maladie mortelle comme on le voyait dans les années 80. D'ailleurs, cette notion de mort n'a pas cessé d'évoluer. La mort par sida n'était pas celle des années 90, ni celle des années 2000. [...] Donc cette notion de mort ne cesse d'évoluer sur une chronicité, c'est tout le blah blah qu'on a eu avec « le deuil du deuil », un sentiment qui ne cesse lui aussi d'évoluer, car le deuil du deuil en 2012 n'est pas du tout le même que celui de 2002. [...] Et comment ces séronégatifs peuvent apprendre à s'occuper de leur santé à partir de notre exemple, de notre expérience. Car elle est commune. Elle fait partie de notre destin. Le sida est un événement central de la destinée LGBT. Comment fait-on pour l'entretenir ? Ou alors, comment fait-on pour l'oublier ? Le *bareback* était un mouvement naturel, normal. Ça nous a choqués au début, mais, c'était inévitable. Mon combat contre le *bareback* n'a jamais consisté à le faire disparaître. Mon combat était de le réduire, de le border, de lui opposer des arguments moraux et scientifiques, de créer un rapport de forces, même s'il passait par l'insulte. [...] Mais il y a plein d'autres concepts qui interviennent. Je le vois moi-même dans ma vision intime du sperme par exemple.

⁴¹ En témoigne le succès des productions du studio *Treasure Islands*, et les controverses associées à ce succès.

⁴² L'éjaculation n'a plus la même symbolique, la charge virale dans le sperme pouvant être réduite à zéro sous l'effet des nouveaux traitements.

⁴³ Qu'il a quitté en juillet 2008.

⁴⁴ <http://www.minorites.org/index.php/2-la-revue/1417-didier-lestrade-netes-vous-pas-a-la-ramasse.html>.

En 10 ans à peine, on est passé de : " Arrrrgh! Le sperme ne doit absolument pas toucher les muqueuses, la bouche, etc. " A chaque fois qu'un mec jouissait dans un porno, on était là à prier pour que le sperme ne lui tombe pas dans l'oeil ou ailleurs. Et en 10 ans, le sperme s'est libéré de beaucoup de traumatismes accumulés dans les années 80 et 90. Ce n'est pas seulement le fait des *barebackers*, c'est tout le monde. Le sperme s'est "nettoyé ". Nous-mêmes, en tant que séropos, le fait de connaître l'effet des multithérapies sur la charge virale dans le sperme, ça nous a convaincus que notre propre sperme est moins dangereux qu'il y a 10 ans. C'est un fait, c'est de la science. Et c'est pourquoi le sexe non protégé dans des films comme ChaosMen ou SeanCody, ça ne me fout pas la gerbe du tout comme ce qui est montré dans les films de Treasure Island Media. Et si on ne reconnaît pas ça, on reste figé dans une idée rétrograde à la Act Up avec une grille de lecture qui date de 1990. »

La position de *Gay* en matière de porno *bareback* n'a pas changé, dans le numéro de janvier 2013, il est précisé dans la rubrique en question : « Les personnes interviewées dans les pages Porno défendent le *safe sex*, et les vidéos chroniquées sont garanties sans *bareback*. » Cette mention n'existait pas en 2008. Il semble donc à présent nécessaire de le préciser, témoignant du succès des films pornographiques gais sans préservatif.

Un aboutissement gai ?

Frédéric, ancien chroniqueur de pornographie dans *Gay*, considère que l'acteur de ce type de production :

« est un peu la figure d'accomplissement de tout homo. Voilà sans recul. [...] c'est résumer une espèce d'accomplissement dans la vie qui pour moi n'en est pas, surtout quand on voit aujourd'hui comment sont traités les acteurs porno, ils sont payés 300 euros, et tout d'un coup c'est une espèce de rêve, basé sur l'exhibitionnisme, le narcissisme, une espèce de "musculator", sur aussi des clichés comme on a plus de chance de réussir si on est actif, que si on est passif. L'actif est toujours valorisé alors c'est quand même de drôle de valeurs [...] oui il y a un peu un truc de rêve, d'aboutissement. Moi j'ai un très bon copain, il a quoi 28, 29 ans, il sort de normale sup, il a cette espèce de délire du porno. [...] Il a envoyé juste des photos pour se rassurer, juste pour savoir s'il pouvait être pris, mais évidemment qu'il a été pris, n'importe qui peut tourner dans un film porno. Il y a tellement de trucs, de machins différents. Pour 200 euros, on trouvera toujours un truc à n'importe quel âge et n'importe quel physique pour jouer. [...] je ne sais pas ce qui fascine les gens là-dedans. Mais on a l'impression que la porno star est un modèle. »

Les acteurs de films pornographiques gais focalisent l'intérêt car ils sont les vedettes de la scène gaie contemporaine, au *coming out* radical. Depuis la disparition du chanteur Freddy Mercury en 1991, la scène gaie a peu de personnalités à l'homosexualité assumée, dès le début de la médiatisation. Dans les années 1980, des groupes comme Bronsky Beat ou Frankie goes to Hollywood adoptaient une posture gaie et tenaient un discours artistique qui

les distinguaient de l'hétérosexualité⁴⁵. Les chanteurs George Michael, Elton John, Ricky Martin ou plus récemment Mika ont fait leur *coming out*, mais après des années de *suspicion* de la part des médias. Les vedettes homosexuelles les plus médiatisées actuellement sont celles adoptant des pratiques hétéronormées (mariage, adoption procréation médicalement assistée), « normalisées », déshomo-*sexualisées*. Il n'y a pas sur la scène artistique contemporaine de personnalités homo-*sexuellement* visibles⁴⁶, et qui ont aussi du succès auprès des hétérosexuels. Dans la série télévisée à succès pour le jeune public *Glee*, un des personnages est ouvertement gai (Kurt), et son interprète aussi (Chris Colfer). Mais ce personnage correspond au cliché du *gay* efféminé, délicat, fragile. Les acteurs porno les plus valorisés (les actifs, c'est-à-dire ceux pénétrant leur partenaire) personnifient l'inverse de ce qui est associé à la figure homosexuelle, ils ne sont plus des *enculés* faibles mais des *enculeurs* puissants. Cette puissance attribuée est soulignée par l'utilisation de vocables spécifiques dans les chroniques : les rédacteurs mentionnent les « bites énormes », des films « virils sans chichi » (avril 2008), les acteurs des « brutes fort fréquentables », « costauds » qui « bétonnent » (février 2008).

Julie attribue principalement à la pornographie lesbienne d'être avant tout artistique. La dimension artistique renvoie à la distinction entre érotisme et pornographie, elle parle même de « fantaisie érotique » pour décrire les productions. Elle a aussi chroniqué l'actualité pornographique dans le magazine *Lesbienne*. Elle ne mentionne pas le degré d'excitation atteint par le nouveau film de Maria Beatty (numéro de mars/avril 2008 de *Lesbienne*) ni les parties du corps excitantes des actrices (qui pourraient être décrites ainsi : des seins énormes, des « chattes magnifiques »), ou les pratiques filmées. Son vocabulaire est de l'ordre de la littérature érotique : « foudroyée par son désir », « leurs nuits fiévreuses », « la réaction chimique de leurs deux corps », « leurs bouches se dévorent », « leurs caresses » sont « brulantes ». Chroniquer l'actualité pornographique pour des lectrices lesbiennes permet en creux, sous cette modalité (artistique et intellectuelle, car la pornographie permettrait de « reformuler des catégories ») de valoriser, un idéal lesbien : intellectuel et élitiste, de bon goût. L'objectif populaire de la pornographie (se masturber) est passé sous silence et pérennise le déni du désir des femmes. L'actrice pornographique *queer*⁴⁷ Judy Minx souligne

⁴⁵ Respectivement, avec les titres à succès *Small Town Boy* (abordant l'homophobie dans les villes de province) et *Relax* (à propos de plaisirs érotiques quels qu'ils soient, le clip mettant en scène l'homosexualité, le multipartenariat, les pratiques S/M) et *Welcome to the Pleasure Dome* (« Bienvenue dans le dôme du plaisir »).

⁴⁶ Il faudrait préciser gay-sexuellement visibles, car la chanteuse américaine Beth Dito du groupe Gossip constitue une figure lesbienne pro-sexe.

⁴⁷ Le cinéma pornographique *Queer* se définit comme une tentative d'ébranlement des catégorisations de genre et de sexualité.

dans le film lesbien *Too Much Pussy*⁴⁸ de quelles manières la production pornographique est actuellement intellectualisée (y compris dans le monde académique, elle mentionne ses participations à des colloques) mais sans que sa consommation et ses finalités soient assumées. La figure lesbienne contemporaine valorisée est sexuellement active et au fait de la *Gender Theory* (dans sa version vulgarisée). La légitimité de la consommation d'une pornographie ne tient qu'à sa capacité de questionner les catégorisations de genre de manière artistique.

Une pornographie hétérosexuelle encadrée

Dans *Masculin*, si la rubrique Sexualité fut confiée à des actrices pornographiques, la pornographie n'est pas devenue objet de consommation, au même titre que d'autres productions cinématographiques (avec les rubriques cinéma, dvd). Il y a une visibilisation de la pornographie mais pas de promotion directe. L'article de mai 2006 « Porno, la vérité si je bande ! » précise dans son chapeau que le magazine « soutient cette forme d'art » car le « x forme un îlot de vérité [...] dans le cinéma », pour « les gros seins et l'éjaculation faciale, qu'on n'a pas toujours à la maison. » L'article recueille les réponses d'acteurs et d'actrices à diverses questions⁴⁹, le but étant de connaître la vérité du porno, car « Il paraît qu'on nous ment ! ». L'article est un moyen détourné de parler de pornographie et de montrer des corps féminins dénudés. Il est illustré de photographies d'un tournage, les parties intimes des acteurs (sexe, fesses) n'étant pas montrées contrairement à celles des actrices (la plus grande photographie est constituée des fesses d'une femme.).

La leçon de Yasmine de janvier 2007 est consacrée au tournage d'un de ses derniers films, et aux treize positions exploitées. Cet article est aussi l'occasion d'avoir des modèles féminins dénudés. Néanmoins, les références exactes du film (titre et studio de production) ne sont pas mentionnées. Consommer de la pornographie n'est pas légitimé de manière franche par le magazine. Cet encadrement de la consommation de supports masturbatoires traduit aussi le discrédit social à l'encontre de la masturbation. Contrairement à la presse gaie généraliste, *Masculin* ne chronique pas l'actualité pornographique de manière directe par

⁴⁸ Réalisé par Emilie Jouvét, sorti en 2011 avec notamment Wendy Delorme, il suit la tournée européenne de sept sex-performeuses qui se définissent comme féministes post-porn.

⁴⁹ « Les mecs prennent-ils des trucs pour bander », « Les réalisateurs s'envoient-ils leurs actrices ? », « Quelle est la technique de la sodomie propre ? », « Comment fabrique-t-on du faux sperme ? », « Une double pénétration, est-ce que ça fait mal ? », « Les filles prennent-elles parfois du plaisir ? », « Les mecs prennent-ils toujours du plaisir ? », « Combien gagne-t-on sur un porno ? », « Rentrés chez eux, acteurs et actrices baisent-ils ? ».

crainte de l'étiquetage « charme » (qui réduirait sa visibilité et son impact de vente) mais aussi pour ne pas renforcer son image sexiste (Olivier, rédacteur : « on était un peu les néo-machos on va dire, mais c'est une posture »). *La* pornographie est considérée dans le sens commun comme sexiste et comme un moyen d'avilissement des femmes (cet argumentaire sera questionné dans le chapitre qui suit).

Par ailleurs, les trois actrices tournaient pour la même société, les vidéos Marc Dorcel, la plus importante en France. Il ne s'agit certainement pas d'un hasard, mais d'une manière détournée d'assurer la publicité de ses productions. Ce studio représente une pornographie hétérosexuelle *mainstream*. Les pratiques des acteurs et des actrices sont codifiées. Il n'y a pas de tentative d'ébranlement des normes de genre et de sexualité, mais au contraire un affermissement des catégories. Les hommes n'ont pas de pratiques anales (y compris digitales ou linguales par les actrices) et encore moins bisexuelles. Ils personnifient la masculinité comme catégorie de genre en opposition à la féminité. Les actrices sont en réception : de phallus, de sperme, des monstrations de désir. L'inverse n'est pas représenté. Il n'y a pas d'éjaculat de cyprine dans la bouche des acteurs. La promotion des productions et des actrices de ce studio dans *Masculin* rappelle aussi aux lecteurs qu'il y aurait des rôles masculins et féminins, des places assignées aux uns et aux autres qui ne sont pas interchangeables. La transgression n'est pas de mise.

Nathalie, rédactrice de *Féminin*, a traité à plusieurs reprises de pornographie⁵⁰, pour le magazine mais aussi pour une chaîne de télévision française. Au cours de notre entretien, elle aborde spontanément cette question et condamne *la* pornographie en la stigmatisant car elle donnerait :

« une image de la femme dégradée dans le porno [...] ça me semble être une problématique importante aujourd'hui [...] on va vers une vision terrifiante de la femme, sur internet, dans le porno, dans des pratiques épouvantables [...] La pornographie, c'est plus le bon vieux Marc Dorcel avec un homme, une femme qui est déguisée en soubrette, qui a des pratiques destinées à procurer du plaisir, qu'on va regarder le premier dimanche du mois ou le premier samedi sur canal. Aujourd'hui, c'est méga violent, c'est des *gonzos*⁵¹, c'est six mecs sur une nana, une nana qui est défigurée par la douleur ou le plaisir, j'en sais rien, mais qu'est pas belle, enfin voilà, je trouve qu'on a la vision d'une sexualité pornographique qu'est hyper violente, super hard. »

Nathalie centre son discours sur les actrices pornographiques, sur les femmes dans ce type de production et la distorsion opérée sur leur image. Elle suggère qu'elles sont victimes de la pornographie qui ne consiste plus à procurer du plaisir mais à mettre en scène des

⁵⁰ « J'ai été styliste sur un film porno » (octobre 2005) et « Ma fille est une hardeuse » (avril 2009, hors corpus).

⁵¹ Par référence au journalisme *gonzo* (« dans le feu de l'action »), le porno gonzo accentue l'objectif de réalité de la production en étant filmé « caméra à l'épaule » de l'acteur.

pratiques violentes, avec notamment la multiplication des gang-bangs : « six mecs sur une nana ». Sa condamnation est le produit d'une perception hétérocentrée de la sexualité qui, par capillarisation et confusion, affecte la perception de la pornographie. La sexualité hétérosexuelle ne se réduirait qu'à des actes de pénétration et les pénétrées sont nécessairement passives. Les organes pénétrés (bouche, vagin, anus) sont envisagés sans vie, sans action en retour sur le pénétrant. Le phallus est survalorisé (la *grosse bite* d'un acteur), mais les capacités du vagin d'une actrice sont peu valorisées (sa *grosse chatte*). Pourtant, cette alternative de vivacité accordée au vagin est envisagée dans la pornographie féministe⁵² ou *Queer*⁵³ (et actuellement reprise dans des représentations plus accessibles, avec l'utilisation de *sex machines*, l'enregistrement visuel de l'ouverture du vagin lors de masturbations par les performeuses, l'écoulement de cyprine).

Sur cinq articles du corpus de *Féminin* consacrés à la pornographie⁵⁴, un ne condamne pas directement ce type de cinéma. « Couple : la mode de la porno-pantoufle » de septembre 1990 est un article de neuf pages qui ne propose pas de posture morale à propos de la pornographie. Les autres articles⁵⁵ ne sont pas seulement descriptifs. Ils supposent un impact social, négatif, de la pornographie. En 1980, l'interview de l'activiste Susan Brownmiller est une condamnation sans appel du genre qui s'achève ainsi : « La pornographie n'est rien d'autre qu'une sinistre propagande contre les femmes. Il est important qu'elles le sachent. » L'interview en 2001 de l'ancienne actrice Raffaëla Anderson à l'occasion de la publication de son ouvrage *Hard* est un réquisitoire contre la pornographie. Les expériences de l'actrice sont terrifiantes « J'ai même participé à un tournage où une fille clouait les couilles d'un mec sur une planche. Le type rigolait en retirant les clous un par un. Il y avait du sang partout. Ça m'a complètement traumatisée. »

Le chapeau des interviews de juin 2002 annulent complètement les avantages de la pornographie soulignées par les actrices : « De plus en plus d'actrices disent trouver du plaisir dans le cinéma X, surtout amateur. Et, hormis le viol, n'y voient aucune humiliation. La plupart, pourtant, avouent une enfance sexuellement traumatisante... ». Trois actrices sont

⁵² L'actrice et réalisatrice Annie Sprinkle s'introduisait dans le vagin le moignon d'une femme estropiée

⁵³ Madison Young a pour spécialité de montrer le gonflement des lèvres de son vagin. Elle apparaît dans le film d'E. Jovet *Too Much Pussy*.

⁵⁴ Je ne comptabilise pas là l'interview de Rocco Siffredi de février 1999, il est interviewé à l'occasion de la sortie du film non étiqueté comme pornographique de Catherine Breillat, « Romance ». Il n'est pas mis en scène de la même manière que les actrices pornos dans *Masculin* : les photographies reproduites le représentent soit habillé, soit deux fois avec son épouse, soit dans le film de Breillat.

⁵⁵ « USA : Elles disent « No » au porno » (avril 1980), « Raffaëla Anderson. Voyage au bout du hard » (juin 2001), « Insultes, humiliations, viols... Halte au porno dégradant » (juin 2002), « Imposture. J'ai été habilleuse sur un film X » (Octobre 2005).

interviewées. La première ne mentionne aucun traumatisme et précise qu'elle « adore ça : m'éclater avec des partenaires différents, faire l'amour non-stop. » La troisième précise que depuis son adolescence et sa découverte des films pornographiques, elle rêvait de faire ça, et depuis qu'elle a débuté, elle trouvait « ça génial ». La seconde révèle avoir été victime de pédophilie. Mais précise :

« Je suis en maîtrise de psycho et la pornographie n'est qu'une étape dans ma vie. J'aime le sexe et je m'offre des expériences " délire " dans lesquelles je prends vraiment mon pied. J'en éprouve à la fois une grande culpabilité et un immense soulagement. [...] Je pense que j'ai subi une telle blessure narcissique que j'essaie de réparer le traumatisme comme ça. Pour faire ce boulot, il ne faut pas voir d'égo. Mais c'est aussi un moyen de le restaurer. »

L'actrice est ambivalente dans son discours, elle se sent coupable mais soulagée de faire des films X. Si pour elle cette expérience a valeur de catharsis, de résilience et recèle une dimension curative, pour la rédaction, elle est au contraire la conséquence de son traumatisme : elle fait du porno car elle a une vision altérée de *la* sexualité, et le porno ne pourrait qu'accroître cette distorsion. Enfin, l'article de 2005 de Nathalie propose une vision négative d'un tournage dans les années 2000, alors que « dans les années 1970 et 1980 », le porno « était libertaire et transgressif » (mais « elles disaient " No " au porno » en avril 1980). A titre de comparaison, cet article est totalement différent d'un article de *Masculin* d'avril 2007 (« Le bar des filles spécial Actrices X »). Il réunit quatre actrices et recueille leurs points de vue sur l'amour, le couple, la sexualité. La quatrième question de la rédaction concerne leur arrivée dans le secteur de la pornographie. Elles répondent successivement :

« Je bossais comme gogo danseuse. Un agent m'a proposé d'assister à un tournage amateur. J'ai suivi le mouv', c'est tout. »

« Je suis prof d'anglais, je m'ennuyais sexuellement et consommais beaucoup de porno. [...] Etre filmée, c'est ça qui m'excite encore. »

« Le porno m'a réconcilié avec mon corps. »

« Le porno est venu comme un coup de gueule, contre mon éducation catholique. »

Masculin ne recadre pas ce discours, dédramatisé.

Féminin condamne la pornographie et avertit les lectrices de ses présumés dangers. Même lorsque les actrices, comédiennes et actrices sociales, sont interviewées, leur discours n'a pas la même portée que le bon sens de la rédaction. Le chapeau de l'entretien entre

l'actrice Ovidie et Isabelle Alonso en juin 2002 ne laisse pas de doute à la lectrice sur qui détient *la vérité* : « A 22 ans, Ovidie défend dans " Porno Manifesto ", l'idée qu'on peut être porno star et militante féministe. Est-elle une candide ou bien la porte-parole d'une profession consciente de dépasser les bornes ? Elle s'explique face à Isabelle Alonso, authentique militante... » La rédaction (car je ne discuterai pas là les discours de l'une et l'autre mais la stratégie rédactionnelle) ne présente pas les deux protagonistes de manière équivalente : elle mentionne l'âge de l'actrice (pour sous-entendre son inexpérience existentielle, sa naïveté, sa candeur car un jour, elle « comprendra »). Si elle se prétend féministe, elle doit s'expliquer, rendre des comptes à une *vraie* féministe (selon la rédaction). Son expérience d'actrice porno ne fait pas d'elle une experte de la pornographie, ne légitime pas son discours à ce propos. La rédaction minorise le discours des actrices pornographiques. A destination d'un lectorat hétérosexuel, masculin ou féminin, la pornographie et sa consommation sont encadrées. Sa légitimité est exclusivement réservée à un public masculin, et à condition qu'elle reproduise l'hétéronormativité. Un goût pour la pornographie n'est pas envisageable pour les femmes, les actrices sont déclassées en tant que telles (pour rejoindre la catégorie des putains de Tabet, en témoigne la question répétée à trois reprises aux actrices « Et la prostitution ? »), leur parole d'actrices de genre n'est pas entendue. Elles ne sont que des victimes du genre, leurs potentiels de résistance sont niés.

Cette pornographisation du discours de presse est avant tout une instrumentalisation de la pornographie. Elle constitue une ressource, une stratégie éditoriale de plus. Elle s'inscrit aussi dans un contexte de médiatisation accrue de la pornographie, ce qui ne signifie pas nécessairement une pornographie plus visible, mais une multiplication des discours sur la pornographie. Cette médiatisation n'est pas linéaire. La création de la chaîne payante Canal + en 1984 constitua un moment clé. Dès son lancement, un film X est programmé tous les mois (le fameux premier samedi du mois). Cette programmation constitue une opportunité pour le genre, condamné à vivoter avec la disparition progressive des salles spécialisées. Le développement des nouvelles technologies d'enregistrement et de visionnage (cassettes VHS et DVD) et l'équipement des foyers vont pérenniser ce marché. Le film porno sort progressivement du placard, et certaines actrices sont médiatisées et invitées sur les plateaux de télévision dans des émissions grand public à la fin des années 1990 (et notamment les émissions de Thierry Ardisson sur France 2, et Sébastien Cauet sur TF1). Les productions sont accessibles par le réseau des vidéos-clubs et de manière plus discrète, par les distributeurs automatiques de vidéos (facilitant leurs locations). Le développement d'Internet dans sa première version a induit de nouvelles modalités d'accès à la pornographie : la discrétion et la gratuité. Le haut-débit et la version 2.0 ont transformé radicalement la pornographie à disposition. L'offre s'est diversifiée. Les grands studios ne sont plus les seuls pourvoyeurs d'images. Les formes des produits ont changé. On ne regarde plus nécessairement un film pornographique mais une représentation d'actes sexuels non simulés. Les acteurs ne sont plus nécessairement starisés. Leur personnalisation est plus faible.

Cette facilité d'accès a aussi influencé les discours sur la pornographie. Puisqu'elle est plus accessible, elle serait partout. Elle provoque une panique morale et jusqu'à récemment en France, elle ne fut pas un objet légitime de recherches en sciences sociales. Peu investie par des analyses objectives, elle fut laissée aux discours médiatiques et aux travaux à charge. Au gré de travaux articulant rapports sociaux de sexe et sexualité, l'objet Pornographie suscite actuellement un nouvel intérêt, permettant d'en révéler les impensés. Le chapitre qui suit est consacré à cette question.

CHAPITRE 9 : LA PORNOGRAPHIE, UN NOUVEL OBJET SOCIOLOGIQUE

Consacrer un chapitre entier à la pornographie comme objet sociologique peut surprendre. Initialement, cette recherche est consacrée aux représentations de la sexualité dans la presse magazine française et non à la pornographie. Pourtant, l'enquête montre que cet objet est une ressource éditoriale et a par conséquent surgi dans cette recherche, de la même manière qu'elle a surgi dans l'espace médiatique, et académique. En effet, des travaux sociologiques récents permettent une redéfinition de cet objet. Ils constituent une réaction scientifique aux multiples productions discursives sur *la* pornographie. En France, les discours dominants sur les représentations et les effets des contenus pornographiques étaient guidés par des objectifs politiques ou philosophiques, dans une perspective proche du courant de recherches nord-américain, structuré par un mouvement d'opposition à la pornographie, constitué par une partie des chercheuses féministes. Ces entreprises ont pour objectif de dénoncer les productions pornographiques. A titre d'exemple, la philosophe Michela Marzano pose l'hypothèse que la pornographie n'est pas une représentation de la sexualité mais une dénégation de la sexualité¹ et de l'individu dans son humanité. Avant que les sociologues ne s'intéressent de manière sociologique à la pornographie, elle fut traitée par des journalistes et des chercheurs, par une même logique de discrédit. La thèse d'un objet unilatéralement vecteur de domination doit être questionnée.

Le traitement médiatique et universitaire de la pornographie hypervisibilise, exacerbe les stratégies de discours et de représentations de la sexualité. L'instrumentalisation de la pornographie est une loupe qui en révèle les angles morts, elle fait saillir certains impensés, comme notamment l'inactivité sexuelle des femmes.

Je m'intéresse notamment ici aux essais, rapports et travaux, consacrés à la pornographie et notamment ceux du sociologue Richard Poulin et ceci pour deux raisons. Tout d'abord, car ses travaux sont régulièrement cités comme référence, dans les rapports à visées politiques dénonçant les effets de la pornographie, mais aussi dans les espaces académiques². Ensuite, il me semble important de déconstruire son argumentaire et mettre à

¹ Marzano M., *La pornographie ou l'épuisement du désir*, Hachette Littératures, collection Pluriel, Paris, 2003, p. 40.

² Une séance du séminaire pluri-annuel « Genre et rapports sociaux de sexe » organisé à Strasbourg est un bon exemple : l'exposé de Florian Voros consacré à « la régulation biopolitique de la consommation de

jour la dimension normative. Les critiques adressés aux contenus pornographiques s'insèrent dans une perception de la sexualité produite par le genre et l'hétéronormativité. Une analyse de la « sociologisation » de la pornographie indique les remises en question de ces effets du genre et de l'hétéronormativité, et constitue un exercice pratique pour signifier les impensés qui demeurent.

Dans sa présentation des travaux articulant genre et sexualité, Isabelle Clair souligne : « la sexualité est un thème de recherche qui informe la question transversale de la domination puisque cette dernière façonne la sexualité humaine. En enquêtant sur les pratiques sexuelles, ce sont des *manifestations* de la domination masculine ou des rapports sociaux de sexe qui sont observées. »³.

Cette recherche est une tentative⁴ pour investir le versant de résistance des rapports sociaux dans leur ensemble et le potentiel que constitue la sexualité comme marge de manœuvre. Car si les rapports sociaux impliquent de la domination, ils impliquent des antagonismes, du conflit et par conséquent des résistances. La sociologie des rapports sociaux est aussi une sociologie de l'émancipation⁵. Ce chapitre est aussi une affirmation de la possibilité d'un positionnement matérialiste pro-sexe. Ce point de vue se distancie des positions de Dworkin ou MacKinnon qui criminalisent la pornographie et instaurent une confusion entre pornographie et sexualité⁶. Les rapports sexuels entre hommes et femmes sont à distinguer de l'hétérosexualité en tant que système d'organisation sociale, et en somme de l'hétéronormativité. La pénétration du vagin par un phallus n'est pas le signe de la performativité du patriarcat. Les rapports de pouvoir ne s'expriment pas continuellement et de manière unilatérale. Ces réflexions sur la pornographie s'inscrivent dans une démarche axiologique proche de celle de Lieber, Hertz et Dahinden : « le travail du sexe peut être une forme d'oppression et d'exploitation, [...] il peut également être le lieu de stratégies et d'options, voire de libertés individuelles. »⁷

Enfin, l'offre pornographique contemporaine visuelle questionne le tableau inquiétant de la pornographie présenté par les médias et certains.es universitaires. La consommation et la production pornographique ont radicalement changé. Les films aux scénaris plus ou moins

pornographie » fut l'objet de vifs débats avec des collègues du laboratoire, les travaux de Poulin constituant une référence obligée pour les « anti-pornos ».

³ Clair I., *Sociologie du genre*, Armand Colin, collection 128, Paris, 2012, p. 42.

⁴ Qui n'est pas isolée dans l'espace académique français.

⁵ Kergoat D., *Se battre, disent-elles...* La dispute, collection Le genre du monde, Paris, 2012.

⁶ Giami A., « Que représente la pornographie ? » in Bateman S., *Morale sexuelle*, vol. 4, Cerses-CNRS, Paris, 2002, p. 52 ; Dworkin A., *Pornography : men possessing women*, Boston, Plume, 1991 ; McKinnon C., *Le féminisme Irréductible, discours sur la vie et sur la loi*, Des femmes, Paris, 2005.

⁷ Lieber M., Hertz E., Dahinden J., *Cachez ce travail que je ne saurais voir*, Antipodes, Lausanne, 2010, p. 9.

élaborés sont remplacés par des scénettes, aux contenus multiples et variés, représentant des pratiques sexuelles en accès gratuit sur internet. L'argument anti-porno faisant de la pornographie une représentation univoque du plaisir « masculin » ne tient plus actuellement. La multiplication de vidéos représentant des femmes se masturbant, seules, avec souvent une représentation des manifestations corporelles de satisfaction sexuelle (lubrifications, éjaculats de cyprine) questionne cette rhétorique et pourrait constituer un observatoire des évolutions des rapports sociaux de sexe et des avancées égalitaires.

1- La tautologie pornographique

La pornographie est la sexualité

Le lien établi entre pornographie et sexualité est un des fondements de la critique de la pornographie des américaines Dworkin et MacKinnon. Elles conçoivent la pornographie comme une forme de discrimination et une violation des droits civiques des femmes⁸. Elles ne considèrent pas ce type de productions comme des représentations de la sexualité mais comme la sexualité elle-même. La question de la réception des publics est donc liquidée. Les actes sexuels entre hommes et femmes (dans le cadre de l'hétérosexualité) sont assimilés à une prise de pouvoir des premiers sur les secondes par l'entremise du phallus pénétrant, à l'origine même de la violence sexuelle. Les hétérosexuelles, c'est-à-dire toutes les femmes ayant des rapports sexuels avec des hommes, deviennent des collaboratrices du patriarcat. La confusion entre sexualité (hétérosexuelle) et pornographie est possible puisque les deux sont considérées comme des moyens de reproduction de la « domination masculine » et comme une déshumanisation des femmes.

Cette confusion entre représentation et actes est aussi à l'œuvre lorsqu'il s'agit de dénoncer une plus grande visibilité de la pornographie, qui serait le signe d'une explosion pulsionnelle de la sexualité. L'accès simplifié à des productions pornographiques est dénoncée comme une hypersexualisation de la société, qui aurait basculée de la « Cité classique » à la « Cité perverse »⁹. Dufour, philosophe, professeur en sciences de l'éducation, définit la première comme une « cité qui obéit à des lois créées par les hommes pour échapper aux lois de la nature »¹⁰ et la seconde comme une « cité qui s'emploie à remettre au premier plan les lois de la nature. Ce qui peut se dire de façon moderne : le fonctionnement

⁸ Pour une synthèse de ces positions : Giami A., « Que représente la pornographie ? » in Bateman S., *Morale sexuelle*, vol. 4, Cerses-CNRS, Paris, 2002, p. 52.

⁹ Dufour D.-R., *La cité perverse*, Folio Essais, Paris, 2012 (2009 pour l'édition originale).

¹⁰ Id., p. 333.

pulsionnel sera alors privilégié sur le fonctionnement symbolique.»¹¹. La Cité devient perverse car elle oublie ou nie la Loi (en acceptant que « la distinction sexuelle, loi centrale de l'espèce, loi phylogénétique, ne s'impose plus aux individus », p. 382). L'auteur déplore l'influence des « théories du genre » : « on intime aux enfants de ne plus distinguer les deux sexes ! Ce slogan tient donc une place d'honneur parmi les leçons de perversion incessamment dispensées aujourd'hui. » (p. 427) La « crise de masturbite », « la plus prisée des activités préoedipiennes » serait une manifestation de la perversion sociale, provoquée par le développement de la pornographie. (p. 396) Dans une perspective freudienne, la masturbation « est toujours la solution qui permet de donner une issue à la mise en branle de la pulsion. » (p. 397).

En suivant l'auteur, cette pornographisation de la culture (où le cul, « incapable de supporter la moindre comparaison avec l'autre trou, sexuellement marqué, celui de l'organe féminin, aussi follement beau qu'une orchidée *Cattleya*, si complexe, si peu trou et si plein de surprises »¹² aurait donné lieu à un culte qui tient lieu de culture) est une *re-chute* de l'humanité dans la Nature. Il y a donc dans son discours, qui n'est pas isolé, un glissement entre pornographie et sexualité facilité par la perspective d'inspiration freudienne (qui explique aussi la crainte que suscite la pornographie) : cette « hyper-pornographisation » réveillerait les pulsions *naturelles* jusqu'ici canalisées par la Culture. Dufour conclut dans son épilogue : « Il faut prendre toute la mesure du changement de religion actuel : nous sommes passés d'une religion du Père à une religion de la Mère, entendue au sens de la mère nature sadienne archaïque exaltant la pulsion au détriment du verbe. Ce que veut cette mère nature archaïque, Sade nous en a avertis : " L'entière destruction de [notre] espèce, en rendant à la nature la faculté créatrice qu'elle nous cède, lui redonnerait une [nouvelle] énergie. » (p. 468). La pornographisation de la culture annoncerait l'apocalypse.

Le glissement de pornographie à sexualité est également le résultat d'une résistance à considérer la pornographie comme un travail. Poulin se « refuse à employer des termes comme "industrie du loisir", "industries pour adultes", "érotique", "sexy", "récréative", etc. » Selon Poulin, « ces mots de la novlangue ont pour principale fonction, en qualifiant la réalité de son contraire, de banaliser et de normaliser. Ce n'est qu'une "industrie du loisir" pour ceux qui y trouvent plaisir, pas pour celles et ceux qui la subissent. » (il s'agit ici des mots de

¹¹ Ibid., p. 334

¹² Ibid., p. 429

Poulin)¹³ Il particularise les professionnels des « industries du sexe » car il confond pornographie (qui peut constituer un domaine professionnel) et sexualité (renvoyant à la sphère privée dans le sens commun, mais cette distinction est discutable). Les employés des parcs d'attraction sont des professionnels des industries du loisir. Qu'ils prennent du plaisir à travailler dans ces parcs basés sur la récréativité des consommateurs n'est pas assuré et n'est pas un critère *a priori* dans une industrie capitaliste. Poulin discrédite les finalités du travail du sexe (loisir, érotique, pour adultes) et participe à sa construction théorique comme une forme extrême d'exploitation (qui n'aurait plus rien à voir avec du travail).

Dans leur présentation d'une série d'enquêtes empiriques sur les travaux du sexe, Marylène Lieber, Ellen Hertz et Janine Dahinden adoptent une position opposée à celle de Poulin :

« Les métiers du sexe impliquent un travail : ils sont faits de tâches, de savoir-faire, de compétences et de techniques, plus ou moins formalisés ; ils sont régis par des codes et nécessitent des postures professionnelles face au monde ; ils correspondent à des statuts sociaux, ils ont des noms. »¹⁴

Elles précisent encore, « ce n'est pas parce qu'une forme de travail n'est pas morale, légitime ou légale, qu'elle n'est pas un travail. »¹⁵ L'invisibilisation du travail du sexe résulte selon les auteures de la combinaison de deux éléments : l'invisibilité traditionnelle (y compris dans la recherche) du travail de ces femmes (car elles représentent la majorité des travailleuses du sexe) et l'invisibilité exacerbée du sexe (fidèle à une perspective foucauldienne, ne cesser de *dire* son caractère tabou).

Malgré son caractère artisanal (du fait des faibles budgets et de l'absence d'écoles d'acteurs pornographiques), le cinéma pornographique « témoigne d'une mise en scène spécifique de la sexualité, d'un processus de mise en images de pratiques sexuelles choisies, finalement, d'un travail qui a ses règles. [...] Il faut comprendre la réalisation d'un film pornographique comme un travail collectif reposant sur des conventions de production qui donnent au film sa forme spécifique, sur des chaînes de coopérations où chaque participant a une tâche déterminée. »¹⁶

Pourtant, la confusion entre pornographie et pratique sexuelle est performative, y compris dans le secteur académique. Car cette mise en scène de pratiques sexuelles s'inscrit

¹³ Poulin R., *La mondialisation des industries du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants*, Imago, Paris, 2005, P. 11.

¹⁴ Lieber M., Hertz E., Dahinden J., *Cachez ce travail que je ne saurais voir*, Antipodes, Lausanne, 2010, p. 7.

¹⁵ Id., p. 9.

¹⁶ Trachman M. « La mise en images des fantasmes. Ethnographie de la production pornographique » in Lieber M., Hertz E., Dahinden J., *Cachez ce travail que je ne saurais voir*, Antipodes, Lausanne, 2010, p. 101-102.

dans le dispositif de sexualité plus global, où les scénaris et les significations sont fondamentaux. Or, comme le rappelle Trachman, la théorie des scripts sexuels de Gagnon et Simon est essentielle pour comprendre cette confusion car « le script pornographique n'est pas simplement le scénario du film, mais le schème par rapport auquel est conçu un film pornographique. Il correspond donc à ce que représente le film, des comportements sexuels qui s'insèrent eux-mêmes dans une hiérarchie des sexualités plus ou moins légitimes. »¹⁷ Un film pornographique n'innove pas, il reprend des codes sexuels qui font sens et écho chez les spectateurs afin de les exciter. Cette reproduction théâtralisée, mise en scène, avec des dimensions techniques, de pratiques sexuelles puisées dans la réalité sociale facilite la confusion entre la pratique et sa représentation. Cette confusion explique le recours dans la presse magazine hétérosexuelle aux actrices pornographiques comme rédactrices, les consacrant comme expertes de la sexualité, et leur tatouage social de porno-stars¹⁸.

Des pornographies multiples

Selon Poulin, le concept de pornographisation de la culture « réfère donc au fait que les images sexuellement explicites et sexistes sont désormais largement répandues et que ce processus ne cesse de se développer et de prendre de l'ampleur. »¹⁹ Depuis quelques années, avec le développement d'internet, plus simple d'utilisation, facilitant l'interaction des utilisateurs, les contours de ce qu'on désignait comme la pornographie (en général, visuelle) ont évolué. Consommer ce type de pornographie ne se limite plus à consommer un film, avec un scénario, une production, des acteurs et actrices, etc. Avec internet, la vision de scénettes d'actes sexuels sans nécessairement une narration, constitue la grande part de l'offre pornographique. Les consommateurs.trices peuvent choisir selon des catégories proposées²⁰. Selon Perea, les « Les principales catégories se situent donc sur un continuum s'étendant de la mise en scène réaliste (pseudo-amatrice) à la fiction assumée », et proposent des « pornotypes », qui concernent soit les personnages, les pratiques, des parties du corps, des productions organiques. Avant l'avènement de l'internet 2.0, l'offre pornographique visuelle se limitait à certains canaux : les productions étaient accessibles via les chaînes privées, les

¹⁷ Id., p. 28.

¹⁸ Kunert S., « Images de soi, discours sur elles. Constructions médiatiques du féminin-sexuel : les actrices de films pornographiques », *Raison Présente*, n°183, 3^{ème} trimestre 2012, p. 89-98.

¹⁹ Poulin R., *Sexualisation précoce et pornographie*, La dispute, « Le genre du monde », Paris, 2009, p. 12.

²⁰ Perea F., « Les sites pornographiques par le menu : pornotypes linguistiques et procédés médiatiques », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 02 février 2013. URL : <http://gss.revues.org/index2395.html> ; DOI : 10.4000/gss.2395.

vidéoclubs ou la presse spécialisée (comme *Hot Vidéo*). Cette restriction facilitait l'hégémonie de certains studios (comme Marc Dorcel) aux discours pornographiques univoques et peu concurrencés. La multiplicité des représentations pornographiques accessibles actuellement par internet demande aux chercheurs qui se consacrent à cet objet une délimitation d'un corpus aux critères rigoureux avant de pouvoir en déduire qu'elles sont toutes sexistes. Poulin ne précise pas ces critères, alors qu'il opère une sélection de sites pour ensuite généraliser son analyse à l'ensemble de l'offre pornographique et donc à l'ensemble de sa consommation.

Il est difficile actuellement de postuler l'unicité et l'univocité de la pornographie. Les pornographies alternatives à la pornographie mainstream hétérosexuelle représentée par les studios Marc Dorcel sont davantage accessibles via internet (avec des sites comme SuicideGirls, QueerPornTV, et de manière plus populaire avec PornMotion et Sextube) et plus visibles avec la multiplication de festivals pornos à Berlin ou Paris. Et cette diversité des représentations n'est pas nécessairement égalitaire ou progressiste, comme le souligne Maxime Cervulle²¹, concernant notamment la pornographie gaie²².

2- L'hypothèse de l'invasion pornographique

Le consensus pornographique et ses « effets »

J'emprunte ici à Xavier Deleu le titre de son ouvrage publié en 2002²³. Par consensus pornographique, l'auteur entend un consensus esthétique pornographique comme toile de fond favorisant le développement et l'épanouissement de la sensibilité pornophile du public.²⁴ Selon Jacques Marquet, les conduites sexuelles actuelles sont caractérisées par une nouvelle normativité qui repose sur la figure de la démocratie sexuelle. Cette démocratie sexuelle serait soutenue par le dispositif législatif. Elle deviendrait une sexualité sans violence, avec le renforcement de la législation en matière de viol (1979), la pénalisation du harcèlement sexuel (1991), et l'allongement de la durée de saisine d'un tribunal en matière d'inceste (1989)²⁵. Cette démocratie sexuelle, ou sexualité consentie, se traduirait par le recouvrement du

²¹ Cervulle M., Rees-Roberts N., *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*, Armand Colin, Paris, 2010.

²² A propos de ces travaux, je renvoie au premier chapitre.

²³ Deleu X., *Le consensus pornographique*, Editions Mango documents, Paris, 2002.

²⁴ Ibidem, p. 32.

²⁵ Mossuz-Lavau J., *Les lois de l'amour, les politiques de la sexualité en France (1950-2002)*, Paris, Editions Payot, 2002.

dispositif d'alliances par le dispositif de sexualité (selon Foucault).²⁶ Dans le dispositif d'alliance, le mariage était la pièce maîtresse d'un dispositif de reproduction, avec une sexualité statutaire (où les interdits, le licite et les obligations dépendent du statut des partenaires), où l'interdit est l'adultère, et l'obligation est la puissance (liée à l'autorité paternelle, puisque l'impuissance se traduirait par une stérilité). Au contraire, dans le dispositif de sexualité, les normes sont individualisées, l'interdit est à présent le viol. La sexualité consentie a transformé le corps en un lieu d'investissement d'un dispositif polymorphe, innovant et à la fois contrôlant les acteurs²⁷. La médiatisation, promotionnelle ou à charge, de la pornographie filmique témoigne de son inclusion à ce dispositif moderne de sexualité et sa reconnaissance comme scénario culturel à disposition parmi d'autres. Dans un double mouvement de rejet et d'attraction, elle constitue un vivier de références et de codes.

Pourtant, cette pornographisation des représentations sexuelles est condamnée de manière globale, sans distinction parmi les multiples mises en scène. « La » pornographie serait partout et incessamment visible. Des faits divers sont généralisés, une influence nécessairement néfaste est imputée à l'exposition à la pornographie. Nathalie, rédactrice de *Féminin*, approuve cette perception d'une sexualisation déviante :

« J'ai séjourné dans une brigade des mineurs pour un reportage pour *Zone Interdite*²⁸. J'ai été stupéfaite des fonds d'écran, parce qu'aujourd'hui le portable, tous les ados en ont, et il se trouve que je séjournais à la brigade des mineurs pour tout autre chose, et je me suis mise à regarder tous les fonds d'écran des ados qui venaient et j'ai été stupéfaite par, il y avait Clara Morgane en fond d'écran, il y avait leur copine avec des postures assez étonnantes, et à partir de là, j'ai commencé à changer mon angle d'enquête pour savoir s'il y avait beaucoup d'agressions sexuelles de mineurs sur mineures, c'est-à-dire de jeunes garçons qui passaient à l'acte sur des jeunes filles sans leur consentement et de savoir s'ils savaient réellement ce que voulait dire non, comment ils s'appropriaient le corps d'une femme etc. Et je me suis rendue compte que les ados vivaient dans une société hyper sexualisée et que la sexualité, pour les plus fragiles d'entre eux, j'insiste là-dessus parce que c'est important, pour les plus fragiles d'entre eux, était banalisée, c'est-à-dire que, pour moi, la sexualité, enfin je pense que vous l'avez compris, c'est quelque chose de précieux, ça doit être basé sur l'amour, le respect, je me répète, et puis c'est quelque chose de précieux. Et en discutant avec les ados, en écoutant leur audition avec les inspecteurs, enfin les enquêteurs, je me suis dit merde la sexualité est banalisée. La plupart d'entre eux ont regardé des films porno sur Internet, savaient pas

²⁶ Marquet J., « Sexualité consentie, fidélité et performance » in Marquet J. (dir.), *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Louvain-La-Neuve, Bruylant Academia, 2004, p. 55.

²⁷ Id., p. 56.

²⁸ Emission bimensuelle de la chaîne française M6.

très bien ce qu'il se faisait ou se faisait pas, il y pas de notion de morale là dedans, mais où était le bien ou était le mal, c'est très moral ça... mais où était la limite du respect de l'autre. »

D'un contexte extraordinaire (une brigade de mineurs), Nathalie tire des conclusions générales. Elle établit un lien entre violences sexuelles et consommation de pornographie. En confondant pratiques sexuelles et mises en scènes pornographiques, elle déplore une banalisation de la sexualité. Sa désapprobation de la pornographie s'accorde avec la ligne éditoriale de sa rédaction, pornophobe.

La pornographie, plus accessible, suscite des craintes. Dans leur rapport remis à l'ancienne secrétaire d'état chargée de la Jeunesse et de la Vie associative Jeannette Bougrab, les auteurs (un gynécologue-obstétricien, une gynécologue et une psychanalyste) consacrent un chapitre à la pornographie, « La pornographie éduque nos enfants. »²⁹ Ils reprennent l'argument du lien entre consommation de pornographie et accroissement des viols collectifs, sans le discuter³⁰ : « Ces dernières années, de nouveaux faits divers médiatisés sont apparus chez les jeunes de 14-15 ans : appelés « tournantes », il s'agissait en fait de viols collectifs inspirés par des scènes de films pornographiques. Mais, plus inquiétant encore même si cela n'est pas médiatisé, ces scènes se produisent désormais avec le consentement de jeunes filles imprégnées de pornographie. »³¹ La rhétorique est troublante : les victimes de viols collectifs sont rendues responsables. Au contraire, leurs participations à des rapports multipartenariaux sont nécessairement des viols collectifs et non des pratiques volontaires. Les auteurs qualifient la pornographie de « traité sur la virilité », c'est-à-dire nécessairement sexiste, assurant « la déshumanisation systémique de toutes les femmes »³². Pour étayer leurs propos, ils proposent au lecteur mais aussi aux pouvoirs publics, « une étude de la pornographie [...] pour saisir, comprendre et analyser l'émotivité et la sexualité masculines dans toute leur fragilité, leur tristesse et leur aliénation. » Ils essentialisent la sexualité, distinguant une sexualité masculine, et une sexualité féminine. L'ouvrage n'est pas une recherche historique, sociologique, ou de sémiologie avec un corpus de productions pornographiques circonscrits selon des critères précis. Comme Poulin, ils opèrent des choix dans les productions (mais sans citer des sources

²⁹Rapport remis à l'ex-secrétaire d'État chargée de la Jeunesse et de la Vie associative Jeannette Bougrab, en février 2012, Nisand I., Letombe B., Marinopoulos S., *Et si on parlait de sexe à nos ados ? Pour éviter les grossesses non prévues chez les jeunes filles*, Odile Jacob, Paris, 2012, p. 25-38.

³⁰ Voir à ce sujet Mucchielli L., *Le scandale des « tournantes ». Dérives médiatiques et contre-enquête sociologique*, La Découverte, Paris, 2005.

³¹ Nisand I., Letombe B., Marinopoulos S., *Et si on parlait de sexe à nos ados ? Pour éviter les grossesses non prévues chez les jeunes filles*, Odile Jacob, Paris, 2012, p. 26.

³² Id., p. 27.

précises), réduisant la pornographie « à l'apologie de l'érection et à la pénétration du pénis dans les trois orifices féminins ». Ils déclarent (sans citer d'enquêtes confirmant cet argument) : « De nombreuses personnes, des hommes à 95%, en deviennent dépendantes. »

Si l'intérêt est focalisé sur la jeunesse qu'il serait nécessaire de protéger de ses supposés méfaits, ce sont des dangers plus larges, concernant les adultes aussi, qui lui sont attribués. La pornographie empêcherait l'intégration des notions de « consentement réciproque, de spontanéité et de respect de l'autre » et entraverait « le développement psychique permettant la maturation sexuelle » car elle « banalise la sexualité et enlève toute la dimension sacrée que certaines personnes accordent à la relation entre deux êtres humains » (p.29).

Reprenant les arguments discutables de Poulin³³ (car caricaturant les productions en confondant arguments moraux et législatifs) comme des évidences (« La pornographie, d'un seul mouvement, infantilise les femmes et sexualise les enfants. »), les auteurs dénoncent une invasion et une dictature pornographiques. Ce nouveau régime enrôlerait les jeunes filles :

« Les fillettes, dès l'âge de 7 ans, apprennent à séduire par la mise en valeur sexuelle de leur corps. Transformées en nymphettes et en Lolita par les marchands de mode et de cosmétiques qui mettent en avant leurs attributs encore inexistant, nombril à l'air, string et pantalons taille basse, décolleté plongeant et vêtements transparents, faux ongles criards et maquillage outrancier »³⁴

Les auteurs infantilisent au passage les parents, incapables de discernement et de réappropriation des codes.

Nisand, Letombe et Marinopoulos imputent aussi à l'exposition pornographique généralisée et incessante des effets : « on constate aussi une entrée active dans la vie sexuelle de plus en plus jeune. » Cet argument ne repose sur aucune recherche sociologique. Ils citent un pédopsychiatre (qui traite des comportements pathologiques) « le *porno* est à l'origine de nouveaux comportements chez les jeunes, caractérisés notamment par l'absence de gradation » et affirment « Sexe buccal, baiser, relation vaginale et anale, tout se mêle. La sexualité ne se construit pas, elle est immédiate et consumériste. »³⁵ Là encore, cette affirmation ne repose sur aucune enquête sociologique. L'expérience contemporaine de la sexualité par les adolescents est au contraire caractérisée par son caractère graduel,

³³ Poulin R., *Sexualisation précoce et pornographie*, La dispute, « Le genre du monde », Paris, 2009.

³⁴ Nisand I., Letombe B., Marinopoulos S., *Et si on parlait de sexe à nos ados ? Pour éviter les grossesses non prévues chez les jeunes filles*, Odile Jacob, Paris, 2012, p. 30-31.

³⁵ Nisand I., Letombe B., Marinopoulos S., *Et si on parlait de sexe à nos ados ? Pour éviter les grossesses non prévues chez les jeunes filles*, Odile Jacob, Paris, 2012, p. 33.

propédeutique³⁶. Michel Bozon précise : « la proportion des premières expériences très précoces (15 ans ou avant) n'a pas augmenté sensiblement »³⁷.

Le rapport de Nisand, Letombe et Marinopoulos est une charge contre *la* pornographie et mobilise des travaux philosophiques (de Marzano, de Kriegel), psychiatriques (Tisseron), psychologiques (Braconnier). Les rares travaux sociologiques utilisés s'inscrivent dans une même perspective axiologique (ceux de Richard Poulin, discutés plus loin) sans questionner le rapport à l'objet pornographique et par extension, le rapport à la morale et aux valeurs (la « Wertbeziehung » selon Max Weber)³⁸, fondement de l'analyse sociologique. Des essais féministes opposés à la pornographie sont aussi mobilisés (Bouchard, Bouchard et Boily)³⁹. Les auteurs adoptent les stratégies journalistiques lorsqu'ils utilisent les résultats des enquêtes sociologiques sur la sexualité, et notamment de l'enquête Contexte de la Sexualité en France⁴⁰ (Les données des enquêtes sociologiques sont utilisées le plus souvent, pour favoriser des interprétations essentialistes qui *re*-naturalisent la sexualité, les inégalités étant remplacées par des différences naturelles, évacuant ainsi tout rapport de pouvoir)⁴¹. Les chiffres sont donnés (notamment concernant l'avortement) mais les analyses critiques ne sont pas mentionnées.

La pornographie est diabolisée et stéréotypée (elle serait nécessairement sexiste et violente) car la peur de concupiscence demeure. En droite ligne avec une perception freudienne de la sexualité (une pulsion naturelle que la société canalise), une caution apportée à la consommation de pornographie ferait sauter ce verrou social et favoriserait une hypersexualisation anarchique. En témoigne l'invention récente de l'addiction à la pornographie. La sexualité appellerait toujours plus de sexualité. Mais de quelle sexualité s'agit-il ? Ce « trouble sexuel » est supposé toucher principalement les hommes et serait caractérisé par la consommation « excessive » et « incontrôlée » d'images sexuellement explicites⁴². Dans son analyse de l'invention de l'addiction à la pornographie, Florian Voros souligne :

³⁶ Lagrange Hugues, Lhomond Brigitte, (dir.), *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La découverte, 1997, p. 139-175.

³⁷ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin, collection sociologie 128, 2^{ème} édition, 2009, p. 49.

³⁸ Weber M., *Le savant et le politique*, introduction par Aron R., Union générale d'éditions, Paris, 1963.

³⁹ Bouchard P., Bouchard N., Boily I., *La sexualisation précoce des filles*, Éditions Sisyphe, Montréal, 2005.

⁴⁰ Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008.

⁴¹ Bozon M., "Le filtre des médias, ou la réception d'une enquête sur la sexualité", 4810, Cultures et sociétés en Rhône-Alpes, Numéro spécial "Sexes", n°5, 2009, p.28-35, consultable à : <http://csf.kb.inserm.fr/csf/Publications-CSF-Autres-articles-noData.html> (consultée le 03/03/2012).

⁴² Voros F., « L'invention de l'addiction à la pornographie », *Sexologies*, Octobre-décembre 2009, *La sexologie au regard des sciences sociales*, Vol. 18, n°4, pp. 235-304.

« *L'invasion pornographique* touchant les sociétés occidentales serait à l'origine d'un dérèglement libidinal et d'une exacerbation des pulsions (frustration, agressivité, viol) [...]. Le sujet du « problème » pornographique change alors de visage pour épouser les traits de l'homme hétérosexuel psychologiquement déstructuré par une forte consommation de représentations explicites de la sexualité féminine. »⁴³

Cette pathologisation d'une consommation excessive se caractérise par un flou des notions mobilisées et qui révèle un encadrement normatif : « la consommation "excessive" de pornographie serait une "maladie" caractérisée par une "perte de contrôle" sur ses "pulsions sexuelles" ». ⁴⁴ Cette consommation est jugée excessive lorsqu'elle est associée de manière déclarative par le « patient » à des sentiments de honte, de culpabilité, de perte de contrôle, ou qualifiée par le clinicien de minimisée par le patient, par déni et par un refus de soins. « Ces méthodes de mesure du degré d'addiction ne font donc *in fine* que quantifier la perception négative par le patient, par son entourage ou par le clinicien lui-même, d'un investissement intensif dans une pratique sexuelle et culturelle peu légitime par rapport aux échelles de valeur dominantes. »⁴⁵ De manière pertinente, l'auteur souligne la triple normativité à l'œuvre avec l'invention de l'addiction à la pornographie : la primauté d'une sexualité relationnelle (et non une auto-sexualité), dans un cadre conjugal comme lieu d'un plaisir sexuel sain, et hétérosexuel (la *représentation* de pratiques autres que le coït hétérosexuel est jugée déviante). Cette re-médicalisation de la sexualité (au sens extensif du terme)⁴⁶ témoigne d'injonctions insidieuses.

La pornographie fait office d'épouvantail. On l'agite pour dénoncer ses prétendus dégâts. Les propos de Nathalie, rédactrice de *Féminin*, vont dans ce sens :

« j'ai un problème avec le modèle qu'est donné à des enfants, j'ai aucun problème avec les pratiques, à partir du moment où on est dans la liberté, entre adultes consentants, sans pression sur une femme qu'on force pas, qu'est pas obligée de subir ça, pas de problème. Chacun fait ce qu'il veut. Si elle a envie d'aller dans des boîtes échangistes, si elle a envie de se faire sodomiser, d'être avec six mecs, de se faire violenter, c'est son problème. J'ai plus un problème à partir du moment où cela devient accessible à des enfants fragiles, des enfants qui peuvent s'imaginer que c'est ça que doit être la sexualité, prise de force, une fille qui doit crier, lui tirer les cheveux,

⁴³ Id., p. 271.

⁴⁴ Ibid., p. 272.

⁴⁵ P. 274.

⁴⁶ « Sexualité est un nom donné à des constructions sociales, désignant des constellations très diverses de pratiques, d'interactions, d'émotions et de représentations, qui délimitent des territoires de relations d'ampleur plus ou moins grande et donnent lieu à des processus de constructions de soi très variés. », Bozon M., « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés Contemporaines*, n°41-42, 2001, p. 15.

la pénétrer par tous les trous, éjaculer sur son visage. Là ça commence à me poser un problème parce que là ce sont les gamins les plus fragiles qui vont morfler, en se disant qu'ils sont pas à la hauteur de ces performances, en se demandant comment il faut faire, alors ils sont paralysés, ils entendent pas le non d'une jeune femme quand elle lui répond, on a quand même des affaires de viols collectifs, qui se passent pas d'ailleurs que dans des quartiers les plus défavorisés, ce qu'on appelle des cités, euh où on a quand même des jeunes femmes qui sont largement victimes de préjugés de garçons, de préjugés qui sont largement véhiculés par ce qu'ils voient sur internet ».

Elle associe à la pornographie diverses dérives : des pratiques sexuelles imposées filmées (dans la même ligne que la généralisation abusive du mythe de la traite des blanches⁴⁷) et leurs influences sur les « tournantes ». Deux caricatures s'entrecroisent dans son discours : la jeune femme de l'Est violée devant une caméra et les viols collectifs dans un espace urbain à la population stigmatisée⁴⁸. Cette rhétorique phagocyte toute analyse de la pornographie et de ses usages.

Cette caricature de la pornographie est aussi à l'œuvre dans le discours, d'Annick, rédactrice d'*Adolescente* :

« Moi je n'ai pas une culture porno, mais je me rappelle d'une interview d'Ovidie⁴⁹ dans *Libé*, elle est vue comme une porno intello parce qu'elle a une maîtrise, et elle tourne différemment, "moi je suis féministe ceci cela", quand j'ai vu ses tournages, je n'ai pas vu la différence. C'est toujours une femme soumise à un mec, ce n'est pas un rôle de plaisir, et lui il est là, je ne vois pas ce qui change. »

Une perception hétéronormée est sous-jacente à son discours. Désigner la pornographie comme vecteur de stéréotypes sexistes, c'est nécessairement envisager les femmes comme victimes, car pénétrées, dans ces représentations de la sexualité, et les hommes, comme des tortionnaires car pénétrants. C'est un postulat essentialiste qui homogénéise et universalise les rapports des hommes et des femmes à la pornographie : les victimes d'un côté, les bourreaux de l'autre. Qui peut assurer qu'une femme se faisant pénétrer par deux hommes à la fois en étant filmée est une victime ? On opposera rapidement qu'elle n'a pas conscience de sa condition et que son consentement est invalidé par les inégalités sociales entre les hommes et les femmes. Or, la domination ne s'exprime pas

⁴⁷ Chaumont J.- M., *Le mythe de la traite des blanches: enquête sur la fabrication d'un fléau*, La Découverte, Paris, 2009.

⁴⁸ Mucchielli L., *Le scandale des tournantes. Dérives médiatiques et contre-enquête sociologique*, La Découverte, Paris, 2005.

⁴⁹ Ancienne actrice pornographique.

partout et tout le temps. Il n'y a pas une pornographie, mais des pornographies, aux conditions de productions, de diffusions et aux symbolismes distincts.

Réduire le dispositif moderne de sexualité au consensus pornographique est une expression des normativités sexuelles à l'œuvre. En somme, Ruwen Ogien le souligne, la condamnation de la pornographie est une répression de la curiosité sexuelle. « Même si 15 ans est l'âge de la majorité sexuelle, c'est-à-dire celui auquel on peut tout faire en principe, fellations et sodomies en série y compris, il est toujours interdit de voir des films " pornos " qui représentent ces mêmes actes jusqu'à l'âge de dix-huit ans »⁵⁰. L'idée d'une sexualité a-sociale, naturelle perdure. Protéger la sexualité de la jeunesse, nécessairement innocente, d'une perversion sociale demeure (perspective de *Paul et Virginie*⁵¹ et au cinéma du *Lagon bleu*⁵²). L'accès à la pornographie s'est simplifié, augmentant potentiellement sa consommation, mais *aussi* les pratiques masturbatoires, menant *aussi* à l'orgasme. Ce sont ces arguments de protection de la jeunesse qui définissent la consommation pornographique comme problématique. Mais pas seulement. La diffusion de représentations sexistes est aussi un des arguments mobilisés.

Les nouvelles salopes : disponibilité et appétence

En 2007, l'ouvrage de la journaliste américaine Ariel Levy *Female Chauvinist Pigs* est traduit et publié sous le titre *Les nouvelles salopes. Les femmes et l'essor de la culture porno*⁵³. La traductrice en préface s'en explique : « l'expression "female chauvinist pig" vient de "male chauvinist pig" qui signifie "macho". » *Les nouvelles salopes*, selon une citation d'une journaliste du *Courrier International* rendraient compte du phénomène de

« "Ces femmes qui nagent en pleine culture sexe [et qui] considèrent les hommes comme supérieurs. (...) Elles veulent être comme des mecs. " Les femmes qui veulent ressembler aux hommes se perdent ; dans l'illusion de la virilité, la femme "perd le style", comme l'écrivait Jacques Derrida. »⁵⁴

Le discours des trois locutrices (l'auteure, une traductrice, une journaliste) s'inscrit dans une perspective essentialiste. Chaque sexe doit assumer son rôle. La virilité devient une donnée naturelle supplantant des logiques hégémoniques dans lesquelles s'entrecroisent des rapports

⁵⁰ Ogien R., « Répression morale et légale de la curiosité sexuelle », *Raison Présente*, n°183, 3ème trimestre 2012, p. 101.

⁵¹ Roman de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, écrit en 1787.

⁵² De Randal Kleiser, sorti en 1981.

⁵³ Levy A., *Les nouvelles salopes. Les femmes et l'essor de la culture porno*, éditions Tournon, Paris, 2007.

⁵⁴ Id., p. 7.

sociaux de sexe, mais aussi de classe et de « race ». Cet essai entend dénoncer un discours générique d'objectivisation plus intense des femmes sous le joug du consensus pornographique. Il s'insère dans une rhétorique plus large de dénonciation d'une hypersexualisation sexiste contemporaine, et est cité comme référence dans des articles sociologiques⁵⁵.

Les femmes incorporaient à leur insu cette culture moderne pornophile, sexiste. Selon l'auteure « Le porno offre une opportunité particulière pour une femme qui veut prouver son courage. C'est à la mode, et c'est quelque chose qui a traditionnellement attiré exclusivement les hommes et activement offensé les femmes, donc le produire ou y participer est à la fois une manière d'exhiber son aisance et de marquer sa différence, de se présenter de façon plus solide, plus décontractée, plus drôle – un nouveau genre de femme manquante qui n'est "pas comme les autres femmes", mais au contraire qui est "comme un homme". Ou plus précisément, comme une Nouvelle Salope. »⁵⁶ Les raisons pour lesquelles les femmes peuvent se sentir offensées par *la* pornographie ne sont pas examinées par la journaliste. Le dégoût pour la pornographie est un attribut féminin. La classe des femmes est envisagée comme homogène. Il y a les « autres femmes » dégoûtées par la pornographie. Ne pas l'être, c'est s'exclure de la classe des femmes valorisée.

Outre la confusion qui s'opère dans ce type d'argumentations entre pornographie (mise en scène) et actes sexuels (sans dispositif d'enregistrement et de diffusion), si certains produits pornographiques peuvent être labellisés sexistes (et il faudrait s'entendre sur ce qui permet cet étiquetage), et que par l'entremise du consensus pornographique (du porno partout), la pornographie est un script sexuel, la dimension dialectique du script est niée. Le script renvoie certes à son écriture au préalable du fait de contextes socio-culturels spécifiques mais aussi au potentiel d'interprétations des acteurs et actrices du script sexuel. L'importance accordée aux supposés effets de la pornographie sur les publics explique le déni de leur interprétation, de leurs marges de manœuvre. Certaines mises en scène de pratiques illégitimes ne seront pas automatiquement reproduites par les consommateurs. Un homme sur deux et une femme sur cinq entre 25 et 49 ans regardent régulièrement des films pornographiques selon la dernière enquête CSF⁵⁷. L'exemple de la sodomie (de partenaire

⁵⁵ Par Annie Ferrand. Ferrand A., « La « libération sexuelle » est une guerre économique d'occupation », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 3 | Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010, Consulté le 09 février 2013.
URL : <http://gss.revues.org/index1402.html>.

⁵⁶ Levy A., *Les nouvelles salopes. Les femmes et l'essor de la culture porno*, éditions Tournon, Paris, 2007, p. 112.

⁵⁷ Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, p. 279.

masculin sur partenaire féminine) représentée est probant. Elle est devenue une scène incontournable de la production porno hétérosexuelle. Pourtant, la pratique de la sodomie n'a pas explosée : 12 % des femmes et 17 % des hommes de 25 à 49 ans déclarent s'adonner souvent ou parfois dans les douze derniers mois à la pénétration anale⁵⁸. Et si les mêmes catégories sociales (ouvriers, employés, artisans et commerçants, avec un diplôme inférieur au baccalauréat) sont à la fois moins rétives à la pornographie et à la sodomie⁵⁹, le lien entre les deux est difficile à établir.

Ce discrédit sur ce que Levy appelle « les nouvelles salopes » participe à la confusion à l'œuvre dans la rhétorique des opposants à la pornographie entre disponibilité sexuelle des femmes et appétence sexuelle. Le concept de disponibilité sexuelle des femmes, développée notamment par Colette Guillaumin⁶⁰ renvoie à une matérialisation des inégalités hommes-femmes qui se traduit par la perpétuation de l'idéologie de la sexualité pour les femmes comme monnaie d'échange (de conjugalité et par extension de statut social légitime) et non pour ses finalités hédonistes. Or, ce concept fait parfois office d'écran (et invisibilise aussi les acteurs de films pornographiques) pour ne pas voir l'expression de l'appétence sexuelle des femmes, d'un désir sexuel, de pratiques sexuelles, de pénétrations. Son utilisation abusive alimente le déni hétéronormatif (y compris de certaines chercheuses féministes) du désir des femmes. Ce déni est fondé sur la hiérarchie entre individu pénétrant valorisé et individu pénétré minoré. Cette hiérarchie est une catégorisation symbolique qui fait sens. En témoignent les commentaires des consommateurs de pornographie sur des plateformes d'échange⁶¹. Du côté des consommatrices de pornographie, la catégorie salope (au sens de sexuellement avide) n'est pas valorisée car elle demeure envisagée comme disponible, passive sexuellement, sans aucun plaisir retiré de ses pratiques sexuelles, aux organes génitaux amorphes. Du côté des professionnelles, des actrices, « le "travail du sexe" effectué par des femmes ne peut être du "travail", car seul pénétrer représenterait une forme de faire, avec la dépense d'énergie qui y est associée ; se faire pénétrer serait ne rien "faire" du tout. Il manquerait dès lors au travail de sexe la qualité d'activité au sens plein du terme, d'où l'association de la notion de "facilité" aux femmes qui le pratiquent. »⁶²

⁵⁸ Id., p. 282.

⁵⁹ Ibid., p. 283.

⁶⁰ Guillaumin C., *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-femmes, Collection Recherches, 1992, p. 23.

⁶¹ Sur le site populaire français *PornMotion*, les scènes représentant des « gang-bangs » sont souvent commentées comme une punition pour l'actrice ou la participante plutôt que comme une *représentation* d'un surcroît de plaisir sexuel pour elle.

⁶² Lieber M., Hertez E., Dahinden J., *Cachez ce travail que je ne saurais voir*, Antipodes, Lausanne, 2010.

La potentielle valorisation de l'appétence sexuelle, remplaçant le schème de la disponibilité sexuelle annihilerait bon nombre de réfutations des représentations pornographiques. Car si les femmes reprennent les codes de la pornographie *mainstream* hétérosexuelle (et dans l'hypothèse qu'il s'agirait de la majorité des tactiques de séduction contemporaine), *in fine*, c'est pour séduire et avoir des rapports sexuels. Les femmes demeurent envisagées comme des êtres naïfs et romantiques, ne visant pas et ne désirant pas les suites de ces procédés de séduction. Certes, la majorité des représentations sexuelles met en scène des personnages féminins, ce déséquilibre permet la reprise sans fin de l'argumentaire faisant des femmes des victimes de ces représentations, et en particulier de la pornographie. Mais il faut le souligner : l'absence de représentations d'hommes hétérosexuels en position d'objets sexuels, d'objets de désir, est bien aussi une manifestation des inégalités entre hommes et femmes dans leur traduction sexuelle.

Une pornographisation de la culture : la normativité sexuelle menacée

Dans la même ligne idéologique que la journaliste américaine Ariel Levy, le sociologue québécois Richard Poulin dénonce dans ses travaux⁶³ une pornographisation de la culture. Selon l'auteur, « aujourd'hui, les personnes qui ne désirent pas en consommer finissent quand même par en consommer. C'est la grande différence avec ce qu'il se passait voici vingt ans. »⁶⁴ L'accès à la pornographie est certes facilité mais pour autant, sa consommation n'est pas contrainte. L'interdiction de diffusion sur des chaînes télévisées gratuites avant minuit demeure. L'achat de magazines à caractère pornographique est interdit aux mineurs. Et si la vérification de l'âge sur internet est inefficace, pour accéder à un contenu pornographique, il faut entrer des mots appropriés. Mais, n'en déplaise à l'auteur, les mineurs sont confrontés à la pornographie car ils ont développé une curiosité à son égard. Pourtant, selon Poulin « des magazines à la publicité, de la télévision à l'internet, des films aux images fixes, la société actuelle subit un "vacarme sexuel" assourdissant caractérisé par une banalisation de la pornographie et du sexe-marchandise. Le sexe est partout. »⁶⁵ La société actuelle serait par conséquent soumise à une pornographisation de la culture, qui influencerait les imaginaires, les attitudes et les comportements.

⁶³ Poulin R., *La mondialisation des industries du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants*, Imago, Paris, 2005 ; Poulin R., *Sexualisation précoce et pornographie*, La dispute, « Le genre du monde », Paris, 2009.

⁶⁴ Poulin R., *Sexualisation précoce et pornographie*, La dispute, « Le genre du monde », Paris, 2009, p. 12.

⁶⁵ Id., p. 37.

La rhétorique de Poulin associe et confond pornographisation et visibilisation de l'appétence sexuelle :

« Pour être bien dans sa peau et dans sa vie, pour être *cool*, il faut que les femmes et les adolescentes adoptent de nouvelles pratiques sexuelles et consomment les produits de l'industrie du sexe : films, jouets sexuels, etc. Il leur faut tout essayer et apprendre à aimer la sodomie, l'éjaculation faciale, la double pénétration, le triolisme, etc. »⁶⁶

Cet amalgame, en discréditant *la* pornographie, témoigne d'une normativité sexuelle : la pénétration anale serait illégitime car il « faut apprendre à l'aimer » (discréditant à l'occasion les pratiques gaies), de même la double pénétration, les sex-toys, dont la portée jouissive est niée. L'espace public serait saturé d'images sexuelles (« et sexistes »)⁶⁷. D'autres pratiques sexuelles sont aussi déconsidérées par le même procédé : « Le sadomasochisme, le fétichisme et le bondage sont à l'honneur. Cuir, latex, skaï, fessée, flagellations, menottes et cuirasses métalliques aux ceintures de chasteté, les codes pornographiques sadomasochistes ont envahi la publicité. » (p. 67). Seule la représentation d'une sexualité relationnelle et pénétrative semble légitime (car elle aussi est une stratégie publicitaire habituelle).

L'auteur déplore une plus grande visibilité des pornographes et des produits dérivés de la pornographie. Il dénigre le succès des publications d'actrices pornographiques (p. 57), illégitime. Cette pornographisation de la culture instaurerait une rupture entre sexualité et affectivité « l'acte sexuel est dissocié des sentiments, ce qui, on le sait, est la trame même du discours pornographique. »⁶⁸ Il utilise la pornographisation des discours de presse comme une promotion exclusive de la disponibilité sexuelle, alors qu'il s'agit aussi d'une valorisation de l'appétence sexuelle des femmes⁶⁹ sous une modalité hédoniste. En somme, la dénonciation de cette pornographisation, outre sa généralisation abusive, est une promotion en creux d'une (hétéro)normativité sexuelle associant sexualité, affectivité et stabilité.

Cette pornographisation globale (nécessairement négative) serait un phénomène récent (« nouveauté des années 1990 » p. 68), l'hypersexualisation de la mode en étant une illustration si l'on suit Poulin. En décrivant la vague du « porno chic » et la haute-couture « prostituée », l'auteur fait pourtant preuve à plusieurs reprises d'une méconnaissance des codes vestimentaires des *subcultures*. Lorsqu'il associe « collier de chien » et prostitution, il omet la reprise et le détournement *punk* de cet accessoire. Le retournement et la

⁶⁶ Ibid.

⁶⁷ Ibid., p. 49

⁶⁸ Ibid., p. 59

⁶⁹ « Masturbez-vous sans complexes, exhibez-vous si ça vous chante, réclamez votre droit à l'orgasme quotidien ! », magazine *Biba*, août 2003, article cité p. 60

réappropriation du stigmat de la femme objet ne date pas des années 1990. Il fut popularisé (notamment) aux débuts des années 1990 de manière réflexive par la chanteuse à succès Madonna, qui arborait souvent une ceinture « Boy Toy » (le jouet des garçons) et chantait en 1984 « Material girl » (jouant à la fois sur son objectivation comme femme et sur le matérialisme moderne)⁷⁰. Dans le même chapitre, il caricature les artistes de musique *Hip-hop* comme des « maquereaux », modèles de « racaille », discréditant ce style musical (et son ancrage social), et niant les mêmes logiques de contestations d'hégémonies culturelles : « Si les contenus sexuels dégradants et la chosification des femmes étaient l'apanage du hip-hop et du rap, ils s'étendent désormais à tous les styles musicaux. »⁷¹ Il dénonce le port des « jeans larges portés très bas montrant les caleçons » ignorant qu'initialement ce code vestimentaire rendait hommage aux détenus privés de ceinture.

La rhétorique de Poulin est l'illustration de la proposition de Gagnon concernant les fondements idéologiques des scripts sexuels : « Les sciences qui ont étudié la sexualité sont elles-mêmes des produits historiques et culturels. [...] La recherche sur la sexualité invente donc des faits sociaux tout autant qu'elle contribue à les divulguer. »⁷². Il existe effectivement des pornographies sexistes, racistes, classistes mais aussi des pornographies qui transgressent ces catégorisations (pornographies queer, green, féministe). Le propos de Poulin exclusivement à charge contre *la* pornographie discrédite son entreprise de recherches (qui relève de l'« urgence imposée non seulement par l'ampleur prise par les différents secteurs de l'industrie du sexe »⁷³) et pérennise une distinction entre sexualités légitimes et illégitimes (pratiques, relations et significations). Faisant des femmes les seules *victimes* des industries du sexe, son déni du potentiel de résistance lié à cette activité professionnelle (en parallèle avec ses restrictions de liberté corollaires à tout travail) est une reproduction des catégorisations de genre. « Le caractère impensable du travail du sexe montre l'enracinement toujours aussi prégnant de la domination masculine, qui naturalise le sexe d'un des deux sexes pour fonder un rapport de hiérarchisation. »⁷⁴ Il ne mobilise pas les *Porn studies*, ne les cite pas, y compris les travaux de Linda Williams⁷⁵.

⁷⁰ Guilbert G.- C., *Le mythe Madonna*, Nouveau Monde éditions, Paris, 2004.

⁷¹ Poulin R., *Sexualisation précoce et pornographie*, La dispute, « Le genre du monde », Paris, 2009, p. 71-72.

⁷² Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008, p. 74-75.

⁷³ Poulin R., *La mondialisation des industries du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants*, Imago, Paris, 2005, p. 7.

⁷⁴ Lieber M., Hertez E., Dahinden J., *Cachez ce travail que je ne saurais voir*, Antipodes, Lausanne, 2010, p. 19.

⁷⁵ Williams L., *Hard Core. Power, pleasure and the frenzy of the visible*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1989.

3-La construction de l'objet sociologique

Une approche cognitive : la pornographie a-sociale

La sociologue des médias Divina Frau-Meigs s'inscrit dans une perspective cognitiviste qui permettrait d'analyser « la panique médiatique pour éclairer à la fois la construction du problème social sous-jacent et l'interaction entre cerveau et médias dans la culture, tout en proposant une conception plus unifiée de leur action dans la société. »⁷⁶ La socialisation est ici envisagée comme un phénomène complexe « où les enfants et les adolescents apprennent à se protéger mais souvent en réaction à un message qui leur est proposé, sans qu'ils l'aient toujours sollicité. »⁷⁷ Elle analyse dans son ouvrage la violence, la publicité et la pornographie, dans le chapitre intitulé « Pornographie et désarroi des corps et des sentiments. » Elle y explique en introduction le rejet de la pornographie comme la violence, par le lien « à deux émotions très particulières, liées à la douleur et au plaisir sexuel, gérées par des circuits neuronaux et hormonaux spécifiques, différents des autres émotions de base. [...] Neurones, émotions et valeurs se rejoignent dans un contrat social sous-jacent particulier à notre genre humain, en partie lié à la reproduction de l'espèce, en partie lié à l'attachement et au bien-être du groupe social. »⁷⁸ Elle unifie l'ensemble des productions pornographiques sous le sceau d' « une industrie [qui] s'est développée [et] qui banalise une image des femmes très dégradée, fait peu de cas des droits des très jeunes hommes et femmes qui y sont filmés, de leur humiliation, de leur protection sociale, sans compter qu'elle alimente des réseaux financiers illicites, issus souvent de la drogue. »⁷⁹ »

Elle développe un réquisitoire à charge en reprenant et déconstruisant des arguments qu'elle estime pro-pornographie. Face aux incitateurs qui feraient de la pornographie une éducation sexuelle (sans préciser cependant les tenants et les aboutissants de cet argument) ; elle déplore une représentation des relations humaines dégradées, avec notamment le recours à une violence réelle, à la pédophilie. Les films pornographiques, de par la pauvreté et la banale laideur des images (le pistonnage de l'acte de pénétration), ne développeraient pas les fantasmes érotiques. La pornographie a des effets : elle provoquerait l'excitation chez des hommes adultes en couple à la sexualité pauvre ou défaillante. Pour ceux célibataires, « elle peut relever d'une pathologie du voir associée à une maltraitance de l'enfance » (p. 106). Sa consommation régulière est problématique car « la négation systématique de l'égalité entre les hommes et les femmes dans la répartition des rôles sexuels, tout comme le mépris du corps de

⁷⁶ Frau-Meigs D., *Socialisation des jeunes et éducation aux médias*, éditions Erès, Paris, 2011, p. 13.

⁷⁷ Id., p. 13.

⁷⁸ Ibid. p. 96.

⁷⁹ Id., p. 100.

l'autre, vont à l'encontre du principe républicain d'égalité et de respect de la personne humaine. [Ses effets] font l'impasse sur les combats du féminisme tout comme sur les besoins de l'attachement. » (p. 107). Selon l'auteure, la pornographie met en scène des actes dégradants, le plus souvent à l'encontre des femmes, et porte atteinte à leur dignité.

Les acteurs ne sont pas des professionnels, car la pornographie est une « non-profession » car elle demeure un acte-en-société (p. 112), c'est-à-dire une représentation mentale et médiatique qu'elle définit comme une « passerelle » entre logique et action (p. 31). Elle formule une hypothèse cognitive pour expliquer ce choix d'activité, il y aurait chez les acteurs une dissociation cognitive créant une rupture entre action et émotion culturellement adaptée. Cette déconnexion serait le résultat d'une exposition précoce à la douleur, facilitant son accoutumance. Pour souligner les méfaits de la pornographie, elle cite le documentaire suédois *Shocking Truth* de 2000, « recueillant des témoignages non officiels des coulisses de l'industrie du sexe, il fait état de saignement et de violences subies entre les prises » (p. 115), auquel fit référence Isabelle Sorente⁸⁰. Or, Divina Frau-Meigs, dans cette publication de 2011, ne mentionne pas les controverses associées à ce reportage, notamment la remise en cause de sa neutralité.

Toujours dans une perspective cognitiviste, la sociologue précise : « Malgré les comportements différenciés face à la pornographie, les deux sexes sont réceptifs à l'euphorie sexuelle et à l'orgasme, qui leur procure du plaisir, pas seulement à des fins de reproduction mais tout simplement à des fins de copulation. En effet, il semblerait que la réceptivité sexuelle soit aussi une manière de résoudre les conflits et de maintenir la cohésion sociale, car cela faciliterait l'accouplement en paires stables. L'amour serait une forme d'attachement sélectif qui aurait pour récompense psychologique l'orgasme. »⁸¹ La perspective de Gagnon et Simon de la sexualité comme fait social n'est pas envisagée. En conclusion, elle légitime la « panique » sociale associée à la pornographie, car celle-ci « fait dysfonctionner le processus de socialisation » empêchant le développement des « liens d'attachement » (p. 117), elle ferait obstacle aux sentiments de « conscience de soi », « d'empathie ». La pornographie provoquerait une distance à l'égard du corps en en faisant un objet de désir, et instaurerait une rupture dans l'altérité, puisque les émotions et sentiments de l'autre seraient niés.

⁸⁰ Dans le numéro 4 de la revue *Blast*. Pour l'exposé de la controverse *Shocking Truth* et les articles remaniés d'Isabelle Sorente, voir le chapitre « Censures et pornophobies » in Servois J., *Le cinéma pornographique*, Vrin, Paris, 2009, p. 30-33.

⁸¹ Frau-Meigs D., *Socialisation des jeunes et éducation aux médias*, éditions Erès, Paris, 2011, p. 118.

Une perspective matérialiste : catégorisation et hiérarchisation du travail pornographique

Soutenue en 2011, objet d'une publication en 2013, la thèse de Mathieu Trachman avait pour entreprise de recherche la rupture «avec les visions noires et peu réalistes de la pornographie sans occulter dans le même geste les rapports de pouvoir, et en particulier les rapports de genre, qui la traversent.»⁸² Cette recherche constitue(-ra) un tournant dans les sciences sociales en approchant pour la première fois la pornographie de l'intérieur, avec une méthodologie sociologique, sans objectif de dénonciation ou de promotion de la pornographie.

Son terrain d'enquête se déploie dans le milieu du cinéma pornographique hétérosexuel *mainstream*, qui par conséquent, répond à un script pornographique spécifique, différent, y compris du script majoritaire, puisqu'il introduit des pratiques qui sortent de l'ordinaire. La dimension d'injonction et d'interprétation du script est encore présente. Ce script pornographique permet aux actrices d'acquérir de nouveaux potentiels de plaisir, un élargissement de leurs répertoires de jouissance : «la dimension affective [c'est-à-dire engageant les affects] du travail des actrices ne s'explique donc pas seulement dans le cadre d'une ruse du capitalisme, mais dans celui d'un desserrement des rapports sociaux de sexe, d'une augmentation de sa capacité d'agir». (p. 160) Ce script pornographique, androcentré, écrit par des pornographes, les employeurs, doit être respecté par les actrices, employées. Trachman montre par exemple que la sodomie, pratique impérative de ce type de pornographie, est parfois l'objet de conflits sur les tournages (où l'enjeu intime surgit, entre professionnalisme de l'actrice et désir du pornographe), en défaveur des actrices, qui finalement, acceptent la pratique anale.

L'auteur tente de saisir la dimension professionnelle de cette activité, et concernant les actrices, son articulation dans les rapports sociaux de sexe qui induit une subordination de la sexualité des femmes à la sexualité des hommes. Dans une perspective dialectique, ce travail peut constituer une résistance à cette subordination. L'orientation matérialiste de l'enquête permet de penser à la fois les dominations et les résistances à l'œuvre, et par conséquent la dynamique des rapports sociaux, et plus précisément ici ceux de genre. L'hypothèse de Paola Tabet est réinvestie : le travail pornographique «peut également être une porte de sortie : parce que des femmes y négocient explicitement des services sexuels traditionnellement extorqués ou invisibilisés », les actrices deviennent des partenaires et des

⁸² Trachman M., *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, La découverte, collection Genre & Sexualité, Paris, 2013, p. 8-9.

sujets de la transaction, et non plus des objets.⁸³ Trachman ne rejette pas les dimensions de domination mais investit aussi les contestations.

« La question n'est donc pas uniquement celle de l'exploitation des actrices, ou des violences corporelles qu'elles peuvent subir. Il ne s'agit pas non plus de montrer que les actrices ont tout intérêt à s'investir dans un travail sexuel plus rentable que d'autres. Au-delà du partage entre sujet dominé et individu rationnel, entre aliénation de femmes incapables de comprendre leur oppression et subversion de celles qui affirment leur liberté en transgressant les normes, c'est la puissance que les actrices peuvent acquérir et dont elles doivent faire preuve dans leur métier qui est au centre de ce [développement] : puissance d'investir une activité stigmatisée, puissance d'agir dans un contexte de subordination sexuelle, puissance d'être affectée dans le cadre du script pornographique. » (p. 139)

Le travail pornographique devient un enjeu double (sexualité et travail) des rapports sociaux de sexe. Il est tributaire des normes sexuées qui régissent la sexualité. Il subit les mêmes logiques de genre : il y aurait une distinction et une hiérarchisation entre travail pornographique masculin et travail pornographique féminin. Le premier relèverait de l'expression de désirs naturels des hommes, le second d'un investissement pathologique des injonctions de genre (entre perversion et contrainte). Pour les acteurs, il faut entendre les dimensions de plaisir (qui sont toujours une raison légitime d'exercer) couplées au *travail* visant à avoir et maintenir une érection, qui sollicite des techniques mentales (faire appel à ses fantasmes) et chimiques (absorption de substances ou injections dans la verge). Pour les acteurs, il n'y a pas à choisir entre travail et plaisir. Les actrices sont sommées de choisir, c'est soit un travail indigne et facile, perçu comme un pis-aller, soit une expérimentation sexuelle qui exclut le professionnalisme, et qui induirait nécessairement de la perversion.

Trachman propose de comprendre le travail pornographique pour les femmes non pas comme une mise en esclavage sexuel mais comme un travail sur leurs désirs et leurs corps sexuels. Pourtant, l'usure de leurs corps (quand il s'agit de l'usure des fantasmes des acteurs, notamment pour continuer à avoir des érections durables) fragilise leurs stratégies de revendication d'une indépendance professionnelle mais aussi sexuelle. Tout un ensemble d'obstacles vont compliquer l'accession de certaines à la profession de réalisatrice, révélant, une fois encore, la banalité de l'inégalité d'accès à la connaissance et à l'expertise sexuelle. Le travail pornographique est en cela paradoxal : puisqu'il permet l'élargissement du répertoire sexuel des actrices, il produit et exclut à la fois des expertes sexuelles. Ce double

⁸³ Id., p. 138

mouvement de production et d'exclusion renvoie au processus plus global de stigmatisation de la *salope* sur le continuum des échanges economico-sexuels.

Trachman définit les pornographes comme des « hétérosexuels professionnels » (et précise l'hétérosexualité comme une performance à réitérer pour se distinguer d'une catégorie différente ou anormale) : « ils revendiquent des compétences sexuelles qui les distinguent des hétérosexuels ordinaires, et définissent par là les frontières de l'hétérosexualité masculine, en particulier vis-à-vis de la sexualité féminine et de l'homosexualité masculine. »⁸⁴ Le travail pornographique, de manière plus spectaculaire que la presse hétérosexuelle, constitue un terrain d'observation de la construction de l'hétérosexualité.

Les parcours des acteurs et actrices révélées par Trachman s'inscrivent dans les mêmes stratégies de distanciation et d'investissement que les rédacteurs et rédactrices de mon enquête. Le rédacteur en position hégémonique écrivant pour un lectorat masculin hétérosexuel peut à la fois revendiquer, comme les acteurs, des compétences professionnelles et la portée hédoniste de sa production, grâce à l'humour notamment. Les rédacteurs gais et rédactrices hétérosexuelles et lesbiennes investissent dans leur écriture des enjeux existentiels, personnels car il s'agit de sexualité, et ils/elles appartiennent à des catégories subordonnées grâce à la subordination de la sexualité aux autres composantes du social⁸⁵.

⁸⁴ Trachman M., *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, La découverte, collection Genre & Sexualité, Paris, 2013, p. 13.

⁸⁵ Godelier M., « La sexualité est toujours autre chose qu'elle-même », *Esprit*, mars-avril 2001.

La construction de la pornographie comme objet sociologique délesté d'approches morales, politiques, philosophiques passe actuellement en France par un intérêt réactualisé pour les consommateurs de pornographie. Depuis une trentaine d'années, Alain Giami travaille sur cet objet, partant du matériau pornographique à la consommation de ce matériau en passant par les acteurs et actrices⁸⁶. Dans un article de 2002, il soulignait l'accès facilité à la pornographie par les nouvelles technologies de communication (Internet, téléphones portables), et l'appel médiatique et civil à encadrer la consommation des plus jeunes. Il insistait sur la mesure et la prudence dans l'établissement de liens entre actes de violences sexuelles chez les mineurs et la supposée augmentation de consommation de pornographie⁸⁷. L'enquête CSF de 2006 confirme les résultats obtenus par Giami une dizaine d'années plus tôt. La pornographie est un support masturbatoire solitaire pour les hommes, permettant l'enrichissement des scénarios sexuels à disposition. Elle s'inscrit davantage comme une activité conjugale pour les femmes⁸⁸. En réponse aux vœux de Michel Bozon⁸⁹, le travail en cours de Florian Voros est consacré aux usages sociaux des films et vidéos pornographiques et aux constructions de la masculinité⁹⁰. Il s'inscrit dans une même tentative d'articulation des rapports sociaux avec comme enjeu au cœur de ces catégorisations, les productions pornographiques.

La pornographie comme objet de recherche nécessite pour saisir la dimension dialectique entre pouvoir et résistance, domination et autonomie, une rigueur méthodologique et une confrontation à l'objet. Les travaux les plus récents constituent en cela une rupture avec les publications du début des années 2000. L'enquête ethnographique de Trachman lui permet de questionner l'activité pornographique en tant que travail. Ses analyses réfutent la posture dogmatique et extérieure d'Yves-Charles Zarka : « [La pornographie] ne connaît pas le paradoxe de l'être et du ne-pas-être qui fait le comédien, parce qu'il n'y a pas de comédien sur cette scène. Il y a certes de la simulation des gestes, des postures et des expressions du plaisir, mais cette simulation n'a rien à voir avec la comédie : elle est la transformation du réel

⁸⁶ Giami A., « Que représente la pornographie ? » in Bateman S., *Morale sexuelle*, vol. 4, Cerses-CNRS, Paris, 2002, pp.33-65 ; Giami A. et de Colomby P., « La vie sexuelle des amateurs de pornographie », *Sexologies*, 6, 1997, p. 40-47.

⁸⁷ Giami A., « Que représente la pornographie ? » in Bateman S., *Morale sexuelle*, vol. 4, Cerses-CNRS, Paris, 2002, pp.33-65.

⁸⁸ Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008, pp.279-281.

⁸⁹ « Autant et plus qu'aux contenus, il faut s'intéresser aux contextes de réception et aux usages qu'en font les spectateurs » in Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection 128, Paris, 2009 (2002 pour la première édition), p. 100.

⁹⁰ Doctorant en sociologie sous la direction de M. Bozon, EHESS, <http://iris.ehess.fr/document.php?id=1045>, page consultée le 10/02/2013.

en hyper-réel ou, plus exactement, la négation du réel dans l'hyper-réel. Simulation de l'excitation ; brutalité des postures, des gestes et des mouvements. »⁹¹ Ce texte de 2003 présente *la* pornographie comme un ensemble fantasmatique voire fantomatique. Car finalement, pour Zarka comme pour d'autres auteurs, le terrain n'est jamais là. A l'opposé, dans la continuité des travaux de Giami, les récentes recherches n'instrumentalisent pas les productions pornographiques pour signifier d'autres discours.

L'espace pornographique s'est radicalement transformé en une dizaine d'années, proposant une diversification des représentations et des supports. Les sites gratuits sur internet proposent à la fois du porno gonzo, des représentations d'amateurs, des shows d'actrices ou des extraits de productions des années 1970-1980. Les pratiques et les « niches » se sont aussi multipliées. En même temps, les festivals célébrant des pornographies alternatives aux pornographies *straight mainstream* sont de plus en plus nombreux : le *Feminist Porn Film Awards* de Berlin depuis 2009, son équivalent canadien depuis 2006, les *Erotic Awards* au Royaume-Uni, la section réservée au porno lesbien du festival français Cineffable créée en 1997⁹². Nécessairement, les consommations de contenus pornographiques ont aussi évolué. La prédiction de la pornographe suédoise Erika Lust se concrétisera-t-elle : « l'industrie *mainstream* va encore dégringoler voire disparaître à un certain moment. Ils se plaignent déjà de perdre de l'argent mais ils en perdront davantage. Non seulement la pornographie féministe en profitera mais la pornographie alternative en général, et peut-être constitueront-elles dans quelques décennies le "nouveau *mainstream*", de meilleure qualité et à la valeur cinématographique certaine. Le *mainstream* actuel est mort. »⁹³ Cette concurrence pornographique, qui a un impact économique sur l'industrie du X⁹⁴, contribue aux contestations des logiques hégémoniques (de genre, de l'hétéronormativité).

Il est à souhaiter que les travaux sociologiques sur la pornographie parviennent à se faire entendre dans l'espace public. Ils ne sont pas anecdotiques face à la panique morale que constitue la consommation de produits pornographiques des jeunes publics. Ils constituent une occasion de souligner les normativités à l'œuvre qui font de *la* pornographie un épouvantail. Mais il est à craindre qu'ils subissent le même sort de digestion médiatique que les enquêtes sur la sexualité, et de manière plus générale, les analyses qui heurtent les objectifs

⁹¹ Zarka Y.-C., « Éditorial. De la liberté à la servitude sexuelle », *Cités*, 2003/3 n° 15, pp. 3-6.

⁹² Courbet D., *Féminismes et pornographie*, La musardine, L'attrape-corps, Paris, 2012, pp. 183-186.

⁹³ *Ibid.*, p. 202.

⁹⁴ *Id.*, p. 202.

électorales (Je pense notamment aux analyses de l'instrumentalisation des « affaires de voiles »)⁹⁵.

⁹⁵ Delphy C., *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Syllepse, Collection Nouvelles questions féministes, Paris, 2010 ; Tissot S., Tevanian P., *Les mots sont importants*, Éditions Libertalia, Paris, 2010.

Partie IV

Articuler les rapports sociaux.

La sexualité comme enjeu :

une proposition d'analyse

Cette dernière partie sera consacrée à l'analyse des représentations de la sexualité comme enjeu des rapports sociaux, articulés. Dans les chapitres qui ont précédé, j'ai parfois privilégié un rapport social dans l'analyse (le genre, ou les rapports de génération). Pour autant, l'articulation des rapports sociaux (de classe, de sexe, de « race », de génération) permet de comprendre d'autres normativités sexuelles, qui en retour, participent à ces catégorisations, et fabriquent les groupes.

Dans le chapitre 10, j'analyserai l'utilisation de la thématique sexuelle pour relayer des discours dans lesquels s'articulent des rationalités de classe, de sexe et de « race ». Pour cela, je mobiliserai les propositions de la sociologie matérialiste. Les travaux de Danièle Kergoat seront utilisés, les perspectives d'une sociologie des rapports sociaux exposées. Les analyses d'Eric Fassin et de Christine Delphy seront reprises : les discours médiatiques à propos de sexualité constituent aussi des occasions de « faire la différence » entre « eux » et « nous ». En effet, la modernité sexuelle constituerait un pilier d'une prétendue identité française réifiée. L'idéal démocratique (ce sont les hommes, et non plus Dieu ou la Nature qui établissent les règles sociales) s'applique aussi à la sexualité, puisqu'il en va de la liberté et de l'égalité. Cette sexualisation de la démocratie est l'objet de débats intenses, la question étant de savoir si l'idéal démocratique peut s'appliquer à toutes les sphères de l'activité humaine, ou s'il y a des limites, et notamment si les questions de genre et de sexualité peuvent se soustraire à cette dynamique de dénaturalisation. Cette démocratie sexuelle constitue un enjeu des rapports de pouvoir, le féminisme et la visibilité homosexuelle sont aux prises avec ces logiques. Ces discours sont renforcés par des tentatives d'essentialisation d'une culture prétendument française.

Enfin, au cours dernier chapitre, j'explorerai l'hypothèse d'un rapport social de sexualité. Il s'agira de déceler les antagonismes et les hiérarchisations possibles entre groupes selon des critères sexuels. Cette potentielle catégorisation sexuelle oppose-t-elle nécessairement et seulement les groupes hétérosexuels et les groupes homosexuels ? Les travaux de Gayle Rubin et les propositions d'Eleni Varikas seront mobilisés. Je propose aussi d'analyser les enjeux possibles de ces catégorisations sexuelles, qui du fait des normativités sexuelles, demeurent invisibilisés. Une perspective articulant les multiples rapports sociaux et prenant en considération les contextes historiques et locaux révèle tout son intérêt. Ces éléments rappellent la production éminemment sociale de la sexualité humaine, dans ses trois dimensions (pratiques, relations, significations). Elle est le fruit de contextes historiques, spécifiques, localisés. L'hypothèse d'un rapport social de sexualité s'entendra avec les mêmes présupposés que les autres processus de catégorisations : les dominations impliquent du

conflit, et par conséquent des résistances et des marges de manœuvre. Ces contestations produisent de nouvelles normativités, et notamment des processus homonationalistes. En somme, je proposerai comme catégories produites par les rapports sociaux de sexualité les groupes *Straight* et les parias sexuels. Les implications théoriques et sociales de cette hiérarchisation seront exposées.

CHAPITRE 10 : CLASSE, SEXE ET RACE DANS LES DISCOURS SEXUELS

Une compréhension des représentations de la sexualité dans la presse nécessite l'articulation des différents rapports sociaux. Au cours des chapitres précédents, l'analyse s'est parfois focalisée sur seul un rapport social. Il s'agit à présent de comprendre l'intrication et l'expression des différents rapports de pouvoir dans ces représentations. Les discours sexuels, produits par les rédacteurs, sont situés¹ : ces discours sont tenus selon des rationalités de genre, ou de sexualité, segmentations premières de la presse magazine (mais aussi selon des logiques de classe, de génération, de race²). Cette mise en discours de la subjectivité d'un groupe considéré, est toujours spécifique. Il s'agit bien d'une représentation, d'une mise en scène de l'expérience vécue du lectorat, envisagé selon une catégorisation (sexe, sexualité, génération, et de manière moins explicite, classe et race). Il s'agit d'un élément important, qu'il faut articuler avec la situation objective du groupe considéré³. De manière plus implicite, les rédacteurs peuvent aussi mettre en avant le rapport social de classe ou de race⁴. La prise en compte de l'articulation des rapports sociaux permet de révéler l'ambivalence de ces discours. A titre d'exemples, des discours à propos de la sexualité peuvent se revendiquer du féminisme et en même temps se révéler racistes⁵.

¹ Chapitre 5.

² Ce terme ne sera pas utilisé avec des guillemets. Analyser ces processus de catégorisation, ce n'est pas accorder un quelconque crédit de réalité à la catégorie mais reconnaître sa performativité sur les pratiques et les significations sociales. « C'est précisément parce que les races n'existent pas qu'il faut s'intéresser à ce qui conduit nos sociétés à les faire exister dans le langage commun comme dans le discours savant, dans les idées comme dans les actes. » Fassin D., « Ni race, ni racisme. Ce que racialiser veut dire » in Fassin D. (sous la dir.), *Les nouvelles frontières de la société française*, La Découverte, Paris, 2012 (1^{ère} édition 2010), p. 158.

³ Pfefferkorn R., *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*, La Dispute, Paris, 2007, p. 375.

⁴ « Il ne faut donc pas partir d'une position de surplomb, il faut aller voir la réalité des pratiques qui sont toujours compliquées, ambiguës, contradictoires, ambivalentes... et qui comme telles intègrent la complexité créée par l'imbrication des rapports sociaux. Par moment, les individu(e)s vont mettre en avant – parce qu'ils(elles) sont bien obligé(e)s – le rapport de classe. A d'autres moments, ce qui va les faire agir, c'est le fait d'être immigré(e)s et à d'autres enfin, c'est le fait d'être femme ou homme. Ce ne sont pas les mêmes moments, les mêmes espaces, mais ce sont les mêmes individus. [...] il faut arrêter de vouloir entrecroiser des rapports sociaux *a priori* [...] on n'arrive pas à articuler trois rapports sociaux si c'est posé comme un *a priori*, on y arrive uniquement si on part des pratiques et si on admet que les pratiques sociales sont variables dans le temps et dans l'espace. Y compris pour un même individu. » in « Une sociologie à la croisée de trois mouvements sociaux. Entretien réalisé par Armelle Testenoire » première publication dans *L'homme et la société*, n° 176-177, avril-septembre 2010, repris in Kergoat D., *Se battre, disent-elles...* La dispute, collection Le genre du monde, Paris, 2012, p. 328-329.

⁵ Voir notamment Macé E., Guénif-Souilamas N., *Les féministes et le garçon arabe*, Editions de l'Aube, La tour d'Aigues, 2004 ; Delphy C., *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Syllepse, Collection Nouvelles questions féministes, Paris, 2010.

L'articulation des rapports sociaux⁶ permet de dépasser une approche trop déterministe de la réalité sociale. Les rapports sociaux fabriquent des groupes qui ne préexistent pas à ces rapports et qui entrent en confrontation permanente, parfois latente. L'articulation de ces rapports permet d'analyser les processus de domination et les pratiques de résistance. L'analyse isolée d'un rapport social ne permet pas de comprendre les reconfigurations incessantes des catégories. Elle ne laisse entrevoir qu'une reproduction à l'identique des processus de catégorisation et de hiérarchisation. A titre d'exemple, l'analyse isolée des rapports sociaux de sexe occulte leurs transformations (avancées, ruptures et reculs). Le danger de réification des catégories (ici, celle des hommes et celles des femmes) est aussi présent, les dominants d'un côté, les dominées de l'autre. Au contraire, l'articulation des rapports sociaux de sexe avec ceux de classe, et de race révèlent l'hétérogénéité des catégories. La classe des femmes (comme la classe des hommes) n'est pas l'unique produit du genre, elle est aussi fabriquée par les rapports de classe et de race⁷. D'un point de vue universel, dans un contexte de mondialisation et de circulation, les femmes ne sont pas solidaires et égales dans leur condition⁸. Les analyses de la dernière décennie utilisant le travail comme enjeu de genre à l'aune de la mondialisation révèlent une bipolarisation des emplois féminins. Cette bipolarisation se matérialise par la féminisation d'une part des emplois cadres et des professions intellectuelles supérieures, et d'autre part, d'une relégation des femmes dans des métiers perçus comme féminins (avec en première lieu, ceux du *care*). Cette bipolarisation, même si elle n'évacue pas les inégalités de genre, active aussi, certainement de manière inédite, des inégalités au sein même de la classe des femmes⁹.

Comprendre les marges de manœuvre est le second avantage de l'articulation des rapports sociaux. La sociologie des rapports sociaux est aussi une sociologie de l'émancipation¹⁰. Du fait des luttes incessantes entre les catégories, les résistances existent, en proie à des reconfigurations. « Les acteurs sociaux ne sont jamais déterminés totalement par les structures, pas plus qu'ils ne peuvent être définis par leur place dans les structures : même dans le cas des groupes où les mécanismes sociaux sont les plus rigides, on s'aperçoit que ces

⁶ Dunezat X., Pfefferkorn R. (dir.), *Raison Présente*, « Articuler les rapports sociaux : classes, sexes, races », n°178, 2^{ème} trimestre 2011 ; Kergoat D., *Se battre, disent-elles...La dispute*, collection Le genre du monde, Paris, 2012 ; Pfefferkorn R., *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*, La Dispute, Paris, 2007.

⁷ Dunezat X., Pfefferkorn R., « Introduction », Dunezat X., Pfefferkorn R. (dir.), *Raison Présente*, « Articuler les rapports sociaux : classes, sexes, races », n°178, 2^{ème} trimestre 2011, p. 5.

⁸ Falquet J., Hirata H., Lautier B. (dir.), *Travail et mondialisation. Confrontations Nord-Sud, Cahiers du Genre* 2006/1 (n° 40).

⁹ Falquet J., Hirata H., Lautier B., « Les nouveaux paradoxes de la mondialisation » in Falquet J., Hirata H., Lautier B. (dir.), *Travail et mondialisation. Confrontations Nord-Sud, Cahiers du Genre* 2006/1 (n° 40), p. 8-9.

¹⁰ Kergoat D., *Se battre, disent-elles...La dispute*, collection Le genre du monde, Paris, 2012.

mécanismes sont détournés, contournés, contestés. »¹¹ Les individus sont des agents, assujettis mais ils sont aussi des acteurs, dotés de subjectivité, en capacité de saisir les interstices de libertés.

La sociologie des rapports sociaux remet en question l'acceptation des catégories comme évidentes, comme des *a priori*. Elle s'intéresse à leur production sociale, aux processus de catégorisations. Il s'agit de défaire les catégories, de les prendre à rebours, et de comprendre leurs fabrications. Elle se distingue en cela d'une approche en termes d'intersectionnalité. L'intersectionnalité agrège les catégories (les résultats des catégorisations), de classe, de race, de sexe, mais sans questionner leur intrication et leur coproduction. En effet, l'articulation des rapports sociaux implique de penser la consubstantialité des rapports sociaux et leur co-extensivité. Le concept de consubstantialité implique de penser les rapports sociaux comme inextricables dans leurs effets sur les pratiques sociales. Il préserve l'analyse d'une trop forte segmentation du réel¹². La coextensivité se traduit par la coproduction des rapports sociaux. Ils ne cessent de se réactualiser par leur combinaison. Chacun imprime sa marque sur l'ensemble social mais aussi sur les autres rapports sociaux. L'objectif n'est pas de hiérarchiser les rapports sociaux.

Enfin, il est nécessaire de prendre en considération les données spatio-temporelles des rapports sociaux. Ils sont le résultat de constructions historiques spécifiques. Il ne s'agit pas de se focaliser uniquement sur les permanences, mais de prendre en compte les évolutions, les transformations. Le risque d'une perception statique des rapports sociaux, notamment de sexe, est de faciliter les discours essentialistes¹³.

De quelles manières les rapports sociaux de classe, de sexe et de race s'articulent dans les pratiques sociales et les discours ? Les rapports sociaux participent à la production et à la reproduction des pratiques sociales, par l'entremise des enjeux. Ces pratiques sociales ont une action en retour sur ces rapports sociaux, sur ces tensions cristallisées¹⁴. Il y a donc une action

¹¹ Kergoat D., « Ouvriers=ouvrières ? Propositions pour une articulation théorique de deux variables : sexe et classe sociale » première publication dans *Critiques de l'économie politique*, nouvelle série, n°5, octobre-décembre 1978, p. 65-97, reproduit in Kergoat D., *Se battre, disent-elles...La dispute*, collection Le genre du monde, Paris, 2012, p. 48.

¹² Kergoat D., *Se battre, disent-elles...La dispute*, collection Le genre du monde, Paris, 2012, p. 22.

¹³ Pfefferkorn R., *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*, La Dispute, Paris, 2007, p. 389.

¹⁴ « La notion de rapport social renvoie donc simultanément à un principe d'engendrement (les rapports sociaux produisent et reproduisent, par la médiation des enjeux, les pratiques sociales, lesquelles en retour agissent sur les tensions que sont les rapports sociaux) ; et à un principe heuristique (les rapports sociaux servent à comprendre les pratiques observées). » Chenal O., Kergoat D., « Production et reproduction. Les jeunes travailleuses, le salariat et la famille », première publication dans *Critiques de l'économie politique*, n°17, novembre 1981, reproduit in Kergoat D., *Se battre, disent-elles...La dispute*, collection Le genre du monde, Paris, 2012, p. 227.

réciroque entre les rapports sociaux et les pratiques sociales. Emettre l'hypothèse que les représentations de la sexualité (ici, dans la presse) sont des enjeux des rapports sociaux induit l'idée que ces discours concourent à leur reproduction (ils sont des instruments de domination) mais aussi à leur contestation (ils sont des voies d'émancipation). Lorsque ces discours ont pour objectif l'ébranlement d'une catégorisation (de genre par exemple), ils peuvent participer à d'autres processus de catégorisation. Selon Eric Fassin, depuis la fin des années 1990, l'intrication des questions sexuelles et raciales participe aux reconfigurations des rapports sociaux de race¹⁵. Les représentations de la sexualité dans la presse concourent aux restructurations des catégorisations de race et de classe.

La représentation d'une culture spécifique française, réifiée, est une des tactiques¹⁶ discursives privilégiées, instrumentalisant les thématiques sexuelles pour relayer des catégorisations de race. La sexualité, la recherche de l'épanouissement sexuel, sont érigés comme des signes de modernité et d'intégration à la « communauté » nationale.

La politisation des questions sexuées et sexuelles, du genre et de la sexualité en France depuis la fin des années 1990¹⁷ (avec les débats sur le PACS, la parité, la prostitution, la pornographie, et tout récemment le mariage pour tous) confirme l'idéal d'une démocratie sexuelle, et son instrumentalisation. Eric Fassin le souligne : la sexualité constitue un champ politique, car elle engage des choix, elle implique les notions de liberté et d'égalité. Sous quels traits spécifiques la presse magazine représente-elle cette démocratie sexuelle ? Deux de ces piliers sont instrumentalisés : le féminisme et la visibilité homosexuelle, impliquant des dérives qui participent à d'autres catégorisations, de classe et de race.

Enfin, deux tactiques de discours participent à l'essentialisation d'une culture prétendument française : l'instrumentalisation de la dialectique pudeur/disponibilité sexuelle et l'utilisation de la figure de la victime. La presse magazine propose une identité sexuelle française, participant aux réactualisations incessantes de la normativité sexuelle.

¹⁵ Fassin E., « Questions sexuelles, questions raciales. Parallèles, tensions et articulations » in Fassin D., Fassin E. (sous la dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 2006, pp. 230-248 ; Fabre C., Fassin E., *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Belfond, Paris, 2003.

¹⁶ Pour la distinction des termes stratégie et tactique, voir Romito P., *Un silence de mortes. La violence masculine occultée*, Editions Syllepse, Collection Nouvelles Questions Féministes, Paris, 2006, p. 79-80. Par stratégie, il faut comprendre un ensemble de manœuvres élaborées et complexes, de méthodes globales destinées à perpétuer ici des catégorisations racistes ; quant aux tactiques, elles recouvrent les moyens qui peuvent être employés de façon transversale dans différentes stratégies, sans pour autant être spécifiques à une logique de catégorisation.

¹⁷ Fabre C., Fassin E., *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Belfond, Paris, 2003, p. 7.

1- Les tactiques médiatiques privilégiées

Naturalisation et essentialisation de la culture française

Deux principes concourent aux rapports sociaux de race: le principe naturaliste selon lequel il serait dans la nature des êtres humains d'avoir une culture et de la défendre, et un principe essentialiste selon lequel l'essence culturelle d'un individu préexiste à la constitution de sa personnalité et de ses conditions de vie¹⁸. Les travaux de Christine Delphy et d'Eric Fassin sont essentiels pour comprendre l'utilisation des thématiques du genre et des sexualités dans la définition de « l'identité française ». Ils insistent sur le rejet du féminisme au nom d'une culture de la séduction, constitutive de « l'exception française »¹⁹ et l'utilisation de « l'épouvantail américain »²⁰, à la fin des années 1990, pour légitimer ce rejet. La distinction public/privé est un des fondements idéologiques de la République française, et un des ressorts de la culture politique. Au même titre que la religion, l'ethnicité, les questions de genre et de sexualité sont considérées comme de l'ordre du privé. Le modèle « américain » fut utilisé aux moments des débats autour du Pacs et de la parité politique comme un repoussoir. Il fallait éviter l'importation des *sex wars* à l'américaine, mélange de puritanisme et de féminisme. Les positions féministes sur la sexualité furent assimilées à cette position puritaine, à un moralisme à l'américaine. Or, les combats gais, lesbiens et féministes ont troublé la dichotomie public/privé. Interroger les questions sexuelles, qui se tiennent à l'articulation privé/public, agite le spectre des politiques minoritaires à l'américaine, et constitue une trahison de la République²¹, réputée une et indivisible, assurant l'égalité entre tous, quelque soient leur sexe et leur sexualité. Par contraste à la « guerre des sexes » à l'américaine, la rhétorique du « doux commerce » entre hommes et femmes à la française est l'axe majeur de discours politiques, médiatiques et intellectuels. Eric Fassin souligne la marginalisation du féminisme français dans les années 1980 au moment où aux Etats-Unis, il s'institutionnalise.

Féminin a concouru à cette marginalisation en « ringardisant » les revendications féministes, leur imputant des effets négatifs²². Son traitement de l'affaire Clarence Thomas est une illustration de l'instrumentalisation de « l'Amérique »²³. L'article de quatre pages de

¹⁸ Scrinzi F., « Quelques notions pour penser l'articulation des rapports sociaux de « race », de classe et de sexe », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 16 | 2008, mis en ligne le 29 mars 2011, Consulté le 07 avril 2013. URL : <http://cedref.revues.org/578>.

¹⁹ Delphy C., *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Syllepse, Nouvelles questions féministes, Paris, 2010.

²⁰ Fabre C., Fassin E., *Liberté, égalité, sexualités*, Belfond- Le Monde, Paris, 2003 ; Fassin E., *Démocratie précaire. Chroniques de la déraison d'Etat*, Editions La Découverte, Paris, 2012.

²¹ Id., p. 26.

²² Voir le chapitre 3, titre 3 « Les années 1980 et le *backlash* libéral ».

²³ L'article de janvier 1988 « Les surdouées du plaisir » constitua une occasion pour dénoncer les « débordements » féministes aux Etats-Unis au cours des années 1970. Une interviewée relate avoir participé à

juillet 1992 « Halte au chantage sexuel des patrons ! » est une illustration de cet anti-américanisme, et de la volonté du magazine de tracer les contours du bon féminisme à la française, ni trop peu contrairement aux pays du Sud, et surtout aux pays de l'islam, ni trop (l'Amérique). La rédactrice instaure rapidement dans l'article une distinction entre le cas américain et la « réalité » française. Dès la première page, si l'affaire Thomas « a défrayé la chronique », en France, suite aux premières condamnations, « Le résultat de cette révolution tranquille, c'est deux textes qui font du harcèlement sexuel un délit reconnu et puni. » D'emblée, « l'Amérique » est représentée comme hystérique, et la France comme pacifique. L'article est composé de neuf paragraphes, trois des quatre derniers sont employés à constituer la législation américaine en contre-exemple. Le cinquième paragraphe alerte : « Il ne faut pas copier le système américain » et précise :

« Aux Etats-Unis, où la définition du harcèlement sexuel est très large et où il est illégal de créer un " environnement de travail intimidant, hostile ou offensif ", la confusion règne dans l'esprit masculin. A-t-on le droit de complimenter une collègue sur sa tenue ou de l'inviter à prendre un verre sans se faire traiter de phallocrate harceleur. »

Des propos d'Elisabeth Badinter sont ensuite utilisés dans le paragraphe intitulé « Surprotéger les femmes, c'est les infantiliser. » Véronique Neiertz, secrétaire d'Etat aux droits des femmes du moment, est interviewée et désigne ce que la rédactrice nomme « les excès américains » : « Il y a un abus de la réglementation aux Etats-Unis qui fait que les relations normales de séduction entre hommes et femmes sont absolument impossibles. » Ces propos sont renforcés immédiatement par les mots d'Elisabeth Badinter : « Je rejette complètement l'idée de harcèlement à l'américaine où on peut harceler quelqu'un avec des regards ou des propos. » L'article enchaîne avec d'autres arguments de la philosophe pour défendre le « doux commerce » à la française :

« Franchement, une société où il n'y a plus de regards concupiscent, je trouve ça extraordinairement triste. Cela implique un rapport de méfiance et de peur entre les deux sexes. Nous sommes beaucoup plus à l'aise en France. Je vais souvent aux Etats-Unis, et je trouve qu'il y a une hantise des hommes, une rage rentrée des femmes. C'est sans doute une espèce de revanche tardive sur les décennies antérieures. En France, nous n'avons jamais eu cette hargne. On a gardé une connivence entre l'homme et la femme, des rapports d'immense séduction. Je ne me sens pas agressée dans la société française, et je préfère les inconvénients du système que je défends aux autres. Sinon, on tombe très vite la Moral Majority, le puritanisme et la haine des sexes. Et ça, c'est franchement épouvantable. »

une réunion féministe au cours de laquelle elle a exprimé son plaisir sexuel au cours de relations avec des hommes. Les autres femmes présentes, américaines, lui ont signifié que ce plaisir était faux, et une manifestation de sa collaboration au patriarcat. L'interviewée précise « J'ai quitté la réunion, elles ne m'ont plus jamais revue. »

La rédactrice clôt alors le débat, confirmant la position de *Féminin* : « Plutôt que de déclencher une guerre des sexes, il vaut mieux se concentrer sur la prévention de cet abus de pouvoir lourd de conséquences. »²⁴

Olivier, rédacteur de *Masculin*, fait de ce refus de la « guerre des sexes » une des raisons de la création du magazine :

« C'est ça, l'idée, c'est, on était en 1999, c'était la guerre des sexes, c'est terminé. [...] c'est de dire les hommes se sentant, après c'est peut-être à tort ou à raison, mais se sentant un peu perdus, redonnant leur ... à ces pauvres choses, ces pauvres petites créatures...[...] en fait le truc, oui, c'est très caricatural, mais en fait l'idée c'était aussi de se dire à ce moment-là il y avait toute une vague, dans les pubs, dans la mode, dans un tas de choses, la mode était très à l'unisexe, et c'était de dire il ne faut pas confondre égalité et uniformité ou c'est pas parce que hommes et femmes sont égaux que hommes et femmes sont identiques, donc réaffirmons nous aussi nos différences, accentuons les, caricaturons les, et voilà entre nous, et on peut même en rigoler, et se rassurer autour de ça. »

La sexualité comme marqueur de modernité

Dans la presse magazine, l'activité sexuelle et l'épanouissement sexuel sont valorisés. Je le rappelle, c'est l'inactivité sexuelle et le dégoût pour la sexualité qui sont devenus suspects depuis une quarantaine d'années²⁵. L'absence de rapports sexuels dans un couple est interprétée comme le signe que quelque chose ne va plus²⁶. Eric Fassin le souligne, la sexualité est une ligne de fracture des débats (pacs, parité et en 2013, mariage pour tous, port du voile intégral) sexuels et raciaux²⁷, révélant les catégories de race. Il y aurait des « différences » plus ou moins légitimes. La « différence des sexes »²⁸ fut un argument plus understandable que celui des minorités visibles au moment des débats sur la parité et de la représentation politique. La naturalisation est bel et bien une tactique de discours privilégiée.

²⁴ Plus de vingt après, agiter la menace de la guerre des sexes est une rhétorique qui subsiste en France, dans les milieux intellectuels et médiatiques. Elle est utilisée contre l'institutionnalisation des recherches sur les rapports sociaux de sexe. L'émission « Répliques » du 16 mars 2013, intitulée « Les enjeux du genre » diffusée sur France Culture, animée par Alain Finkielkraut, avec pour invités Sylviane Agacinski, philosophe française et Eric Fassin, en constitue un exemple. Consultable à : <http://www.franceculture.fr/emission-repliques-les-enjeux-du-genre-2013-03-16>, page consultée le 26 mai 2013.

²⁵ Voir le chapitre 7.

²⁶ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin, collection sociologie 128, 2002, p. 37.

²⁷ Fassin E., « Questions sexuelles, questions raciales. Parallèles, tensions et articulations » in Fassin D., Fassin E. (sous la dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 2006, p. 237.

²⁸ La promotion des femmes en politique permettant d'introduire des qualités essentialisées comme la douceur, la capacité de communication.

Les débats sexuels ont introduit les questions raciales par deux logiques contraires de naturalisation, une dénaturalisation permettant de poser le débat (la faible représentation des femmes ou la non-reconnaissance des couples homosexuels sont devenus injustifiables), et une renaturalisation pour limiter les lois, et éviter l'émergence des questions raciales. Car comme le précise Eric Fassin « en introduisant subrepticement les questions raciales dans le débat public, les questions sexuelles ont également joué le rôle d'un cheval de Troie. C'était bien la porte ouverte, de manière générale, aux questions minoritaires. »²⁹ Les discours sur les prostituées étrangères, les « tournantes », le foulard, mais aussi l'homophobie des « banlieues » sont tenus au nom de la modernité sexuelle³⁰ (qui se définirait comme une lutte conjointe contre le sexisme et l'homophobie, et par la maîtrise de la procréation³¹)

Selon Michel Bozon et Nathalie Bajos³², les femmes des professions intellectuelles sont celles qui remettent le plus facilement en question la maternité impérative, qui déclarent le plus avoir été attirées par une autre femme ou avoir eu une expérience homosexuelle. Par ailleurs, la norme conjugale monogame est plus relâchée (plus de célibataires, plus de ruptures, plus de partenaires sexuels autre que le conjoint) pour les femmes cadres d'entreprise. Parmi cette catégorie, elles ne sont que 11% à déclarer un seul partenaire sexuel au cours de leur existence (contre 39% et 35% pour les employées de commerce et les ouvrières). Selon les auteurs, « outre l'autonomie que procurent des revenus plus importants, qui facilite les séparations, ce clivage social illustre sans doute pour partie les possibilités de rencontre que favorise ce type d'activité professionnelle. »³³ L'analyse de Michel Bozon et Nathalie Bajos confirme la sexualité comme un marqueur social de modernité: « Ces manières diverses d'être "sexuellement modernes" sont liées aux inégalités dans les capitaux sociaux hérités, qui produisent une socialisation primaire à la sexualité (attitudes initiales, âge aux débuts sexuels), ainsi que dans les ressources et opportunités que procurent les positions sociales acquises. Les différentiels sociaux s'expriment dans des trajectoires affectives et sexuelles qui exercent une véritable socialisation secondaire à la sexualité : les parcours créent

²⁹ Fassin E., « Questions sexuelles, questions raciales. Parallèles, tensions et articulations » in Fassin D., Fassin E. (sous la dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 2006, p. 239.

³⁰ Id., p. 241.

³¹ par exemple, Stéphane Beaud et Michel Pialoux soulignent que la non restriction des naissances représente pour les familles populaires françaises des grands ensembles un mode archaïque. Beaud S., Pialoux M., « Racisme ouvrier ou mépris de classe ? Retour sur une enquête de terrain » in Fassin D., Fassin E. (sous la dir.) *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 2006, p. 80.

³² Bozon M. et Bajos N., « Sexualité et appartenance sociale à l'âge adulte », *Raison Présente*, n°183, 3ème trimestre 2012, p. 23-44.

³³ Id., p. 35.

des expériences qui deviennent un répertoire sexuel et "travaillent" (ou inversement figent) les attitudes initiales à l'égard de la sexualité. Ainsi un parcours dans lequel les partenaires se sont renouvelés tend à modifier les représentations initiales du lien entre sexualité et affectivité. »³⁴

Dans la presse féminine, les lectrices sont encouragées à vivre une sexualité épanouissante. A revers, elle interroge la sexualité de certaines catégories, avec comme *a priori*, une inappétence sexuelle suspecte. A titre d'exemple, en avril 2008, *Féminin* aborde les comportements sexuels de trois couples pratiquants (« Le sexe sous les draps de la religion ») respectivement juifs, protestants et musulmans. La rédactrice écrit vouloir souligner les réajustements des témoins « entre religion séculaire et société moderne, ils assument leur différence, trouvent un juste équilibre, font la paix entre leur dieu, leurs voisins et leur plaisir. » Pour la rédaction, les témoins sont « différents », différents d'un lectorat nécessairement envisagé comme laïc, progressiste en matière sexuelle puisque lisant le magazine, et rétif à la visibilité religieuse. L'article valorise ces couples, pratiquant leur religion mais tolérables dans la sphère républicaine française, car pratiquant aussi leur sexualité.

Le dernier couple interviewé est musulman, le portrait de la compagne insiste sur son « intégration » à la sphère française : « J'ai lu beaucoup en venant en France, j'étais curieuse, et là, j'ai découvert tout ce qu'on ne m'autorisait pas en Algérie : être à l'écoute de son désir, découvrir le plaisir avec son mari. » Le magazine, comme pour toutes les thématiques abordées, a sélectionné les couples interviewés. Des trois couples, le couple musulman est le seul dont les conjoints ne sont pas tous les deux nés en France. La témoin est née et a vécu en Algérie, son époux est né en France et s'est converti à l'Islam. Cette représentation fait de l'Islam quelque chose d'étrange, qui nécessiterait d'être adapté pour le rendre compatible à la « nation française ». Cette adaptation est mise en scène ici par un homme français, qui convertit son épouse aux charmes de la séduction à la française « Asma avait peur de la nudité, dit Mathieu. » Le magazine établit une corrélation entre pratiques religieuses et violences sexistes dans un contexte étranger (Asma fut « agressée, insultée dans la rue parce qu'elle ne porte pas le foulard, la jeune fille de 18 ans a peur »). Au contraire, dans un contexte français, la pratique religieuse, transformée, est idéalisée, les témoins représentant « Un autre visage de l'islam, "celui des *Mille et une nuits* " dit Asma, les yeux brillants. »

³⁴ Ibid., p. 42.

2- Les représentations médiatiques de la démocratie sexuelle

Un féminisme délocalisé

Les oppositions aux avancées féministes sont justifiées en France dans certains discours médiatiques et politiques par le fait que les inégalités entre hommes et femmes n'existeraient plus³⁵. L'égalité des sexes serait déjà là, il s'agirait à présent de se préoccuper des femmes d'ailleurs. Si des inégalités en France persistent entre hommes et femmes, elles seraient anecdotiques et sans commune mesure avec les violences auxquelles font face les femmes des pays en voie de développement, face à « leurs » hommes³⁶. L'instrumentalisation récente de la rhétorique de l'égalité entre hommes et femmes à des fins racistes participe à la construction d'un fémonationalisme³⁷ (le Front National en 2012 a repris des idées féministes pour justifier les discours islamophobes : il faudrait préserver la France, non-sexiste, du danger patriarcal que constitue l'Islam). Dans la presse féminine, les discours féministes³⁸ sont délocalisés au cours des années 2000 (les luttes féministes ne sont plus relayées par le magazine durant les années 1980 et 1990). A titre d'exemple, au cours des années 2007-2008, le magazine aborde les conditions d'existence de femmes non-françaises, victimes d'un patriarcat « étranger » :

- « Moi, Diana, 12 ans, marchande d'allumettes à Kaboul. » (novembre 2007)
- « Moi, Liu, 10 ans écolière clandestine à Pékin » (décembre 2007). Le portrait de la jeune fille insiste sur sa prise en charge des tâches ménagères : « A 10 ans, Liu assume déjà la plupart des tâches ménagères. » « Aussitôt arrivée, Liu allume le réchaud à charbon et lance le riz. Elle sait déjà hacher menu le gingembre sur la planche en bois et sélectionner quelques herbes dans les pots de la cour. »
- « Exilées irakiennes : de la guerre au trottoir » (janvier 2008), à propos de « milliers de femmes seules, obligées à se prostituer pour sauver leur peau et leurs enfants »

³⁵ Delphy C., *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Syllepse, Nouvelles questions féministes, Paris, 2010, p. 8.

³⁶ En 1986, dans l'article « Femmes : la nouvelle morale sexuelle », *Féminin* affirmait déjà « toutes les femmes interviewées, qui vivent ce couple rétro-nouveau sont claires sur les règles du jeu : égalité, réciprocité, confiance, respect » « l'égalité : finie la petite guéguerre pour le partage des tâches. L'égalité n'est plus pour les femmes une revendication, c'est un acquis, un fait. Les femmes sont les jumelles de leur compagnon : même éducation, mêmes expériences sexuelles, même apprentissage de la solitude qui ne fait plus peur, même autonomie financière, même désir d'un épanouissement maximum. »

³⁷ Farris S., « Les fondements politico-économiques du fémonationalisme » *Contretemps*, traduction de "Femonationalism and the 'Reserve' Army of Labor Called Migrant Women", *History of the Present*, 2(2), 2012, pp. 184-199, par Marie-Gabrielle de Liedekerke.

Consultable à <http://www.contretemps.eu/interventions/fondements-politico-%C3%A9conomiques-f%C3%A9monationalisme>, page consultée le 27/07/2013.

³⁸ Ils se concentraient sur la situation des femmes françaises dans les années 1970, voir le chapitre 3.

- « La mafia veut sa peau : l'incroyable cavale d'une femme traquée » (février 2008)
- « L'Afrique compte sur Ellen » (février 2008) est consacré à la présidente du Libéria, Ellen Johnson-Sirleaf. Selon l'article, avant son élection, les hommes libériens avaient « tant à se reprocher », « les soldats violaient les mères et les filles. »
- « Les rebelles du Pakistan : ni Dieu ni jeans » (mars 2008) : l'article offre une représentation élogieuse des Kalash, « libres dans leur tête et dans leurs mœurs », « menacés par les Mollahs et autres religieux », précisant « ce sont les femmes qui résistent avec pour seule arme la beauté de leurs tenues traditionnelles. »
- « Philippines : la ville où la contraception est interdite » (avril 2008) aborde le retrait des moyens de contraceptions des centres de planning familial de Manille, et les réactions de femmes « Aujourd'hui, Lourdes et ses amies envoient [le maire] devant la justice pour retrouver le droit à la pilule. »
- « Kosovo : tu seras un homme ma fille ! »(avril 2008)

Ces « tours du monde » de combats de femmes renforcent la représentation d'une société française à présent pacifiée, nécessairement moderne grâce à une égalité entre hommes et femmes qui serait advenue. *Féminin* se positionne en temps que missionnaire féministe, historique, pour sortir de l'obscurantisme les pays encore marqués par le patriarcat.

En revanche, les inégalités entre hommes et femmes ne sont pas dénoncées dans un contexte français. Cette occultation donne à voir un sexisme « à la française » anecdotique et acceptable. Cette dépolitisation des rapports sociaux de sexe dans *Féminin* est facilitée par sa logique de classe. Le magazine s'adresse aux catégories socio-professionnelles supérieures. En effet, selon l'enquête Ipsos Haut revenus 2007, 17,7% de personnes que l'on situe dans la tranche « Haut revenus – top 2», c'est-à-dire appartenant aux 2% des français les plus riches (vivant dans un foyer dont les revenus foyers sont supérieurs ou égaux à 90 000 euros par an avant impôt), se déclarent lecteurs du magazine, 17% de la catégorie top 4 et 16, 4% de la catégorie top 8³⁹. Les produits promus par le magazine de manière directe (pages de publicité) ou indirecte (mis en scène dans les pages mode ou beauté) confirment le ciblage d'un lectorat financièrement avantagé : il ne s'agit que de marques de luxe. En visant ce lectorat, *Féminin* participe à la scission au sein de la classe des femmes entre les mieux classées et les autres.

³⁹<http://www.ipsos.fr/sites/default/files/attachments/2347-3-Dossier%20de%20presse%20France%20des%20Hauts%20Revenus%202007-11.pdf>, page consultée le 26 mai 2013.

Presse homosexuelle et homonormativité

La lutte contre l'homophobie constitue un des fondements de la démocratie sexuelle⁴⁰. Une plus grande visibilité des cultures homosexuelles est une des promesses de la modernité sexuelle. Dans cette perspective, la presse gaie concourt parfois aux catégorisations de classe et de race. Elle participe aux tentatives de « dé-spécification », de normalisation du lectorat, avec une instrumentalisation de la conjugalité et du pouvoir d'achat associé à ce lectorat en couple⁴¹ (car envisagé comme urbain, appartenant à une classe sociale favorisée, fantasme du DINK, *Double Income No Kids*, c'est-à-dire double salaire et sans enfant). Ces représentations sont aussi des productions d'homonormativité, en délimitant les contours de la « figure gaie ». Ce discours médiatique confirme la proposition de Maxime Cervulle : l'agencement de publicités de grande marque et la promotion de produits onéreux (cosmétiques, mode, voyages) est une mise en récit du « fantasme de supériorité économique [...] comme forme de revanche minoritaire gay émanant des classes moyennes et supérieures, le pouvoir financier constituant la réponse ultime à l'homophobie. Il tend néanmoins à définir le sujet gay selon des caractéristiques socioéconomiques particulièrement excluantes. »⁴² En suivant Xavier Dunezat⁴³, dans la presse homosexuelle, ces résistances à l'homophobie sont représentées comme unissant les individus les mieux classés et racisés : des homosexuels mieux classés, des lesbiennes qui se saisissent d'espaces alternatifs pour déstabiliser les normes sexuelles, déshétéronormer la sexualité (avec la pornographie).

Dans *Gay*, la résistance à l'hétéronormativité (et en écho aux injonctions de genre) s'exprime par un élitisme culturel qui s'appuie sur une domination de classe pour tenter de subvertir la domination hétérosexiste. Une comparaison avec *Masculin* centrée sur les promotions des biens culturels est intéressante. Le magazine hétérosexuel promeut des produits populaires quand *Gay* mise sur des biens présentés comme « underground » et plus difficiles d'accès. Les sélections musicales et littéraires sont bien différentes. Les rubriques des actualités ne sont pas les mêmes : *Masculin* consacre des pages à l'actualité automobile (« Moteurs ») et sportive, *Gay* aux productions scéniques (théâtre et danse). Les trois rédacteurs de *Gay* rencontrés au cours de l'enquête (un homme, Frédéric, et deux femmes

⁴⁰ Fassin E., « Questions sexuelles, questions raciales. Parallèles, tensions et articulations » in Fassin D., Fassin E. (sous la dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 2006, p. 241.

⁴¹ Voir le chapitre 7.

⁴² Cervulle M., Rees-Roberts N., *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*, Armand Colin, Paris, 2010, p.71.

⁴³ « Luites dans la lutte. Domination et résistance au sein des mouvements sociaux. » *Entretien avec Xavier Dunezat*, IRESMO, consultable à <http://iresmo.jimdo.com/2012/04/08/luites-dans-la-lutte-domination-et-resistance-au-sein-des-mouvements-sociaux/>. Page consultée le 02/03/2013.

Julie et Stéphanie) ont dénoncé au cours de leur entretien le rapprochement « hétéro friendly » de *Gay*⁴⁴. Pour Frédéric, qui chroniquait aussi l'actualité musicale (et notamment la musique « électro ») cette hétérosexualisation du magazine (en plus de sa traduction en terme de dépolitisation) se manifeste aussi par la promotion d'une culture populaire : « Après je trouve que c'est un magazine qui s'est énormément dépolitisé, qu'en 15 ans, tous les choix culturels qu'on avait fait est passé dessus. *Quels types de choix culturels ?* Genre ne jamais parler de Mylène Farmer. [...] C'est toute une culture *cheap* homo qu'on ne voulait pas défendre dans *Gay*. » L'adjectif *cheap*, « bon marché », est utilisé par Frédéric pour dénigrer la culture populaire, même si elle est connotée gaie. Il fait le lien entre objectif politique et biens culturels, son discours s'inscrit dans une approche *Cultural Studies* : les représentations ont un rôle constitutif, performatif, les politiques de représentations traversent la culture et produisent activement les identités et les réalités qu'elles figurent⁴⁵.

Gay participe parfois à un processus homonationaliste. Les dynamiques contemporaines du nationalisme sont alimentées par ce processus, instrumentalisant les enjeux de la « démocratie sexuelle » (qui croisent la réduction des inégalités de genre et de sexualité)⁴⁶. Ce processus permettrait la définition d'un « autre » racisé, sexuellement intolérant⁴⁷. Non pas que *Gay* cautionne un rapprochement avec l'extrême-droite. L'homonationalisme du magazine se développe en creux, par sa participation à la construction d'un groupe racialisé, à qui est attribuée une homophobie culturelle (les « jeunes beurs de banlieue »). Frédéric, rédacteur du magazine, aborde spontanément et très rapidement cette thématique au cours de l'entretien :

« Comme sur *Sexion d'assaut*⁴⁸ j'ai un avis partagé.[...] que oui ils ont été interdits, condamnés pour propos homophobes et tout ça, et il y a eu un retour de bâton très violent, c'était limite il fallait les frapper, les mettre en prison tout ça et je trouve que c'est pas une réelle action adaptée. On ne réfléchit pas vraiment. A un moment alors que la visibilité des gays n'a jamais été si grande, à la télé, dans les séries,

⁴⁴ *Lesbienne* ne s'émancipe pas aussi aisément et selon les mêmes modalités de l'hétéronormativité (le magazine ne reprend pas les catégories habituelles de la presse féminine et promeut les artistes lesbiennes, mais une femme hétérosexuelle célèbre est régulièrement en couverture). Ce delta confirme l'importance de la prise en compte des espaces et des moments pour comprendre l'articulation des rapports sociaux.

⁴⁵ Cervulle M., Rees-Roberts N., *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*, Armand Colin, Paris, 2010, p. 108.

⁴⁶ Jaunait A., « Retours sur les nationalismes sexuels », *Genre, sexualité & société* [en ligne], 5 – printemps 2011, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 25 mars 2013.

⁴⁷ Cette thématique de l'homonationalisme médiatique est développée dans le chapitre suivant.

⁴⁸ Groupe de rap français dont les propos homophobes en juin 2010 ont provoqué l'annulation de concerts. Un accord, inédit, le 12 octobre 2011, a été signé entre le groupe et l'association Fédération LGBT. Le groupe s'y engage à ne plus chanter ses titres homophobes, à retirer du marché les titres encore en vente, et à « continuer leur parcours artistique dans le respect des autres et de leurs différences, en excluant toute expression publique (propos, chansons...) comportant des mentions à caractère raciste, sexiste ou homophobe ».

dans les magazines, voilà, un peu partout, il y a des sujets gays, ça a pénétré la presse masculine et tout ça, et en 20 ans il y a un travail qui s'est fait pour parler de la culture homosexuelle qui est considérable. Et on se pose la question de savoir pourquoi des groupes de rap sont encore dans cette espèce de provocation à deux balles. [...] la figure du gay est devenu un truc un peu impalpable, ce n'est pas contre un individu en particulier, c'est vraiment contre une espèce de construction de la société et des médias sur ce qu'est un gay, un truc comme ça. Comme le juif peut être un truc pareil, vous voyez ce que je veux dire ? Comme une espèce de construction qui véhicule à la fois des fantasmes, des clichés sur le fait qu'on est dans une position sociale culturelle dominante, sur le fait qu'on a plus de droits que d'autres minorités, qui sont vrais des fois aussi. Donc à un moment il faut peut-être aussi réfléchir sur quelle est l'image qu'on donne aussi à la société, pourquoi cette image suscite, cristallise encore des tensions et des choses agressives plutôt que de jouer à la loi du talion, tu mets une baffa je t'en refous une. [...] Je sais pas si vous connaissez le site qu'a lancé Lestrade⁴⁹ qui s'appelle *Minorités.org*, et je voulais faire un truc au moment de Sexion d'assaut, parce que je trouvais que les réactions sur *facebook* ou des homos que je connaissais étaient assez stupides en fait, très premier degré, genre faut les bruler, faut leur taper sur la gueule, les mettre en prison et tout ça... il y a un moment il y a un peu ça, c'est-à-dire qu'on cristallise aussi des trucs, on est une communauté, qu'est blanche, qu'a réussi, qu'est friqué, qu'a un bon job, qui se démerde pas mal, qu'a un pouvoir d'achat [...] mais c'est aussi l'image qu'a vendue *Gay* à la pub, pour rapporter de l'argent et tout ça. [...] Après je sais que c'est un sujet hyper brulant, si je compare un peu la position qu'occupe les gays dans les médias, ou dans le pouvoir, surreprésentation des fois dans les émissions etc., alors qu'il y a des minorités qui ne sont pas représentées du tout.»

Frédéric soulève les crispations à l'égard des musiciens de rap, envisagés comme nécessairement homophobes. Cette homophobie semble plus intolérable, insupportable pour une communauté qu'il qualifie de blanche.

3- Essentialisation de la culture

L'instrumentalisation de la dialectique pudeur/disponibilité sexuelle

Dans la presse féminine (pour adultes et adolescentes), les possibilités sexuelles des lectrices sont encadrées par deux pôles, externes : la pudeur et la disponibilité sexuelle⁵⁰. Le discrédit et la stigmatisation pèsent sur la figure de la « putain », incarnant la disponibilité

⁴⁹ Lestrade D., *Pourquoi les gays sont-ils passés à droite*, Paris, Seuil, 2012.

⁵⁰ Chapitre 7.

sexuelle. La presse féminine rappelle à maintes reprises à ces lectrices ces dangers. Dans *Adolescente*, la réputation de « salope », de « fille facile » constitue un danger absolu, qui éloignerait de la conjugalité⁵¹. Dans *Féminin*, des pratiques sexuelles hors d'un cadre conjugal sont représentées comme une menace pour l'intégrité physique et morale (le libertinage, la prostitution, la pornographie)⁵².

La presse féminine joue donc avec cette dialectique, permettant ainsi à un discours raciste de se déployer de manière insidieuse. Deux figures de femmes étrangères, non-françaises, sont utilisées pour incarner ces limites : la femme musulmane voilée et la prostituée de l'est⁵³. La figure de la femme voilée est si étrangère qu'elle n'est pas représentée explicitement par la rédaction. C'est son absence qui symbolise la frontière de la pudeur. Elle existe dans le discours de manière détournée (en mentionnant notamment les hommes de son environnement, comme dans l'article d'avril 2008 « Le sexe sous les draps de la religion » qui précise « Contre les enrubannés de tous bords et l'ignorance de notre société »)⁵⁴.

L'article de novembre 2007 de *Féminin* « Elles ont fait arrêter leur mac, et après ? » revient sur la législation instaurant une protection de l'Etat français pour les prostituées étrangères dénonçant leur proxénète⁵⁵. Dans cet article, les prostituées en question sont bulgares ou roumaines. La mise en scène de l'article rappelle les signes de disponibilité sexuelle et le risque de stigmatisation qu'ils représentent : « quatre filles battent le pavé. L'une d'elles, 18 ans à tout casser, en pantalon et sweat, a l'air d'une écolière paumée. Les trois autres, avec leurs talons, leurs bas résille et leur décolleté, ressemblent davantage à ce qu'elles sont devenues : des putes. » Le ton sentencieux accentue la catégorisation : elles ne sont plus des femmes, mais des putes. Il est important de souligner que l'article est univoque. Les prostituées sont représentées soit comme des victimes absolues (« Certaines ont été enlevées dans leur pays d'origine, battues, droguées, violées, puis vendues à des réseaux qui les font venir en France »), soit comme impliquées (« les migrantes du sexe sont prises en charge par une « première fille », ancienne prostituée montée en grade, sorte de kapo chargée de la surveillance et du dressage des nouvelles recrues. ») L'utilisation de termes concentrationnaires fait des secondes des tortionnaires, et renforce leur étrangeté. En effet, les conditions de leur participation ne sont pas exposées. L'article s'intéresse avant tout aux

⁵¹ Chapitre 5.

⁵² Chapitre 7.

⁵³ Il n'y a pas d'article explicitement consacré à la sexualité de femmes musulmanes voilées (l'article précédemment exposé n'en fait pas mention, la témoin est photographiée tête nue. L'article abordé au point suivant ne mentionne pas le voile).

⁵⁴ Sur l'absence des femmes voilées dans les représentations médiatiques voir Tévanian P., *Le voile médiatique. Un faux débat : « l'affaire du foulard islamique »*, Éditions Raisons d'agir, Paris, 2005.

⁵⁵ Article 76 de la loi n° 2003-239 du 18 mars 2003 pour la sécurité intérieure.

premières, qui ont dénoncé leur proxénète et qui ont donc sollicité l'Etat français pour les protéger. Il pointe aussi les conditions restrictives de la législation : « La loi Sarkozy est claire : les papiers ne sont accordés qu'aux filles qui arrêtent de se prostituer. Mais comment le pourraient-elles en l'absence de toute prise en charge ? »

La « femme française sexuellement émancipée » doit donc trouver l'entre-deux, même si disponibilité sexuelle et pudeur exacerbée ne subissent pas un traitement équivalent. L'injonction à dissimuler son corps (signe de pudeur) et celle à le dévoiler (signe de disponibilité sexuelle) ne se situent pas sur le même plan d'oppression. Les perspectives critiques⁵⁶ des signes de séduction qui dénudent le corps des femmes envisagent leur restriction aux femmes adultes, mais non l'interdiction de ses signes (l'exemple du string et des critiques adressées à une « hypersexualisation » du corps des femmes) : « La mention des deux extrêmes est destinée à se situer entre ces pôles, nullement à laisser entendre qu'ils sont équivalents. Si le string est souvent mentionné comme une exagération de la préoccupation de séduire en se dénudant, semblable à la préoccupation de séduire en se cachant avec un foulard, aucune symétrie n'est posée entre les deux : personne ne suggère jamais que le string devrait être interdit. Le foulard est perçu comme un symbole incomparablement pire que tout autre. »⁵⁷ Dans la presse féminine, les femmes « blanches » sont invitées à jouer des marqueurs spécifiques de la « féminité », qu'elles sont en capacité de réinvestir. La presse féminine encourage les lectrices à jouer avec les frontières de la disponibilité sexuelle, à la simuler, par la promotion d'accessoires et de postures, mais dans un cadre conjugal et amoureux⁵⁸. La lectrice est française et donc sexuellement moderne si elle « sait » jouer la putain. Aucune capacité d'agir et de resignifier n'est accordée aux femmes voilées, invisibles. Le foulard devient un signe universel d'oppression des femmes⁵⁹.

La figure de la victime

Dans *Féminin*, les femmes représentées comme non françaises sont aussi mises en scène comme « victimes » de violences imputées à une culture spécifiée. En septembre 1983, l'article de trois pages « Les fabricants de virginité » instituait déjà ce clivage entre une

⁵⁶ Voir notamment au Québec l'édition du « Guide d'information et d'action » à propos de « L'hypersexualisation », CALACS (Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel), Rimouski, 2009, et au niveau académique Bouchard P., Bouchard N., Boily I, *La sexualisation précoce des filles*, Éditions Sisyphe, Montréal, 2005.

⁵⁷ Delphy C., *Classer, dominer. Qui sont les autres ?*, La fabrique éditions, Paris, 2008, p. 181.

⁵⁸ Thématique abordée au chapitre 7.

⁵⁹ Id., p. 182.

France envisagée comme moderne sexuellement et non-sexiste et les « pays de l'Islam ». L'article est mis en scène comme une enquête révélant aux lectrices blanches (c'est-à-dire françaises et non musulmanes) l'étrangeté, l'extériorité de la situation des femmes du Maghreb. L'enquête de la rédaction démarrerait avec une lettre postée d'Algérie « Une enveloppe toute simple qui cachait l'étrange lettre de Yasmina ». La jeune femme sollicite la rédaction pour obtenir l'adresse d'un médecin pour une reconstruction chirurgicale de l'hymen⁶⁰. Cet article est une occasion pour la rédaction de se présenter comme militante en matière de féminisme, allant aider les femmes non françaises. La rédactrice réserve la moitié de son article à l'exposé de la situation de « la femme » dans certains pays (la rédaction utilise le singulier). Les femmes concernées par ces opérations seraient « en majorité algériennes, marocaines, peu de tunisiennes (la Tunisie est le pays le plus libéral et les opérations se pratiquent sur place), d'égyptiennes, de libanaises, d'iraniennes, surtout depuis Khomeiny, et de quelques portugaises. » Et l'article précise : « Mis à part le Portugal, tous les autres pays d'origine sont musulmans. » L'article explique à grand renfort de détails le déroulement de ce que serait une nuit de noces dans ces « pays musulmans » (le drap taché de sang, sa vérification méticuleuse par une femme, et « la joie de tous qui éclate » face au « drap ensanglanté »). Ces précisions instaurent une mise en scène dramatique. Des témoignages de médecins ayant pratiqué ce type d'opérations sont mobilisés accentuant la dramatisation et présentant ces rituels comme absurdes. Ensuite, une rupture intervient dans le récit, instaurant une différenciation entre ces pays de l'Islam et la France réconfortante et sécurisante :

« Presque toujours, ces jeunes femmes ont résidé de longues années en France. C'est ici qu'elles ont perdu leur virginité soit en vivant "à l'européenne", soit en ayant "fauté" une fois, une seule dans des circonstances parfois dramatiques, avec un homme ignorant tout des problèmes qui allaient ensuite se poser, soit en ayant eu des rapports sexuels avec leur futur époux. Avant de retourner dans leur pays, en général pour épouser un homme qu'elles ne connaissent pas, choisi par la famille, elles subissent l'opération comme une punition pour pouvoir réintégrer le clan et la tradition. »

Par vivre « à l'européenne », la rédactrice entend avoir eu plusieurs rapports avec plusieurs partenaires (puisqu'ensuite elle précise le cas d'un seul rapport avec un seul partenaire). Les pays d'origine sont présentés comme régis par le clan et la tradition, primitifs en somme. La « tradition » imputée à ces pays est réifiée. Seule une intervention extérieure, occidentale, pourrait la faire évoluer : « Ce ne sont pas elles qui vont pouvoir militer dans leur pays pour

⁶⁰ Cette thématique de la reconstruction de l'hymen sollicitée par des jeunes femmes du Maghreb sera aussi abordée dans l'article de Février 1990 « Réparer l'hymen et... la faute ? » (*Féminin*).

que les choses changent, dit le Docteur H. Même si elles en subissent les conséquences, elles ne peuvent influencer sur la tradition. » Le clivage entre les deux espaces est renforcé en fin d'article : une citation de médecin français est utilisée « Je tente de leur faire prendre conscience de l'absurdité de cette tradition et de l'absurdité de la situation ». Quelques lignes plus loin, la rédactrice conclut : « Même s'il s'agit d'une fausse virginité, les points de suture auront au moins effacé les traces apparentes de la liberté ». Selon *Féminin*, la France des années 1980 est un espace de liberté sexuelle, où la virginité des jeunes femmes serait anodine. Pourtant, *Adolescente*, créé en 1987, réserve une place importante à cette question de la virginité et de sa perte, du choix raisonné du partenaire, et de l'importance du sentiment amoureux⁶¹, témoignant de la force de cette injonction à destination des femmes.

Cette figure de la victime est instrumentalisée de deux façons : les femmes racisées ne se rendent pas compte qu'elles sont opprimées. Et quand elles s'en rendent compte, la « République » et ses relais médiatiques sont là pour les protéger⁶². Cette posture constitue une négation des principes même du féminisme, l'auto-organisation et l'auto-émancipation des femmes concernées⁶³. Sara Farris souligne les stratégies discursives concernant les travailleuses migrantes⁶⁴, dans son analyse des manifestations nouvelles du fémonationalisme (qu'elle définit comme la reprise par les partis nationalistes d'idéaux féministes dans les discours islamophobes et xénophobes). Leur statut de travailleuses domestiques dans les pays du Nord est gommé au profit de leur représentation en tant que victimes de leur propre « culture » (et de leurs homologues masculins, représentés comme dangereux pour elles et les pays d'accueil). Elles constituent un peu plus de la moitié de la population migrante en Europe. L'engagement des services publics pour la prise en charge du travail reproductif n'a pas suivi la hausse de la participation des femmes européennes au marché du travail. La répartition de ce travail reproductif dans la sphère domestique a peu évolué. Ces facteurs ont favorisé le développement professionnel de l'aide à domicile (regroupant la prise en charge des enfants, des personnes âgées, des tâches ménagères), contribuant à la féminisation des

⁶¹ Chapitre 6.

⁶² Sarkozy N., « Chaque fois qu'une femme sera martyrisée dans le monde, cette femme devra être reconnue comme citoyenne française et la France sera à ses côtés. [...] Il faut mettre les droits de l'homme au service des droits de la femme dans le monde », *Le Monde*, édition du 7 avril 2007.

⁶³ « Parité, procréation, prostitution », interview recueillie par Christelle Taraud, Amsterdam, 2005, repris in Delphy C., *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Syllepse, Nouvelles questions féministes, Paris, 2010, p. 194.

⁶⁴ Farris S., « Les fondements politico-économiques du fémonationalisme » *Contretemps*, traduction de "Femonationalism and the 'Reserve' Army of Labor Called Migrant Women", *History of the Present*, 2(2), 2012, pp. 184-199, par Marie-Gabrielle de Liedekerke. Consultable à <http://www.contretemps.eu/interventions/fondements-politico-%C3%A9conomiques-f%C3%A9monationalisme>, page consultée le 27/07/2013.

flux migratoires actuels selon Farris. Ce statut de victime leur est accordé de manière stratégique : ces travailleuses migrantes permettent aux femmes européennes de poursuivre leur émancipation en s'investissant sur le marché du travail, elles se substituent à l'intervention des Etats dans la prise en charge des enfants et des personnes âgées. Aux prises des rapports sociaux de sexe et de race, elles constituent une armée régulière de travailleurs reproductifs selon Farris. L'injonction à se conformer au standard de la femme européenne, libérée, est puissante. Elles doivent adhérer à la libéralisation économique-sexuelle, la sexualité et la consommation seraient à la fois les moyens et les conséquences de leur émancipation⁶⁵.

En définitive, la représentation d'une prétendue identité française par la médiation de la sexualité repose sur trois piliers pour un lectorat féminin: l'invisibilité de la femme non blanche (en couverture comme mannequin, comme citoyenne française des reportages sexuels), la surreprésentation de femmes des classes supérieures utilisées comme témoins (incarnant la modernité sexuelle et l'externalisation du travail domestique vers d'autres femmes) et enfin la mise en scène de femmes victimes du patriarcat représenté comme extraordinaire.

⁶⁵ Ferrand A., « La « libération sexuelle » est une guerre économique d'occupation », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 3 | Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010, Consulté le 19 novembre 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1402.html> ; DOI : 10.4000/gss.1402.

Les représentations de la sexualité dans la presse constituent des outils de discours racistes, et sont donc des enjeux des rapports sociaux de race, grâce à l'instrumentalisation des questions de genre. Ce féminisme médiatique à la française a érigé successivement deux frontières : la première avec un féminisme importée d' « Amérique », la seconde avec un patriarcat des pays de l'Islam. Si jusqu'à la fin des années 1990, ce féminisme labellisé américain était perçu comme puritain, les récentes manifestations contre l'ouverture du droit au mariage pour les couples de même sexe l'ont réactualisé sous l'appellation générique de « théorie du genre », menace dont la France devrait urgemment se prémunir.

La sexualité est instituée dans la presse comme un bon indicateur du degré de modernité et par conséquent d'intégration potentielle à la nation française⁶⁶. Les rapports sociaux de race sont réactualisés par le recours d'arguments au nom du féminisme (à la française) et de l'égalité entre hommes et femmes. L'argument féministe est utilisé pour préserver la nation. Cette posture fémonationaliste est renforcée par la position du missionnaire (le patriarcat étant exilé, il faut exporter le féminisme français). La modernité sexuelle s'incarne dans la femme française qui devine « naturellement » le juste milieu entre la totale disponibilité sexuelle et la chasteté suspecte. La presse, notamment féminine, participe à cette injonction en rappelant aux lectrices ces bornes grâce à l'instrumentalisation des figures de la salope et de la victime.

Cette articulation des questions sexuelles et raciales constituent aussi une ligne de fracture des discours féministes. Il s'agit de reformuler le débat, de ne pas accepter les termes actuellement mis à disposition dans l'espace médiatique comme des allants de soi. « La question n'est pas de savoir si l'on préfère le féminisme au multiculturalisme, ou à l'inverse les minorités raciales à la démocratie sexuelle – soit, pour parler crûment, les femmes aux Maghrébins, ou à l'inverse (pour élargir la perspective) les Noirs aux homosexuels. »⁶⁷ L'opposition au mariage pour tous au premier trimestre 2013 rappelle tristement aux gays et lesbiennes que les homophobes se recrutent aussi chez les légitimes (bien classés, bien racisés). Si le consensus est réel dans l'espace académique autour des dérives racistes, ce n'est pas le cas concernant l'illégitimité sexuelle (avec les questions d'hypersexualisation, de

⁶⁶ Il est intéressant de préciser que ces dérives sont le fait de la presse féminine et homosexuelle, et non de la presse masculine hétérosexuelle. Cette dernière « charge » très peu les questions sexuelles autrement que de préoccupations stricto-sexuelles. En revanche, les autres segments, s'adressant à des lectorats subalternes, ont plus facilement recours à des logiques de subversion, qui peuvent se révéler *in fine* racistes.

⁶⁷ Fassin E., « Questions sexuelles, questions raciales. Parallèles, tensions et articulations » in Fassin D., Fassin E. (sous la dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 2006, p. 248.

pornographie notamment). Cette question de la catégorisation sexuelle est l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE 11 : L'HYPOTHESE D'UN RAPPORT SOCIAL DE SEXUALITE

Le concept de rapport social implique la scission d'un ensemble en deux ou plusieurs groupes classés et hiérarchisés. Cette scission est le résultat d'une tension qui parcourt l'ensemble social et qui se traduit par un antagonisme entre les groupes. Au-delà des rapports sociaux fondamentaux (classe, sexe, race, voire de génération), est-il possible d'envisager un rapport social de sexualité, c'est-à-dire la hiérarchisation de deux ou plusieurs classes selon des critères et des enjeux sexuels ? Penser les rapports sociaux de sexualité permet de distinguer le désir sexuel (les relations individuelles) de l'institution sexuelle (les catégorisations et hiérarchies sexuelles). Il s'agit de séparer dans l'analyse deux niveaux : les relations sociales (entre individus concrets), et les rapports sociaux. Les premières peuvent changer sans pour autant altérer les seconds. En revanche, les pratiques sociales (les discours, les représentations, les pratiques sexuelles) peuvent ouvrir des perspectives de résistance et permettre le changement¹. Un possible rapport social de sexualité hiérarchise-t-il nécessairement le groupe des hétérosexuel.les et des homosexuel.les, ou fabrique-t-il d'autres catégories ?

En 1975, Gayle Rubin élabore le concept de système de sexe/genre qu'elle définit ainsi : « cette part de la vie sociale qui est le lieu d'oppression des femmes, des minorités sexuelles et de certains aspects de la personnalité humaine chez les individus. [...] un système de sexe/genre est l'ensemble des dispositions par lesquelles une société transforme la sexualité biologique en produits de l'activité humaine et dans lesquelles ces besoins sexuels transformés sont satisfaits. »² Elle partage avec Gagnon et Simon³ une perspective constructiviste de la sexualité⁴. Selon Rubin, un système de sexe/genre n'est pas simplement le moment reproductif d'un mode de production. Dans un mode de production et dans un

¹ Kergoat D., « Comprendre les rapports sociaux » in Dunezat X., Pfefferkorn R. (dir.), *Raison Présente*, « Articuler les rapports sociaux : classes, sexes, races », n°178, p. 12-13.

² Rubin G., « Le marché aux femmes. L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les cahiers du CEDREF*, 7, 1999 (1975), reproduit in Rubin G., *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Epel, Paris, 2010, p. 25.

³ Gagnon J., Simon W., *Sexual Conduct. The social Sources of Human Sexuality*, Adline, Chicago, 1973.

⁴ « Le sexe est le sexe, mais ce qui est considéré comme sexe est également défini et acquis culturellement. [...] le matériel biologique brut du sexe et de la procréation est façonné par l'intervention humaine, sociale, et satisfait selon des conventions, aussi bizarres que puissent être certaines d'entre elles. » in Rubin G., « Le marché aux femmes. L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les cahiers du CEDREF*, 7, 1999 (1975), reproduit in Rubin G., *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Epel, Paris, 2010, p. 33.

mode de reproduction, il y a de la production et de la reproduction dans les deux. « Au niveau le plus général, l'organisation sociale du sexe repose sur le genre, l'hétérosexualité obligatoire et la contrainte de la sexualité des femmes. Le genre est une division des sexes socialement imposée. Il est le produit des rapports sociaux de sexualité. »⁵ Pour Rubin du « Marché aux femmes », le genre est le résultat des rapports sociaux de sexe et de l'hétérosexualité. Car pour Rubin, « le genre n'est pas seulement l'identification à un sexe ; il entraîne aussi que le désir sexuel soit orienté vers l'autre sexe. »(p. 49). Le genre est alors pensé comme un outil de légitimation de l'hétérosexualité. Elle parle de deux aspects du genre, la catégorisation homme/femme *et* la création de l'hétérosexualité, instituées par la division sexuelle du travail.

En 1984, elle révisé ses positions et distingue genre et sexualité⁶ dans le contexte nord-américain des *Sex Wars*. Cette distinction semble essentielle pour envisager un rapport social de sexualité. Cette rupture analytique ne signifie pas pour autant le déni des effets du genre sur la sexualité, ni des autres processus de catégorisations (de race⁷, de classe). L'hypothèse d'un rapport social de sexualité ne signifie pas une primauté de ce rapport sur les autres procès de catégorisation. De même, retenir un rapport social de sexualité pour l'analyse pose la question de son matérialisme⁸. Il ne s'agit pas de tenter d'élaborer une hiérarchie des rapports sociaux, de savoir quel est celui qui prime sur tous les autres, mais plus de s'intéresser aux potentiels de catégorisation et de hiérarchisation des rapports sociaux de sexualité, en suivant l'orientation développée par Eleni Varikas à propos des parias sexuels⁹.

Une autre proposition de Rubin exposée dans « Penser le sexe » sera retenue ici pour investir les rapports sociaux de sexualité. Rubin ne les limite pas à une hiérarchisation entre

⁵ Rubin G., « Le marché aux femmes. L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les cahiers du CEDREF*, 7, 1999 (1975), reproduit in Rubin G., *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Epel, Paris, 2010, p. 48.

⁶ « Je voudrais m'opposer à l'idée que le féminisme est ou doit être le lieu privilégié d'élaboration d'une théorie de la sexualité. Le féminisme est la théorie de l'oppression des genres. Supposer par automatisme que cela en fait la théorie de l'oppression de la sexualité montre une incapacité à distinguer le sexe comme genre, d'une part, et le désir érotique, de l'autre. » in Rubin G., « Penser le sexe. Pour une théorie radicale de la politique de la sexualité » traduit par Bolter F., paru sous le titre « Thinking Sex. Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality » in Vance C. *Pleasure and Danger. Exploring Female Sexuality*, Routledge and Keagan Paul, 1984, reproduit in *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Epel, Paris, 2010, p. 202.

⁷ Elsa Dorlin a analysé les articulations entre sexualité, race et genre dans la formation de la Nation française moderne. Dorlin E., *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, La découverte, Paris, Paris, 2006.

⁸ Gianfranco Rebutini approuve ce matérialisme des rapports sociaux de sexualité, produits du capitalisme, car ils distribuent « des avantages et des privilèges qui ne sont pas seulement de l'ordre du symbolique mais aussi de l'ordre du matériel. » Rebutini G., « " Mariage pour tous " et émancipation sexuelle. Pour une autre stratégie politique », *Contretemps*, consultable à : <http://www.contretemps.eu/interventions/%C2%AB-mariage-tous-%C2%BB-%C3%A9mancipation-sexuelle-autre-strat%C3%A9gie-politique>. Consultée le 04 mai 2013.

⁹ Varikas E., Clair I., « Généalogie d'une enquête sur les « étranger-e-s du dedans ». Entretien avec Eleni Varikas », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 28 avril 2013. URL : <http://gss.revues.org/index2384.html> ; DOI : 10.4000/gss.2384, p. 8.

hétérosexuel.les et homosexuel.les. Elle les envisage comme un processus de catégorisation entre le groupe des sexuellement conformes et le groupe des dominés sexuels¹⁰. Il s'agit aussi d'articuler cette catégorisation avec les rapports sociaux de classe, de sexe et de race (cette articulation implique de prendre en considération leur coextensivité et leur consubstantialité).

Je propose le terme de *Straight*¹¹ pour désigner le groupe des sexuellement conformes au standard sexuel établi par les catégorisations de sexe, et de sexualité, mais aussi de classe et de race. Ce modèle sexuel est construit par trois composantes normatives : hétérosexualité, monogamie et primat de la pénétration¹². Cette catégorie est tributaire d'un contexte précis (ici, la France du XXIème siècle). Hétérosexuel et *Straight* ne sont pas compris ici comme équivalents. La catégorisation sexuelle produit des parias sexuels : les homosexuel.les, mais aussi les travailleurs du sexe, et les hétérosexuel.les non conformes telles que les femmes affirmant leur appétence sexuelle. J'inclus les femmes affirmant leur appétence sexuelle (artistes pro-sexes mais aussi femmes qui donnent une publicité à leurs désirs et leurs pratiques) car cette affirmation, comme pour les autres dominés sexuellement, est porteuse de stigmatisation, de discrimination, d'inégalités. Elle va à l'encontre de la normativité sexuelle (« les femmes continuent à être vues comme des objets à posséder, au mieux comme des sujets au désir modéré, attentifs au désir qu'ils peuvent susciter.[...] La valeur des femmes tient à la parcimonie avec laquelle elles se donnent. »¹³) L'appétence sexuelle suppose une poursuite première d'objectifs sexuels (des actes sexuels), accordant des bénéfices sexuels (des plaisirs). Plaisir et sexualité doivent être liés pour faire de l'appétence sexuelle une posture subjective possible. La promotion d'une sexualité sans bénéfices sexuels (l'encouragement dans la presse féminine à avoir des relations sans plaisir par la diffusion de la simulation de l'orgasme) empêche la reconnaissance de l'appétence sexuelle, son existence dans la pensée (au contraire de la disponibilité sexuelle, impliquant d'autres bénéfices que

¹⁰ « Le sexe [au sens de sexualité] est un vecteur d'oppression. Le système d'oppression sexuelle est transversal par rapport aux autres modes d'inégalité sociale, c'est-à-dire qu'il sélectionne les individus et les groupes en fonction d'une dynamique qui lui est propre. Les notions de classe sociale, de race, d'ethnicité, ou de sexe ne suffisent pas à rendre compte de cette oppression. La richesse, une peau blanche, le genre masculin et des privilèges ethniques peuvent atténuer les effets de la stratification sexuelle. » Rubin G., « Penser le sexe. Pour une théorie radicale de la politique de la sexualité » traduit par Bolter F., paru sous le titre « Thinking Sex. Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality » in Vance C. *Pleasure and Danger. Exploring Female Sexuality*, Routledge and Keagan Paul, 1984, reproduit in *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Epel, Paris, 2010, p. 180.

¹¹ Il ne s'agit pas ici d'une référence à Monique Wittig, car si les lesbiennes ne sont pas des femmes, certaines hétérosexuelles ne le sont pas non plus, Wittig M., *La pensée straight*, Balland, Paris, 2001.

¹² Bajos N., Ferrand M., Andro A., « La sexualité à l'épreuve de l'égalité » in Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008, p. 554.

¹³ Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection sociologie 128, Paris, 2009 (1^{ère} édition, 2002), p. 75.

sexuels). Selon Eleni Varikas, « La sexualité est un haut lieu de constitution des parias, en particulier dans l'Etat moderne puisque la sexualité a été un lieu privilégié de la mise en ordre de la logique classificatrice des sociétés modernes, dictant qui est dedans, qui est dehors, qui est crédible, qui n'est pas crédible, qui est moral, qui est dangereux, qui n'est pas dangereux, qui est pur, qui est impur. »¹⁴

En définitive, envisager un processus de catégorisation sexuelle revient à en identifier les enjeux potentiels. La résistance aux dominations sexuelles implique en premier lieu un dévoilement de leur potentiel politique, avec au premier chef la légitimité des désirs discrédités, et la redéfinition de la famille. Une analyse en termes de rapports sociaux de sexualité implique-t-elle nécessairement les catégorisations hétérosexuel/homosexuel ? Auquel cas, la catégorie homosexuelle concerne-t-elle tous les individus, hommes et femmes, homosexuels ou simplement les gays ? Ces groupes sont aussi produits par les autres rapports sociaux. Selon quelles modalités ces catégorisations se traduisent-elles dans la presse homosexuelle ? Participant aux processus de normalisation des lectorats homosexuels, elle contribue à leur inclusion à la sphère *Straight*. Dans cette perspective, une analyse de la catégorisation sexuelle produisant des groupes *Straight* et parias sexuels révèle sa pertinence. Dans une perspective féministe matérialiste, la sexualité recèle un potentiel de résistance actif sur les autres rapports sociaux, du fait de leur articulation.

1- Les enjeux d'un rapport social de sexualité

Se les approprier

La résistance à l'idéologie sexuelle hégémonique nécessite une identification par les groupes subalternes des enjeux des processus de catégorisation entre groupe *straight* et groupe dominé, constitué par les parias sexuels. Leur mise à jour nécessite de souligner leurs effets, leurs normativités, jusque là tus. L'incorporation de ces normes induit une illégitimité initiale à discourir et à contester l'hégémonie en matière sexuelle. Selon Eleni Varikas, « la sexualité d'une part est un *topos*, qui fait de la déviance de la norme un principe d'identification et de catégorisation hiérarchique, d'autre part, les pratiques sexuelles et les désirs sexuels, dans leur polymorphie qui défie ou déborde la dichotomie normal/anormal,

¹⁴ Varikas E., Clair I., « Généalogie d'une enquête sur les « étranger-e-s du dedans ». Entretien avec Eleni Varikas », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 28 avril 2013. URL : <http://gss.revues.org/index2384.html> ; DOI : 10.4000/gss.2384, p. 8.

relèvent de quelque chose qui est constitutif de l'identité, mais doit demeurer indicible. La répression de la liberté sexuelle est un moyen formidable de normalisation. »¹⁵ Elle souligne la dépolitisation des questions sexuelles, et leur invisibilité sociale : « La plus grande victoire de cet usage de la sexualité comme site de normalisation et de constitution des subjectivités conformes est précisément cette dénégation de la dimension fondamentalement politique qui touche à la constitution du sujet. »¹⁶

Rappelant l'apport des travaux de John D'Emilio, Gianfranco Rebutini¹⁷ soutient l'hypothèse de rapports sociaux de sexualité. Au même titre que les catégorisations de race ou de sexe, ils sont un produit du capitalisme : « Il est important ici de préciser que le capitalisme n'a pas produit le désir homosexuel. Les pratiques érotiques entre personnes du même genre existent en fait dans toutes les sociétés et à toutes les époques. Ce qui a été produit est un dispositif de sexualité particulier. » John D'Emilio souligne l'articulation entre l'essor du capitalisme au dixième-huitième siècle et la « production » de l'homosexualité.¹⁸

Les rapports sociaux de sexualité sont aussi des produits des catégorisations de race. La prise en compte des contextes locaux est impérative pour comprendre la configuration des catégorisations sexuelles¹⁹. Ces rapports sociaux de sexualité, historiques, impliquent des

¹⁵ Varikas E., Clair I., « Généalogie d'une enquête sur les « étranger-e-s du dedans ». Entretien avec Eleni Varikas », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 28 avril 2013. URL : <http://gss.revues.org/index2384.html> ; DOI : 10.4000/gss.2384, p. 9.

¹⁶ Varikas E., Clair I., « Généalogie d'une enquête sur les « étranger-e-s du dedans ». Entretien avec Eleni Varikas », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 28 avril 2013. URL : <http://gss.revues.org/index2384.html> ; DOI : 10.4000/gss.2384, p. 10.

¹⁷ Rebutini G., « " Mariage pour tous " et émancipation sexuelle. Pour une autre stratégie politique », *Contretemps*, consultable à : <http://www.contretemps.eu/interventions/%C2%AB-mariage-tous-%C2%BB-%C3%A9mancipation-sexuelle-autre-strat%C3%A9gie-politique>. Consultée le 04 mai 2013.

¹⁸ « le capitalisme industriel a créé les conditions d'une séparation entre la sexualité de procréation et la sexualité de plaisir, suivant une transformation en profondeur de l'institution familiale. Puisque les familles perdaient leur fonction de production à l'avantage des usines manufacturières naissantes, à cause de leur entrée dans le marché du travail (la production se faisant désormais à l'extérieur du cadre familial), les individus devaient pouvoir s'affranchir plus facilement des liens familiaux. Le capitalisme industriel a ainsi créé les conditions de possibilité pour que les individus puissent organiser leurs pratiques érotiques d'une façon indépendante de la reproduction, et à l'extérieur de l'institution familiale. Cette séparation entre reproduction et plaisir érotique a ensuite été l'élément fondateur de la constitution et de la protection de la famille bourgeoise nucléaire comme modèle et lieu privilégié de la reproduction. Ainsi, la famille bourgeoise est devenue le seul lieu légitime de la reproduction, condamnant dans l'abjection tout ce qui était à l'extérieur de sa sphère d'action. » D'Emilio J., « Capitalisme and Gay identity », Abelow H., Barale M. A., Halperin D. (eds), *The Lesbian and Gay Studies Reader*, New York, Routledge, 1993, 467-476, repris in Rebutini G., « " Mariage pour tous " et émancipation sexuelle. Pour une autre stratégie politique », *Contretemps*, consultable à : <http://www.contretemps.eu/interventions/%C2%AB-mariage-tous-%C2%BB-%C3%A9mancipation-sexuelle-autre-strat%C3%A9gie-politique>. Consultée le 04 mai 2013.

¹⁹ Sanchez J.-N., « Tristes folles tropicales. Normes et homosexualités aux Philippines », in Legouge P., Pfefferkorn R., Sanchez J.-N. (dir.), *Raison Présente*, « Sexualités. Normativités », n°183, 3^{ème} trimestre 2012, p. 79-88.

conditions matérielles différentes selon les catégories (de race, de sexe, de classe), bien au-delà de l'ordre du symbolique.

La sexualité

Affirmer que la sexualité est un enjeu des rapports sociaux de sexualité peut sembler tautologique. De prime abord, la dissolution du genre, sa disparition ne sont pas constituées comme des enjeux de luttes des rapports sociaux de sexe. La réduction des inégalités entre hommes et femmes apparaît comme l'enjeu central. Pourtant, les approches se revendiquant de la *Queer Theory* ou certaines actions, visent à dissoudre le genre²⁰. Il en est de même pour la sexualité. Le groupe *straight* n'a pas d'intérêt à faire de la sexualité un enjeu de discours puisqu'il s'érige, et tente de se maintenir, comme premier définisseur de l'idéologie sexuelle. Les groupes sexuellement dominés peuvent appeler à un respect de la « différence », au risque d'essentialiser ces orientations sexuelles. Une autre stratégie est aussi possible pour les subalternes : devenir des « parias rebelles »²¹, « qui n'acceptent pas l'inversion des valeurs dominantes, en positivant leur différence, mais veulent vraiment changer la logique qui les ont construits comme parias, prendre délibérément au mot les promesses de l'universel qui deviennent une exigence, une force extraordinaire de critique et une motivation à l'action. »²² Il s'agit de critiquer l'instrumentalisation de la sexualité à des fins de hiérarchisation et d'intégrer cette critique à une remise en cause plus large des catégorisations. Le FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire) dans les années 1970 revendiquait une transformation radicale de la société capitaliste.²³

Les rapports sociaux de sexe et de sexualité s'enchevêtrent (avec les catégorisations de classe et de race, principe de consubstantialité). Ils se produisent et se coproduisent (principe de coextensivité) Les orientations éditoriales des magazines du corpus matérialisent cette

²⁰ A titre d'exemple, en 1995, la fondation des femmes de Tokyo a publié *On behalf of young Teachers/ Your Class is Gender Free* (« De la part des jeunes enseignants/ Votre classe est sans genre ») popularisant les termes de *Gender Free* au Japon, visant à l'affranchissement du genre. Mais le ministère japonais de l'enseignement a traduit ces demandes d'égalité entre hommes et femmes par une reconnaissance de leurs différences et donc de leur soi-disant nécessaire coopération. Le concept de *Gender Free* est délicat, et Barbara Houston distingue trois niveaux : un traitement égal entre hommes et femmes, le rejet des questions de genre ou l'émancipation du genre. Cf ITO K., « Emerging culture wars : backlash against *gender free* » in *Journal of intimate and public spheres. Asian and Global Issue*, Pilot Issue, March 2010, Kyoto University Press, Kyoto, pp. 108-115.

²¹ Arendt H., *La tradition cachée. Le juif comme paria*, Christian Bourgeois, Paris, 1987 (1978).

²² Varikas E., Clair I., « Généalogie d'une enquête sur les « étranger-e-s du dedans ». Entretien avec Eleni Varikas », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 28 avril 2013. URL : <http://gss.revues.org/index2384.html> ; DOI : 10.4000/gss.2384, p. 15.

²³ Rebucini G., « " Mariage pour tous " et émancipation sexuelle. Pour une autre stratégie politique », *Contretemps*, consultable à : <http://www.contretemps.eu/interventions/%C2%AB-mariage-tous-%C2%BB-%C3%A9mancipation-sexuelle-autre-strat%C3%A9gie-politique>. Consultée le 04 mai 2013.

articulation des catégorisations, y compris les segmentations entre lectorat envisagé comme *straights* ou parias sexuels. Comme d'autres rapports sociaux, ceux de sexualité ne se reproduisent pas de manière identique. Ils évoluent dans le temps et selon les contextes. Ils ne cessent de se reconfigurer, par l'action d'autres rapports sociaux.

Gay est pris dans ces problématiques : faire de la sexualité une frontière (qui peut sembler évidente pour un magazine homosexuel) avec la presse masculine hétérosexuelle et renforcer la spécification homosexuelle, ou au contraire, invisibiliser cette limite, et faire de la sexualité homosexuelle un relaps, une pratique sexuelle parmi d'autres. Il s'agit ici pour la rédaction de faire un choix parmi les trois composantes de la sexualité : les pratiques, les relations, les significations. La frontière entre sphères homosexuelle et hétérosexuelle est aussi produite par le genre et la culture sexuelle. La dépolitisation du magazine à partir des années 2000, soulignée par les rédacteurs.rices rencontrés, est à resituer dans un phénomène occidental homonormatif plus général. David Halperin le souligne : « Dans le monde gai en dehors des universités, le rapport à l'homosexualité est tout sauf *queer* : le baratin habituel, c'est " On est des gens comme les autres : on a un boulot, une vie de famille, on est fidèle, on élève des enfants, on est des gens biens, comme vous". » Néanmoins, la question de la normativité ne se pose pas de la même manière en France et aux Etats-Unis²⁴.

Féminin s'adresse à un groupe subalterne constitué par les rapports sociaux de sexe. Le magazine constitue la sexualité en enjeu puisque la ligne éditoriale définit sexuellement son lectorat, de manière implicite. *Féminin* ne s'adresse pas qu'aux femmes hétérosexuelles. Il vise les femmes *straight*, c'est-à-dire qui partageraient sa définition d'une sexualité appropriée. Les trois dimensions de la sexualité, définies par la sociologie de la sexualité, sont ici englobées : les pratiques, les discours et représentations, les relations. Pour *Féminin*, la sexualité se pratique dans un cadre conjugal, sentimental, hétérosexuel. Le magazine discrédite la prostitution, la pornographie, la sexualité hors d'un couple stable, ou multipartenaire, l'affirmation ou la reconnaissance de l'appétence sexuelle des femmes. Ce discrédit exclut les femmes qui seraient concernées par ces sexualités dissidentes. Néanmoins, les évolutions (avancées ou reculs) de ces représentations sexuelles ont produit des définitions nouvelles des rapports sociaux de sexe. Le genre impacte les discours sexuels, la liberté comme mot d'ordre répété par les rédactrices de *Féminin* et d'*Adolescente* rencontrées est un

²⁴ Les gays radicaux aux Etats-Unis ont dénoncé le risque normatif de l'ouverture du mariage aux couples de même sexe car les conservateurs l'ont présentée comme un moyen de « civiliser » les homosexuels. En France, la critique du risque normatif du « mariage pour tous » constitue peut-être une prochaine étape.

exemple frappant de leur position et du lectorat visé par ces discours²⁵. Cet idéal de liberté sexuel est aussi utilisé pour alimenter des discours racistes, révélant l'intrication de ces catégorisations²⁶.

La définition de la famille

En suivant D'Emilio, le modèle de la famille bourgeoise est envisagé comme le lieu spécifique de la reproduction, l'homosexualité comme catégorie constitue son absolue extériorité²⁷. L'adoption du projet de loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe au printemps 2013 en France est une réponse aux revendications du mouvement LGBT d'accéder à la filiation et par conséquent, implique une redéfinition de la famille. C'est sur cette thématique que les oppositions se sont cristallisées. L'institution familiale en France résiste à sa dénaturalisation. Le « mariage pour tous » pose la question du droit à la parentalité plénière de l'enfant biologique ou adopté du conjoint ou de la conjointe. Pourtant, en suivant Gianfranco Rebutini et aussi Bruno Perreau, le « mariage pour tous » n'institue pas nécessairement une nouvelle définition de la famille. Bruno Perreau²⁸, souligne le potentiel normatif de cette transformation législative si elle ne se limite qu'à une extension de la pensée *straight*. L'ouverture de l'adoption aux couples d'hommes, la présomption de parenté dans le mariage (se substituant à la présomption de paternité), si elles se traduisent dans les faits (au même titre que la reconnaissance des modes de vie alternatifs, basés sur des solidarités au-delà de la cellule familiale des cultures LGBT) sont porteuses d'une révolution des rapports sociaux de sexualité (et, par extension, par imbrication, d'autres rapports sociaux).

D'un point de vue anthropologique, Gayle Rubin proposait déjà en 1975 une relecture des analyses de Freud et Lévi-Strauss :

« La concordance entre Freud et Lévi-Strauss est d'une précision remarquable. Les systèmes de parenté exigent une division des sexes. La phase œdipienne divise les sexes. Les systèmes de parenté comportent des séries de règles qui gèrent la sexualité. *La crise œdipienne est l'assimilation de ces règles et tabous* [c'est moi qui souligne]. L'hétérosexualité obligatoire est le produit de la parenté. La phase œdipienne institue le désir hétérosexuel. La parenté repose sur une différence radicale entre les droits des hommes et ceux des femmes. Le complexe d'Œdipe

²⁵ Voir le chapitre 5, *Une écriture située*.

²⁶ Chapitre précédent.

²⁷ Rebutini G., « " Mariage pour tous " et émancipation sexuelle. Pour une autre stratégie politique », *Contretemps*, consultable à : <http://www.contretemps.eu/interventions/%C2%AB-mariage-tous-%C2%BB-%C3%A9mancipation-sexuelle-autre-strat%C3%A9gie-politique>. Consultée le 04 mai 2013.

²⁸ Perreau B., « Le mariage pour tous est-il straight ? », *Libération*, 04/10/2012, consultable à http://www.liberation.fr/societe/2012/10/04/le-mariage-pour-tous-est-il-straight_850930, consultée le 04 mai 2013.

confère au garçon les droits du mâle et force la fille à s'accommoder de droits moindres. »²⁹

Par conséquent, la résistance aux catégorisations de sexualité, la hiérarchie qu'elles impliquent entre groupes *straight* (se conformant à l'hétérosexualité obligatoire, dans un cadre conjugal amoureux stable, respectant les assignations de genre entre les partenaires) et parias sexuels induit un ébranlement de la définition de la famille et de la parenté.

La parenté est un enjeu des rapports sociaux de sexualité, et afin de maintenir leurs implications (une prééminence reconnue par l'Etat à l'hétérosexualité), elle est un instrument utilisé par les groupes dominants. Les opposants au « mariage pour tous » ont revendiqué une mise en danger de l'institution familiale, conforme à l'idéologie *straight*. Et ils ne se trompent pas : la famille *straight* est instituée par des rapports sociaux de sexe et des rapports sociaux de sexualité traditionnels, dominés par l'idéologie de la différence des sexes (induisant la complémentarité entre hommes et femmes) et l'hétérocentrisme. Cette loi constitue une remise en question des normes de genre et de sexualité, fondées sur un principe naturaliste. Elle implique aussi une réflexion sur la nationalité, des conjoints, des enfants adoptés ou procréés de manière médicalement assistés (et donc sur les catégorisations de race).

2- Une distinction entre homosexuel.les et hétérosexuel.les ?

Homosexuel.le ou gai ?

Les rapports sociaux s'entremêlent et se coproduisent. Les rapports sociaux de sexualité sont traversés par les autres processus de catégorisation et notamment par le genre. Si on considère que le groupe des parias sexuels est constitué par les homosexuel.les, force est de constater qu'il regroupe des hommes et des femmes. Comme les autres catégories (hommes, femmes, blancs, racisés, riches, pauvres), elle est hétérogène, hétérogénéité qui freine l'union. Les groupes subalternes sont caractérisés dans un premier temps par leur absence de conscience de classe. Cette subjectivité s'acquiert grâce à une réappropriation des enjeux autour desquels se sont cristallisés les rapports sociaux. Cette réappropriation constitue un préalable à l'action. Les groupes subalternes choisissent de mobiliser telle ou telle facette

²⁹ Rubin G., « Le marché aux femmes. L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les cahiers du CEDREF*, 7, 1999 (1975), reproduit in Rubin G., *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Epel, Paris, 2010, p. 69.

de leur identité sociale, stigmatisée ou non³⁰. *Gay*, titre du corpus créé avant *Lesbienne*, a adopté plusieurs postures à l'égard du lectorat cible, et par conséquent de son dénominateur commun. S'agissait-il de s'adresser aux gays et aux lesbiennes ou de se positionner comme un magazine masculin homosexuel ?

Ces changements éditoriaux traduisent des perspectives différentes, selon ce que la rédaction choisit de retenir des rapports sociaux de sexualité, tel ou tel niveau de discours (structurel ou relationnel). Créé en juillet 1995, le magazine est annoncé comme mixte. La publication est stoppée au bout de quatre numéros. Avec l'arrivée d'un actionnaire important, il est relancé en juin 1996. Jusqu'à 2000, le magazine est exclusivement à destination d'un public masculin, la rubrique à destination des lesbiennes (intitulée « Gaye ») n'apparaît qu'en 2000. Rédactrice de *Gay* de 1997 à 2007, Stéphanie fut la première lesbienne de l'équipe de rédaction. Son objectif était selon elle de rendre le magazine mixte, de prendre en compte le public lesbien. Cette entreprise fut difficile³¹ :

« On avait essayé aussi *Gay Madame* qu'avait pas fonctionné, y a eu qu'un seul numéro, que je n'ai pas aimé. Les garçons de la rédaction n'ont pas aimé qu'on fasse un truc pour les filles.

Pourquoi ?

Ils se sont sentis menacés je ne sais pas et quasi au même moment on a lancé *Gay plage* qui lui était vraiment destiné aux garçons, qui lui a continué. *Gay Madame* n'a pas continué pour deux raisons : déjà parce qu'il y avait deux fortes têtes. Ça n'a pas bien fonctionné. Mais pour de bonnes raisons. En gros, quand on achetait *Gay* on avait *Gay Madame*, mais ce à quoi on n'a pas pensé, c'est que contrairement au *Figaro* et au *Figaro Madame*, dans un couple homo, monsieur ne va pas lire *Gay* et madame *Gay Madame*. [...] Je n'ai pas aimé ce numéro car il s'adressait pas du tout à moi en tant que lesbienne, pour les mêmes raisons que je me retrouvais pas non plus dans *Gay*, donc c'est un peu embêtant. En gros, ça a beaucoup plus plu à mes copains gais, et aux gays, qu'aux lesbiennes. Pour une histoire de tons, y avait un côté extrêmement branché. Il aurait fallu qu'on parle un peu plus des gens, des témoignages, il y a avait pas assez de filles. Et moi ce que j'ai toujours reproché à *Gay*, c'est de pas être mixte dans les dossiers alors que souvent les sujets s'y prêtaient, moi je suis plus de toutes façons pour la mixité que pour la séparation des deux. [...] Alors il y avait le côté les garçons qui savent pas où trouver des filles et comment s'adresser à elles et aussi, c'est moins vrai, mais ça l'était à l'époque, beaucoup de filles qui veulent pas témoigner à visage découvert. Alors c'est ce que je disais

³⁰ « Par moment, les individu(e)s vont mettre en avant – parce qu'ils(elles) sont bien obligé(e)s – le rapport de classe. A d'autres moments, ce qui va les faire agir, c'est le fait d'être immigré(e)s et à d'autres enfin, c'est le fait d'être femme ou homme. » in « Une sociologie à la croisée de trois mouvements sociaux. Entretien réalisé par Armelle Testenoire » première publication dans *L'homme et la société*, n° 176-177, avril-septembre 2010, repris in Kergoat D., *Se battre, disent-elles...* La dispute, collection Le genre du monde, Paris, 2012, p. 328-329.

³¹ Pour la première fois au cours de cet exposé, je fais le choix de retranscrire un long extrait d'entretien, du fait de sa pertinence.

« on ne parle pas de nous » oui mais tu ne veux pas qu'on parle de toi.
« Je peux mettre ta photo ? Non, bah on parle pas de toi » mais ça a beaucoup changé ça. Donc la mixité, qui aurait pu passer par la couv, mais ça c'était un truc intouchable.

Le cover boy ?

Ou les people, mais finalement il y en a eu très peu car finalement le cover boy c'est ce qui se vend le mieux. Les garçons n'achetaient pas *Gay* s'il y avait une femme en couverture. Et les filles n'ont plus car elles n'étaient pas habituées et il faut installer un lectorat, donc mettre une femme tous les 6 mois, ça sert à rien. Donc on n'arrivait pas enlever cette image de mec, qu'est liée au magazine, à la couv, quand on feuillette y a que des images de mecs y compris dans les pages où il peut y avoir des nanas, par exemple la mode. Sauf que la mode, c'est les annonceurs, et que moi on m'a ancré dans la tête et je suis persuadée que ce n'est pas vrai, que les filles sont moins intéressantes pour les annonceurs que les gays.

Vous voulez dire en termes de pouvoir d'achat ?

Oui de pouvoir d'achat et ce n'est pas vrai.

Mais pourquoi ? Quelles images ont-ils des lesbiennes ?

S : gazon maudit ! Pas consommatrices, pas intéressées par la mode. Y a un truc très simple. Toutes les femmes hétéro ou homo utilisent un truc, les tampons les serviettes hygiéniques, pourquoi on n'a pas de pub ? Je veux dire les lesbiennes en mettent aussi ! Mais parce que c'est vraiment une niche dans la niche, alors ça ne les intéresse pas. [...] Donc l'idée de départ de « *Gay.e* » c'était de faire deux versions de *Gay*, $\frac{3}{4}$ gai et $\frac{1}{4}$ gaie, mais c'était parié sur une grosse proportion de filles, car on était plus sur 90-10 que 75-25. Et donc remplacer la portion mode par la portion filles, car on partait du principe que le reste était un peu près mixte. Ce qui était un bon compromis comme ça, ça me plaisait bien, sauf que quand on a commencé à aller voir les diffuseurs les maisons de la presse, ils ont dit vous oublier tout de suite, on va ne pas mettre deux piles de *Gay*, et donc celle avec le cahier *Gaye* on la mettra derrière. Donc on a fait le choix de consacrer dans le magazine quelques pages pour les lesbiennes, c'était renoncer à la mixité, ce pour quoi je me battais, en même temps, il y avait aussi un coin pour les 15-20 ans, on peut aussi segmenter un magazine. Donc on est parti entre 4 et 6 pages tous les mois, les 6 pages on ne les a pas eues souvent. « Tu comprends, y a de la pub ». C'est aussi une histoire de gestion du personnel, « si t'es pas contente, si tu veux pas qu'on t'enlève 2 pages là, bah on va te les enlever là ». Donc je ne voulais pas sacrifier les pages infos, les débats sur l'ouverture du mariage c'était pour moi plus important.[...] C'est vraiment compliqué car j'ai toujours été en porte faux, la seule fille, dans une équipe de mecs, éditorialement c'est compliqué, pour faire fonctionner ses idées. Aussi à l'extérieur, t'es dans un journal de mecs. C'est un peu compliqué de convaincre les gens de dépenser 5 euros pour les quelques pages mixtes. J'étais convaincue qu'on pouvait le faire, mais on ne peut pas faire évoluer un magazine s'il n'y a pas le lectorat. [...] Parce que les filles ont été vachement échaudées car initialement c'était lancé comme un magazine mixte. Alors pour les faire revenir. Ça c'est cassé la figure, Pierre Bergé est rentré dans le capital, c'est remonté. Mais plus comme un magazine mixte. Car toujours c'est histoire de pub, les filles font pas gagner d'argent. On s'est adressés à des filles en leur disant c'est mixte, ça se casse

la figure, ça repart elles sont plus dedans. Et 5 ans après on veut leur faire croire que c'est de nouveau mixte. »

L'objectif initial du magazine, rendre publique la lutte contre le sida et la séropositivité, explique le ciblage du public masculin durant les premières années³². Les trithérapies sont mises sur le marché en 1996, le VIH devient alors une pathologie banalisée. Le ferment identitaire premier de *Gay* va devenir progressivement caduc. La rédaction doit activer un autre enjeu des rapports sociaux de sexualité, en remplacement de la représentation du VIH. Face à la précarité dans laquelle sont précipités les conjoints survivants des couples homosexuels, la mobilisation pour la reconnaissance législative des unions homosexuels (et les droits qui en découlent en matière patrimoniale) devient un nouveau front commun de revendications des gays et des lesbiennes (même si ces dernières furent peu concernées par l'objectif premier et dramatique du Pacs). Un nouvel enjeu est alors au cœur de la catégorisation sexuelle : la définition de la conjugalité, hétéronormée. Au cours de notre entretien, Frédéric, rédacteur de *Gay* s'exprime à propos de cette rubrique :

« ça a moins marché, moi j'ai un peu du mal à croire que cela puisse exister un magazine gai et lesbien, j'ai énormément d'amies lesbiennes, j'ai beaucoup écrit sur la culture lesbienne que je connais bien, mais je pense que c'est un leurre de croire qu'il y a des droits communs à tout ça. C'est comme le combat que je suis le plus aujourd'hui qu'est le combat des transgenres et le combat des travailleurs du sexe, pour 80% des gens, des homos, ils en ont rien à foutre

Et dans les marches des fiertés ? L, G, B, T, Q même

Oui mais bon on rajoute des lettres, ça fait bien tous les jours il y a une nouvelle lettre

Est-ce que vous pensez que ce sont des combats qui peuvent se mener ensemble ?

Ça devrait mais c'est pas du tout le cas, c'est des problématiques différentes, et je ne pense pas qu'un... je pense que c'est des problématiques pour 90% des homos, qui leur passent au-dessus de la tête. Mais le féminisme pareil, le combat pour les femmes, pour tous les problèmes, tout ce qui a été suscité par l'affaire DSK, on pourrait penser que les gays, que ce soit complètement dans la continuité du combat homo et tout ça, c'est pas vrai, je pense qu'il y a 80% des PD qu'en ont rien à foutre des femmes, qui sont très misogynes pour la plupart. »

Frédéric aborde *in fine* la catégorisation sexuelle, à savoir si les médias gays ont plus d'intérêt à visibiliser leur revendication au côté d'autres minorités sexuelles, ou à s'en désolidariser et revendiquer une appartenance *straight*. Stéphanie, ancienne rédactrice de *Gay*, souligne le lien de l'acronyme LGBTQ : « C'est compliqué, il y a des cultures différentes, mais un truc nous

³² L'actionnariat de Pierre Bergé renforce d'autant plus cette hypothèse.

unit, on recherche une égale qualité de droits. » Stéphanie collabore actuellement à un site d'informations de la communauté LGBTQ, elle croit en la nécessité d'un tel média, car selon elle « les choses ne sont pas gagnées, et quand c'est gagné comme en Suède, ce n'est pas gagné dans la société. On parle nécessairement de sexualité, et ce n'est pas facile, quand on parle d'homosexualité. Ce n'est pas gagné du tout. »

La rubrique consacrée à l'actualité lesbienne a disparu fin 2008, lors du lancement d'une nouvelle formule, quelque mois après la nomination d'un nouveau rédacteur en chef. La nouvelle orientation éditoriale fut une tentative pour limiter la baisse très importante du nombre de lecteurs pour chaque numéro³³. Elle vise un recentrement sur un public masculin. La concurrence accrue que représente *Lesbienne* (magazine créé en 2004) est une des explications du désintérêt pour le lectorat lesbien par *Gay* (il ne s'agit que d'une hypothèse car les chiffres de publications du magazine lesbien ne sont pas rendus publics, mais sa publication en continu depuis neuf ans témoigne d'un certain succès, dans un climat éditorial globalement difficile).

Ces réorientations éditoriales traduisent la performativité des représentations, et la production changeante des identités et des réalités mises en scène, ce que David Halperin nomme « l'identification homosexuelle ». Il souligne la construction de l'homosexualité au même titre que l'hétérosexualité, et l'effet d'apprentissage de la culture gaie. L'homosexualité devient alors, au-delà d'une pratique sexuelle distincte une pratique culturelle spécifique, avec une réappropriation importante d'objets culturels hétérosexuels³⁴. *Gay* a proposé, au gré de ces variations, des lignes d'identifications spécifiques, l'orientation exclusivement gaie ayant finalement été retenue. Cette ligne éditoriale est une représentation idéale caractéristique de l'articulation de catégories de genre et de sexualité, mais aussi de classe et de race.

³³ Le magazine a connu une baisse importante du nombre de numéros payés de 2005 à 2011 (passant de 50000 lecteurs à 35000). En 2011, ses ventes augmentent pour la première fois depuis six ans. Voir le site de l'OJD : <http://www.ojd.com/adherent/4941>.

³⁴ Halperin D., *How To Be Gay*, Belknap Press/ Harvard University Press, New York, 2012; Halperin D. et Trachman M., « Défendre la culture gaie. Entretien avec David Halperin », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 4 | Automne 2010, mis en ligne le 05 décembre 2010, Consulté le 05 mai 2013. URL : <http://gss.revues.org/index1567.html> ; DOI : 10.4000/gss.1567; http://www.lemonde.fr/culture/article/2013/02/14/etre-gay-c-est-quelque-chose-qui-se-cultive_1832908_3246.html.

La sortie du placard, bien habillé

Acheter un magazine gai, c'est-à-dire un magazine ciblant un lectorat gai, constitue un acte participant à l'autonomination de soi. Le lecteur de *Gay*, la lectrice de *Lesbienne*, se reconnaissent en tant qu'homosexuel.le. Comme le souligne Natacha Chetcuti, ce processus d'autonomination de soi en tant qu'homosexuel.le est une confrontation à la norme hétérosociale³⁵. La lecture du magazine participe à l'*initiation* à la culture gaie, « c'est-à-dire comment la culture gaie et les gays eux-mêmes se reproduisent dans la société, comment on apprend à d'autres gays à apprécier ces objets, comment on est amené à être gai. », c'est-à-dire le processus d'« identification à l'autre dans un processus d'autoformation des minorités. »³⁶

L'utilisation provocatrice au premier degré, mais pertinente, du terme de « reproduction » par l'auteur souligne l'importance de penser l'homosexualité (et l'hétérosexualité) comme des rapports sociaux de sexualité, articulés avec les autres rapports, qui se reproduisent et se co-produisent. Ce mécanisme d'identification à l'autre est aussi souligné par Natacha Chetcuti : la définition de soi comme lesbienne se fait par la rencontre avec une lesbienne, ou par l'engagement militant lesbien.³⁷ Les magazines comme productions culturelles participent au processus de catégorisations sexuelles, processus qui ne sont pas identiques dans leur temporalité. *Gay* emprunte un chemin de normalisation de la catégorie homosexuelle, grâce notamment à la promotion de la conjugalité comme cadre d'exercice de la sexualité³⁸.

Selon Eve Sedgwick, le paradigme du placard et de sa sortie, le *coming-out* est un élément central et continu de l'identité gaie. Il s'agit d'un acte qui doit être répété en permanence, en réponse à l'érection de nouveaux placards³⁹. L'achat d'un magazine gai n'est pas anodin et constitue la réitération de ce *coming-out*. Cette sortie du placard ne se fait plus sur le registre de la résistance à l'hétéronormativité. La stratégie éditoriale de *Gay* se déploie selon une volonté de normalisation du lectorat, de son inclusion à la « norme », conformément au processus de normalisation plus générale de l'homosexualité⁴⁰. La revendication d'un

³⁵ Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Payot, Paris, 2010, p. 35-36.

³⁶ Trachman M., « Défendre la culture gaie. Entretien avec David Halperin », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 4 | Automne 2010, mis en ligne le 05 décembre 2010, Consulté le 05 mai 2013. URL : <http://gss.revues.org/index1567.html> ; DOI : 10.4000/gss.1567 ; p. 9.

³⁷ Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Payot, Paris, 2010, p. 19.

³⁸ Chapitre 7.

³⁹ Sedgwick Kosofsky E., *Epistémologie du placard*, Editions Amsterdam, Paris, 2008 (traduit de *Epistemology of the closet*, University of California Press, 1990), p. 86.

⁴⁰ Chauvin S., Lerch A., *Sociologie de l'homosexualité*, La Découverte, Collection Repères, Paris, 2013, p. 75-78.

cadre conjugal, mais aussi la responsabilisation du lectorat en matière de pratiques sexuelles sans risque, la promotion exclusive des productions pornographiques utilisant des préservatifs⁴¹ promeut une identité gaie spécifique. Frédéric, rédacteur des pages consacrées à la sexualité et à l'actualité pornographique, définit la ligne éditoriale : « on n'était pas trop dans les trucs S/M, les machins d'abattage⁴², ce n'est pas que je sois contre ça, mais je pense que ça joue avec des valeurs et des choses très compliquées. On n'était pas dans une sexualité dont le but était d'être humilié, ou d'humilier les autres, car je pense que cela avait duré assez longtemps, et qu'il fallait refuser ces schémas, qui perdurent toujours d'ailleurs. » Il résume plus loin dans l'entretien la stratégie de *Gay* : « on était dans une espèce de gestion... responsable du sexe. » Cette attention portée sur la représentation des pratiques témoignent de l'importance qui leur est accordée, de leurs effets sur la catégorisation sexuelle, par la médiation des enjeux⁴³.

Cette orientation du discours sexuel de *Gay* traduit une intégration de l'inclusion *sous réserve* des gays à la norme. Autrement dit, dans sa tentative de normalisation de son lectorat, la rédaction a fait sienne la définition hétéronormée de la « diversité » sexuelle, contrôlée symboliquement par le groupe *straight*. Dans son analyse du processus de gentrification⁴⁴ du South End de Boston, Sylvie Tissot souligne que l'« on n'est jamais autant *gay friendly* qu'avec des homosexuels riches, éventuellement mariés, peut-être parents »⁴⁵. L'auteure le souligne plus précisément, la *Gay Friendliness* de ce quartier est sous conditions :

« cette intégration s'accompagne de formes subtiles d'exclusion, ou du moins d'une "assignation à la discrétion", qui passe par l'absence de comportements considérés comme identitaires et/ou trop connotés sexuellement. [...La déviance sexuelle] est désormais moins liée à l'orientation sexuelle en elle-même – l'homosexualité n'étant un stigmatisme dans aucun discours (formel ou informel, explicite ou implicite) – qu'à

⁴¹ Chapitre 8.

⁴² Le terme porno gay « abattage » est l'équivalent du terme porno hétérosexuel *mainstream* « gang-bang », c'est-à-dire une sexualité de groupe spécifique : un.e partenaire est en réception d'actes sexuels (sexualité orale, pénétrations) pratiqués par plusieurs partenaires, « seul.e face à tous ». Il est à noter qu'on ne parle pas de « gang-bang » lorsqu'il s'agit d'un acteur hétérosexuel avec plusieurs actrices (on parlera de « harems » mis en scène). La symbolique de la pénétration (comme acte de domination) est à l'œuvre dans cette distinction.

⁴³ « La notion de rapport social renvoie donc simultanément à un principe d'engendrement (les rapports sociaux produisent et reproduisent, par la médiation des enjeux, les pratiques sociales, lesquelles en retour agissent sur les tensions que sont les rapports sociaux) ; et à un principe heuristique (les rapports sociaux servent à comprendre les pratiques observées). » Chenal O., Kergoat D., « Production et reproduction. Les jeunes travailleuses, le salariat et la famille », première publication dans *Critiques de l'économie politique*, n°17, novembre 1981, reproduit in Kergoat D., *Se battre, disent-elles... La dispute*, collection Le genre du monde, Paris, 2012, p. 227.

⁴⁴ C'est-à-dire la reconquête des anciens quartiers populaires des grandes villes par des classes moyennes.

⁴⁵ Tissot S., *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2011, p. 16.

des manières de l'afficher, à quoi s'ajoutent les clivages socioéconomiques et ethniques, ces derniers excluant les gays ni blancs ni aisés. »⁴⁶

Quitter la condition de paria. Du blanchiment

Selon David Halperin, l'épuisement du militantisme gai aux Etats-Unis est le résultat de trois processus. Tout d'abord, les communautés gaies urbaines, foyers de mobilisation, furent touchées de plein fouet par l'épidémie de Sida. Ensuite, le phénomène de gentrification a disséminé la population gaie, chassant les individus les moins favorisés en matière financière des quartiers en question. Enfin, l'arrivée et le succès d'internet a permis de compenser cette dispersion et a rendu inutile la nécessité de regroupement des gays dans les centres urbains pour tisser des relations. Le résultat de cette nouvelle existence diasporique dans le contexte nord-américain est un certain conservatisme gai⁴⁷.

Dans un contexte de circulation internationale des identités sexuelles⁴⁸, ce conservatisme gai se traduit en France et notamment dans *Gay*, sous de nouvelles modalités. Maxime Cervulle dans son analyse de la pornographie gaie française souligne un processus d'érotisation néo-colonialiste depuis les années 80 avec la figure du « beur », qui reconstruit l'exotisme de « l'ailleurs » des anciennes colonies du Maghreb dans « l'ici » des banlieues, faisant de celles-ci et de ses habitants de nouveaux indigènes hypersexualisés. Cette utilisation de figures exotiques permet de reconstruire un sujet gai blanc prêt-à-assimiler. L'identité du spectateur est tout autant en jeu et tout autant racialisée que celle des personnages beurs⁴⁹. Dans *Gay*, cette érotisation néo-colonialiste se traduit par un double mouvement : la promotion de ce type de productions mettant en scène des « lascars » (des personnages stéréotypés représentant de jeune « beurs » habitant en banlieue, aux tenues, postures et langages empruntés à la musique *Hip-Hop*) et l'absence, l'invisibilité de figures gaies noires ou arabes (en couverture, parmi les témoins des reportages, sur la période d'analyses, 1995-2008). Le comédien Jamel Debbouze a posé en couverture du magazine en décembre 2011. Néanmoins, tout comme le chanteur noir Joey Starr interviewé dans le même numéro, ils sont

⁴⁶ Id., p. 168-169.

⁴⁷ Trachman M., « Défendre la culture gaie. Entretien avec David Halperin », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 4 | Automne 2010, mis en ligne le 05 décembre 2010, Consulté le 05 mai 2013. URL : <http://gss.revues.org/index1567.html> ; DOI : 10.4000/gss.1567, p. 4.

⁴⁸ Roux S., « " On m'a expliqué que je suis " gay " ". Tourisme, prostitution et circulation internationale des identités sexuelles », *Autrepart*, 2009/1 n°49, p. 31-45.

⁴⁹ Cervulle M., Rees-Roberts N., *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*, Armand Colin, Paris, 2010, p. 17-18.

convoqués dans le magazine en tant qu'artistes, figures extraordinaires, et dans le contexte précis de cette parution comportant l'article « Danger. Le plan de Marine Le Pen pour nous piéger », annoncé en couverture. Le titre de l'article présuppose une énonciation blanche : il s'agit pour la rédaction de déjouer le piège homonationaliste⁵⁰ de la présidente du Front National. Le lectorat est envisagé comme blanc, ni noir, ni musulman. J'ai rencontré Frédéric en juillet 2011, quelques mois après la publication des propos polémiques du groupe de rap *Sexion d'Assaut*⁵¹. Il aborde cette « affaire » spontanément et au bout de dix minutes d'entretien. Plus loin, il revient sur cette question du néo-colonialisme gai français :

« Y a un truc qui m'étonne aujourd'hui, enfin qui m'étonne, qui me fait rire et qu'en même temps je trouve terrifiant : on ne peut pas critiquer l'image qu'on voit dans les pornos, enfin réclamer l'image, parce que c'est une image aussi qu'on réclame puisque ça marche, qu'est dans les pornos de rebeus ou de blacks ou de lascars qui sont méchants, qui sont dominateurs, qui sont homophobes, qui vont vous baiser comme si vous étiez au mieux un animal ou une sous-salope, enfin réclamer des termes comme ça de salope, des plans abattage qui vont faire toute une espèce de fantasmagorie, et après te plaindre quand il y a un groupe de rap qui dit après que les PD sont des putes ou des salopes ou des trucs comme ça. Faut savoir. Après on me dit que le sexe c'est différent, ça n'a rien à voir, moi je pense pas du tout ça, je ne pense pas que le sexe c'est à part, je pense qu'il y a des ramifications, que la manière dont on baise c'est aussi la manière dont on est dans la vie. »

Cette préoccupation du rédacteur, cette réflexivité⁵² à propos de sa position professionnelle est le fruit de son expérience et sa trajectoire professionnelle⁵³.

Dans son analyse de la situation américaine post 11 septembre, Jasbir K. Puar propose la définition suivante de l'homonationalisme : « la manifestation d'une collusion entre homosexualité et nationalisme aussi bien générée par les sujets gays, lesbiens et *queers* eux-mêmes que par la rhétorique de l'inclusion patriotique de la nation. La production de corps gays, lesbiens et *queers* joue un rôle crucial dans le déploiement du nationalisme et du

⁵⁰ Le concept d'homonationalisme (contraction de l'expression « nationalisme homonormatif ») permet « d'appréhender de façon explicite les agencements contemporains de l'exceptionnalisme sexuel [américain] et de la nation. » Comme le fémonationalisme, l'homonationalisme est tout aussi bien généré par les sujets gays et lesbiens, que par la rhétorique nationaliste. Puar J. K., *Homonationalisme. Politiques Queer après le 11 septembre*, Editions Amsterdam, Paris 2012 (2007 pour l'édition originale, traduction de Maxime Cervulle et Judy Minx).

⁵¹ Voir le chapitre 10, l'« affaire *Sexion d'Assaut* » s'étend de juin 2010 à octobre 2011.

⁵² « Je trouve que ce magazine donne une très mauvaise image des homos, qu'est fautive et qu'est un peu une image idéalisée du gay, [...] une espèce d'image un peu mainstream que les médias veulent, on fait tout un pataquès sur les gays qui veulent avoir des enfants et tout ça, je suis pas sûr que ça concerne la majorité des gays, [...] par exemple les sujets sur les vieux, qu'on est vieux, homo, qu'on a pas forcément eu de compagnons, qu'est-ce qu'on devient, c'est des sujets qu'ont été réfutés, parce que c'était pas classe, pas glamour [...] je suis conscient que j'ai participé à développer cette image aussi à un moment, parce que c'était aussi nécessaire de montrer qu'on était pas tous des victimes. »

⁵³ Embauché depuis 1996, rémunéré actuellement selon lui au « forfait de luxe », proche de Didier Lestrade. Voir le Chapitre 5.

patriotisme états-unien, dans la mesure où ces corps pervers entérinent la norme hétérosexuelle, mais également en ce que certains corps homosexuels domestiqués approvisionnent en munitions les projets nationalistes. »⁵⁴

Adaptée au contexte français, cette rhétorique d'une identité gaie normalisée et assimilée à la République se déploie avec la « position du missionnaire »⁵⁵ occidental dont *Gay* se fait le relais médiatique. Maxime Cervulle souligne l'eurocentrisme des cultures et politiques LGTB françaises contemporaines, selon laquelle la revendication à « l'égalité des droits », à l'occasion des Marches des fiertés, constitue un idéal universel⁵⁶.

Gay adopte cette posture eurocentriste au gré des pages « Infos » déclinées dans les versions « Europe » et « Monde », le but étant de faire état des « avancées » des droits LGBT à travers le monde. Il s'agit d'un positionnement stratégique, visant à asseoir la légitimité des combats gais français. Sébastien Roux le souligne à propos de l'hybridation de l'identité gaie dans la société thaïlandaise (contexte où les identités sexuelles sont fortement soumises aux identités de genre) : « L'universalisation d'un combat politique suppose l'universalité de sa pertinence... »⁵⁷. Frédéric dénonce cette position globalisante :

« Les PD et les lesbiennes, on a quand même parfois un espèce de travers de colonie, de colonialisme. Voilà, c'est qu'un moment on veut appliquer un mode de vie ou des pratiques sexuelles ou quoi que ce soit à d'autres gens qu'ont une autre histoire de l'homosexualité, une autre conception de l'homosexualité. Quand vous voyez en Thaïlande les baby-boys, c'est des choses qui n'existent pas en France, ou en Occident, et je ne pense pas que ce soit de la honte ou qu'on les relègue quelque part ou quoi, c'est aussi des trucs de traditions et on ne peut pas poser son regard d'occidental en disant ce n'est pas bien ils sont au placard, ils sont maltraités. Un moment c'est « qui on est pour arriver avec nos petites certitudes », c'est pareil avec des choses vis-à-vis de l'Islam, c'est une espèce de suprématie occidentale qui pense qu'on a raison, qu'on est les meilleurs, que la libération de la femme passe forcément par l'interdiction du niqab etc. »

Le rédacteur soulève la question de la solidarité de la communauté gaie avec d'autres minorités. Il poursuit :

« Après je pense que les gens qui disent que ce n'est pas vrai, qu'on peut faire tout ce qu'on veut, je pense que c'est un discours de mâle dominant. De dire ah oui mais je l'ai violenté cette femme mais en même temps, elle ne disait pas oui mais ses yeux disaient oui quelque chose comme ça. Les gens qui savent un peu... je pense que c'est pour ça que la sexualité des femmes et la sexualité des homos se rejoignent

⁵⁴ Puar J. K., *Homonationalisme. Politiques Queer après le 11 septembre*, Editions Amsterdam, Paris 2012 (2007 pour l'édition originale, traduction de Maxime Cervulle et Judy Minx), p. 10.

⁵⁵ Métaphore de Daniel Balderston reprise in Cervulle M., Rees-Roberts N., *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*, Armand Colin, Paris, 2010, p. 34.

⁵⁶ Id., p. 35-36.

⁵⁷ Roux S., « " On m'a expliqué que je suis " gay " ". Tourisme, prostitution et circulation internationale des identités sexuelles », *Autrepart*, 2009/1 n°49, p. 43.

quelque part sur des trucs comme ça. C'est-à-dire qu'il faut un moment peut-être prendre conscience que on fait des trucs qu'on a peut-être pas forcément envie de faire mais il y a un espèce de background derrière judéo-chrétien, machiste, hétérocentré, phallocentré, axé sur le fait que celui qui pénètre est celui qui a raison, celui qui est pénétré est celui qui doit fermer sa gueule. »

Cette thématique de l'eurocentrisme gai (Marie-Hélène Bourcier parle de lutte contre l'homophobie *Coca-Cola*) est actuellement un objet de recherches, délicat (en témoigne le colloque d'Amsterdam consacré à l'homonationalisme)⁵⁸ qui interroge la pertinence d'une analyse retenant comme catégorisations « hétérosexuel.les » / « homosexuel.les ».

3- Les implications d'une analyse en termes de parias et de *straights*

Dépasser la dichotomie hétérosexuel.les/homosexuel.les (collaboration/résistance)

Penser les catégories des rapports sociaux de sexualité en termes de *straight* et de parias offre plusieurs avantages. Elle inclut la dimension diachronique de ces processus de catégorisation, et par conséquent la prise en compte des changements intervenus dans la sphère de la sexualité (pratiques, relations, significations) dans un contexte local précis. En quarante ans, depuis la mise sur le marché de la contraception orale, le contexte de la sexualité en France a changé, et ses évolutions ont été intégrées par les acteurs. Les scripts sexuels des années 2000 sont bien différents des scripts sexuels des années 1960 (par exemple, l'intégration des pratiques orales au répertoire ordinaire). La sexualité des femmes hétérosexuelles (au sens ayant des relations sexuelles avec des hommes) ne constitue pas le résultat d'un rapport de domination unilatéral et invariable.

« Affirmer que le genre en tant que hiérarchie relève de la structure ne signifie pas que le pouvoir s'exerce uniformément et invariablement entre deux personnes, ni que la pratique et l'expérience soient entièrement déterminées par les structures et l'idéologie patriarcales. »⁵⁹

Une analyse restreinte aux effets de domination se traduirait par une confusion entre l'appétence sexuelle et la disponibilité sexuelle. Les deux postures coexistent, l'une n'évacue

⁵⁸ « Sexual Nationalisms. Gender, Sexuality, and the Politics of Belonging in the New Europe », Amsterdam les 27 -28 janvier 2011. Jaunait A. , « Retours sur les nationalismes sexuels », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 5 | Printemps 2011, mis en ligne le 01 juin 2011, Consulté le 09 mai 2013. URL : <http://gss.revues.org/index1957.html> ; DOI : 10.4000/gss.1957.

⁵⁹ Jackson S., « Récents débats sur l'hétérosexualité : une approche féministe matérialiste », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 17, n°3, L'hétérosexualité « revisitée » (1996 Août), p. 19.

pas l'autre. Les hétérosexuelles appétentes sexuellement ne sauraient être réduites à des collaboratrices du patriarcat, n'agissant qu'au seul bénéfice des hommes. Au contraire, il est essentiel de comprendre le potentiel de résistance de discours revendiquant l'appétence sexuelle. Un espace féministe matérialiste pro-sexe ne se limite pas qu'à la sphère lesbienne. Et il requiert une réflexion profonde sur les trois dimensions sociologiques de la sexualité. En cela, l'article « Hétérosexualité et féminisme » d'Emmanuelle de Lesseps publié dans *Questions féministes* en 1980 est fondamental⁶⁰. Il ne s'agit pas de nier les privilèges des hétérosexuelles sur les lesbiennes (et les derniers chiffres de l'homophobie les rappellent)⁶¹. Simplement de ne pas rayer d'un trait les capacités de politisation d'un point de vue hétérosexuel (au sens de sexualité entre partenaires de sexe différent). L'obligation sociale de l'hétérosexualité d'une part, le désir hétérosexuel d'autre part co-existent, la première ne suffit pas à expliquer le second.⁶² Par ailleurs, la contradiction ne signifie pas l'incohérence. L'analyse, comme Emmanuelle De Lesseps l'indiquait, doit distinguer les désirs et les visées féministes, révéler les interactions (c'est-à-dire les répercussions d'un renouvellement des pratiques sexuelles sur les rapports sociaux de sexe) et les contradictions d'intérêts entre les deux plans.

Résister en tant que paria, c'est aussi se saisir de la sexualité dans ses trois dimensions et agir sur d'autres représentations (de genre notamment, mais pas seulement). L'oppression ne se déploie pas de manière linéaire et continue, du niveau politique, économique au niveau interindividuel. Et il ne suffit pas d'inverser les pratiques sexuelles entre hommes et femmes pour résister aux rapports de pouvoir⁶³.

J'écris d'un point de vue situé : je suis une femme blanche hétérosexuelle (et pas trop mal classée). La revendication au mariage pour les couples homosexuels est un outil de reconnaissance et de légitimité sociale. Avec le « mariage pour tous », on passe d'une logique de tolérance à une logique de reconnaissance. Ma situation d'hétérosexuelle est performative :

⁶⁰ Lesseps (de) E., « Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes*, n°7, février 1980, pp. 55-69.

⁶¹ SOS Homophobie, *Rapport sur l'homophobie*, 2012, téléchargeable à <http://www.sos-homophobie.org/rapport-annuel-2012>, page consultée le 10 mai 2013.

⁶² Lesseps (de) E., « Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes*, n°7, février 1980, p. 65.

⁶³ « La réalisation individuelle des rapports hétérosexuels constitue, chez les femmes et chez les hommes, tout un éventail de comportements, diversifiés, souvent contradictoires avec les normes. Ces contradictions individuelles, ou l'inversion éventuelle dans un couple hétérosexuel des rapports de pouvoir "normaux" entre hommes et femmes, des "rôles sexuels" etc., ne sapent pas en elles-mêmes la norme, l'oppression sociale : ce sont bien des contradictions, vécues généralement comme telles par les individus qui ont intériorisé les normes. [...] Dans une théorie féministe des rapports entre les sexes, il est fondamental de faire la distinction entre le plan des rapports individuels, où s'expriment les contradictions (seul espoir de changement social) et la représentation sociale, normative, des rapports hétérosexuels. L'un *ne se réduit pas* à l'autre, et c'est dans cette marge, ce décalage, que se situe la possibilité de la prise de conscience, de la révolte, c'est de ce décalage que naît le féminisme. » Lesseps (de) E., « Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes*, n°7, février 1980, p. 65.

j'ai le privilège de ne pas avoir besoin du mariage ni de la cohabitation conjugale. Selon le même raisonnement que Christelle Hamel, que je sois homophobe ou pas, je suis toujours susceptible d'être privilégiée en raison de mes pratiques sexuelles⁶⁴. Ces préalables nécessaires énoncés, le « mariage pour tous » constitue aussi une volonté d'inclusion (légitime) au groupe *straight*.

Pour rendre intelligible (et performative) la catégorisation entre *straights* et *parias*, il est nécessaire de faire la distinction entre l'institution hétérosexuelle (au sens d'organe de reproduction *straight*) et les pratiques sexuelles.

La résistance à l'institution

« Se définir comme hétérosexuelle revient à affirmer une identité généralement considérée comme allant de soi. Cela peut être une façon de problématiser l'hétérosexualité et de discuter son statut privilégié ; mais le fait d'être hétérosexuelle pour une femme ne constitue nullement un privilège sans contrepartie. Les féministes hétérosexuelles bénéficient peut-être de leur apparente normalité et innocence, mais en tant qu'institution, l'hétérosexualité entraîne des rapports de hiérarchie entre hommes (sociaux) et femmes (sociales). C'est la subordination des femmes à l'intérieur de l'hétérosexualité institutionnalisée qui constitue le point de départ de l'analyse féministe. Et c'est la résistance à cette subordination qui est le fondement de la perspective politique féministe. »⁶⁵

Cette assertion de Stevi Jackson synthétise les acquis de la littérature féministe matérialiste et des effets des rapports sociaux de sexe, dans une perspective stratégique. La subversion de l'institution *straight* doit tenir compte de ces résultats. Il est nécessaire de remettre en question la cohabitation conjugale comme modèle unique de lieu d'expression des désirs. Il est fondamental de rappeler que la reconnaissance de l'état de la conjugalité hétérosexuelle (dans sa forme actuelle) constitue aussi la pérennisation d'inégalités entre hommes et femmes.

Christine Delphy considère que l'état subventionne le patriarcat. En effet, dans « Par où attaquer le " partage inégal " du " travail ménager " ? »⁶⁶, elle interroge le maintien de la division sexuelle du travail ménager. Elle le définit comme une liste de choses à faire, entre

⁶⁴ « J'ai pris alors conscience que j'étais dominante : que je sois raciste ou pas, le résultat c'est que je suis susceptible d'être privilégiée en raison de ma couleur. De la même façon, pour un garçon, être de sexe masculin, c'est profiter du même type de privilège, quand bien même le garçon en question n'est pas un gros machiste. » in Hamel C. et Clair I., « « Dans le même temps, je découvre que je suis blanche... ». Entretien avec Christelle Hamel », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 18 mai 2013. URL : <http://gss.revues.org/index2380.html> ; DOI : 10.4000/gss.2380.

⁶⁵ Jackson S., « Récents débats sur l'hétérosexualité : une approche féministe matérialiste », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 17, n°3, L'hétérosexualité « revisitée » (1996 Août), p. 16.

⁶⁶ Delphy C., « Par où attaquer le " partage inégal " du " travail ménager " ? », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 22, n° 3, 2003, p. 47-69.

deux adultes de sexe différent, éventuellement avec des enfants. Il ne s'agit pas de deux célibataires qui cohabitent et qui devraient partager le temps consacré aux enfants. La cohabitation hétérosexuelle hors couple n'implique pas la même division. Un ensemble de contraintes provenant du marché du travail pérennisent cet état de fait. Selon Delphy, le couple demeure la seule forme de vie acceptable. Les hommes apportent dans ce couple leur avantage sur le marché du travail, les femmes leur désavantage. Ces facteurs objectifs et structurels déterminent le cadre des négociations interindividuelles. Elle rappelle la distinction et la hiérarchie des tâches ménagères, synonymes de l'identité des hommes et des femmes, produits du genre, qui n'est pas un attribut surajouté à une conscience de soi préexistante. Certes, l'idée que les femmes sont au service des hommes est illégitime, mais ce n'est pas le cas pour les mères qui doivent s'occuper des enfants. Être mère est valorisé, mais ce statut se mérite en étant une bonne mère. Faire pression sur le conjoint pour les soins aux enfants serait un signe d'une inaptitude à la maternité naturalisée, horizon ultime de l'identité féminine.

Le travail domestique et le marché de l'emploi sont imbriqués et adossés l'un à l'autre. D'une part, les hommes sont plus souvent et plus longtemps occupés sur le marché de l'emploi que les femmes, d'autre part les travaux domestiques reviennent plus souvent à ces dernières. Et cette attribution essentialisée des travaux domestiques aux femmes renforce dans le même mouvement la préférence des employeurs à l'embauche d'un homme plutôt que d'une femme. Le système de sécurité sociale, avec les ayants-droits est une assise institutionnelle. Le système fiscal aussi, avec un homme marié et une femme au foyer. Il a une personne à charge pour le trésor public. Selon l'auteure, il est nécessaire de réinterroger ces acquis de l'état-providence, de se demander quels sont les bénéficiaires, car ils facilitent le non travail extérieur des femmes, et donc le maintien de la gratuité de leur travail reproductif au bénéfice des époux ou des conjoints. Les femmes se lassent d'être en conflit permanent et vont préférer être à temps partiel, ce qui accroît encore leur dépendance. La résistance à l'hétéronormativité (c'est-à-dire un système organisant la sexualité entre individus de sexe différent et la division sexuelle du travail) passe par une pluralité des cadres d'expression des sexualités, au-delà de la conjugalité. De manière empirique, une posture féministe matérialiste d'un point de vue hétérosexuel doit réinterroger l'organisation de la sphère domestique et son articulation avec le marché du travail, la représentation politique, mais aussi les catégorisations de race, de génération.

La résistance sexuelle, qu'elle concerne les homosexuel.les, les travailleurs.ses du sexe, les hétérosexuel.les qui n'inscrivent pas leur sexualité dans un cadre *straight*, constitue une logique d'action et une résistance au pouvoir et recèle des potentiels hautement

politiques, puisqu'elle interroge l'organisation de la division sexuelle du travail, et du fait de son articulation aux autres catégorisations, les stigmatisations. Si la contestation des inégalités sexuelles, de genre, de race s'effectue au niveau structurel, une analyse renouvelée, une resignification des pratiques sexuelles, de nouvelles représentations (dans une perspective *Cultural Studies*) contribuent à leur réduction.

Repenser les pratiques

Il est nécessaire de « dé-essentialiser » les pratiques sexuelles. Dans un cadre hétérosexuel, la pénétration n'est pas ontologiquement un signe de domination.⁶⁷ L'utilisation d'autres termes comme l'accueil, l'enveloppement du phallus par le vagin n'est pas suffisante pour ébranler les rapports sociaux de sexe. Finalement, peu importe que des organes soient globalement intériorisés ou extériorisés. Un homme hétérosexuel qui pénètre avec son pénis le vagin d'une femme hétérosexuelle ne performe pas le patriarcat. Ce ne sont pas les différences qui sont la source de la hiérarchie, mais la hiérarchie qui vient donner du sens à une sélection de différences. Interroger les pratiques nécessite de distinguer l'appétence et la disponibilité sexuelle, et d'élaborer une grille d'analyses qui permet de les reconnaître l'une et l'autre. Ce discernement n'est pas sans enjeu, car il s'agit de reconnaître aux femmes, y compris hétérosexuelles, les bénéfices sexuels de la sexualité, et par conséquent une subjectivité sexuelle. La disponibilité sexuelle des femmes se matérialise ainsi : « En termes sexuels, l'identité des femmes est susceptible d'être façonnée par des impératifs hétérosexuels, comme le besoin d'attirer et de satisfaire un homme. Le fait d'être sexuellement désirable, qui semble extrêmement important dans l'auto-estime féminine, est lié aux pratiques disciplinaires du genre, qui produisent de dociles corps féminins. »⁶⁸

Il s'agit de repenser les désirs et leurs orientations, de repenser la notion d'objet de désir et ses corrélations avec celle de disponibilité. Être un objet de désir n'évacue pas la subjectivité et ne signifie pas nécessairement être disponible sexuellement. Se positionner comme un objet de désir apporte des bénéfices sexuels, en premier lieu, la potentialité d'un rapport sexuel et la jouissance qu'il procure (si on considère les deux comme allant de soi).

Un des résultats de l'enquête de Natacha Chetcuti est fondamental pour repenser cette question de la disponibilité sexuelle, une fois qu'il est extrait, « prélevé » du terrain lesbien :

⁶⁷ Jackson S., « Récents débats sur l'hétérosexualité : une approche féministe matérialiste », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 17, n°3, L'hétérosexualité « revisitée » (1996 Août), p. 19.

⁶⁸ Id., p. 16.

« Pour les femmes, hétérosexuelles comme lesbiennes, dominer le scénario peut vouloir dire être centrée sur le plaisir de l'autre. Mais généralement, pour les hétérosexuelles, avoir la maîtrise du scénario sexuel signifie critiquer les pratiques trop limitatives du partenaire, ou encore habituer l'autre à son propre corps. Alors que pour les lesbiennes interrogées, avoir la maîtrise du scénario sexuel, c'est prioritairement être centrée sur le plaisir de l'autre, et l'éprouvé du plaisir dépend de la jouissance de l'autre. Perdre la maîtrise peut vouloir dire composer avec l'autre un changement du scénario : c'est-à-dire accéder au plaisir pour soi et par l'autre. »⁶⁹

Le modèle du don de soi, du faire plaisir à l'autre est valorisé chez les lesbiennes. La normativité sexuelle est le produit de l'intrication des catégorisations sexuelles et de genre, comprises dans leur historicité. De manière plus précise, les rapports sociaux de sexe articulés aux rapports sociaux de sexe prescrivent aux hétérosexuelles des attitudes sexuelles : le sentiment de concession (assigné aux femmes) associé à la concentration sur le plaisir du partenaire est hétéronormé. En clair, une femme hétérosexuelle de bonne morale se doit de se sentir utilisée et dépossédée quand elle donne du plaisir sexuel à un partenaire masculin. La disponibilité sexuelle attribuée aux femmes est envisagée sous la modalité d'objet sexuel, actif ou passif. Actif, lorsqu'il s'agit de prodiguer un acte au plaisir sensuel unilatéral (comme par exemple la fellation). Passif, lorsqu'il s'agit d'être pénétrée. On ne reconnaît pas l'activité et la maîtrise de la première modalité dans un contexte hétérosexuel. La seconde modalité (dans un contexte hétérosexuel sans violence) est nécessairement envisagée sans rétroactivité et sans bénéfice. Car reconnaître *in fine* pour une hétérosexuelle ces éléments, c'est se classer dans la catégorie de *salope*, se ranger du côté des parias sexuels (il est d'autant plus difficile de se catégoriser ainsi si on est mal classée, et mal racisée). Faut-il le rappeler même si cela semble simpliste : un homme hétérosexuel expert en cunnilingus et qui ne serait pas à l'initiative d'une pénétration mais qui en retirerait un orgasme ne se pose pas ce dilemme. Cette différence de traitement surgit dans un contexte hiérarchique lié au genre et au rapport social de sexualité, mais aussi aux rationalités de classe et de race.

Enfin, les analyses de Paola Tabet⁷⁰ sur la catégorisation « salope » (ou « putain », « prostituée ») démontrent encore toute leur pertinence. Cette stigmatisation, qu'il s'agirait de valoriser politiquement, intervient quand des individus femmes transgressent les règles d'échange économique-sexuel. L'inégalité de positions dans la division sexuelle du travail soumet potentiellement la sexualité des femmes à une marchandisation. Une femme est stigmatisée comme une salope lorsqu'elle choisit ce qu'elle échange contre sa sexualité : de

⁶⁹ Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Payot, Paris, 2010, p. 217-218.

⁷⁰ Tabet P., *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, 1998 ; Tabet P., *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, 2004.

l'argent (prostituée), de la visibilité (porno-star par exemple), des bénéfices sexuels (car jugée comme disponible alors qu'il peut s'agir d'appétence sexuelle). En somme, lorsqu'elle devient sujet de l'échange. Par conséquent, l'appétence sexuelle que je définirai comme un goût pour le plaisir sexuel qui en fait le premier mobile d'une relation sexuelle n'est pas revendiquée pour les femmes, notamment dans la presse. Tout un ensemble de motivations sont promues pour encourager les pratiques sexuelles, supplantant la recherche du plaisir sexuel (contrairement à la presse masculine, où la démarche hédoniste prime). La pratique sexuelle, duelle, est valorisée pour stabiliser le couple, dans une éthique de *care*. Il ne faut pas gommer les résultats d'une telle pratique : le plaisir sexuel obtenu est une des composantes contemporaines de la sexualité des femmes. Ce qu'il faut souligner, c'est à quel point cette recherche de plaisir, et son exigence, n'est pas un des objectifs promus (et encore moins le premier) à destination d'un lectorat féminin.

Cette primauté accordée au plaisir dans la quête d'une relation sexuelle induirait une transformation des objectifs de la sexualité des femmes, notamment dans le cadre de rapports avec des hommes, telle qu'elle est représentée dans la presse (et ailleurs). Il ne s'agirait plus alors de « céder » aux avances d'un homme en ayant fait l'inventaire préalable des bénéfices non-sexuels (qu'un magazine, qui n'innove pas mais puise dans la réalité sociale en la simplifiant, aurait médiatisés). La visibilité de la recherche de profits sexuels pour les femmes valorise les orientations du désir (qui ne se limiteraient plus au seul désir d'être désirées) mais vers des objets de désir, les hommes. Ces transformations ébranleraient la sphère hétérosexuelle, et du fait de l'imbrication des rapports sociaux, ceux de sexualité, de sexe, de race, de classe, de génération. La valorisation de la disponibilité sexuelle des hommes, c'est-à-dire dans une posture d'objets de désir renverse les logiques de genre (instaurant du trouble dans le genre), mais aussi la primauté de l'hétérosexualité sur l'homosexualité. En effet, à l'occasion des rares mises en scène d'une disponibilité sexuelle d'un personnage masculin, le public est nécessairement envisagé comme gai (car avant tout comme une audience d'hommes) et par ricochet, le protagoniste. Dans la culture musicale populaire, la personnalité du chanteur (compositeur, musicien et interprète) américain Prince est un exemple frappant. La sexualité est une composante importante de sa posture artistique. Un grand nombre de chansons, voire des albums entiers furent consacrés à cette thématique⁷¹. Au-delà de la transgression de genre dans les tenues vestimentaires, peu connue du grand public, car abandonnée au bout de quelques années de carrière, c'est sa posture d'objet sexuel qui lui a

⁷¹ Il produit notamment en 1980 l'album *Dirty Mind*. La pochette de l'album est une photographie de l'artiste en imperméable ouvert le dévoilant en bas noirs et en culotte noire.

valu d'être considéré longtemps comme gai, alors que son appétence sexuelle pour les femmes était simultanément mise en scène. En 1984, son album et son film éponyme *Purple Rain* connaissent un énorme succès. Des images⁷² et des paroles transgressent les normes sexuelles de genre. Cette insubordination est un fil conducteur de sa carrière, et il reste pour le grand public, une « tapette », malgré ses nombreuses relations rendues publiques avec des femmes. Un public féminin appétant sexuellement à son égard n'est pas identifié et reconnu (malgré son existence). En somme, la reconnaissance de l'appétence sexuelle des femmes peut constituer une stratégie d'émancipation de ces dernières, et par ricochet, un ébranlement des catégorisations de sexe. N'omettant pas l'hétérogénéité de la catégorie femmes (produites par les rapports sociaux de sexe, de classe, de race, de sexualité, de génération), cette nouvelle définition de la subjectivité sexuelle implique des potentiels de résistance aux multiples rapports de pouvoir.

⁷² Dans le clip *When Doves cry*, il se déplace « à quatre pattes » torse nu de manière lascive.

En définitive, l'hypothèse d'un rapport social de sexualité semble valable, instaurant une catégorisation et une hiérarchisation entre *straights* et parias sexuels, mais elle demeure un chantier en perspective (la question de leur matérialité n'est pas résolue). Ces processus de catégorisation sont pérennisés par un ensemble de dispositifs naturalisants, comme la vulgarisation et l'instrumentalisation des théories freudiennes de la sexualité. La presse, dans ses fonctions de reprise et de simplification, constitue un relais des catégorisations sexuelles. Le magazine gai du corpus, initialement créé selon une affirmation identitaire importante, a changé de ligne rédactionnelle, en conformité avec l'affaiblissement du rôle de la sexualité dans l'identité gaie⁷³. Le magazine a intégré la *Gay Friendliness* sous conditions, édicté d'un point de vue *straight*. La rédaction n'envisage plus l'homosexualité comme une dissidence sexuelle, subversive à d'autres niveaux. La revendication d'une conjugalité normalisée, une posture homonormative eurocentrée participent à d'autres rapports de pouvoir. Par conséquent, être homosexuel ne signifie pas nécessairement être un paria sexuel, à condition d'être du bon côté des clivages de classe et de race. La légitimité sexuelle, provisoire, délimite une hétérosexualité (comme orientation sexuelle) spécifique, aux représentations et pratiques caractéristiques, exigeant une révérence aux normes de genre. Elle ne cesse de se reconfigurer, imbriquée aux catégorisations de classe et de race. Ces catégorisations sont précaires et instables. A titre d'exemple, la figure du gay beur, à l'articulation des dominations de race, de classe, de genre, de sexualité constitue actuellement la figure absolue du paria sexuel.

Les catégorisations sexuelles sont éminemment politiques. Le groupe des parias sexuels est constitué par les travailleurs du sexe (prostitués et acteurs porno), les gays et les lesbiennes, les transgenres, les transsexuels, les femmes appétentes sexuellement. Le label de la salope les rapproche judicieusement des prostituées, car dans les deux cas, les femmes concernées instaurent une rupture dans le continuum des échanges économique-sexuels, contrevenant à l'usage de leur sexualité édictée par les rapports sociaux de sexe. Le stigmatisme de la putain, rappel à l'ordre sexué, surgit lorsque les femmes ne sont plus les objets des échanges économique-sexuels, mais quand elles se posent en partenaires de la transition, en sujets. Les représentations de la sexualité dans la presse magazine confirment l'hypothèse de la sexualité comme sphère privilégiée de classification, de hiérarchisation, et d'exclusion. Elle est aussi porteuse d'émancipation et d'ébranlement d'autres catégorisations.

⁷³ Tissot S., *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2011, p. 170.

Conclusion générale :

Démocratie sexuelle et
normativités sexuelles

L'analyse de la production médiatique de discours sexuels depuis quarante ans permet d'entrevoir l'inconscient social en matière de sexualité¹. Il s'agit bien de représentations de cet inconscient social, des normativités sexuelles à l'œuvre. Les modes de production de ces discours soulignent les logiques de relais mais aussi de concurrence de ces normes sexuelles. Certaines logiques qui président à cet inconscient social de la sexualité résistent aux transformations contemporaines de la sexualité, l'idéologie de la « différence des sexes » et l'hétérosexisme semblent constituer les dernières limites aux logiques de dénaturalisation du social et à la démocratie sexuelle.

L'étude de ces représentations démontre l'influence de l'agenda politique et social sur ces discours. Ces représentations sont des construits sociaux, comme les deux autres composantes de la sexualité (pratiques et relations). Elles sont produites par des rédacteurs et rédactrices, insérés dans des contextes historiques, appartenant à des groupes fabriqués par les rapports sociaux : des hommes, des femmes, des homosexuels, des hétérosexuels, appartenant à des classes privilégiées ou non. Ils s'adressent à d'autres individus envisagés dans des catégories pensées comme *a priori* homogènes et stables : un lectorat masculin hétérosexuel, un lectorat féminin homosexuel, ou encore féminin hétérosexuel adolescent (et d'autres encore).

Dans les années 1960-1970, les luttes féministes et les reconfigurations des rapports entre hommes et femmes ont influencé les discours de la presse féminine. La mise sur le marché de la pilule contraceptive consacre un processus séculaire de dissociation entre sexualité et procréation. *Féminin* soutient ces transformations de la sexualité, en relayant les débats autour de cette possibilité d'une nouvelle maîtrise pour les femmes de leur corps, de leur sexualité, de leur existence. *Féminin* traduit dans son traitement la construction d'une nouvelle définition du couple (en se proclamant de 1968 à 1971 « Le magazine du couple »). La possibilité de contraception est aussi l'occasion de revendiquer une nouvelle prérogative sexuelle : le plaisir sexuel comme une des finalités d'un rapport (pour ses rédactrices et son lectorat). La logique du devoir conjugal (norme sexuelle traditionnelle) se voit supplantée par une logique d'appétence (nouvelle norme sexuelle). La publicisation de cette nouvelle composante attendue de la sexualité (un plaisir réciproque, voire simultané aux débuts des

¹ « Sous l'influence culturelle de la psychanalyse, nous nous sommes habitués à penser que nombre de nos comportements ordinaires s'expliquaient par un inconscient sexuel, alors que fondamentalement il convient sans doute d'identifier l'inconscient social et culturel à l'œuvre dans notre activité sexuelle. » Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection sociologie 128, Paris, 2002 (2^{ème} édition, 2009), p. 7.

années 1970), soutenue par le développement et la promotion de la sexologie (et des travaux de Masters et Johnson) consacre le nouveau rôle de la sexualité dans le couple, comme un des piliers de son épanouissement et de son équilibre. La dépénalisation de l'avortement en 1975 affirme le caractère politique des questions sexuelles mais constituera aussi le début de la dissimulation de cette politisation (dans une logique hétérocentrée). Les questions sexuelles ne seront plus traitées par *Féminin* comme une des manifestations des rapports inégalitaires entre hommes et femmes. Après avoir hésité, le magazine se ralliera aux positions essentialistes, en conformité avec son orientation hétéronormée. L'individualisation de la sexualité a consacré les rédactrices de *Féminin* comme expertes de la sexualité (au même titre que tout individu sexualisé qui fait de son expérience personnelle une expertise²).

Le moment exceptionnel et dramatique qu'a constitué le Sida durant les quinze premières années témoigne une fois encore du caractère éminemment social de la sexualité, dans sa dimension significative. L'infection VIH a constitué une opportunité contrainte de visibilisation de l'homosexualité. L'orientation préventive a induit des transformations des discours sexuels, en l'absence de traitements efficaces, s'adressant à l'ensemble de la population. Dans la presse féminine, adulte et adolescente, les rédactrices se sont substituées dans un premier temps aux pouvoirs publics, pour relayer le discours de prévention. Elles ont ensuite accompagné le discours de promotion du préservatif. Mais il leur fallait être précises et pragmatiques pour être performatives, et par conséquent abandonner les détours sentimentaux ou psychologiques. L'urgence et la panique sociale ont présidé à ces discours. Dire quand et comment proposer, dérouler un préservatif. Souligner son rôle contraceptif pour le rendre d'autant plus attractif. Ces précisions de *Féminin* et encore plus d'*Adolescente*, ont induit des représentations nouvelles des rapports hétérosexuels. Les rédactions ont tenu aux lectrices des discours pro-actifs, il ne s'agissait plus d'attendre la pénétration, mais de décider quand elle aurait lieu puisqu'il fallait demander au partenaire de poser un préservatif, voire le dérouler sur son phallus. Ces discours furent temporaires et liés au contexte très spécifique du Sida. L'effet d'apprentissage a marqué les générations ciblées par ces discours³. Si le préservatif est bien devenu un des codes d'entrée dans la sexualité⁴, la presse hétérosexuelle a pourtant abandonné de manière spectaculaire les discours à son propos. Le préservatif est

² Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection sociologie 128, Paris, 2009 (1^{ère} édition, 2002), p. 7.

³ Beltzer N., Bajos N., « De la contraception à la prévention : les enjeux de la négociation aux différentes étapes des trajectoires affectives et sexuelles », in Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008, p. 453.

⁴ Selon l'enquête CSF, près de 90 % des premiers rapports sexuels sont protégés par l'utilisation du préservatif, Ibid., p. 445.

devenu dans les pratiques un moyen de protection contre les IST dans leur ensemble, et un moyen de contraception à « bas seuil », temporaire, que la pilule viendra remplacer si la relation s'établit. L'arrivée des trithérapies à la fin des années 1990 a fait du Sida une maladie chronique. Le magazine gai du corpus fut créé à l'été 1995, au moment du pic de mobilisation générale, de la progression de l'épidémie chez les gays et des premiers signes de « déstigmatisation »⁵ des séropositifs. Lancé par les co-fondateurs de l'association Act-Up, *Gay* constitue son relais médiatique. La lutte contre le sida est un de ses piliers éditoriaux. Il s'agit à la fois de visibiliser l'homosexualité, la séropositivité, dans une logique de dignité, et de responsabiliser les lecteurs en matière de gestion des risques. Cette orientation éditoriale demeure encore, en témoigne l'existence de la rubrique mensuelle consacrée à l'infection et le refus de promouvoir les productions pornographiques *Bareback*. Néanmoins, si *Gay* se voulait héritier du militantisme spectaculaire et dissident d'Act-Up, le magazine rencontre des difficultés à redéfinir ses objectifs éditoriaux, participant à une logique banalisante, parfois homonormative.

Cette empreinte des contextes socio-historiques sur les représentations de la sexualité démontre leur caractère éminemment social, bien loin d'une production de la nature. Elle est aussi le signe qu'elles sont des leviers de résistance. L'exposé des stratégies d'écriture des rédacteurs et rédactrices témoignent de leur charge politique. La sexualité, poupée ventriloque du social est utilisée pour signifier d'autres réalités qui la dépassent totalement. Les articles de presse ne sont pas consacrés uniquement à l'optimisation du plaisir, dans un contexte de rupture entre procréation et sexualité. Pour un lectorat masculin hétérosexuel, il s'agit de tenir un discours de réaffirmation du genre sous couvert d'humour, de neutralité et de professionnalisme, en feignant la paix, faisant suite à la « guerre des sexes. » Pour les lectorats subalternes selon des logiques de genre, de génération, de sexualité, les enjeux liés aux discours sexuels sont affirmés : la liberté, la fierté, la dignité. Ces discours ont pourtant une limite, lorsqu'il s'agit de s'adresser à un lectorat de jeunes femmes, à protéger des « risques » et à moraliser, le premier objectif facilitant le second. En érigeant la figure de la salope en repoussoir, la presse adolescente prescrit à son lectorat une sexualité sous le signe du couple, stable et sentimental. Les discours sexuels à destination d'un lectorat masculin sont avant tout marqués d'hédonisme, quant une approche anxiogène, renforcée par une approche gynécologique, est privilégiée pour des lectorats féminins. Cet antagonisme est d'autant plus facilité par une naturalisation différenciée des hommes et des femmes. Une représentation du

⁵ L'actrice Clémentine Célarié embrasse à pleine bouche un séropositif à l'occasion du Sidaction de 1994.

plaisir facultatif, conditionnel et aléatoire, un silence sur le désir construisent les femmes et leurs corps dans la presse comme inadaptés à la sexualité, tout du moins à celles des hommes. En effet, la convocation d'actrices pornographiques pour remplacer une journaliste sarcastique a renforcé une posture androcentrée. Le refus de la psychologisation consolide encore cette approche. Au contraire, la lectrice de *Féminin* n'est pas reconfortée : elle doit avoir du désir, et ce désir doit se porter sur la modernité sexuelle, et non ses potentiels partenaires. Elle est enjointe à se « libérer » et de manière contradictoire, sa sexualité est encadrée dans un cadre conjugal, dont elle est responsable. Elle doit investir cette sexualité dans ce couple. Cette activité sexuelle est le signe que le couple existe. Elle devra recourir aux accessoires et postures de la salope, sans pour autant se poser en partenaire aux mêmes prérogatives. Cette figure de la salope demeure une borne, la presse n'encourage pas l'appétence sexuelle (une sexualité avec pour premier mobile la recherche de plaisir sexuel) mais une mise en scène de la disponibilité sexuelle, sur une scène conjugale.

« La pornographie » constitue un instrument pour consolider ces stratégies discursives. Pour la presse gaie, elle permet de s'échapper de l'hétérocentrisme, dont la pudibonderie, voire la pornophobie est tournée en dérision. Discourir des acteurs, des productions pornographiques pour *Gay* constitue aussi une occasion de revalorisation de la sexualité homosexuelle, dédramatisée et responsabilisée. Car un choix éditorial ferme existe depuis la création du magazine, réaffirmant son rôle dans la lutte contre le sida : la promotion concerne exclusivement les productions mettant en scène des pratiques *safe*, et ceci malgré la chronicisation de l'infection.

La promotion de pornographies lesbiennes est un moyen d'évacuer les médiations habituelles de la catégorie lesbienne doublement subalterne : sans les hommes, et sans les hétérosexuel.les. Elle est une tentative pro-sexe de deshétéronormativiser les représentations de la sexualité lesbienne et les manières de l'envisager. L'empreinte hétérocentrique est résistante. La promotion de ces représentations sexuelles est chargée d'enjeux politiques, existentiels qui les débordent. Les actrices ne sont pas présentées comme des objets de désir, contrairement aux acteurs de la pornographie gaie, à cause du genre. Lesbiennes, elles demeurent des femmes. Chroniquer l'actualité pornographique pour des lectrices lesbiennes permet en creux, sous cette modalité (artistique et intellectuelle) de valoriser, un idéal lesbien : intellectuel et élitiste, de bon goût. L'objectif populaire de la pornographie (se masturber) est passé sous silence et pérennise le déni du désir des femmes. La figure lesbienne contemporaine valorisée est sexuellement active et au fait de la *Gender Theory* (c'est-à-dire dans sa version vulgarisée). La légitimité de la consommation d'une

pornographie ne tient qu'à sa capacité de questionner les catégorisations de genre de manière artistique.

Dans la presse masculine hétérosexuelle, les actrices pornographiques sont consacrées comme expertes sexuelles, confirmant l'hypothèse de la pornographie comme tatouage social⁶. L'experte, comédienne, identifiée comme simulant le désir et le plaisir est valorisée au détriment des partenaires potentielles des lecteurs, convoquées par le magazine au cours de tables rondes, que le magazine confronte à cette experte (et à ses pratiques). Pour autant, la promotion de la pornographie n'est jamais directe, et il s'agit d'une pornographie spécifique, mettant en scène l'hétérosexualité et des rôles « masculins » et « féminins » distincts. Sa valorisation dans *Masculin* permet aussi à la rédaction de rappeler aux lecteurs le rôle qu'ils doivent assumer, les pratiques et les postures qu'ils doivent adopter. Pour la presse féminine, « la pornographie » constitue avant tout un danger pour l'intégrité physique et morale des lectrices, cimentant l'épouvantail de la salope. Au-delà des discours médiatiques concernant la pornographie, l'analyse de certains travaux est révélatrice de puissantes normativités sexuelles encore à l'œuvre, qui demeurent des angles morts. Les dichotomies pénétrant/pénétré, actif/passif, désirant/disponible, sujet/objet sont des catégorisations à investir.

Les représentations de la sexualité dans la presse permettent de saisir l'articulation de multiples rationalités, de sexe, mais aussi de classe et de race. Les rapports sociaux, enchevêtrés, engendrent les pratiques sociales par la médiation des enjeux, ici les représentations de la sexualité. Les pratiques sociales, en mouvement, agissent sur ces rapports sociaux par l'intermédiaire des enjeux, participant ainsi à leur dynamique. La presse féminine transmet aux lectrices le standard de la modernité sexuelle française. Les choses ne sont jamais dites aussi explicitement. C'est l'utilisation de figures envisagées comme étrangères qui esquissent la femme française sexuellement moderne. La sexualité est en effet devenue un des piliers de la construction du sujet. L'inclination sexuelle est par conséquent valorisée dans la presse et devient un signe de modernité. L'idéal de la démocratie sexuelle est instrumentalisé, il s'agit d'en défendre ses supposés acquis (envisagés en tant que tels). Dans la presse féminine, c'est une posture féministe qui sera revendiquée. Les inégalités entre hommes et femmes qui demeureraient en France seraient anecdotiques, objets de dérision. Il s'agirait à présent d'exporter ce « bon féminisme à la française », forgée dans les années 1980-1990 en contre réaction des luttes féministes des années 1970 et de l'épouvantail

⁶ Kunert S., « Images de soi, discours sur elles. Constructions médiatiques du féminin-sexuel : les actrices de films pornographiques », *Raison Présente*, n°183, 3^{ème} trimestre 2012, p. 89-98.

américain. La femme française est sexuellement moderne (ni une salope, ni une victime) et féministe à la française (respectueuse « du doux commerce entre les sexes »).

Les avancées en matière d'égalité entre les sexualités sont aussi instrumentalisées pour dessiner les frontières entre « nous » et « eux », selon des rationalisations de race, et de manière plus visible, de classe, dans une logique d'ébranlement de l'hétérosexisme, renforçant les catégorisations héritées du colonialisme. Le lectorat gai est envisagé comme appartenant aux classes favorisées, aux goûts culturels raffinés (mais sans être « une folle opéra » selon Frédéric). Comme la presse féminine et le fémonationalisme, *Gay* participe à revers à une perspective homonationaliste. Une hypersaturation blanche, renforcée par une énonciation présumée blanche, le relais des avancées en matière d'égalité entre les sexualités selon un agenda homonormatif sont les axes de discours où s'entrecroisent les effets des rapports sociaux (de sexe, de classe, de race).

Cet enchevêtrement des catégorisations et l'importance des contextes historiques et locaux permettent de soumettre l'hypothèse de rapports sociaux de sexualité. Elle implique la catégorisation et la hiérarchisation d'individus sexuellement *straights* et de parias sexuels selon des critères sexuels. Les deux catégories fabriquées par ces rapports sociaux de sexualité sont toujours précaires : la première désigne l'ensemble des individus sexuellement conforme à une idéologie sexuelle (« un processus qui est bien accompli consciemment par ce qu'on appelle le penseur, mais avec une fausse conscience. Les véritables forces motrices qui le font mouvoir lui restent inconnues, sinon il ne s'agirait pas d'un processus idéologique. »)⁷. Cette idéologie sexuelle est instable, et de cette instabilité découle l'instabilité de la catégorie des parias sexuels, l'ensemble des individus non conformes à cette idéologie sexuelle. Cette idéologie sexuelle est un produit social, au même titre que son objet. Elle est conditionnée par les contextes historiques et politiques, et par l'enchevêtrement des rapports sociaux. L'idéologie sexuelle telle qu'elle est médiatisée dans le contexte français de ce début de siècle repose sur une supposée prééminence de l'hétérosexualité (l'hétérosexisme, renforcée par l'idéologie de la différence des sexes et de la complémentarité), l'importance du couple monogame (sa caractéristique contemporaine étant que l'activité sexuelle en est un de ses fondements) et les pratiques pénétratives. Du fait du premier pilier de cette idéologie, les femmes qui ont des rapports sexuels avec les hommes mais qui contreviennent à la représentation différenciée et naturalisée de la sexualité constituent des parias sexuels (un

⁷ Marx K., Engels F., *Werke*, Berlin, Dietz, 1955, 39, 97, cité in Losurdo D., *Gramsci. Du libéralisme au « communisme critique »*, Paris, Syllepse, 2006 (pour la traduction française), p. 179.

gout pour la sexualité, avec une projection sur des objets de désir, la recherche de bénéfices sexuels comme premier mobile constituent une infraction).

Questionner les rapports sociaux de sexualité, c'est aussi rappeler et visibiliser le caractère doublement politique de la sexualité : elle est un produit des rapports sociaux articulés (pour faire sens aux acteurs). Enjeu de ces catégorisations, elle contribue à les structurer du fait de cette sexualisation des rapports sociaux. « Car la sexualité, à proprement parler, n'a rien à dire et ne parle pas. On parle en elle et on parle par elle. [...] Et c'est précisément dans la mesure où la sexualité doit servir à exprimer et à légitimer des réalités qui n'ont rien à voir avec elle qu'elle devient source de fantasme et d'univers imaginaire. »⁸

Cette recherche sur les représentations de la sexualité dans la presse a permis d'ouvrir ou de participer à plusieurs chantiers en perspective. Tout d'abord, aborder les représentations de la sexualité comme des enjeux des rapports sociaux, en prenant en compte leur articulation est un terrain permettant la compréhension des processus de catégorisation. Car ce ne sont pas les catégories (hommes/femmes, blancs/noirs, *straights*/parias, riches/pauvres) admises en tant que telles qui m'intéressent, mais de quelles manières ces catégories sont fabriquées. Or, chacune d'elle n'est pas le résultat d'une logique, mais d'un enchevêtrement de processus, impliquant leur hétérogénéité et leur instabilité. Cette articulation et cette coproduction des rapports sociaux, de ces processus de catégorisation est une perspective de recherches à investir encore.

L'hypothèse d'un rapport social de sexualité et de la production de catégories sexuelles antagoniques et hiérarchisées constitue une seconde voie à approfondir. Dans une sociologie des rapports sociaux, il s'agit de comprendre les dominations *et* les marges de manœuvre, les deux manifestations du pouvoir, toujours mouvant, disséminé dans des « matrices de transformations »⁹. Cette hypothèse de processus de catégorisations sexuelles induit deux autres pistes d'analyse : la question de la matérialité de ces rapports sociaux de sexualité, et la thématique de la production de nouvelles normativités. En effet, l'inclusion sous réserve de certains homosexuels (réelle ou revendiquée) au groupe *straight* problématise l'homonormativité. Faut-il nécessairement réduire la plus grande tolérance, voire la reconnaissance de l'homosexualité à une banalisation de l'homosexualité ou faut-il y déceler l'agencement de nouvelles normes sexuelles et leur lot d'exclusion ? En somme, la

⁸ Godelier M., « La sexualité est toujours autre chose qu'elle-même », *Esprit*, mars-avril 2001, p. 101.

⁹ Foucault M., *Histoire de la sexualité Tome 1. La volonté de savoir*, Gallimard, collection Bibliothèque des histoires, Paris, 1976, p. 131.

revendication à l'égal accès à certaines prérogatives jusqu'ici hétérosexuelles (mariage, filiation) constitue-t-elle le sacre de l'hétéronormativité ou une étape dans l'histoire des configurations des relations entre les individus ?

Au cours de cet exposé, j'ai montré l'utilisation parfois abusive du concept de disponibilité sexuelle et la différenciation nécessaire avec l'appétence sexuelle. La disponibilité sexuelle est réelle, elle est une des manifestations fondamentales des rapports sociaux de sexe et de la division sexuelle du travail. Cette thématique de la disponibilité sexuelle fait surgir l'hétérogénéité de la classe des femmes, qui est fabriquée par les rapports sociaux de sexe, mais aussi par les catégorisations de classe, de génération, par les migrations et les rapports sociaux de race. En clair, toutes les femmes ne sont pas soumises et contraintes de la même manière à cette logique de disponibilité sexuelle. Paola Tabet le suggérait au cours de son entretien avec Mathieu Trachman : « Dans d'autres relations que j'ai eues, cela n'a pas été le cas. C'étaient des relations de courte durée ou pas, passionnées ou pas, cela dépend, mais où j'étais totalement indépendante. Indépendante, au sens qu'il n'y avait pas d'échange économique-sexuel. Et ceci n'est pas du tout un cas exceptionnel. Mais en quoi cette sexualité, même si en dehors de l'échange, restait et reste quand même à l'intérieur d'une domination, c'est toutefois une autre chose et c'est sans doute à discuter. »¹⁰

La disponibilité sexuelle est le résultat des trois formes concrètes des rapports sociaux de sexe : exploitation, domination, oppression. Elle représente une pression sur l'existence de chaque individu femme. Reconnaître son impact matériel et symbolique ne doit pas pour autant empêcher de prendre en compte d'autres dimensions de la sexualité telles qu'elle est vécue, et en particulier de déceler les résistances et les expressions des désirs sexuels des femmes. La prise en compte par ailleurs des contextes historiques est aussi fondamentale dans l'utilisation de ce concept. Clairement, il me semble par exemple difficile de condamner certaines femmes parce qu'elles joueraient de la disponibilité sexuelle, en se mettant en scène comme étant sexuellement disponibles sans prendre en compte leur position dans les rapports de classe, le contexte géopolitique et la temporalité de leurs productions (musicales et visuelles notamment). Si certaines ne sont pas conscientes du background idéologique qui préside à ces productions (encore faudrait-il s'en assurer), on ne peut liquider leur logique d'action simplement en se focalisant sur la seule disponibilité sexuelle, et considérer que ces pratiques ne sont qu'une contribution aux logiques de dominations. Ces femmes sont aussi

¹⁰Trachman M., « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 2 | Automne 2009, mis en ligne le 14 décembre 2009, consulté le 15 août 2013. URL : <http://gss.revues.org/1227> ; DOI : 10.4000/gss.1227

des individus historiquement situés, « produits » par les avancées féministes et les transformations de la sexualité. Les productions artistiques contemporaines de certaines femmes sont trop souvent réduites à une mise en scène de leur disponibilité. Certaines pratiques (comme par exemple certaines vidéos de musique *pop*) peuvent être analysées comme une représentation d'un désir féminin, qui pour arriver à ses fins (le rapport sexuel), nécessite éventuellement des postures et des accessoires. Ce ne sont pas ces attributs en tant que tels qui rendent la femme sexuellement disponible, mais l'objectif poursuivi (échanger un statut, une rétribution, des gratifications contre de la sexualité)¹¹. On ne reproche pas aux artistes masculins de se mettre en scène avec des codes qui font sens. Et il est indéniable que les hommes ne sont pas contraints à la sexualisation de leur identité. Pour autant, en tant que féministe, je ne peux attribuer *a priori* à un individu femme une ignorance des inégalités, des luttes et des avancées.

Il faudrait pouvoir distinguer dans les pratiques sociales ce qui relève de la disponibilité sexuelle (le versant de la domination) et ce qui relève de l'appétence sexuelle (la résistance). Et c'est en prenant en compte les rapports sociaux, en les articulant, et en considérant les contextes sociaux et locaux, que la différenciation est possible. Cette distinction disponibilité sexuelle/appétence sexuelle n'est pas anodine. Elle apporte un éclairage différent sur certaines thématiques instrumentalisées dans les débats contemporains (pornographie, hypersexualisation, violences à l'égard des femmes et leur médiatisation sélective).

La sexualité, produit éminemment social, est porteuse d'enjeux politiques. La résistance à sa désacralisation, à son désenchantement révèle cette charge tout autant qu'elle contribue à la dissimuler. Avec le développement de la sphère de l'intime, elle est devenue une activité fondamentale dans la construction du sujet. Cette spécification a induit une intériorisation et une individualisation des normes, qui ne cessent de se diversifier. Cette privatisation de la sexualité ne doit pas masquer ces implications sociales. La sexualité est une poupée ventriloque utilisée pour signifier des réalités qui la débordent. La démocratie sexuelle est le théâtre de débats où se jouent la liberté et l'égalité de chacun. Elle est à la fois une réalité en mouvement et un idéal instrumentalisé, un outil de classement. La sociologie de la sexualité en s'attachant à comprendre les pratiques, les relations et les significations, constitue avant tout une sociologie des rapports de pouvoir.

¹¹ Tabet P., *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange economico-sexuel*, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, Paris, 2004.

Bibliographie

Ouvrages

- Arendt H., *La tradition cachée. Le juif comme paria*, Christian Bourgeois, Paris, 1987 (1978)
- Ariès P., Béjin A., *Sexualités occidentales*, Seuil, Paris, 1984
- Baudelot Ch. et Establet R., Malemort J., *La petite bourgeoisie en France*, Maspero, Paris, 1974
- Baudry P., *La pornographie et ses images*, Armand Colin, Paris, 1997
- Bajos N., Bozon M. (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, La Découverte, Paris, 2008
- Bajos N., Bozon M., Giami A., Doré V., Souteyrand Y. (Eds). *Sexualité et Sida*, ANRS, Paris, 1995
- Bajos N., Bozon M., Ferrand A., Giami A., Spira A., *La sexualité aux temps du Sida*, PUF, Paris, 1998
- Bard C. (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999
- Bard C., Baudelot C., Mossuz-Lavau J. (dir.), *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, La Martinière, Paris, 2004
- Beauvoir (de) S., *Le deuxième sexe*, Tomes I et II, Gallimard, Paris, 1949 (édition de 2007)
- Béjin A., *Le nouveau tempérament sexuel. Essai sur la rationalisation et la démocratisation de la sexualité*, Kimé, Paris, 1990
- Berthier N., *Les techniques d'enquête en sciences sociales*, Armand Colin, Paris, 2010
- Bihl A., Pfefferkorn R., *Hommes Femmes, quelle égalité ?* L'Atelier, Paris, 2002
- Borillo D., Fassin E., Iacub M., *Au-delà du PACS. L'expertise familiale à l'épreuve de l'homosexualité*, PUF, Paris, 1999
- Bouchard P., Bouchard N., Boily I., *La sexualisation précoce des filles*, Éditions Sisyphé, Montréal, 2005
- Bourcier M.-H., *Queer Zones 3. Identités, cultures, politiques*, Editions Amsterdam, Paris, 2011
- Bourcier M.-H., *Sexpolitiques. Queer Zones 2*, La Fabrique, Paris, 2005
- Bourcier M.-H., *Queer Zones, politiques des identités sexuelles et des savoirs*, éditions Amsterdam, Paris, 2006 (1^{ère} édition, 2001)
- Bourdieu P., *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998
- Bourdieu P., *Sur la télévision* suivi de *L'emprise du journalisme*, Liber-Raisons d'agir, Paris, 1996
- Bourdon J., *Introduction aux médias*, Montchrestien, Paris, 2000

- Bozon M., *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, collection sociologie 128, Paris, 2002 (2^{ème} édition, 2009, 3^{ème} édition, 2013)
- Bozon M. et Héran F., *La formation du couple. Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, La découverte, Paris 2006
- Bozon M., Doré V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, ANRS, Collection Sciences sociales et sida, Paris, 2007
- Breton P., *La parole manipulée*, La Découverte, Paris, 2000
- Broqua C., *Agir pour ne pas mourir ! Act up, les homosexuels et le sida*, Presses de Sciences Po, Paris, 2005
- Brunhoff S. (de) et alii, *Bourgeoisie : état d'une classe dominante*, Syllepse, Paris, 2001
- Butler J., *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, collection Poche, Paris, 2006 (version originale *Gender trouble : Feminism and the subversion of identity*, Routledge, New York, 1990)
- Cervulle M., Rees-Roberts N., *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*, Armand Colin, Paris, 2010
- Charon J.-M., *La presse des jeunes*, La découverte, collection Repères, Paris, 2002
- Chaumier S., *La déliaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2004 (1^{ère} édition Armand Colin, 1999)
- Chaumont J.-M., *Le mythe de la traite des blanches : enquête sur la fabrication d'un fléau*, La découverte, Paris, 2009
- Chauvin S., Lerch A., *Sociologie de l'homosexualité*, La Découverte, Collection Repères, Paris, 2013
- Chetcuti N., *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi*, Payot, Paris, 2010
- Chetcuti N., Michard C. (dir.) *Lesbianisme et féminisme. Histoires politiques*, L'Harmattan, collection Bibliothèque du féminisme, Paris, 2003
- Chetcuti N., Jaspard M. (dir.) *Violences envers les femmes. Trois pas en avant deux pas en arrière*, L'Harmattan, collection Bibliothèque du féminisme, Paris, 2007
- Chopart J.-N., Martin C. (sous la direction de), *Que reste-t-il des classes sociales ?*, Editions ENSP, Rennes, 2004
- Clair I., *Sociologie du genre*, Armand Colin, collection 128, Paris, 2012
- Combahee River Collective, Harris L. A., Guy-Sheftall B. (et autres), *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, Paris, 2008.

- Courbet D., *Féminismes et pornographie*, La musardine, L'attrape-corps, Paris, 2012
- Delcroix C., *Ombres et lumières de la famille Nour. "Comment certains résistent face à la précarité ?"*, Payot, Paris, 2001
- Deleu X., *Le consensus pornographique*, Editions Mango documents, Paris, 2002
- Delphy C., Chaperon S., *Cinquantenaire du deuxième sexe, colloque international Simone de Beauvoir*, Syllepse, collection Nouvelles questions féministes, Paris, 2002
- Delphy C., *L'ennemi principal 1, Economie politique du patriarcat*, Syllepse, Collection Nouvelles questions féministes, Paris, 1998 (2002, 2^{de} édition)
- Delphy C., *L'Ennemi principal 2, Penser le genre*, Syllepse, Collection Nouvelles questions féministes, Paris, 2001
- Delphy C., *Classer, dominer. Qui sont les autres ?*, La Fabrique, Paris, 2008
- Delphy C., *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Syllepse, Collection Nouvelles questions féministes, Paris, 2010
- Déroff M.-L., *Homme/Femme : la part de la sexualité. Une sociologie du genre et de l'hétérosexualité*, Presses Universitaires de Rennes, Le sens social, Rennes, 2007
- Descoutures V., Digoix M., Fassin E., Rault W., (dir.) *Mariage et homosexualités dans le monde. L'arrangement des normes familiales*, Autrement, Paris, 2008
- Dorlin E., *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, La découverte, Paris, Paris, 2006
- Dorlin E., Fassin E. (dir.), *Des femmes et des hommes, genre et sexualités*, Centre Georges Pompidou, Bibliothèque Publique d'Information, Paris, 2009
- Dufour D.-R., *La cité perverse*, Folio Essais, Paris, 2012 (2009 pour l'édition originale)
- Dunezat X., Heinen J., Hirata H. et Pfefferkorn R. (dir.), *Travail et rapports sociaux de sexe. Rencontres autour de Danièle Kergoat*, L'Harmattan, Collection Logiques sociales, Paris, 2010
- Duret P., *Les jeunes et l'identité masculine*, PUF, Paris, 1999
- Dustan G., *Dans ma chambre*, P.O.L, Paris, 1996
- Dworkin A., *Pornography : men possessing women*, Plume, 1991, Boston (1981)
- Dworkin A., *Pouvoir et violence sexiste*, Sisyphe, Montréal, 2007
- Engels F., *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'état*, Editions sociales, Paris, 1972
- Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris, 1999
- Fassin D. (sous la dir.), *Les nouvelles frontières de la société française*, La Découverte, Paris, 2012 (1^{ère} édition 2010)

- Fassin D., Fassin E (sous la dir.) *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 2006
- Fabre C., Fassin E., *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Belfond, Paris, 2003
- Fassin E., *Démocratie précaire. Chroniques de la déraison d'Etat*, Editions La Découverte, Paris, 2012
- Fassin E., *Le sexe politique. Genre et sexualité au miroir transatlantique*, Editions de l'EHESS, « Cas de figure », Paris, 2009
- Fassin E., *L'inversion de la question homosexuelle*, Editions Amsterdam, Paris, 2005
- Foucault M., *Histoire de la sexualité*, Gallimard, Paris, 1976
- Foucault M., *Histoire de la sexualité Tome 2. L'usage des plaisirs*, Gallimard, collection Bibliothèque des histoires, Paris, 1984
- Foucault M., *Histoire de la sexualité Tome 3. Le souci de soi*, Gallimard, collection Bibliothèque des histoires, Paris, 1984
- Fougeyrollas-Schwebel D., Planté C., Riot-Sarcey M., Zaidman C. (sous la dir.), *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, L'Harmattan, collection Bibliothèque du féminisme/RING, Paris, 2003
- Frau-Meigs D., *Socialisation des jeunes et éducation aux médias*, éditions Erès, Paris, 2011
- Freedman J., Valluy J. (sous la direction de), *Persécutions des femmes. Savoirs, mobilisations et protections*, Editions du Croquant, Collection Terra, Bellecombe-en-Bauges, 2007,
- Freud S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, Paris, 1962
- Gagnon J., *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008
- Giami A., Schiltz M- A., *L'expérience de la sexualité chez les jeunes adultes. Entre errance et conjugalité*, Paris, Inserm, 2004
- Giddens A., *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Hachette Littératures, Collection Pluriel Sociologie, Paris, 2004 (1992 pour la version originale)
- Glewarec H., Macé E., Maigret E., *Cultural Studies. Anthologie*, Armand Colin, collection Médiacultures, Paris, 2008
- Godelier M., *La production des grands hommes*, Paris, Flammarion, Champs, 1996 (première édition, 1982 chez Fayard)
- Goffman E., *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Editions de Minuit, 1977 (1ère éd. 1963)

- Guichard-Claudic Y., Kergoat D., Vilbrod A. (sous la dir.), *L'inversion du genre. Quand les métiers masculins se conjuguent au féminin...et réciproquement*, Presses universitaires de Rennes, collection Des sociétés, Rennes, 2008
- Guilbert G.- C., *Le mythe Madonna*, Nouveau Monde éditions, Paris, 2004
- Guillaumin C., *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Côté-femmes, Collection Recherches, Paris, 1992
- Guionnet C., Neveu E., *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, Armand Colin, U Sociologie, Paris, 2004
- Halperin D., *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*, Epel, Les grands classiques de l'érotologie moderne, Paris, 2000
- Hirata H., Laborie F., Le Doaré H., Sénotier D., *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 2004
- Hoggart R., *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Minuit, Paris, 1970 (traduction de *The Uses of Literacy*, Harmondsworth, Penguin, 1957)
- Ignasse G., Welzer-Lang D. (dir.), *Genre et sexualités*, L'Harmattan, Cahiers du REGENSE, Paris, 2003
- Institut de Veille Sanitaire, *Bulletin épidémiologique hebdomadaire* « L'infection à VIH-sida en France en 2009-2010 : découvertes de séropositivité, admissions en ALD et pathologies inaugurales de sida », 29/11/2011, n°43-44, consultable à <http://www.invs.sante.fr/fr/Publications-et-outils/BEH-Bulletin-epidemiologique-hebdomadaire/Derniers-numeros-et-archives/Archives/2011/BEH-n-43-44-2011>, consultée le 07/05/2012
- Jaspard M., *Sociologie des comportements sexuels*, La découverte, Paris, 2005 (1^{ère} édition 1997)
- Juteau D., *L'ethnicité et ses frontières*, Presses de l'université de Montréal, Montréal, 1999
- Kaufmann J.-C., *L'entretien compréhensif*, Armand Colin, Collection 128, Paris, 2007
- Kaufmann J.-C., *La femme seule et le prince charmant*, Pocket, Paris, 2009
- Kaufmann J.-C., *Sex@mour*, Armand Colin, Paris, 2010
- Kergoat D., *Se battre, disent-elles...La dispute*, collection Le genre du monde, Paris, 2012
- Kergoat D., *Bulldozor ou l'histoire d'une mobilisation ouvrière*, Seuil, collection Esprit, Paris, 1973
- Kergoat D., Imbert F., Le Doaré H., Sénotier D., *Les infirmières et leur coordination. 1988-1989*, Lamarre, Paris, 1992

- Kientz A., *Pour analyser les médias. L'analyse de contenu*, Mame, Collection Médium, Paris, 1971
- Kinsey A., Pomeroy W., Martin C., *Le comportement sexuel de l'homme*. Editions du Pavois, Paris, 1948
- Lagrange H., *Les adolescents, le sexe, l'amour. Itinéraires contrastés*, Syros, Paris, 1999
- Lagrange H., Lhomond B., (dir.), *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, La découverte, Paris, 1997
- Laqueur T., *La fabrique du sexe*, Gallimard, Paris, 1992
- Laufer J., Marry C., Maruani M. (sous la dir.), *Le travail du genre. Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe*, La Découverte, collection Recherches, Paris, 2003
- Lauretis (de) T., *Théorie Queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, La Dispute, Le genre du monde, Paris, 2007
- Le Floch P., Sonnac N., *Économie de la presse*, La Découverte, Paris, 2005
- Lestrade D., *Act-Up, Une histoire*, Denoël, Paris, 2000
- Lestrade D., *Pourquoi les gays sont-ils passés à droite*, Paris, Seuil, 2012
- Le Talec J.-Y., *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine*, La Découverte, Paris, 2008
- Levy A., *Les nouvelles salopes. Les femmes et l'essor de la culture porno*, éditions Tournon, Paris, 2007
- Losurdo D., *Gramsci. Du libéralisme au « communisme critique »*, Paris, Syllepse, 2006 (pour la traduction française),
- Löwy I., *L'emprise du genre. Masculinité, Féminité, Inégalité*, La Dispute, Le genre du monde, Paris, 2006
- Macé E., *Les imaginaires médiatiques. Une sociologie postcritique des médias*, Editions Amsterdam, Paris, 2006
- Macé E., Guénif-Souilamas N., *Les féministes et le garçon arabe*, Editions de l'Aube, La tour d'Aigues, 2004
- Macé E., Maigret E., *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Armand Colin, collection Médiacultures, Paris, 2005
- Maigret E., *Sociologie de la communication et des médias*, Armand Colin, Paris, 2004
- Marquet J. (Dir.), *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Bruylant Academia, Louvain-La-Neuve, 2004
- Marquet J. et Janssen C. (dir.), *Amours virtuelles. Conjugalité et internet*, Academia Bruylant, collection Famille, Couple, Sexualité, Louvain-la-Neuve, 2010.

Martel F., *Le rose et le noir. Les homosexuels en France depuis 1968*, Seuil, Paris, 1996

Marzano M., *La pornographie ou l'épuisement du désir*, Hachette Littératures, collection Pluriel, Paris, 2003

Marx K., Engels F., *L'idéologie allemande (1845-1846). Première partie*, Nathan, collection Les intégrales de Philo, Paris, 1998

Mathieu L., *Prostitution et sida. Sociologie d'une épidémie et de sa prévention*, L'Harmattan, collection Logiques sociales, Paris, 2000

Mathieu N.-C., *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Côté-femmes, Recherches, Paris, 1991

Mathieu N.-C., *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, EHESS, Paris, 1985

McKinnon C., *Le féminisme Irréductible, discours sur la vie et sur la loi*, Des femmes, Paris, 2005

Mossuz-Lavau J., *Les lois de l'amour, les politiques de la sexualité en France (1950-2002)*, Editions Payot, Paris, 2002.

Mossuz-Lavau J., Kervasdoué (de) A., *Les femmes ne sont pas des hommes comme les autres*, Paris, Odile Jacob, 1997

Moulin C., *Féminités adolescentes. Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*, Presses universitaires de Rennes, Le sens social, Rennes, 2005

Mucchielli L., *Le scandale des « tournantes ». Dérives médiatiques et contre-enquête sociologique*, La Découverte, Paris, 2005

Nisand I., Letombe B., Marinopoulos S., *Et si on parlait de sexe à nos ados ? Pour éviter les grossesses non prévues chez les jeunes filles*, Odile Jacob, Paris, 2012

Ogien R., *Penser la pornographie*, PUF, collection Questions d'éthique, Paris, 2003

Olivier de Sardan J.-P., *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Anthropologie Prospective n°3, Academia-Bruylant, Louvain-la-Neuve, 2008

Ovidie, *Porno Manifesto*, La Musardine, collection Lectures amoureuses, Paris 2004

Pfefferkorn R., *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*, La Dispute, Paris, 2007

Pfefferkorn R., *Genre et rapports sociaux de sexe*, Page deux, coll. "Empreintes", Lausanne, 2012

Pinçon M. et Pinçon-Charlot M., *Grandes fortunes. Dynasties familiales et formes de richesses en France*, Payot, Paris, 1996

- Pollack M., *Les homosexuels et le sida. Sociologie d'une épidémie*, Métailié, Paris, 1988
- Poulin R., *Sexualisation précoce et pornographie*, La dispute, Le genre du monde, Paris, 2009
- Poulin R., *La mondialisation des industries du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants*, Imago, Paris, 2005
- Puar J. K., *Homonationalisme. Politiques Queer après le 11 septembre*, Editions Amsterdam, Paris 2012 (2007 pour l'édition originale, traduction de Maxime Cervulle et Judy Minx)
- Romito P., *Un silence de mortes. La violence masculine occultée*, Editions Syllepse, Collection Nouvelles Questions Féministes, Paris, 2006
- Rubin G., Butler J., *Marché au sexe*, Epel, Paris, 2001
- Rubin G., *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Epel, Paris, 2010
- Rubin G., *L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre*, Publications universitaires Denis-Diderot, Paris, 1999
- Sedgwick Kosofsky E., *Epistémologie du placard*, Editions Amsterdam, Paris, 2008 (traduit de *Epistemology of the closet*, University of California Press, 1990)
- Simon P., Gondonneau J., Mironer L., et Dourlen-Roullier A.-M., *Rapport sur le comportement sexuel des français*, Julliard et Charon, Paris, 1972
- SOS Homophobie, *Rapport sur l'homophobie*, 2012, téléchargeable à <http://www.sos-homophobie.org/rapport-annuel-2012>, page consultée le 10 mai 2013
- Tabet P., *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, Paris, 1998
- Tabet P., *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, Paris, 2004
- Tamagne F., *Histoire de l'homosexualité en Europe : Berlin, Londres, Paris (1919-1939)*, Seuil, Paris, 2000
- Thiaudière C., *Sociologie du sida*, La Découverte, Repères, Paris, 2002
- Tissot S., *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2011
- Tissot S., *L'Etat et les quartiers. Genèse d'une catégorie de l'action publique*, Seuil, Paris, 2007
- Tissot S., Tevanian P., *Les mots sont importants*, Éditions Libertalia, Paris, 2010
- Toussaint-Desmoulin N., *Économie des médias*, Que Sais-je ?, PUF, Paris, 2009
- Trachman M., *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, La Découverte, collection Genre & Sexualité, Paris, 2013

- Weber M., *Le savant et le politique*, introduction par Aron R., Union générale d'éditions, Paris, 1963
- Welzer-Lang D. (sous la dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2000
- Welzer-Lang D., Zaouche Gaudron C. (dir.), *Masculinités. Etat des lieux*, Erès, Toulouse, 2011
- Welzer-Lang D., *Utopies conjugales*, Payot, Paris, 2007
- Welzer-Lang D., Le Talec J.-Y., Tomolillo S., *Un mouvement gai dans la lutte contre le Sida. Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*, L'Harmattan, Logiques sociales, Paris, 2000
- Williams L., *Hard Core. Power, Pleasure, and the "Frenzy of the Visible"*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1989
- Wittig M., *La pensée straight*, Balland, Paris, 2001
- Zarifian P., *Eloge de la civilité. Critique du citoyen moderne*, L'Harmattan, Paris, 1997

Numéros de revues

- Bozon M., Leridon H., *Population*, n°5, 1993, « Sexualités et sciences sociales »
- Bozon M., *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, juin 1999, « Sur la sexualité »
- Bozon M., *Sociétés contemporaines*, n°41-42, 2001, « Les cadres sociaux de la sexualité »
- Dunezat X., Pfefferkorn R. (dir.), *Raison Présente*, « Articuler les rapports sociaux : classes, sexes, races », n°178, 2^{ème} trimestre 2011
- Falquet J., Hirata H., Lautier B. (dir.), *Travail et mondialisation. Confrontations Nord-Sud*, Cahiers du Genre 2006/1 (n° 40)
- Giami A., Pierret J., *Sciences sociales et santé*, n°4, 1991, « Sexualité et société »
- Legouge P., Pfefferkorn R., Sanchez J.-N. (dir.), *Raison Présente*, « Sexualités. Normativités », n°183, 3^{ème} trimestre 2012
- Journal of intimate and public spheres. Asian and Global Issue*, Pilot Issue, March 2010, Kyoto University Press, Kyoto

Articles

- Alemaný Gomez C., Mozo Gonzalez C., « Offenses, défenses et silences. Les conduites des femmes devant le harcèlement sexuel sur le lieu de travail », *Cahiers du genre*, n°39, 2005, p. 173-192
- Bardelot E., « La « nouvelle presse masculine » », *Réseaux* 1/2001 (n° 105), p. 161-189
- Bessin M. et Dorlin E., « Les renouvellements générationnels du féminisme : mais pour quel sujet politique ? », *L'Homme et la société*, n°158, 2005/ 4, L'Harmattan, p.11-27
- Bourcier M.-H., « La fin de la domination (masculine). Pouvoir des genres, féminismes et post-féminisme queer », *Multitudes* 2003/2, n°12, p. 69-80
- Bourcier M.-H., « Queer Move/ments », *Mouvements* n°20, mars-avril 2002, p. 37-43
- Bozon M., « Les cadres sociaux de la sexualité », *Sociétés Contemporaines*, n°41-42, 2001, p. 5-9
- Bozon M., « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés Contemporaines*, n°41-42, 2001, p. 11-40
- Castel R. *et al.*, « D'où vient la psychologisation des rapports sociaux ? », *Sociologies pratiques*, 2008/2 n° 17, p. 15-27. DOI : 10.3917/sopr.017.0015
- Charon J.-M., « La presse magazine, un média à part entière ? », *Réseaux*, 2001/1, n° 105
- Clair I., « De la rencontre à l'installation : histoires de couples débutants », *Informations sociales*, 2011/2 n° 164
- Clair I., « La découverte de l'ennui conjugal », *Sociétés contemporaines*, 2011/3, n°83, pp. 59-81
- Couppié T. et Epiphane D., « Vivre en couple et être parent : impacts sur les débuts de carrière », *Enquête Génération 98, Regards sur le parcours professionnel et la situation familiale*, CEREQ, Bref n° 241, mai 2007
- Courduriès J., « Les couples gays et la norme d'égalité conjugale », *Ethnologie française*, 2006/4 Vol. 36
- Crozier I., « La sexologie et la définition du « normal » entre 1860 et 1900 », *Cahiers du genre*, n°34, 2003, p. 17-34
- Damien-Gaillard B., Soulez G., « L'alcôve et la couette. Presse féminine et sexualité : l'expérience éphémère de Bagatelle (1993-1994) », *Réseaux* 2001/1, n°105, p. 101-129
- De Gasparo C., « Harcèlement moral et sexuel : une approche sociologique », *Cahiers du Genre*, n°35, 2003, p. 166-186
- Delphy C., « Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 22, n° 3, 2003, p. 47-69

- Delphy C., « Pour une théorie générale de l'exploitation. En finir avec la théorie de la plus-value », *Mouvements* n°26, mars-avril 2003, p. 69-78
- Delphy C., « Pour une théorie générale de l'exploitation. Deuxième partie : repartir du bon pied », *Mouvements* n°31, janvier-février 2004, p. 97-106
- Delphy C., « Le prisme principal », *Travail, genre et société*, 2005/1, n°13, p. 161-164
- Delphy C., « Antisexisme ou Antiracisme ? Un faux dilemme », *Nouvelles Questions Féministes*, Volume 25, n°1, 2006
- Dupuis-Déry F., « Le discours de la « crise de la masculinité » comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique antiféministe », *Recherches féministes*, vol. 25, no 1, 2012, pp. 89-109
- Fassin E., « Homosexualité et mariage aux Etats-Unis. Histoire d'une polémique. », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°125, décembre 1998, p. 63-73
- Falquet J., Lada E. et Rabaud A., « Introduction », *Les cahiers du Cedref*, « (Ré)articulation des rapports sociaux de sexe, classe et "race " », n°14, 2006, pp. 7-29
- Ferrand A., « La « libération sexuelle » est une guerre économique d'occupation », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 3 | Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010, Consulté le 19 juin 2012. URL: <http://gss.revues.org/index1402.html> ; DOI : 10.4000/gss.1402
- Galerand E., « Contradictions de sexe et de classe. La marche mondiale des femmes de 2000 », in Fillieule O., Roux P., *Le sexe du militantisme*, Les presses de SciencesPo, Paris, 2009, p. 225-241
- Gaussot L., « Engagement et connaissance : sens et fonction de l'utopie pour la recherche féministe », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2003/2, n°115, p. 293- 310
- Germa A., Bas F. « « Montrez ce sexe que l'on ne saurait voir » : le cinéma français à l'épreuve du sexe (1992-2002) », *Le Temps des médias* 1/2003 (n° 1), p. 95-107. Consultable à : www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2003-1-page-95.htm, page consultée le 25/01/2013
- Giami A. « Le questionnaire ACSF: l'influence d'une représentation épidémiologique de la sexualité ». In: *Population*, 48^e année, n°5, 1993
- Giami A., « Que représente la pornographie ? » in Bateman S., *Morale sexuelle*, vol. 4, Cerses-CNRS, Paris, 2002
- Giami A. et de Colomby P., « La vie sexuelle des amateurs de pornographie », *Sexologies*, 6, 1997, p. 40-47
- Godelier M., « La sexualité est toujours autre chose qu'elle-même », *Esprit*, mars-avril 2001, p. 96-104

Guillaumin C., « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », *Sociologie et sociétés*, vol 13, n°2, 1981, p. 19-32

Halperin D. et Trachman M., « Défendre la culture gaie. Entretien avec David Halperin », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 4 | Automne 2010, mis en ligne le 05 décembre 2010, Consulté le 05 mai 2013. URL : <http://gss.revues.org/index1567.html> ; DOI : 10.4000/gss.1567

Hamel C., « La sexualité entre sexisme et racisme : les descendant.e.s de migrant.e.s originaires du Maghreb et la virginité », *Nouvelles questions féministes*, Vol.25, n°1, 2006, p. 41-57

Hamel C. et Clair I., « « Dans le même temps, je découvre que je suis blanche... ». Entretien avec Christelle Hamel », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 18 mai 2013. URL : <http://gss.revues.org/index2380.html> ; DOI : 10.4000/gss.2380

Hefez, S. (dir) *Sida et vie psychique. Approche clinique et prise en charge*. Paris, La Découverte, 1997

Hekma G., « Les limites de la révolution sexuelle. Grammaire de la culture sexuelle occidentale contemporaine », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n°1, 1997, p. 145-146

Hirata H., Kergoat D., « Les paradigmes sociologiques à l'épreuve des catégories de sexe : quel renouvellement de l'épistémologie du travail ? », *Papeles del CEIC*, n°17, CEIC, Universidad del Pais Vasco

IRESMO, « Articuler les luttes contre les différents rapports sociaux inégalitaires. Entretien avec Danièle Kergoat », IRESMO, consultable à : <http://iresmo.jimdo.com/2011/08/03/articuler-les-luttes-contre-les-diff%C3%A9rents-rapports-sociaux-in%C3%A9galitaires/>, consulté le 02/03/2013

IRESMO, « Luttes dans la lutte. Domination et résistance au sein des mouvements sociaux. » *Entretien avec Xavier Dunezat*, IRESMO, consultable à <http://iresmo.jimdo.com/2012/04/08/luttes-dans-la-lutte-domination-et-résistance-au-sein-des-mouvements-sociaux/>. Page consultée le 02/03/2013

Jackson S., « Récents débats sur l'hétérosexualité : une approche féministe matérialiste », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 17, n°3, L'hétérosexualité « revisitée » (1996 Août)

Jaunait A., « Retours sur les nationalismes sexuels », *Genre, sexualité & société* [en ligne], 5 – printemps 2011, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 25 mars 2013

Jonas I., « Un nouveau travail de care conjugal : la femme thérapeute du couple », *Recherches familiales*, 2006/1, n°3, pp. 38-46

- Juteau D., « Ethnicité, nation et sexe-genre », *Les cahiers du Gres*, Vol. 1, n°1, 2000, p. 53-57
- Juteau D., « Rapports de sexe, frontières ethniques et identités nationales », *Rapport final préparé pour la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles*, décembre 2007, consultable à :
www.accommodements.qc.ca/documentation/rapports/rapport-10-juteau-danielle.pdf
 (consulté le 07/06/09)
- Juteau D., « Visions partielles, visions partiales : visions des minoritaires en sociologie », *Sociologie et sociétés*, Vol. 13, n°2, 1981, p.33-48
- Kergoat D., « Le syllogisme de la constitution du sujet sexué féminin. Le cas des ouvrières spécialisées. », *Travailler*, 2001/2, n°6, p. 105-114
- Kergoat D., « Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion », *Actuel-Marx*, n°30, PUF, 2001, p. 85-100
- Kunert S., « Images de soi, discours sur elles. Constructions médiatiques du féminin-sexuel : les actrices de films pornographiques », *Raison Présente*, n°183, 3^{ème} trimestre 2012, p. 89-98
- Lagrange H., « Le sexe apprivoisé ou l'invention du flirt », *Revue française de sociologie*, janvier-mars 1998, XXXIX-1, p. 139-167
- Lesseps (de) E., « Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes*, n°7, février 1980, pp. 55-69
- Löwy I., « Intersexe et transsexualités : les technologies de la médecine et la séparation du sexe biologique et du sexe social », *Cahiers du genre*, n°34, 2003, p. 81-100
- Mardon A., « La génération Lolita. Stratégies de contrôle et de contournement », *Réseaux*, 2011/4 n°168-169, p. 111-132
- Mathieu L., 1998, « Le fantasme de la prostituée dans le désir masculin », in Neyrand G., (dir.), *Panoramiques: Le cœur, le sexe et toi et moi*, n°34, Paris, troisième trimestre 1998, p. 72-79
- Mathieu N.-C., « Homme-culture et femme-nature ? », *L'Homme*, 1973, tome 13 n°3. pp. 101-113. Consultable à http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1973_num_13_3_367364, consulté le 04 août 2012
- Mercier-Lefèvre B., « Pratiques sportives et mises en scène du genre : entre conservation, lissage et reformulation. L'exemple de la jupe chez les joueuses de tennis » in Terret T., *Sport et genre (volume 1): La conquête d'une citadelle masculine*, Espace et Temps du sport, L'Harmattan, Paris, 2005
- Nadeau C., « Sexualité et espace public : visibilité lesbienne dans le cinéma récent », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n°1, 1997, p. 113-127

- Ogien R., « Répression morale et légale de la curiosité sexuelle », *Raison Présente*, n°183, 3ème trimestre 2012, pp. 98-108
- Ongaro S., « De la reproduction productive à la production reproductive », *Multitudes* 2003/2, n°12, P. 145-153
- Oprea D.- A., « Du féminisme (de la troisième vague) et du postmoderne », *Recherches féministes*, vol. 21, n°2, 2008, p.5-28
- Padis M.-O., « La solitude des trentenaires. Remarques introductives sur le nouveau contrat de genre », *Esprit*, mars-avril 2001, p. 130-136
- Perea F., « Les sites pornographiques par le menu : pornotypes linguistiques et procédés médiatiques », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 02 février 2013. URL : <http://gss.revues.org/index2395.html> ; DOI : 10.4000/gss.2395
- Perreau B., « Le mariage pour tous est-il straight ? », *Libération*, 04/10/2012, consultable à http://www.liberation.fr/societe/2012/10/04/le-mariage-pour-tous-est-il-straight_850930, consultée le 04 mai 2013
- Perrin C., Grosset P., « Qui a peur des bisexuel.le.s ? », *Nouvelles questions féministes*, Vol.22, n°1, 2003, p. 112- 122
- Pfefferkorn R., « Des femmes chez les sapeurs-pompiers », *Cahiers du Genre* 1/2006 (n° 40), p. 203-230
- Poiret C., « Articuler les rapports de sexe, de classe et interethniques », *Revue européenne des migrations internationales* [en ligne], vol. 21 – n°1, 2005, mis en ligne le 08/09/2008. URL://remi.revues.org/index2359.html
- Preciado B., « Multitudes queer. Notes pour une politique des « anormaux », *Multitudes* 2003/2, n°12, p. 17-25
- Probyn E., « Les usages de la sexualité chez Foucault », *Sociologie et sociétés*, Vol.29, n°1, 1997, p. 21-30
- Puig de la Bellacasa M., « Divergences solidaires. Autour des politiques féministes des savoirs situés », *Multitudes* 2003/2, n°12, P. 39-47
- Rebucini G., « “ Mariage pour tous ” et émancipation sexuelle. Pour une autre stratégie politique », consultable à : <http://www.contretemps.eu/interventions/%C2%AB-mariage-tous-%C2%BB-%C3%A9mancipation-sexuelle-autre-strat%C3%A9gie-politique>, consultée le 02/01/2013
- Rivard P., « Corps, sexe et pouvoir : pour une problématique foucauldienne de l'épidémie du sida », *Sociologie et sociétés*, Vol 24, n°1, 1992, p. 123-140

- Rouch H., « La différence des sexes chez Adrienne Sahuqué et Simone de Beauvoir : leur lecture des discours biologiques et médicaux », *Cahiers du Genre* 1/2003 (n° 34), p. 105-125
- Schlesinger (traduction P., Zeitlin E., Rizzi S.), « Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du média-centrisme », *Réseaux*, volume 10, n°51, année 1992, pp. 75-98
- Roux S., « " On m'a expliqué que je suis " gay " ". Tourisme, prostitution et circulation internationale des identités sexuelles », *Autrepart*, 2009/1 n°49, p. 31-45
- Scott Joan W. « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, « Le genre de l'histoire », 1988, 37/38, p. 125-153
- Scrinzi F., « Quelques notions pour penser l'articulation des rapports sociaux de « race », de classe et de sexe », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 16 | 2008, mis en ligne le 29 mars 2011, Consulté le 07 avril 2013. URL : <http://cedref.revues.org/578>
- Singly (de) F., « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, novembre 1993, pp. 54-64
- Spira A., Bajos N., « L'enquête ACSF : élaboration d'un projet multi-disciplinaire sur la sexualité », *Population*, 48e année, n°5, 1993
- Tabet, P., « La grande Arnaque, l'expropriation de la sexualité des femmes », *Actuel Marx*, 30, 2001, pp. 131-152
- Tain L., « Corps reproducteur et techniques procréatives : images, brouillages, montages et remue-ménage », *Cahiers du genre*, n°34, 2003, p. 171-188
- Trachman M., « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 2 | Automne 2009, mis en ligne le 14 décembre 2009, Consulté le 20 novembre 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1227.html> ; DOI : 10.4000/gss.1227
- Trachman M., « La mise en images des fantasmes. Ethnographie de la production pornographique », in Lieber M., Dahinden J., Hertz E. (dir.), *Cacher ce travail que je ne saurais voir. Ethnographies du travail du sexe*, Editions Antipodes, Lausanne, 2010
- Tratt J., « Bourdieu et la domination masculine », <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article3505>
- Varikas E., Clair I., « Généalogie d'une enquête sur les « étranger-e-s du dedans ». Entretien avec Eleni Varikas », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 7 | Printemps 2012, mis en ligne le 01 juin 2012, Consulté le 28 avril 2013. URL : <http://gss.revues.org/index2384.html> ; DOI : 10.4000/gss.2384
- Voros F., « L'invention de l'addiction à la pornographie », *Sexologies* (2009) 18, p.270-276

Welzer-Lang D., « L'intervention auprès des hommes... aussi... », *Empan* 1/2007 (n° 65), p. 42-48. Consultable à www.cairn.info/revue-empan-2007-1-page-42.htm, consultée le 20/09/2012

Welzer-Lang D., « L'échangisme : une multisexualité commerciale à forte domination masculine », *Sociétés Contemporaines*, n°41-42, 2001, p. 111-131

Travaux universitaires

Giami A., *Représentations de la sexualité, du handicap et du sida*, HDR, Université René Descartes - Paris V (10/12/1999), Morin M. (Pr.), consultable à <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00511002/fr/>, consultée le 19/03/2012

Girard G., *Risque du sida et structuration des sociabilités homosexuelles. Analyse sociologique des normes de prévention en France, 1989-2009*, Thèse de Sociologie, EHESS, Paris, consultable à http://tel.archives-ouvertes.fr/index.php?halsid=1d4ggss6n0phtmqrsmg5sv5k4&view_this_doc=tel-00676665&version=1, consultée le 08/05/2012

Communications

Bozon M., introduction de la journée « L'éducation à la sexualité, une égalité à construire », *Assises 2011 de l'Institut Emilie du Chatelet*, Paris, 10 octobre 2011. Consultable à <http://www.egalite-infos.fr/2011/10/12/leducation-a-la-sexualite-une-egalite-a-construire/>. Consultée le 05/09/2012

Annexes

Table des annexes¹

Annexe n°1 : Guide d'entretien – rédacteurs de presse

Annexe n°2 : Traitement du VIH dans *Adolescente*

Annexe n°3 : Tableau de synthèse des rédacteurs

Annexe n°4 : Retranscription entretien Frédéric, rédacteur de *Gay*

Annexe n°5: Retranscription entretien Monique, rédactrice de *Féminin*

Annexe n°6 : Synthèse de la rubrique « Questions sur la sexualité », *Féminin*

Annexe n°7 : Articles de *Féminin* dans les années 1990

Annexe n°8 : Articles de *Masculin* de 1999 à 2007

¹ Un cd-rom d'annexes plus exhaustives est fourni avec le manuscrit, et notamment les analyses d'articles de presse. Ici, ne seront reproduites que certaines annexes.

Annexe n°1

Guide d'entretien – rédacteurs de presse – février 2011

Sexe :

Age :

Formation initiale, dernier diplôme obtenu :

- Carrière :

Depuis quand êtes vous journaliste ?

Pouvez-vous me parler de vos premiers pas dans la profession, votre premier poste ?

Votre arrivée au journal en question ?

- le magazine auquel vous contribuez :

Comment définiriez-vous ce magazine ? Sa ligne éditoriale ?

Est-ce que vous vous sentez proche de cette ligne ?

- le magazine et la sexualité :

Selon vous, pour quelles raisons le magazine traite-t-il de cette thématique ?

Selon vous, quelle serait la définition de la sexualité ou l'image de la sexualité du magazine ?

- votre poste au journal, avoir en charge cette rubrique :

Pour Julie: vous coordonnez les pages Gaye du magazine, pour quelles raisons est abordée la sexualité lesbienne dans ces pages ?

Outre les articles à propos de la sexualité, écrivez-vous aussi des articles sur d'autres thématiques ?

Etes-vous le/la seul(e) à traiter de cette thématique à la rédaction ?

De quelles manières s'est passée l'attribution de ce type d'articles/de cette rubrique ?

Pourquoi rédigez-vous des articles sur la sexualité ? Qu'est-ce qui fait selon vous que vous ayez en charge ces questions ?

Vous faites une proposition chaque mois à la rédaction ou est-ce une commande éditoriale ?

Comment se passe l'écriture d'un article sur cette thématique ? Quelles sont vos références ? enquête, recherche documentaire ...

Pourriez-vous formuler une définition de la sexualité actuelle telle qu'elle est représentée? Dans les médias en général ? Dans la presse ? Dans votre magazine ?
Qu'est-ce qui selon vous, est primordial dans vos articles concernant la sexualité ? De quelles manières résumeriez-vous la ligne directrice de vos articles sur la sexualité ?

- Pour Olivier, pourquoi avez-vous été remplacé par une actrice X ?

- Pour Nathalie, vous avez traité plusieurs fois de pornographie (octobre 2005, imposture sur un film X ; avril 2009, ma fille est une hardeuse), vous pouvez m'en parler un peu plus ? Ce qui vous a donné l'idée de parler de cette thématique ?

- pour Julie, vous avez reçu un prix, le Camille d'or, pour votre article sur le porno lesbien. Vous pouvez m'en parler un peu plus ? de ce qui vous a donné l'idée de parler de cette thématique ?

Rajoutée en mars 2011 : vous pensez que le lectorat est influencé par ces articles ?

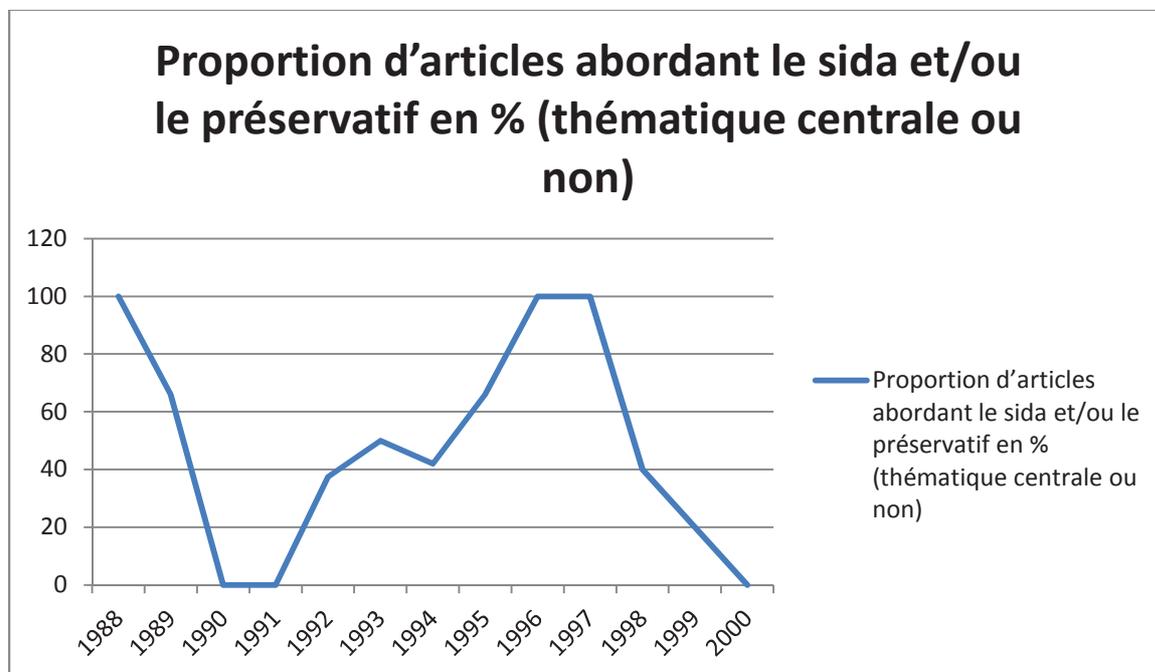
Annexe 2

Traitement du VIH dans *Adolescente*

	Nombre d'articles consacrés à la sexualité	Nombre d'articles consacrés au sida/ et ou préservatif comme thématique centrale	Nombre d'articles abordant le sida et/ou le préservatif	Part d'articles abordant le sida et/ou le préservatif en %
1988	6	1	6	100
1989	3	0	2	66
1990	1	1	0	0
1991	3	0	0	0
1992	8	0	3	37,5
1993	8	2	4	50
1994	7	0	3	42
1995	6	0	4	66
1996	10	1	10	100
1997	5	0	5	100
1998	10	0	4	40
1999	10	0	2	20
2000	13	0	4	30
2001	15	0	5	30
2002	14	0	8	57
2003	6	0	2	30
2004	15	2	6	40
2005	13	0	6	46
2006	11	0	4	36
2007	8	1	3	37,5

2003 2006-2007, le magazine parle de MST

Les années 1987 et 2008 ne sont pas comptabilisées car dans les deux cas, il ne s'agit pas d'années complètes de publications.



Annexe n°3 – tableau de synthèse des rédacteurs

<u>Rédacteur.trices</u>	<u>Magazine</u>	<u>Age (en 2011)</u>	<u>Articles du corpus (consacrés à la sexualité)</u>	<u>Encore en exercice ?</u>	<u>Au sein de la rédaction ?</u>
Nathalie	<i>Féminin</i>	42 ans	4 (de 2002 à 2009)	Oui	Oui
Monique	<i>Féminin</i>	59 ans	13 (de 1980 à 2007)	Oui	Oui
Jacqueline	<i>Féminin</i>	68 ans	17 (de 1979 à 1994)	Non	Non
Olivier	<i>Masculin</i>	37 ans	15 (de 1999 à 2001)	Oui	Non
Pascale	<i>Adolescente</i>	50 ans	25 (de 1991 à 1996)	Oui	Non
Annick	<i>Adolescente</i>	47 ans	27 (de 1995 à 2004)	Oui	Non
Frédéric	<i>Gay</i>	46 ans	20 (de 1999 à 2008)	Oui	Oui
Julie	<i>Gay</i>	34 ans	Coordinatrice des pages « Gay.e. » de 2000 à 2005	Oui	Non
Stéphanie	<i>Gay</i>	40 ans	Coordinatrice des pages « Gay.e. » de 2006 à 2008	Oui	Non
Sabrina ²	<i>Adolescente</i>	38 ans	Rédactrice en chef adjointe de 2004 à 2009	Oui	non
Florence ³	<i>Adolescente</i>	Inconnu	36 (de 1993 à 2007)	-	-

² Plusieurs entretiens téléphoniques, échanges de mails, elle a finalement annulé son rendez-vous au dernier moment et n'a plus souhaité me rencontrer.

³ Conversation téléphonique de 15 minutes

Annexe n°4 – Retranscription entretien Frédéric, rédacteur de *Gay*

Frédéric le 20 juillet 2011

Age : 46 ans

Formation initiale : doctorat en pharmacie, master de droit pharmaceutique en droit international

Moi : comment vous êtes devenu journaliste ?

Frédéric : par hasard en fait, j'écoutais beaucoup de musique, j'ai rencontré des gens qui étaient journalistes et qui faisaient de la musique, et voilà, je dépensais beaucoup d'argent en disques, et eux recevaient des disques et y en a un qui s'appelait Pascal Loubet, et qui après était un des fondateurs d'Act Up, qui m'a dit bah t'as qu'à écrire comme ça t'en recevras, lui était directeur artistique d'une revue qui parlait beaucoup d'électro c'était au tout début de l'électro, au début des années 90, voilà j'ai envoyé des chroniques qui ont été prises, alors que j'ai pas du tout une formation littéraire, j'ai plutôt une formation scientifique. Après j'ai été à Act Up, parce que j'avais vu une manifestation d'Act Up quand j'étais à New York, en plus j'étais assez fan des chroniques de libération et dans *Gay Pied*, donc j'y suis aussi allé pour le rencontrer, car j'étais aussi intéressé par cette nouvelle forme de militantisme que ça impliquait. J'avais vu la manifestation de Wall Street, qu'est une grosse manifestation d'Act Up dans l'histoire d'Act Up New York, qui était très impressionnante, avec des gens qui avaient des logos assez minimaux, un truc très fort, il y avait vraiment un truc nouveau par rapport à la manifestation un peu à la CGT française, et puis il y avait aussi un pouvoir d'affirmation gay qui était très différent de ce que je connaissais, voilà. Donc j'ai été à ces réunions, donc au début on était très peu, on devait être une trentaine, j'ai rencontré aussi Didier Lestrade donc j'ai été très proche et qui avait une grande influence sur moi. A ce moment là, je m'étais dirigé vers l'industrie pharmaceutique, j'ai fait un an à Rhône-Poulenc, comme chef de produit classique, en costume cravate et tout, et j'ai un peu compris que c'était pas du tout pour moi. Donc c'était un peu compliqué. Après j'ai eu l'armée, parce que l'armée c'est tard quand on est pharmacien ou médecin, donc je me suis retrouvé nommé à Brest, à travailler dans un hôpital, ce qui est plutôt la planque, mais euh, disons que je bouillonnais en fait, j'avais qu'une envie, c'était d'aller à Paris, parce que c'était l'explosion de la house music, je sortais beaucoup, c'était aussi la découverte de mon homosexualité, enfin, pas la découverte mais le fait de le vivre librement, un truc de ce genre, il y avait Act Up tout ça,

donc j'ai réussi à me faire réformer pour de sombres raisons mensongères. Et j'ai repris donc la pharmacie mais l'officine, sans y croire, parce que je me disais que c'est pas possible, tout en faisant croire à mes parents que j'envoyais des lettres de motivation pour du travail. ce qui était pas vrai puisque je déclinais toutes les offres. Donc j'avais un mi-temps, je faisais des petits trucs, j'ai commencé à travailler dans des petits magazines.

Moi : là on est début des années 90 si j'arrive à situer un peu près

P : ouais c'est le début des années 90, j'ai commencé assez tard ma carrière de journaliste, vers 28, 29 ans. Donc j'écris dans des gratuits, des gratuits gays, d'autres choses de pharmacien à côté, dans une officine chez quelqu'un, un espèce de gros mi-temps, je traîne beaucoup, je sors beaucoup, voilà. Alors parallèlement, il y a Pascal Loubet qui a créé Act-up et avec qui je suis devenu ami, qui crée *Gay*. Donc je participe vraiment en tant que novice, qui connaît rien de la presse, sauf que j'en ai beaucoup lu parce que c'est un domaine qui me fascine, à l'élaboration de *Gay*, donc toute l'histoire, voilà.

Moi : vous collaborez encore actuellement à *Gay* ?

P : oui, je suis le plus vieux

Moi : je sais qu'il y a eu beaucoup de mouvement

P : ce qui est logique en 15 ans, des départs, des arrivées, des clashes, mais je pense que c'est partout pareil.

Moi : donc votre arrivée à *Gay*, c'était vraiment lié à des connaissances, à un réseau qui était aussi en train de se former. La création de *Gay*, c'est 93 je crois

P : je sais pas, faudrait que vous regardiez. *Gay*, après quelques numéros, s'arrête, après moi je suis un grand, grand fan d'actuel. De la deuxième période, qu'est un magazine qu'a vachement appris en province, tout ça. Parce que moi j'habitais en Algérie en fait. J'ai vécu 15 ans en Algérie. Donc j'ai un peu une notion de la culture occidentale qu'est un peu éloignée de la culture pop en fait, parce qu'on avait pas de télévision, on recevait qu'une radio qu'était RMC, je suis arrivé à 14, 15 ans en France

Moi : vous arrivez où ? en région parisienne ?

P : non, j'arrive en pleine campagne profonde en plus. J'arrive dans un hameau à côté de Cosne-sur-Loire, qui lui-même est à 100 km de Nevers, qu'est vraiment un trou du cul perdu, où on croit qu'en Algérie on se déplace en chameau, et qu'on est des esclaves, enfin il y a encore toute une espèce de truc ancré. Au moins ce que ça m'a ouvert l'Algérie, c'est que c'est un pays de coopérants et j'ai grandi dans un grand bouillon de nationalités entre des roumains, des allemands, des anglais, des américains, des algériens

Moi : c'était lié à la profession de vos parents ?

P : du fait de la coopération je crois, c'est vrai que les coopérants en tendance à se retrouver entre eux, car c'est une classe sociale, et le fait d'être apatride quelque part pour lier des contacts. Donc voilà, et

Moi : donc votre arrivée à *Gay*, vous me disiez

P : donc l'arrivée à *Gay*, donc *Gay* s'arrête, et là, donc j'ai fait ma grande éducation avec Actuel, et Actuel vient de lancer depuis 6 mois après la fin, un nouveau magazine qui s'appelle Nova, que j'adore, qui un espèce de City Mag, avec l'esprit Actuel, très grand fourre tout, grand mélange, truc comme ça, où je retrouve des gens que j'ai lu dans Actuel, qui m'ont formé tout ça, *Gay* s'arrête. J'appelle, je demande à parler au rédac chef, je tombe direct sur le rédac chef, on me passe le rédac chef c'était une époque où cela se faisait encore, et puis c'était l'esprit de Nova, de pas filtrer les choses, qui me dit passe demain. Donc voilà j'arrive le lendemain, je lui propose des sujets sur la nuit, la house qui commence à arriver, toute la techno tout ça, sur des problématiques aussi gay et lesbienne, et il me fait travailler

Moi : comme pigiste ?

P : comme pigiste, je commence à trainer, voilà, donc je travaille avec des gens qui sont plus âgés que moi, que j'ai lu, je me retrouve un peu bizarre, je me retrouve dans des réunions avec des gens que je lisais religieusement quand j'avais treize ans, c'est un peu, enfin je sais pas, un rêve de se dire, et puis en plus qui sont gentils, qui sont prévenants et tout, et puis, là-dessus, *Gay* reprend, donc je reprends à *Gay*, puisqu'il y a une coupure de 8, 9 mois. Voilà. Et il y a Jean-François Bizot, qui est le gourou le maître à penser de Nova, qu'est quelqu'un d'assez distant, qui regarde, qu'on ose pas aborder comme ça, très pote, mais en même temps qui demande quelques règles de courtoisie élémentaire, qui me convoque dans son bureau, je sais pas à quoi m'attendre, et qui me dit, qu'est-ce que tu fais dans la vie, je lui dis je suis pharmacien, non, t'es pas pharmacien, t'es fait pour être journaliste, dis-moi combien tu gagnes et viens ici. Je lui dis mais j'ai pas de formation de journaliste et tout ça, et là je me fais engueuler, tu crois que je suis journaliste moi, y a pas de formation. Voilà. Et quand je lui dis à quoi je vais servir qu'est-ce que je vais faire, il me dit, tu te mets derrière les ordinateurs des autres et tu rajoutes tes conneries. Et je commence comme ça voilà et au fur et à mesure, je me retrouve chef de rubrique, des suppléments, à diriger pas mal de trucs, tout ce qui est nuit, tout ça, et je me retrouve les trois dernières années à ????. voilà après Nova s'arrête, donc parallèlement, j'ai collaboré à d'autres mags, comme Max, à des féminins comme Glamour, mais ça en tant que pigiste, *Gay* toujours, là avec j'ai un rôle assez important, et j'arrête la pharmacie, qu'est choix assez cornélien, que mes parents n'ont pas compris, et qui ne comprennent toujours pas d'ailleurs, et après je vis de ma plume.

Moi : l'entretien d'aujourd'hui va plus se concentrer sur *Gay*, car ma recherche...

P : mais j'ai beaucoup écrit sur les gays et les lesbiennes dans *Nova*, ce qui est assez intéressant, parce que c'est un magazine hétéro à la base

Moi : comment vous pouvez définir *Gay* ? sa ligne éditoriale

P : aujourd'hui (il rigole un peu)

Moi : sa ligne initiale et ce qu'il est devenu

P : la ligne initiale, c'est quand même un magazine qui s'est créé sur deux points, c'est quand même l'amour de la house music et la lutte contre le sida. Voilà. Et en filigrane aussi, dans découdre avec certains clichés, du pd mélomane, du pd un peu folle, du pd qui écoute Mylène Farmer, donc d'une espèce d'image un peu de victime de la société. Ce qu'on était pas et ce que je refuse de me complaire dans ce climat que je regrette un peu où on voit un peu de l'homophobie un peu partout.

Moi : un retour de baton ?

P : non, parce que je trouve pas que le monde, la France soit si homophobe que ça, voilà, je sais qu'aujourd'hui c'est un peu une excuse facile de dire que la France est homophobe, que la société est homophobe, que les politiques sont homophobes, je trouve que c'est une excuse un peu facile. Voilà, parce que je crois que personnellement je n'ai pas eu à subir dans ma vie de l'homophobie. Je crois que c'est un problème décalé qu'on appelle de l'homophobie. Ce qui m'embête, c'est aussi de croire, parce que moi je traîne aussi beaucoup dans un milieu euh en tout cas plus hétérosexuel qu'homosexuel, et j'ai pas l'impression que mes amis, les gens avec qui je traîne, ici les gens avec qui je travaille sont homophobes, donc y a un moment, des homos qu'ils leur balancent des trucs dans la gueule, ce qu'on appelle de l'hétérophobie, ça me gêne pour eux, voilà, je me sens mal pour eux, car je sais que c'est pas comme ça. Mais ça c'est personnel, j'ai un peu des avis radicaux sur certaines choses. Comme sur Sexxion d'assaut j'ai un avis partagé.

Moi : c'est-à-dire, vous pouvez développer ?

P : c'est-à-dire, que oui ils ont été interdits, condamnés pour propos homophobes et tout ça, et il y a eu un retour de baton très violent, c'était limite il fallait pas les frapper, les mettre en prison tout ça et je trouve que c'est pas une réelle action adaptée. On réfléchit pas vraiment. A un moment alors que la visibilité des gays n'a jamais été si grande, à la télé, dans les séries, dans les magazines, voilà, un peu partout, il y a des sujets gays, ça a pénétré la presse masculine et tout ça, et en 20 ans il y a un travail qui s'est fait pour parler de la culture homosexuelle qui est considérable. Et on se pose la question de savoir pourquoi des groupes de rap sont encore dans cette espèce de provocation à deux balles. Tu te rends compte de ce

que ça dit ou est-ce que la figure du gay est devenu un truc un peu impalpable, c'est pas contre un individu en particulier, c'est vraiment contre une espèce de construction de la société et des médias sur ce qu'est un gay, un truc comme ça. Comme le juif peut être un truc pareil, vous voyez ce que je veux dire ? comme une espèce de construction qui véhicule à la fois des fantasmes, des clichés sur le fait qu'on est dans une position sociale culturelle dominante, sur le fait qu'on a plus de droits que d'autres minorités, qui sont vrais des fois aussi. Donc à un moment il faut peut-être aussi réfléchir sur quelle est l'image qu'on donne aussi à la société, pourquoi cette image suscite, cristallise encore des tensions et des choses agressives plutôt que de jouer à la loi du talion, tu mets un baffé je t'en refous une.

Moi : ça touche un petit peu au cœur théorique de mon sujet, j'essaie de voir comment s'articulent les rapports sociaux, vous connaissez le dernier bouquin de Maxime Cervulle *Homo Exoticus*, je sais pas si vous connaissez

P : j'ai pas tout à fait fini mais il y a des choses qui m'agacent un peu

Moi : est-ce que la figure fantasmagorique du gay comme vous dites donc blanc et appartenant à une classe dominante, est-ce que cela cristallise pas en face du coup la figure du jeune de banlieue, hétéro, machiste etc

P : tout à fait. Je sais pas si vous connaissez le site qu'a lancé Lestrade qui s'appelle Minorités.org, et je voulais faire un truc au moment de Sexxion d'assaut, parce que je trouvais que les réactions sur facebook ou des homos que je connaissais étaient assez stupides en fait, très premier degré, genre faut les brûler, faut leur taper sur la gueule, les mettre en prison et tout ça... il y a un moment il y a un peu ça, c'est-à-dire qu'on cristallise aussi des trucs, on est une communauté, qu'est blanche, qu'a réussi, qu'est friqué, qu'à un bon job, qui se démerde pas mal, qu'a un pouvoir d'achat

Moi : enfin c'est l'image qu'on en aurait

P : mais c'est aussi l'image qu'a vendu *Gay* à la pub, pour rapporter de l'argent et tout ça, donc il y a un moment il y a aucune réflexion sur pourquoi je cristallise cette haine, je pense pas que c'est une haine personnelle, je pense pas...il y a des gens qui sont volontairement homophobes, c'est organique c'est en eux, mais je crois pas que c'est la totalité des gens, je crois que c'est de la méconnaissance, c'est comme le racisme

Moi : comme le sexisme...

P : moi, comme on est revenus d'Algérie, j'étais dans un petit bled où j'entendais des trucs racistes sur les arabes qui étaient incroyables, et on est revenus pendant deux ans avec une femme qu'on avait employée, qui était un peu comme ma grande sœur, ma nounou et tout ça, les voisins l'adoraient, et quand on faisait remarquer truc que c'était une arabe, oui mais elle

c'est pas pareil. Donc voilà. Pour réagir. Après je sais que c'est un sujet hyper brulant, si je compare un peu la position qu'occupe les gays dans les médias, ou dans le pouvoir, surreprésentation des fois dans les émissions etc, alors qu'il y a des minorités qui ne sont pas représentées du tout, la théorie du juif détestée, c'est un sujet Didier veut absolument que j'écrive tu vas tout défoncer et tout, je sais tellement épidermique, qui pourrait être super mal pris donc il faut vraiment que je fasse super attention à ce que j'écris, que je tombe pas dans des trucs que je suis moi-même homophobe, que je suis raciste, que je justifies ça, c'est vraiment le sujet, je marche sur des œufs. Mais après, il y a des choses par rapport aux gays sexuellement qui ne sont absolument pas clairs, du mec qui fait du rap, de la racaille etc...

Moi : on en parlera justement après

P : c'est là dedans que je suis absolument pas d'accord avec maxime cervulle

Moi : j'aimerais revenir sur la ligne éditoriale de *Gay* actuellement, je précise que l'entretien restera anonyme

P : ça me dérange absolument pas, j'assume et puis ce sera un motif pour me virer avec des indemnités

Moi : vous êtes pas pigiste là chez *Gay* ?

P : non, j'ai un espèce de ce que j'appelle un forfait de luxe, c'est-à-dire j'ai une certaine somme d'argent pour écrire certains trucs

Moi : d'accord, c'est un statut privilégié ?

P : c'est un statut de quelqu'un qui a participé à la formation, qui est là depuis 15 ans, ça se fait dans pas mal de magazines, à un moment, vous pouvez pas être payé au même statut qu'un débutant quand ça fait 15 ans que vous écrivez, voilà c'est logique, je veux dire.

Moi : alors comment vous la définissez cette ligne éditoriale actuellement ?

P : euh aujourd'hui inexistante, c'est un magazine qui n'arrive pas à trouver sa place, les choses sont compliquées actuellement pour la presse gay, moi je pense qu'un magazine gay n'a plus sa place aujourd'hui

Moi : pourquoi ?

P : parce que de toutes façons l'information gay elle est sur internet, ou elle est ailleurs, enfin j'ai pas l'impression qu'il y ait quelque chose à dire. Après je trouve que c'est un magazine qui s'est énormément dépolitisé, qu'en 15 ans, tous les choix culturels qu'on avait fait est passé dessus

Moi : quel type de choix culturel ?

P : genre ne jamais parler de Mylène Farmer

Moi : oui, elle a fait la couv

P : elle a fait la couv, genre je choisis le photographe, j'impose le photographe, j'impose le journaliste, je demande à relire l'interview, j'appelle pas ça de la presse, j'appelle ça un publi-rédactionnel, donc ils ont tout accepté. C'est toute une culture cheap homo qu'on voulait pas défendre dans *Gay*. Maintenant comme les ventes baissent, on fait ça mais je suis pas sûr que c'est ce qu'il faut faire. Je trouve qu'il y a pas de problématique, je trouve que le sida, la lutte contre le sida et la prévention, qu'a été vraiment le cœur de *Gay*, une volonté est éparpillé, partie réduite et tout ça, parce que ça intéresse pas les gens, que on a viré vers des trucs un peu bêta, après je suis pas contre les trucs bêta, je trouve que ça manque d'humour, la chance de *Gay* c'était peut-être aussi d'avoir une certaine forme d'écriture gay entre guillemets et ça se perd, peut-être de creuser certains débats qui sont intéressants peut-être aussi de faire son auto-critique, et qu'ils ne font absolument pas, je pense que toutes les histoires de prostitution qui a au maghreb en ce moment je trouve que *Gay* devrait aborder, c'est une face de l'homosexualité qui personnellement me fait honte, que je cautionne pas. Je trouve que c'est facile de sans arrêt se plaindre de l'homophobie, et de pas voir un moment qu'il y a aussi des homos qui ont des comportements qui sont immondes quoi. Et on devrait pas les soutenir, on devrait s'en désolidariser et dire c'est pas normal. On peut pas demander aux gens de nous aimer si on n'est pas capables de faire le ménage soi-même. Et de reconnaître ces trucs, et c'est ce qui manque dans *Gay*.

Moi : il y avait didier lestrade qui justement était monté au créneau pour l'affaire Frédéric Mitterrand en disant c'est le moment de...

P : alors didier c'est bizarre, il a touché des indemnités, donc il a plutôt un droit de réserve sur ce qui peut dire sur *Gay*, des choses qu'il sait, que moi aussi je sais, et ce qu'il peut dire, et il veut pas trop aborder ça

Moi : au début de *Gay*, les figures de référence gays comme Foucault étaient souvent citées et que tout le background culturel intellectuel disparaît...

P : nous a priori on était un peu contre Foucault au départ, on était un peu contre toute cette théorisation des années 60 70 de l'homosexuel avec toute cette lignée psychanalytique

Moi : mais c'était quand même évoqué, souvent

P : c'est vrai, dans les années 80 c'était quand même un des seuls qui s'était exprimé qui avait un peu parlé publiquement, c'était quand même des figures, et tout ça. Après on avait des problèmes sur le fait que Foucault n'a jamais vraiment dit qu'il était homosexuel, il a jamais vraiment dit qu'il était séropositif, malade du sida, on a jamais vraiment su qu'il était mort de ça, c'était tout à fait des choses qui étaient antinomiques avec la ligne éditoriale d'Act Up. Act Up c'était voilà on peut être séropositif, il y a pas de honte à être malade, il faut quand

quelqu'un meurt, il est pas mort d'une longue maladie, des effets secondaires, machins trucs comme ça, il faut qu'on dise il y a pas de honte à mourir du sida, au contraire. Donc voilà, ça rentrait pas de dedans. Dans la lignée. Après il y a des écoles de sida, entre Aides et Act-Up, c'est le jour et la nuit, c'est pas la même chose. Donc voilà, je pense aussi que j'étais élevé dans une espèce de, par loubet, par lestrade, dans une réflexion qui à la fin des années 80, début 90 était très marginale, très ouais une espèce d'affirmation de son homosexualité qu'était à l'opposé du côté larmoyant, du côté victime pour devenir un peu des terroristes un peu quelque part entre guillemets. Et act up il y avait une notion de terrorisme, terrorisme non violent qui après a été repris par le mouvement alter et tout ça. Donc il y avait aussi un peu cette volonté de se débarrasser de cette école qu'avait aussi un peu tendance à psychanalyser les choses, ce qu'on appelait les folles-opéras. Des gens qu'aimaient l'opéra, les choses classiques, enfin voilà, il y avait une volonté de vivre à son époque, pas d'être dans une espèce de lymbé étrange.

Moi : donc il y avait une interpénétration entre act up et *Gay*, en termes de personnes qui collaboraient

P : ah oui, *Gay* était le fruit d'act up

Moi : oui, mais si je ne dis pas de bêtise, c'est Pierre Bergé qu'a financé la création de *Gay* et lui était plus proche d'Aides

P : non, il était plus proche d'act up, enfin il défendait aussi aides et tout ça, mais je pense qu'il y avait quelque chose dans act up qui l'interpellait, et puis je pense qu'il avait des amis plus proches d'act up

Moi : alors comment on peut expliquer...

P : mais il avait aussi la volonté de participer à un magazine gay

Moi : la façon dont vous décrivez *Gay* actuellement, il y a un peu une idée de dépolitisation, comme vous l'expliquez ? et la place moindre accordée au sida

P : parce que c'est pas des sujets qui plaisent, dans une presse mainstream, c'est des sujets compliqués pas facilement lus, tout ça. Et que un moment *Gay* avait une réputation d'être un magazine un peu méchant, de s'en prendre, d'avoir toujours un peu les mêmes têtes de turcs, toute la variété, toute la culture cheap beauf qui maintenant explose. Nous on était complètement à l'antithèse, on voulait défendre notre truc. Et là on est un peu dans le truc de ne nous fâchons pas avec nos lecteurs, ce qu'il en reste, parce que ça a beaucoup chuté. Mais après c'est un truc de presse général aussi. C'est qu'à un moment, moi j'ai trouvé dix ans à nova, j'aurai pu fait n'importe quel sujet parce que c'était l'esprit jean-françois bizot, très étrange. Aujourd'hui, si les gens sont pas connus, faut pas en parler. Si on en parle pas, ils

seront jamais connus. On se heurte toujours à des trucs comme ça. Et là dans un grand magazine comme ça, c'est encore pire, on a des espèces de contrainte qui viennent des écoles de commerce, car au dessus de nous c'est des gens qui viennent des écoles de commerce.

Moi : vous collaborez pour d'autres magazines actuellement ? donc grazzia un féminin

P : ouais qu'est un peu plus qu'un féminin pour moi dans lequel je retrouve une espèce d'ambiance que j'aime bien, je collabore aux inrocks, à GQ, je travaillais pour le grand journal l'année dernière, et je travaille pour la division musique de red bull, ils développent de la musique électronique depuis une dizaine, et je fais des reportages, des éditions spéciales, ça c'est un peu mon autre facette, la musique.

Moi : vous avez dit que vous ne pensiez pas qu'un magazine gay est encore sa place

P : je crois qu'il y a deux possibilités pour un magazine. Soit un magazine gay engagé et politique, donc qui rejoint d'autres choses, d'autres combats d'autres minorités. Voilà je crois pas qu'on peut décaler le truc. Après il se trouve aussi le combat gay aujourd'hui est à 80% gagné, on est très près du truc, le mariage s'est bientôt fait, je suis même étonné que ça soit pas encore fait, même si je suis pas le premier... j'ai beaucoup de réserve sur le mariage, hétérosexuel ou gay. L'adoption va arriver, le fait d'avoir des enfants que ce soit permis ou pas toutes façons les gens se débrouillent, je pense que la société avance plus vite que les politiques sur ces choses là et elle leur demande pas leur avis. Donc il y a soit ça, donc rejoint d'autres minorités mais j'ai l'impression que les gays sont pas aussi et ça rejoint tout à l'heure pourquoi ils cristallisent aussi un truc, des gens très égoïstes, qui pensent surtout à leur droit et qui ont oublié qu'ils font aussi partie d'une minorité et donc on doit aider aussi d'autres minorités. Enfin, je suis, incroyable le racisme existe aussi chez les gays, flagrant on voit des gays qui sont ouvertement de droite, qui n'en ont plus honte, il y a des gays FN, il y a groupe gay FN sur Facebook ça leur pose aucun problème. On a bien vu en hollande des leaders nationalistes et tout ça, enfin bref... donc je ne sais pas s'il y a la place pour un magazine qui vende, qui rapporte de l'argent qui soit rentable et qu'il y ait des sujets aussi pointus, qu'on pourrait trouver sur minorités.org qui sont moi des sujets qui m'interpellent, mais si je les cautionne pas tous, parce que parfois il y a une mauvaise foi. Donc il y a un moment être homosexuel veut aussi dire pour moi être préoccupé par ce qui se passe en Palestine. Ça va de paire, ça fait partie du même truc de domination occidentale qui opère machiste etc.

Après il y a une autre solution c'est de faire un magazine qui est totalement Life Style sur le modèle des féminins, c'est-à-dire avec un ton gai, qui est drôle, un peu superflu, qui se lit aux chiottes ou dans le train, qui se lit rapido et qui assume à la fois son coté superficiel. Le problème c'est qui veulent faire les deux, et ça me semble pas compatible. J'ai un peu de

problème à penser qu'on peut faire à la fois un sujet sur l'homophobie à côté des crèmes de beauté à 150 euros avec des perles de caviar. Voilà c'est un choix et j'ai l'impression qu'on arrive pas à décider, c'est-à-dire qu'on se dit à la fois je fais passer pour une idiote dépolitisée et moi je vais passer pour un chiant de militant. Et *Gay* reflète tout ça. Et puis aussi une certaine peur qu'à *Gay* et la rédaction actuelle de dire des choses qui sont pas forcément agréables à entendre et qui font mal c'est tout. Je trouve que ce magazine donne une très mauvaise image des homos, qu'est fausse et qu'est un peu une image idéalisée du gay, on parle pas de sujets qui sont pas vendeurs, on parle pas de comportements irresponsables, c'est une espèce d'image un peu mainstream que les médias veulent, on fait tout un patatouille sur les gays qui veulent avoir des enfants et tout ça, je suis pas sûr que ça concerne la majorité des gays, qu'il y a des problèmes beaucoup plus graves, comme les troubles psychiques chez les gays, l'abus de drogue, la solitude, le fait de vieillir, qu'est très dur. Y a tout un tas de choses qui sont pas, qui sont pas glamour, qu'on veut pas voir. Moi je sais qu'à *Gay* par exemple les sujets sur les vieux, qu'on est vieux, homo, qu'on a pas forcément eu de compagnons, qu'est-ce qu'on devient, c'est des sujets qu'ont été réfuté, parce que c'était pas classe, pas glamour
Moi : j'ai le souvenir de courriers de lecteurs de *Gay* qui reprochaient ça, vous parlez pas assez des vieux, vous ne mettez en avant que le jeune gay clubber qui a une sexualité qui marche bien

P : je suis conscient que j'ai participé à développer cette image aussi à un moment, parce que c'était aussi nécessaire de montrer qu'on était pas tous des victimes, des films de Chéreau, savoir si on va baiser rapidement ou se tirer une balle dans la tête. Voilà il y a un moment c'est devenu (il décroche son portable). Donc voilà je pense qu'ils hésitent, ils savent pas en fait

Moi : est-ce que *Gay* est un magazine homo ou un magazine gay, sans être lesbien ?

P : c'est pas un magazine lesbien déjà, que les choses soient claires.

Moi : et les pages *Gay-e* ?

P : ouais, ça a moins marché, moi j'ai un peu du mal à croire que cela puisse exister un magazine gay et lesbien, j'ai énormément d'amies lesbiennes, j'ai beaucoup écrit sur la culture lesbienne que je connais bien, mais je pense que c'est un leurre de croire qu'il y a des droits communs à tout ça. C'est comme le combat que je suis le plus aujourd'hui qu'est le combat des transgenres et le combat des travailleurs du sexe, pour 80% des gens, des homos, ils en ont rien à foutre

Moi : et dans les marches des fiertés ? L, G, B, T, Q même

P : oui mais bon on rajoute des lettres, ça fait bien tous les jours il y a une nouvelle lettre

Moi : est-ce que vous pensez que ce sont des combats qui peuvent se mener ensemble ?

P : ça devrait mais c'est pas du tout le cas, c'est des problématiques différentes, et je pense pas qu'un... je pense que c'est des problématiques pour 90% des homos, qui leur passent au-dessus de la tête. Mais le féminisme pareil, le combat pour les femmes, pour tous les problèmes, tout ce qui a été suscité par l'affaire DSK, on pourrait penser que les gays, que ce soit complètement dans la continuité du combat homo et tout ça, c'est pas vrai, je pense qu'il y a 80% des PD qu'en ont rien à foutre des femmes, qui sont très mysogines pour la plupart et tout ça. Mais après c'est logique humaine qui est normale, les gens se battent pour leur petit pré carré et une fois qu'ils l'ont obtenu. Que les autres autour d'eux soient malheureux, ils s'en branlent. Mais c'est comme les pauvres qui deviennent bourgeois, ou des immigrés qui finalement arrivent à s'assimiler. Une fois leur combat obtenu, c'est pas pour ça qu'ils vont devenir des gens...

Moi : oui mais les ponts qu'on peut envisager entre le féminisme et la lutte contre l'homophobie, c'est lutter contre l'hétérocentrisme. Pour quelles raisons le FHAR dans les années 70 s'est rapproché du féminisme...

P : enfin, ils ne s'entendaient pas bien. Parce que les gens sont profondément égoïstes et une fois qu'ils ont obtenu leur petit truc et bah ils se foutent du reste, et c'est dans la nature humaine et c'est comme ça. Il y a des gens qui ont de l'argent et qui resteront toujours préoccupés par aider les pauvres, et il y a des anciens pauvres qui deviennent riches, et qu'en ont plus rien à foutre des pauvres. Et qui ne veulent plus que fréquenter des riches et être encore plus riches. Je crois pas que la nature soit profondément altruiste, et que les gens soient profondément militantes. Et je respecte, il y a des gens qu'en ont rien à foutre, ça les intéresse pas.

Moi : pour revenir à *Gay*, pour quelles raisons le magazine aborde assez rapidement les questions de sexualité ?

P : parce que c'est indissociable de la constitution et même de l'homosexualité

Moi : pour quelles raisons ?

P : parce que déjà je pense que c'est ce qui perturbe le plus dans l'homosexualité, c'est la sexualité. qu'est un truc qu'est perturbant, pour les gens, voilà, et un truc, c'est aussi quelque chose, c'est le dénominateur commun la sexualité de l'homosexualité. Entre deux homosexuels, la seule chose en commun, on a les mêmes choix sexuels. Après, la bêtise, c'est de penser que c'est un dénominateur commun suffisant, c'est tout. Avec le recul, je pense que je me sens beaucoup plus proche de garçons hétérosexuels des fois que de garçons homosexuels, par ce que je recherche dans la vie, mes choix culturels, ma façon de penser tout

ça, mais c'est parce que j'ai fait un chemin tout ça, voilà. Je sais pas si c'est, si aujourd'hui, mais c'est la problématique de la communauté gay aussi. Je sais pas si je me sens proche de gens parce qu'ils couchent avec des garçons, ou des filles parce qu'elles couchent avec des filles. Je pense pas que c'est suffisant.

Moi : et selon vous, peut-on donner une définition générale de la sexualité représentée ou promue dans *Gay* ? ce qui était frappant à la création, c'était le nombre d'articles sur le bare-back

P : oui, parce qu'on était en plein dedans, personne n'en parlait, et déjà ça faisait longtemps et il fallait que le truc sorte. C'était pas dit et les homos avaient un peu honte, fallait laver le linge sale en public et dire qu'il y avait un truc exemplaire qui s'était mis en place au début du sida un truc fantastique, et tout d'un coup, quelques personnes, ce qui montrait vraiment les limites de la communauté, justement, car certains se disaient je l'ai et que les autres l'attrapent je m'en fous, au contraire tant mieux, on sera plus. Donc ça montrait les limites d'une espèce de communauté idéale à laquelle on avait pensé, c'est-à-dire qu'elle devait aussi solidaire et aussi solidaire d'autres causes de minorités, te c'est là qu'on est un peu tombé de haut, et qu'on s'est aperçus que bah en fait non. Et à la fois c'était tant mieux. Ça veut dire qu'on était comme tout le monde, comme les hétérosexuels, voilà. Et à la fois un peu décevant, car c'était les premières failles dans une communauté qui avaient été très soudée.

Moi : et comment vous les définissez ces représentations de la sexualité ?

P : je crois qu'on a toujours été dans une sexualité un peu fière, assumée, on était pas trop dans les trucs qu'on appelle kinky, c'est-à-dire la sexualité un peu sale, on était pas trop dans les trucs sm, les machins d'abattage, c'est pas que je sois contre ça, mais je pense que ça joue avec des valeurs et des choses très compliquées. On était pas dans une sexualité dont le but était d'être humilié, ou d'humilier les autres, car je pense que cela avait durer assez longtemps, et qu'il fallait refuser ces schémas, qui perdurent toujours d'ailleurs. Voilà là je parle pour moi mais de ce que j'ai appris de la gay pride et tout ça, le sida nous avait appris que la sexualité n'était pas quelque chose de si anodin que ça, ça a aussi des répercussions qui sont sociales politiques et tout ça. Donc un moment il fallait aussi prendre conscience de ça et il fallait aussi prendre conscience de savoir que dit de notre sexualité, quelles limites la sexualité qu'on a n'est pas finalement le fruit d'une norme et d'un passé et d'une honte, bref c'était de faire en sorte de pas régler ses problèmes personnels psychanalytiques ou psychotiques à travers le sexe. Parce qu'il y avait quand même des comportements très limites, après j'oppose pas ça avec les hétérosexuels en pensant qu'ils ont une sexualité plus saine ou quoi que soit. Enfin saine entre guillemets parce que j'aime pas trop le terme. Je sais

qu'il y a des gens qui règlent aussi, enfin qui ont des rapports bizarres, assez étranges. Enfin voilà plutôt de développer ça, mais on était pas non plus anti-sexe, on était dans une espèce de gestion... responsable du sexe, je crois que c'est ça. Essayer de comprendre les conséquences de ces actes. Y a un truc qui m'étonne aujourd'hui, enfin qui m'étonne, qui me fait rire et qu'en même temps je trouve terrifiant, que on peut pas critiquer l'image qu'on voit dans les pornos, enfin réclamer l'image, parce que c'est une image aussi qu'on réclame puisque ça marche, qu'est dans les pornos de rebeu ou de black ou de lascar qui sont méchants, qui sont dominateurs, qui sont homophobes, qui vont vous baiser comme si vous étiez au mieux un animal ou une sous-salope, enfin réclamer des termes comme ça de salope, des plans abattage qui vont faire toute une espèce de fantasmagorie, et après te plaindre quand il y a un groupe de rap qui dit après que les pd sont des putes ou des salopes ou des trucs comme ça. Faut savoir. Après on me dit que le sexe c'est différent, ça n'a rien à voir, moi je pense pas du tout ça, je pense pas que le sexe c'est à part, je pense qu'il y a des ramifications, que la manière dont on baise c'est aussi la manière dont on est dans la vie. Après je pense que les gens qui disent que c'est pas vrai, qu'on peut faire tout ce qu'on veut, je pense que c'est un discours de male dominant. De dire ah oui mais je l'ai violé cette femme mais en même temps, elle disait pas oui mais ses yeux disaient oui quelque chose comme ça. Les gens qui savent un peu... je pense que c'est pour ça que la sexualité des femmes et la sexualité des homos se rejoignent quelque part sur des trucs comme ça. C'est-à-dire qu'il faut un moment peut-être prendre conscience que on fait des trucs qu'on a peut-être pas forcément envie de faire mais il y a un espèce de background derrière judéo-chrétien, machiste, hétérocentré, phallogocentré, axé sur le fait que celui qui pénètre est celui qui a raison, celui qui est pénétré est celui qui doit fermer sa gueule.

Moi : vous avez beaucoup écrit sur le porno dans *Gay*, comment ça s'est passé cette attribution ?

P : il y avait pas d'attribution, parce que j'écris un peu sur tout, bah là, ça me semblait pertinent à cette époque, ça me semblerait moins pertinent maintenant d'écrire sur le sexe, car ça a été beaucoup tiré dans tous les sens, développer un peu partout, ça a été psychologisé, ça a été traité en test, en jeu en machin comme ça. Voilà, et puis peut-être qu'il y avait une époque où il avait du porno avec des enjeux sociaux et politiques

Moi : qui était ?

P : moi je pense à cité beur par exemple

Moi : mais quel type d'enjeux ?

P : bah par exemple, je suis pas du tout d'accord avec l'idée de maxime cervulle sur le porno et les clichés que véhiculent cité beur et tout ça

Moi : mais je crois qu'il fait bien la différence entre deux types de studio, cité beur a moins ce background post colonial

P : bah c'est fait par un algérien alors je vois pas comment ça peut avoir un background post colonial. Au contraire je pense que ça a vachement libéré les jeunes pd homo rebeu ou black, après forcément que ce soit de l'ordre du cliché, puisque le porno est un cliché. Le porno hétérosexuel y a pas plus cliché que ça. C'est ce que les gens attendent. Après je suis revenu du porno, qui tourne en rond

Moi : pour quelles raisons vous chroniquez ce type de choses ? vous étiez consommateur ?

P : oui j'étais consommateur et j'étais un peu fasciné par ce monde parce que c'était pas non plus, c'était pas ce que c'est aujourd'hui déjà, une aussi grosse industrie, c'était un truc qui était fait avec plus de respect et tout ça, et puis c'était quand même la seule représentation positive de la sexualité entre homos à l'époque, faut aussi se remettre dans le contexte, c'est qu'il y avait rien du tout dans les médias, y avait rien à la télé, deux trois films...

Moi : toujours larmoyants

P : toujours larmoyants, des gens qui sont pas très bien, le syndrome chéreau, ce qui n'empêche que ce soit des jolis films aussi, mais toujours le mec un peu pas bien, qui erre, qu'a une sexualité à la sauvette, dans les pissotières et tout ça, là il y a ce truc de fierté sexuel, de joie, il y a toute une joie aussi des pornos, des années 80-90, qu'on retrouve pas aujourd'hui. Le porno est vraiment devenu violent, chargé, c'est assez, c'est pas du tout une sexualité glorieuse, c'est une sexualité sale, où les gens se font humiliés, un eu comme le gonzo chez les hétérosexuels

Moi : alors c'est intéressant cette vague commune car c'est aussi ce qu'on dénonce chez les hétéros

P : mais c'est pour ça je pense que, mais ça les gens, il y a pas beaucoup de gens qui le développent, j'ai l'impression que dans le porno féminin, enfin dans le porno hétérosexuel, les femmes ne sont pas motrices de ce genre de choses, elles sont humiliées, elles sont rabaissées, se font prendre partout, violées et tout ça, et que finalement c'est plus de.... Comment.... Un peu comme de la traite des blanches, elles sont utilisées, pour des raisons financières ou quoi que soit, elles ont pas tout à fait conscience. Je pense que dans le porno gay, je pense que les gays ont conscience de ça, c'est-à-dire qu'ils viennent chercher ça, ils viennent chercher cette espèce de domination, ce n'est plus exactement l'argent qui est en jeu. Par exemple, il y a un site, gag-the-fag, qui vient d'un jeu de mots je sais pas quoi gag d'une émission comique, et

qui sont des mecs qui sont même pas payés et qui sont des mecs qui viennent se faire défoncer la bouche mais jusqu'à ce qu'ils vomissent !

Moi : comme dans le porno hétéro, il y a ça, ça s'appelle broken throat, gorge cassée

P : voilà gag the fag à la base c'est un jeu de mots sur une émission, et fag, la folle. Et tous ces gens là sont pas payés en fait, sont volontaires ! pour venir se faire euh, c'est même plus du sexe je veux dire, c'est comme si on s'enfonçait un saucisson dans la bouche et que ça déclenche en fait des vomissements, il y a de la salive, du mucus qui sort, les gens ils pleurent, les yeux rouges et tout ça, plus c'est un site ouvertement gay, ils vendent des vidéos, c'est assorti de commentaires mais d'une homophobie, d'une violence juste incroyable, qu'est oui, cette espèce de petite folle, c'est tout ce qu'il pouvait faire c'était d'être coiffeur et de sucer des bites, il méritait que ça, je lui ai montré qu'il était une petite sous-merde inférieure, et qu'est hyper violente, et par exemple, j'ai jamais vu des garçons qui protestent etc. mais quand il y a groupe de hip-hop petits cons voilà de 18 ans, qui dit des conneries comme on en dit souvent à dix huit ans, voilà ça prend des proportions juste monstrueuses

Moi : peut être parce qu'il y a autre chose

P : mais ça c'est votre travail (il rigole).

Moi : quels types de porno sont alors promus dans *Gay* ? toutes les chroniques que j'ai trouvé ne sont promus que les pornos qui utilisent des capotes

P : oui ça, c'est une règle d'emblée de *Gay*.

Moi : mais si jamais il existait une production gag the fag, des dvd qui sortaient, ce serait chroniqué dans *Gay* ?

P : ah non, ce serait pas chroniqué, et pas forcément pour les bonnes raisons, et ce serait pas chroniqué car ça donne une mauvaise image qu'on veut pas voir

Moi : kinky, comme vous disiez tout à l'heure ?

P : non, kinky c'est un terme anglais qu'un peu la sexualité salace, après ça peut être rigolo kinky, il y avait toujours un peu un truc qui me faisait rire avec lestrade, c'est de savoir jusqu'où l'escalade dans l'étrange arrive. Un moment, est-ce que pour avoir du sexe, il va pas falloir se déguiser en homme grenouille, euh... se faire gonfl... il y a tout un truc en ce moment avec les ballons, gonflage et trucs, il y a un moment où on est tellement dans un truc tordu, compliqué et étrange, en fait... alors je sais ça peut paraître un peu réac de dire des trucs comme ça, je me demande si à un moment le sexe, mais c'est pareil chez les hétérosexuels, si faut pas qu'on réfléchisse, c'est quoi aussi ce truc. Là je vois, bon là c'est sans danger mais les trucs avec les ballons, des mecs qui se frottent le sexe sur des ballons gonflables, avec le bruit du ballon que ça fait, qui est assez agaçant. Est-ce que c'est de la sexualité, je sais pas.

(il rigole). C'est très étrange, mais comme ces vidéos de femmes qui écrasent des animaux avec des talons hauts, ça a fait un scandale en Chine il y a pas longtemps. Mais un moment on va tellement loin de chercher des trucs zarbi et tout ça que ça me pose problème, je sais pas ce que ça cache.

Moi : et par rapport à l'arrivée d'internet qui a rendu la pornographie gratuite et accessible, comment vous voyez cette nouvelle sphère porno ?

P : je crois aussi qu'au début il y avait un côté amateur que j'aimais bien, le côté vraiment passionné, comme la musique, et puis tout d'un coup je crois que c'est tombé, dans la main de gens qu'avaient fait des écoles de commerce

Moi : même pour les gays, est-ce qu'il y a un marché qui est suffisant ?

P : ah oui, il y a des studios qui sont énormes, vous prenez Falcon aux états-unis qui sont énormes, énormes, énormes. Donc y a ça et puis au bout d'un moment, avant il y avait des stars identifiables qui duraient, là ça dure six mois, et puis on peut pas vraiment dire que c'est un genre qui se renouvelle quoi. Vous avez vite fait le tour de ce qui est possible, j'ai pas l'impression que c'est un genre qui avance, qui cherche des choses, bon il y a certains labels comme city beur qui ont apporté des choses nouvelles, mais après finalement on reste dans un truc, à 90% c'est très très mauvais. C'est fait n'importe comment, c'est pas très intéressant. Et puis il y a aussi toute cette espèce de fantasmagorie qu'il y a sur le fait d'être une star du x que je vois chez les jeunes mecs que je trouve très perturbant.

Moi : dans *Gay*, donc les porno promus ne sont jamais bare back et

P : mais ça ça m'énerve parce que c'est une énorme hypocrisie, c'est une image qu'on veut faire croire alors qu'on sait que dans la vraie vie euh

Moi : et les acteurs x interviewés, il y a un flou entre pratiques privées et pratiques ciné. Un disait je vais bientôt passer au fist, mais on ne savait pas si c'était dans sa vie perso. Comme si l'acteur porno était une figure homo au carré

P : oui et c'est un peu ce qui me gêne, car il est un peu la figure d'accomplissement de tout homo. Voilà sans recul. Moi j'ai jamais eu envie de faire du porno, je suis ravi de n'en avoir jamais fait, c'est... c'est résumé une espèce d'accomplissement dans la vie qui pour moi n'en est pas, surtout quand on voit aujourd'hui comment sont traités les acteurs porno, ils sont payés 300 euros, et tout d'un coup c'est une espèce de rêve, basé sur l'exhibitionnisme, le narcissisme, une espèce de musclateur, sur aussi des clichés comme on a plus de chance de réussir si on est actif, que si on est passif. L'actif est toujours valorisé alors c'est quand même de drôle de valeurs

Moi : l'actif...

P : oui oui a plus de succès, ça veut pas dire qu'ils sont vraiment actifs dans la vraie vie, et pendant dix films ils sont actifs, et puis après ils font un film où c'est leur « première » pénétration, ils sont passifs pour la première fois alors qu'ils le sont dans leur vie depuis qu'ils ont 12 ans. Déjà il y a tout un truc de montage qui va pas de soi. Et puis ce que je trouve terrifiant c'est devenu, et ça on l'a vu avec internet, c'est que le porno est partout. C'est peut-être aussi pour ça que j'ai arrêté de regarder des pornos, j'ai trouvé ça finalement assez pitoyable. Parce que sur les sites de rencontres, les gens ont des photos on a l'impression que c'est tiré du porno, font des vidéos comme dans le porno, donc à un moment, ce qui devait rester dans le cadre d'un film et d'un fantasme, et d'une espèce de manière ce truc, est passé dans la vraie vie, c'est ça qui me perturbe. C'est comme les femmes qui se font refaire les lèvres avec une photo, j'avais lu un article sur les femmes américaines complètement complexées par leur vagin ou leur clitoris, ou leurs lèvres, parce qu'elles ont une image des films porno de chattes parfaites

Moi : qui sont déjà refaites

P : refaites, et elles arrivent avec des photos en disant mon mari veut que j'ai cette chatte. Voilà et tout d'un coup c'est ça. Et après on a des comportements sexuels de jeunes mecs, où on a l'impression qu'ils sont pas là, qu'ils sont dans un rôle, le porno donne une image fausse. On sait très bien que c'est pas comme c'est filmé, que des fois les éjacés sont filmés avant, c'est pas tourné le même jour, c'est raccourci et c'est coupé, et les gens prennent ça pour argent comptant, et ça donne une espèce de pression sur le sexe. Parce que le sexe c'est pas une science exacte, ça donne une espèce de sentiment de performance qui je crois fait beaucoup de mal à mon avis. C'est-à-dire que les gens pensent qu'une sexualité accomplie et épanouissante entre couple, il faut qu'on se fiste, qu'on s'encule pendant trois heures, qu'on fasse ci, qu'on fasse ça, qu'on enfonce dans la gorge, qu'on en vomisse. Alors que des fois, on rencontre des gens dont on tombe amoureux et on peut pas dire que c'est forcément le meilleur sexe avec, mais ça nous satisfait. Tout d'un coup ça met une espèce de gradation dans le sexe que je trouve étrange. Et je pense que vous êtes d'accord avec moi, parfois on rencontre quelqu'un, et le sexe peut évoluer, prendre des tournures différentes, et que c'est pas une science exacte, on peut pas dire voilà, je vais m'envoyer en l'air, et ça va être top top top. Et puis des fois on fait un truc, on a passé tout ce qu'il fallait faire et on s'est emmerdé, et puis des fois on fait pas grand-chose et puis c'est très bien. C'est un peu ça que je regrette aujourd'hui. J'ai l'impression que les gens sont très fixés sur ... mais je le vois ! je le vois par exemple mes nièces qu'ont 25, 26 ans sont proches de moi, me posent des questions parce que savent que je suis homo et tout ça, qui sont hyper étranges. Me demandent... moi ma nièce,

elle a un nouveau copain et me dit ah avant quand je suçais jean-louis je le faisais jouir hyper vite, là édouard, il adore ça, mais j'arrive pas à le faire jouir, je comprends pas. Qu'est-ce qu'il faut faire, comme si je pouvais lui expliquer ce qu'il faut faire. Alors je lui explique qu'il y a des garçons qui jouiront jamais en se faisant sucer, comme il y a des femmes qui prendront leur pied en se faisant lécher, et d'autres pas, mais ça veut pas dire qu'elles prennent pas du plaisir non plus. Et je m'aperçois qu'elle est tellement formatée dans un truc comme ça, qu'elle comprend pas, qu'il y a pas une et une bonne manière de sucer un mec quel qu'il soit pour le faire jouir

Moi : et l'importance de jouir...

P : et l'importance de jouir !

Moi : de l'éjaculation...

P : oui comme si la jouissance... et oui on peut voilà aussi, et quand je lui explique par exemple qu'il y a des hommes qui feignent, mais comment tu peux feindre, je lui dis toutes façons quand tu es dans le vagin d'une fille, tu peux lui dire que t'as craché, elle va pas aller vérifier ou quoi que ce soit, et tu peux aussi éjaculer et avoir très peu de plaisir, et des fois éjaculer et en avoir beaucoup, comme l'orgasme d'une fille. Elle pense que c'est quantifiable et que l'orgasme d'un garçon, c'est toujours le même, à la même échelle tout le temps, et que l'éjaculat est le résultat de l'orgasme, alors que des fois...enfin vraiment une méconnaissance et je pense que le porno et c'est pareil pour le porno hétéro, donne une image complètement fausse. Donc un moment faut avoir un recul, j'ai l'impression que les gens n'ont pas de recul par rapport au porno. Ils regardent ça comme un modèle. Moi je regarde ça comme je regarde comme un film sur les maisons hantées, c'est pas pour ça qu'après je vais pas à la campagne parce que j'ai l'impression qu'il y a des fantômes partout

Moi : ou morgan freeman qui joue dans des polars peut il avoir un avis sur des affaires judiciaires en cours ?

P : oui car un acteur porno me semble pas un spécialiste de la sexualité. oui il y a un peu un truc de rêve, d'aboutissement. Moi j'ai un très bon copain, il a quoi 28, 29 ans, il sort de normale sup, il a cette espère de délire du porno. Déjà je pense pas qu'il a les capacités pour être une star, mais juste ce truc, je lui dis mais tu te rends compte, qu'est ce que ça va t'apporter, tu vas toucher 300 euros, tu vas faire une scène. Il a envoyé juste des photos pour se rassurer, juste pour savoir s'il pouvait être pris, mais évidemment qu'il a été pris n'importe qui peut tourner dans un film porno. Il y a tellement de trucs, de machins différents. Pour 200 euros, on trouvera toujours un truc à n'importe quel âge et n'importe quel physique pour jouer. Mais je comprends pas ce désir, j'ai beau lui dire t'es intelligent, tu te rends compte,

après c'est aussi quelque chose qui te suit, c'est aussi une partie de toi-même, t'en as vraiment la volonté. Je sais pas ouais la volonté de... je sais pas ce qui fascine les gens la dedans. Mais on a l'impression que la porno star est un modèle.

Moi : est ce que les pratiques de broken throat, est-ce qu'on les voit dans les grands studios du type falcon ou cité beur ?

P : non, ça c'est des niches, comme des niches qui peuvent exister vieilles femmes, femmes enceintes.

Moi : mais les broken throat sont accessibles sur porn motion de façon très accessible

P : mais on les trouve très facilement. Moi, ce qui me gêne dans ce genre de trucs hétérosexuels, c'est que c'est très misogyne quelque part, il y a une volonté de ... c'est que le plaisir de la femme n'y est pas du tout, et je vois pas non plus le plaisir de l'homme. Enfin j'en sais rien, peut-être je me trompe. Et dans le truc homo, il y a une espèce d'homophobie larvée derrière. C'est genre... si la personne aimait vraiment ça, et qu'il y a une espèce de jeu, à la limite je peux comprendre, des trucs de sexe quand c'est fait avec respect. Mais là il y a la notion de plaisir a disparu, c'est la notion de douleur et d'humiliation qui l'emporte et à la base, le sexe pour moi, il y a une notion de plaisir, sinon je vois pas trop l'avantage de faire du sexe

Moi : c'est ce que dit Bourcier, que la douleur se simule moins, et du coup l'obsession de la sodomie dans le porno hétéro, on est sûr de faire mal

P : je suis peut-être pas assez maso pour avoir envie de souffrir ou sado pour avoir envie de faire souffrir

Moi : peut-être ces mises en scène spectaculaires peuvent s'expliquer par la volonté d'aller chercher du sexe « vrai » ?

P : est-ce que le sexe vrai ? ouais on est des schémas qui sont vieux et qui persistent. C'est les femmes qui se font défoncer la bouche. Pourquoi ce serait pas le mec qui se ferait défoncer la bouche avec le pied d'une meuf, ou un truc dans le cul aussi. Pourquoi c'est le mec qui ressemble à une racaille et qui a la plus grosse bite qui va défoncer le mec le plus stigmatisé qui fait coiffeuse, c'est très étrange. Pourquoi c'est pas le contraire, pourquoi c'est le plus fort qui ferait du mal à l'autre. Il y a un moment...

Moi : un bain hétérocentré qui touche...

P : ouais, un schéma le dominateur doit faire mal, et les critères du dominateur sont très stricts, c'est-à-dire le dominateur, c'est celui qui fait le plus homme dans la dénomination qu'on a de masculinité, mais si je suis pas d'accord et le dominé, c'est la femme, celui qui fait le plus féminin. On est toujours dans des trucs comme ça. Voilà

Moi : vous étiez attentif à ça dans les pornos promus par *Gay*

P : moi perso je pense que oui oui

Moi : vous ne vouliez pas mettre des choses trop clichés

P : oui mais après on tombe forcément aussi un peu dans des clichés, parce que le porno doit aussi tomber sur des clichés. Je sais pas j'ai l'impression qu'à la fin des années 80- 90, il y a eu du porno qu'a été fait qui pouvait avoir une certaine violence dans l'acte sexuel même, une puissance, mais en même temps qui était beau, et assez respectueux des uns et des autres. Il y avait pas qu'un pénétrant et un pénétré. C'était un truc plus complexe de jeux entre adultes consentants. Voilà des gens qui n'avaient pas envie de s'humilier, de se faire du mal. J'ai l'impression que... après ce qui a tué aussi beaucoup le porno et qui fait que c'est aussi beaucoup moins drôle, c'est qu'internet a instauré une espèce de pornographie quotidienne chez tout le monde, c'est-à-dire que sur les sites de rencontres, sur les trucs, les gens ont adopté, des postures porno, des images porno, c'est assez drôle ça. Donc finalement au bout d'un moment, on peut avoir par internet une espèce de pornographie continue. C'est-à-dire ce qui était caché et était un peu rare, est devenu tellement mainstream tellement partout à cause d'internet, que c'est lassant, moi ça me lasse, voilà je trouve qu'à la limite les gens sont plus excitants habillés que tout nus parce que tout nu est la norme.

Moi : est-ce que vous pensez qu'en tant que journaliste vous avez une influence sur les lecteurs ?

P : oui oui je pense ouais. Je sais pas dans quelles limites, je sais que parfois je dis des choses qui irritent les gens, et qui les agacent mais j'en ai pleinement conscience parce que j'appuie sur des choses qui sont sensibles

Moi : est-ce que justement ça, ça instaure des limites ? est-ce qu'on pense aux lecteurs lorsqu'on écrit ?

P : oui oui par exemple là ce que j'ai envie de dire sur l'homophobie des groupes de rap et ce sur quoi on devrait réfléchir, sur ce que le gay cristallise, l'image du gay virtuel, cristallisé, comme aussi en réaction épidermique et de rejet, ouais c'est super délicat, parce que je sais qu'on va dire que c'est de l'homophobie, que je suis aigri, que parce que ci, parce que ça, parce que c'est une image qu'est pas heureuse, il y a aussi beaucoup d'homos qui veulent qu'on leur mette le nez dans leur caca, c'est tout.

Moi : et pour terminer...

P : par exemple, on parle d'homophobie, moi je suis assez surpris de la violence qui existe entre homos, de la violence sexuelle qui existe entre homosexuels est d'une... je sais pas si les femmes, vous subissez les mêmes choses. Mais sur les sites de rencontres, et internet a tout

d'un coup montré cette espèce de violence, mais sur internet c'est terrifiant, à partir de 40 ans, vous êtes considéré comme quelqu'un qu'a 70 ans. Il y a des critères, il y a des gens qui laissent des critères qui sont limites du racisme, euh, folle, lunettes, gros, vieux, s'abstenir. Imaginez vous mettez ça juif, pakistanais s'abstenir. C'est assez immonde, il ya des gens qui si vous les contactez, si vous dites juste bonjour ou quoi que ce soit, vont pas vous répondre, ou vous dire non merci. Ça correspondra pas ou quoi que ce soit, se sentent offusqués et vous le font savoir que vous avez osé, vous, moche, venir leur parler. Limite comment un tas comme toi vient me parler. Il y a une espèce de violence très très extrême. Alors est-ce que parce que cette violence est intériorisée et ressort. Mais il y a un moment, je pense que tant qu'on aura pas le ménage là-dedans, on peut pas demander à la société de nous aimer si on est pas capables de s'aimer soi-même. C'est un petit peu ce sur quoi j'aimerais parler aujourd'hui.

Moi : à votre avis, de quelle manière de façon générale on représente la sexualité dans les médias en France ?

P : surtout la performance je crois, j'ai l'impression qu'on est plus dans la performance, la posture que ... donc finalement, voilà que ce que c'est sensé apporter, c'est-à-dire du bonheur, du plaisir, et que les gens sont super angoissés. Mais après on est aussi dans une société, dans un système médiatique qui crée des complexes chez les gens, j'ai l'impression que c'est une espèce de règles des écoles de commerce, c'est-à-dire on crée du complexe, on crée aussi de l'achat. C'est comme dans l'alimentaire, c'est-à-dire on crée des complexes alimentaires, on crée des produits, pour pouvoir vendre des produits nouveaux, et une fois qu'on les vend bien, on recrée d'autres complexes alimentaires, on recrée un complexe alimentaire sur le poids, après sur l'équilibre alimentaire, sur le fait qu'on a pas assez de vitamines, alors on rajoute des vitamines, et puis là maintenant on est sur le complexe du bio, alors on vend du bio, et puis après, celui qui va arriver, je pense qu'on sera dans le complexe du végétarien qui va arriver, après le complexe du frais, alors on est dans des trucs comme ça. Le sexe, c'est un peu pareil. C'est qu'on crée du complexe, une espèce de sexualité qui est créée de toutes pièces, et évidemment plein de gens n'arrivent pas à s'y conformer, du coup ça crée des frustrés, du coup ça fait marcher la machine. Et pourtant, il y a aucun discours qui est clair, par exemple le débat avec DSK aurait peut-être pu poser certains trucs, quand je vois que la droite ou la gauche est encore en train de vouloir culpabiliser les prostituées, je trouve ça hallucinant. C'est déjà ce que ça a donné, et là on est encore en train de vouloir emmerder le client de prostitué, enfin, pfff. Finalement, on parle beaucoup de sexualité mais on est toujours aussi bloqués quand il s'agit d'en parler. Je suis surpris sur, il suffirait qu'on fasse un

tour et qu'on demande aux gens qui se masturbent, personne va dire qu'il se masturbe. On sait très bien que tout le monde se masturbe. Et dieu merci ! (il rigole). Il nous reste que ça.

Moi : pour revenir à *Gay*, quelle place a encore la lutte contre le sida dans *Gay* ?

P : (silence) pfff, une espèce de truc un peu institutionnel parce que il y a des liens financiers, voilà une espèce de tradition du magazine, et puis il semble que bah un magazine gay aujourd'hui ne peut pas pas parler du sida, après il faut juste que être réaliste, et dire que la situation par rapport au sida est à l'antithèse de ce que c'était il y a 30 ans. C'est pas très grave d'avoir le sida aujourd'hui. Enfin c'est grave pour d'autres choses, parce que les gens qui sont traités depuis longtemps, les premiers touchés, ceux qu'ont survécu, ont peut-être d'autres maladies qui se greffent, qui sont le cholestérol, les problèmes d'accidents cardiovasculaires, les problèmes neurologiques qui sont dus aux médicaments, le fait qu'on vieillisse et qu'il y a d'autres maladies qui se greffent, ça c'est compliqué. Mais après, moi je pense pas que si j'apprenais demain que j'étais séropositif, que j'aurais l'angoisse que j'avais quand j'avais 25 ans, parce que là, c'était vraiment un couperet. Là on sait qu'on mourra pas.

Moi : est-ce que ça veut dire qu'on doit plus faire de prévention ?

P : prévention, je crois que les gens sont au courant, enfin je sais pas. Au bout d'un moment, faut réfléchir, il y a un moment ça marche pas et tout ça, moi après je suis très partagé sur la pilule « pré », pré-rapport sexuel, ça sous-entend...et puis après, y a pas que le sida, y a l'hépatite qu'est grave, je préférerais être séropositif que chopper une hépatite aujourd'hui, la c. puis en plus il y a plein de vacheries, plus le fait que je suis toujours un peu pessimiste, je me dis que le sida est arrivé comme ça, a surgi de nulle part, et je me dis qu'il y a peut-être une autre maladie qui va arriver aussi. Dans toute l'histoire de l'humanité, il y a des espèces d'épidémies et de pandémies qu'arrivent.

Moi : est-ce que cela vous choquerait si dans *Gay* on parlait de dvd bareback ?

P : non, de toutes façons

Moi : j'avais trouvé aussi beaucoup d'articles à propos de Dustan.

P : bah moi j'étais beaucoup critiqué parce que j'avais pris position pour Dustan en fait. J'étais un peu ostracisé pendant un moment, je m'étais un peu fâché avec didier lestrade pendant un an, j'ai été violemment critiqué par Act-Up, comme quelqu'un faisant l'apologie du bareback, j'ai même eu des trucs comme quoi c'était pour moi une manière de dire que j'étais séropositif parce que j'assumais pas et tout ça, alors que c'est pas vrai, je pense que juste y a un moment, quand il est arrivé il y avait une espèce d'omerta, une façon de parler du bareback, on savait très bien que ça existait, il suffisait que d'avoir une vie sexuelle normale, de trainer sur internet, d'aller dans les endroits, non, il y avait pas encore internet, voilà. Lui

avait le mérite de dire ça, je pense pas qu'il faisait l'apologie du bareback, il racontait ce qu'il faisait, ce qu'il se passait, je pense qu'on aurait dû l'écouter, peut-être lire ses livres avant de les condamner, ce que beaucoup de gens ont pas fait. Parce que finalement on a fait de la publicité à ç, on a montré ces gens comme des espèces de rebelles, comme des espèces un peu de héros qui résistaient à une espèce de pensée mainstream, une espèce de pensée propre. Du coup ils apparaissaient un peu comme des aventuriers, des gens qui prenaient des risques, une espèce de fantômes à la con là-dessus. Et puis pour avoir croisé Dustan pas mal, voilà, parce que c'était quelqu'un que j'aimais bien, quelqu'un de gentil, je pense qu'il était pas du tout dans une espèce de prosélytisme du bareback, je pense qu'il était plutôt dans une plainte, c'était plutôt un cri qu'il envoyait, il demandait de l'aide en fait, et puis personne finalement ne l'a aidé, je pense que c'est quelqu'un qu'aurait pu devenir, c'est quelqu'un qu'aurait changé de euh... un moment quand il a été mis dans une posture d'ennemi public, il s'en est un peu gosé, il a un peu joué là-dessus, il s'est dit finalement on va me détester jusqu'au bout, donc il a multiplié les provocations. Et jusqu'à devenir un martyr presque et donc c'est là que je pense qu'il y a des gens qui se sont récupérés, qui l'ont fait maladroitement, qui n'avaient pas son intelligence. Après je l'ai jamais entendu dire qu'il fallait baiser sans capote, qu'il fallait contaminer les autres, je pense qu'il faut pas faire d'amalgame là dessus, il vaut mieux lire ses livres. Après je suis pas du genre à dire qu'il faut interdire les livres, je trouve que c'est dangereux, je pense qu'on a le droit de lire des trucs, du devoir de certains de dire que c'est des conneries, que c'est pas vrai et tout ça. Voilà. Après c'est vrai que ça m'a suivi pendant un moment, comme une espèce de défenseur de Dustan, mais je pense pas que... j'ai écrit un article, alors c'était son dernier livre, c'était un grand article, alors que *Gay* l'avait vraiment ostracisé, voulait pas en parler, en avait parlé de son premier livre *Dans ma chambre*, et quand *Génie divin* est sorti, je crois que j'ai dû faire une double page et ça s'appelait Dustan finalement et à partir de là, ouais, j'ai vraiment morflé. Plein de gens m'ont en voulu. Mais là comme je vois que les choses changent, finalement, avec le recul, des gens me disent que finalement c'était un auteur important, qu'il a dit des choses bien, qu'il fallait l'écouter mais aussi le contredire. On voit que les choses changent.

Moi : pour quelles raisons Cyril Collard n'a pas subi le même traitement, alors que dans les Nuits fauves il met en scène une pratique bareback avec Romane Bohringer ?

P : mais je pense que les nuits fauves, c'est vraiment un mec en perdition, pas bien et tout ça, et que chez Dustan, dans ses romans, du moins au début, il y avait une espèce de force de revendication qui faisait que je suis fort, je suis malade, en même temps je vous emmerde, et voilà. Et de toutes façons, je suis déjà malade et je vois pas pourquoi je vais imposer la

capote. Après d'une certaine manière, il avait raison, c'est pas parce qu'on est malade qu'on doit devenir exemplaire. Après je pense pas aussi qu'il était, ça existe aussi, il était pas dans la recherche volontaire de contaminer des gens. Lui pensait que la prévention était suffisante, les gens étaient au courant, savaient comme cela se chopait, et la personne en face était responsable. Moi c'est un peu ma politique, j'ai toujours pensé que ne pas attraper le sida, c'était de ma responsabilité, pas de la responsabilité de la personne en face, que c'était à moi de faire attention. Mais peut-être parce que je fais pas assez confiance aux gens. Mais voilà. Mais après la notion de responsabilité partagée est un truc compliqué, que ce soit en sexualité ou dans plein d'autres domaines, on sait très bien que l'humanité, l'espèce humaine ne marche pas comme ça, il y a pléthore de gens qui disent je faisais confiance éperdument et puis au bout de 20 ans on s'aperçoit que son mari violait des enfants, alors qu'on pensait que c'était un bon père de famille, y a plein de cas. Voilà. Oui idéalement, je pense que quand on a une maladie, je pense qu'on doit faire en sorte de pas la transmettre, mais je pense qu'il y a d'autres choses qui font qu'on est pas forcément à même d'avoir cette réflexion. C'est une réflexion de personne en bonne santé. Quand on est malade je pense qu'il y a d'autres choses. Enfin je sais pas si moi j'avais eu le sida, quelle attitude j'aurais eu. Est-ce que je l'aurais dit, surtout qu'on était à une période où on savait qu'à 3, 4, 5 ans on allait mourir, ou je m'en fous, je prends plein de drogues et je vais baiser et je vous emmerde, et c'est comme ça, j'emmerde tout le monde et c'est comme ça. Ou est-ce que j'aurais dit non, je vais être exemplaire, j'ai déjà un truc que j'ai pas de chance, et je sais pas pourquoi ça tombe sur moi, et encore, je vais encore plus me morfondre dans ce truc. C'est un peu ce que disait Dustan voilà.

Moi : est-ce que c'est encore des enjeux de la communauté gay ?

P : ah, je pense que le bareback est vachement passé dans les mœurs et ça choque plus personne. Moi je trouve ça, je trouve ça assez choquant surtout des gens jeunes, je trouve ça surtout choquant c'est euh, les gens se mentent à eux-mêmes, c'est-à-dire il y a des gens qui vous proposent ouvertement des plans sans capote et si vous leur dites euh mais t'es séropositif pour faire ce genre de choses, ils rentrent tout de suite dans quelque chose de très agressif, mais comment tu peux dire que je suis séropositif et tout, non, je fais ça mais qu'avec des gens clean. Alors je leur dis mais ça veut dire quoi des gens clean, bah des gens séronégatifs, mais comment tu sais qu'ils sont séronégatifs ?, et ils vous disent, bah je leur demande. Donc ça veut dire d'emblée que quelqu'un connaît pas et qu'on connaîtra pas avec qui on va avoir une relation sexuelle comme ça rapido, va dire d'emblée la vérité. Alors qu'il y a des tonnes de gens qui sont pas capables de dire qu'ils sont séropositifs déjà à leurs

proches, ou même à leur compagnon. Alors ça part d'une espèce d'idée que les gens sont honnêtes a priori et vont le dire, alors qu'on sait très bien que les gens vont pas le dire.

Moi : et à propos de Cervulle et son développement sur l'éthnocentrisme de la communauté gay et des marches des fiertés, qui commencerait à stonewall même pour l'ouganda par exemple. L'idée d'une communauté homosexuelle mondiale...

P : bah ça c'est l'image d'une communauté américaine occidentale qu'on a aussi à *Gay*, moi certainement, lestrade, qu'on a aidé à mettre en place, voilà. Après c'était peut-être utile à une certaine période de montrer qu'il existait un modèle positif et open qui se battait et que ça existait pas ailleurs, après je pense qu'aujourd'hui ce modèle est très dépassé et que j'espère surtout que c'est pas le modèle dominant sur lequel on va se calquer tous. Je crois qu'il y a aussi des nuances, jsute pour parler du Maghreb, il y a un rapport à l'homosexualité qu'est très différent de l'occident, donc les gens feignent de pas comprendre, en pensant que les gens s'assument pas etc, mais c'est aussi faire abstraction de tout le rapport à la sexualité du mahgreb, des choses comme la pudeur, qui font partie du truc. C'est pas du tout de l'homophobie ou quoi que ce soit. C'est aussi des choses nouvelles et ça se montre aussi chez les hétérosexuels et tout ça. C'est une autre conception des rapports sexuels. Je suis pas pour ces classifications LGBT, tous les ans on nous rajoute une ou deux lettres et c'est des classifications et du coup on a une espèce de petite case qui arrange tout le monde. Justement la sexualité est peut-être le dernier où les gens c'est très complexe aux confluences de pleins de choses, ça me gêne aussi ce côté que tout le monde dans le même truc, alors que je sais que c'est pas vrai. Il y a des lesbiennes qui veulent pas entendre parler des PD et je comprends tout à fait, des PD qui supportent pas les lesbiennes, ou qui sont très misogynes, il y a des PD qu'en ont rien à foutre des trans, ils ont des propos qui sont odieux dessus, parce que c'est quelque chose qui comprennent pas, il y a des PD qui aiment les hommes masculins, il y a des PD qui aiment les hommes féminins, c'est très complexe.

Moi : oui c'est des questions qui sont pas encore résolues...

P : alors voilà un moment on a inventé le mot queer pour désigner d'autres choses... et puis ce côté on féminise tout, pfff, cette espèce de pseudo-démocratie, parce qu'on met des parenthèses et des e, et des majuscules, c'est ridicule. Ça changera rien. Bah je sais pas, on se décide pour un truc. Soit on met tout au masculin, soit on met tout au féminin. Je sais pas. Mais euh... je sais pas, c'est une mainmise des universitaires le queer, comme le politiquement correct et tout ça, comme le communautarisme, qu'étaient des idées intéressantes quand ça a débarqué à la fin des années 90, qui se mangent la queue en ce

moment. Qui sont finalement plus politiquement correct que le politiquement correct ne l'a fait.

Moi : je trouve que le queer peut vraiment être intéressant dans l'idée que tout est construit...

P : oui, mais ça aurait dû déborder chez les hétérosexuels, c'est un truc de niche. oui, et puis il y a aussi un truc, et c'est ce qu'on disait, et c'est valable pour les PD et les lesbiennes, on a quand même parfois un espèce de travers de colonie, de colonialisme. Voilà, c'est qu'un moment on veut appliquer un mode de vie ou des pratiques sexuelles ou quoi que ce soit à d'autres gens qu'ont une autre histoire de l'homosexualité, une autre conception de l'homosexualité. Quand vous voyez en thailande les baby-boys, c'est des choses qui n'existent pas en France, ou en occident, et je pense que ce soit de la honte ou qu'on les relègue quelque part ou quoi, c'est aussi des trucs de traditions et on peut pas poser son regard d'occidental en disant c'est pas bien ils sont au placard, ils sont maltraités. Un moment c'est qui on est pour arriver avec nos petites certitudes, c'est pareil avec des choses vis-à-vis de l'islam, c'est une espèce de suprématie occidentale qui pense qu'on a raison, qu'on est les meilleurs, que la libération de la femme passe forcément par l'interdiction du niqab etc. oui, un racisme qui dit pas son nom, mais moi je suis surpris que l'islamophobie soit devenu un nouveau racisme et qu'au nom de lutter contre l'islam soit disant qu'est ce qu'est ça, ça permet des saillies racistes. Alors qu'on dirait jamais la même chose avec les chrétiens fondamentalistes. Mais c'est bien pratique, ça permet d'être raciste poliment, en société, bref c'est étrange.

Monique le 23 février 2011

Moi : depuis quand vous êtes journaliste ? comment ça a débuté ?

E : bah écoutez depuis... j'ai commencé j'avais 26 ans donc ça fait 33 ans.

Moi : et comment ça s'est passé votre entrée dans la profession ?

E : un petit peu par hasard. A l'époque il y avait un féminin dit féministe qui s'appelait F magazine, qui venait de se créer, sous la direction de Claude Servan-Schreiber, et je m'étais présentée et j'avais commencé à faire des piges misérablement payées, bon ça c'est autre chose, les pigistes, et puis j'ai commencé à piger dans des tas de journaux.

Moi : et c'était une démarche de votre part ?

E : oui, tout à fait. Je sais plus exactement mais oui tout à fait.

Moi : parce qu'avec un doctorat de psycho vous aviez la possibilité d'avoir un autre poste...

E : oui mais j'avais travaillé dans le secteur psy, et je m'étais rendue compte que cela me convenait pas du tout

Moi : d'accord

E : et puis j'ai renoncé très très vite

Moi : mais c'est fou ça aller jusqu'au doctorat et puis...

E : mais je venais d'un milieu où il était évident qu'on faisait des études, et puis ça m'intéressait, j'avais un fort intérêt intellectuel pour les études, mais quand je me suis retrouvée plongée dans la réalité de l'univers psychiatrique je me suis vraiment rendue compte que c'était pas fait pour moi

Moi : donc vous avez commencé à envoyer des piges ?

E : oui, non. Je me suis présentée, à l'époque, c'était beaucoup plus facile.

Moi : donc vous me parliez de ce magazine pseudo féministe. C'était un choix d'écrire pour un magazine qui se disait féministe ?

E : oui, je pense. Je crois aussi que ça paraissait plus... je crois qu'ils avaient mis une annonce, si mes souvenirs sont bons, ils avaient mis une annonce, ce qui avait déjà un peu facilité la démarche. Je me souviens mettre pointer à *Féminin*, qui à l'époque avait la rubrique Femmes.

Moi : oui le dossier Femmes

E : qui était douzaine de pages, et qui était uniquement consacré aux luttes des femmes, qu'avait un point de vue féministe, et à l'époque ça se faisait. Et tout de suite, ils ont aimé ce que j'écrivais, donc j'ai tout de suite eu à *Féminin* un statut de pigiste fixe, c'est-à-dire très

mal payée mais régulièrement, et j'ai bossé dans plein plein de journaux, jusqu'à ce que finalement ma situation à *Féminin* soit régularisée.

Moi : d'accord. Un des tout premiers articles de vous que j'ai retrouvé à propos de la sexualité, on en parlera plus tard, il date de 80. Vous étiez encore pigiste ou déjà nommée sur poste ?

E : j'étais encore pigiste

Moi : ok, vous êtes devenue rédactrice de manière officielle...

E : écoutez j'ai été régularisée en 99, vous voyez, ah oui ça...

Moi : donc vous avez pendant plus de 20 ans, vous avez été pigiste ?

E : tout à fait

Moi : et vous écriviez à l'époque pour d'autres titres ?

E : je me souviens même pas de... donc des titres de la presse féminine, j'ai travaillé à Libération, j'ai travaillé dans de la presse de bande dessinée Métal hurlant, en même temps j'ai commencé un peu par hasard une carrière de scénariste pour la télévision, à ce moment là, j'ai tout arrêté, parce que d'une part c'était très très prenant, et très bien payé, ce qui m'a permis là de plus, parce que j'en avais plus besoin

Moi : de faire des piges à droite et à gauche ?

E : tout à fait tout à fait, donc j'ai été scénariste pendant dix ans

Moi : et qui est-ce qui vous a contactée au sein de la rédaction de *Féminin* par rapport au dossier Femmes, avec qui ça c'est vraiment...

E : écoutez à l'époque la personne qui dirigeait ce qu'on appelait la rubrique Femmes c'était Hélène Mathieu, qui par la suite est devenue rédactrice en chef de *Féminin*, mais donc à l'époque j'avais à faire à Hélène Mathieu.

Moi : et comment vous pouvez définir un petit peu *Féminin*, la ligne éditoriale ?

E : alors, euh.... Question compliquée. Cette ligne éditoriale, elle a fluctué, hein, au cours des années. Il y a eu effectivement une époque, au cours des années 70-80, il y avait clairement une ligne éditoriale féministe, soft, féministe soft, mais féministe. Donc qui correspondait historiquement à la montée en puissance des luttes des femmes, concernant l'avortement, le viol, etc etc... *Féminin* a accompagné on va dire ce, ce grand mouvement. Et puis il y a eu toute une période où cet aspect féministe qui est totalement passé à la trappe.

Moi : à partir de quand ?

E : je dirais au milieu des années 80

Moi : et c'est lié à quoi selon vous ?

E : alors je pense, ça a été lié à *Féminin* à quelque chose de structurel, je dirais qu'il y a un moment où la pub est montée en puissance, c'est-à-dire que la directrice de la pub est devenue éditrice de *Féminin*, donc à ce moment là on a vu arriver un changement progressif mais profond du contenu du magazine, qui s'est mis à obéir, de manière de plus en plus claire, aux diktats des annonceurs.

Moi : vous êtes en train de me dire qu'afficher une ligne trop féministe, pro-féministe, ça faisait fuir les annonceurs ?

E : tout à fait, il y a un moment où on va dire le féminisme était à la mode, on va dire ça comme ça, donc ne fait pas fuir les annonceurs, et puis il y eu une espèce d'évolution, je pense les annonceurs ont directement demandé, un changement dans la structure éditoriale du magazine, c'est-à-dire par exemple, qu'ils ont demandé très très clairement à ce que les articles soient beaucoup plus courts. Si vous voulez dans *Féminin* on avait une, vous avez dû voir ça en feuilletant le journal, à un moment, on avait, il y avait une liberté d'écriture, qu'était très grande, et on faisait des papiers longs, qui étaient entre 12 et 15 feuillets, on va dire. Petit à petit, les papiers ont diminué, diminué, diminué jusqu'à ce que maintenant la longueur standard d'un papier, c'est 6 feuillets. Hein. Ça c'est un changement majeur. Je pense aussi que les annonceurs ont demandé une modification de ce qu'on appelle en langage publicitaire, le climat de lecture. C'est-à-dire la tonalité générale des papiers. Je pense qu'ils ont dû demander à ce qu'ils ne soient pas trop sombres, ni trop impliquants. Par ce que si vous voulez pour les annonceurs, le fait que la lectrice soit absorbée par sa lecture peut éventuellement la détourner de la publicité.

Moi : donc être plus léger dans les papiers pour pouvoir sans détacher plus facilement ?

E : tout à fait exactement c'est exactement ça

Moi : et comment vous l'avez vécu ce virage ?

E : écoutez fort mal, fort mal, je veux dire

Moi : vous étiez rentrée parce que vous aimiez la plume féministe ?

E : tout à fait, *Féminin* a été et l'est toujours d'ailleurs, un magazine féminin, qui a toujours eu l'image d'une bonne tenue journalistique, et qui avait l'image du magazine féminin le plus intelligent, enfin le plus sérieux, ou le moins bête, enfin tout dépend... et il y a eu c'est vrai, et je peux en témoigner, et j'en témoigne encore, une très haute tenue journalistique à *Féminin*. Avec des gens qui avaient, des journalistes, une haute conception de leur métier de journaliste.

Moi : dans os articles ça s'est traduit comment, cette baisse de régime féministe ?

E : il y a eu, ça n'a pas vraiment de rapport avec le sujet de la sexualité, mais il y a eu toute une période assez sombre on va dire, qui a correspondu avec l'arrivée de Tina Kieffer, donc vous savez qu'elle a été directrice du journal, pendant 10 ans, 12 ans je sais plus exactement, où là on s'est vraiment heurté à une logique qui est pas du tout la logique de *Féminin*. Là on a eu à faire à quelqu'un qui venait de la télévision, et avec qui il y eu un conflit quasi permanent entre elle et la rédaction, c'est-à-dire qu'on a eu à faire avec quelqu'un qui avait on va dire une idée préconçue de la réalité et qui voulait que les enquêtes des journalistes aboutissent in fine aux fantasmes qu'elle pouvait avoir d'une certaine réalité. Donc c'était vraiment très pénible. Maintenant on a une nouvelle directrice qui s'appelle christine ?, avec qui on a, qui a tenu quand même à renouer avec les fondamentaux de *Féminin*.

Moi : qui sont ?

E : qui sont quand même euh, justement on est quand même beaucoup plus axés droits des femmes, on fait quand même beaucoup plus de papiers sur l'égalité salariale, les menaces par exemple qui pèsent sur certains droits, genre droit à l'avortement etc, qui sont quand même très largement menacés hein. Donc on va plus avoir un discours qui va renouer avec les droits fondamentaux des femmes

Moi : un discours féministe vous pourriez dire ?

E : oui tout à fait, absolument, tout à fait, donc voilà

Moi : et donc vous depuis 79, vous avez toujours collaboré à *Féminin* ?

E : toujours toujours

Moi : et donc d'après ce que je comprends, vous vous sentez plus proche de cette ligne qui a été reprise ces dernières années

E : oui, depuis un an, quand est-ce qu'elle est arrivée, depuis un an et demi quoi. Il y a des choses qu'on refait maintenant, qu'on ne faisait plus du tout.

Moi : justement mettre en avant ces luttes...

E : tout à fait, absolument

Moi : les menaces sur les droits...

E : tout à fait

Moi : donc *Féminin*, comme nombre de magazines féminins, traite de sexualité. selon vous, pourquoi *Féminin* traite de sexualité ?

E : pourquoi ? bah écoutez je pense que c'est au départ la caractéristique de la presse féminine, de traiter de l'intimité, de traiter de l'aspect même le plus privé de la vie des gens, et d'ailleurs, si vous vous intéressez aux autres titres de presse, ce qui est étonnant c'est que la presse féminine a infusé ou diffusé dans la presse magazine. On a maintenant dans la presse

style Obs, nouvel Obs, l'Express ou je sais pas quoi, ils ont maintenant des titres de couvertures qui pouvaient être typiques de la presse féminine, ils vont titrer sur la sexualité, l'orgasme ou je sais pas quoi, le le le... enfin bon, ils vont faire maintenant des titres sur la sexualité, ce qu'on aurait jamais vu il y a 15 ans, ou beaucoup moins. Il y a d'une certaine manière, on a, la presse magazine emprunte beaucoup à la presse féminine.

Moi : d'accord. Donc vous voulez dire que depuis 15 ans il y a un petit peu comme ça une diffusion de thématiques qui étaient peut-être avant sectorisées à la presse féminine ?

E : tout à fait, tout à fait

Moi : comment vous expliquez cette diffusion

E : cette, euh, donc euh

Moi : des thématiques qui étaient...

E : tout à fait, qu'on retrouve maintenant dans la presse qu'on va dire news généraliste... je pense que c'est lié, je peux pas le prouver, j'en sais rien, je pense que c'est lié aux annonceurs, c'est-à-dire que je pense que la reprise de thèmes de la presse féminine par la presse news traditionnelle est liée aux annonceurs, ça aussi faudrait faire une étude hein, plus sérieuse que mes vagues intuitions, mais par exemple dans des titres comme l'Obs, le Nouvel Obs, des rubriques sur la mode très luxueuse d'ailleurs, en début de magazine. Et je pense que ça va avec, je pense que le fait comme ça de s'être réapproprié la mode, la sexualité, est un moyen de, d'attirer les annonceurs du luxe, les annonceurs traditionnellement dévolus à la presse féminine. Je pense que c'est lié à ça

Moi : donc des contrats plus intéressants ?

E : ouais, je pense que c'est tout simplement lié à ça

Moi : donc le modèle économique de la presse a quand même une importance sur le fond ?

E : absolument absolument, je crois que c'est vraiment le modèle économique, oui

Moi : on m'a dit justement que les modèles économiques variaient selon les titres, on était soit sur une importance des ventes, et sur une moindre importance des contrats publicitaires ou...

E : tout à fait absolument

Moi : et vous avez une idée du modèle économique de *Féminin* ?

E : on est plus sur l'importance des annonceurs. Tout à fait, *Féminin* est un journal...

Moi : en même temps, c'est le plus vendu de sa catégorie

E : certes, mais... enfin pour les chiffres exacts, faudrait peut-être carrément demander à la direction, du magazine hein, mais disons quand même, quand moi j'ai commencé à *Féminin*, donc il y a plus de trente ans, c'était beaucoup plus vendu, ce qui est aussi normal, parce qu'il y avait beaucoup moins de titres, c'était vendu pratiquement à un million d'exemplaires.

Maintenant, on est plus, ce qui est pas mal, on est plus aux alentours de 400 000, quelque chose dans ce gout là, et toute page de *Féminin* est financée par la pub, il y a pas une page qui ne soit pas financée par la pub

Moi : qui ne soit pas un investissement du journal ? c'est-à-dire on n'investit pas en fonds propre, faut que ce soit des contrats publicitaires

E : oui tout à fait, à tel point, je crois que ça c'est dans toute la presse, s'il y a une diminution de la pagination publicitaire, il y a une diminution de la pagination magazine, ils vont... si vous voulez, on pourrait se dire, qu'à la direction du magazine, quand il y a moins de pub, ils vont se dire et bah on va vendre un magazine où il y aura plus de contenu

Moi : c'est-à-dire où le nombre de pages serait fixe ?

E : tout à fait. Et pas du tout, pas du tout. La pagination magazine est liée à la pagination publicitaire, sans compter, si vous feuillotez, si vous faites une comparaison entre on va dire le *Féminin* d'il y a 20 ans et le *Féminin* de maintenant, il y a maintenant en début de magazine, ou un peu partout, des tas de pages, qui se comptent pas stricto sensu comme de la pub, mais qui sont de la pub. Toutes les rubriques consommation, envies, accessoires, vous avez des tas de pages avec des tas de petites photos de mode, de trucs, et c'est de la pub.

Moi : moins directe

E : oui, mais cette nouvelle structure de journal a été faite pour les annonceurs, rigoureusement pour les annonceurs.

Moi : et comment vous le vivez, car depuis le début de l'entretien vous parlez beaucoup de cette place de la pub

E : bah comme je vous dis, ça a provoqué, cette montée en puissance de la pub, ça a provoqué, donc la diminution considérable de la longueur des articles, le fait qu'il y ait une attention beaucoup plus grande des rédactions en chef portée sur la légèreté du contenu, qu'il faut faire quand même très attention à pas trop plomber le climat comme on dit par des papiers qui vont refléter une idée trop sombre. Voilà. Pour les journalistes si vous voulez, moi je suis la plus ancienne, je suis une dinosaure du magazine, hein, donc je suis sûrement la plus consciente de ça, dans la mesure où moi j'ai vécu une évolution, que les autres n'ont pas vécu, et moi si vous voulez c'est juste ma génération on avait une culture différente, politique, machin, qui est très différente de la culture des trentenaires, bon voilà.

Moi : par exemple, une culture politique, vous pouvez développer ?

E : bah écoutez je pense, il y avait, les personnes de ma génération, une plus grande sensibilisation, moi je peux pas dire que j'ai été sur les barricades, moi j'ai fait un peu autre chose, hein, mais quand même, il y avait une beaucoup plus grande sensibilisation à la

politique que la génération des trentenaires, en tout cas, de mon point de vue à moi, dans mes collègues, que je trouve incroyablement ignorante des débats politiques, que je trouve très très peu critique de la société actuelle quoi. Bon bah voilà. Donc des évolutions bon bah que je constate moi, avec un œil critique de la même manière, pas mes jeunes collègues.

Moi : donc la question de départ c'était, pourquoi le magazine traite de sexualité ?

E : alors je vous ai déjà un petit peu répondu tout à l'heure, je crois que c'est dans la nature, dans la définition même de la presse féminine, de s'intéresser à l'intimité, de faire parler des gens, il y avait une forte tradition, en tout cas, à *Féminin*, du témoignage, et du témoignage intime, par ailleurs je pense...

Moi : oui mais les articles sur la sexualité n'ont pas toujours été sur le mode du témoignage, moi je les ai repris, le premier article date de 1967

E : oui, il faudrait me rappeler ce qu'il y avait dedans

Moi : alors en fait

E : bon 67, là j'y étais pas

Moi : oui, bien sûr. Il y a beaucoup de personnes qui se sont succédées à ce type de pages, dans les années, fin des années 60, début des années 70, on était plus sur la transmission d'informations avec le développement de Masters et Johnson, les sexologues américains, avec tout ce qui est contraception, avortement, ce type d'informations, on va dire l'information au plaisir etc, donc on était pas encore sur le témoignage. Le témoignage arrive après, on commence à faire des tables rondes avec des lectrices, ou des compagnons des lectrices. Donc on est plus sur quelque chose d'informatif en fait

E : bah je pense que ça correspond à une évolution historique, c'est qu'en 1967, on venait justement d'une époque extrêmement bah où il y avait pas d'informations, où apporter des informations comme ça avait un véritable rôle euh... social quoi, et que maintenant l'information étant tellement plus présente plus diffusée dans la société, on va être j'imagine obligé en tant que journaliste d'un média grand public, de trouver de nouveaux angles. Et à ce moment là, je pense que historiquement, on va plus se rapprocher du vécu de, éventuellement on va plus chercher à explorer des pratiques sexuelles, éventuellement, de plus en plus marginales, parce qu'il faut constamment trouver des sujets sexe et puis les renouveler, ou reprendre les mêmes sujets, et les traiter de manière différente.

Moi : oui car c'est ça qui est assez intéressant avec le traitement de la sexualité, que vous décrivez, c'est qu'il y a pas d'actualité sur la sexualité proprement dite

E : non, ou il va y en avoir...

Moi : dans les années 70, il y en avait avec la contraception, l'avortement, c'est des débats qui quelque part sont liés à la sexualité, mais il n'y a pas d'actualité liée à la sexualité, comme je sais pas la mode, donc justement, comment on écrit, comment on se renouvelle ?

E : d'une certaine manière, il y a pas d'actualité, mais si, il y en a quand même, c'est-à-dire que, alors une actualité qui va correspondre à une actualité sociale, ou qui est une actualité qui est plus ou moins créée par les journalistes, ou les émissions etc... c'est-à-dire qu'on va quand même de temps en temps parler de nouvelles tendances qui vont être pendant un certain temps très très présente dans la presse, dans toute la presse. Il y a un moment où on parlait par exemple, des asexuels, qui était une mode, un mouvement des asexuels, et on pouvait voir d'ailleurs dans toute la presse des articles sur les asexuels, qui étaient maintenant définis, comme une catégorie. Hein ? Alors ça, ça peut être une nouveauté. Il y a un moment que ce soit la presse féminine, ou la presse news, comme on se l'ait dit tout à l'heure, maintenant il y a quand même une espèce d'interpénétration entre les deux trucs, il y a eu un moment où on traitait d'échangisme, qui était quand même plus ou moins une nouveauté, en tout cas sa généralisation, enfin en tout cas sa diffusion dans différentes couches de la société, peut être considérée comme une nouveauté, avec la multiplication des clubs libertins je sais pas quoi, et à ce moment-là, cela pouvait être traité comme une nouvelle tendance, encore une fois sur la société, est-ce que cela correspondait à une réalité ou est-ce que c'était une invention des journalistes, ça reste à savoir.

Moi : c'est intéressant, cette histoire de nouvelles tendances, parce que c'est pas quelque chose qui est révélée par les enquêtes sur la sexualité des français

E : oui oui les enquêtes de...

Moi : Bozon

E : et Bajos

Moi : révèlent pas que tous les français sont échangistes, alors pourquoi c'est mis en avant ?

E : bah ça je pense qu'il y a presque aussi une espèce de fonctionnement circulaire je pense, entre, vous de vérifier que ce que je vous dis est pas complètement idiot, entre l'édition, par exemple y a des maisons d'éditions genre Odile Jacob, quelques autres maisons d'édition, qui vont sortir des bouquins dont on a l'impression qu'ils sont fait pour la presse

Moi : pour que la presse magazine est matière à rebondir ?

E : j'ai presque l'impression qu'il y a un circuit fermé, ils vont sortir des bouquins, qui vont arriver sur les bureaux des chefs de service, machin, qui vont parler, je vous dis n'importe quoi, des nouveaux, souvent il y a nouveaux dans le titre, ça va être les nouvelles libertines, un truc comme ça. Je caricature, mais il y a sûrement eu un bouquin qui s'appelait les

nouvelles libertines, donc voilà, ça va tomber sur les bureaux des directrices, elles vont se dire ah, super, hop on va faire un truc sur les nouvelles libertines...

Moi : on va chercher un groupe de nouvelles libertines ?

E : voilà, on va trouver des nouvelles libertines, on va interviewer la personne qui a écrit le bouquin chez Odile Jacob ou Tartempion, sur les nouvelles libertines, et puis hop, ça va créer une espèce de tendance sur les nouvelles libertines

Moi : et ça va créer une tendance ?

E : et ça va créer une tendance sans qu'on sache si vraiment elle correspond à une réalité réelle

Moi : pratiquée

E : à une réalité authentique quoi. Donc il va y avoir je pense beaucoup comme ça de fonctionnements circulaires entre l'édition, qui elle-même emprunte les thèmes de la presse féminine, donc ça va...

Moi : une collusion comme ça...

E : ça va s'entretenir voilà

Moi : et vous pensez que c'est un phénomène qui a toujours euh, à partir du moment donc où on parle de sexualité, donc au tournant des années 70, c'est un mouvement qui a toujours existé ou qui s'amplifie...

E : je pense qui s'amplifie, alors faudrait le démontrer en retrouvant les catalogues des maisons d'édition machin, intuitivement je vous dirai que ça s'est amplifié

Moi : vous, vous sentez que ...

E : oui, intuitivement, bon reste à le prouver mais euh...

Moi : quand un magazine parle de sexualité, on sent une ligne éditoriale derrière, par exemple un magazine qui s'adresserait aux catholiques, pour parler de sexualité, on imagine qu'il parlerait de pratiques procréatives. Quand *Féminin* parle de sexualité, à votre avis, quel est le leitmotiv derrière ?

E : écoutez je pense que *Féminin* est plutôt libéral au sens américain du terme, c'est-à-dire est plutôt extrêmement ouvert

Moi : libertés individuelles, dans ce sens là ?

E : oui, tout à fait, tout à fait. Si vous voulez, ça navigue de traitement en traitement. Moi, des papiers sur la sexualité, j'en ai fait des tonnes (rires)

Moi : oui par exemple celui là (je lui montre le paquet)

E : ou là là bah dis donc, et j'en ai sûrement fait encore plus que ça, bon bah par exemple, je me souviens avoir fait un papier assez récent je sais pas si euh... sur les pratiques SM

Moi : « Quand le sexe fouette le couple » ?

E : voilà ! où effectivement c'est un papier qui, enfin moi j'essaie toujours quand je fais des papiers de, de voir des gens déjà, c'est pas bidonné, si vous voulez, et de pas tomber dans les jugements moraux machin. Bon. Donc je crois quand même qu'il y a une ligne *Féminin* qui est très très peu dans le jugement, le le... (je lui montre son premier) ça c'est un truc très vieux que j'avais fait, oh là là, c'est carrément...

Moi : c'est le premier que j'ai trouvé de vous sur la sexualité, ça date 80, « ce que les hommes jugent érotiques chez une femme »

E : ouh là là, mon dieu ça devait pas être euh, (rires)

Moi : il est de 80. Je voulais savoir, outre des articles sur la sexualité, vous écrivez sur d'autres thématiques ? vous pouvez me dire sur quelles

E : j'en fais tellement, j'en fais tellement, je pourrais pas vous dire, mais par exemple, là ce que je prépare, je prépare un reportage sur les gens qui vivent dans des habitats alternatifs, qui sont menacés de voir leurs habitats détruits suite à la loi ? 2, j'ai proposé ça, ça a été accepté, donc voilà. Je prépare actuellement un truc qui là a totalement trait à la sexualité, je dois aller sur le tournage d'un film pornographique féministe à Barcelone, maintenant il y a tout un mouvement de pornographie féministe

Moi : hétérosexuelle ou lesbienne ?

E : euh écoutez alors là c'est un truc que j'ai étudié, qui est beaucoup lesbienne, beaucoup dans les sexualités alternatives machin, mais bon, voilà je vais faire ce reportage, euh là on va faire un truc sur les femmes au Maroc, musulmanes machin, je vais beaucoup de papier aux États-Unis sur une variété incroyable de sujets, enfin, bon. Mais c'est vrai que quand on doit faire des papiers sexe, souvent on me le demande parce que je peux parler de sujets assez hard et ça reste élégant quoi.

Moi : comment ça s'est passé justement cette attribution, toutes les rédactrices ne parlent pas de sexualité à *Féminin* ?

E : non, c'est exact

Moi : comment ça s'est...

E : ça m'est tombé dessus, (rires)

Moi : en faisant des piges en plus, parce que a priori, tout le monde a une sexualité.

E : oui euh, comment ça s'est fait ? euh...

Moi : et que cela ait continué ?

E : et que cela ait continué ? je pense qu'il y a des trucs d'affinités, par exemple je m'entends très très bien, je suis très , je dirais pas amie, mais il y a une grande complicité intellectuelle

avec la fille qui s'occupe maintenant de tout ce qui est sexualité, donc on se comprend au quart de tour, ça aide quoi, bon voilà. Après, bah c'est vrai que la pratique entraîne la pratique...

Moi : quel est son nom ?

E : Marie-Claude Tréglià c'est une fille extrêmement fine et intelligente, donc on est dans une espèce de complicité, on se comprend très très bien, on arrive toujours à trouver un angle toutes les deux, on a en plus la même conception, conception assez identique de de l'amour machin...

Moi : est-ce que vous pouvez développer ? déjà est-ce que sa propre conception a de l'importance ...

E : je pense je pense. Si vous voulez par exemple avec Marie-Claude on partage les mêmes conceptions à savoir euh, comme euh...on est pas dans la glorification du couple monogame, on va avoir une position, par exemple sur l'infidélité, sur la jalousie...

Moi : vous pouvez développer ?

E : oui c'est-à-dire que toutes les deux, sur les discours qu'on peut entendre sur, les filles qui vont dire « s'il me trompe, je le quitte », on trouve ça complètement crétin. Donc on va essayer quand on fait des papiers sur le couple, la jalousie etc, de faire passer un message sur le fait que l'amour, c'est pas la possessivité, bon mais ça euh...

Moi : c'est assez marginal comme...

E : c'est assez marginal et il y a un moment où cela passait pas du tout, parce que par exemple du temps de Tina Kieffer, ça pouvait pas passer, maintenant on arrive à faire passer des trucs comme ça. Bon on a peut-être toutes les deux, on rechigne toutes les deux à faire des papiers pratiques, c'est-à-dire des papiers qui vont être comment, qui est un marronnier dans la presse féminine, mais un marronnier de chez marronnier, qui va être comment faire durer le désir, machin, on pense que toutes les deux c'est complètement crétin.

Moi : pourquoi ?

E : il peut pas y avoir de recettes pour faire durer le désir par définition, bon. Donc on va plus ou moins contourner les gros clichés, les gros marronniers sur le désir, ou sur la longévité du couple, et on va le faire de manière subtile.

Moi : et vos tactiques d'écriture, ce serait plutôt quel type d'entrée alors ?

E : c'est-à-dire ?

Moi : bah vous me dites que vous ne voulez pas écrire sur les sujets pratique-pratiques

E : bah déjà, déjà, bah déjà, je refuse de les faire, hein, ce qui est déjà... et c'est vrai qu'il va moins s'en présenter selon la personnalité de la nana qui va, qui est chef du service psycho,

sexe etc... enfin, moi, ma tactique en général, c'était de refuser de les faire, quand je trouvais que c'était vraiment trop con, bah je les fais pas. Voilà déjà !

Moi : ce que je voulais c'est qu'il y a plusieurs stratégies, dans l'écriture, cela peut être sur le mode du témoignage, de la référence bibliographique...

E : tout à fait tout à fait, je veux dire que, il est évident que, quand on veut, quand on a une certaine conception, comme je vous l'ai dit de l'amour du désir machin, bah ça va se refléter au travers des personnes qu'on va choisir de faire témoigner, et puis dans le papier d'entrée, moi je pourrais, je sais pas, faudrait que je fasse des recherches, mais j'ai fait des papiers effectivement sur le thème de la jalousie ou de l'infidélité, où moi j'anglais sur les femmes qui toléraient, enfin acceptaient les infidélités de leur conjoint, ou elles-mêmes qui étaient infidèles...

Moi : c'est quelque chose que vous vouliez mettre en avant ?

E : voilà, et elles n'en ressentaient pas de culpabilité, donc moi à ce moment là, je vais essayer de proposer des thèmes, qui vont être acceptés ou pas, suivant en général l'état d'esprit, voire même la vie privée, de la rédactrice en chef, parce que cela joue beaucoup aussi, ça, si vous interrogez d'autres filles qui bossent dans la presse féminine, elles vous diront toutes que le contenu du journal est ? de la directrice. Bon. Bah oui ! (37 :50)

Moi : c'est énorme...

E : c'est vrai mais c'est une vérité profonde

Moi : ça veut dire par exemple la façon dont elle conçoit le couple ?

E : oui tout à fait. Si elle-même est très jalouse, machin, ça va se refléter complètement, alors là... je pense que c'est assez compréhensible. Dans un hôpital, la qualité du service va être le reflet du chef de clinique, hein bon, c'est un peu pareil.

Moi : d'après ce que j'ai compris, une des choses qui ont fait que vous êtes entrée chez *Féminin*, c'est l'approche féministe...

E : la liberté, à l'époque il y avait une...

Moi : est-ce que vous vous définissez en tant que féministe ?

E : oui tout à fait oui, oui oui

Moi : ça s'exprime de quelles façons pour vous ?

E : écoutez moi j'aurai plus tendance à me dire humaniste, si vous voulez, bon ça c'est des... si vous voulez pour moi, parlez constamment au nom des femmes, a aussi, peut aussi avoir des effets pervers. C'est-à-dire quand on dit les femmes ceci, les femmes cela, non. Moi j'aurai plus tendance à combiner une attitude féministe avec une analyse sociale, vous voyez, économique. Mais moi effectivement je défends les droits des femmes, oui enfin...

Moi : qu'est-ce que vous entendez par les femmes ceci les femmes cela ?

E : les femmes, oui, euh, je suis par exemple pas du tout d'accord avec les mouvements style comment elles s'appellent euh, les chiennes de garde, que je trouve profondément irritant d'aller hurler parce qu'une femme s'est fait insulter. Je trouve ça effarant, je trouve ça très contre productif, si une femme se fait traiter de pute, bah elle a qu'à répondre espèce de connard, je veux dire les hommes se font traiter d'enculé, je vois pas pourquoi, au nom de quoi on pourrait pas insulter une femme, je trouve que ça me paraît être un moyen d'affaiblir les femmes je trouve ça d'une débilité sans nom, vous voyez ce genre de trucs je trouve ça profondément irritant.

Moi : quel est votre point de vue sur ce qu'on appelle la différence des sexes ?

E : vaste question, oh là là

Moi : est-ce vous pensez qu'il y a une différence ?

E : écoutez, je pense que moi, non, globalement, j'ai une position qui est très culturaliste, si vous voulez je pense qu'il peut y avoir beaucoup plus de différences entre deux femmes, euh en tout cas entre deux femmes, qu'entre un homme et une femme qui ont en tout cas les mêmes positions quoi, donc moi, il y a un moment, je suis, il y a un moment où les spécificités féminines et tout, ça me gonfle !

Moi : l'idée de la maternité...

E : alors là, moi, je suis très particulière, je suis pas du tout représentative de ma rédaction

Moi : c'est pas des gens représentatifs que je veux, c'est des gens qui parlent en leur nom

E : non, moi je trouve qu'actuellement on est dans une régression avec la sanctification de la maternité, les couvertures des magazines, bref, les stars enceintes machin, « son plus beau rôle » « son truc », enfin je trouve ça insupportable quoi, je trouve qu'on est dans une glorification de la maternité qui est, qui est profondément irritante et contre-productive.

Moi : pourquoi contre-productive ?

E : bah parce que, je trouve que, c'est une démarche profondément essentialiste

Moi : c'est intéressant de voir comment les journalistes utilisent ces mots...

E : moi ça me gonfle

Moi : je pense qu'en ayant un doctorat de psycho, c'est des mots qu'on utilise essentialisme, matérialisme. Donc l'approche essentialiste...

E : me gonfle profondément. Et je trouve qu'il y a un mouvement, une tendance profonde ces dernières années de survalorisation machin, de la maternité tout le truc, une espèce d'idéalisation des femmes que je trouve profondément débile et dangereuse

Moi : comment vous pouvez expliquer votre positionnement, un peu plus marginal, et cette évolution essentialiste que vous...

E : oh... je me demande un truc, et on en revient toujours aux annonceurs, parce que l'économique n'est jamais très très loin, quand on étudie de près les stratégies des annonceurs, et en particulier des annonceurs de la presse féminine, à savoir la beauté, la mode, le luxe, le machin, et bien on va découvrir que, pour les annonceurs, la jeune femme enceinte est la cible idéale, absolument idéale. Pour une raison bien simple, comme elle est enceinte, elle va devoir acheter plein de trucs, comme euh, vous voyez, plein de trucs quoi. Ensuite, comme elle est enceinte, quand elle va avoir son enfant, elle va se sentir un peu euh moche, voyez, elle va faire une dépression, donc elle va avoir envie de se sentir regonflée narcissiquement, et de retrouver sa silhouette, son truc, et donc elle va consommer du produit de beauté à fond les manettes, donc c'est une merveille pour les annonceurs. Et les annonceurs, ils ont un terme qui est épouvantable qui est d'un cynisme, terme que j'ai oublié, c'est presque quelque chose comme quadrillage de la femme enceinte !

Moi : ah d'accord, encerclement ?

E : oui, encerclement, mais j'ai oublié hein. Ça doit se retrouver mais ça c'est une réalité économique implacable. Mais la trentenaire enceinte, c'est la cible numéro un des annonceurs. Beauté, machin, qui sont quand même, voitures aussi, voilà ! Donc plus il y a eu quand même historiquement la main mise des annonceurs sur la presse, plus on a eu de trentenaires enceintes à la une des journaux, enfin c'est peut-être une coïncidence mais ça m'étonnerait. Bon. V'là avec ça, bon moi je suis pas sociologue j'en sais rien, dans un contexte de plus en plus individualiste, j'en sais rien, mais on voit quand même que la dimension collective bah disparaît de plus en plus, compte tenu des modes de socialisation, des modes de management etc, je pense qu'il y a un repliement sur la sphère familiale et machin, c'est possible aussi que les gens, plus ils ont une vie de merde, plus ils se replient sur les enfants, enfin bon, je pense hein.

Moi : pourquoi, vous pensez qu'on a plus une vie de merde ?

E : ah oui ah oui, ça, ça me paraît évident, moi qui pourrait être votre mère, ou votre grand-mère, je pourrais vous dire quand même que

Moi : j'ai trente-deux ans

E : ah oui bon, quand moi je suis sortie de la fac, je pensais, on pensait effectivement qu'on pouvait changer les choses, il y avait, on imaginait qu'il y avait des alternatives, hein, il y avait pas de chômage, il y avait pas de sida, il y avait pas de machin, et les modes de management étaient pas du tout les mêmes. Maintenant quand on bosse en entreprise, on se

rend compte que tout est fait pour diviser les gens, pour dresser les gens les uns contre les autres, pour casser, pour casser les solidarités quand y en a, voilà quoi ! le, je pense en plus, c'est ma vision des choses, mais quand on voit le discours sur les enfants machin, où on voit les gens, enfin les couvertures de journaux, machine, vedette je sais pas quoi « je veux un bébé », c'est-à-dire que le terme bébé a complètement remplacé le terme enfant, comme si les gens voulaient un bébé, on sait pas trop ce qu'il va devenir le bébé en question, mais le bébé étant presque traité comme le nouvel I-phone ou je sais pas quoi, ou je sais pas quoi, comme étant un emblème de réussite, comme le I-phone, le truc, voyez. Moi je trouve ça épouvantable.

Moi : vous pensez que le magazine auquel vous contribuez est un magazine féministe ?

E : non je pense qu'effectivement il y a quelques articles qui vont parler du droit des femmes etc mais noyés dans un tel amoncellement de pubs, d'articles qui vont justement vous expliquer comment rester jeune, comment faire x opérations de chirurgie esthétique etc. je pense que c'est anti-humain de manière générale, toutes façons on voit maintenant ce discours y compris dans les magazines plus dédiés à une clientèle masculine. Je pense que c'est anti-humain d'une manière générale, je pense que les aliénations que subissent les femmes vont maintenant et sont en train de concerner les hommes. Ça va bientôt pratiquement être identique parce que le, l'industrie du luxe, qu'est pas complètement imbécile, va pas se priver de capter 50% de l'humanité, constituée par les hommes. Donc euh...

Moi : pour moi l'industrie du luxe c'est les maisons de haute couture qui s'adressent à une frange tellement minime, ils ont quand même cette force de frappe ?

E : bien sûr parce que l'industrie du luxe, c'est l'oréal, l'oréal, l'oréal, c'est pas les défilés, c'est tout ce qu'on peut acheter en...

Moi : en dermato

E : en dermato, en maquillage et en cheveux, donc euh... on va dire l'industrie de la beauté

Moi : de la beauté.

E : on va dire luxe et beauté

Moi : ok, je comprends mieux.

E : voilà, on va dire luxe et beauté. Les deux grands annonceurs de la presse française et mondiale, c'est LVMH et l'oréal, bon LVMH ils ont aussi en vente des lunettes Dior, ou je sais pas quoi, vous voyez, ou les parfums ou les machins, donc c'est quand même des trucs de consommation courante. Y a un truc d'ailleurs qu'est absolument, c'est pas le sujet, mais je lisais il y a pas longtemps qu'aux États-Unis, il y a Walmart, d'ailleurs j'ai fait des papiers sur Walmart, sur le grand procès de Walmart, voilà. Donc je peux faire ce genre de trucs. Bon.

Donc Walmart vient de lancer une ligne de produits de beauté, y compris soin, anti-rides machin, pour filles de 8 ans ! hein, donc pour les habitués, voilà ! c'est quand même hallucinant.

Moi : donc pour reprendre, plutôt une définition assez libertaire de la sexualité dans *Féminin*

E : tout à fait, on aborde beaucoup les amours lesbiennes, les les... toutes façons, comme on est bien obligées de remplir le journal, on est bien obligées de trouver...on se gratte la tête pour trouver des trucs qui n'ont pas été fait, donc on va aborder toutes sortes de sujet, moi j'ai fait des trucs euh, trucs lesbiennes j'en ai fait un paquet, les sados, les masos, les machins, j'ai fait les les les homosexuels qui tombent amoureux d'une femme, les femmes qui tombent amoureux d'un homosexuel...

Moi : c'est ça qu'on sent dans l'évolution de *Féminin*, c'est que dans les années 70, on est sur le mode de l'initiation, l'information, et qu'au tournant des années 80-90, on est plus dans des sexualités exotiques...

E : oui oui oui tout à fait !

Moi : mais comment vous pouvez l'expliquer ?

E : nan bah déjà par souci de diversification, il faut quand même trouver des sujets, donc il y a un moment on va être obligées de quand même pour trouver un sujet, d'aller dans l'exotisme. On fait beaucoup aussi dans le non-exotique, dans le marronnier, un des papiers qui reviennent, qu'on essaie à chaque fois de prendre d'un angle différent, ce qui devient assez difficile, ça va être « L'amour qui arrive quand on ne s'y attend pas », genre la surprise de l'amour, c'est un marronnier incroyable, ça va être les femmes qui aiment les hommes plus jeunes, ça va être, qui demeure un classique

Moi : ce qu'on appelle les cougars là

E : oui on va pas le faire sous le terme cougars, ça fait des années, on l'a souvent traité ce truc là, là on va pas dire forcément oh c'est nouveau, c'est cougars, on l'a pas fait, parce que pour le coup, on a trouvé ça un peu trop caricatural, quoi. Tout ce qui tourne autour de... bah la longévité du désir, bah alors ça, ça va être un enfer parce que je trouve ça complètement idiot

Moi : pourquoi vous trouvez ça idiot ?

E : parce qu'encore une fois, je trouve que, encore une fois, le désir par définition ne se prête pas à la pédagogie, la sexualité éventuellement, mais pas le désir. Ah oui si alors là j'en fais un, le titre un chef d'œuvre, que je dois faire pour le mois de juin je sais pas quoi, alors le titre provisoire, c'est « Aimer le sexe sans passer pour une salope ». alors ce qui est intéressant parce que cela veut dire qu'on est encore dans le cliché que la gonzesse qui aime le cul va éventuellement passer pour une salope euh

Moi : mais comment vous vivez ça ? ces commandes qu'on vous fait ?

E : bah si vous vous voulez là cette commande pour moi elle est pas stupide dans la mesure où je pense que le cliché il demeure.

Moi : mais vous allez en parler de ça, que c'est un cliché ?

E : bah oui

Moi : de dire qu'à une époque le mot salope était utilisé pour titrer les 343 salopes...

E : bien entendu, bien entendu. Donc là je vais effectivement faire une intro, effectivement féministe pour parler des représentations euh

Moi : en quoi ce serait un problème d'être une salope par exemple ?

E : par exemple par exemple, et alors, tout à fait

Moi : la seule chose qu'on attend d'une citoyenne c'est qu'elle travaille et qu'elle paie ses impôts

E : tout à fait, bah là vous me donnez une bonne idée. C'est vrai que tout ça je vais en parler, des filles effectivement, parce que moi je suis toujours à l'affût, j'écoute effectivement, j'ai toujours les oreilles qui traînent, j'écoute les gens parler même dans les cafés, j'écoute les émissions de radio la nuit, vous savez, les émissions où les gens appellent euh

Moi : sur Europe 1 ?

E : sur Europe 1, Caroline Dublanche pour raconter leurs histoires, Brigitte Lahaye, machin

Moi : est-ce que vous vous basez aussi sur les enquêtes sociologiques ?

E : oui tout à fait, mais effectivement, je vais pas trouver dans les enquêtes de Bajos et Machin « Oui si je baise, on va me traiter de salope », ça je vais pas le trouver. On va trouver par exemple des chiffres sur le nombre de partenaires sexuels dans une vie, où on va voir que statistiquement les filles vont en avoir moins que les garçons, voyez ? J'ai là évidemment les bouquins de Bajos et compagnie, mais qui sont pas d'un grand secours. Bon. Mais là il y a ce chiffre quand même, on va voir quand même que les filles ont moins de trucs bon. Mais là ce genre de sujets, ça ressort effectivement de l'analyse, et de la subtilité, passer pour une salope, effectivement, et alors ? Mais bon, je vais aussi dire que le cliché demeure, demeure.

Moi : je peux vous demander votre définition personnelle de la sexualité ? enfin, non, c'est vrai que c'est une question improbable. Qu'est-ce que vous y mettez dans la sexualité, comme définition ? Quelque chose, je sais pas, de l'ordre de l'épanouissement personnel, d'une pratique qui fait plaisir, enfin je sais pas... sans rentrer dans les détails intimes

E : écoutez oh qu'est-ce que je pourrais vous dire, disons que j'ai une vision élitiste de la sexualité voilà. En très très très résumé, moi je dirais que c'est un peu comme un talent, c'est-à-dire que je pense qu'il y a des gens qui sont doués pour la sexualité, qui ont une espèce de

compréhension profonde et quasi native de l'érotisme, je pense que c'est un petit peu comme la musique, il y a des gens qui sont doués pour la musique, et puis y a des gens qui sont pas doués mais qui vont apprendre et qui vont se faire plaisir même s'ils jouent pas très bien. Voilà ce que je peux vous dire.

Moi : à votre avis est-ce que cette vision peut se traduire dans votre écriture ?

E : dans les articles ? oh bah oui, elle va ressortir forcément, dans certains papiers, oh bah oui.

Moi : selon vous, le fait d'avoir un docteur de psycho, est-ce que cela à compter dans le fait d'écrire sur la sexualité, sur cette attribution ?

E : oh euh...

Moi : par exemple, vous écrivez pas sur la mode

E : ça c'est vrai j'écris pas sur la mode, bah c'est un secteur déjà la mode très très à part dans la...

Moi : non mais ce que je veux dire c'est est-ce que les gens qui écrivent sur la mode, c'est parce qu'ils sont bien fagotés, alors vous vous écrivez sur la sexualité parce que vous êtes une bonne partenaire sexuelle ?

E : oui mais je pense que cela y fait, alors peut-être pas que j'ai un doctorat en psycho parce que là ça donne aucune compétence (rires) mais le fait que moi, par exemple, j'ai eu une vie assez riche assez variée, m'aide à comprendre, à parler, à interroger, surement. Euh, je pense que les filles qui se retrouvent à *Féminin* à parler, à ce qu'on leur... bah c'est qu'on me reconnaît une certaine compétence et une euh...

Moi : mais comment vous définiriez cette compétence ? Si par exemple je rencontrais une sexologue, sans dire pour autant que les sexologues sont des experts de la sexualité...

E : non, moi je peux vous dire j'en ai vu des sexologues, euh...

Moi : oui, mais sur le papier, « Bah tiens elle est sexologue, bon... »

E : oui, bah je pense que c'est une compétence qui ressort, qui a trait au vécu

Moi : d'accord

E : je vois par exemple, avec ma chef de service, Marie-Claude, on est, on a eu toutes les deux des vies amoureuses et machin, assez agitées, alors que c'est vrai par exemple que mes jeunes collègues sont beaucoup plus dans un mode de vie traditionnel, elles sont mariées, elles ont des enfants, machins, et je suis très étonnée de voir comme elles ont des vies très plon-plon quoi, alors que, bon moi c'est vrai que j'ai vu tellement de choses que cela me donne une facilité, d'abord ça me donne des idées, et puis cela me donne une facilité d'accès aux choses, probablement, oui une compétence, de de de... c'est un thème qui me met pas mal à l'aise, donc voilà, si on parle de compétence, elle est liée à

Moi : à l'existence ?

E : à l'existence, voilà. A l'expérience on va dire.

Moi : donc d'après ce que j'ai compris, on vous passe des articles en commande, et vous faites aussi des propositions ?

E : oui oui

Moi : comment cela se passe une conférence de rédaction sur ce sujet?

E : c'est en général assez rigolo, parce qu'on va chercher des idées, donc on va trouver les, les...on va trouver des idées en général assez cocasses, ça va faire rigoler les gens parce qu'il va y avoir justement une espèce de détente, liée au fait que quand on parle de sexe, de cul, les gens ça va plutôt les détendre, les faire rigoler. Bon moi les sujets plus que je faisais, moi j'aurais plutôt tendance à proposer des reportages, là par exemple j'ai fait un truc à San Francisco sur le séminaire sur l'orgasme d'une heure, donc c'était un reportage, moi j'ai plus tendance à proposer des reportages, parce que bah voilà c'est un reportage, j'y vais, je décris, je raconte, et c'est moins casse-gueule, justement, que des papiers plus généralistes et plus psycho. Voilà, qui sont plus idéologiques.

Moi : plus idéologiques ?

E : oui mais l'idéologie ça peut aussi être inconscient, donc euh, mais que je trouve plus casse-gueule. Je trouve que écrire sur l'amour, sur le truc, le machin, faut faire beaucoup plus attention, et oui, je trouve ça plus compliqué quoi.

Moi : donc ce type d'articles, plus des reportages, mais quelles sont aussi vos références, vos recherches, comment ça se passe quand on vous dit « bah tiens Elisabeth faudrait que t'écrives là-dessus », c'est quoi le point de départ ?

E : si c'est un reportage bah c'est pas compliqué on y va, et éventuellement on lit, moi je lis énormément, dès que je commence un truc, pouf

Moi : et c'est quoi justement vos références bibliographiques privilégiées

E : moi je vais plutôt lire, je vais éviter les trucs genre Odile Jacob, parce que je trouve ça nul à chier, tous les trucs de psychologie comportementale, tous les trucs comment faire ceci, faire cela, moi ça me fait, ça m'emmerde. Donc j'aurai plus tendance à avoir des références plus littéraires, plus philosophiques

Moi : pourquoi ? C'est quoi la différence entre des références psychologie comportementale et des références...

E : bah si vous voulez, moi, par la force des choses, je vais plus avoir des références qui me correspondent, c'est en ça que je dis que le papier est forcément plus idéologique, parce que quand j'écris ce genre de machin, qui sont, d'articles, parce que pour trouver la plume, pour

trouver l'inspiration, je n'arrive pas à écrire de manière fluide et agréable, si j'écris des trucs que je ne pense pas ou qui me gave, vous voyez ? ça c'est impossible, moi je peux pas, écrire à l'envers de ce que je pense profondément, je n'y arrive pas

Moi : donc ça veut dire qu'il y a quelque chose en vous qui meut votre écriture ?

E : ah oui

Moi : vous pensez que vous avez une influence sur le lectorat ?

E : écoutez je reçois de temps en temps des courriers... j'ai reçu de temps en temps des courriers me disant effectivement tel article, bon j'avais fait un article sur la rupture, et l'article sur la rupture, genre « Trouver le courage de rompre » ce genre de choses, peut avoir une influence minime certes mais j'ai reçu des courriers me disant, oui cela m'a donné le courage de partir, des choses comme ça

Moi : et vous savez tous les articles par exemple sur les tendances sexuelles, donc les soirées aux chandelles des trucs comme ça, la boîte échangeuse, est-ce que vous pensez que cela a une influence sur le lectorat ou sur la tendance ?

E : alors là

Moi : et est-ce qu'on a cela en tête quand on écrit ?

E : écoutez, moi, la seule influence que je pense peut-être avoir c'est celle de déculpabiliser, quand en particulier, je fais des papiers sur des pratiques un peu marginales machin, ouais je déculpabilise. Mais quand je fais des papiers sur des sujets, je m'en souviens j'avais fait un article sur un truc absolument passionnant sur les intersexuels, sur tous ces gens qui pour des raisons morphologiques anatomiques et autres, ne, on ne peut pas déterminer leur sexe à la naissance, là ça m'avait passionné, j'aurais pu écrire un bouquin, et là, oui, il y avait un rôle informatif, là effectivement, j'ai reçu des trucs « ah bon, on ne savait pas que cela existait »

Moi : et c'est important pour vous d'avoir eu ce rôle informatif

E : ah bah ça fait plaisir, oui, on se dit quand même, qu'on a appris quelque chose

Moi : on arrive à la fin... depuis trente ans que vous écrivez pour *Féminin*, et notamment des articles sur la sexualité, est-ce que vous pouvez formuler une définition de la sexualité telle qu'elle est représentée dans les médias, la presse en général, dans *Féminin*, et est-ce que vous y avez vu des évolutions ?

E : bah l'évolution, c'est ce qu'on disait tout à l'heure, la découverte, qu'on est passé d'une espèce de continent qui était plus ou moins interdit à une banalisation, une comment dirais-je, une dé... comment dirais-je, faut que je trouve un mot, disons qu'on est allés vers la suppression du transgressif quoi, voilà, une dé-trans-gressi-va-tion, je sais pas comment dire ça

Moi : dans le sens qu'il n'y a plus rien de tabou ? ou que c'est plus tabou en tout cas ?

E : oui je pense quand même euh il y a eu une montée, si vous voulez, il y a eu euh, par exemple, il y a eu une, oh, j'ai pas envie de dire de connerie, mais il y a eu une montée de la, de la, de la satanisation, de l'incarnation du mal absolu des pédophiles par exemple, ce qui est devenu l'interdit et le mal absolu quoi, mais qui est à peu près je pense le seul euh...

Moi : tabou ? la dernière limite ?

E : voilà, la limite, qu'est devenu la limite absolue quoi, ce qui n'était pas le cas, là je vous parle pas de *Féminin*, c'était probablement pas le cas dans les années 60, vous verrez mieux des exemples fameux d'intellectuels, à l'époque, mais par ailleurs je pense qu'il y a une détrans... encore une fois, une dé...

Moi : la sexualité ne serait plus transgressive quoi

E : plus du tout ! plus du tout, d'ailleurs je me demande comment font les pauvres, je me suis souvent amusée, les pervers, par exemple dans le milieu SM, je dis pervers au sens freudien, dans les milieux SM qui étaient très élitistes, parce que maintenant le SM, c'est devenu presque une mode quoi. Alors je me dis qu'il y a une telle détransgressivité, que ça a même dû vider de toute sa charge transgressive le le... tous les gens qui vivaient des pratiques un peu particulières maintenant c'est tellement trivialisé que ...

Moi : donc la sexualité serait détransgressivisée, on va dire et quelle est la ligne de force selon vous des représentations, qu'est-ce qui est mis en avant dans les médias en général, dans la presse et dans *Féminin* ?

E : oui, qu'est-ce qui est mis en avant, écoutez je vous dis peut-être un petit peu n'importe quoi, mais ça me rappelle une anecdote une fois j'avais des amis qui m'avaient, j'avais des amis que j'avais rejoint en vacances au Cap d'Agde, qui comme vous le savez est un lieu où il se passe des tas de trucs, des gens qui pratiquent l'échangisme, le voyeurisme, le truquisme etc, et moi j'avais l'impression que j'étais presque dans un Club Méditerranée du cul, c'est-à-dire qu'au lieu d'avoir atelier de poterie, planche à voile, équitation, bah y avait, c'était pareil voyeurisme euh, mais j'avais l'impression que c'était totalement équivalent, que c'était devenu des pratiques récréatives, qui pouvaient faire éventuellement l'objet d'une pédagogie, éventuellement d'un commerce, il y avait des tenues particulières, par exemple dans le SM, il faut s'habiller comme ci comme ça, avoir des grandes bottes, des trucs, enfin bon, euh

Moi : donc très structuré, c'est ça que vous voulez dire ?

E : oui et puis très, euh, juste considérées comme des pratiques récréatives, comme des loisirs

Moi : et cela pourrait être autre chose ?

E : bah oui, on a pensé la sexualité pouvait avoir une dimension transgressive, qu'on a pu voir chez les surréalistes et que maintenant on la voit plus encore une fois comme un truc comme au Club Méditerranée

Moi : cela me fait penser à Patrick Baudry, je ne sais pas si vous connaissez qui a écrit un ouvrage sur la pornographie, et il disait, pour le coup pour la pornographie, mais qui est une des représentations de la sexualité, qu'on serait passés d'une pornographie libertaire à une pornographie libérale...

E : bah oui, c'est pas idiot comme

Moi : libérale au sens économique, avec des pratiques de consommation, un marché mis en place

E : oui au sens économique tout à fait, dit par une... je pourrais dire que c'est un peu mon impression, je vous dis on va avoir dans les pages mode, la petite rubrique mode qu'il y a par exemple dans le nouvel Obs, et bien il va y avoir, je suis sûre que cela peut se retrouver, une page mode avec le look Domina, ou, enfin, je pense moi, euh, on aurait jamais vu ça dans les années 60, par exemple la domination était un univers secret, sulfureux, profondément élitiste.

Moi : quand vous écrivez un article sur la sexualité, qu'est-ce qui est selon vous primordial à faire passer comme message ? Quel est le moteur ?

E : alors, pour moi, attendez faut que je réfléchisse, que je vous dise pas de bêtises, deux trois secondes, donc moi le message...

Moi : par exemple si vous étiez catholique fervente, cela pourrait être de se reproduire

E : oui, je ne suis pas catholique fervente... Moi le, bon éventuellement le message que je fais passer, c'est que y a pas de normes évidemment, y a pas de pédagogie

Moi : y a pas de pédagogie, c'est-à-dire ?

E : et bien que le désir ne se commande pas, ouais que le désir ne se commande pas. ... quel message vais-je passer ? c'est difficile parce que effectivement depuis quelques années, on est effectivement plus du tout dans cet aspect informatif. Moi ce que je fais passer, c'est quand même profondément ce que je pense moi, c'est-à-dire que, c'est un message qui est très libertaire, voilà... oui c'est un message qui, qu'on ne, que toute tentative de contrôle, de pédagogie, soit de contrôle de l'autre, soit de contrainte quelle qu'elle soit, est vaine. Donc, oui, j'ai un message libertaire, euh, voilà ce que je peux vous dire.

Moi : et pour terminer, à votre avis, est-ce que le fait d'écrire pour un féminin, ça change votre façon de parler de sexualité ?

E : par rapport à quoi ?

Moi : je sais pas, si vous écriviez dans un généraliste, du type nouvel Obs, est-ce que cela changerait votre façon d'écrire ?

E : bah je pense qu'on va jouer certainement plus sur le phénomène d'identification, quand même, par certaines phrases, on va happer l'attention de la lectrice en lui, en jouant sur un mécanisme d'identification, c'est-à-dire, soit en lui disant que le sujet qu'on traite la concerne ou va la concerner un jour ou l'autre, ou en tout cas pourrait éveiller sa curiosité. Je pense qu'on ...

Moi : et donc le mécanisme de l'identification...

E : je pense

Moi : c'est une technique typique de la presse féminine ?

E : je pense

Moi : pour quelles raisons ?

E : pour quelles raisons ? bah parce que je pense que cela va se situer dans un registre qui est plus traditionnellement féminin qui est celui d'une intimité, éventuellement créée entre le média et la lectrice... oui, je pense que c'est ça, je pense que le registre de l'intimité, que ce soit dans les sujets traités, ou dans la manière de les traiter, est typique de la presse féminine.

Moi : mais il y a quelque chose de particulier à dire que son message se veut libertaire et en même temps à miser sur le mécanisme de l'identification

E : ... c'est pas forcément contradictoire, je sais pas, il faudrait, je sais pas si, il faudrait, si vous avez des papiers là

Moi : non, mais il y a pas de jugement, mais j'ai presque l'impression que c'est antinomique, enfin l'identification, ça peut aussi être vu comme une contrainte

E : je vais... l'identification, ça va être plutôt de s'adresser à la lectrice... euh... en....

Moi : quelque chose de l'intime, c'est ça ? de la promiscuité ?

E : oui oui, de la proximité, on va pas dire de la promiscuité, mais oui en lui disant que le sujet qu'on va traiter est probablement un sujet qui lui a traversé l'esprit, sur lequel elle peut éventuellement s'interroger, ou qui peut la concerner dans sa vie personnelle. Mais pour moi, je ne vois pas de contradiction entre cette technique, hein, journalistique, hein, qui est clairement d'accrocher les gens, si vous voulez, comment vous dire, c'est par exemple un truc dont je me souviens très très bien à *Féminin* dans les premières années où j'y travaillais, qu'on appelait et qu'on appelle encore la grande époque de *Féminin*, c'est l'époque où *Féminin* se vendait à un million d'exemplaires, l'époque de la rubrique Femmes, où il y avait une liberté de ton dans les articles, et où il y avait des plumes, il y avait des plumes, des gens qui étaient reconnus sur le plan littéraire, des gens, des auteurs reconnus quoi. Ce qui n'est

plus le cas maintenant. Mais à l'époque il y avait des signatures, et par exemple, il était beaucoup plus courant que maintenant, que nous écrivions en utilisant la première personne

Moi : je ?

E : je, où la on faisait, on se mettait, enfin c'était du gonzo journalisme avant la lettre, ou plutôt du journalisme à l'américaine

Moi : c'est quoi du gonzo journalisme ?

E : bah le gonzo journalisme, il faut que vous... g-o-n-z-o, qui était une forme de journalisme très littéraire, et qui a été personnalisé par un journaliste américain, Hunter Thompson, enfin bref, et à l'époque ce qu'on écrivait était beaucoup plus littéraire et on se mettait en scène, on mettait en scène ses réflexions personnelles, le, la trajectoire de l'enquête, la manière dont on était amené à découvrir les faits, et on affirmait ses opinions d'une manière totalement personnelle. Te là ; là ça a évidemment totalement changé, il n'est plus question du tout de mettre en avant sa pensée en tant que pensée personnelle. Je dois vous dire que je préférais de beaucoup la liberté qu'on avait à l'époque, je sais plus du tout où je voulais en venir, je sais pas si j'ai répondu à votre question

Moi : oui oui, je voulais savoir si on écrit différemment quand on écrit pour des femmes. et selon vous l'arrivée du sida, qu'est-ce que cela a fait sur la manière de parler de sexualité dans la presse ? Comment cela a été vécu par une rédactrice qui écrivait sur la sexualité ?

E : bah ça a été vécu dans le sens qu'il fallait absolument qu'on parle du sida, que cela a donné lieu à toute une série de sujets sur la sexualité au temps du sida, comme par exemple on a pu faire des articles sur le problème de la capote, là on a fait beaucoup de trucs là-dessus, avec des tables rondes « j'arrive pas à lui faire mettre une capote » « moi j'y arrive » « comment faire ». alors là pour le coup, extrêmement pratique, là on a retrouvé d'une certaine manière la veine strictement informative des années 60. Là par exemple, justement vous me parlez du sida, là je vais faire un papier justement sur les, qui va s'appeler, titre provisoire « Tomber amoureuse quand on est séropositive », qui là est un papier de l'installation dans le sida. C'est sûr qu'au début on allait pas parler de tomber amoureuse quand on est séropositive, on allait informer sur la contamination, le truc etc, et maintenant qu'on est installés dedans, on parle de la vie, de la vie au temps du sida. Mais bien sûr tout à fait ça a changé, même si maintenant c'est évoqué beaucoup plus rarement, beaucoup plus rarement, trop à mon goût, trop rarement je veux dire. Oui ça a eu bien évidemment un impact, en tout cas dans les premières années.

Moi : certains parlent d'un repli sur la conjugalité dû à l'arrivée du sida

E : oui sûrement, qui a, alors oui sûrement, alors est-ce qu'on a parlé de ça, je pense, je connais pas tous les *Féminin* par cœur depuis le sida, mais la peur du sida, le truc, a dû être traitée, moi j'ai pas fait spécifiquement ça, j'ai pas le souvenir, j'ai fait des trucs sur la capote machin mais je pense que cela a dû être traité, pas par moi je dois dire.

Moi : non mais est-ce que vous pensez qu'une sexualité plus représentée dans la conjugalité a été liée à l'arrivée du sida ?

E : oui mais je pense que cela a été relativement provisoire, et qu'après il a fallu trouvé quelque chose de nouveau, donc là on est retombés dans ce que je vous expliquais au début, donc dans des tendances probablement créées par la presse etc, maintenant on va parler des asexuels, des gens qui ne baisent plus, vous remarquerez qu'il y a eu dernièrement des titres « La vie sans sexualité », machin, mais qu'on va plus appeler les asexuels, parce que c'est passé de mode, donc maintenant on va appeler ça la vie sans sexualité ou je ne sais pas quoi, mais ça n'aura plus le nom d'asexuel, qui pour le coup aura été phénomène daté, alors qu'on parle exactement de la même chose avec un label différent, parce que voilà, ça c'est encore typique des tendances créées par la presse. Mais voilà alors je sais pas pourquoi il y a eu la floraison du mouvement asexuel, parce qu'il y a eu ce jeune homme américain qui a créé ce site internet pour les asexuels. Ça a été ça, la tendance, ça se disait, bon, mais ce dont on parle actuellement n'est absolument pas différent de ce dont on parlait, je sais plus combien de temps, ça date d'il y a dix ans. Mais je pense qu'on parle beaucoup moins actuellement des conséquences du sida sur la sexualité. je crois. En tout cas, *Féminin*, on en parle beaucoup moins.

Moi : comment ça peut s'expliquer ça ? On a encore des taux de contamination...

E : parce que je pense qu'on va considérer d'abord que c'est pas drôle, bon on va en parler une fois par an, on va parler du sida une fois par an, éventuellement au moment de la journée mondiale du sida qui est en octobre je sais pas quoi. Mais on va sûrement pas en parler plus que ça, parce que quand même ça fait chier quoi, c'est pas marrant, on va pas trop en parler. Je crois ne pas vous dire de bêtises, mais je sais qu'à *Féminin*, on va en parler qu'une fois par an, faudrait vérifier si dans les journaux ils en parlent plus que ça, je serais prête à parier qu'on en parle pas beaucoup. A vérifier, hein. Mais ça m'étonnerait pas.

Moi : on en parle pas beaucoup, je confirme

E : parce que ça va quoi, ça fait vingt ans qu'on en parle euh, on va pas vendre en faisant une couverture sur le sida, sauf si Claudia Schieffer a le sida.

Moi : le sida n'est plus assez spectaculaire pour en parler ?

E : je crois, on s'en est lassé, ça va bien quoi, il me semble parce que je vois plus beaucoup de titres sur le sida, même dans la presse, quand on voit les titres de Têtu, oui c'est Têtu, parce que Gai pied ça n'existe plus, j'ai pas l'impression qu'ils titrent sur le sida. Enfin je suis pas une lectrice assidue de Têtu, mais j'ai pas l'impression qu'ils titrent beaucoup sur le sida.

Moi : un peu moins

E : donc voilà là je fais mon truc là mais je suis persuadée qu'on en parlera pas après avant un an ou deux ans

Moi : vous avez des questions, vous souhaitez revenir sur quelque chose ?

E : écoutez non je trouve que vous avez très bien conduit cet entretien

Moi : merci

E : non non sans blague j'ai trouvé ça très bien.

1 :31 :54

Annexe n°6

Synthèse de la rubrique « Questions sur la sexualité », *Féminin*

Féminin

Rubrique « Questions sur la sexualité. Réponses du Dr Françoise G. »

Mensuelle, apparaît en avril 1982, disparaît totalement en novembre 1991. En tout, 54 articles. Devient épisodique après juillet 86.

L'auteure est gynécologue, et lors du premier article est présentée ainsi : « Chaque mois, une femme médecin que sa spécialité de gynécologue a familiarisée avec les problèmes du couple, répondra à vos questions sur sexualité, contraception, IVG... »

1982, apparition de la rubrique soit un an après la pérennisation de la loi sur l'IVG. Le sida n'a pas encore surgi.

Rubrique s'articule autour de questions posées par des lectrices auxquelles répond la gynécologue.

A partir de septembre 85, alors que la rubrique s'étalait en général sur une page complète, voire deux, elle ne se réduit qu'à un tiers de page.

Sur 97 questions posées par les lectrices au cours de l'existence de cette rubrique, celles-ci se répartissent selon deux grandes thématiques : la gynécologie et la sexualité.

La gynécologie :

- Sur la contraception, 17
- Sur le corps féminin et son développement, 10
- La ménopause, 3
- Les pathologies gynécologiques, 8
- Les MST et IST, 3
- Les menstruations, 1
- La procréation, la grossesse, l'accouchement 9

Soit au total, 51 questions stricto gynécologiques

La sexualité :

- Le plaisir, 11
- Le désir, 7
- Les pratiques sexuelles, 2
- La masturbation, 5
- La sexualité conjugale, 4
- Les troubles sexuels masculins, 5

- La virginité, 7
- L'abstinence sexuelle, 2
- L'homosexualité, 3

Soit au total, 46 questions concernant la sexualité.

Ainsi, au cours de cette rubrique intitulée « Questions sur la sexualité », la sexualité en elle-même n'est pas la thématique majoritaire. Au contraire, la gynécologie est fortement mêlée à cette thématique. Si pendant une quinzaine d'années, de 1967 à 1982, *Féminin* abordait la sexualité pour un lectorat féminin, terrain nouveau, en termes de droit au plaisir, de techniques sexuelles, mais donc des thématiques stricto sexuelles, la décennie qui suivra sera focalisée sur les aspects gynécologiques. Hypothèse : liée à la diffusion et à la démocratisation de la contraception. A la chute de la médiatisation des revendications féministes. Le privé, la sexualité, n'est plus politique. La sexualité des femmes est chevillée à leur corps. Gynécologie et sexualité sont durant cette décennie dans les pages de Marie-Claire inextricables.

Mais, attention, en plus de cette rubrique, d'autres articles sur la sexualité. De toute façon, au cours des années 80, explosion du discours sur la sexualité.

Traitement dans cette rubrique des questions strictement sexuelles :

- Le plaisir :

A propos de la distinction orgasme vaginal orgasme clitoridien (avril 82), le docteur G rappelle l'influence pérenne des théories psychanalytiques qui avaient instauré la primauté de l'orgasme vaginal, signe de maturité sur l'orgasme clitoridien, et les effets de cette distinction « Probablement une majorité de femmes ne jouit pas du coït seul et cette majorité s'est trouvée bien souvent soulagée, enfin déculpabilisée, enfin autorisée à jouir de la manière qui lui convenait, lorsqu'on a dit que, de toute façon, l'orgasme était le même ». Pour autant, elle aussi instaure une différence et une hiérarchie, entre orgasme clitoridien et l'orgasme vaginal, « pouvant s'étendre à tout [le] corps et plus prolongé lorsque [le] partenaire vous a pénétré » ; car « il ne s'agit pas seulement d'un phénomène mécanique : ce pénis est le pénis d'un homme et la présence de cet homme, avec son odeur, son toucher, ses paroles, de cet homme qui pénètre et avec lequel on fusionne, est support de fantasmes et colore bien différemment la sensation ».

Toujours cette histoire de désir féminin d'être avant tout désirée : en juillet 82, une question sur l'orgasme que pourrait apporter la caresse des seins, la gynécologue affirme « les caresses des seins éveillent bien autre chose qu'un plaisir purement local. C'est un truisme que de

parler de leur signification fantasmatique, que de dire que, malgré la mode des femmes longilignes, c'est un des symboles les plus importants de la féminité aussi bien pour la femme que pour l'homme. Cette image de la féminité, très anciennement intégrée dans l'inconscient des femmes, est faite pour plaire à l'homme et éveiller son désir. » Ainsi, elle confirme son propos « Aussi le plaisir éprouvé est, au-delà du plaisir direct, celui de séduire, de conquérir aussi, et celui du plaisir de l'autre. » La gynécologue propose même comme explication au plaisir ressenti lors de la succion des tétons par un adulte le besoin de « prolonger l'état fusionnel avec l'enfant, ou élever le nourrisson mâle au rang d'amant. » Réaffirmer la maternité comme composante essentielle de la féminité et son poids écrasant.

Quand elle parle de plaisir sexuel des femmes, elle instaure une différence entre le plaisir sexuel, physique, anatomique et le plaisir psychologique, l'un venant renforcé pour supplanter le premier. Surpsychologisation de la sexualité des femmes, psychanalyse, « sexes dévorants » (Guillaumin) à la sexualité puissante et incontrôlable à expliquer par l'inconscient ?

en décembre 82, une lectrice l'interroge sur son manque de plaisir. Elle précise « J'ai déjà rencontré ce problème avec d'autres. Cette absence de plaisir devient pour moi inquiétante. Au début, l'idée de faire l'amour me faisait peur, et au dernier moment je refusais. » La réponse de la gynécologue n'y va pas par quatre chemins et toujours cette psychologisation de la sexualité des femmes : « Mais au-delà de l'acte, du plus profond de vous, plus ou moins inconsciemment, vous refusez. » Cette absence de plaisir est avant tout une affaire personnelle. A aucun moment dans sa réponse, la docteure ne mentionne les pratiques du partenaire. « peut-être n'avez-vous pas appris votre corps, votre sexe, et dans ce cas vous ne savez qu'en faire. » Le corps des femmes, comme chez Beauvoir, est un obstacle, un handicap, à surmonter, à s'approprier. Et ceci ne semble ni spontané, ni évident. Ainsi, elle lui propose de manière sous entendue de s'approprier son propre corps inconnu et dissocié par la masturbation (mot qu'elle n'utilise pas) : « Il faut peut-être plus activement, que vous reconnaissiez quels gestes sur votre corps et votre sexe vous font plaisir, quelles zones sont sensibles. Vous pouvez vous-même, avec ou sans l'aide de votre partenaire, déclencher le plaisir en vous, en cherchant un jour de tranquillité et de solitude ». Au pire, elle pourra faire appel à « des techniques telles que la relaxation, les massages ». Les experts sont aussi là « psychologue, gynécologue, sexologue. »

en février 83, une lectrice lui demande des précisions sur le point g. après avoir évoqué tous les arguments liés à ce mythe, elle conclut « Ce que je retire de tout cela, c'est d'abord la multiplicité et la confusion des thèses en ce qui concerne la sexualité féminine. Les raisons en

sont que, d'une part, l'on ne connaît sans doute qu'incomplètement le pourquoi et le commun du plaisir féminin » et « d'autre part, si cette connaissance paraît si importante, c'est qu'elle devient un support quasi idéologique. »

en avril 83, une lectrice l'interroge sur la frigidité et ses traitements. D'emblée, la gynécologue précise qu'à ce vocable, elle « préfère parler d'insatisfaction, d'insuffisance de plaisir au cours des relations sexuelles, dont l'appréciation est subjective. » En conclusion « En ce qui vous concerne, vous et les femmes qui ont le regret de ne jouir que lors des caresses et de la masturbation, le seul problème, me semble-t-il, est que cela vous paraît anormal. En fait, c'est le cas de probablement une majorité de femmes, car la source la plus habituelle du plaisir est la région du clitoris. Cela ne vous empêche cependant pas de jouir pendant le rapport sexuel si votre partenaire ou vous-même caressez en même temps la région clitoridienne. »

- **La masturbation :**

La masturbation comme thématique centrale d'une question est abordée notamment quand à l'éveil sexuel des enfants. Ainsi, une lectrice témoigne de son trouble en ayant vu deux enfants de deux ans et demi se caresser et interroge la gynécologue sur la normalité de cette pratique infantile (avril 82). Elle affirme d'emblée que ceci lui « paraît normal », que cette situation présente trois éléments du « développement naturel des enfants à cet âge : la curiosité, l'importance de l'instinct sexuel, enfin le plaisir obtenu par la masturbation. ». Ainsi, la curiosité et notamment la curiosité à l'égard des zones génitales, permettant à l'enfant de « comparer son sexe à celui de l'autre enfant et il s'identifiera par rapport à lui en tant qu'être sexué. ». Differentialisme

Elle souligne la promiscuité sexuelle des crèches (Foucault), où « la découverte du sexe de l'autre [est] précoce et habituelle : les jeux sexuels sont moins solitaires, surtout à cet âge où la pudeur n'existe pas », et « les relations sexuelles de cet âge sont aussi bien homo qu'hétérosexuelles. »

En octobre 82, une lectrice lui demande s'il est normal qu'elle se masturbe bien qu'elle soit « heureuse dans [son] mariage », et si c'est aussi le cas pour sa fille de 16 ans.

Dans sa réponse, elle instaure de nouveau la hiérarchisation plaisir physique et plaisir psychologique « Mais il est vrai que comme vous, beaucoup éprouvent un plaisir que l'on pourrait dire surtout physique et peu psychologique, et que s'y mêle, celui-ci obtenu, un arrière-goût de honte, d'anormalité ou de solitude, selon qu'il s'agit de sexualité de remplacement ou de sexualité de complément » (là, remplacement, complément, à la « vraie » sexualité, conjugale).

Dans sa réponse où elle affirme la normalité et l'absence de déviance dans la masturbation, pointe une ambiguïté dans son discours quant à la frigidité : « la masturbation est un de ces modes de connaissance [du corps] qui peut ensuite être transmis à son compagnon. [au moins, elle est utile pour confirmer la légitimité de la primeur de la sexualité conjugale] Elle est d'ailleurs utilisée dans ce but au cours des thérapeutiques sexologiques : des femmes frigides, étrangères à leur sexe, en font connaissance, peuvent éprouver ainsi leur premier orgasme. »

- **Les pratiques sexuelles**

En juin 82, une lectrice témoigne de la réticence de son partenaire à avoir des relations sexuelles lors des règles. La gynécologue avance comme causes de refus, la sensation différente car « le vagin est à la fois plus humide et plus visqueux et son odeur est également modifiée ». Selon elle, cette réticence s'explique aussi par le sang comme symbolique d'impureté féminine, et aussi de quintessence de la « féminitude » « ce sang qui coule, c'est aussi la nature : une nature très apparente et très féminine, et c'est peut-être trop féminin, un féminin trop voyant et agressif pour certains hommes ». Essentialisme, même si elle mentionne le « contexte culturel ».

- **Le désir**

En juillet 82, une lectrice témoigne de son manque de désir sexuel suite à son accouchement il y a un mois. Pour expliquer cette différence de désir entre son conjoint et la lectrice, elle mentionne la séparation entre travail reproductif et travail productif, sans bien sûr utiliser ces termes : « votre vie est bien différente de celle de votre mari même s'il est le plus présent possible : vous êtes à la maison, matériellement et affectivement accaparée, et lui travaille, vit au dehors » mais le manque de désir de la lectrice est alors incombé au fait qu'elle puisse, du fait de cette distinction, « avoir le sentiment d'être éloignée de lui ». En mentionnant les difficultés liées à la pénétration après un accouchement (comme les séquelles d'une épisiotomie), elle souligne que « l'amour ne comporte pas que la pénétration et vous pouvez adopter avec votre mari une activité, des jeux sexuels, excluant la pénétration vaginale ». la suite de son conseil confirme le rôle des femmes dans une relation hétérosexuelle (Bozon), celui d'endiguer le désir des hommes : « c'est très important car le rapprochement de vos deux corps non seulement apportera à votre compagnon une satisfaction physique, mais le rassurera quant à votre affection pour lui. » Certes, ce « rapprochement » apportera aussi un changement à la lectrice, et là confirmation que le seul désir sexuel des femmes hétérosexuelles légitime est celui d'être désiré : « en vous sentant désirée, vous vous retrouverez femme et non pas seulement mère. ». Ainsi, la pénétration totem ne sera plus oubliée « Un jour de détente plus grande, vous essaieriez de favoriser une pénétration en

guidant le sexe de votre mari et en utilisant éventuellement un lubrifiant si vous avez une épisiotomie encore sensible ou le vagin encore sec. »

En novembre 82, une lectrice la questionne sur l'importance de ses besoins sexuels (« je souffre de mes besoins sexuels qui sont impérieux »). Or, ce qui semble interroger la gynécologue, c'est tout autre chose « Cependant, à lire votre lettre, il n'apparaît pas que votre sexualité s'intègre dans une vie relationnelle : vous parlez de vos besoins que vous ne pouvez pas toujours assouvir, de votre plaisir, mais pas d'un homme, mais pas d'un partenaire, pas d'une relation affective. Les hommes ne jouent-ils qu'un rôle occasionnel, « mécanique » ? » Elle poursuit et point ainsi le mythe de la nymphomane, qui multiplierait les expériences sexuelles en compensation (de quoi, on ne sait pas trop, mais elle compense) : « Je me demande alors, si cette sexualité si impérieuse et si nécessaire, dont vous êtes si dépendante et qui agit finalement comme une drogue, ne vous permet pas « d'oublier » et de vous dissimuler une difficulté ou une crainte à établir toute autre type de relation. Peut-être aussi peut-elle en dissimuler le manque. » La sexualité des femmes se doit d'être tempérée et de s'inscrire dans un cadre conjugo-relationnel, et non occasionnel.

En février 83, une lectrice l'interroge sur son absence de désir en dehors de certains jours de son cycle. La gynécologue évoque alors les recherches concernant la diversité des réactions de femmes aux cycles hormonaux. Donc certes elle n'accorde pas une place centrale des hormones dans le désir sexuel des femmes, mais « bien d'autres facteurs d'ordre psychologique entrent en jeu. » le désir des hommes doit être encouragé par un support, le corps des femmes à mettre en scène et qui seront alors éclipsés (elles et leur corps), le désir sexuel des femmes est évoqué comme quelque chose d'abstrait, sans concrétisation, presque métaphysique, donc lui aussi mystérieux.

Annexe n°7 Articles de *Féminin* – années 1990

date	titre de l'article	thématique centrale	sous-thèmes
févr-90	SIDA les hommes sont-ils inconscients	sida	protection des femmes, contaminations hétéros
mars-90	Couples retrouver le désir	désir	conjugalité fidélité amour
avr-90	je suis attirée par les femmes	lesbianisme	amour
mai-90	le féminisme est-il mort	féminisme	avancées luttés inégalités
mai-90	réparer l'hymen et la faute	reconstruction de l'hymen	supposée différence France/Algérie
mai-90	sexualité à 40 ans le bel âge	sexualité des quadragénaires	révolution sexuelle, mai 1968
juin-90	100 questions pièges sur l'amour et le sexe	sexualité	quizz
sept-90	Couple: la mode de la porno pantoufle	pornographie	consommation de pornographie conjugalité sida
nov-90	l'amour la première fois ce qui a changé	première expérience sexuelle	sociologie romantisme plaisir absence révolution sexuelle
déc-90	quitter un homme pour des désaccords amoureux	dissonances sexuelles	conjugalité rupture amour
août 91	êtes-vous désirable? Vos atouts	séduction	psychologie
avr-91	les hauts et les bas du désir sexuel	désir	conjugalité amour baisse du désir fréquence des rapports
févr-91	quand les sexologues abusent	sexologie	les abus de sexologues, charlatanisme, abus sexuels
nov-91	L'amour sans pouvoir faire l'amour	éjaculation précoce	conjugalité (problème à vaincre à deux), psychologie
mars-92	spécial plaisir	jouissance	point G orgasme tantrisme sex toys
avr-92	Préservatif féminin	le fémidom	sa mise en vente, protection contre le VIH, son utilisation
mai-92	Frigidités: d'où elles viennent et comment en guérir	frigidité	langage psycho-sexologique, plaisir océanique, bio-énergie et relaxation dynamique
juin-92	Sextroïka	évolution des comportements sexuels en russie	effets du communisme, pornographie, inégalités hommes femmes, divorces
juil-92	halte au chantage sexuel des patrons!	harcèlement sexuel	affaire clarence thomas aux USA, interview de Badinter
sept-92	Sexe de l'homme: le tabou dévoilé	sexualité masculine	problèmes sexuels masculins, andrologie, stérilité masculine
nov-92	Elles ne veulent plus faire l'amour	asexualité	abstinence sexuelle choisie
janv-93	elles simulent, eux aussi	simulation	simulations d'orgasmes d'hommes et de femmes

mars-93	comment les français ont fait l'amour hier soir	enquête de l'ACSF	premiers résultats de l'enquête ACSF
avr-93	50 questions sur le sida	sida	50 questions réponses à propos du VIH, modes de contamination, de prévention, exposition au risque
mai-93	les plus belles nuits	les nuits mémorables	amour plaisir miracle
janv-94	les amours d'une nuit	sexualité occasionnelle	magie pénibilité cauchemar
févr-94	fantasmes: l'ère des dominatrices	transformations des imaginaires érotiques	SM, passage à l'acte, violence des femmes, mais resentimentalisation de ces expériences
mars-94	pourquoi les hommes aiment-ils les hystériques	femmes hystériques	femmes capricieuses emmerdeuses, psychanalyse, réassurance de la virilité
août 94	sexe: comment en parler aux ados	éducation sexuelle	discours à tenir aux jeunes, gynécologie, psychiatrie, préservatifs, amour, première fois
avr-95	pourquoi j'adore faire l'amour	appétence sexuelle	les raisons d'avoir des rapports, transcendance, énergie vitale
août 1995	les hommes mis à nu en 22 questions	sexualité des hommes hétérosexuels	amour mariage position sexuelle préservatif plaisir simulation
oct-95	pendant l'amour	les pensées pendant les rapports	pensées sexuelles et non sexuelles sexologie
juil-96	sexualité courrier du corps	asexualité	islam vaginisme culture thérapie
janv-97	vingt raisons de faire l'amour souvent	bénéfices sexuels	sexualité comme moyen antalgique, sédatif, anxiolytique, laxatif
févr-97	les hommes changent: ils font mieux l'amour!	"condition masculine"	révolution sexuelle, féminisme, dysfonctions sexuelles
févr-98	caresses secrètes	les caresses d'un point de vue masculin	objectivation sexuelle des hommes (ce n'est pas très agréable en grande police), plaisir sexuel des hommes
mars-98	le bonheur est dans le lit	épanouissement sexuel conjugal	conjugalité amour transcendance
juin-98	vidéos: le sexe ça s'apprend	éducation sexuelle en vidéo	conjugalité harmonie
juil-98	cahier tabou le sexe de la femme dévoilé	la vulve	point de vue de femmes sur leur sexe et d'hommes sur le sexe féminin essentialisation littérature érotisme gynécologie
janv-99	Vierge après dix ans de mariage	asexualité	sexologie conjugalité
févr-99	L'homme au sexe d'or	Rocco Siffredi	interview et portrait de l'acteur porno à l'occasion de la sortie du film non pornographique Romance
mars-99	Ce que j'aimerais que tu me fasses...	dissonances des désirs	conjugalité, amour, communication dans le couple (travail de care conjugal pour les femmes)

Annexe n°8

Articles *Masculin* d'août 1999 à avril 2007

date	titre de l'article	thématique centrale	sous-thèmes
août 99	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	fellation, éjaculation, infidélité, taille du pénis
sept-99	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	échangisme, odeur de la vulve, pompe à sexe, durée du rapport sexuel, technique du cunnilingus
oct-99	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	la sexualité dans les lieux publics, autofellation, analité
nov-99	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	sodomie, lait maternel, éjaculation tardive, sexe courbé
déc-99	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	situation du clitoris, pilosité sur la verge, épaisseur du sperme
janv-00	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	levrette, pénétration digitale, revues pornos
fev 00	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	fétichisme des pieds, rapports pendant les règles, sensibilité des tétons, masturbation
mars-00	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	douleur au gland, testicules, avaler le sperme, fellation, presse féminine et sexualité
avr-00	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	branlette espagnole, fellation, seins, films porno
juin-00	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	la sexualité dans la cuisine, orgasmes féminins, fessée
juil-00	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	la sexualité dans l'eau, développement du phallus, masturbation, porno, cunnilingus
août 00	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	la sexualité en pleine nature, analité,
août 00	Kama Sutra	positions sexuelles	selon morphologie, âge, endroit, caractère de la partenaire
sept-00	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	longueur du pénis, sexualité en voiture, fellation et préservatif, lèvres génitales, boules de geisha
oct-00	votre sexualité les intéresse	rubrique mensuelle sexualité	masturbation, penis tordu

aout 01	69 femmes parlent de sexe	point de vue "féminin"	gouts sexuels, fantasmes, premier orgasme
sept-01	sex questions	rubrique mensuelle sexualité	position du missionnaire, fellation, cunnilingus
sept-01	XXL	sur l'augmentation de la taille du pénis	pompes à sexes, transexualisme
oct-01	Hot hotline	courrier des lecteurs	photographier nue sa partenaire, pornophobie des femmes, refus de faire une fellation, de la sodomie et les moyens opérationnels d'y remédier
févr-02	sacrées soirées	sexualité multipartenaire	l'organisation de soirées partouzes, tout ce à quoi il faut penser
fev 02	sexe machine	interview du pénis de Rocco Siffredi	le pénis de rocco
févr-02	Les conseils sexuels d'une féministe	faire jouir une femme	préliminaires, avant, après
avr-02	Sextrême: quel pervers êtes-vous	perversion	découvrir sa perversion pour mettre du piment dans son lit = réconfort
juil-02	epreuves d'amour	jeux sexuels	même s'il s'agit d'une partenaire occasionnelle = l'intimité n'est pas nécessaire
nov-02	le sexe selon clara	rubrique mensuelle sexualité	la fellation
déc-02	le sexe selon clara	rubrique mensuelle sexualité	le point G
févr-03	le sexe selon Mélanie	rubrique mensuelle sexualité	sexualité multipartenaire
avr-03	le sexe selon Mélanie	rubrique mensuelle sexualité	cunnilingus
juil-03	le sexe selon Mélanie	rubrique mensuelle sexualité	"l'amour entre filles"
sept-03	le sexe selon Mélanie	rubrique mensuelle sexualité	le clitoris
dec 03	le sexe selon Mélanie	rubrique mensuelle sexualité	la taille du pénis
févr-04	le sexe selon Mélanie	rubrique mensuelle sexualité	masturbation "féminine"
juin-04	13 fantasmes féminins au banc d'essai	fantasmes "féminins"	différenciation dans l'expression des désirs

sept-04	le sexe selon Mélanie	rubrique mensuelle sexualité	la simulation
juil-05	le sexe selon Mélanie	rubrique mensuelle sexualité	les caresses
mai-06	porno, la vérité si je bande	pornographie	les coulisses des films pornos
sept-06	yasmine, sex coach	rubrique mensuelle sexualité	le cunnilingus, masturbation "féminine"
janv-07	les treize positions du Kamasutra de yasmine	promotion indirecte d'un nouveau dvd porno (le titre n'est pas mentionné)	13 scènes du film
fev 07	le bar des filles	rubrique	la fellation vue par "des filles"
avr-07	le bar des filles	rubrique	spécial Actrices X

Patricia LEGOUGE

Démocratie sexuelle, sexualité et rapports sociaux : les représentations de la sexualité dans la presse

Résumé

L'analyse des représentations de la sexualité dans la presse magazine française depuis 1968 indique qu'elles sont un enjeu des rapports sociaux de sexe, de classe, de génération, de « race ». Elles légitiment ces catégorisations ou sont au contraire des moyens de subversion. Produits de contextes sociohistoriques spécifiques, ces discours ne sont pas chargés des mêmes enjeux selon les lectorats visés. Ces représentations n'échappent pas à une stratégie de naturalisation différenciée des catégories. La presse magazine discute régulièrement de pornographie. Cette médiatisation sert des objectifs divers selon les lectorats. Son traitement médiatique et universitaire exacerbe les stratégies de discours et de représentations de la sexualité. L'hypothèse d'un rapport social de sexualité est questionnée, instaurant une hiérarchisation entre *straights* et parias sexuels. Les représentations de la sexualité dans la presse magazine confirment l'hypothèse de la sexualité comme sphère privilégiée de classification et de hiérarchisation. Elle est aussi porteuse d'émancipation.

Mots-clefs : sexualité, rapports sociaux, démocratie sexuelle, représentations, pouvoir

Résumé en anglais

The analysis of the representations of sexuality in French printed press since 1968 shows they are an issue of social relations of sex, class, generation and race. They legitimize these categorizations or are on the contrary means of subversion. These discourses are products of social and historical specific contexts, they are charged with different issues according to the intended readership. These representations participate in a strategy of differentiated naturalization of categories. Printed Press regularly talks about Pornography. This media coverage serves different goals according to the readership. Academic and media handling of Pornography exacerbates the discourses and sexual representation strategies. The hypothesis of a social relation of sexuality is questioned, establishing a hierarchy between “straights” and sexual pariahs. Representations of sexuality in printed Press confirm the hypothesis of sexuality as a privileged sphere of classification and ranking. It is also an emancipation bearer.

Keywords: sexuality, social relations, sexual Democracy, representations, power